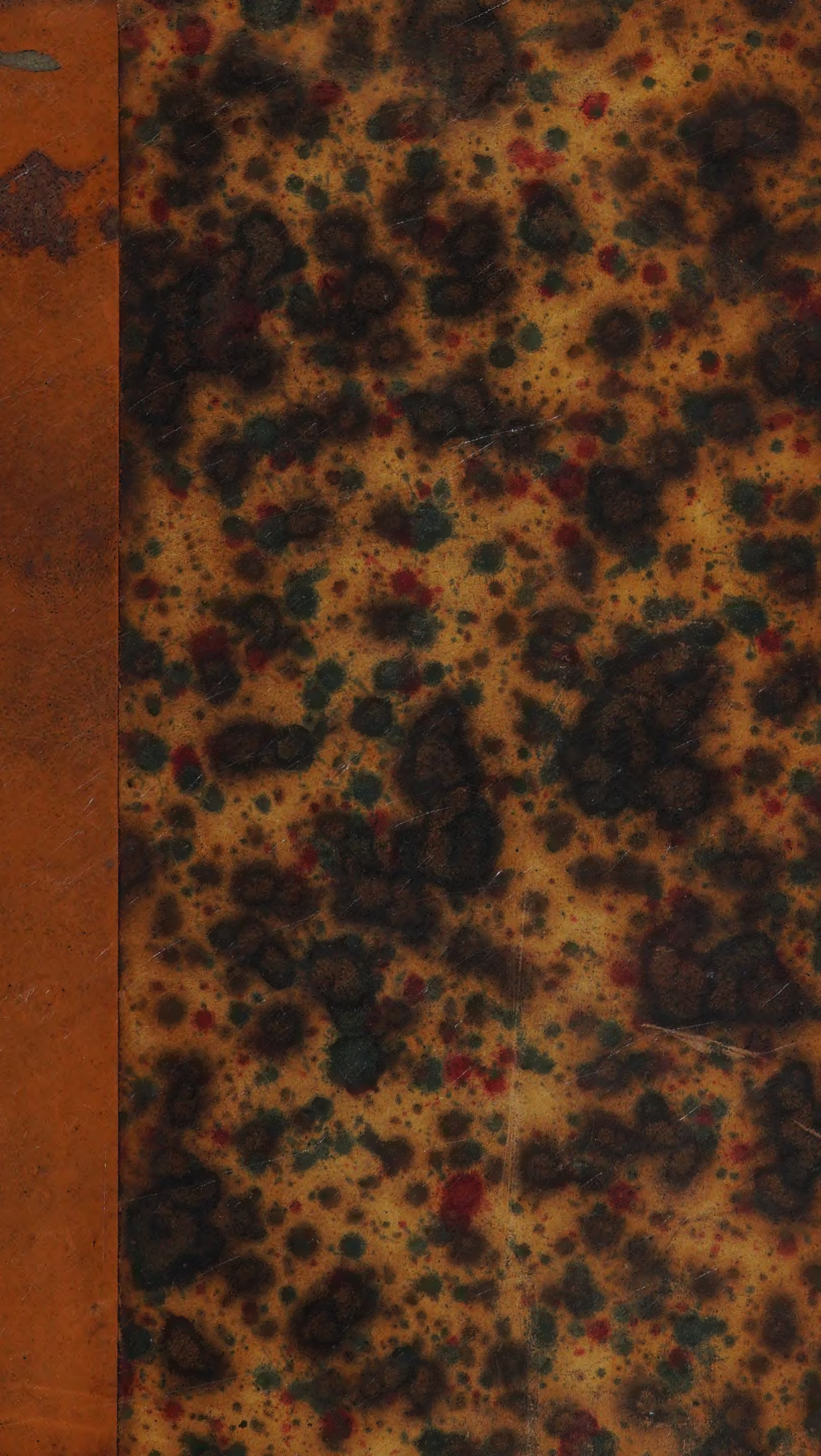
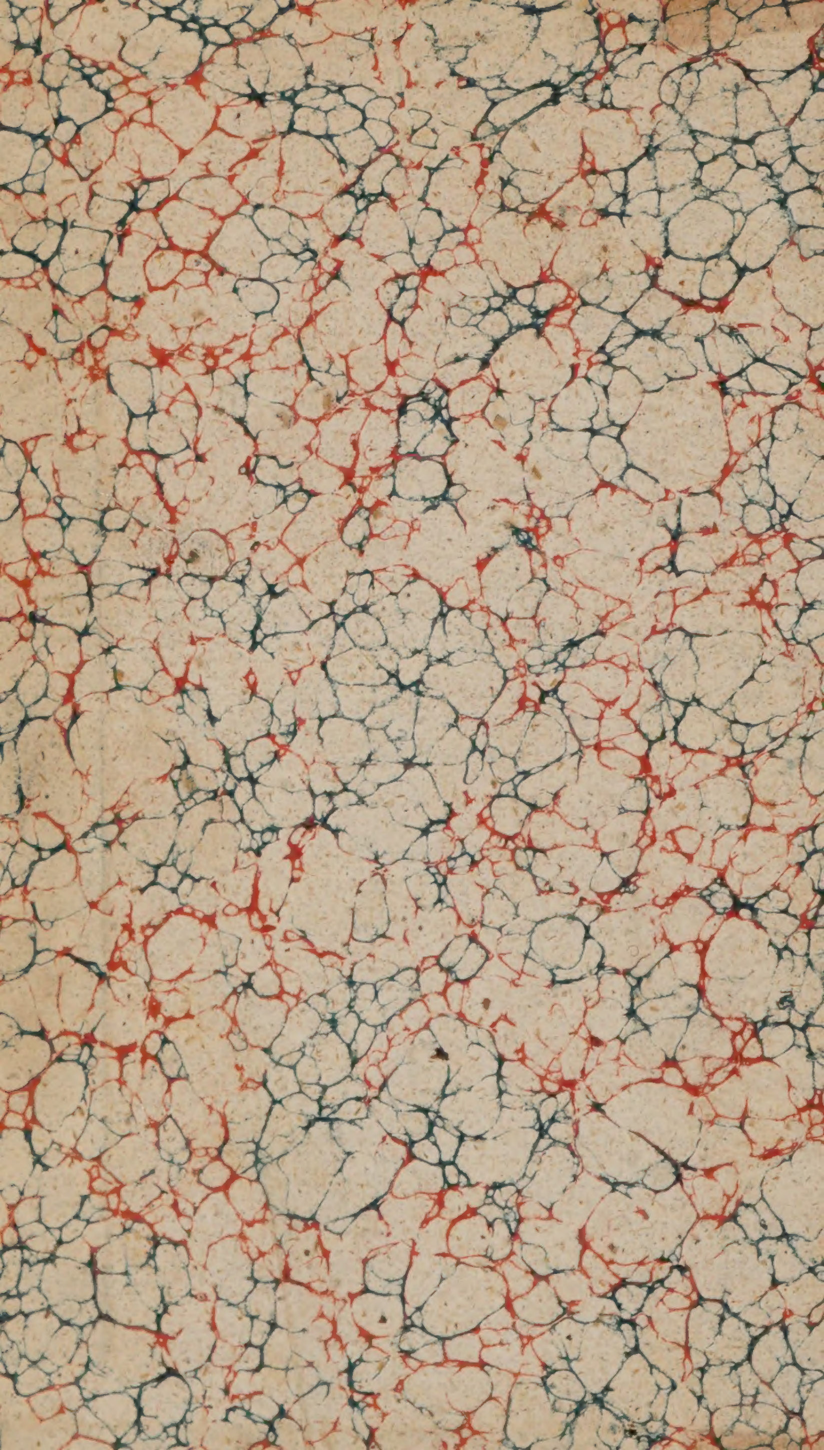






DE
L'ORIGINE
DES LOIX, DES ARTS,
ET DES SCIENCES.

TOME PREMIER.

DE
L'ORIGINE
DES LOIX, DES ARTS,
ET DES SCIENCES;
ET DE
LEURS PROGRÈS
CHEZ LES ANCIENS PEUPLES.

PAR

Anton Yves

Mr. le Président de GOGUET.

TOME PREMIER.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Charles Chevalier Ingr opticien

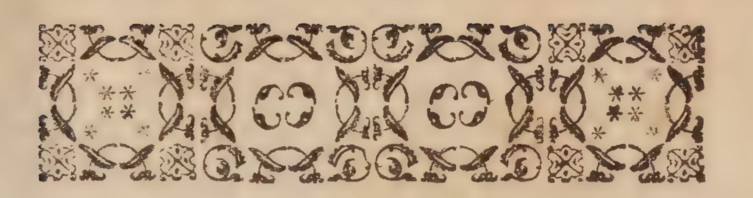
1855.

à PARIS,

Et se vend à Londres chez C. G. SEYFFERT.

MDCC. LVIII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



PRÉFACE.

L'OBJET d'une Préface eſt d'inſtruire le Lecteur du but & du plan général de l'ouvrage qu'on lui préſente : je vais tâcher de remplir en peu de mots cette double obligation.

L'Hiſtoire des Loix, des Arts & des Sciences eſt, à proprement parler, l'Hiſtoire de l'Eſprit humain. Ce ſujet dont aſſurément rien n'égale la grandeur & l'importance a déja été traité bien des fois : je ne crois pas cependant qu'on ſe ſoit encore attaché, autant qu'on l'auroit dû, à développer bien fidélement l'origine & les premiers progrès des connoiſſances humaines. Il me paroît qu'en général on a beaucoup trop donné à la conjecture.

Le flambeau de l'Hiſtoire n'a pas toujours aſſez éclairé ceux qui juſqu'à préſent ſont entrés dans cette vaſte carriere ; la plupart s'y ſont égarés en négligeant les faits, pour s'abandonner entierement à leur imagination.

J'ai donc crû devoir préſenter un tableau plus fidéle des premiers pas de l'eſprit humain. Je me ſuis propoſé, en conſéquence, de tracer l'origine des Loix, des Arts, & des Sciences d'une maniere plus exacte & plus conforme à l'Hiſtoire, qu'on ne l'a fait juſqu'à préſent. J'ai cherché auſſi à faire ſentir l'enchaînement de tous ces différens objets, & leur influence mutuelle. Car, chez tous les Peuples, l'état des Arts & des Sciences a toujours été intimement lié avec la conſtitution & l'état actuel du Gouvernement. Ces objets ont pour le moins autant de rapport avec les mœurs & les uſages. Les Arts particuliérement portent l'empreinte du caractère des Nations qui les ont cultivés.

vés. L'examen attentif de leur origine & de leurs progrès, eſt ce qu'il y a de plus propre à nous faire diſtinguer le génie, les mœurs & la tournure d'eſprit qui caractériſent les différens Peuples de cet Univers. J'ai donc ſuivi, autant que j'ai pû l'appercevoir, la marche de l'eſprit humain, & je l'ai expoſée ſelon qu'elle m'a paru être indiquée par les monumens hiſtoriques. J'ai inſiſté particuliérement ſur certaines découvertes auxquelles l'habitude où nous ſommes d'en jouir, empêche qu'on ne faſſe toute l'attention qu'elles méritent. Rien n'eſt plus propre cependant à nous faire ſentir l'état dans lequel s'eſt trouvé réduit pendant fort longtems la plus grande partie du genre humain. Voilà le but que je me ſuis propoſé.

A l'égard du plan & de la diſpoſition de mon Ouvrage, on ſçait qu'il ne nous reſte que très-peu de détails ſur les premiers ſiécles. J'ai donc été contraint d'en embraſſer

plusieurs à la fois, & de les parcourir d'un coup d'œil général, pour établir & fixer l'origine & le progrès des Loix, des Arts & des Sciences chez les anciens Peuples. Par cette raison, j'ai crû devoir partager tout l'espace de tems que j'ai entrepris de parcourir, en trois Epoques principales. Chacune renferme un certain nombre de siécles, plus ou moins remplis, proportionnément aux faits que les Ecrivains de l'antiquité ont pû me fournir. On y appercevra cependant toujours & assez distinctement l'état dans lequel étoient alors les différens Peuples dont j'ai eu occasion de parler.

En effet, quoique le tems & la barbarie nous aient ravi plusieurs des ouvrages de l'antiquité, cette perte ne nous a cependant privés que de la connoissance de quelques faits historiques, de quelques détails, & de quelques événemens particuliers. Il reste encore assez d'anciens monumens en tout genre pour appercevoir quel a été en général

néral l'état des Arts & des Sciences chez les anciens Peuples, depuis le tems où par la confuſion des langues, & la diſperſion des familles que cet événement occaſionna, les premieres peuplades ſe formérent. On peut même appercevoir juſqu'à quel degré les connoiſſances ſont autrefois parvenues.

La maniere, par exemple, dont Jules-Céſar régla le Calendrier, atteſte préciſément tout ce que l'antiquité pouvoit avoir acquis juſqu'alors dans la connoiſſance des mouvemens céleſtes ; connoiſſance qui ne s'eſt point perdue depuis Jules-Céſar juſqu'à nos jours, quoique dans cet intervalle un déluge de Barbares ait inondé l'Europe & l'Aſie pendant pluſieurs ſiécles conſécutifs. A l'égard des autres Sciences & des Arts particuliérement, ſans parler de quantité d'Auteurs qui peuvent nous éclairer ſur la marche & les progrès de l'eſprit humain, Homère, Héſiode, Hérodote, Diodore, Vitruve, Strabon, Sénèque,

Pline & Plutarque, nous apprennent tout ce qu'on a pû connoître autrefois, & de leur tems, dans les Arts, les Sciences, & la Politique. Si depuis les beaux jours d'Athènes & de Rome jusqu'au renouvellement des Lettres en Europe, les connoissances humaines n'ont fait aucun progrès; du moins n'a-t-on rien perdu de tout ce qui pouvoit avoir été acquis. Le goût a pû se dépraver, & les lumieres s'obscurcir; mais les principes fondamentaux, les élémens des Arts & des Sciences n'ont pas été anéantis: on n'a point été obligé de les recréer; rien de ce qui méritoit la peine d'être conservé, ne s'est perdu; aucune découverte importante & utile ne s'est abolie: tout ce qui pouvoit intéresser le bien & l'avantage de la société, nous a été transmis par la chaîne d'une tradition non interrompue (1). Il n'est pas même extrême-

(1) Nous avons un fort mauvais ouvrage de Pancirole, intitulé: *Rerum memorabilium*

mement difficile de remonter à la source de toutes nos connoiſſances, &

lium ſive deperditarum, &c. C'eſt en général une compilation des plus informes & des plus indigeſtes. Tout y eſt haſardé. Les faits les plus faux, & les contes les plus apochryphes y ſont adoptés aveuglément. Cet Ouvrage prouve une parfaite négligence, jointe à une demangeaiſon extrême de faire un Livre. Dans ce que dit Pancirole ſur certains Arts qui ayant été, ſelon lui, connus des Anciens, ſe ſont perdus enſuite: il y a preſque autant de puérilités & de fautes que de mots. Ou les Arts dont il parle n'ont jamais exiſté, ou bien ils exiſtent encore aujourd'hui, & mieux même que jamais. C'eſt ce qu'il ſeroit très-facile de démontrer ſi l'Ouvrage en valoit la peine.

J'ajouterai que ſi nous paroiſſons avoir perdu quelques pratiques des Anciens, c'eſt qu'elles ont été remplacées par des découvertes plus utiles, & par des procédés plus commodes. Par exemple, l'invention de la poudre à canon & de l'artillerie a fait négliger la plus grande partie des machines militaires des Anciens. Il en eſt de même de pluſieurs autres Arts qui ſont tombés en déſuétude par les nouvelles connoiſſances dont le monde s'eſt enrichi, ou bien parce que ces ſortes d'Arts étant en eux-mêmes peu im-

& d'appercevoir l'époque & l'origine de la plûpart des Arts & des Sciences. On peut par conséquent toujours suivre jusqu'à un certain point le fil & la continuité des connoissances humaines : on peut apprécier à peu près leurs progrès & leur étendue dans chaque âge.

La premiere Epoque, celle qui fait l'objet de la premiere Partie de mon travail, commence au Déluge, & finit à la mort de Jacob (1).

La seconde Epoque, commençant à la mort de Jacob, se termine au tems où le Gouvernement Monarchique fut établi chez les Juifs (2).

La

importans, & peu nécessaires au bonheur de la société, on s'en est dégoûté par cette raison : voyez la 2e. Part. Liv. IIe. Sect. I. Chap. II. page 99, 100-104 & 105.

(1) Cette Epoque comprend les siécles que les Grecs nommoient *Tems inconnus*, attendu que ce qu'ils en connoissoient mérite à peine le nom d'Histoire.

(2) Cet espace de tems renferme à peu près les siécles que les Grecs nommoient les *Tems fabuleux* ou *héroïques*.

La troisieme Epoque enfin, qui datte de l'établissement de la Royauté chez les Juifs, finit à leur retour de la captivité, c'est-à-dire, peu de tems après l'avénement de Cyrus au thrône des Perses (1).

J'ai observé de ne parler sous chacune de ces Epoques, que des connoissances & des découvertes que j'ai crû leur appartenir. J'ai évité soigneusement d'anticiper les tems, & de prêter à un siécle plus de lumieres qu'il n'en pouvoit avoir. C'est une méthode que je prie le Lecteur de ne pas perdre de vue dans tout le cours de cet Ouvrage. Il sentira que si je ne parle point de certaines découvertes dans une Epoque, c'est parce qu'alors on ne les avoit point encore faites.

Ces différentes Epoques au surplus ne sont point choisies au hasard. J'ai

(1) Le commencement de cette Epoque répond à peu près au commencement des siécles que les Grecs nommoient les *Tems historiques*.

J'ai cherché à rassembler sous chacune une suite de siécles où l'on ne remarquât pas un changement extrêmement notable dans l'état des Peuples dont j'avois à parler, & où leurs connoissances, en un mot, parussent s'être élevées par une suite de gradations presque insensibles. J'ai crû aussi devoir marquer ces Epoques par quelques-uns des événemens de l'Histoire sainte. En effet, pour se former une idée nette & méthodique de l'Histoire Universelle, il en faut choisir une particuliere qui puisse servir de regle commune pour y comparer & y rapporter toutes les autres. L'Histoire du Peuple Hébreu est la seule qui puisse être propre à cet usage : outre qu'elle nous est plus familiere qu'aucune autre, elle marche continuellement depuis le commencement du monde sans vuides & sans interruption; avantage qui manque absolument à toutes les Histoires profanes. D'ailleurs, quoiqu'il se rencontre quelques difficultés Chronologiques dans

dans l'Hiſtoire du Peuple Hébreu, elles ſont peu importantes, & nullement comparables à l'obſcurité & à l'incertitude qui regnent dans l'Hiſtoire de toutes les autres Nations.

J'ai diſtribué mon Ouvrage en trois Parties, conformément aux trois Epoques que je viens d'indiquer. Chacune contient le même nombre de Livres. J'ai ſuivi dans les unes & dans les autres une méthode abſolument égale & uniforme. Le premier Livre de la ſeconde Partie reprend exactement au tems où finit celui de la premiere; ainſi du ſecond, du troiſieme, &c. Tous les Livres des trois Parties ſe répondent exactement, & marchent dans le même ordre.

Quelqu'un auroit peut-être mieux aimé que j'euſſe réuni dans un ſeul & même Livre tout ce que j'avois à dire ſur l'Origine & le Progrès des Loix. Dans un autre, tout ce qui peut concerner les Arts: dans un troiſieme tout ce qui appartient

aux Sciences, & ainsi de suite. Par ce moyen, dira-t-on, il eût été plus facile de se former un tableau exact du progrès & du développement de chaque sorte de connoissances? On auroit parcouru de suite & sans interruption l'histoire de chacun de ces grands objets; on auroit jugé plus aisément de leurs différens progrès chez un même Peuple.

J'ai senti, j'ose le dire, tout l'avantage de cette disposition. Mais mon dessein a été d'exposer la masse de connoissances qui pouvoit être répandue dans chaque âge chez chaque Peuple. Je n'aurois pas rempli cet objet en présentant de suite l'histoire particuliere de chaque espéce de connoissances. J'ai donc crû devoir donner la préférence au Plan que je présente. La division m'en a semblé extrêmement propre à faire sentir la différence qu'il y avoit dans les mêmes tems, d'une Nation à une autre, & plus encore celle qu'on remarque d'une Epoque à une autre Epoque, dans la même

Nation, par rapport aux diverſes eſpéces de connoiſſances. L'arrangement que j'ai imaginé met le Lecteur en état de faire très-facilement cette comparaiſon, & de ſuivre néanmoins le rapport qu'il y a eû dans les mêmes ſiécles entre les différens objets que j'examine. J'ai voulu auſſi prévenir l'ennui néceſſairement attaché à une ſuite continuelle d'objets eſſentiellement uniformes. Pour cet effet, j'ai jugé à propos d'interrompre le fil & la continuité des ſujets dont j'avois à parler. J'ai ménagé à deſſein des repos naturellement amenés par la diverſité des matieres que je traite dans une même Partie. Voilà les raiſons qui m'ont déterminé à couper en trois Epoques, qui forment autant de Parties différentes, quoique ſemblables pour l'ordre & le contexte, tout l'eſpace de tems que j'ai entrepris de parcourir dans cet Ouvrage.

On demandera peut-être pourquoi mes recherches ne commencent qu'au

qu'au Déluge, & par quelle raiſon j'ai paſſé ſous ſilence tous les tems antérieurs à cet événement. Il me ſera très-aiſé de ſatisfaire à cette demande, & de faire ſentir les motifs qui m'ont déterminé à ne pas remonter au-delà de l'Epoque que j'ai crû devoir choiſir.

L'Hiſtoire des ſiécles antérieurs au Déluge fournit très-peu de matiere à nos recherches. Moïſe a ſupprimé tous les détails qui n'étoient propres qu'à ſatisfaire une vaine curioſité. Il a rapporté ſeulement les grands événemens dont il nous importoit d'être inſtruits. D'ailleurs quelqu'ait pû être alors l'état du genre humain, il doit fort peu nous intéreſſer. Les ravages cauſés par le Déluge, joints à la confuſion des langues, & à la diſperſion des familles, ont renouvellé preſque entiérement la face de la terre. On peut donc regarder les premiers ſiécles qui ſe ſont écoulés après cette affreuſe cataſtrophe, comme on envisageroit à peu près les premiers ſié-

ſiécles de l'enfance du Monde. Le genre humain ſe trouvoit alors preſque réduit au même & ſemblable état. Ainſi je penſe qu'on peut très-bien datter du Déluge l'origine de la plûpart des Loix, des Arts, & des Sciences: la mémoire qui avoit pû ſe conſerver des connoiſſances antérieures à ce terrible fléau, ayant été, ſinon totalement perdue, du moins extrêmement altérée & obſcurcie.

On pourra me demander encore pourquoi je me ſuis borné à l'Epoque de l'avénement de Cyrus au thrône de Babylone, & ce qui a pû me déterminer à ne pas étendre mes vûes au-delà de ce terme. Il ne me ſera pas plus difficile de répondre à cette ſeconde queſtion, qu'à la premiere.

Je n'ai point prétendu donner une hiſtoire complette & achevée des Loix, des Arts, & des Sciences chez les anciens Peuples. Je me ſuis ſeulement propoſé d'en expoſer l'origine & les premiers progrès. Je

 crois,

crois, à cet égard, avoir ſuffiſamment rempli mon but, en parcourant tous les ſiécles qui ſe ſont écoulés depuis le Déluge juſqu'à Cyrus. Le tableau du monde eſt aſſez clairement développé à cette Epoque, pour qu'on puiſſe ſe former une idée exacte de la marche de l'eſprit humain dans ſes découvertes & dans ſes progrès. On voit même alors tomber & s'anéantir pour toujours les plus anciennes & les plus célébres Monarchies qu'on connoiſſe dans l'antiquité; celle des Babyloniens, des Aſſyriens, des Médes, des Lidyens, des Phéniciens & des Egyptiens (1). Cyrus

(1) Quoique l'Hiſtoire des Chinois paroiſſe, ſelon l'opinion commune, remonter preſque auſſi haut que celle des Babyloniens, des Egyptiens, & en général que toutes les Hiſtoires des autres Peuples dont je parle, je n'en ferai cependant point d'article ſéparé. Le motif qui m'y détermine c'eſt que nous n'avons pas autant d'intérêt à connoître le progrès & le développement des Loix, des Arts, & des Sciences, chez les Chinois,

rus & son fils les réunirent au thrône de Perse, & ne formerent qu'un seul & même empire des débris de tous ces différens Royaumes. Depuis ce moment toutes les Nations dont je viens de parler, cesserent de former des Monarchies distinctes & particulieres. Toutes les découvertes dont l'antiquité leur a fait honneur, appartiennent donc en entier aux siécles renfermés dans mon Ouvrage; & ces découvertes comprennent très-certainement l'origine des Loix, des Arts, & des Sciences, & leurs premiers progrès.

A

nois, que chez les Babyloniens, les Egyptiens, les Phéniciens & les Grecs. Nous tenons par une chaîne non interrompue des Peuples que je viens de nommer, nos Loix, nos Arts, & nos Sciences. Nous n'avons au contraire presque rien appris des Chinois. Nous ne les connoissons même que depuis très-peu de siécles. Nous ne devons donc pas être aussi intéressés aux progrès de leurs connoissances, qu'à ceux des Peuples qui ont été nos premiers Maîtres & nos premiers Précepteurs.

A l'égard des Grecs; leurs Loix, pour la plus grande partie, étoient toutes formées même avant l'Epoque à laquelle je me ſuis arrêté. Lycurgue eſt de beaucoup antérieur à Cyrus : Solon l'a auſſi un peu devancé. Quant à ce qui concerne les Arts & les Sciences, les Grecs en avoient reçû depuis long-tems les principes fondamentaux. Ils y avoient même déja fait quelques progrès. On peut dire auſſi que leurs mœurs étoient dès-lors à peu près ce qu'elles ont été depuis. Je me ſerois donc écarté de mon but, ſi j'avois porté mes recherches plus loin que l'Epoque de Cyrus. Ajoutons que les ſiécles brillans de la Gréce, ceux de Periclès, d'Alexandre, de Platon, d'Ariſtote, d'Apelle, de Phidias, de Sophocle, d'Euripide, &c. ſont ſi connus, qu'il ſeroit difficile de propoſer beaucoup d'idées nouvelles ſur ce ſujet. On n'en peut guères parler qu'on ne s'expoſe à répéter continuellement ce qui a déja été dit dans quantité d'ou-

d'ouvrages qui ſont entre les mains de tout le monde. Telles ſont les raiſons pour leſquelles je n'ai pas crû devoir m'étendre au-delà du terme que j'ai choiſi.

Diſons maintenant un mot de l'ordre dans lequel j'ai rangé les différentes matieres dont j'ai eû à traiter.

Je parle d'abord de l'origine des Loix, & de celle du Gouvernement Politique, parce que les Arts, les Sciences, & toutes les découvertes, en un mot, n'ont pris naiſſance & ne ſe ſont perfectionnées que dans les ſociétés fixes & policées. Or, de pareilles ſociétés n'ont jamais pû ſe former que par le moyen des Loix, & par l'établiſſement d'un Gouvernement fondé ſur de certains principes.

Les Arts, proprement dits, viennent enſuite. Leur découverte & leur perfection, ſur-tout, ſont l'ouvrage & le fruit des ſociétés policées, mais particulierement de celles qui s'étant fixées les premieres, ont

ont habité conſtamment dans un même canton, effet que l'agriculture a pû ſeule produire. Auſſi ai-je traité de la découverte de l'Agriculture avant celle de tous les autres Arts dont elle a occaſionné en grande partie l'invention, la multiplicité & les progrès.

J'ai crû que l'article des Sciences devoit ſuivre immédiatement celui des Arts, puiſqu'elles doivent leur naiſſance à des pratiques purement méchaniques, & à des routines très-groſſiéres. Ce n'eſt que peu à peu que l'expérience a éclairé les Peuples, & que par une ſuite continuelle de réflexions & de combinaiſons, ils ſont parvenus à ſe former des principes, & à élever leurs découvertes & leurs connoiſſances à ce degré auquel on a pû véritablement les honorer du nom de *Sciences*.

Je traite enſuite de l'origine du Commerce & de celle de la Navigation. On ſent, je crois, aiſément par quelle raiſon je n'ai dû parler de ces deux objets qu'après avoir

avoir exposé l'origine des Arts & des Sciences, & montré leurs premiers progrès. Il n'a pû, en effet, éxister de commerce reglé & suivi qu'aprés l'invention d'un certain nombre d'Arts & de Sciences. Il en est de même, & à plus forte raison à l'égard de la Navigation. Sans une connoissance, au moins grossiere de l'Arithmétique, de l'Astronomie & de la Méchanique, il n'y auroit jamais eu de Commerce ni de Navigation.

J'en dirai autant de l'Art Militaire que je place après le Commerce & la Navigation. Il faut distinguer, en effet, entre se battre, & sçavoir faire la guerre. On n'est parvenu à sçavoir faire la guerre qu'après le tems où les Peuples ont commencé à prendre & à se former des notions, non-seulement de la Tactique, mais encore de ce qu'on nomme systême politique. Or, de pareilles connoissances en supposent nécessairement quantité d'autres acquises antérieurement, jointes à beaucoup d'expérience & de ré-

 flexions.

flexions. Auſſi l'Art Militaire a-t-il langui très-long-tems dans l'enfance & dans l'imperfection.

J'ai réſervé enfin pour le dernier article de chaque Partie, les mœurs & les uſages des différens Peuples dont j'ai eu occaſion de parler dans chacune des trois Epoques que j'ai choiſies. J'aurois cru qu'il auroit manqué une Partie eſſentielle à mon Ouvrage ſi j'avois omis de préſenter ce tableau. J'ai déja dit qu'il y avoit la relation la plus intime entre les Arts & les Sciences que cultive une Nation, & ſes mœurs. L'influence eſt mutuelle & réciproque.

Comme la Chronologie eſt la baſe de mon Ouvrage, & que je l'ai ſuivie autant qu'il m'a été poſſible, j'ai joint à chacune des trois Parties qu'il renferme, une Table Chronologique qui préſente d'un ſeul coup d'œil & ſur la même ligne, les principaux événemens arrivés dans les mêmes ſiécles chez les différens Peuples dont j'ai eu occaſion de parler. J'ai cru par ce moyen procu-

rer au Lecteur plus de facilité pour ſentir la différence d'une époque à une autre époque, & faire la comparaiſon d'un peuple avec un autre peuple dans les mêmes âges.

Il ne me reſte plus qu'à rendre compte des Notes qu'on rencontrera fréquemment au bas des pages. Elles ſont de deux eſpéces. Les unes ſervent de preuves, de juſtification & quelquefois même d'éclairciſſement au texte de l'Ouvrage. Les autres ſont employées à diſcuter & à réſoudre, autant qu'on peut le faire ſuccintement, les difficultés & les contradictions qui ſe rencontrent ſouvent dans l'Hiſtoire des anciens Peuples. Ces deux eſpéces de Notes ſont diſtinguées des citations d'Auteurs, par des caractères différens. J'ai employé, pour déſigner les citations, les lettres de l'alphabeth ; & les chiffres Arabes, entre deux parenthèſes, pour les Notes.

J'ai cru au reſte devoir rejetter à la fin de chaque Volume, en forme de Diſſertations, certains points de cri-

critique dont la discussion nécessairement longue & épineuse, exigeoit plus d'étendue, qu'une simple Note au bas d'une page n'en doit occuper naturellement. La plupart de ces Dissertations ont pour objet, d'établir la vérité de quelques sentimens particuliers que j'ai cru devoir adopter & proposer.

En exposant l'origine des Loix, des Arts, & des Sciences, & en traçant leurs premiers progrès chez les anciens Peuples, j'ai donné à la conjecture le moins qu'il m'a été possible. J'ai suivi, autant qu'il a dépendu de moi, l'histoire & l'ordre des faits. C'est un principe, dont en pareille matiere, on ne doit jamais s'écarter, autrement ce seroit donner l'histoire de ses pensées & non pas celle des événemens. Il faut, avant tout, s'assurer si le fait sur lequel on s'appuie est bien constaté; & alors quelque extraordinaire qu'il puisse paroître, on doit soumettre son imagination à la réalité. Avoir prouvé qu'une chose n'est pas vraisemblable, est-

ce

ce avoir prouvé qu'elle eſt fauſſe? L'expérience ne nous a-t-elle pas appris que ſouvent le vrai n'étoit pas vraiſemblable? Parcequ'un fait dément une hypothèſe qu'il nous a plû d'embraſſer, eſt-ce une raiſon ſuffiſante pour le nier? Un raiſonnement métaphyſique peut-il détruire une preuve hiſtorique? L'homme n'eſt point condamné à la triſte néceſſité de flotter perpétuellement dans l'incertitude ſur les principaux faits que l'hiſtoire & la tradition nous ont tranſmis. Les objets eſſentiels, tels que l'origine & la formation des Peuples, celle des Loix, des Arts, & des Sciences, ſont connus. Il ne faut pas s'imaginer qu'on ne puiſſe les appercevoir même dans l'antiquité la plus reculée. Tout ce qu'on en rapporte n'eſt point arbitraire, problématique & incertain. De la bonne foi avec de la droiture dans le cœur & dans l'eſprit, ſuffiſent pour nous convaincre de cette précieuſe vérité; ſi l'on prend ſoin ſur-tout de faire taire cette vanité préſomp-

tueuſe, ou cette prévention intéreſſée, qui font ſouvent beaucoup plus d'illuſion qu'on ne penſe.

Lorſque je me ſuis trouvé preſque entierement dénué de faits & de monumens hiſtoriques, pour les premiers âges particulierement, j'ai conſulté ce que les Ecrivains, tant anciens que modernes, nous apprennent ſur les mœurs des peuples ſauvages. J'ai cru que la conduite de ces Nations pouvoit nous fournir des lumieres très-ſures & très-juſtes ſur l'état dans lequel ſe ſeront trouvées leurs premieres peuplades, immédiatement après la confuſion des langues & la diſperſion des familles. On peut tirer des Relations, tant anciennes que modernes, des points de comparaiſon capables de lever bien des doutes qui reſteroient peut-être ſur certains faits extraordinaires dont j'ai cru devoir faire uſage. Les Relations de l'Amérique m'ont particulierement été d'une trés-grande utilité pour cet article. On doit juger de l'état où a été l'ancien Monde quelque tems

après

après le déluge, par celui qui subsistoit encore dans la plus grande partie du nouveau, lorsqu'on en a fait la découverte. En comparant ce que les premiers Voyageurs nous disent de l'Amérique, avec ce que l'antiquité nous a transmis sur la maniere dont tous les Peuples de notre continent avoient vécu dans les tems qu'on regardoit comme les premiers âges du Monde, on apperçoit la conformité la plus frappante, & le rapport le plus marqué. C'est donc pour appuyer le témoignage des Ecrivains de l'antiquité, & faire sentir la possibilité & même la réalité de certains faits qu'ils racontent, & de certains usages dont ils parlent, que j'ai rapproché souvent les Relations des Voyageurs modernes du récit historique des Ecrivains de l'antiquité, & entremêlé exprès leurs narrations. Ces différens traits rapprochés & comparés s'étayent mutuellement & servent de base à tout ce que j'ai cru pouvoir avancer sur la marche de l'esprit humain dans

ſes découvertes & dans ſes progrès, que je datte depuis le Déluge : les connoiſſances qu'on pouvoit avoir acquiſes précédemment, ayant été, comme je l'ai déja dit, preſque entiérement abolies par ce terrible fléau.

Au ſurplus, je n'avance rien ſans indiquer les ſources où j'ai puiſé, & ſans citer mes garans. Afin que le Lecteur ſoit plus à portée de vérifier mes citations & de juger ſi j'en ai fait un uſage convenable, je donne une Table des Auteurs employés dans cet Ouvrage, & j'y indique les éditions que j'ai ſuivies. Comme j'ai eu ſoin de marquer toujours à quelle page on peut trouver les paroles des Auteurs que j'emploie, la vérification n'en ſera pas difficile. C'eſt, pour le dire en paſſant, une attention que devroient avoir tous ceux qui écrivent ſur l'Hiſtoire. Il ne ſuffit pas, pour la ſatisfaction & la tranquillité qu'on doit procurer au Lecteur, par rapport aux faits qu'on avance, d'énoncer vaguement l'Auteur d'où ils ſont tirés ; il faut indiquer non-ſeulement le

le Livre, mais même la page. Je connois quantité d'Ecrivains modernes, qui faisant usage de passages tirés, par exemple, d'Hérodote, de Diodore, de Strabon, &c, se contentent de citer simplement Hérodote, Diodore, Strabon, Livre I. Des indications si vagues ne sont point suffisantes. Comment, en effet, pouvoir retrouver souvent une simple demie phrase dans les 89 pages *in-folio* que contient le I[er]. Livre d'Hérodote, dans les 111. qui composent celui de Diodore, & dans les 116. enfin que comprend le I[er]. Livre de Strabon? Je dis plus. De pareilles citations peuvent, à bon droit, être suspectées de mauvaise foi & d'infidélité. J'en puis parler ainsi par expérience & par conviction.

Je crois devoir terminer cette Préface par une observation que je prie le Lecteur de ne jamais perdre de vue dans le cours de mon Ouvrage. Ce que je dis sur l'invention des Arts de premiere nécessité, & sur l'origine des Sciences, ne peut convenir proprement qu'aux colonies,

qui depuis la confuſion des langues, & la diſperſion des familles, menerent une vie errante, & ne ſe fixerent qu'après un certain tems. Il n'eſt pas douteux que ces ſortes de Peuplades perdirent la trace des Arts & des Sciences & furent obligées de les retrouver. Il n'en a pas été ainſi des familles qui ſe fixerent de bonne heure, & de celles ſurtout qui continuerent à habiter les mêmes cantons, où les premiers hommes s'étoient établis au ſortir de l'arche. On ne peut douter au contraire qu'elles n'aient conſervé les principes fondamentaux des Arts & des Sciences, lorſqu'on voit toutes les découvertes utiles ſortir des cantons occupés par ces familles, comme d'un centre commun, & ſe répandre de-là dans l'univers entier. Je le répète donc, tout ce que j'ai dit ſur l'origine des Arts & des Sciences, ne peut s'appliquer exactement qu'aux colonies qui ayant préféré la vie errante à la vie ſédentaire, tomberent ainſi dans l'ignorance & dans l'abrutiſſement.



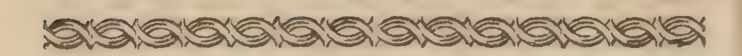
TABLE DES LIVRES, CHAPITRES, ARTICLES ET PARAGRAPHES,

Contenus dans la premiere Partie.



INTRODUCTION.

LI-



LIVRE PREMIER.

De l'origine des Loix & du Gouvernement. Pag. 15

LI-

LIVRE II.

LIVRE III.

§. I.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

DISSERTATIONS.

Fin de la Table de la premiere Partie.

DE



DE L'ORIGINE DES LOIX, DES ARTS ET DES SCIENCES; ET DE LEURS PROGRÈS CHEZ LES ANCIENS PEUPLES.

INTRODUCTION.

De l'état du Genre Humain au sortir du Déluge.

LA FAMILLE DE NOÉ rassemblée dans les plaines de Sennaar, n'y demeura réunie que le tems dont elle avoit besoin pour s'accroître & se fortifier. Vers la naissance de Phaleg, c'est-à-dire, 150 ans envi-

ron après le déluge, le genre humain s'étant ſuffiſamment multiplié, Dieu réſolut de le répandre dans les différentes parties de cet Univers. Il paroît que l'intention des nouveaux habitans de la terre n'étoit pas de ſe ſéparer. La néceſſité de pourvoir à leur ſubſiſtance les contraignoit ſouvent à s'écarter les uns des autres. La crainte de ſe diſperſer dans ces différentes courſes, leur fit prendre les précautions qu'ils jugerent propres à prévenir un pareil malheur. Dans cette vûe ils formerent l'entrepriſe de bâtir une ville, & d'y élever une Tour extrêmement haute, afin qu'étant apperçue de très-loin, elle leur ſervît de ſignal & de point de réunion (*a*).

Mais

(*a*) Voici ce que l'Ecriture, ſelon le texte Hébreu, fait dire aux enfans de Noé au ſujet de cette entrepriſe : הבה נבנה לנו עיר ומגדל וראשו באשן בשמים ונעשה לנו שם פן נפוץ עלפני כל הארץ.

Tous les traducteurs ont juſqu'ici rendu ces mots : ונעשה לנו שם פן נפוץ par : „ Faiſons-

Mais la Providence qui avoit jugé leur ſéparation néceſſaire pour re-peu-

„ ſons-nous un *nom* de peur que nous ne
„ ſoyons diſperſés. " Gen. c. 11. vs. 4.

Il eſt aiſé de remarquer que cette façon de s'exprimer ne forme pas un ſens bien clair ni bien ſuivi : les Septante & la Vulgate traduiſent un peu différemment. Ils ont également pris שם *ſchem* dans le ſens de *nom*; mais ils ont traduit פן *phen*, par *antequam*, *auparavant*. L'une & l'autre verſion porte : „ Faiſons nous un *nom* AVANT que nous ſoyons
„ diſperſés ".

Toutes ces verſions ne préſentent pas une idée nette, & ne donnent point à connoître clairement le motif des premiers hommes, en conſtruiſant la tour de Babel. Rien de plus aiſé cependant que de rendre très-intelligible le paſſage en queſtion. Il n'y avoit qu'à faire attention aux différentes ſignifications dont le mot שם *ſchem* eſt ſuſceptible : שם *ſchem*, en effet, ſignifie également une *marque*, un *ſignal* & un *nom*. C'eſt à cette derniere ſignification que ſe ſont arrêtés les traducteurs & par-là ils ont obſcurci le ſens du texte : car en prenant שם *ſchem* dans la ſignification de *marque*, de *ſignal*, ce paſſage devient des plus clairs & des plus intelligibles. Moïſe fait dire aux enfans de Noé : „ Bâtiſſons une tour, dont le ſommet
„ s'éleve juſqu'au ciel, pour nous ſervir de
„ *marque* de peur que nous ne ſoyons diſper-
„ ſés dans toute la terre ".

peupler plus promptement la terre, choisit le moyen le plus capable de les y contraindre. Le genre humain ne parloit alors qu'une seule & même langue (*a*). L'Etre suprême rompit le lien qui unissoit les hommes si intimement. Il confondit leur langage, de maniere que, ne s'entendant plus les uns les autres, ils se séparerent & tournerent leurs pas de différens côtés (*b*).

Je

Au surplus, l'analogie des langues autorise notre interprétation. C'est de ce mot Hébreu שם *schem* que viennent les mots σῆμα, σημεῖον, qui en Grec signifient *marque*, *signe*, &c. *Voyez* Perizon. Origin. Babyl. c. 10. p. 168. c. 11. p. 193. c. 12. p. 223.

(*a*) Gen. c. 11. vs. 1. 6.

(*b*) Ibid. vs. 8. 9. = Quelques interprêtes ont prétendu qu'il ne s'étoit point formé de nouveaux langages au tems de la dispersion, Dieu n'ayant fait, selon eux, que semer la discorde parmi les architectes de Babel. Ils soûtiennent que ces termes, *terra erat labii unius*, marquent seulement un concert de sentimens & une conformité de dessein dans ceux qui entreprirent d'élever ce monument. On rapporte quelques expressions, à peu près semblables, qui ne signifient

Je n'entreprendrai point de marquer la route que tinrent les différen-

ſient qu'être parfaitement d'accord à entreprendre la même choſe. Par exemple, il eſt dit dans Joſué que les Rois de Chanaän s'aſſemblerent pour combattre Joſué, *d'une même bouche* (*a*); c'eſt-à-dire, d'un commun conſentement. C'eſt pourquoi les Septante ont traduit *ὁμοῦ πάντες*, *tous enſemble*; & la Vulgate, *uno animo eademque ſententiâ*. On cite encore d'autres paſſages, où ces expreſſions, *uno ore*, *d'une ſeule bouche* (*b*), *humero uno*, *d'une ſeule épaule* (*c*), déſignent un concert unanime. On allegue même un autre texte, qui ſemble favoriſer davantage le ſentiment des interprétes dont je parle. C'eſt un Pſeaume où David prie Dieu de diviſer *les langues de ſes ennemis*, c'eſt-à-dire, d'empêcher qu'ils ne ſoient d'accord (*d*).

Je conviens que dans ces différens paſſages, ces expreſſions *uno ore*, *uno humero*, *&c.* ne déſignent qu'un accord de volontés. Mais il eſt aiſé de voir que dans l'endroit de Moïſe, dont il s'agit ici, cet Hiſtorien a voulu marquer quelque choſe de plus que l'accord & l'union des deſcendans de Noé. Moïſe voulant préparer ſon lecteur à ce qu'il va dire de la confuſion des langues arrivée à Babel, obſerve que juſqu'à ce moment les hommes ne parloient qu'une même langue. *Ec-*

(*a*) C. 9. vs. 2. — (*b*) 3. Reg. c. 22. vs. 13.
(*c*) Sophon. c. 3. vs. 9. — (*d*) Pſ. 54. vs. 10.

rentes colonies qui ſe formerent alors. Cette recherche ſeroit totalement étrangere à l'objet que je me ſuis propoſé. Je dirai ſeulement que pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la facilité & la promptitude avec laquelle encore aujourd'hui, les Sauvages, les Tartares & les Arabes ſe tranſportent avec toutes leurs familles à de très-grandes diſtances, on ſentira aiſément que des perſonnes ro-

Ecce unus eſt populus & unum labium omnibus & ſermonum eorumdem; & comme s'il eût voulu encore prévenir l'équivoque de ces termes *unum labium*, il ajoute, *& ſermonum eorumdem*, ILS SE SERVOIENT DES MEMES PAROLES; expreſſion qui détermine le ſens de ce paſſage, dont la ſuite du récit de Moïſe achéve d'ailleurs d'expliquer le ſens. Dieu, dit-il, prévoyant que tant que cette union dureroit, les hommes ne quitteroient point leur entrepriſe, prit le moyen le plus propre à la leur faire abandonner; ce moyen fut de confondre leur langage, & d'empêcher par-là qu'ils ne s'entendiſſent: *Venite, deſcendamus & confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unuſquiſque vocem proximi ſui.* Il me paroît qu'en rapprochant les deux textes, le ſens du paſſage que nous examinons ne peut plus être douteux.

robuſtes accoutumées à une vie pénible, & n'ayant preſque aucun beſoin, forcées de quitter leur terre natale, & d'aller chercher de nouvelles habitations, dûrent ſe répandre fort promptement dans les différens climats de notre hémiſphère.

Mais ces tranſmigrations dûrent altérer conſidérablement ce qu'on avoit pû conſerver des connoiſſances primitives. Les ſociétés ſe trouvant rompues par la diverſité du langage, & les familles demeurant iſolées, la plûpart tomberent bien-tôt dans une profonde ignorance. Joignons à ces conſidérations le tumulte & le déſordre inſéparables des nouveaux établiſſemens, & nous concevrons ſans peine comment il a été un tems où preſque toute la terre fut plongée dans une barbarie extrême. On vit alors les hommes errer diſperſés dans les bois & dans les campagnes, ſans loix, ſans police & ſans chef. Leur férocité devint ſi grande que pluſieurs la porterent au point de ſe manger les uns

les autres (*a*). Ils négligerent tellement d'entretenir les connoiſſances les plus communes que quelques-uns oublierent juſqu'à l'uſage du feu (*b*). C'eſt à ces tems malheureux qu'on doit rapporter ce que les hiſtoriens profanes racontent des miſeres dont le monde ſe trouva affligé dans les commencemens. Toutes les anciennes traditions dépoſent que les premiers hommes menoient une vie peu différente de celle des animaux (*c*).

On

(*a*) Hom. Odyſſ. l. 9. v. 291, &c. l. 10. v. 116 &c. = Plato *in* Epinomi. p. 1004. E. = Diod. l. 1. p. 17 & 100. = Athen. l. 14. p. 660. F. = Stob. Eclog Phyſ. l. 1 p. 18. = Mém. de Trév. Sept. 1751. p. 2111. = Mém. de l'Acad. des Inſcript. t. 5. Mém. p. 118, &c. t. 9. Mém. p. 203.

(*b*) Voy. *infrà*, Liv. II. *initio.*

(*c*) Plato, *in* Protag. p. 224. F. De Leg. l. 3. p. 804, &c. = Ariſt. *de* Rep. l. 1. c. 2. p. 297. E. = Euripid. *apud* Plut. *de* Placit. Philoſ. l. 1. c. 7. = Beroſ. *apud* Syncell. p. 28. C. Salluſt. *de* Bello Jugurt. c. 21. = Cicero *pro* P. Sextio. n. 42. *de* Invent. l. 1. n. 2. = Diod. l. 1. p. 11, 12, 52, 100. l. 5. p. 387 = Strabo, l. 4. p. 306. l. 11. p. 787. l. 13.

On ne fera point difficulté d'ajouter foi à ces récits, quand on jettera les yeux ſur l'état dans lequel les anciens hiſtoriens diſent que pluſieurs contrées étoient encore de leur tems (*a*); état dont la réalité ſe trouve confirmée par les relations modernes. Les Voyageurs nous apprennent qu'aujourd'hui même, on rencontre dans quelques parties du monde, des hommes d'un caractère ſi cruel & ſi féroce, qu'ils n'ont entre eux ni ſociété ni commerce; ſe [illegible] fai-

l. 13. p. 885. = Horat. Serm. l. 1. Sat. 3. v. 99. *& ſuiv.* = Hygin. fab. 143. = Juven. Sat. 15. v. 151. &c. = Stob. Eclog. Phyſic. l. 1. p. 18. = Macrob. *in* Somn. Scip. l. 2. c. 10. p. 153. = Martini, Hiſt. de la Chine, l. 1. p. 18. 19. = Lettr. Edif. t. 26. p. 64 & 65. = Hiſt. des Incas, t. 1. p. 12, &c. p. 189. & 197. = Acoſta, Hiſt. des Indes, l. 7. c. 2 = Voy. auſſi les Mém. de l'Acad. des Inſcriptions, t. 9. Mém. p. 203.

(*a*) Herod l. 4. n. 18-102 106. = Ariſt. *de* Repub. l. 8, c. 4. = Diod. l. 5. p. 355. = Strab. l. 5. p. 458. = Arrian. Perip. Mar. Eryth. p. 177. = Plin. l. 4. ſect. 26. p. 218. l. 6. ſect. 20. & 35. l. 7. ſect. 2 *init* = Pauſ. l. 10. c. 22. = Sect. Empiric. Pyrrhon. Hyp. l. 3. n. 24 p. 178 & 179.

faisant une guerre perpetuelle, ne cherchant qu'à se détruire & même à se manger. Dénués de tous les principes de l'humanité, ces peuples sont sans loix, sans aucune forme de gouvernement ; peu différens des bêtes brutes, ils n'ont pour retraite que les antres & les cavernes. Leur nourriture consiste dans quelques fruits, quelques racines que les bois leur fournissent : faute de connoissances & d'industrie, ils ne peuvent se procurer que rarement des alimens plus solides. Privés enfin des notions les plus simples & les plus ordinaires ces peuples n'ont de l'homme que la figure (*a*).

Ces nations présentent une peinture

(*a*) Voyage de V. le Blanc; p. 144, 145 & 157. = Hist. nat. de l'Islande, t 2. p. 21. 236-244-252-266. = Hist. des Isles Marianes, p. 44-51-53. = Lettr. Edif. t. 2. p. 177. t. 5. p. 278. t. 10 p. 193. t 25 p 3-4-8-77-201. = N. Relat. de la France Equinox. p. 235. = Hist. Gen des Voyag. t. 1. p. 170. & 197. t. 2. p. 308. Voyage de Frezier, p 54 & 66. = Rec. des Voyages au Nord, t. 8. p. 403.

ture entiérement conforme à celle que tous les hiſtoriens nous ont laiſſée de l'ancien état du genre humain. Nous voyons même par l'Ecriture ſainte, que peu de tems après la diſperſion, on avoit tellement perdu de vue les préceptes & les exemples de Noé, que les ancêtres d'Abraham étoient plongés dans l'idolatrie (*a*). Quand Jacob paſſa en Méſopotamie, il trouva dans la famille de ſon oncle Laban, le culte des idoles mêlé avec celui du vrai Dieu (*b*). Après de pareils faits, il n'eſt pas étonnant de voir que la tradition primordiale ſe ſoit obſcurcie au point de ne la retrouver chez les nations profanes, qu'extrêmement défigurée par les fables & les contes les plus ridicules.

Quant aux Arts & aux Sciences, il n'eſt pas douteux que quelques familles ſe préſerverent de la barbarie qui régna ſur la terre immédiatement

(*a*) Joſué, c. 24. vs. 2 & 14.

(*b*) Gen. c. 31. vs. 19 & 30. c. 35. vs. 2. & 4.

tement après la confusion des langues, & la dispersion des familles. La connoissance des découvertes les plus utiles & les plus essentielles ne s'abolit pas absolument. Ces germes précieux furent conservés par les familles qui continuerent à habiter les cantons où le genre humain s'étoit d'abord rassemblé, c'est-à-dire, la plaine de Sennaar & ses environs. Les premieres connoissances ne se perdirent pas non-plus entiérement dans les peuplades qui se fixerent de bonne heure; comme, par exemple, celles qui passerent dans la Perse, la Syrie & l'Egypte. C'est par leur moyen que les différentes branches des connoissances humaines se sont insensiblement étendues & perfectionnées. Mais à l'exception de ce petit nombre de familles, le reste de la terre, je le répete, menoit une vie absolument barbare & sauvage. On peut très-bien comparer l'état ou étoit autrefois la plus grande partie du genre humain, à celui dans lequel Homère représente les Cyclo-

pes,

pes, c'eſt-à-dire, les anciens habitans de la Sicile (*a*).

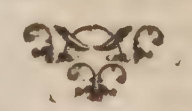
,, Les Cyclopes, dit ce Poëte,
,, ne reconnoiſſent point de loix.
,, Chacun gouverne ſa famille, &
,, regne ſur ſa femme & ſur ſes en-
,, fans. Ils ne ſe mettent point en
,, peine des affaires de leurs voiſins,
,, & ne croient pas qu'elles les re-
,, gardent. Auſſi n'ont-ils point
,, d'aſſemblées pour délibérer ſur les
,, affaires publiques. Ils ne ſe gou-
,, vernent point par des loix gé-
,, nérales qui réglent leurs mœurs
,, & leurs actions. Ils ne plantent,
,, ni ne ſement. Leur nourriture
,, conſiſte dans les fruits que la terre
,, produit ſans être cultivée. Leur
,, ſéjour eſt ſur le ſommet des mon-
,, tagnes, & les antres leur ſervent
,, de retraite (*b*). " Voilà le tableau

(*a*) Thucyd. l. 6. n. 2. = Bochart a très-bien prouvé que les peuples auxquels les Grecs avoient donné le nom de Cyclopes, occupoient la partie occidentale de la Sicile. Chan. l. 1. c. 30. p 619.

(*b*) Odyſſ. l. 9. vs. 106. & ſuiv.

bleau qu'on peut ſe former de la maniere dont preſque toutes les familles ont vécu immédiatement après leur diſperſion.

Cet état n'aura pas pû durer longtems à l'égard d'une grande partie du genre humain. Tant de motifs ont concouru a rapprocher les familles, que pluſieurs n'auront pas tardé à ſe réunir. Ce ſeroit ici le lieu d'examiner la maniere dont cette réunion ſe ſera faite : mais comme il ne reſte point de monumens certains de ces premiers évenemens, & qu'on peut former ſur ce ſujet bien des conjectures & des hypothèſes, je n'entrerai dans aucune diſcuſſion ſur l'origine des premieres ſociétés. Bornons-nous à examiner celle des Etats qui ſe ſont formés dans les ſiécles que nous avons à parcourir préſentement, & voyons quelle a été la plus ancienne forme de gouvernement.



PRE-



PREMIERE PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob: espace d'environ 700 ans.



LIVRE PREMIER.

De l'origine des Loix & du Gouvernement.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

LA RÉUNION des familles, quelle qu'en soit la cause, n'a pu avoir lieu que par un accord de volontés sur certains objets. Dès qu'on envisage la société comme l'effet d'un accord unanime; elle suppose nécessairement des conventions. Ces conventions n'ont pû se faire sans y mettre certaines conditions. Ce sont ces conditions qu'on doit regarder comme les premieres loix par lesquelles les sociétés se sont gouvernées Elles sont aussi l'ori-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

l'origine de tous les réglemens politiques qu'on a établis successivement.

Il n'a pas été nécessaire que ni les premieres conventions, ni les conditions qui leur servoient de fondement fussent expresses. Il a suffi, à bien des égards, qu'elles aient été tacites. Telle aura été, par exemple, la regle de ne se point nuire les uns aux autres, d'être fidéle à ses engagemens, de ne point enlever à autrui ce dont il avoit l'usage & la possession; que le fils héritât du pere; que celui qui voudroit troubler la société en fût empéché, &c. Il n'a pas fallu de solemnités pour établir ces regles & ces maximes. Elles doivent leur origine à ces sentimens de justice & d'équité, que la Providence a gravés dans le cœur de tous les hommes; elles dérivent de cette lumiere intérieure qui nous fait discerner le juste d'avec l'injuste; de ce cri de la nature qui ne manque jamais de se faire entendre, & d'appeller ces remords dont nous nous sentons tourmentés toutes les fois que nous agissons contre ses impressions.

Les premieres loix qu'on aura observées, ne doivent donc pas être envisagées comme le fruit de quelque délibération confirmée par des actes solemnels & médités. Elles se sont établies naturellement par l'effet des conventions tacites,

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

cites, espece d'engagement auquel les hommes se portent avec une extrême facilité. L'autorité politique n'a été elle-même établie que par une convention tacite entre ceux qui s'y sont soumis, & ceux à qui on l'a déférée.

C'est encore à ces sortes de conventions qu'on doit rapporter l'origine des COUTUMES qui ont été pendant longtems les seules regles de jurisprudence que les peuples aient suivies. Les anciens écrivains produisent des exemples de nations qui ne connoissoient point d'autres loix. On en trouve aussi dans les relations modernes. Les Lyciens n'avoient point de livres où leurs loix fussent rédigées par écrit. Ils ne se gouvernoient que par des coutumes (*a*). Aux Indes, depuis un tems immémorial, les jugemens ne sont appuyés que sur certains usages que les peres transmettent à leurs enfans (*b*). Jusqu'à présent on n'a pu découvrir qu'il y eût aucunes loix écrites à Mazulipatan (*c*); sans parler de plusieurs autres nations, qui encore aujourd'hui, n'ont point d'au-

(*a*) Heraclid. Pont. de Polit. verbo *Λυκίων*.

(*b*) Strabo. l. 15. p. 1035. = Lettr. Edif. t. 14. p. 326, 327, 328.

(*c*) Rec. des Voyag. qui ont servi a l'établissement de la Compag. des Indes Holland. t. 4. p. 392.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

d'autres loix que des coûtumes (*a*). Il en a été de même chez les anciens peuples (*b*). Les premiers usages auront servi de regle & présidé aux décisions, & ces usages n'ont été fondés que sur certaines conventions par lesquelles les peuples se sont liés tacitement lors de la réunion des familles. Ce sont, je le répete, les conditions attachées à ces conventions, qu'on doit regarder comme les premieres loix.

Mais ces premieres loix, les seules qu'on aura connues dans l'origine des sociétés, n'étoient pas suffisantes pour maintenir le repos des peuples & assurer leur tranquillité. Elles n'étoient ni assez notoires, ni assez précises, ni assez étendues. Leur empire ne devoit être que fort arbitraire. Il étoit proportionné à l'usage que chacun faisoit de sa raison; & on ne sçait que trop que l'homme abandonné à lui-même, écoute plutôt ses passions que la raison & l'équité. Il y avoit même un danger égal, soit dans l'application, soit dans l'exécution de ces loix.

dans

(*a*) Ibid. pag. 309. = Jour. des Sçav. Mars 1675. p. 45, 46. = Mœurs des Sauvages. t. 1. p. 501. = Hist. des Isles Marianes, p. 51. = Hist. Nat. de l'Islande t. 2. p. 195-244. = Hist Gén. des Voyag. t. 3. p. 245, 246. t. 6. p 8. = Voyag. de la Baye d'Hudson, t. 2. p. 95.

(*b*) Voy. Plat. de Leg. l. 3. p. 806. A.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Dans l'état de nature chacun étoit le juge & le vengeur du tort qu'il croyoit avoir reçu. Il devoit arriver souvent que l'offensé, dans les réparations qu'il exigeoit, transgressât les regles & les bornes de l'équité. Souvent aussi chaque particulier n'avoit pas la force nécessaire pour faire exécuter la loi. Les loix naturelles ne pouvoient donc contribuer que foiblement au bonheur & au repos de la société. Il y avoit, il est vrai, une loi commune; mais il n'y avoit point d'arbitre commun & reconnu pour tel, qui fût chargé d'en faire l'application. Personne, d'ailleurs, n'étoit revêtu de cette autorité & de ce pouvoir propres à la faire exécuter. Il n'est donc pas étonnant que, sans effet, ou mal exécutée, la loi fût elle-même la source des plus grands inconvéniens.

Ces défauts & ces imperfections des premieres sociétés devoient nécessairement y occasionner beaucoup de troubles & de désordres. Aussi les peuples ne trouverent-ils point, dans les premiers établissemens qu'ils formerent, les mêmes avantages que par la suite ils en ont retirés. La crainte & le besoin avoient rassemblé quelques familles; mais à quels excès n'étoient pas capables de se porter des hommes aussi peu sociables que l'étoient devenus la plûpart des descendans de Noé après leur dispersion!

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

persion! Le soin le plus important d'une société, même imparfaite, est de songer à sa conservation. Les malheurs auxquels se trouverent exposées les premiéres associations firent bientôt chercher les moyens d'y remédier.

L'homme a été créé libre & indépendant; mais la raison & l'expérience lui ont aisément fait sentir qu'il n'y auroit ni repos, ni sureté, ni même de liberté, si chacun restoit le maître de suivre ses caprices & ses passions. L'homme a donc compris que pour son propre intérêt il devoit renoncer à l'usage illimité de sa volonté; & qu'il falloit qu'une certaine portion de la société se rendît dépendante de l'autre. C'est cette conviction qui a porté les familles, lorsqu'elles se sont formées en corps d'Etat, à établir volontairement une inégalité réelle; mais sous des conditions qui en modifiassent l'excès. De ce principe sont nées les différentes formes de Gouvernement auxquelles les peuples se sont soumis.

La premiere dont il soit parlé dans l'Histoire est le gouvernement Monarchique. C'est, sans contredit, le plus anciennement & le plus universellement établi. L'Ecriture l'atteste (a).

Les

(a) Gen. c. 10. vs. 10. 1 Reg. c. 8. vs. 20.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Les plus anciens peuples dont Moïſe parle, les Babyloniens, les Aſſyriens, les Egyptiens, les Elamites, les nations qui habitoient proche du Jourdain & dans la Paleſtine, étoient ſoumiſes à des Rois. L'hiſtoire prophane s'accorde en ce point avec les Livres ſaints (*a*). Homère exalte toujours les prérogatives de la Royauté, & les avantages de la ſubordination (*b*). Ce poëte ne paroît pas même avoir eu l'idée d'aucune autre forme de gouvernement. Durant cette longue ſuite de ſiécles dont les Chinois ſe vantent, ils n'ont jamais été gouvernés que par des Rois (*c*). Ils ne peuvent concevoir ce que c'eſt qu'un Etat Républicain (*d*). On en peut dire autant de tous les peuples de l'Orient (*e*). Ajoutons que toutes les ancien-

(*a*) Sanchon. apud Euſeb. Præpar. Evang. p. 26. = Plato de Leg. l. 4. p. 829. E. in Critia p. 1103. = Ariſt. de Rep. l. 1. c. 2. l. 3. c. 15. = Polyb. l. 6. init. = Beroſ. apud Syncell. p. 307. = Cicero de Leg. l. 3. n. 2. De Offic. l. 2. c. 12. = Salluſt. de Bello Catilin. n. 1. = Diod. l. 1. p. 12. = Dion. Halicarn. l. 5. p. 336. = Juſtin. l. 1. init. = Pauſ. l. 9. c. 1. = Hiſt. des Incas, t. 1. init.

(*b*) Iliad. l. 2. v. 204 & ſuiv.

(*c*) Martini Hiſt. de la Chine, l. 1. p. 15.

(*d*) Mém. de la Chine par le P. le Comte, t. 2. lettr. 9. p. 3.

(*e*) Chardin, t. 3 p. 212. = Rec. des Voy. Holland. t. 3. p. 28.

ciennes républiques, Athènes, Rome, &c. ont commencé par être ſoumiſes au gouvernement Monarchique.

Il n'eſt pas difficile de faire ſentir par quelles raiſons le gouvernement Monarchique eſt le premier dont l'idée a dû ſe préſenter. Il étoit plus aiſé aux peuples, lorſqu'ils ont penſé à établir l'ordre dans la ſociété, de ſe raſſembler ſous un ſeul chef, que ſous pluſieurs : la Royauté eſt d'ailleurs une image de l'autorité que les peres avoient originairement ſur leurs enfans : ils étoient dans ces premiers tems les chefs & les légiſlateurs de leur famille. On voit un exemple de cette autorité dans le ſupplice de Thamar, ordonné par Juda ſon beau-pere (*a*). Homère & Platon dépoſent également de cet ancien empire des peres ſur leurs enfans (*b*). Chez nos ancêtres ils étoient ſouverains dans leurs maiſons, ayant puiſſance de vie & de mort ſur leurs femmes, leurs enfans & leurs eſclaves (*c*). A la Chine les peres gouvernent leurs familles avec un pouvoir deſpotique (*d*). Le gou-

(*a*) Gen. c. 38.

(*b*) Odyſſ. l. 9. v. 107 & ſuiv. = Plato de Leg. l. 3. p. 806.

(*c*) Cæſar de Bello Gall. l. 6. n. 17.

(*d*) Mém. du P. le Comte, t. 2. lett. 9. p. 37, 38.

gouvernement Monarchique paroît donc avoir été formé ſur le modele de l'autorité dont les peres jouiſſoient originairement (*a*), à cette différence près que le pouvoir des premiers ſouverains n'étoit point deſpotique. Le Deſpotiſme n'a pris naiſſance qu'avec les grands Empires, & les premiers royaumes avoient fort peu d'étendue. Recherchons comment & par quels motifs la royauté aura été établie.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Dans les différentes ſociétés qui ſe formerent après la diſperſion, il ſe trouva des perſonnes qui ſe firent diſtinguer par leur force, leur prudence & leur courage. Ceux en qui on reconnut ces talens & ces qualités, plus néceſſaires alors que jamais, ne tarderent pas à s'attirer l'eſtime & la confiance publique. Les ſervices qu'ils rendoient journellement parlerent pour eux. Ils acquirent inſenſiblement une ſorte d'autorité. La néceſſité jointe à l'eſtime, engagea les peuples à ſe mettre ſous leur conduite. Conſultons les faſtes de toutes les nations; examinons la maniere dont l'hiſtoire rapporte l'origine des monar-

(*a*) Cette idée eſt exprimée dans le nom d'*Abimelech*, un des premiers Souverains dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire. *Abimeléch* ſignifie en Hebreu. *mon Pere Roi*. Voy. le Clerc in not. ad Heſiodi Theogon. p. 80.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

narchies; nous verrons que les premiers souverains ont dû leur élévation aux services qu'ils avoient rendus à la société (*a*). L'Ecriture sainte d'un côté, & l'Histoire prophane de l'autre présentent deux faits dont on peut parfaitement bien faire l'application à l'origine des différentes souverainetés qui se sont établies dans les premiers tems.

Moïse dit que Nembrod fut le premier qui commença à être puissant sur la terre (*b*). L'historien sacré ajoute immédiatement après, que Nembrod étoit un chasseur très-habile & très-renommé (*c*). Tout nous porte à croire que c'est à ce talent qu'il fut redevable de son élévation. La terre quelque tems après le déluge étoit couverte de forêts (1) remplies de bêtes féroces. Il falloit être continuellement en garde contre leurs attaques (*d*). Un homme qui réunissoit les talens nécessaires pour les détruire, devoit être alors extrêmement con-

(*a*) Arist. de Repub. l. 3. c. 14. pag. 357. l. 5. c. 10. p. 403. A. = Cicer. de Leg. l. 3. n. 2. de Offic. l. 2. n. 12. = Justin. l. 1. c. 1. init.

(*b*) Gen. c. 10. vs. 8.

(*c*) Ibid. vs. 9.

(1) Telle étoit l'Amérique lorsqu'on en a fait la découverte.

(*d*) Plato in Protag. p. 224. E. = Plut. t. 2. p. 86. D. = Voy. le Clerc. B. U. t. 6. p. 265.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

considéré. Nembrod par ses chasses, utiles à toute la contrée de Sennaar, s'y rendit célébre. Bientôt il en vit les habitans se rassembler à ses côtés. Etant souvent à leur tête, il les accoûtuma insensiblement à recevoir & à exécuter ses ordres, & par le consentement tacite de ceux qui s'étoient volontairement mis sous sa conduite, il resta leur chef. C'est ainsi que vraisemblablement il parvint à fonder le premier royaume que nous connoissions. Dans la vûe d'affermir sa puissance il bâtit des villes (*e*) pour y rassembler ses nouveaux sujets & les y fixer (2).

Hérodote fournit un fait qui, quoique d'une date bien postérieure, peut aussi faire juger des motifs qui auront déterminé les peuples à établir le gouvernement Monarchique.

Cet

(*e*) Gen. c. 10. vs. 10.

(2) J'ignore par quelles raisons presque tous ceux qui parlent de Nembrod le représentent comme un tyran farouche & superbe. L'Ecriture ne le peint point d'une maniere si désavantageuse. Elle ne dit nulle part qu'il ait usurpé la royauté par violence. Je soupçonne qu'on doit attribuer à Josephe la mauvaise réputation dont Nembrod jouit aujourd'hui. Cet historien a jugé à propos de peindre ce Prince des couleurs les plus odieuses. Antiq. l. 1. c. 4.

Mais on sçait de quelle autorité est le témoignage de Josephe, lorsqu'il n'est point appuyé du suffrage de l'Ecriture sainte.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Cet hiſtorien dit que les Médes, après avoir ſecoué le joug des Aſſyriens, furent pendant quelque tems ſans aucune forme de gouvernement. Ils ne tarderent pas à être en proie aux déſordres & aux excès les plus crians. Il y avoit alors parmi eux un homme très-ſage & très-prudent, nommé Déjocès. Les Médes le prenoient ſouvent pour juge de leurs différends. Déjocès écoutoit les plaintes & terminoit les diſputes. Ses lumieres & ſon intelligence lui acquirent bientôt l'eſtime générale de toute la contrée où il demeuroit. On venoit même des autres parties de la Médie implorer ſon ſecours; mais accablé par le nombre des affaires qui augmentoient chaque jour, il prit le parti de ſe retirer. On vit renaître auſſi-tôt les troubles & le déſordre. Les Médes alors tinrent conſeil & reconnurent que le ſeul moyen de remédier aux maux qui les affligeoient étoit d'élire un Roi. Le choix tomba d'une voix unanime ſur Déjocès (*a*).

Ce fait & l'exemple de Nembrod fourniſſent des lumieres très-juſtes ſur l'origine des premieres ſouverainetés. Des événemens pareils à ceux dont nous parlons, ou du moins fort approchans,

(*a*) L. 1. n. 97. & ſuiv.

chans, auront donné naiſſance au gouvernement Monarchique, dont les deux premieres & principales fonctions ont toujours été de rendre la juſtice aux peuples, & de marcher à leur tête en tems de guerre. C'eſt ce qu'on voit diſertement exprimé dans les motifs allégués par les Iſraélites à Samuel, lorſqu'ils lui demanderent à être gouvernés par un roi (a).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

La couronne a donc été originairement élective : mais cet uſage n'aura pas duré long-tems. On aura bientôt reconnu l'avantage de faire ſuccéder le fils à la puiſſance dont le pere avoit été revêtu. Tout parloit en ſa faveur. La conſidération qu'on avoit eue pour ſon pere, les ſentimens & les inſtructions qu'il étoit préſumé en avoir reçus; bien d'autres motifs enfin auront dé-

(a) *Et erimus nos quoque ſicut omnes gentes, & judicabit nos Rex noſter, & egeredietur ante nos, & pugnabit bella noſtra pro nobis.* 1. Reg. c. 8. vs. 20.

Les meilleurs écrivains de l'antiquité ſe ſont toujours déclarés en faveur de la Royauté, Hérodote, Platon, Ariſtote, Xenophon, Iſocrate, Cicéron, Sénéque, Tacite, Plutarque, &c. ont regardé le Gouvernement monarchique comme le plus avantageux & le plus parfait de tous ceux que les hommes aient inventés, & il eſt à remarquer que la plûpart de ces écrivains vivoient dans des Républiques.

I PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

déterminé les peuples à se soumettre au fils du Monarque qui venoit de les gouverner. On aura pû prévoir encore les inconvéniens attachés à la nécessité de se choisir un maître chaque fois que le thrône seroit vacant. Quoiqu'il en soit, dans les plus anciennes monarchies la couronne a été héréditaire. Qu'on jette les yeux sur ce que l'Histoire nous apprend des nations soumises au gouvernement Monarchique, on verra constamment le fils succéder au pere. Chez les Babyloniens, les Assyriens, les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, les Arabes, les Atlantes, chez les Grecs & les Gaulois, c'étoit le fils qui montoit toujours sur le thrône aprés la mort de son pere (*a*), & ordinairement le fils aîné (*b*).

Les Etats des premiers souverains eurent

(*a*) Sanchon. apud Euseb. p. 36. B. = Plato in Critia, p. 1103. = Herod. l. 1. n. 7. = Arist. de Republ. l. 3. c. 14. p. 357. = Polyb. l. 6. init. = Apollod. l. 2. init. = Strabo, l. 15. p. 1036. = Pausan. l. 2. c. 34. = Syncell. p. 167, 171. = Martini Hist. de la Chine, l. 2. p. 89, 101. = Hist. des Incas, t. 1. p. 40, 365, 243. = Acosta Hist. des Ind. Occid. fol. 289 R.

(*b*) Sanchon. apud Euseb. p. 36. B. = Herod. l. 7. n. 2. = Plato in Critia, p. 1103, 1104. In Alcib. prim. p. 441. = Diod. l. 5. p. 383, 386. = Hist. des Incas, t. 1. p. 40. t. 2. p. 68. = Lettr. Edif. t. 14. p. 390.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

rent d'abord fort peu d'étendue. Dans les anciens tems chaque ville avoit ſon roi, qui, plus attentif à conſerver ſon domaine qu'à l'étendre, renfermoit ſon ambition dans les limites de ſon territoire (*c*). L'Hiſtoire ſacrée & la prophane témoignent également combien les anciens royaumes étoient bornés. Ils ne devoient pas être conſidérables, même dans l'Orient, qui a été le berceau du genre humain. Du tems d'Abraham il y avoit juſqu'à cinq rois dans la ſeule vallée de Sodôme (*d*); c'eſt-à-dire, preſque autant que d'habitations. Cette vérité paroît encore plus ſenſible par la quantité de ſouverains que les Iſraélites trouverent dans la Paleſtine. Le nombre de ceux que Joſué avoit défaits, montoit à trente & un (*e*). Adonibeſec qui ne mourut qu'aprés Joſué, avouoit que dans les guerres qu'il avoit entrepriſes il avoit fait périr ſoixante & dix rois (*f*). L'Egypte étoit originairement partagée en pluſieurs Etats (g). Les différentes provinces qui

(*c*) *Intra ſuam cuique civitatem regna finiebantur.* Juſtin. l. 1. c. 1. init.
(*d*) Gen. c. 14. vs. 8.
(*e*) Joſ. c. 12. vs. 24.
(*f*) Judic. c. 1. vs. 7.
(*g*) Euſeb. Præp. Evang. l. 9. c. 27. p. 432. A. = Marsh. p. 25, 29.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

qui composent aujourd'hui l'empire de la Chine & du Japon formoient anciennement autant de Souverainetés (*a*). Combien de tems la Grece n'a-t-elle pas été divisée en quantité de petits royaumes (*b*)? Quelques familles réunies dans une même ville sous un même chef, composoient les États de ces premiers monarques. L'Afrique, l'Amérique & une partie de l'Asie présentent encore aujourd'hui l'image de ces premiers tems. On rencontre une grande quantité de souverains dans une fort petite étendue de pays. Chaque canton a son roi particulier (*c*).

Quant à l'autorité de ces anciens monarques, elle étoit assez bornée. On voit par plusieurs monumens que les premiers royaumes avoient été constitués de maniere que les peuples avoient beaucoup de part au gouvernement. Les affaires se traitoient, ou étoient réglées dans les assemblées de la nation. Hémor, roi de

(*a*) Anc. Relat. des Ind. & de la Chine p. 286. Journ. des Sçav. Juin 1688. p. 15. Juill. 1689. p. 319.

(*b*) Voy. la 2e Part. L. I.

(*c*) Voy. la Bibl. raison. t. 1. p. 52. = Merc. de Franc. Novemb. 1717 p. 82. = Hist. gén. des Voy. t. 1. p. 93. = Rec. des Voy. qui ont servi à l'établissement de la Comp. des Ind. Holland. t. 2. p. 493.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de Sichem, ne consentit aux propositions que lui faisoient les enfans de Jacob, qu'après en avoir fait part au peuple & obtenu son consentement (*c*). Les Historiens prophanes, d'accord avec l'Ecriture sainte, conviennent tous que l'autorité des premiers souverains étoit très-limitée (*d*). Les Rois d'Egypte étoient assujétis à des régles très-séveres & très-gênantes (*e*). Le pouvoir des anciens rois de la Gréce n'étoit guères plus étendu que leur domaine (*f*). Les premiers rois du Mexique n'avoient point un empire absolu sur leurs peuples (*g*). On peut fort bien comparer ces anciens Monarques aux Caciques & autres petits souverains de l'Amérique (*h*), dont l'autorité ne s'étend presque qu'à ce qui concerne la guerre & les traités de paix & d'alliance.

Quelque idée, au reste, qu'on puisse se former des premiers souverains, il est

(*c*) Gen. c. 34. vs. 20 & suiv

(*d*) Dion. Halicarn l. 5. p. 336. 337. = Diod. l. 1. p. 80. l. 3. p. 177. Tacit. de Morib. Germ. c. 7. 11.

(*e*) Infrà.

(*f*) Voy. la 2e. Part. L. I.

(*g*) Acosta l. 7. fol. 333. v.

(*h*) Voy. l'Escarbot. Histoire de la Nouvelle France, p. 852, 853.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

eſt toujours certain que c'eſt l'établiſſement du gouvernement Monarchique qui a donné aux ſociétés une forme fixe & aſſurée. C'eſt par ce moyen que les peuples ont fait ceſſer les troubles & les malheurs auxquels ils s'étoient vûs expoſés dans les commencemens. Ils ſentirent la néceſſité d'établir une régle générale qui contînt les différens ordres de l'Etat, & mît un frein à l'eſprit d'indépendance naturel à l'homme. Ils y parvinrent en réuniſſant dans un ſeul chef les forces & les droits de tous les membres de la ſociété. Ainſi s'eſt établie dans chaque corps politique cette autorité & ce pouvoir ſuprême qui en ſont le maintien & l'appui: c'eſt de cette forme qu'eſt émanée la ſeconde eſpéce de loix dont je vais parler.



CHAPITRE PREMIER.

De l'établiſſement des Loix poſitives.

LE BUT des peuples en établiſſant un chef, & en ſe ſoumettant à ſa conduite, avoit été de ſuppléer à l'inſuffiſance des loix naturelles. L'autorité des premiers monarques, trop limitée dans ſon

ſon origine, ne pouvoit pas remédier aux abus qu'on vouloit corriger. Le bien de la ſociété a donc exigé qu'on leur confiât un pouvoir plus étendu, & qu'on les mît en état de faire des réglemens propres à perfectionner les premiers établiſſemens. On a donné avec raiſon le nom de loix à ces réglemens (*a*). Je les appellerai LOIX POSITIVES, parceque leur objet eſt clair & marqué. Elles ont remédié à tous les inconvéniens de la ſociété primitive. Le ſouverain, en publiant ſes loix, inſtruit chaque particulier des régles qu'il doit ſuivre: chacun n'eſt plus juge indépendant dans ſa propre cauſe. C'eſt le ſouverain qui fait l'application de la loi. Réüniſſant dans ſa perſonne toutes les forces de l'Etat, il eſt à portée de tenir la main à l'exécution de ſes ordonnances, & de punir quiconque voudroit les enfreindre (*b*). Enfin, il eſt intéreſſé à veiller ſoigneuſement à ce qu'elles ſoient obſervées.

Les

(*a*) *Arbitria Principum pro legibus erant.* Juſtin. l. I. init. = Diod. l. I. p. 18. l. 5. p. 387. = Dionyſ. Halicarn. l. 10. p. 627. = Plut. t. 2. p. 356. A. = Tacit. Annal. l. 3. n. 26. = Euſeb. Chron. liv. 2. pag. 65. Stob. Eclog. Phyſ. l. I. p. 124. = Syncell. p. 125. D. = Pomp. Juriſc. Enchirid. de origine Jur: l. 2. §. I.

(*b*) Principes du Droit Politiq. t. I. c. 3.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Les loix positives auront d'abord été en très-petit nombre. Elles n'auront eu pour objet que les intérêts généraux de la société. Avant que d'entrer dans aucune explication, il est à propos de faire quelques observations sur la maniere dont les hommes ont vécu originairement.

On sçait qu'il a été un tems où les peuples ne tiroient leur subsistance que des fruits que la terre produit naturellement; de la chasse, de la pêche & des troupeaux qu'ils élevoient. Ce genre de vie les forçoit à changer souvent de lieu. Ils n'avoient par conséquent ni demeures ni habitations fixes. Telle a été, jusqu'au tems où l'agriculture s'est établie, l'ancienne maniere de vivre, qui s'est même conservée parmi plusieurs nations, comme les Scythes, les Tartares, les Arabes, les Sauvages, &c.

La découverte de l'agriculture a introduit des mœurs toutes différentes. Les peuples chez lesquels cet art s'est établi ont été obligés de se fixer dans un même canton. Ils se sont réunis dans des villes. Cette espece de société ayant besoin d'un bien plus grand nombre d'arts, que les peuples qui ont négligé ou ignoré l'agriculture, elle a dû par une suite nécessaire avoir aussi besoin de beaucoup plus de loix. Cette observation nous conduit à distinguer deux ordres

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dres différens dans les LOIX POSITIVES: les unes qui conviennent également à toute espece de société politique, & les autres qui ne sont propres qu'aux Peuples CULTIVATEURS.

Les loix qui conviennent également à toute espece de société politique, sont celles qui en ont été le fondement & le lien, sans lesquelles en un mot aucune forme de gouvernement n'auroit pû subsister. De ce genre sont les loix touchant la distinction du TIEN & du MIEN, c'est-à dire, le droit de propriété, les loix pénales, celles qui fixent les formalités du mariage; les loix enfin qui concernent les obligations respectives que les hommes contractent les uns envers les autres comme membres d'une même société. Je mettrai encore dans ce rang l'etablissement du culte public & solemnel rendu à la Divinité chez toutes les nations policées, quoique sous différentes formes: tel est le premier ordre qu'on peut distinguer dans les Loix POSITIVES.

Celles que je place dans le second ordre supposent une société où il y a déja quelques Arts d'inventés, & par conséquent un commerce & un mouvement d'effets. Ces Loix ne sont qu'une extension & un développement des premieres. Le droit NATUREL ou, pour parler plus exactement, l'équité réflé-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

chie fait la base des unes & des autres; mais c'est du droit CIVIL que les dernieres ont reçu leur forme dans chaque pays. Cette forme a dû nécessairement varier, relativement au climat, au génie des différentes nations, & aux circonstances particulieres: c'est en quoi consiste le caractere distinctif des deux ordres de loix POSITIVES que je viens d'établir. Les diverses manieres dont a été modifié dans chaque pays le second ordre des loix POSITIVES, constituent ce qu'on appelle le droit CIVIL d'une nation (*a*). On comprend sous ce nom toutes les loix qui ont été établies pour régler les actes ordinaires de la vie civile, & les intérêts particuliers des différens membres de la société. Telles sont les loix concernant la propriété des héritages, la maniere de recueillir les successions, la forme des ventes, des contrats, &c.

La société chez les nations qui tirent leur subsistance de la chasse, de la pêche & des troupeaux, n'est pas susceptible de beaucoup de Loix; ces nations étant dans la nécessité de changer souvent de demeure & d'habitation, ne connoissent point la propriété des domaines, source principale des loix *civiles*. Cette maniere de vivre a été, comme

(*a*) Inst. §. de Jure nat. gent. & civ.

me je l'ai déja dit, celle de la plûpart des peuples dans les premiers tems. Ainsi les loix civiles ne sont point les premieres en date. D'ailleurs elles n'ont pû avoir lieu qu'après l'établissement des loix qui constituent proprement la police d'un Etat. C'est donc le premier ordre de loix, c'est-à-dire, celles qui forment la constitution essentielle de toute espéce de société politique, que nous devons considerer les premieres. Je remets à entrer dans quelque détail sur l'origine des loix civiles, au tems où je parlerai des principes du gouvernement établi chez les peuples cultivateurs.

ARTICLE PREMIER.

Du premier ordre des Loix positives.

On ne peut rien dire de certain sur l'ordre & le développement des premieres constitutions politiques. Tout ce qu'on a débité sur ce sujet se réduit à des conjectures. L'excès du désordre a fait penser à établir des loix. On les doit au besoin, souvent au crime, rarement à la prévoyance. Il y a bien de l'apparence que la plûpart des loix essen-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tielles au maintien de la société, ont été établies à peu-près dans le même tems. Les réglemens concernant les biens des particuliers, les loix pénales, les formalités du mariage, & l'établissement d'un culte public, auront été, autant que nous pouvons le conjecturer, les premiers objets dont les Législateurs se seront occupés.

L'origine du droit de propriété remonte à l'origine des sociétés. Dès le moment où les familles se sont réunies, la distinction du TIEN & du MIEN a eu lieu. Néanmoins ce droit n'a été bien déterminé ni bien connu que depuis l'établissement du gouvernement politique. Il a été nécessaire alors de mettre un certain ordre & un certain arrangement dans les affaires de la société. On y a pourvu par des réglemens faits pour assurer à chacun la jouissance paisible de ce qu'il possédoit. Ce sont ces différens réglemens qui ont donné naissance au droit CIVIL. Mais, comme je l'ai déja dit, le code civil des premiers peuples aura été fort peu étendu. Privés de la plus grande partie des Arts, ils n'avoient d'autres biens que leurs bestiaux, quelques meubles & quelques ustensiles dont l'usage leur étoit absolument nécessaire. Les principaux objets pour lesquels ont été institués les loix civiles, leur étant incon-

nus,

nus, ils n'avoient pas beſoin de beaucoup de formalités pour conſtater leurs engagemens, & terminer leurs conteſtations.

Si nous ſommes bien fondés à dire que dans les premiers tems les peuples n'auront preſque point eu de loix civiles, nous le ſommes encore plus à juger qu'il n'en aura pas été de même des loix pénales. L'établiſſement de ces loix étoit d'une néceſſité indiſpenſable pour arrêter les tentations que chaque particulier auroit pû avoir de reprendre & d'exercer ſon droit naturel.

C'eſt un des malheurs de l'humanité que tous les hommes ne ſoient pas également portés au bien & à la juſtice. Le but de la ſociété politique eſt d'aſſurer la tranquilité des citoyens. Il a donc fallu prendre des meſures pour arrêter les entrepriſes qui auroient pû la troubler. L'expérience a fait connoître que le maintien de la ſociété dépend entiérement du pouvoir COACTIF, qui par des punitions & des châtimens exemplaires, intimide les méchans, balance l'attrait du plaiſir & la force des paſſions. De-là la néceſſité & l'établiſſement des loix pénales. On remarque par ce qui nous eſt reſté des loix des plus anciens peuples, que la matiere principale ſur laquelle elles roulent, ſont les crimes & encore les crimes les plus

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

plus fréquens entre des peuples brutaux, comme le vol, le meurtre, le viol, le rapt, les injures, en un mot tout ce qui se commet par violence (*a*).

Il ne nous est pas possible d'entrer dans aucun détail sur l'espece & la qualité des anciennes loix pénales. La loi du TALION est dans ce genre, la plus ancienne de toutes celles qui auront été établies. Elle est puisée dans l'équité la plus saine & la plus naturelle. La loi du talion étoit observée très-exactement chez les Hébreux (*b*). Je suis persuadé qu'en ce point Moïse n'avoit fait que se conformer aux usages primitifs. Les Sauvages encore aujourd'hui suivent exactement la loi du talion (*c*). Elle étoit aussi autorisée par les législateurs Grecs & Romains (*d*). Il est vrai que l'exécution de cette loi pouvoit dans plusieurs circonstances avoir des inconvéniens & même des impossibilités. Ce fut pour y remédier qu'on ima-

(*a*) Voy. l'Hist. du Droit Franç. dans le premier vol. de l'Instit. au Droit Franç. attribué à Argou.

(*b*) Exod. c. 21. vs. 23, 24, 25.

(*c*) Voyage de Coréal. t. 1. p. 208. = Voyage de J. de Lery, p. 272. = Hist. gén. des Voyag. t. 4. p. 324. 325.

(*d*) Pauf. l. 1. c. 28. p. 70. = A. Gell. l. 20. c. 1. p. 863. = Calmet, Comment. t. 2. p. 291.

imagina par la ſuite des châtimens, & même des compenſations pour tenir lieu des réparations dues pour l'offenſe que la loi puniſſoit. On en trouve des exemples chez les Hébreux (*a*), & nous aurons encore occaſion d'en parler lorſque nous traiterons des anciennes conſtitutions de la Gréce (*b*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On peut aſſurer en général que les anciennes loix pénales auront été très-ſeveres. Dès les premiers tems on voit Thamar condamnée au feu pour crime d'adultere (*c*). On remarque la même ſévérité dans les loix des Egyptiens dont nous parlerons bientôt: celles des Chinois en ſont encore une preuve (*d*). On en doit dire autant des loix de Moïſe. Le blaſphême (*e*), l'idolatrie (*f*), la violation du ſabat (*g*), le ſortilége (*h*), l'homicide (*i*), l'adultere (*k*), l'in-

(*a*) Exod. c. 2. vs. 22, 30. c. 22. vs. 3, 6.
(*b*) Dans la 2e Part. L. I. c. III. art. 8.
(*c*) Gen. c. 38. vs. 24.
(*d*) Hiſt. gén. des Voyag. t. 6. p. 434. & ſuiv.
(*e*) Levit. c. 24. vs. 11. &c.
(*f*) Exod. c. 22 vs. 20. = Levit. c. 19. vs. 4.
(*g*) Num. c. 15. vs. 32. & ſuiv. = Exod. c. 31. vs. 14, 15.
(*h*) Exod. c. 22. vs. 18. = Levit. c. 20. vs. 27.
(*i*) Exod. c. 21. vs. 12. = Levit. c. 24. vs. 17.
(*k*) Levit. c. 20. vs. 10.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

l'incefte (*a*), le viol (*b*), le péché contre nature (*c*), les violences envers les pere & mere (*d*), étoient punis de mort, & d'un genre de mort très-cruel (*e*). On difoit auffi des loix de Dracon, un des premiers légiflateurs d'Athènes, qu'elles avoient été écrites avec du fang (*f*). La loi des douze tables chez les Romains eft pleine de difpofitions très-cruelles. On y trouve le fupplice du feu, le vol puni de mort, &c. & prefque toujours des peines capitales (*g*). Chez nos ancêtres le fupplice des criminels étoit d'être brûlés vifs à l'honneur des Dieux (*h*).

Les loix doivent non-feulement affurer la vie & la tranquilité des citoyens, elles doivent encore conftater l'état des particuliers, pourvoir à leur fubfiftance, prévenir tous les fujets de difcorde, & former le cœur & l'efprit des peu-

(*a*) *Ibid.* vs. 12, 14, 17.

(*b*) Deut. c. 22. vs. 25.

(*c*) Levit. c. 18. vs. 21, 23, 29. c. 20. vs. 13, 15, 16.

(*d*) Exod. c. 21. vs. 15, 17. = Levit. c. 20. vs. 9.

(*e*) Le feu, la lapidation, &c Voyez le P. Calmet, t. 2. p. 280, 281.

(*f*) Plut. in Solone, p. 87. F.

(*g*) Voyez l'Hiftoire de la Jurifprud. Rom. p. 143.

(*h*) Cæfar, de Bello Gall. l. 6. c. 15.

peuples, en leur inſpirant des ſentimens propres à entretenir la paix & la concorde dans les familles. Je remarque chez toutes les nations policées deux uſages qu'on doit regarder comme la baſe & le ſoutien de toutes les ſociétés politiques. L'un, les formalités qui accompagnent l'union de l'homme avec la femme, qui fixent les engagemens du mariage & l'état des enfans; l'autre, les cérémonies d'un culte public rendu ſolemnellement à la Divinité. Ces deux objets ont été les moyens les plus propres & les plus efficaces que les légiſlateurs aient employés pour regler & maintenir les Etats qu'ils ont eu à gouverner.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Le penchant mutuel qui porte les deux ſexes à ſe rechercher, eſt le principe qui perpétue & maintient la ſociété. Mais ce penchant, s'il n'eſt pas contenu dans de certaines bornes, eſt la ſource de bien des maux. Avant l'établiſſement des ſociétés politiques, les deux ſexes dans le commerce qu'ils avoient enſemble, ne ſuivoient que leurs appétits brutaux. Les femmes appartenoient à celui qui s'en ſaiſiſſoit le premier (*a*). Elles paſſoient entre les bras

(*a*) *Quos venerem incertam rapientes more ferarum,*
Viribus editior, cædebat, ut in grege taurus.
Horat. l. 1. ſat. 3. v: 109.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

bras de quiconque avoit la force de les enlever, ou l'adresse de les séduire. Les enfans qui provenoient de ces commerces déréglés, ne pouvoient jamais sçavoir quels étoient leurs peres. Ils ne connoissoient que leurs meres dont par cette raison ils portoient le nom (*a*). Personne aussi n'étant chargé de les élever, ils étoient souvent exposés à périr.

Un pareil désordre ne pouvoit qu'être extrêmement préjudiciable. Il étoit de la derniere conséquence d'établir de la régle & de la tranquilité dans le commerce des deux sexes, d'assurer la subsistance des enfans, & de pourvoir à leur éducation. On n'y est parvenu qu'en assujettissant à de certaines formalités l'union de l'homme avec la femme (*b*). Les loix du mariage ont mis un frein à une passion qui n'en voudroit reconnoître aucun. Elles ont fait plus: en

(*a*) Sanchon. apud Euseb. p. 34. D. = Varro apud August. de civit. Dei l. 18. c. 9. = Nicol. Damasc. verbo Γαλακτοφάγοι & Λύκιοι apud Vales. Excerpt. p. 510, 517. = Solin. c. 30. init. p. 55.

Les traces de cet usage primitif s'étoient conservées chez plusieurs peuples de l'antiquité. Voy. Herod. l. 1. n. 173. = Heraclid. Pont. de Polit. verbo, Λυκίων. = Apoll. Rhod. Argon. l. 1. v. 229. &c.

(*b*) *Concubitu probibere vago, dare jura maritis.*
Horat. de Art. Poet. v. 398.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

en déterminant les degrés de consanguinité qui rendent les alliances illégitimes, elles ont appris aux hommes à connoître & à respecter les droits de la nature. Ce sont ces loix enfin qui, en constatant la condition des enfans, ont assuré des citoyens à l'Etat, & donné aux sociétés une forme fixe & assurée. Il n'y en a point qui aient plus contribué à entretenir l'union & la paix parmi les hommes.

L'institution des loix & des formalités du mariage est très-ancienne. L'Ecriture nous offre des exemples marqués du respect que dès les premiers tems on avoit pour un établissement si nécessaire au repos & au maintien de la société (*a*).

L'Histoire profane dépose également de cette vérité. Toutes les anciennes traditions s'accordent à rapporter aux premiers souverains les reglemens concernant l'union de l'homme avec la femme. Ménès qui passe pour le premier monarque des Egyptiens (*b*), avoit établi la loi du mariage chez ces peuples (*c*). Les Chinois en font honneur à Fo-hi leur premier souverain (*d*).

Les

(*a*) Gen. c. 12. vs. 19. c. 20. vs. 9. c. 26. vs. 10.
(*b*) Diod. l. 1. p. 17.
(*c*) Palæphat. apud Chron. Alex. p. 45. = Cedren. p. 19. D. = Suid. voce Ἥφαιστος. t. 2. p. 85.
(*d*) Extrait des Hist. Chinois. = Lettr. Edif. t. 26. p. 65. = Martini, Hist. de la Chine, l. 1. p. 31.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Les Grecs avouoient être redevables d'un établissement si salutaire à Cécrops (a), qu'on doit regarder comme le premier législateur de la Gréce (b). La fable dont l'origine remonte jusqu'aux premiers tems, ne nous présente partout qu'une épouse en titre. Jupiter, Osiris, Pluton, &c. n'ont qu'une femme légitime. Les Crétois prétendoient même avoir conservé la mémoire de l'endroit où les nôces de Jupiter & de Junon avoient été célébrées. Chaque année on en solemnisoit l'anniversaire par une représentation fidelle des cérémonies que la tradition disoit y avoir été observées (c).

On voit enfin par les loix de tous les peuples policés combien les législateurs ont eu à cœur de favoriser le mariage. Moïse ordonna que les nouveaux mariés seroient exempts pendant la premiere année d'aller à la guerre, & généralement dispensés de toutes charges publiques (d). Chez les Péruviens ceux qui se marioient étoient exempts pendant la premiere année de leur mariage, de tous impôts (e).

Les

(d) Voy. la 2e Part. c. III. art. 1.
(e) Ibid.
(f) Diod. l. 5. p. 388.
(g) Deut. c. 24. vs. 5.
(h) Hist. des Incas, t. 2. p. 100.

I. PARTIE. Depuis le Deluge jusqu'à la mort de Jacob.

Les anciens légiſlateurs porterent encore leurs vues plus loin : afin d'aſſurer les nœuds du mariage ; & pour rendre ce lien d'autant plus reſpectable, ils décernerent des peines contre ceux qui entreprendroient d'en troubler l'union & la concorde. De tous les tems & chez toutes les nations policées, l'adultere a été proſcrit (*a*). Les légiſlateurs étoient trop éclairés pour ne pas ſentir combien ce crime étoit contraire au bon ordre & au maintien du repos public. Ils ont regardé du même œil le viol & le rapt (*b*). On ne pouvoit prendre trop de précautions pour arrêter & contenir une paſſion dont les ſuites auroient entraîné infailliblement la ruine totale de la ſociété. Paſſons à l'inſtitution des cérémonies religieuſes.

L'établiſſement d'un culte public & ſolemnel eſt ſans contredit ce qui a le plus contribué à contenir & humaniſer les peuples, à maintenir & affermir les ſociétés. L'exiſtence d'un Etre ſuprême

(*a*) Gen c. 38. vs. 24. = Lévit. c. 20. vs. 10. = Job. c. 31. vs. 10, 11. = Diod. l. 1. p. 89, 90. = Ælian. var. Hiſt. l. 13. c. 24. = Martini, Hiſt. de la Chine, l. 1 p. 31. = Acoſta, Hiſt. nat. des Ind. l. 6. c. 18. = Conq. du Mexiq. t. 1. p. 564.

(*b*) Deut. c. 22 vs. 25. = Diod. l. 1. p. 89. = Hiſt. des Incas. t. 1. p. 242.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

me, arbitre ſouverain de toutes choſes, & maître abſolu de tous les évenemens, eſt une des premieres vérités dont toute créature intelligente, & qui veut faire uſage de ſa raiſon, ſe ſent ſaiſie & affectée. C'eſt de ce ſentiment intime qu'eſt venue l'idée naturelle de recourir dans les calamités à cet Etre tout-puiſſant, de l'invoquer dans les dangers preſſans, & de chercher à s'attirer ſa bienveillance & ſa protection par des actes extérieurs de ſoumiſſion & de reſpect. La religion eſt donc antérieure à l'établiſſement des ſociétés civiles, & indépendante de toute convention humaine.

Mais la dépravation du cœur, l'aveuglement de l'eſprit, & la ſuperſtition ſurtout n'ont que trop ſouvent obſcurci & détourné les idées que l'homme doit avoir de la Divinité: il les a plus d'une fois tranſportées indiſtinctement à différens êtres qu'il a cru pouvoir le protéger, & leur a conſéquemment adreſſé ſon hommage. Auſſi-tôt que pluſieurs familles ſe furent ſoumiſes à une forme de gouvernement politique, on ſentit combien il ſeroit dangereux de laiſſer à chaque particulier la liberté de ſe former un culte à ſa fantaiſie. On s'appliqua donc à réunir dans un CULTE public & uniforme les hommages de chaque membre de la ſociété. „ Que „ per-

I. PARTIE
Depuis le Déluge jusqu'à la mor. Jacob.

„ personne n'ait en particulier des Dieux „ nouveaux, disent les loix Romaines, „ & qu'aucun ne révere, même dans „ le secret, des Dieux étrangers, à „ moins que leur culte n'ait été admis „ par l'autorité publique " (*a*). La vérité de ce principe a été reconnue de toutes les nations policées, elles ont aisément compris qu'aucune société ne pouvoit subsister sans un culte public. Dans quelque païs qu'on se transporte, on y trouve des autels, des sacrifices, des fêtes, des cérémonies religieuses, des prêtres, des temples, ou des lieux consacrés publiquement & solemnellement à la Divinité (1).

Nous

(*a*) Cicéro, de Leg. l. 2. n. 1.

(1) Les propositions, les regles les plus générales peuvent souffrir quelques exceptions. On m'objectera peut-être que des Ecrivains tant anciens que modernes, parlent de peuples chez lesquels on n'a découvert aucune marque extérieure de religion.

Mais il faut remarquer premierement que ces peuples qu'on dit être sans aucun culte extérieur, se réduisent tout au plus à cinq ou six, tant de l'ancien que du nouveau monde. Observons en second lieu qu'ils ne forment point de sociétés nombreuses ni étendues. Or je demande si ce petit nombre d'hommes comparé à la totalité du genre humain, peut détruire la maxime générale qu'une société ne sçauroit subsister sans culte extérieur, maxime dont la vérité est confirmée par la pratique & l'exemple de toutes les nations tant sauvagtes que policées,

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Nous apprenons par tout ce qui s'eſt conſervé de l'hiſtoire des plus anciens établiſſemens, que ce furent les premiers ſouverains qui inſtituerent les cérémonies de la religion, & reglerent le culte public que l'on a rendu chez tous les peuples policés à la Divinité (*a*). On voit même qu'originairement, & long-tems encore après, le ſacerdoce étoit toujours réuni avec le ſceptre dans la perſonne des rois. L'Ecriture ſainte le dit (*b*). Homere & les auteurs profanes s'en expliquent auſſi très-clairement (*c*). Il ſeroit inutile d'inſiſter da-

D'ailleurs eſt-il bien certain qu'il ait jamais exiſté ou qu'il exiſte encore des ſociétés, chez leſquelles il n'y ait aucun culte extérieur? Les Ecrivains ou les Voyageurs qu'on cite ont-ils ſéjourné aſſez long-tems chez les peuples dont ils parlent, & les connoiſſoient-ils aſſez pour être certains qu'ils n'avoient aucun culte extérieur?

(*a*) Diod. l. 1. p. 18, 19. = Hygin. fab. 143. = Dion. Halicarn. l. 2. p. 87, 90. = Tacit. Annal. l. 3. n. 26. = Plut. t. 2. p. 356. A. p. 1125. D. = Stob. Eclog. Phyſ. l. 1. p. 124. = Hiſt. des Incas, l. 1. c. 21. p 67.

(*b*) Gen. c. 14. vs 18. 1. Reg. c. 13. vs. 9. 2. Reg. c. 6. vs. 13, 18, 20. c. 24. vs. 25.

(*c*) Herod. l. 6. n. 56. = Plat. in Polit. p. 350. B. = Xenoph. Cyrop. l. 3. p. 63. De Rep. Laced. p. 544 = Demoſth. in Neærum. p. 873. B. = Cicero de Divinat. l. 1. n 40. = Virgil. Æneid. l. 3. v. 80. = Diod. l. 2. p. 159. = Dion. Halicarn. l. 2. p. 87. l. 4. p. 269. = Titus Livius, l. 2. n. 2. = Servius ad Æneid. l. 3. v. 80. = Martini, Hiſt de la Chine, t. 1. p. 59,

davantage ſur ce point. Diſons plutôt un mot de quelques uſages particuliers auxquels l'établiſſement des premieres loix poſitives aura donné naiſſance.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'Inſtitution du droit de propriété & les loix ſur le Mariage ont entraîné néceſſairement l'établiſſement de quelques uſages & de quelques coutumes qu'on doit regarder comme l'origine & la baſe de toutes les loix civiles. Je ne devrois à la rigueur en parler qu'à l'article de ces loix. Ces uſages néanmoins étant une ſuite naturelle des loix politiques, ayant eu lieu chez toute eſpéce de ſociété policée, & ayant même précédé l'établiſſement des loix civiles qui n'ont été créées que pour les perfectionner ; il eſt indiſpenſable d'en parler ici pour ſuivre les progrès des établiſſemens qui ont concouru ſucceſſivement à former les Etats & les corps politiques. Ces uſages particuliers ſont ceux qu'on a obſervés originairement ſur les conventions matrimoniales, ſur les ſucceſſions, ſur la maniere de paſſer & de rédiger les contrats, les obligations, & enfin ſur

p. 59, 89. = Mém. du P. le Comte, t. 2. Lettr. 9. p. 16. = Hiſt. des Incas, t. 2. p. 48. = Lettres Edif. t. 19. p. 387, 483 = Hiſt. du Japon par Kæmpfer, Præf. p. 30. l. 1. p. 99. l. 2. c. 1. p. 228. t. 2 & 3. init.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

sur la façon de rendre & de constater les jugemens.

L'usage veut aujourd'hui que la femme apporte au mari une certaine quantité de biens dont il a l'usufruit pendant le mariage. C'étoit le contraire chez les anciens peuples. La coutume vouloit que celui qui épousoit une fille fût obligé en quelque sorte de l'acheter soit par les services qu'il rendoit au pere de celle qu'il recherchoit, soit par des présens qu'il faisoit à la fille elle-même. Abraham charge Eliézer d'une grande quantité de présens magnifiques lorsqu'il l'envoie demander Rebecca pour Isaac (*a*). Jacob pour épouser Rachel servir Laban pendant sept ans (*b*). Sichem demandant en mariage Dina fille de Jacob dit aux enfans de ce Patriarche : „ Faites monter ce „ que vous demandez pour son maria- „ ge aussi haut que vous le voudrez, „ & demandez quels présens il vous „ plaira, je vous les donnerai volon- „ tiers" (*c*). Cette coutume au reste a subsisté fort long-tems & chez bien des peuples. Homere en fait souvent mention (*d*). L'usage d'acheter les fem-

(*a*) Gen. c. 24. vs. 10-53.
(*b*) Gen. c. 29. vs. 18. & suiv.
(*c*) Gen. c. 34. vs. 12.
(*d*) Nous en parlerons dans la 2e Part. L. I. à l'art. de la Grece.

femmes que l'on vouloit épouſer ſe pratiquoit chez les anciens habitans de l'Inde (*a*), de la Gréce (*b*), de l'Eſpagne (*c*), de la Germanie (*d*), & chez les Thraces (*e*). C'étoit auſſi la coutume chez nos ancêtres (*f*). Encore aujourd'hui les Chinois (*g*), les Tartares (*h*), les peuples du Tonquin (*i*), de Pegu (*k*), les Mores d'Afrique (*l*), les Turcs (*m*), les habitans de Tranſilvanie (*n*), les Sauvages (*o*), achetent leurs femmes.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Le partage des ſucceſſions eſt un des ob-

(*a*) Strabo, l. 15. p. 1036.
(*b*) Voy. la 2e Part. L I. c. III. art. 8.
(*c*) Strabo. l. 3. p. 251.
(*d*) Tacit. de morib. Germ. c. 18.
(*e*) Héraclid. Pont. de Polit. voce Θρακῶν.
(*f*) Voy. la Loi Salique, art. 46 & les formules de Marculphe.
(*g*) Hiſt. gén. des Voyag. t. 6. p. 144, 145. = Lettr. édif. t. 14. p. 145.
(*h*) Marc Paul, l. 1. c. 49, 55. = Hiſt. gén. des Voyag. t. 7. p. 230.
(*i*) Voyag. de Dampier, t. 3. p. 55.
(*k*) Rec. des Voyages de la Compagnie des Ind. Holland. t. 3. p. 73. = Voyag. d'Ovington, t. 2. p. 297. = Lettr. édif t. 25. p. 463.
(*l*) Hiſt gén des Voyag. t. 2. p. 629. = Ibid. t. 4. p. 590.
(*m*) Obſervat. de Belon. l. 3. c. 17. = Voyag. de la Boulaye, p. 411.
(*n*) Caſaub. in not. ad Strab. p. 251. (5)
(*o*) Mœurs des Sauvages, t. 1. p. 565. = Rec. des Voyag. au Nord. t. 5. p. 17. = Voyag. de Frezier, p. 66. = Lettr. édif. t. 20. p. 123.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

objets les plus importans de la société; objet qui à la vérité n'a dû être bien intéressant que chez les peuples cultivateurs, mais dont on a dû néanmoins s'occuper dans toutes les sociétés policées. Aussi voyons-nous que dès les premiers tems on y avoit pourvu & que l'ordre en étoit réglé (*a*). Les peres paroissent en avoir été alors les maîtres absolus. Les enfans qu'Abraham avoit eu de ses femmes autres que Sara, ne partagent point dans sa succession. Il les en exclut pour donner tout son bien à Isaac. Ce patriarche se contente de faire à ses autres enfans quelques dons de son vivant (*b*). Nous voyons aussi Jacob avantager Joseph de toutes les terres qu'il avoit conquises sur les Amorrhéens (*c*). L'auteur du livre de Job, remarque que ce saint homme donna à ses filles dans son héritage une part égale à celle de leurs freres (*d*).

Il y avoit cependant dès-lors certaines prérogatives attachées au droit d'aînesse. L'histoire de Jacob & d'Esaü en fournit des preuves suffisantes (*e*). Le droit

(*a*) Voy. Gen. c. 48. vs. 6.

(*b*(Gen. c 25. vs. 5. & 6. Voy. Calmet loco cit.

(*c*) Gen. c. 48. vs. 22.

(*d*) Job. c. 42. vs. 15. Voy. le Comment. du P. Calmet.

(*e*) Voy. Gen. c. 49. vs. 3.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

droit d'aîneſſe ſervit auſſi de prétexte à Laban, pour ſe juſtifier auprés de Jacob de l'indigne ſupercherie dont il uſa en lui ſubſtituant Lia au lieu de Rachel qu'il lui avoit promiſe (*a*). Les meilleurs écrivains de l'antiquité nous aprennent enfin que ſuivant l'uſage univerſel & la coutume de toutes les Nations policées, les aînés avoient l'autorité ſur leurs freres (*b*).

On doit encore mettre au nombre des plus anciens établiſſemens l'invention de certains moyens & de certains uſages propres à conſtater les principaux actes de la vie civile.

Les affaires importantes de la ſociété, comme les obligations réciproques, les ventes, l'état des perſonnes, la propriété & la quantité des biens, les mariages, les jugemens, &c. ont eu beſoin dans tous les tems d'un dégré de publicité qui en aſſurât l'exécution & l'authenticité. C'eſt à cet effet qu'on a inventé certaines formules pour dreſſer ces ſortes d'actes, qu'on a autoriſé certaines perſonnes à les recevoir, & qu'on a établi des dépôts publics où on pût les conſigner pour y recourir & les conſulter dans le beſoin. Toute la ſociété

(*a*) Gen. c. 29. vs. 26.
(*b*) Iliad. l. 15. v. 165. = Herod. l. 7. n. 2.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ciété civile porte sur la sureté des engagemens mutuels que contractent les differens membres qui la composent.

Les peuples ont été assez de tems sans connoître l'art de peindre la parole & de la rendre durable & permanente (1). Tous les actes se passoient alors verbalement. Il falloit cependant les constater. La forme usitée étoit de les passer en public & devant des témoins (*a*). Lorsqu'Abraham achete d'Ephron une caverne pour enterrer Sara, la vente s'en fait en présence de tout le peuple (*b*). Homere dans la description du bouclier d'Achille, représente deux citoyens qui plaident pour l'amende due au sujet d'un homicide. L'audience se tient en public. Celui qui a commis le meurtre soutient devant le peuple qu'il a payé l'amende. Le parent du mort assure au contraire qu'il ne l'a point reçue, & tous deux, dit ce Poëte, pour vuider leur différend, ont recours à la déposition des témoins (*c*). Il y a encore aujourd'hui des peuples qui n'ayant aucune sorte d'écriture, se servent de pareils

(1) Voy. ce que nous disons sur l'origine de l'Ecriture. Infrà Liv. II. c. VI.

(*a*) Hom. Iliad. l. 18. v. 499. &c = Dion. Halicarn. l. 2. p. 134. = Syncell. p. 102.

(*b*) Gen. c. 23.

(*c*) Iliad. l. 18. v. 499. &c.

reils moyens (*a*) pour paſſer leurs actes & leurs contrats.

On a pû ſuppléer auſſi à l'écriture par quelques autres inventions. On connoît des nations dont la conduite peut donner une idée des pratiques uſitées dans les premiers tems. Ces peuples, pour conſtater leurs ventes, leurs achats, leurs emprunts, &c. emploient certains morceaux de bois entaillés diverſement. On les coupe en deux : le créancier en garde une moitié, & le débiteur retient l'autre. Quand la dette, ou la promeſſe eſt acquittée, chacun remet le morceau qu'il avoit pardevers lui (*b*). De pareils moyens ſuffiſoient pour conſtater anciennement les actes ; eu égard au genre de vie qne menoient les premiers peuples, il devoit y avoir peu de clauſes dans leurs contrats.

C'étoit aux portes des villes, c'eſt-à-dire, en préſence de tout le peuple qu'originairement on rendoit la juſtice. Job nous apprend que telle étoit la pratique de ſon tems (*c*). Moïſe fait auſſi mention de cet ancien uſage (*d*), uſa-

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

(*a*) Hiſt. gén. des Voyag. t. 3. p. 407.

(*b*) Ibid. t. 7. p. 334. = Marco Polo, l. 2. c. 41. = Voyez auſſi le Rec. des Voyag. au Nord. t. 8 p. 402.

(*c*) C. 9. vs. 7.

(*d*) Gen. c. 23. vs. 18.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

uſage qui, ſuivant le témoignage d'Homere, ſubſiſtoit encore dans les ſiécles héroïques (*a*). Ces pratiques devoient leur origine à l'ignorance des premiers tems, où l'art d'écrire n'étoit pas connu. Le ſeul moyen qu'il y eût alors pour conſtater les jugemens, étoit de les rendre en public. D'ailleurs, comme anciennement on connoiſſoit à peine les loix civiles, il y avoit trés-peu de formalités à obſerver. Toutes les affaires dépendoient de la dépoſition des témoins (*b*): on les écoutoit, & on prononçoit en conſéquence. Cette maniere de rendre la juſtice s'obſerve encore dans pluſieurs pays (*c*). Rapportons à ce ſujet ce qui ſe pratiquoit anciennement pour publier & conſtater les loix.

J'ai déja dit que les peuples avoient été aſſez de tems ſans connoître l'art d'écrire; mais on avoit imaginé de bonne heure des moyens qui pouvoient en quelque ſorte y ſuppléer. Le plus général & le plus uſité étoit de compoſer en vers l'hiſtoire des faits dont on vouloit conſerver la mémoire, & de mettre ces vers en chant. Les légiſlateurs ont fait uſage de cet expédient pour conſigner &

(*a*) Iliad. l. 18. v. 497. & ſuiv.
(*b*) Ibid. v. 501.
(*c*) Hiſt. gén. des Voyag. t. 5. p. 8.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

& faire paſſer leurs reglemens à la poſtérité. Les premieres loix de tous les peuples ont été composées en vers qu'on chantoit (*a*). Apollon, ſuivant une tradition très-ancienne, paſſoit pour un des premiers légiſlateurs (*b*). Cette même tradition diſoit qu'il avoit publié ſes loix au ſon de la lyre (*c*), c'eſt-à-dire, qu'il les avoit miſes en chant. Nous avons des preuves certaines que les premieres loix de la Gréce étoient des eſpéces de chanſons (*d*). Les loix des anciens habitans de l'Eſpagne étoient également en vers qu'on chantoit (*e*). Tuiſton étoit regardé par les Germains comme leur premier légiſlateur. Ils diſoient qu'il avoit mis ſes loix en vers & en chant (*f*). Cet ancien uſage de mettre les loix en chant, s'eſt conſervé long-tems chez pluſieurs peuples (*g*).

Il

(*a*) Plato in Min. p. 567. B. = Ariſt. problem. ſect. 19, problem. 28.

(*b*) Strabo, l. 9. p. 646. = Suid. voce Νόμοι κιθαρ. t. 2. p. 630.

(*c*) Suid. ibid.

(*d*) Voy. la 2e Part. Liv. I. c. III. art. 8.

(*e*) Strabo, l. 3. p. 204.

(*f*) Voy. Kuhnius ad Ælian. var. hiſt. l. 2. c. 39. note [1]

(*g*) Ariſt. problem. ſect. 19 Problem. 28. = Ælian. var. hiſt. l. 2. c. 39. = Voy. auſſi la 2e Part. Liv. I. c. III. art. 8.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il ne ſuffiſoit pas d'avoir établi des loix, il falloit tenir la main à leur exécution, & prendre les moyens convenables pour terminer les différends qui pourroient ſurvenir entre les citoyens. L'adminiſtration de la juſtice eſt le fondement & l'appui de la ſociété. Dans les premiers tems chaque pere de famille étoit le juge naturel des diſputes qui s'élevoient entre ſes enfans. Mais quand pluſieurs familles ont été réunies, il a fallu, pour décider les conteſtations qui ſurvenoient de famille à famille, élire un arbitre commun, qui eût en même tems aſſez d'impartialité pour faire une juſte application de la loi, & aſſez de pouvoir pour la faire exécuter. C'eſt à quoi les peuples ont pourvu par l'établiſſement du gouvernement politique, d'où eſt émanée cette autorité générale qui s'étend également ſur tous les membres de la ſociété.

Dans les Etats où le gouvernement a été remis entre les mains d'un ſeul, c'étoit le chef qui dans les commencemens rendoit en perſonne la juſtice. Les Monarques ſe ſeront acquitté de ce ſoin important tant que le nombre de leurs ſujets n'aura pas été conſidérable; mais quand les peuples ſeront devenus trop nombreux, il aura fallu alors choiſir un certain nombre de perſonnes expérimentées & d'une probité reconnue à qui

qui le Souverain confiât & communiquât une portion de son autorité pour rendre la justice à ses sujets. L'Ecriture sainte autorise la conjecture que nous proposons sur l'origine des juges. On y voit que Moïse accablé sous la multitude des affaires, choisit un certain nombre d'Israélites expérimentés pour rendre la justice au peuple. Ces juges terminoient par eux-mêmes les affaires communes & ordinaires. A l'égard de celles qui étoient plus importantes, ils étoient obligés d'en rendre compte à Moïse (*a*).

Le respect que dans tous les tems & dans tous les pays on a eu pour les ministres de la religion, à été cause qu'originairement on les chargea par préférence de l'administration de la justice. Les prêtres étoient les seuls juges qu'on connût chez les plus anciennes nations dont il soit parlé dans l'histoire. Arbitres des affaires les plus importantes, ils prononçoient en dernier ressort sur tous les différends, & infligeoient telles peines qu'ils jugeoient à propos (*b*). L'au-

(*a*) Exod. c. 18.

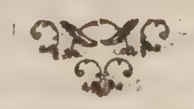
(*b*) Voy. le Comment. du P. Calmet, t. 2. p. 430. t. 3. p. v. & 659. = Cæsar, de Bell. Gall. l. 6. c. 13. = Dion. Halicarn. l. 2. p. 132. = Strabo, l. 4. p. 302. l. 1. p. 43. = Tacit. de morib. Germ. c. 7. & 11. = Ælian. var.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'autorité que la religion donnoit naturellement aux prêtres n'aura pas été vraisemblablement le seul motif qui les aura fait choisir originairement pour arbitres de tous les différends, & pour juges de tous les délits. L'idée qu'on a toujours eue de leur sçavoir & de leur capacité aura certainement encore contribué à ce choix. Quoi qu'il en soit, au surplus, l'ancien usage de confier aux ministres de la religion le soin de rendre la justice ne s'est pas entiérement aboli. On connoît plusieurs nations chez lesquelles il subsiste encore à présent (*a*).

var. hist. l. 14. c. 34. Voy. les notes de Perizon. loco cit.

(*a*) Voyage de Pyrard. c. 14. p. 144, 145. = Hist. gén. des Voyag. t. 4. p. 396. = Rec. des Voyag. au Nord. t. 8. p. 403. = Chardin, t. 6, p. 16.



AR-



I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ARTICLE SECOND.

Du second ordre des Loix positives, c'est-à-dire, des Loix civiles.

CE qu'on a vû jusqu'à présent sur l'origine & l'établissement des loix convient à toute espéce de société politique. Entrons maintenant dans quelque détail sur l'établissement de celles qui ne doivent leur origine qu'aux peuples CULTIVATEURS. Ce second ordre de loix se rejoint presque au premier par la datte, & par la nécessité de son établissement. L'agriculture en donnant naissance aux arts & au commerce, a bientôt enfanté par une suite naturelle le droit CIVIL; & l'agriculture a été connue très-anciennement chez plusieurs peuples. J'en donnerai les preuves dans le livre suivant. Le seul objet que nous ayons à envisager pour le moment, sont les suites que l'agricultre à eues par rapport au gouvernement, & à l'établissement des loix *civiles*.

La culture de la terre demande de grands soins & de grands travaux, les peuples qui ont embrassé ce genre de vie ont été obligés de chercher dans leur

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

leur induſtrie les ſecours dont ils avoient beſoin. Ces recherches ont donné naiſſance à une grande quantité d'arts; ces arts ont produit le commerce, le commerce a multiplié & diverſifié les intérêts reſpectifs & particuliers des différens membres de la ſociété. Il a fallu des réglemens pour tous ces objets: c'eſt ainſi que l'agriculture par ſes dépendances à donné lieu à l'établiſſement d'un grand nombre de loix. Ce ſont ces différentes loix propres au gouvernement des peuples cultivateurs, qui ont formé le corps de la Juriſprudence *civile*.

La premiere loi qu'on aura établie, aura été pour aſſigner & aſſurer à chaque habitant une certaine quantité de terrein. Dans les tems où le labourage n'étoit point encore connu, les terres étoient en commun. Il n'y avoit ni bornes ni limites qui en réglaſſent le partage (1), chacun prenoit ſa ſubſiſtance où il jugeoit à propos (2). On abandonnoit, on reprenoit ſucceſſivement les mêmes cantons, ſuivant qu'ils étoient plus ou moins épuiſés: cette ma-

(1) - - - - - - *Non fixus in agris,*
Qui regeret certis finibus arva, lapis.
Tibull. l. 1. Eleg. 3. v. 43.

(2) *In medium quærebant.* Virgil. Georg. l. 1. v. 127.

manière de vivre n'a plus été praticable quand l'agriculture a été introduite. Il fallut alors distinguer les possessions & prendre les mesures nécessaires pour faire jouir chaque citoyen du fruit de ses travaux. Il étoit dans l'ordre que celui qui avoit semé du grain fût sûr de le recueillir, & ne vît pas les autres profiter des peines & des soins qu'il s'étoit donnés. De-là sont émanées les loix sur la propriété des terres, sur la maniere de les partager & d'en jouir. Ces objets ont toujours extrêmement occupé les législateurs. Homere nous apprend qu'un des premiers soins de ceux qui dans ces tems reculés formoient de nouveaux établissemens, étoit de partager les terres entre les habitans de la colonie (*a*). Les Chinois disent aussi que Gin-hoand, un de leurs premiers souverains, divisa toutes les terres de son empire en neuf parties, l'une desquelles fut destinée pour les habitations, & les huit autres pour l'agriculture (*b*). Nous voyons encore par l'histoire du Pérou, que les premiers Incas avoient grande attention à faire le partage & la distribution des terres entre leurs sujets (*c*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ce

(*a*) Odyss. l. 6. v. 10.
(*b*) Martini, hist. de la Chine, l. 1. p. 18.
(*c*) Acosta, hist. des Ind. Occid. fol. 295, 296. = Hist. des Incas, t. 1. p. 48. 188.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ce n'étoit pas assez d'avoir établi & réglé le partage des terres, il falloit encore réprimer & prévenir les usurpations. Les anciens législateurs ne négligerent sur ces objets aucune précaution. Dans la vue de prévenir tous les sujets de discorde, & de mettre un frein à la cupidité, ils obligerent chaque particulier à fixer par des bornes l'étendue de son terrein, soit en profitant de celles que la nature pourroit offrir, soit en y suppléant par des marques solides & durables. Cette pratique est fort ancienne: on la trouve marquée très-expressément dans la Genèse (*a*). Elle étoit aussi en usage dès le tems de Job, il met à la tête des usurpateurs & des méchans ceux qui arrachent les bornes des héritages (*b*). Moïse en fait une défense expresse aux Israélites; & on voit par la maniere dont il s'explique, que l'usage de distinguer les héritages par des bornes, étoit connu bien avant ce législateur (*c*). Les auteurs prophanes nous donnent également à connoître combien cette coutume étoit ancienne. Homere en parle comme d'un usage de la plus haute antiquité (*d*). Vir-

(*a*) C. 49. vs. 14.
(*b*) C. 24. v. 2.
(*c*) *Non assumes & transferes terminos proximi tui, quos fixerunt priores in possessione tua.* Deuter. C. 19. vs. 14
(*d*) Iliad. l. 12. v. 421. l. 21. v. 405.

Virgile en rapporte l'établiſſement au ſiécle de Jupiter (*a*), c'eſt-à-dire, aux tems les plus reculés. On eut ſoin en même tems d'établir les peines les plus rigoureuſes contre ceux qui entreprendroient d'enlever les bornes des héritages. Numa avoit ordonné la peine de mort contre ceux qui auroient commis un pareil attentat (*b*). La politique intéreſſa même la religion dans un objet d'où dépend le maintien de la ſociété: on chercha à retenir par la crainte des Dieux ceux que les loix humaines n'auroient pas été ſeules capables d'arrêter (*c*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'agriculture a donc donné naiſſance à la propriété des domaines; mais cette propriété change néceſſairement à la mort de chaque poſſeſſeur. Les peines & les travaux qu'exige la culture de la terre ont attaché particulierement les hommes à un objet qui leur coûte tant de fatigues. De-là le ſoin d'en tranſmettre la jouiſſance & la poſſeſſion à ce qu'ils ont de plus cher; il a fallu conſéquement établir des loix pour régler la ma-

(*a*) *Ante Jovem* - - - - - -
Nec ſignare quidem aut partiri limite campum Fas erat. Georg, l. 1. v. 125.

(*b*) Dionyſ. Halicarn. l. 2. p. 133. = Feſtus, voce *termino*, l. 18. p. 586,

(*c*) Voy. les Mém. de l'Acad. des Inſcript, t. 1. M. p. 50. = Plato de Leg. l. 8. p. 914.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

maniere dont seroient partagés les domaines, soit qu'un homme laissât plusieurs enfans, soit qu'il mourût sans postérité, ou qu'il voulût en disposer d'une maniere particuliere. C'est le partage des terres qui a donné naissance au Droit & à la Jurisprudence (*a*). Les loix concernant cette matiere forment une des parties les plus considérables du Code civil.

On ne finiroit point si l'on vouloit rechercher toutes les loix que l'agriculture à occasionnées. Il suffit d'avertir que la découverte de cet art, & de ceux qui en sont une suite nécessaire, est un objet qu'on ne doit jamais perdre de vue quand on veut remonter à l'origine du droit civil. Il ne seroit pas possible au surplus d'entrer dans aucun éclaircissement sur les premieres loix civiles des anciens peuples. Les faits & les détails historiques nous manquent dans ces siécles reculés. Ce que l'on peut dire de plus probable, c'est que le droit civil aura d'abord été fort incertain. La Jurisprudence n'a pû se former que par la succession des tems. Un législateur ne peut pas prévoir tous les évenemens. L'exigence des cas, les nouvelles circons-

(*a*) *Itaque ex agrorum divisione inventa sunt jura*, Macrob. Saturnal. l. 3. c. 12 p. 413.

constances ont donné lieu à l'établissement de la plus grande partie des constitutions civiles: chaque fois qu'il s'est présenté un nouvel évenement, on a fait une nouvelle loi.

L'agriculture, comme je l'ai déja dit, a donné successivement naissance à la plus grande partie des arts; les arts ont produit le commerce, & le commerce a nécessairement occasionné quantité de réglemens: il a même fallu par la suite étendre ou réformer ces réglemens, à mesure que le commerce s'est étendu; que l'industrie s'est perfectionnée; qu'il s'est introduit de nouveaux signes de denrées; qu'on a fait de nouvelles recherches, & que l'abondance a produit le luxe & la somptuosité.

On n'a connu & on n'a sçu travailler les métaux qu'après un certain tems; l'usage qu'on a fait de cette découverte a produit de nouveaux arts, & avancé extraordinairement les progrès de ceux que l'on connoissoit auparavant: autres sources de nouvelles loix. L'introduction de ces mêmes métaux dans le commerce, comme prix commun de toutes les marchandises, a dû amener nécessairement de nouveaux réglemens, de nouvelles ordonnances. Les acquisitions & les obligations sont les suites naturelles du commerce & de l'industrie, du maniement

&

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

& du mouvement de l'argent. De-là l'origine de certaines formules propres à dresser & à constater les actes par lesquels les citoyens peuvent s'obliger respectivement les uns envers les autres. De-là encore l'établissement nécessaire d'officiers publics, chargés de recevoir & de garder ces sortes d'actes.

Ajoûtons que les guerres ont très-souvent fait changer de face aux Empires. Les conquêtes ont introduit de nouvelles façons de penser, de nouvelles mœurs, de nouvelles vues, & même de nouveaux arts. Le systême politique des Etats a dû par conséquent changer bien des fois, suivant les différentes circonstances & les positions diverses où les peuples se sont trouvés ; & la législation s'est nécessairement ressentie de toutes ces différentes variations.

D'ailleurs ce n'a été que par la succession des tems qu'on a pû reconnoître les abus & les inconvéniens de certaines loix. Ces loix auront été supprimées ou corrigées par des réglemens qu'on leur aura substitués. Les auteurs qui peuvent seuls aujourd'hui nous instruire de la jurisprudence des anciens peuples, n'ont pas pû avoir des lumieres bien exactes sur ces objets ; ils n'ont connu les nations dont ils parlent que dans des tems bien postérieurs à ceux que nous examinons, & alors le code ci-

civil de ces nations avoit acquis une forme fixe & assurée. Les historiens de l'antiquité n'ont pû en quelque sorte parler que des loix qui étoient en vigueur dans les siécles où ils écrivoient. Or, quoique l'époque de la plus grande partie de ces loix ne nous soit pas connue, il n'est pas cependant à présumer que toutes celles dont on ignore les auteurs aient été l'ouvrage des premiers législateurs. Disons encore que la plupart des écrivains de l'antiquité ont fait en général très-peu d'attention à la jurisprudence & aux loix civiles des anciens peuples.

Ne nous fatiguons donc point à rechercher quelles auront été les premieres loix civiles; qu'il nous suffise de sçavoir que toutes celles, qui par la suite ont formé le code civil des nations, émanent soit directement soit indirectement de l'agriculture. L'histoire, indépendamment de toutes les réflexions, l'atteste de la maniere la plus solemnelle. Qu'on parcoure les annales de tous les peuples policés, on y verra les loix civiles prendre naissance en même tems que l'agriculture, & l'un & l'autre établissement être l'ouvrage des premiers Souverains. L'Egypte publioit les services qu'Osiris avoit rendus au genre humain par la découverte de l'agriculture, &

par

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

par l'établissement de ses loix (*a*). Les Grecs en disoient autant de Cérès (*b*); les premiers peuples de l'Italie, de Saturne (*c*); les anciens habitans de l'Espagne, d'Habis (*d*); & les Péruviens, de Manco-Capac (*e*); les Chinois font le même honneur à Yao (*f*).

Remarquons en passant combien les anciens législateurs ont estimé l'agriculture nécessaire & essentielle au maintien de la société. On en peut juger par les précautions qu'ils avoient prises pour en assurer la jouissance à leurs peuples. Il n'est pas possible de cultiver la terre sans le secours des animaux. Dans la crainte que l'espéce de ceux qu'on emploie à ce travail ne vînt à manquer, les anciennes loix avoient défendu sous peine de la vie de tuer aucun des animaux qui servent au labourage; c'étoit une des premieres loix de la Gréce (*g*), loi observée chez plusieurs autres peuples (*h*). Le respect des anciens

(*a*) Diod. l. 1. p. 17, 18.
(*b*) Voy. la 2e Part. Liv. I. c. III. art. 1.
(*c*) Arist. Polit. l. 7. c. 10. = Macrob. Saturn. l. 1. c. 7. p. 217.
(*d*) Justin. l. 44. c. 4. p. 745.
(*e*) Hist. des Incas, t. 1. p. 21, 31.
(*f*) Acad. des Inscript. t. x. p. 391.
(*g*) Nous en parlerons dans la 2e Partie.
(*h*) Nicolas. Damasc. apud Stob. serm. 42. p. 293.

ciens pour le bœuf qui servoit au labourage est attesté par le témoignage de tous les écrivains de l'antiquité. C'étoit un crime digne de mort que d'en avoir tué un seul (*a*). Aujourd'hui encore dans plusieurs pays on a la même attention pour un animal qui rend de si grands services à l'homme. Dans les préceptes de Ram si respectés aux grandes Indes, il est expressément défendu de tuer les bœufs (*b*): au Maduré c'est un crime digne de mort (*c*): dans la Syrie on n'en mange jamais & moins encore de veaux, on les conserve pour labourer la terre (*d*). Dans une de nos isles Françoises de l'Amérique, on défendit autrefois sous peine de la vie de tuer les bœufs, pour ne pas empêcher la multiplication de l'espéce (*e*). Il est probable qu'une même

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

293. = Ælian. Hist. animal. l. 12. c. 34. = Varro de Re Rust. l. 2. c. 5. = Plin. l. 8. c. 45. p. 472. = Porphyr. de abstin. l. 2. p. 138.

(*a*) *Ab hoc antiqui*, dit Varron: *manus ita abstineri voluerunt, ut capite sanxerint, si quis occidisset.* De Re Rust. l. 2. c. 3. = Voy. aussi Aratus, Phœnom. v. 132. = Virg. Georg. l. 2. v. 537. = Columell. l. 6. in Proœm. p. 209. = Plin. l. 8. c. 45. p. 472.

(*b*) Voyage de la Boulaye, p. 157.

(*c*) Lettres Edif. t. 12. p. 93.

(*d*) Hieron. in Jovinian. l. 2. c. 6. = Mercure de France, Févr. 1727. p. 221.

(*e*) Lettres Edif. t. 12. p. 93.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

me raiſon de politique a porté les anciens légiſlateurs à faire de pareilles défenſes (*a*). Il n'y avoit anciennement que les bœufs qui ſerviſſent à l'agriculture.

Cette conduite me paroît renfermer encore un motif autre que celui de prévenir le danger de manquer de bétail. Les premiers légiſlateurs avoient à gouverner des hommes féroces qui ne faiſoient que ſortir de la barbarie. Je ne doute point qu'ils n'aient eu en vue dans ces défenſes d'inſpirer à leurs peuples des ſentimens d'humanité & de compaſſion envers leurs ſemblables, en leur en inſpirant même envers les bêtes. On trouve chez les Hébreux pluſieurs loix qui paroiſſent avoir été dictées par ce motif. Dieu en ordonnant le repos du ſeptieme jour, dit qu'il le fait afin de donner quelque relâche aux eſclaves & aux bêtes de ſervice (*b*). Il défend de couper les animaux & de lier la bouche du bœuf qui foule le grain (*c*). Il veut que ſi l'on trouve un nid avec ſa mere ſur ſes petits ou ſur ſes œufs, on laiſſe aller cette mere (*d*). Moïſe n'eſt

(*a*) Athen. l. 9. p. 375.
(*b*) Exod: c. 23. vs. 12.
(*c*) Levit. c. 22. vs. 24.
(*d*) Deuter. c. 22. vs. 6. 7. = Exod. c. 23. vs. 9. Voy. le Comment. du P. Calmet, t. 1. p. 219, 221, 225, 226. t. 3. p. 429.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

n'eſt pas le ſeul qui ait ordonné de traiter doucement les animaux. Les loix de pluſieurs peuples nous offrent de pareils exemples (*a*).

De tous les effets qu'a produits l'agriculture, le plus remarquable & le plus ſenſible a été de contraindre les peuples qui s'y ſont adonnés à ſe fixer dans un même canton. Ce genre de vie les a obligés de conſtruire des habitations ſolides, & même de les élever proche les unes des autres pour être à portée de ſe ſecourir & de s'entr'aider. C'eſt ainſi que ſe ſont formées les villes. Les premieres dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire, ont commencé dans la Chaldée, dans la Chine, & dans l'Egypte, païs où de tems immémorial les peuples ont été adonnés à la culture de la terre. Suivant le témoignage des meilleurs écrivains de l'antiquité, la politique a commencé avec les villes (*b*), & la fondation des villes a donné naiſſance aux grand empires: auſſi voyons-nous que les peuples cultivateurs ont été les premiers qui aient formé des Etats puiſſans & conſidérables. Les empires de Ba-

(*a*) Voy. ſur ce ſujet une loi très-remarquable d'un Empereur du Japon. Apud Kæmpfer. Hiſt. du Japon. t. p. 264. = Voyez auſſi ce que nous diſons dans la 2e Part. L. I. art. 8.

(*b*) Plato. de Leg. l. 3. & 6.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Babylone, d'Aſſyrie, de la Chine, &c. ont pris naiſſance dans les parties de l'Aſie, où la culture des terres a toujours fait la principale occupation des peuples. L'Egypte en eſt un exemple pour le moins auſſi frapant, ſans parler des Grecs & des Romains, auxquels on peut joindre à bon titre les Mexicains & les Péruviens dans le nouveau Continent. Tous ces peuples, par la connoiſſance de l'agriculture, ont été en état de ſe réunir en corps conſidérable dans un même lieu. Ils avoient des moyens certains de ſubſiſter. La chaſſe, la pêche & les fruits que la terre produit naturellement ne ſuffiſent pas pour nourrir un grand nombre d'hommes dans un même canton. Les nations qui n'ont que ce moyen pour ſubſiſter, ſont dans la néceſſité d'errer continuellement de contrée en contrée, ſans pouvoir jamais ſe réunir en corps nombreux. Il n'y a point de païs qui pût alors fournir à leur ſubſiſtance. D'ailleurs ces reſſources ſont très-caſuelles, elles peuvent manquer fort ſouvent. L'agriculture eſt ſeule capable de nourrir en même tems un grand nombre d'hommes dans un même canton, & de donner des proviſions même pour l'avenir. C'eſt donc à la découverte & à la pratique de cet art que nous ſommes redevables de tout ce qui

qui peut contribuer à ſoulager & adoucir la condition humaine.

Terminons cette matiere importante par quelques réflexions ſur l'avantage le plus précieux que les hommes aient retiré de l'établiſſement des ſociétés. Quand on penſe à tous les moyens qu'il a fallu employer pour établir, régler & maintenir le corps politique, on ne peut s'empêcher de regarder les loix comme le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Quelque admiration néanmoins qu'elles méritent, leur ſecours ſeul n'auroit pas été ſuffiſant pour faire le bonheur & la tranquilité des peuples. La politique a employé un reſſort encore plus puiſſant & plus étendu. C'eſt peut-être de tous les effets heureux qu'a produits la réunion des familles, celui dont le genre humain s'eſt le plus reſſenti & ſe reſſent encore le plus journellement. Je parle de ces deux grands mobiles des actions humaines, de ces préjugés ſalutaires qui ont tant de force chez toutes les nations, & qui ſuppléent ſi ſouvent aux loix & même à la vertu: l'amour de la gloire, & la crainte de l'opprobre.

On trouve chez tous les peuples policés des loix qui puniſſent les crimes & les attentats contre la ſociété: mais je ne connois point de païs où il y ait des prix décernés pour les vertus ſociales,

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

telles que la générosité, la candeur, l'humanité, le désintéressement, la décence dans les mœurs, l'exacte probité, &c.

J'observe encore qu'il y a certains vices comme le mensonge, l'avarice, le manquement de probité, la débauche, l'indécence, l'ingratitude, &c. contre lesquels la loi ne décerne aucunes peines. Je conviens même que ces sortes de vices ne sont pas en quelque façon susceptibles d'être punis par le Magistrat. Cependant si les vertus sociales demeuroient absolument sans récompense, il seroit à craindre que peu de gens se portassent à les pratiquer. Il seroit encore bien plus préjudiciable qu'on pût s'abandonner impunément aux vices dont je viens de parler; les mœurs & les coutumes fondées sur ces conventions tacites par lesquelles nous disions il n'y a qu'un moment que toutes les sociétés s'étoient liées, ont suppléé & remédié à ce défaut des loix.

L'honneur, ce sentiment si vif & délicat, est l'ouvrage & le fruit de la société. L'intérêt général & particulier a concouru à le former. L'avantage & l'utilité qu'on reconnut pour la société dans certains sentimens, dans certaines actions, engagerent naturellement à regarder ces sentimens & ces actions comme l'attribut le plus précieux de l'huma-

manité. Par une ſuite des mêmes motifs on ſe ſentit porté à marquer les plus grands égards & la plus grande conſidération aux perſonnes douées de ces qualités déſirables. L'ambition de s'attirer ces témoignages d'eſtime, & ces marques de déférence eſt le principe dont la ſociété a retiré les plus grands ſervices, principe qui a ſuppléé à toutes les récompenſes que les loix auroient pû aſſurer aux actions vertueuſes.

A l'égard de ces actions préjudiciables au bon ordre & à la tranquilité publique, contre leſquelles il n'a pas été poſſible que la loi décernât des peines, la ſociété, en ſuivant le même principe, a pourvû également à ce qu'elles ne demeuraſſent pas impunies. La coutume & l'opinion fondées ſur les conventions tacites de toutes les ſociétés, ont de tous les tems fait rendre contre ces ſortes d'actions des jugemens qui, quoiqu'ils ne ſoient revêtus d'aucune des formes judiciaires, quoiqu'ils ne ſoient pas exécutés par l'autorité de la loi, n'en ſont ni moins réels ni moins redoutables; & pour en ſentir toute l'efficacité, il ſuffit de faire réflexion à l'empire de la coutume & de l'opinion, & de conſidérer qu'elle eſt l'étendue de leur puiſſance.

Si nous examinons maintenant ce qui ſe paſſe chez tous les peuples, nous verrons qu'il n'y a point de loix expreſſes

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

qui récompensent les vertus de société: mais qu'elles n'ont jamais manqué d'attirer à ceux qui les pratiquent les plus grands témoignages de respect & de considération; récompenses d'autant plus flateuses & d'autant plus puissantes, que la loi n'y a point de part, & qu'elles sont l'effet d'un consentement libre & indépendant. Nous verrons aussi qu'il y a certaines actions vicieuses que le Magistrat ne punit point, & contre lesquelles on n'a décerné aucunes peines afflictives; que ces actions cependant ne demeurent point impunies, & sont très-réellement & très-efficacement châtiées, par la honte, le mépris & l'indignation de la meilleure & de la plus saine partie de la société. Ces jugemens, je le répète, quoiqu'ils ne soient point émanés du pouvoir législatif, quoiqu'ils ne soient point revêtus de l'autorité de la loi, n'en ont pas moins un effet infaillible, soit pour récompenser la vertu, en faisant jouir ceux qui la cultivent de toutes les distinctions capables de flater l'amour-propre raisonnable, soit pour punir le vice, en privant ceux qui s'y laissent entraîner, des plus grandes douceurs de la société, & en contenant par cette crainte ces ames viles qui s'abandonneroient aux actions les plus lâches, dès qu'il n'y auroit point de supplices à appréhender.

Tel-

Telles ſont nos vues générales ſur l'établiſſement des ſociétés politiques. Jettons maintenant un coup d'œil particulier ſur les peuples qui ſe ſont le plus diſtingués dans l'antiquité. Voyons quel étoit leur état & la forme de leur gouvernement dans les ſiécles qui font l'objet de cette premiere Partie de notre Ouvrage.

ARTICLE TROISIEME.

Des Loix & du Gouvernement des Babyloniens & des Aſſyriens.

DE TOUTES les parties du monde, l'Aſie eſt inconteſtablement la premiere qui ſe ſoit policée. Nous y voyons dès les premiers ſiécles après le déluge, Nembrod jetter les fondemens de l'empire de Babylone, & Aſſur donner naiſſance à la monarchie des Aſſyriens. Celle des Chinois ne doit guères être moins ancienne : les contrées que nous nommons aujourd'hui la Perſe, ont dû commencer auſſi de bonne heure à ſe policer. Dès le tems d'Abraham, Codor-la-Homor, ſouverain

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de ces cantons (1), avoit aſſujetti à ſa domination une grande étendue de pays (a). Il y avoit auſſi dès lors dans la Paleſtine, & aux environs du Jourdain, pluſieurs peuples policés dont Moïſe parle aſſez ſouvent. La plupart, à ce qu'il paroît, étoient gouvernés par des rois; mais il faut ſe contenter de ces notions générales. Les détails & la ſuite des événemens qui ſe ſont paſſés dans l'Aſie, pendant le cours d'un grand nombre de ſiécles, nous ſont preſque entierement inconnus: les Livres ſaints, les ſeuls qui pourroient nous en inſtruire, n'offrent à cet égard aucune reſſource à la curioſité.

Moïſe, après avoir dit que Nembrod établit le ſiége de ſon empire à Babylone (b), ne porte pas plus loin ſa narration ſur les ſuites de cet événement. On trouve ſeulement du tems d'Abraham, un prince nommé Amraphel, que l'Ecriture qualifie, roi de Sennaar. Il y a grande apparence que c'étoit un des ſucceſſeurs de Nembrod. Moïſe n'en parle qu'en paſſant, & pour nous

(1) Ce Prince eſt qualifié dans l'Ecriture, de roi des Elamites. C'eſt ainſi que s'appelloient les premiers habitans de la Perſe. Voy. Bochart in Phaleg. l. 4. c. x. p. 254.

(a) Gen. c. 14.

(b) Gen. c. 10. vs. 10.

nous apprendre qu'Amraphel étoit entré dans la ligue que Codor-la-Homor avoit faite avec plusieurs autres princes, pour réduire sous son pouvoir les rois de la Palestine, qui avoient sécoué le joug de son obéissance (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'Historien sacré a gardé le même silence sur l'empire d'Assyrie : il se contente de dire qu'Assur quitta la Babylonie pour se retirer dans le pays qu'on a depuis appellé Assyrie, où il bâtit Ninive & quelques autres villes (*b*). Ce fait nous autorise à croire qu'on peut rapporter à cette époque la fondation du royaume d'Assyrie (1); mais Moïse ne

(*a*) Gen. c. 14. vs. 1.
(*b*) Gen. c. 10. vs. 11.
(1) Bochart, suivi de quelques Commentateurs, prétend que le mot *Assur* marque ici le nom d'une Province, & qu'il faut entendre ce passage comme s'il y avoit, *de terra illa* [Nembrod] *egressus in Assyriam*, &c. „Nembrod étant parti „ de la plaine de Sennaar, s'avança vers l'Assy„ rie, & y bâtit Ninive, &c." Phaleg. l. 4. c. 12. p. 259, 260.

Mais ce sentiment a été combattu par quantité d'Ecrivains célebres, qui ont fait voir que cette explication étoit incompatible avec la phrase même de Moïse, & qu'on ne pouvoit se dispenser de prendre, comme ont fait les Septante, Josephe & la Vulgate, le mot *Assur* pour le nom d'un des fils de Sem, & dire qu'*Assur* étoit sorti des plaines de Sennaar pour former le long du Tigre un nouvel établissement, dont Ninive fut la capitale. Voy. Perizon. orig. Babyl. c. 4.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ne nous donne d'ailleurs aucune lumiere sur le ſort de cet Empire.

Si au défaut des livres ſaints on veut avoir recours aux hiſtoriens prophanes, les faits qu'ils préſentent ſont ſi obſcurs, ſi oppoſés, & impliquent tant de contradictions & de difficultés, qu'il eſt impoſſible de porter un jugement ſolide ſur les premiers événemens arrivés dans l'empire de Babylone & d'Aſſyrie. Les écrivains modernes ont imaginé différens ſyſtêmes pour concilier les récits oppoſés des hiſtoriens de l'antiquité; mais tous ces ſyſtêmes ſont ſujets à tant d'objections qu'il n'y en a pas un ſeul dont on puiſſe être vraîment ſatisfait. Néanmoins comme il faut ſe déterminer, je m'arrêterai à ce qui m'a paru de plus vraiſemblable, & de plus conforme aux idées que je me ſuis formées de ces tems reculés.

Il paroît conſtant, d'après le texte de Moïſe, que Ninive quoique très-ancienne, l'étoit cependant moins que Babylone. Il paroît encore que ces deux

J'ajouterai qu'un des plus habiles hommes que nous ayons pour les langues Orientales, m'a aſſuré que dans toutes les verſions, Arabe, Chaldéenne, Syriaque, Arménienne, &c, *Aſſur* étoit toujours au *nominatif*, & non à l'*accuſatif*, comme le prétendent les partiſans de l'opinion que je combats.

deux villes ont été originairement les capitales de deux Etats gouvernés chacun par un Monarque particulier. Ces deux Royaumes ont ſubſiſté ainſi ſéparés l'eſpace de 440 ans.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'hiſtoire ne nous a rien tranſmis ſur les Souverains qui ont regné à Ninive depuis Aſſur juſqu'à Ninus: on ignore même le nom de ces anciens Monarques (*a*). Conforme à tous les premiers établiſſemens, l'empire des Aſſyriens ſi fameux dans l'antiquité, a eu fort peu d'étendue dans ſes commencemens (*b*). Ninus a été le premier qui ait entrepris d'en étendre les limites. Il conquit le royaume de Babylone, & jetta les fondemens de cette formidable puiſſance qui tint l'Aſie ſous le joug pendant tant de ſiécles (*c*).

A l'égard des Babyloniens, il paroît, qu'à compter de Nembrod, ſept Rois de naiſſance Chaldéenne régnerent ſucceſſivement à Babylone (*d*). Après eux une famille de Princes originaires d'Arabie, envahit le trône. On en compte ſix qui ſe ſuccéderent ſans interruption (*e*). Sous le dernier de ces Rois,

(*a*) Diod. l. 2. init. = Juſtin, l. 1. c. 1.
(*b*) Dionyſ. Halicarn. l. 1. p. 2.
(*c*) Diod. Juſtin. *ſuprà.* = Plato de Leg. l. 3. p. 809.
(*d*) Jul. African. apud Syncell. p. 90.
(*e*) Id. Ibid. & p. 92.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Rois, Ninus, ſouverain d'Aſſyrie, attaqua les Babyloniens, les défit, ſe rendit maître de la perſonne du Roi, & réunit par cette conquête le trône de Babylone à celui de Ninive (*a*). Cet événement arriva l'an 590 depuis le déluge, 1758 ans avant l'ere chrétienne. Voici en peu de mots ſur quoi je fonde cette date.

Je place, avec le plus grand nombre des chronologiſtes, la fondation du royaume de Babylone par Nembrod, environ l'an 150 après le déluge. Preſque tous les anciens hiſtoriens conviennent que juſqu'au tems où les Aſſyriens ſe rendirent maîtres de Babylone, ce royaume avoit ſubſiſté 440 ans, ſous deux dynaſties ou familles différentes (*b*). La premiere de ces dynaſties, dont les rois étoient Chaldéens, occupa le trône pendant 225 ans; la ſeconde, dont les rois étoient originaires d'Arabie, ſe maintint l'eſpace de 215 ans

(*a*) Diod. l. 2. init. = Jul. African. apud Syncell. p. 92. = Suivant Diodore, Babylone n'exiſtoit pas encore lors de la conquête que Ninus fit de la Méſopotamie. Le même Auteur dit encore que Ninive ne fut bâtie par Ninus qu'après la réduction des Babyloniens. Il eſt prouvé par l'Ecriture que Diodore ſe trompe également ſur l'époque de la fondation de ces deux villes.

(*b*) Jul. African. apud Syncell. p. 90.

ans (*a*). La totalité de ces regnes réunie, donne une durée de 440 ans. Si l'on joint à ces 440 années les 150 qui se sont écoulés depuis le déluge jusqu'à la fondation de Babylone par Nembrod, on verra que la prise de Babylone par Ninus tombe à l'an 590 après le déluge, & arriva par conséquent l'an 1758 avant l'ere chrétienne. Depuis cet événement les deux Monarchies n'en composerent qu'une, sous le nom d'empire Assyrien (*b*). Le royaume de Babylone ne fut plus qu'une province particuliere de cet Empire, jusqu'au tems où la révolte des Médes donna lieu aux Babyloniens de secouer le joug des monarques d'Assyrie, environ l'an 770 avant J. C. (*c*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

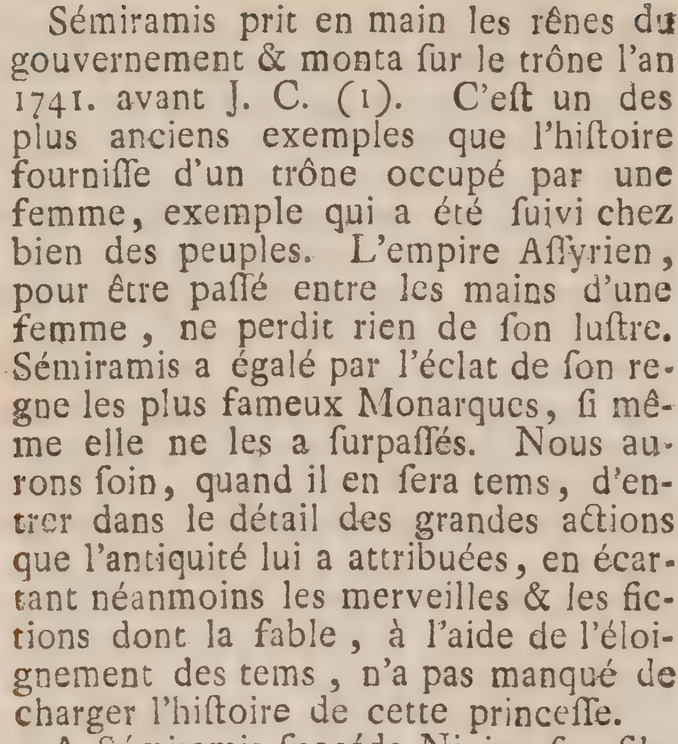
2348
590
1758

Ninus mourut après un regne de 52 ans, qui fut une suite continuelle de victoires & de conquêtes. Il n'avoit eu qu'un fils de son mariage avec Sémiramis. Ninias, c'étoit le nom de ce Prince, étoit encore trop jeune à la mort de son pere pour être en état de régner par lui-même. C'est pourquoi Ninus remit l'administration du royaume entre les mains de Sémiramis (*d*).

Sé-

(*a*) Id. ibid. & p. 92.
(*b*) Id. ibid. = Diod. l. 2. p. 114.
(*c*) Voy. la 3e Partie Liv. I. c. I.
(*d*) Diod. l. 2. p. 120. Justin. l. 1. c. 1. & 2.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.



Sémiramis prit en main les rênes du gouvernement & monta sur le trône l'an 1741. avant J. C. (1). C'est un des plus anciens exemples que l'histoire fournisse d'un trône occupé par une femme, exemple qui a été suivi chez bien des peuples. L'empire Assyrien, pour être passé entre les mains d'une femme, ne perdit rien de son lustre. Sémiramis a égalé par l'éclat de son regne les plus fameux Monarques, si même elle ne les a surpassés. Nous aurons soin, quand il en sera tems, d'entrer dans le détail des grandes actions que l'antiquité lui a attribuées, en écartant néanmoins les merveilles & les fictions dont la fable, à l'aide de l'éloignement des tems, n'a pas manqué de charger l'histoire de cette princesse.

A Sémiramis succéda Ninias son fils. Il monta sur le trône l'an 1699 avant l'ere chrétienne (2), & l'occupa pendant

(1) En voici la preuve. Diod. [l. 2. p. 114. & 120.] dit que Babylone fut la premiere conquête de Ninus; que ce Prince n'employa que dix-sept ans à ses expéditions, & qu'il mourut bientôt après; par conséquent Sémiramis monta sur le trône dix-sept ans après la prise de Babylone, que nous avons placée à l'an 1758 avant J. C.

(2) Semiramis avoit regné quarante deux ans. Diod. l. 2. p. 134. = Justin. l. 1. c. 2. = Syncell. p. 96.

dant 38 ans (*a*). Depuis ce prince jusqu'à la révolte des Médes c'est-à-dire, pendant un espace de plus de 800 ans, on ignore ce qui s'est passé chez les Assyriens. Le nom même des souverains qui durant tant de siécles ont porté le sceptre ne nous est pas bien connu (*b*). On attribue l'obscurité répandue sur leurs regnes à la mollesse dans laquelle on prétend que les successeurs de Ninias furent plongés (*c*). C'est ce que j'examinerai dans la seconde Partie de cet Ouvrage : exposons maintenant ce que les anciens nous ont appris de la forme & de la constitution du gouvernement, chez les Assyriens & chez les Babyloniens.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Dès l'origine de ces deux Empires le gouvernement étoit monarchique & la couronne héréditaire (*d*). Mais il paroît que jusqu'à Ninus ces peuples n'avoient pas fait de grands progrès. Ce prince a été regardé dans l'antiquité comme le premier Monarque de l'Asie, qui ait connu la politique & entendu l'art de régner (*e*). C'est à Ninus sans doute qu'on doit rapporter la distribution de l'empire Assyrien en plusieurs provin-

(*a*) Syncell. p. 97.
(*b*) Diod. l. 2. p. 136.
(*c*) Justin. l. 1. c. 2.
(*d*) Diod. l. 2. p. 135.
(*e*) Justin. l. 1. c. 2.

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

vinces ou gouvernemens, uſage qu'on trouve établi chez ces peuples dès le tems de Sémiramis & de ſes ſucceſſeurs (*a*).

On voit encore que dans cet Empire les habitans étoient partagés en un certain nombre de tribus (*b*), & que les profeſſions y étoient héréditaires, c'eſt-à dire, qu'il n'étoit pas permis aux enfans de quitter le métier de leurs peres pour en embraſſer un autre (*c*). On ignore le tems & l'auteur de cette inſtitution, qui dès la plus haute antiquité a eu lieu chez preſque toutes les nations de l'Aſie (*d*), & même chez pluſieurs autres peuples (*e*).

Les Aſſyriens obſervoient au ſujet des mariages une coutume digne de remarque, coutume néanmoins dont on trouve le principe dans ce que j'ai dit plus haut de l'uſage primordial & univerſel qui vouloit que le mari achetât, pour ainſi dire, ſa femme (*f*).

Tous les ans on aſſembloit dans un même lieu les filles qui étoient en âge d'être mariées. Le crieur public les met-

(*a*) Diod. l. 2. p. 129, 135.
(*b*) Herod. l. 1. n. 200. = Strabo. l. 16. p. 1082.
(*c*) Diod. l. 2. p. 142.
(*d*) Voyez la 3e Part. Liv. I. c. II.
(*e*) Ibid.
(*f*) *Suprà* p. 23.

mettoit à prix les unes après les autres. Les plus riches citoyens achetoient à l'enchere celles dont la figure leur paroiſſoit la plus agréable. Cet argent ſervoit à marier celles que la nature avoit tellement diſgraciées, que perſonne n'en auroit voulu. Car lorſqu'on avoit achevé de vendre les plus belles filles, le crieur préſentoit la plus laide de celles qui reſtoient, & demandoit ſi quelqu'un vouloit la prendre moyennant une telle ſomme qu'il indiquoit. Le marché alors ſe faiſoit au rabais, & on l'adjugeoit à celui qui ſe contentoit du moindre prix. De cette maniere toutes les filles ſe trouvoient pourvûes (*a*). Ce moyen ingénieux & très-politique pour faciliter & multiplier les mariages, étoit auſſi pratiqué chez quelques autres nations (*b*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Au ſurplus, il n'étoit pas permis d'emmener la perſonne qu'on avoit achetée, ſans donner auparavant caution qu'on l'épouſeroit. S'il arrivoit que les parties ne puſſent ſe convenir, on étoit tenu de rendre l'argent (*c*). Il étoit auſſi très-ex-

(*a*) Herod. l. 1. n. 196. = Ælian. var. hiſt. l. 4. c. 1. = Nicol. Damaſc. apud Stob. Serm. 42. p. 293. = Strabo, l. 16. p. 1081.
(*b*) Pomp. Mela, l. 2. c. 2. p. 132. = Mémoires de Trev. Janv. 1708. p. 112.
(*c*) Herod. l. 1. n. 196.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

expreſſément défendu de faire aux femmes aucun mauvais traitement, ni de les emmener dans les païs étrangers (*a*). Hérodote nous avertit qu'un établiſſement ſi ſage s'abolit ſur la fin de la monarchie Aſſyrienne (*b*).

Il y avoit chez les Aſſyriens pluſieurs Conſeils & pluſieurs Tribunaux pour régler les affaires de l'Etat. On en compte ſix. Trois conſeils & trois tribunaux dont la création & l'autorité étoient différentes. Les trois conſeils avoient été établis, à ce qu'il paroît, par le corps de la nation pour gouverner l'Etat conjointement avec le ſouverain. Le premier de ces conſeils étoit compoſé d'officiers, qui après avoir vieilli dans les emplois militaires s'étoient retirés du ſervice. La nobleſſe compoſoit le ſecond. Les anciens formoient le troiſieme (*c*). On ne nous apprend point quélles étoient les fonctions de ces trois conſeils.

Les ſouverains de leur côté avoient créé auſſi trois ſortes de tribunaux pour veiller ſur la conduite de leurs ſujets. Les fonctions du premier de ces tribunaux étoient de marier les filles & de punir les adulteres. Le ſecond connoiſ-

(*a*) Herod. ibid.
(*b*) Ibid.
(*c*) Strabo, l. 16. p. 1081.

noiſſoit des vols, & le troiſieme de toutes les actions de violence (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On ne doit pas oublier à l'honneur des Babyloniens, que ces peuples ont été regardés dans l'antiquité comme les premiers qui aient introduit l'uſage de paſſer les Actes par écrit (*b*) : mais dans quel tems, c'eſt ce que l'on ignore ?

Quant à la politique & à la conduite perſonnelle des anciens monarques d'Aſſyrie, on ne pourroit concevoir trop de mépris pour leur maniere de gouverner, ſi l'on s'en rapportoit au ſentiment de preſque tous les écrivains de l'antiquité. Ils accuſent Ninias d'avoir donné à ſes ſucceſſeurs le mauvais exemple d'une conduite qu'ils n'ont que trop bien imitée (*c*). Sans vouloir juſtifier ce prince d'une partie des défauts que dans tous les tems on a reproché aux Aſiatiques, je trouve dans le peu qui nous reſte ſur ſon adminiſtration le modèle d'un gouvernement extrêmement politique.

Le but principal que Ninias s'étoit propoſé avoit été d'aſſurer la tranquilité du ſouverain, & de prévenir les cabales qui auroient pû troubler le repos de

(*a*) Id. ibid. p. 1082.
(*b*) Syncell. p. 102. D.
(*c*) Juſtin, l. 1. c. 2. = Diod. l. 2. p. 135.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de l'Etat. Les meſures qu'il avoit priſes pour maintenir les peuples dans l'obéiſſance ne pouvoient être ni plus ſages ni plus juſtes. Tous les ans on levoit par ſon ordre, dans chaque province, un certain nombre de troupes. Il faiſoit camper cette armée autour de ſa capitale. A la fin de l'année il renvoyoit ces ſoldats chacun dans leur païs & en faiſoit lever de nouveaux. Cette conduite avoit deux fins. D'un côté Ninias retenoit dans le devoir ſes ſujets, qui voyoient une armée nombreuſe toujours prête à aller réduire les rebelles les plus éloignés. De l'autre, le changement annuel de ces troupes empêchoit que les officiers & les ſoldats ne priſſent de trop fortes liaiſons les uns avec les autres. Ninias les mettoit par ce moyen hors de portée de former des entrepriſes ſéditieuſes. Il avoit auſſi attention de ne confier le gouvernement de ſes provinces qu'à des ſujets entierement dévoués à ſa perſonne (*a*), & chaque gouverneur étoit obligé de venir tous les ans à Ninive rendre compte de ſa conduite (*b*).

On fait un crime à Ninias d'avoir paſſé ſa vie renfermé dans ſon palais (*c*). Cet-

(*a*) Diod. l. 2. p. 135.
(*b*) Nicol. Damaſc. apud Valeſ. Excerpt. p. 425.
(*c*) Diod. ibid. = Juſtin. l. 1. c. 2.

Cette politique étoit condamnable. Mais ce qu'on ajoûte qu'il n'affectoit de se cacher ainsi que pour dérober au public la vue de ses débauches (*a*), ne me paroît pas bien prouvé. Au contraire, je trouve dans les mêmes auteurs qui imputent à ce Prince une conduite si blâmable, des faits qui ne peuvent se concilier avec l'idée qu'ils voudroient nous faire prendre de Ninias. Ces auteurs en effet conviennent que ce Prince eut toujours grand soin de mettre d'habiles généraux à la tête de ses armées, d'établir des gouverneurs expérimentés dans les provinces, & des juges capables dans chaque ville: en un mot, qu'il pourvut à tout ce qui lui parut nécessaire pour maintenir le bon ordre dans ses Etats (*b*), & qu'il entretint la paix pendant tout son regne (*c*). Que peut-on demander de plus? Je suis persuadé que Ninias n'avoit affecté de se renfermer dans son palais & de se rendre presque inaccessible, que dans la vue d'inspirer plus de respect & de vénération pour sa personne. Nous verrons dans les Livres suivans Déjocès roi des Médes, qu'on peut regarder comme un des

(*a*) Diod. ibid.
(*b*) Diod. l. 2. p. 135.
(*c*) Ibid. p. 134.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

des plus grands politiques de l'antiquité, tenir la même conduite.

Le modèle de gouvernement tracé par Ninias fut exactement suivi par ses successeurs (g). Nous ne sçavons point le détail de leurs actions. Je remets aux Livres suivans à dire ce que je pense du jugement que les historiens Grecs ont porté de ces anciens Monarques.

(a) Diod. Justin. loc. cit.



ARTICLE QUATRIEME.

Des Loix & du Gouvernement des Egyptiens.

LEs Egyptiens sont de tous les peuples de l'antiquité ceux qui méritent le plus notre attention. Nous sommes particulierement intéressés à leur histoire. C'est des Egyptiens que par une chaîne non interrompue les nations de l'Europe, les mieux policées, ont reçu les premiers principes des loix, des arts & des sciences. Les Egyptiens avoient instruit & éclairé les Grecs: les Grecs rendirent par la suite le même service aux Romains: ces maîtres du monde allerent puiser dans la Gréce les con-

connoiſſances qui leur manquoient, connoiſſances qu'ils nous ont tranſmiſes & dont nous jouiſſons encore aujourd'hui.

I. PARTIE Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

A ces motifs aſſez preſſans il ſe joint tant d'autres conſidérations, qu'on ne ſera pas étonné ſi je traite l'article de l'Egypte dans une certaine étendue. Aucune nation, de quelque côté qu'on l'enviſage, n'a fait dans les anciens tems plus d'honneur à l'humanité: loix, ſciences, arts, morale, politique, les Egyptiens en tous genres offrent de grands modèles; mais autant l'hiſtoire de ce peuple eſt curieuſe & intéreſſante, autant elle eſt couverte de ténebres & d'obſcurités. On peut en attribuer la cauſe en partie à la vanité des Egyptiens, qui malgré toute leur ſageſſe n'ont pas été exempts du foible qu'ont eu preſque tous les peuples ſur l'antiquité de leur origine. Les chroniques Egyptiennes donnoient plus de cent mille ans à la durée de leur Monarchie (*a*). On ſent aſſez combien ces prétentions ſont vaines & chimériques. J'en ai indiqué la ſource & l'époque dans l'examen que j'ai fait de cette longue ſuite de ſiécles dont les anciens peuples aimoient à faire parade & à ſe van-

(*a*) Auguſt. de civ. Dei l. 18. c. 40.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

vanter (*a*). Des objets plus intéressants nous appellent.

L'Egypte est un des païs qui s'est le plutôt policé. Les anciens étoient même persuadés que les Egyptiens avoient été le premier peuple qui eût eu une forme de gouvernement réglé & politique (*b*). C'est tout dire, ils passoient pour les instituteurs du gouvernement Monarchique (*c*). L'Ecriture sainte confirme le témoignage des historiens prophanes sur l'ancienneté de cette Monarchie; les rois d'Egypte y sont nommés les fils des anciens rois (*d*). On regarde Cham fils de Noé, comme le chef & le conducteur de la colonie, qui des plaines de Sennaar vint s'établir en Egypte.

Les événemens qui ont suivi cette époque ne nous sont point connus. La date, & la durée des regnes des anciens souverains de l'Egypte sont sujettes à mille difficultés. Je n'entreprendrai point de les résoudre. Ces sortes de discussions sont étrangeres au plan que je me suis proposé. Il est en effet peu im-

(*a*) Voy. notre Differt. à la fin du dern. Vol.

(*b*) Arist probl. l. 7. c. 10 p. 437. = Meteolog. l. 2. c. 14. p. 548. D. = Diod. l. 1. p. 13.

(*c*) Plin. l. 7. sect. 57. p. 415.

(*d*) *Filii Regum antiquorum*, Isaïe. c. 19. vs. 11.

important de sçavoir le nombre des Dynasties & les noms des Souverains qui les composoient; mais il est essentiel de connoître les loix, les arts, les sciences & les usages d'une nation que toute l'antiquité a regardée comme un modèle de sagesse & de vertu. Voilà les objets que je me suis proposés, & que je vais traiter avec le plus d'exactitude qu'il me sera possible.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il est certain que dès la plus haute antiquité le gouvernement Monarchique étoit établi chez les Egyptiens (*a*). Ces peuples ont même eu l'avantage d'être gouvernés pendant une longue suite de siécles par des souverains nés dans le sein de l'Egypte (*b*). Il paroît encore que dans les premiers tems ce royaume a joui d'une longue paix & d'une très-grande tranquilité (*c*). On remarque enfin chez cette nation, beaucoup de constance dans la forme de ses loix & de son gouvernement. Ajoutons que Mnévès, qui passoit pour le premier législateur de l'Egypte, avoit, dit-on, redigé ses loix par écrit (*d*).

Après

(*a*) Voy. Diod. l. 1. p. 13, 17.
(*b*) Ibid. p. 53, 80 = Herod. l. 2 n. 100.
(*c*) Strabo, l. 17. p. 1174. B.
(*d*) Diod. l. 1. p. 105. C'est sans doute parce que Mnévés avoit rédigé ses loix par écrit, qu'il étoit regardé comme le premier législateur de l'Egyp-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Après ces réflexions on ne doit point être étonné en voyant quel étoit l'état de l'Egypte lorsque la famine contraignit Abraham de s'y retirer, c'est-à-dire, 430 ans environ après le déluge (*a*). Dès lors ce royaume étoit très-florissant & très-policé, dès lors l'Egypte étoit capable de nourrir non-seulement ses habitans, mais même les étrangers qui venoient y chercher un asyle. L'idée que Moïse nous donne du souverain qui régnoit alors, est celle d'un Monarque puissant & magnifique. On le voit environné de courtisans occupés à flatter le goût & les passions de leur maître (*b*). Pharaon en congédiant

gypte. Car avant lui Vulcain, Helius & Osiris avoient donné des loix à l'Egypte. Voy. Diod. l. 1. p. 17, 18. Chron. Alexandrin. p. 45.

Mais les loix de ces Princes n'avoient pas été couchées par écrit. Les Egyptiens, comme tous les autres peuples, ont été un tems sans connoître les moyens de peindre la parole, & de la rendre durable : dès qu'ils auront connu cet art, ils en auront sans doute fait usage pour écrire & rédiger leurs loix. Mnévés prétendoit tenir ses loix de Mercure, [Diod. p. 19.] & les Egyptiens regardoient Mercure comme l'inventeur de l'écriture hiéroglyphique. Plato, p. 374. E. p. 1240, A. Diod. l. 1. p. 19. Plut. t. 2. p. 738. E.

(*a*) Gen. c. 12.

(*b*) *Cum itaque ingressus esset Abraham Ægyptum, viderunt Ægyptii mulierem* [*Saram*] *quod esset pulchra nimis, & nuntiaverunt principes Pharaoni*, &c. = Gen. c. 12. vs. 14, 15.

diant Abraham le comble de préſens (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Pour mieux ſentir la ſupériorité de l'Egypte ſur les autres peuples dans ces premiers ſiécles, comparons la conduite de Pharaon envers Abraham, avec celle d'Abimelech roi de Gérar envers Iſaac, que la famine avoit également obligé à ſe retirer dans les Etats de ce Prince. Ce fait nous fera connoître la différence qu'il y avoit alors entre un roi d'Egypte & un roi des Philiſtins.

Abimelech eſt en quelque ſorte repréſenté dans l'Ecriture comme un prince hors d'état de tenir tête à Iſaac. La puiſſance de ce patriarche l'effraie & l'engage à exiger de lui qu'il ſe retire de ſes terres. Iſaac avoit creuſé des puits: Abimelech lui ſuſcite indirectement des querelles à ce ſujet; ce prince enfin ſe détermine à aller en perſonne demander au patriarche ſon alliance; il lui fait même promettre avec ſerment qu'il ne lui fera aucun tort; le diſcours qu'Iſaac tient dans cette occaſion à Abimelech, eſt mêlé de reproches, & d'ironie (*b*). On voit qu'il traitoit avec le roi de Gérar, au moins d'égal à égal.

Continuons & faiſiſſons l'idée que l'Ecriture donne de l'Egypte au tems de Ja-

(*a*) Gen. c. 12. vs. 16, 20. c. 13. vs. 2.
(*b*) Voi. c. 26. vs. 27.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Jacob, nous y reconnoîtrons encore plus sensiblement plusieurs des caractères qui désignent une Monarchie puissante, & un gouvernement dont la constitution paroît, à certains égards, très-bien réglée & très-bien entendue. On voit un royaume distribué en plusieurs provinces ou départemens (*a*): un conseil composé de personnes expérimentées, des ministres choisis (*b*), différentes prisons pour renfermer les criminels (*c*), des prêtres qui jouissent de revenus fixes & assurés (*d*), des greniers publics (*e*), un trafic d'esclaves (*f*), & un commerce enfin, qui devoit être considérable (*g*). Ces faits désignent suffisamment un peuple qui devoit s'être civilisé fort promptement (1).

L'E-

(*a*) Ibid. c. 41. vs. 46.
(*b*) Ibid. v. 37.
(*c*) C. 39. vs. 20. c. 40. vs. 3.
(*d*) C. 47. vs. 22.
(*e*) Ibid.
(*f*) C. 37. vs. 28, 36.
(*g*) Ibid. vs. 25, 28.

(1) L'Histoire des Péruviens & des Mexicains fait concevoir aisément avec quelle promtitude un peuple peut se civiliser. Lorsque les Espagnols abordèrent au Pérou & au Mexique, ces deux Empires étoient bien policés. Les Péruviens & les Mexicains avoient de bonnes loix, connoissoient plusieurs parties des arts & des sciences. La cour de leurs Souverains étoit très-brillante & très-magnifique. Ces deux Monarchies cependant ne

L'Egypte présente encore dès le tems de Jacob l'image de la décoration extérieure dont la majesté des rois a coutume d'être accompagnée chez les peuples les mieux policés. On voit un capitaine des gardes (*a*), un grand échanson, un grand pannetier (*b*). Pharaon pour pour marque de l'autorité qu'il confie à Joseph, lui remet son anneau, lui donne une robe précieuse, un colier d'or (*c*), & le fait monter sur un de ses chars, avec ordre à un héraut de crier que tout le monde fléchisse le genou devant Joseph, & que tous reconnoissent qu'il a été établi pour commander à toute l'Egypte (*d*). Tout cet appareil annonce la splendeur d'une cour brillante & magnifique.

Ce qu'on vient de lire ne doit cependant pas faire supposer que toutes les loix

ne subsistoient au plus que depuis 350 ans. On en compte près de 650 depuis le déluge jusqu'au tems où Jacob fut en Egypte.

(*a*) Gen. c. 39. vs. 1.

C'est le sens dans lequel je crois qu'on doit entendre la qualité de *Princeps exercitûs*, que Moïse donne à Putiphar; on sçait que les rois d'Egypte avoient une garde composée de 2000 hommes choisis qui se relevoient tous les ans. Herod. l. 2. n. 168.

(*b*) Gen. c. 40. vs. 1 & 20.

(*c*) Gen. c. 41. vs. 42.

(*d*) Ibid. vs. 43.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

loix & les maximes qui ont rendu les Egyptiens si fameux dans l'art de gouverner, aient été l'ouvrage des premiers siécles de leur Monarchie. Les historiens attestent le contraire. Ils nous ont conservé les noms de plusieurs législateurs, qui successivement ont travaillé à augmenter ou à perfectionner les loix de l'Egypte (*a*); il faut seulement convenir que ces peuples ont connu assez promptement quelques-unes des maximes fondamentales de la vraie politique. Ce sont ces maximes qu'il est important de saisir. Je vais les exposer telles que l'antiquité nous les a transmises, en observant, autant qu'il sera possible, l'ordre & l'époque des différentes constitutions dont parlent les historiens. Je n'exposerai donc pour le moment que celles qu'on sçait, ou qu'on peut conjecturer avoir eu lieu dès les siécles que nous parcourons. Je réserve pour les Livres suivans plusieurs reglemens établis par des Souverains dont le regne appartient aux siécles qui en font l'objet. Je remets aussi à la troisieme Partie de cet ouvrage à faire quelques réflexions sur plusieurs loix & plusieurs maximes qui m'ont paru mériter une attention particuliere.

On

(*a*) Voy. Diod. l. 1. p. 105 & 106. = Herod. l. 2. *passim.*

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On voit que dès l'origine, le trône étoit héréditaire chez les Egyptiens (*a*); leurs Monarques s'étoient particulierement attachés à établir & à regler les cérémonies de la religion. Toute l'antiquité a regardé les Egyptiens comme les premiers qui aient rendu un culte public & ſolemnel à la Divinité (*b*). Leurs annales faiſoient honneur de cet établiſſement à Oſiris (*c*). Il eſt certain par l'Ecriture ſainte que l'inſtitution d'un culte religieux devoit être très-ancienne en Egypte. Dès le tems de Joſeph, les Prêtres y jouiſſoient de fort grands priviléges. Leurs terres n'étoient chargées d'aucunes redevances (*d*), Moïſe dit qu'ils les tenoient de la libéralité du Souverain (*e*). Diodore nous apprend que ce fut Iſis qui donna en propre aux Prêtres le tiers de l'Egypte pour leur entretien, & pour fournir aux frais des ſacrifices (*f*): on avoit pour eux la plus grande conſidération. C'étoit le premier ordre de l'Etat: toujours attachés auprès de la perſonne du roi, ils l'aidoient de leurs avis

(*a*) Voy. Diod. l. 1. p. 17.
(*b*) Herod. l. 2. n. 4. = Porphyr. apud Euſeb. Præp. Evang. l. 9. c. 10.
(*c*) Diod. l. 1. p 19.
(*d*) Gen. c. 47. vs. 26. = V. Herod. l. 2. n. 37.
(*e*) Gen. ibid. vs. 22.
(*f*) Diod. l. 1. p 25.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

vis & de leurs instructions, souvent même de leurs personnes (*a*). C'étoit aux Prêtres qu'étoit confiée la garde des archives & des annales publiques (*b*). En un mot, ils remplissoient les premieres charges de l'Etat, rendant la justice (*c*), présidant à la levée des impôts (*d*), & ayant l'inspection de la monnoie, des poids & des mesures (*e*).

Les Egyptiens ont connu aussi des premiers la vérité de cette maxime importante, que l'union de l'homme avec la femme devoit être assujettie à de certaines regles. Ils rapportoient l'établissement des loix concernant le mariage, à leur premier Souverain (*f*). Il paroît que c'étoit l'usage de donner une dot aux filles en les mariant: on voit dans des tems à la vérité bien postérieurs à ceux dont je parle, Pharaon donner la ville de Gazer pour dot à sa fille en la mariant à Salomon (*g*). Les Egyptiens ne pouvoient épouser qu'une femme. Hérodote le dit expressément

(*a*) Ibid. l. 1. p. 84. = Strabo, l. 17. p. 1136.

(*b*) Diod. loco citato.

(*c*) Ælian. var. hist. l. 14. c. 34.

(*d*) Clem. Alex. Strom. l. 6. p. 758.

(*e*) Calmet in Exod. t. 2. p. 468.

(*f*) *Suprà* p. 21.

(*g*) 3 Reg. c. 9. vs. 16.

ment (*a*); Diodore n'étoit donc pas bien informé lorſqu'il avance qu'à l'exception des Prêtres, les Egyptiens pouvoient épouſer autant de femmes qu'ils vouloient (*b*). Ces peuples entendoient trop bien les maximes fondamentales du gouvernement, pour ignorer combien la polygamie eſt contraire à la multiplication. La comparaiſon des Etats où la polygamie eſt permiſe, avec ceux où elle eſt défendue, le prouve ſuffiſamment. On reconnoît ce même eſprit politique des Egyptiens dans les principes du gouvernement que Cécrops, ſorti d'Egypte, établit dans la Gréce. Nous verrons qu'un des premiers ſoins de ce fondateur d'Athènes, fut l'établiſſement du mariage d'un avec une (*c*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Par une ſuite du même principe, l'adultere étoit puni très-ſévérement en Egypte. On donnoit mille coups de verges à l'homme, & on coupoit le nez à la femme (*d*): la loi qui puniſſoit ce crime ſi préjudiciable à la ſociété, étoit très-ancienne. Elle avoit été établie par Helius fils de Vulcain (*e*): l'Ecriture

(*a*) Liv. 2. n. 92.
(*b*) Liv. 1. p. 91.
(*c*) 2e Part. Liv. I. c. III. art. I.
(*d*) Diod. l. 1. p. 89, 90.
(*e*) Palæphat. apud. Chron. Alex. p. 45. = Cedren. p. 19. D.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ture ſainte nous offre un exemple très-marqué du reſpect que dès le tems d'Abraham on avoit en Egypte pour l'union conjugale (*a*).

Les Egyptiens avoient de grands égards pour les femmes; on rendoit plus de reſpect & d'obéiſſance aux Reines qu'aux Rois: parmi les particuliers même, les hommes promettoient dans le contrat de mariage, qu'ils ſeroient ſoumis en tout à leurs femmes (*b*): cette coutume devoit ſon origine au reſpect & à la vénération qu'Iſis s'étoit attirée par la maniere dont elle avoit gouverné l'Egypte après la mort d'Oſiris ſon frere (*c*). Ce fut encore l'exemple heureux de ſon mariage avec ce Prince, qui donna lieu à l'établiſſement de la loi qui autoriſoit le mariage des freres avec leurs ſœurs (*d*).

La force & la proſpérité d'un Etat conſiſtent dans le nombre de ſes habitans; les Egyptiens l'avoient bien ſenti: l'uſage barbare qui permettoit aux peres chez la plupart des peuples de l'antiquité, d'expoſer à la mort une partie de leurs enfans, n'avoit point lieu chez cette nation. Il étoit ordonné au con-

(*a*) Gen. c. 12. vs. 19.
(*b*) Diod. l. 1. p. 31.
(*c*) Ibid.
(*d*) Ibid. = Philo Jud. de Spec. Leg. p. 780. A. = Pauſan. l. 1. c. 7.

contraire aux Egyptiens de conſerver & d'élever tous leurs enfans (*a*). Ils étoient même obligés de reconnoître pour légitimes ceux qu'ils avoient de leurs eſclaves (*b*). Ces peuples poſſédoient le talent d'élever les enfans à très-peu de frais (*c*). La température du climat y contribuoit beaucoup. On ſçait que dans les pays chauds il en coute fort peu pour élever & entretenir les enfans. L'éducation qu'on leur donnoit en Egypte étoit très-dure & très-peu couteuſe (*d*). C'eſt par ces raiſons que les Egyptiens ont été en même tems le peuple le plus nombreux & le plus capable de grands travaux (*e*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Rien n'influe davantage ſur le maintien & la tranquilité d'un Etat, que le reſpect des enfans envers leurs peres & meres. Les légiſlateurs Egyptiens avoient mis en uſage tous les moyens qu'ils avoient cru propres à inſpirer & à maintenir un ſentiment ſi précieux. Ce fut dans la vue de perpétuer ce reſpect même après la mort, qu'ils inventerent l'art d'embaumer les morts. Cette coutume étoit très-ancienne chez ces peuples;

(*a*) Diod. l. 1. p. 91. = Strabo, l. 17. p. 1179. 1180.
(*b*) Diod. l. 1. p. 91.
(*c*) Ibid.
(*d*) Ibid.
(*e*) Ibid.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ples; ils la pratiquoient dès le tems de Jacob (*a*).

A l'égard de la police & de la constitution de l'Etat, les historiens nous apprennent qu'originairement l'Egypte avoit été distribuée en un certain nombre de *nomes* ou départemens (*b*). Cette division en effet devoit être très-ancienne. Nous voyons qu'elle avoit lieu dès le tems de Joseph (*c*). Les mêmes historiens disent encore que tous les habitans de l'Egypte étoient séparés en trois classes, en prêtres, en soldats, en laboureurs ou artisans (*d*). Strabon nous apprend qu'en conséquence de cette division primordiale, les terres dans chaque province étoient partagées en trois parties égales, affectées aux trois différens états qui distinguoient les habitans (*e*). Si l'on en croit Hérodote & Diodore, les Egyptiens auroient encore été divisés en plusieurs autres classes (*f*). Cette police peut avoir eu lieu dès

(*a*) Gen. c. 50. vs. 2, 3.
(*b*) Diod. liv. 1. p. 84. = Strabo, l. 17. p. 1135.
(*c*) Gen. c. 41. vs. 34, 46.
(*d*) Diod. l. 1. p. 84, 85.
(*e*) Liv. 17. p. 1136.
(*f*) Herod. l. 2. n. 163, dit que les Egyptiens étoient distingués en sept ordres différens, en *Prêtres*, *Soldats*, *Pasteurs*, *Porchers*, *Marchands*, *Inter-*

dès les premiers tems ; mais ce que Diodore ajoute que toutes les terres étoient partagées en trois portions, dont l'une appartenoit au roi, l'autre aux prêtres & la troisieme aux gens de guerre (*a*), & que les laboureurs prenoient à ferme ces terres pour une portion fort modique de leur produit (*b*), ne peut avoir eu lieu que dans des siécles postérieurs à ceux dont nous parlons.

Nous voyons en effet dans l'Ecriture, que du tems de Joseph, chaque habitant possédoit en propre une certaine portion de terrein qu'il fut obligé de vendre au roi lors de la famine qui affligea l'Egypte pendant sept années consécutives (*c*). Joseph acquit alors au profit de Pharaon tout le sol de l'Egypte (*d*). Il n'y eut que les prêtres qui ne furent point dans la nécessité de vendre leurs domaines, parcequ'on leur fournissoit des greniers du roi la quantité de grain dont ils avoient besoin

Interpretes & Gens de mer, qui tiroient tous leurs noms de la profession qu'ils exerçoient. Les Auteurs anciens varient sur ce sujet Voy. Plat. in Tim. p. 1044. = Isocrat. Busirid. p. 328. = Diod. l. 1. p. 85. = Strabo, l. 17. p. 1135.

(*a*) Diod. l. 1 p. 84.

(*b*) Ibid. p. 85.

(*c*) Gen. c. 47. vs. 18.

(*d*) Ibid. vs. 20.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

soin (*a*). Joseph ayant acquis à Pharaon tout le domaine de l'Egypte, ne crut pas qu'il fût de l'intérêt de son maître de réduire ses sujets à la mendicité. C'est pourquoi il rendit au peuple ses terres, à condition, dit Moïse, qu'il payeroit au roi annuellement le quint du produit, & cet établissement subsistoit encore du tems de ce législateur (*b*). Hérodote & Strabon rendent témoignage de la vérité de ces faits; Hérodote dit que Sesostris, qui, suivant notre chronologie, monta sur le trône peu de tems après la mort de Joseph, avoit partagé tout le territoire de l'Egypte entre chaque habitant, & imposé un tribut proportionné à la quantité de terrein que chacun possédoit (*c*). Par la maniere dont Strabon s'exprime sur le revenu des rois d'Egypte, il paroît qu'il avoit eu aussi connoissance du fait dont nous parlons. Il dit que le revenu de ces monarques consistoit dans les tributs qu'ils levoient sur les terres & sur l'industrie de leurs sujets (*d*).

Les Egyptiens étoient d'une exactitude & d'une vigilance extrêmes en tout ce qui concerne la justice, persuadés que

(*a*) Ibid. vs. 22.
(*b*) Gen. c. 47 vs. 24, 26.
(*c*) Liv. 2. n. 109.
(*d*) Liv. 17. p. 1135 C.

que le soutien ou la ruine de la société en dépend entierement (a). Le premier & le principal de leurs tribunaux étoit composé de trente juges. On mettoit à leur tête celui d'entre-eux qui réunissoit à la connoissance & à l'amour des loix l'estime la plus générale. Le roi fournissoit à ces juges tout ce qui étoit nécessaire pour leur entretien (b). Ainsi il n'en coûtoit rien aux parties pour se faire rendre la justice qui leur étoit due. On ne voyoit point d'avocats dans ce tribunal. Il n'étoit pas même permis aux parties de plaider leurs propres causes. Toutes les affaires étoient traitées par écrit, & c'étoient les parties qui instruisoient leurs procès. Ceux par qui fut réglé l'ordre de la procedure avoient bien compris que l'éloquence des avocats ne sert souvent qu'à obscurcir la vérité & à faire illusion aux juges. Ils craignoient aussi d'exposer les ministres de la justice aux charmes trompeurs d'une déclamation touchante & pathétique. Les Egyptiens avoient évité ce piége en obligeant les parties de mettre leurs procès par écrit (c). On

(a) Diod. I. 1. p. 86, 87.
(b) Ibid.
(c) Ibid.
Ceci doit s'entendre, je crois, avec quelques restrictions, autrement il faudroit supposer que tous les habitans de l'Egypte sçavoient non-seulement écri-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On donnoit aux plaideurs un tems suffisant pour dresser leurs actes. Mais afin de ne pas rendre les questions interminables, on ne pouvoit faire qu'une seule réplique de part & d'autre (a). Quand toutes les piéces avoient été remises aux juges, ils devoient se communiquer leurs avis. Lorsque l'affaire étoit suffisamment consultée, le président du sénat donnoit le signal pour commencer la séance. Il le faisoit en prenant en main une petite figure enrichie de pierreries qui pendoit à un collier d'or dont il étoit revêtu. Elle étoit sans yeux. C'étoit le symbole dont les Egyptiens se servoient pour représenter la vérité (b). Le jugement étant rendu, le président touchoit avec la figure de la vérité la partie qui avoit ga-

écrire, mais étoient même assez instruits des loix, & assez habiles pour composer leurs défenses; ce qu'on ne peut vraisemblablement présumer. Il devoit donc y avoir nécessairement quelque modification à la loi

On en doit dire autant de ces pays où l'on dit qu'il n'y a point d'avocats, & que toutes les affaires se traitent par écrit, comme à Siam, à la Chine, à Bantam, &c. Journal des Sçav. 1688, Mai, p. 239 = Anc. Relat. des Indes & de la Chine, p. 194, 203. = Rec. des Voyag. Holland. t. 1. p. 351, 352. = Mém. de Trev. Sept. 1717. p. 1495.

(a) Diod. l. 1. p. 87.

(b) Diod. l. 1. p. 58, 86, 87.

gagné sa cause. C'étoit la forme de prononcer les sentences (*b*). Suivant une ancienne ordonnance, les rois d'Egypte faisoient jurer aux juges lorsqu'ils les installoient, que si le roi leur commandoit de rendre une sentence injuste, ils ne lui obéiroient pas (*c*).

L'usage des sceaux ou cachets inventés & introduits pour assurer la foi des actes, & les rendre plus autentiques, est très-ancien. Il avoit lieu en Egypte. Diodore nous apprend qu'on coupoit les deux mains à ceux qui avoient contrefait le sceau du prince (*d*). Il paroît que l'usage des sceaux étoit établi en Egypte dès le tems de Joseph. Les sceaux anciens étoient d'ordinaire gravés sur le chaton des anneaux qu'on portoit. Il est dit dans l'Ecriture que Pharaon en confiant à Joseph une autorité sans bornes sur toute l'Egypte, ôta l'anneau qu'il portoit, & le remit à ce Patriarche (*e*). Ce fait nous donne lieu de penser que cet anneau étoit le sceau royal, & que Pharaon le remit entre les mains de Joseph comme une marque de l'absolu pouvoir qu'il lui donnoit sur tout son royaume.

Après

(*a*) Ibid. p. 86, 87.
(*b*) Plut. t. 2. p. 174. C.
(*c*) Liv. 1. p. 89.
(*d*) Gen. c. 41. vs. 41, 42.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Après avoir exposé la maniere dont la justice étoit administrée chez les Egyptiens, il est à propos, je crois, de faire connoître quelques-unes des loix qui ont rendu ce peuple si fameux dans l'antiquité, & dont une partie subsiste encore parmi nous (*a*). Je ne parlerai pour ce moment que des loix pénales. Ce sont presque les seules dont les historiens fassent mention. Ils parlent très-peu des loix civiles de l'Egypte; & celles qu'ils rapportent ont été établies par des souverains dont le regne est bien postérieur aux siécles qui nous occupent présentement. J'ai déjà eu soin d'avertir que je les rapporterois sous leurs différentes époques. Je réserve aussi pour l'article de la guerre les loix concernant l'état militaire. Elles doivent leur institution à Sesostris. J'en parlerai dans la seconde Partie de cet Ouvrage.

L'ancienneté & la sévérité des loix pénales en Egypte, nous est attestée par l'Ecriture sainte. Il y avoit dès le tems de Joseph plusieurs prisons pour renfermer les criminels (*b*). Les suppli-

(*a*) *Solon sententiis adjutus Ægypti sacerdotum, latisque justo moderamine legibus, Romano quoque juri maximum addidit firmamentum.* Amm. Marcell. l. 22. p. 346. = Voy. aussi la 3e Part. Liv. I. c. II.

(*b*) Gen. c. 39. vs. 20.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

plices dès lors étoient extraordinairement séveres. Le grand pannetier de Pharaon est condamné à la mort (*a*). Moïse, à la vérité, ne s'explique point sur l'espece du crime dont cet officier étoit coupable; mais ce qu'il dit prouve suffisamment que dès le tems de Joseph les peines capitales avoient lieu en Egypte. Les historiens prophanes nous ont transmis un détail assez circonstancié sur les loix pénales des Egyptiens. Voici ce qu'ils en rapportent.

On punissoit de mort quiconque pouvant sauver un homme qu'on vouloit tuer, ne l'avoit pas fait. Si on ne s'étoit pas trouvé en état de défendre l'agressé, on devoit dénoncer l'auteur de la violence. Ceux qui manquoient à ce devoir essuyoient un certain nombre de coups de fouet, & on les faisoit passer trois jours sans manger (*b*). Ainsi tous les citoyens étoient à la garde les uns des autres, & tous les membres de l'Etat étoient intéressés à empêcher ou à faire punir les violences. On remarque même dans quelques établissemens dont le motif ne se présente pas d'abord facilement, jusqu'où le gouvernement avoit porté ses attentions pour la conservation des citoyens.

Hé-

(*a*) Chap. 40. vs. 22.
(*b*) Diod. l. 1. p. 88.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Hérodote dit que quand il se trouvoit un mort, étranger ou Egyptien, de quelque maniere que l'accident fût arrivé, soit qu'il eût été assassiné, soit qu'un crocodile l'eût tué, ou qu'il se fût noyé dans le Nil, la ville la plus prochaine du lieu où le cadavre avoit été trouvé, étoit obligée de faire embaumer le mort de la maniere la plus magnifique, & de lui faire les funérailles les plus somptueuses (c). Je crois entrevoir dans cet usage un réglement politique très-sagement établi pour engager les villes à entretenir la sureté dans leur territoire, & à veiller sur les accidens qui pouvoient y arriver. Elles y étoient particulierement intéressées par l'assujétissement où la loi les mettoit de faire aux cadavres qu'on trouvoit sur leur territoire des funérailles dont la dépense étoit très-considerable.

L'homicide volontaire étoit puni de mort, de quelque condition que fût celui qui avoit été tué, libre ou esclave (d). La loi vouloit que la vie des hommes fût indépendante de leur condition. On trouve une preuve bien marquée de cette façon de penser & d'agir dans l'aventure de Joseph avec la fem-

(a) Liv. 2. n. 90.
(b) Diod. l. 1. p. 88.

femme de Putiphar. Joſeph étoit alors eſclave de ce mari trop crédule, que Moïſe repréſente comme un des principaux ſeigneurs de la cour de Pharaon. Perſuadé que Joſeph l'avoit offenſé de la maniere la plus ſenſible & la plus outrageante, il ne ſe porte néanmoins, dans une occaſion ſi délicate, à aucune violence contre ſon eſclave. Il l'envoye en priſon (*a*), pour lui faire ſubir, après la conviction de ſon crime, le châtiment prononcé par la loi.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On ne peut trop louer une pareille façon de penſer. Les égards que les maîtres étoient obligés d'avoir pour leurs eſclaves devoient produire des effets trés-avantageux à la ſociété. Les citoyens contractoient néceſſairement un caractere de douceur & d'humanité, dont leur commerce devoit toujours ſe reſſentir.

Les Egyptiens avoient inventé un ſupplice extraordinaire pour la punition des parricides. On leur faiſoit entrer dans toutes les parties du corps des morceaux de roſeaux de la longueur du doigt. On les envelopoit enſuite dans des fagots d'épines où l'on mettoit le feu (*b*).

A l'égard des peres aſſez dénaturés pour

(*a*) Gen. c. 39. vs. 16, &c.
(*b*) Diod. l. p. 88.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

pour avoir tué leurs enfans, on ne les faisoit pas mourir. Les Egyptiens croyoient qu'ils devoient être exempts de la punition ordinaire des homicides. Mais en même tems ils avoient imaginé, pour punir ces sortes d'excès, un supplice plus rude peut-être que la mort même. On obligeoit ces malheureux peres à tenir le cadavre de leurs enfans embrassés trois jours & trois nuits de suite, au milieu de la garde publique qui les environnoit (*a*).

Le parjure étoit irrémissiblement puni de mort. Les Egyptiens croyoient que ce crime attaquoit également les hommes & les dieux : les dieux dont on méprise la majesté, & les hommes en détruisant le lien le plus ferme de la société, la sincérité, & la bonne foi (*b*).

Le calomniateur étoit condamné au même supplice qu'auroit subi l'accusé, si le crime qu'il avoit dénoncé s'étoit trouvé véritable (*c*).

On coupoit la langue à ceux qui découvroient aux ennemis quelques secrets de l'Etat (*d*).

Le supplice des faux monnoyeurs étoit d'avoir les deux mains coupées. On

(*a*) Ibid.
(*b*) Ibid. p. 87.
(*c*) Ibid. p. 88.
(*d*) Ibid. p. 89.

On condamnoit à la même peine ceux qui usoient de faux poids & de fausse mesure, & ceux aussi qui avoient contrefait le sceau du prince, ou des particuliers (*a*).

On traitoit avec la même rigueur les écrivains publics qui avoient supposé de fausses piéces, ou qui avoient inséré ou supprimé quelques articles dans des actes qu'ils avoient copiés. Ainsi chacun étoit puni par la partie qui avoit été l'instrument de son crime (*b*).

Les loix touchant les attentats contre l'honneur & la pudicité des femmes étoient extrêmement séveres. On rendoit eunuque celui qui avoit violé une femme libre (*c*). J'ai déja parlé du supplice des adulteres (*d*).

La maniere dont les Egyptiens se conduisoient à l'égard des femmes enceintes convaincues de crimes qui méritoient la mort, fait honneur à la sagesse & à l'équité de ces peuples. On attendoit pour les conduire au supplice qu'elles fussent accouchées (*e*). Les Grecs, les Romains, & généralement tous les peuples policés ont adopté cet-

te

(*a*) Ibid.
(*b*) Diod. l. 1. p. 89.
(*c*) Ibid.
(*d*) *Supra*, p. 48.
(*e*) Diod. l. 1. p. 88.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

te loi si conforme à l'humanité & à la droite raison (*a*).

Je crois pouvoir mettre à juste titre au rang des loix pénales le jugement qu'on faisoit subir à la mémoire des morts. On sçait quelle étoit la façon de penser des anciens sur le traitement qu'on faisoit aux corps après la mort. Ils regardoient comme le plus grand des malheurs d'être privé de la sépulture. En Egypte personne ne pouvoit se flatter de jouir de cet avantage qu'en vertu d'un decret public & solemnel. Le tribunal d'où emanoient ces arrêts redoutables étoit composé de quarante juges (*b*). Dès qu'un homme étoit mort, on alloit leur annoncer le tems où on comptoit devoir l'inhumer. Le jour marqué les juges s'assembloient; la loi permettoit à tout le monde de venir faire ses plaintes contre le défunt. S'il étoit convaincu d'avoir mal vécu, on lui refusoit les honneurs de la sépulture: si au contraire il n'y avoit aucun reproche contre sa mémoire, on prononçoit tout haut son éloge, & on l'enseveliſſoit honorablement (*c*). Les anciens ont remarqué, à l'occasion de ces éloges funebres, qu'on ne parloit point de

(*a*) Plut. t. 2. p. 552. D.
(*b*) Diod. l. 1. p. 103.
(*c*) Id. Ibid.

de la race & de la famille du défunt. Tous les Egyptiens ſe croyoient également nobles; la nobleſſe que donne le ſang & la naiſſance étoit inconnue chez ces peuples (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Ce qu'il y avoit de plus étonnant & de plus admirable dans cette enquête publique, c'eſt que le trône même n'en mettoit pas à couvert : les Rois y étoient ſoumis. Tant qu'ils vivoient on avoit pour leur perſonne ſacrée un ſi profond reſpect, qu'on n'auroit jamais oſé blâmer la moindre de leurs actions; mais ils n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit ſubir après la mort. Le jour qu'on les portoit au tombeau, il ſe tenoit, conformément à la loi, une audience publique pour recevoir toutes les accuſations & toutes les plaintes qu'on voudroit former contre le Monarque qu'on devoit inhumer. L'uſage étoit que les prêtres commençaſſent par faire ſon éloge en racontant les bonnes actions qu'il avoit faites. Si le Monarque s'étoit comporté dignement, la multitude innombrable qui avoit ſuivi le convoi répondoit aux prêtres par des acclamations. Il s'excitoit au contraire un murmure général s'il avoit mal gouverné; & il eſt arrivé à quelques rois d'être

(*a*) Ibid. p. 83, 84.

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

d'être privés de la ſépulture ſur la déciſion du peuple (*a*).

Cette coutume de juger les rois après leur mort, remonte à la plus haute antiquité de la Monarchie Egyptienne (*b*). Elle a même paru ſi ſage aux Iſraélites, qu'ils l'avoient en quelque ſorte adoptée. Nous voyons dans l'Ecriture que les rois, dont la conduite avoit été mauvaiſe, n'étoient point enſévelis dans les tombeaux de leurs ancêtres (*c*). Joſephe nous apprend que cet uſage s'obſervoit encore du tems des Aſmonéens (*d*).

(*a*) Diod. l. 1. p. 81, & ſuiv.
(*b*) Ibid. p. 84. lin. 65.
(*c*) 2 Paralip. c. 21. vs. 19, 20. c. 24. vs. 25. c. 28. vs. 27. = 4 Reg. c. 21. vs. 28.
(*d*) Antiq. l. 13. c. 23.



ARTICLE CINQUIEME.

Des Loix & du Gouvernement dans la Gréce.

CE N'EST pas toujours le nombre & l'étendue des provinces dont un Etat eſt compoſé qui fait la réputation du peuple qui l'habite. Tout le territoire de l'ancienne Gréce n'étoit pas auſſi grand que le peuvent être deux de nos

nos meilleures provinces de France: néanmoins de tous les pays connus dans l'antiquité, il n'y en a point dont l'histoire soit si avidement recherchée. Les Grecs ont joué dans l'Europe le même rôle que les Egyptiens dans l'Afrique. Cette nation fournit à nos recherches les monumens les plus précieux, & les faits les plus éclatans. Et par qui ces faits nous ont-ils été transmis? Par des écrivains du plus rare mérite, par des historiens qui ont eu l'art de rendre intéressans des événemens qui par eux-mêmes n'auroient pas mérité beaucoup d'attention (1). La matiere est vaste; mais on a déja tant écrit sur ce sujet, qu'il n'est pas, à ce que je crois, nécessaire de le traiter dans tout le détail dont il seroit susceptible. Je ne choisirai que les traits les plus marqués.

On ne peut guères compter sur les commencemens de l'histoire Grecque. Ce que nous connoissons de l'antiquité nous ayant été transmis par des auteurs sortis pour la plupart du sein de la Gréce, il sembleroit que l'histoire de leur pays,

(1) Je n'en veux pour exemple que ce nombre de petites guerres, & entr'autres celle du Péloponnese, auxquelles on ne feroit pas la moindre attention, si elles n'avoient pas été écrites par des auteurs qui possédoient si parfaitement l'art d'intéresser dans leurs narrations.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

pays seroit celle dont ils auroient conservé les monumens les plus certains. Cependant ils ne nous donnent que des notions fort confuses sur le premier état de cette partie de l'Europe. Les fables ont tellement altéré les événemens de l'antiquité Grecque, qu'il est fort difficile d'en pouvoir démêler la vérité. Néanmoins comme presque toutes ces fables ont un fondement historique, il faut nécessairement en faire usage pour les premiers siécles de la Gréce.

Si l'on en croit les traditions populaires de la Gréce, les Grecs, comme toutes les nations dont nous parcourons l'histoire, ont cherché à s'attribuer une antiquité immémoriale: non-seulement ils se prétendoient originaires du pays qu'ils habitoient, ils vouloient encore faire entendre qu'ils y avoient existé, pour ainsi dire, de tout tems. Les Athéniens se vantoient d'être aussi anciens que le soleil (*a*): les Arcadiens prétendoient exister avant la lune (*b*): les Lacédémoniens enfans de la terre (*c*), &c. Telle étoit en général la ma-

(*a*) Menander Rhetor, apud Rhetor. Græc. veter. edit. Ald. 1508. in fol. p. 604.

(*b*) Ovid. Fast. l. 2. v. 290. = Lucian. de Astr. n. 26. = Menand. Rhet. *loco cit.*

(*c*) Pausan. l. 3. c. 1. Observons en passant que ces belles opinions n'avoient cours que parmi le peu-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

manie des anciens peuples ſur l'ancienneté de leur origine. Ils aimoient à ſe perdre dans un abyme de ſiécles qui ſembloient les approcher de l'éternité. On ne peut rien dire de certain ſur l'origine des Grecs, ſi l'on n'a recours à l'Ecriture ſainte: Moïſe eſt le ſeul guide qu'on doive & qu'on puiſſe ſuivre pour l'Hiſtoire des premieres peuplades. Le dixieme & l'onzieme chapitres de la Genèſe répandent plus de lumieres ſur cet article, que n'en peuvent fournir tous les monumens de l'antiquité profane, où il ne regne que confuſion, incertitudes & contradictions.

Il paroît démontré que c'eſt l'Orient qui a peuplé l'Occident. Javan, fils de Japhet & petit-fils de Noé, eſt certainement la tige de tous les peuples connus ſous le nom de Grecs (*a*). L'Ecri-

peuple. Les bons eſprits de la Gréce les ont toujours ſouverainement mépriſées. Il n'y avoit que les Rhéteurs, ou les Sophiſtes qui oſaſſent en faire uſage pour s'attirer la bienveillance de la multitude. Voyez *infrà* §. 1er. note [1]. p. 63.

(*a*) On ſçait que le nom d'*Ioniens* a été commun anciennement à tous les peuples de la Gréce. Il eſt remarquable que les mêmes caracteres dont on ſe ſert en hébreu יון pour exprimer le nom de *Javan*, forment auſſi le nom d'*Ion*, lorſqu'ils ſont écrits ſans points qui en déterminent la prononciation. Voyez Bochart Phaleg. l. 3. c. 3.

Obſervons encore que dans les Poëmes Indiens

.PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

criture nous apprend que la poftérité de ce patriarche alla s'établir dans les Isles voisines de la côte Occidentale de l'Asie mineure (*a*); d'où il est à présumer qu'elle ne tarda pas à passer dans le continent de l'Europe (*b*).

Nous voyons très-anciennement dans la Gréce plusieurs peuples dont l'origine & l'histoire nous sont totalement inconnues. Tels sont les Pélasges, les Aones, les Hyantes, les Leléges, les Cariens, les premiers habitans de l'Arcadie, de l'Attique, &c. De toutes ces différentes peuplades celle des Pélasges a été certainement la plus considérable & la plus étendue (*c*). On trouve dès la plus haute antiquité les Pelasges répandus, non-seulement dans plusieurs endroits de la Gréce, mais encore dans l'Isle de Créte, dans l'Italie & jusques sur les côtes de l'Asie mineure (*d*).

Les anciens ne nous ont rien transmis de satisfaisant sur l'origine des Pélasges. Les uns disent que ces peuples étoient ori-

Alexandre, dont il est souvent parlé, est toujours désigné sous le nom de *Javan*, *Raja*, Roi des *Javans*. Lettr. Edif. t. 26. p. 230.

(*a*) Gen. c. 10. vs. 4, 5. = Jos. Antiq. l. 1 c. 6. init.

(*b*) Voy. le Clerc, in not. ad Hesiod. p. 28, 29.

(*c*) Strabo, l. 5. p. 337. C.

(*d*) Hérod. l. 2. n. 50, & suiv. = Dion. Halicarn. l. 1. p. 14. = Strabo, l. 5. p. 337 & suiv.

originaires d'Arcadie, & tiroient leur nom d'un certain *Pélasgus*, qui s'empara d'une partie si considérable du Péloponnèse, que toute cette contrée fut appellée d'après lui *Pélasgie*, & les habitans *Pélasges* (*a*); mais la variété qui regne dans les auteurs au sujet de ce prince, est une preuve du peu de connoissance que la Gréce avoit de l'extraction de Pélasgus, & du pays d'où il sortoit (1). D'autres écrivains, sans s'expliquer plus clairement sur l'origine des Pélasges, prétendent que ces peuples ont reçu ce nom de la vie errante & vagabonde qu'ils menoient, ayant très-souvent changé de demeures & d'habitations: interprétation qui me paroît la plus vraisemblable (*b*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Après les Pélasges, les Cariens sont de tous les anciens peuples de la Gréce, ceux qui paroissent avoir joué le rôle le plus considérable dans les premiers tems. On les voit répandus dans les Isles de l'Archipel & sur les côtes de l'Asie mineure dès les siécles les plus recu-

(*a*) Hésiod. apud Strab. l. 5. p. 338. = Appollod. l. 2. p. 59. Steph. Byzant. *voce* Πελασγια, p. 539. = Pausan. l. 8. c. 4.

(1) Voyez Bannier, Explicat. des Fables. t. 6. p. 30.

(*g*) Dion. Halicarn. l. 1. p. 21. = Strabo, l. 5. p. 339.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

culés. Resteroit à examiner si les Pélasges & les Cariens avoient une même origine, & s'ils sortoient de la même colonie, ou si les Pélasges ne venoient pas des descendans de Javan, & les Cariens des Phéniciens, c'est à dire, des Chananéens qui ont couru de bonne heure les mers qui séparent l'Europe de l'Asie. C'est une discussion dans laquelle le peu d'espérance de réussir m'empêchera d'entrer (*a*).

Tout ce que l'on sçait, c'est qu'originairement les habitans de la Grece vivoient sans liaison & sans commerce les uns avec les autres. Il n'y avoit ni loix, ni puissances supérieures qui pussent en imposer. La violence décidoit de tout (*b*). On auroit peine à se persuader qu'elle étoit la grossiéreté & la rusticité des premiers Grecs, si l'on n'en avoit pour garants leurs propres écrivains (*c*). Qui croiroit que ce peuple auquel nous sommes redevables de toutes nos connoissances descendît de Sauvages, qui errants dans les bois & dans les

(*a*) Voy. les Mém. de l'Acad. des Inscript. t. 9. Mem. pag. 113. t. 21 Hist. p. 14.

(*b*) Thucyd. l. 1. p 2, 3. = Strabo. l. 3. p. 238.

(*c*) Æschyl. in Prom. vincto, v. 442. = Ocell. Lucan. c. 3 p. 530. in Opuscul. Mythol. = Voy. aussi le Clerc, in not. ad Hesiod. p. 37.

les campagnes, ſans chef & ſans diſcipline, n'avoient d'autres retraites que les antres & les cavernes (*d*); ne faiſant point uſage du feu (*e*), ni des alimens convenables à l'homme (*f*); féroces juſqu'à ſe manger les uns les autres quand l'occaſion s'en préſentoit (*g*)? Un trajet auſſi long & auſſi pénible que le devoit être originairement celui d'Aſie en Europe, joint à la difficulté & au tumulte des premiers établiſſemens, avoit ſans doute fait perdre à la plupart des deſcendans de Javan le ſouvenir des connoiſſances qui pouvoient s'être conſervées aprés le déluge (1).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Un pays auſſi beau que la Grèce ne pou-

(*a*) Ovid. Métam. l. 1. v. 121. = Plin. l. 7. ſect. 57. p. 413. = Pauſ. l. 8. c. 1. p. 599.
(*b*) Voy. Liv. ſuiv. *init.*
(*c*) Ibid.
(*d*) Hygin. Fabl. 274. p. 329. = Schol. Pindar. ad Pyth. 4. v. 107. p. 219. Acad. des Inſcript. t. 5. M. p. 118. t. 9. M. p. 203.

(1 Une comparaiſon bien ſimple peut faire très-aiſément concevoir comment les premieres colonies, qui d'Aſie vinrent s'établir en Europe, durent oublier la plupart des arts dont elles pouvoient avoir connoiſſance. Suppoſons qu'une centaine de perſonnes tant hommes que femmes, ſorties d'un pays policé, ſoient jettées par la tempête dans une Ile déſerte, & qu'elles prennent la réſolution de s'y établir ; les beſoins multipliés dont elles ſe verront d'abord accablées, & la néceſſité d'y pourvoir promptement, les forceront d'a-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

pouvoit pas manquer d'inſpirer à pluſieurs aventuriers, dont le nombre a dû être très-conſiderable dans les premiers ſiécles, le déſir de s'en emparer. Auſſi cette partie de l'Europe a-t-elle été expoſée dans les anciens tems à bien des mouvemens & à de frequentes mutations. Nous ignorons ſans doute une grande partie de ces événemens reculés. On ſçait ſeulement qu'une colonie venue de l'Orient vers le tems d'Abraham, c'eſt-à-dire, 2000 ans environ avant l'ere chrétienne, s'empara de la Gréce. L'Europe alors étoit vaiſemblablement très-peu peuplée. Une poignée de monde ſuffiſoit pour aſſujétir de vaſtes pays (1). Les chefs de cette nouvelle

d'avoir recours aux expédiens les plus groſſiers. Ces nouveaux venus oublieront donc inſenſiblement, faute d'exercice, les pratiques uſitées dans leur ancien pays. D'ailleurs l'eſprit de diſcorde & d'indépendance ſe gliſſera bientôt parmi eux. La plupart ſe ſépareront, & acheveront ainſi de tomber dans la plus grande miſere & la plus profonde ignorance. Voy. l'Hiſt. gén. des Voyages. t. XI. p 206, 207.

(1) La conquête de l'Amérique par les Eſpagnols, rend ce que j'avance ici plus que vraiſemblable. Les Titans, comme on va le voir, ſortoient d'un pays très-policé, eu égard à celui dont ils s'emparerent. Leur entrée dans la Gréce eſt poſtérieure au Déluge, au moins de 352 ans, même ſelon le calcul Hébreu que je ſuis dans tout cet Ouvrage.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

le peuplade furent ces princes si connus dans les écrits de l'antiquité sous le nom de Titans, Saturne, Jupiter, &c. ces étrangers s'étant emparés de la Gréce y établirent le siége d'un très-grand Empire.

On est bien embarrassé à découvrir de quelle partie de l'Orient sortoient ces conquérans si fameux dans les anciens tems de la Gréce. Venoient-ils de la Scythie, de la Phrygie, de la Phénicie ou de l'Afrique? c'est ce qui n'est pas bien déterminé; je croirois qu'ils sortoient de l'Egypte. Voici sur quoi je fonde cette opinion.

Hérodote assure que le culte de la plupart des premieres divinités adorées dans la Gréce venoit de l'Egypte (*a*). Il n'en excepte que Neptune, & encore remarque-t-il que la connoissance en étoit due à la Libye (*b*). Saturne, Jupiter, Cérès, &c. sont les premieres divinités que les Grecs aient honorées. Il est donc fort vraisemblable de rapporter aux Titans l'introduction de ces Dieux dans la Gréce, & de regarder en conséquence ces princes comme une colonie Egyptienne: car le culte de Saturne,

(*a*) Liv. 2 n. 50. = Voy. aussi Diod. l. 1. p. 109.
(*b*) Ibid.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob,

ne, de Jupiter, de Cérès, &c. étoit établi en Egypte de tems immémorial (*a*). Des conducteurs de nouvelles peuplades, pour changer de pays, ne changent pas pour cela de religion; & lorsqu'ils deviennent les maîtres des contrées où ils vont chercher à s'établir, ils s'attachent à y faire connoître & honorer leur culte. C'est ce qui est arrivé dans la Gréce. Tous les chefs de colonies qu'on sçait y avoir passé à différens tems, établirent dans les contrées dont ils s'emparerent, la religion du pays d'où ils sortoient. Quelques-uns d'entre-eux ont même eu part aux honneurs divins. Les Titans, à ce que je pense, ont joui les premiers de cet avantage. Les Grecs avoient conçu une si haute idée de ces conquérans, que par la suite on les a confondus & identifiés avec les divinités dont ils avoient apporté le culte en Europe. Les peuples en ces tems de ténebres & d'ignorance déifioient volontiers ceux qui leur faisoient part de connoissances utiles & nécessaires (*b*), & les Titans avoient enseigné aux Grecs les premiemiers élémens des arts & des sciences (*c*); nou-

(*a*) Diod. l. 1. p. 17.
(*b*) Voy. Diod. l. 5. p. 381.
(*c*) Ibid. p. 374, &c. 381, &c. = Pausan. l. 2. c. XI.

nouvelle preuve que ces princes ſortoient de l'Egypte, pays où les connoiſſances humaines ſemblent s'être développées & perfectionnées plus promptement que dans aucune autre contrée de l'univers.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il ne paroît pas au ſurplus que ces anciennes colonies aient beaucoup contribué à policer & à civiliſer la Gréce. Les Titans, il eſt vrai, apporterent dans cette partie de l'Europe quelques connoiſſances utiles (*a*); mais ces premieres ſemences profiterent peu: la Monarchie fondée par ces princes étrangers ne fut pas de longue durée. Après la mort de Jupiter, de Neptune & de Pluton, la famille de Saturne manquant d'héritiers en ligne directe, le vaſte Empire qu'elle avoit conquis & formé ſe détruiſit. La Gréce retomba dans l'anarchie, dans l'ignorance & dans la barbarie. Il arriva alors ce qui arriveroit infailliblement dans une grande partie de l'Amérique, ſi les Européens venoient à l'abandonner. La plupart des Naturels qu'on a retirés de leurs forêts, y rentreroient & redeviendroient Sauvages.

La domination des Titans dans la Gré-

(*a*) Voyez la 2e. Partie, Livre II. ſection 2e. chap. I.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Gréce ne produisit donc presque aucun effet salutaire. Elle fut trop courte pour que les peuples pussent s'en ressentir. Je crois encore pouvoir en attribuer la cause au genre de vie que menoient ces premiers conquérans. Ils ne fixerent point leur sejour dans des villes, & ne prirent aucun soin d'en bâtir (*a*). On n'en voit aucune en effet dont la fondation soit attribuée aux Titans. Ces princes habitoient sous des tentes. Les montagnes & les lieux naturellement fortifiés étoient leur demeure ordinaire. Il n'est donc pas étonnant qu'après l'extinction de ces Monarques, les Grecs soient retournés si facilement à leurs anciennes habitudes.

L'honneur de policer la Gréce étoit réservé aux colonies, qui d'Egypte & de Phénicie passerent dans cette partie de l'Europe quelque tems après les Titans. Dans l'espace de deux siécles, tout au plus, on voit arriver successivement dans la Gréce plusieurs étrangers, qui à la tête de différentes peuplades s'emparerent des cantons où ils avoient abordé, & s'y érigerent en Souverains. Ces nouveaux chefs firent alors dans la Gréce ce que nous sçavons s'être pratiqué originairement, & se pratiquer encore

(*a*) Hygin. Fabl. 148.

core journellement dans l'Amérique (*a*). Ils ramasserent quelques familles errantes & dispersées dans les bois & dans les campagnes, leur persuaderent de se réunir & de vivre en société, bâtirent des maisons, instruisirent leurs nouveaux sujets des arts les plus utiles & les plus nécessaires, leur donnerent des loix, & les assujétirent à une forme de gouvernement. Ces nouveaux établissemens eurent des suites plus heureuses & plus durables que n'en avoit eu la domination passagere des Titans.

Les principales circonstances de la plupart de ces événemens nous sont assez présentes : on sçait à peu près dans quel siécle les conducteurs de ces nouvelles colonies ont vécu. Les plus connus sont Ogygès, Inachus, Cécrops, Cadmus, Lelex & Danaüs. C'est à ces différens chefs que les royaumes d'Athènes, d'Argos, de Sparte & de Thèbes, doivent leur fondation, à quelques tems les uns des autres. Nous allons développer ce tableau, en observant l'ordre & l'époque des faits, autant qu'il sera possible. Ce que j'ai à dire de la Gréce dans cette premiere Partie de mon

(*a*) Hist. des Incas, t. 1. p. 20, 22. = Nouv. Relat. de la France, Equinox. p. 23. = Lettr. Edif. *passim*.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

mon Ouvrage se réduira par cette raison à très-peu d'objets. Les royaumes d'Athènes & d'Argos, sont les seuls dont l'origine remonte aux siécles que nous parcourons présentement. Ils seront aussi les seuls dont je parlerai pour le moment, & encore n'ai-je qu'un mot à en dire.



§. PREMIER.

ATHENES.

Les Athéniens sont incontestablement un des peuples de la Gréce qui se soit formé le plutôt en corps de société politique. Comme l'Attique est un pays sec & stérile, ce canton ne fut point exposé à la jalousie de ses voisins, & par conséquent peu sujet aux révolutions. Ses premiers habitans se conserverent toujours dans leur ancien terrein (*a*): c'étoit d'après ces faits qu'étoit fondé sans doute la chimere des Athéniens sur leur origine. Ils se disoient sortis du sein de la terre qu'ils habitoient, à peu près comme les plantes &

(*a*) Hérod. l. 7. n. 161. = Thucyd. l. 1. p. 3. = Justin, l. 2. c. 6.

& les végetaux : ils avoient même adopté un mot pour caractériser & exprimer cette ridicule prétention, c'étoit celui d'*Autocthones*, épithéte ou surnom qui flattoit extrêmement la vanité du peuple d'Athènes (1).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il n'est pas possible de déterminer pré-

(1) Αυτοχθονες l'épithete favorite & perpétuelle des Athéniens, ne signifie à la lettre que *gens nés dans le pays même qu'ils habitent*, par opposition à ceux qui sont venus d'ailleurs s'y établir. C'est en abusant de cette expression, que les gens du commun à Athènes vouloient faire entendre, comme je l'ai déja dit, que leurs ancêtres étoient sortis de la terre ainsi que les plantes & les végétaux. V. ce que Platon fait dire à ce sujet par Soc. in Menexen, p. 518. V. aussi Isocrat. in Panæg. p. 65. Cicer. orat. pro L. Flacco, n. 26.

Mais Isocrate nous fait connoître que les gens sensés parmi les Athéniens prenoient le mot Αυτοχθονες dans un sens plus raisonnable. Ils n'entendoient autre chose par cette épithete sinon qu'Athènes étoit la plus ancienne des villes de la Grèce, & qu'elle avoit été bâtie par ceux qui, de tems immémorial, s'étoient établis dans le pays connu sous le nom d'*Attique*. In Panægyr. p. 64, 65. = Voy. aussi Hérod. l. 7. n. 161. = Suid. *voce* Αυτοχθονες. t. 1. p. 389. = Acad. des Inscrip. t. 23. M. p. 120.

L'histoire cependant, comme on le verra par la suite, étoit bien contraire même à cette derniere prétention. Il y a peu de faits aussi connus & aussi avérés dans l'antiquité, que l'époque de la fondation d'Athènes.

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

précisément le tems où les habitans de l'Attique ont commencé à avoir une forme de gouvernement. Ce qu'on peut dire de plus probable à cet égard, c'est qu'Ogygès a été vraisemblablement le premier qui ait regné sur ces peuples (*a*). On ignore quel étoit cet Ogygès & le pays d'où il sortoit. Il est sûr, malgré le témoignage de quelques auteurs Grecs, que ce prince n'étoit point originaire de la Gréce. Son nom seul prouve assez qu'il étoit étranger (*b*). Mais venoit-il d'Egypte, ou de Phénicie, ou de quelque contrée de l'Asie mineure? c'est ce qu'on n'oseroit assurer (*c*). On sçait seulement que de son mariage avec Thebé fille de Jupiter, il eut un fils nommé Eleusinus, qui bâtit la ville d'Eleusis (*d*). Depuis Ogygès jusqu'à Cécrops, on nomme plusieurs rois dont l'histoire ne nous est pas connue (*e*). Sous Actée le dernier

(*a*) Euseb. Chron. l. 2. p. 66. = Tatian. p. 274. Etymol. Magn. *voce* Ωγυγες. Il paroît qu'il régna aussi sur la Béotie. Pauf. l. 9. c. 5. = Etymol. Magn. *loco cit:*

(*b*) Bannier, Explic. des Fables, t. 6. p. 58.

(*c*) Voy. Bianchini istor. univ. p. 286.

(*d*) Pausan. l. 1. c. 38. p. 93. = Euseb. Præp Evang. l. 10 c. 10. p. 489. C.

(*e*) Pausan. l. 1. c. 14. sub fin. = Anton. Liberat. Métam. c. 6.

nier de ces princes inconnus, Cécrops à la tête d'une colonie Egyptienne aborda dans l'Attique (*a*), 1582 ans avant J. C. C'eſt à cette époque que commence, à proprement parler, l'hiſtoire d'Athènes, dont nous remettons la ſuite à la ſeconde Partie de cet Ouvrage.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'époque d'Ogygès, qu'on peut fixer à l'an 1831 avant l'ere chrétienne, eſt très-remarquable par une inondation que la Gréce éprouva ſous le regne de ce prince. Cet événement fameux dans l'antiquité, ſous le nom de déluge d'Ogygès, arriva vers l'an 1796 avant l'ere chrétienne. Nous venons de dire que depuis ce prince juſqu'à Cécrops on n'avoit point d'hiſtoire ſuivie des rois de l'Attique. Les anciens attribuent ce ſilence aux ravages cauſés par l'inondation. Pluſieurs ont avancé que l'Attique avoit été tellement dévaſtée par le déluge d'Ogygès, qu'elle étoit reſtée près de deux cens ans déſerte (*b*). Ce fait n'eſt nullement prouvé. Il paroît au contraire par le témoignage de toute l'antiquité, que le déluge d'Ogygès ne fut qu'une inondation

(*a*) Pauſan. l. 1. c. 2. = Diod. l. 1. p. 33.
(*b*) African. apud Euſeb. Præp. Evang. l. 10. c. 10. p. 490. A.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tion passagere causée par le débordement du lac Copaïs, dont les écoulemens se trouverent alors bouchés (*b*). Cette crue d'eau renversa quelques bourgs de la Béotie & de l'Attique (*c*); mais le pays ne continua pas moins à être habité. A l'égard des événemens qui s'y sont passés, je l'ai déja dit, on les ignore totalement. Je passe à l'établissement du royaume d'Argos, dont l'origine & l'histoire nous sont un peu mieux connues.

(*b*) Strabo, l. 9. p. 623.
(*c*) Id. ibid. p. 624. = Pausan. l. 9. c. 24. init.



§. SECOND.

ARGOS.

LE ROYAUME d'Argos, un des premiers qui se soient formés dans la Gréce, doit sa fondation à Inachus (*a*). L'ancienne tradition faisoit ce Prince fils de l'Océan & de Thétis (*b*): cela veut dire qu'il étoit venu par mer dans la

(*a*) Strabo, l. 8. p. 578. = Ocell. Lucan. c. 3 in Opuscul. Mythol. p. 530.
(*b*) Apollod. l. 2. init.

la Gréce. Il y a bien de l'apparence qu'Inachus fortoit de Phénicie, fon nom l'indique affez (*a*). Ce Prince s'établit dans le Péloponnèfe 1822 ans avant J. C. Les fuites de cet événement ne nous font pas bien connues. On voit feulement qu'Inachus eut de fon mariage avec Meliffa fa fœur deux enfans, Phoronée & Egialée (*b*). Le premier à titre d'aîné, hérita du royaume d'Argos (*c*). Egialée fonda dans le Peloponnèfe un petit Etat, que depuis on a appellé le royaume de Sicyonne (*d*). Il ne paroît pas au refte qu'Inachus ait formé aucun établiffement fixe. Ce Prince vivoit fans doute fous des tentes, ainfi que les Titans dont j'ai déjà parlé (*e*).

Inachus n'avoit fait que jetter les fondemens du royaume d'Argos ; Phoronée fon fils, s'appliqua à perfectionner ce nouvel établiffement. Il raffembla les peuples des environs, difperfés dans les bois & les montagnes, leur perfuada de quitter ces triftes retraites, & de bâtir des maifons les unes proche les

(*a*) Bannier, Explic. des Fabl. t. 6. p. 39. = Bibl. univ. t. 7. p. 101.
(*b*) Apollod. l. 2. init. = Hygin. Fabl. 143.
(*c*) Appollod. l. 2. init.
(*d*) Ibid.
(*e*) *Suprà* p. 61.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

les autres (*a*). Ce prince parvint de cette maniere à former des bourgs & une ville (*b*). Ce n'étoit pas assez d'avoir rassemblé ces hommes sauvages & de les avoir engagés à vivre en société, il falloit encore leur enseigner & leur procurer les moyens de subsister après leur réunion. C'est à quoi travailla Phoronée. Il commença par apprendre à ses nouveaux sujets l'art de se servir du feu d'une maniere commode & facile (*c*). Il leur montra aussi les moyens de faire des provisions, & leur enseigna sans doute quelques autres arts dont le détail nous est inconnu. Pour assurer davantage le bonheur de ses peuples & les contenir, Phoronée leur donna des loix (*d*): il eut soin d'établir en même tems dans chacun des établissemens qu'il avoit formés, différens tribunaux pour y administrer la justice (*e*). Enfin, pour achever d'adoucir ces caracteres durs & féroces, ce prince leur apprit à honorer par un culte public & solemnel la divinité; il institua des sacrifices, & con-

(*a*) Pauf. l. 2. c. 15.
(*b*) Id. ibid. = Plin. l. 7. sect. 57. p. 413. = Anonym. de Incred. c. 1. p. 85.
(*c*) Pauf. l. 2. c. 19.
(*d*) Clem. Alexandr. t. 1. p. 84. = Tatian. p. 274. = Eufeb. Chron. l. 2. p. 65.
(*e*) Eufeb. ibid. = Syncell. p. 67 & 125.

consacra des autels (*a*). Des services si importans ont mérité à Phoronée d'être regardé par la posterité comme le premier homme qui eut paru dans la Gréce (*b*), & le premier des Souverains de cette partie de l'Europe (*c*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Après la mort de Phoronée, Apis son fils lui succéda (*d*). Le royaume d'Argos fut gouverné pendant quelque tems par une suite de rois issus de cette famille. On en compte neuf depuis Inachus jusqu'à Gélanor, à qui Danaüs sorti d'Egypte, vint enlever le sceptre de la maniere que je le raconterai dans la seconde Partie. Ces premiers rois ont été appellés *Inachides*, pour les distinguer de ceux qui ont occupé le trône d'Argos depuis Danaüs. Comme leurs regnes ne contiennent rien de remarquable, je ne crois pas devoir m'y arrêter.

Passons à des objets plus généraux & plus intéressans; considérons les peuples sous un nouveau point de vue: examinons quelles ont été les suites de l'é-

(*a*) Hygin. Fab. 143 & 225.
(*b*) Plato, in Tim. p. 1043. = Clem. Alexandr. . 1. p. 380.
(*c*) Hygin. Fab. 143. = Plin. l. 7. sect. 57. p. .12.
(*d*) Appollod. l. 2. p. 59. = Stéphan. Byzant. voce Απια, p. 93.

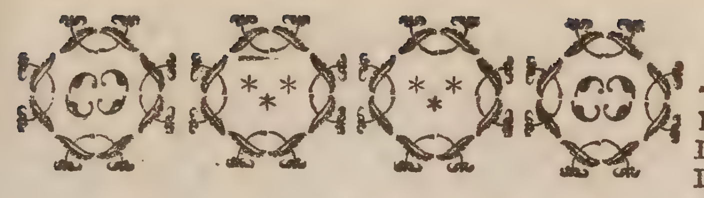
I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

l'établissement des sociétés à l'égard des arts, des sciences, du commerce, & de la navigation : voyons par rapport à la guerre, les effets que l'ambition a produits, & les progrès que cette fatale passion a fait faire à l'art militaire : suivons la marche de l'esprit humain dans ces différentes branches, & tâchons de nous former, d'après le peu de monumens qui nous restent, une idée de l'état des peuples dans ces siécles reculés : commençons par les Arts.

Fin du premier Livre.



PRE



PREMIERE PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob: espace d'environ 700 ans.



LIVRE SECOND.

Des Arts & Métiers.

L'INVENTION & la perfection des arts est un des premiers & des principaux fruits de l'établissement des sociétés fixes & policées. Le besoin a été le maitre & le précepteur de l'homme. La nécessité lui a enseigné à profiter des mains qu'il a reçues de la Providence & du don de la parole dont elle l'a doué préférablement à toutes les autres créatures; mais les premieres découvertes n'auroient jamais été portées à un certain dégré, sans la réunion des familles & sans l'établissement des loix qui ont affermi les sociétés. C'est par ce

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

moyen qu'on a réussi à perfectionner peu-à-peu quelques inventions grossieres, fruits du hasard & de la nécessité; nous voyons que les découvertes dans les arts, ont été attribuées aux peuples qui se sont formés les premiers en corps d'Etat. C'est en continuant à se faire part mutuellement de leurs idées & de leurs réflexions, que les hommes, à l'aide de l'expérience, sont parvenus à acquérir cette multitude de connoissances dont on a vû, & dont on voit encore jouir les nations policées.

On ne peut douter qu'avant le déluge il n'y eût quantité d'arts connus & pratiqués. Moïse nous apprend que Caïn bâtit une ville (*a*): que Tubal-Caïn possédoit l'art de travailler les métaux, & notamment le fer (*b*). Jubal son frere, avoit inventé les instrumens de musique (*c*), &c. Mais la plûpart de ces connoissances se perdirent dans le déluge. Ce que Noé même & ses enfans pouvoient en avoir conservé, n'aura pas été d'une grande ressource aux premiers hommes qui repeuplerent la terre. La confusion des langues, & la dispersion des familles qui suivirent de près le déluge, ne laisserent pas à la plu-

(*a*) Gen. c. 4. vs. 17
(*b*) Ibid. vs. 22.
(*c*) Ibid. vs. 21.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

plupart des descendans de ce patriarche le tems nécessaire pour profiter des lumieres dont il auroit été en état de leur faire part. Les voyages d'ailleurs qu'ils entreprirent leur firent oublier, faute de pratique, ce qu'ils pouvoient en avoir appris. C'est ce qu'ont reconnu les meilleurs écrivains de l'antiquité. Tous les anciens mémoires déposoient que les arts avoient été perdus par le déluge, & qu'on avoit été quelque tems à les retrouver, parceque la terre resta déserte, & que les premiers hommes eurent peu de communication les uns avec les autres (*a*). J'ai déja eu occasion de faire remarquer quelle étoit l'ignorance & la grossiereté du genre-humain dans les premiers siécles (*b*). On manquoit des connoissances les plus simples & les plus communes; on étoit même privé de celles que nous jugeons les plus nécessaires à la vie.

N'est-il pas étonnant, par exemple, de voir qu'il ait été un tems où une grande partie du genre-humain ne sçavoit ce que c'étoit que le feu; ignorant les propriétés & l'usage de cet élément? C'est néanmoins une vérité généralement attestée par les traditions les plus an-

(*a*) Plato de Leg. l. 3. p. 804, 805.
(*b*) Voy. *suprà* Liv. I. p. 3.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

anciennes & les plus unanimes. Les Egyptiens (*a*), les Phéniciens (*b*), les Perses (*c*), les Grecs (*d*), & plusieurs autres nations (*e*), avouoient qu'originairement leurs ancêtres n'avoient pas l'usage du feu. Les Chinois conviennent de la même ignorance & de la même grossiereté dans leurs premiers peres (*f*). Quelque incroyables que ces faits puissent paroître, ils sont cependant confirmés par l'état où quantité d'écrivains, tant anciens que modernes, déposent que quelques peuples étoient encore au moment où on les a connus. Pomponius, Méla (*g*), Pline (*h*), Plutarque (*i*), & plusieurs autres auteurs de l'antiquité (*k*) parlent de nations, qui, lorsqu'ils écrivoient,

(*a*) Diod. l. 1. p. 17.
(*b*) Sanchoniat. apud Euseb. p. 34. D.
(*c*) Bannier, Explic. des Fabl. t. 3. p. 201.
(*d*) Diod. l. 5. p. 384. = Plut. t. 2. p. 86. E. = Pauf. l. 2. c. 29.
(*e*) Voy. Hesiod. op. v. 50. = Lucret. l. 6. v. 953. = Virg. Georg. l. 1. v. 131 & 135. = Diod. l. 1. p. 12. l. 5. p. 381. = Vitruv. l. 2. c. 1. = Plut. t. 2. p. 956. B. = Porphyr. de abst. l. 1. p. 29. = Lettr. Edif. t. 18. p. 225.
(*f*) Martini, hist. de la Chine, t. 1. p. 20. = Essai sur les Hierogl. des Egypt. p. 448.
(*g*) Liv. 3. p. 296.
(*h*) Liv. 6. sect. 35. p. 345.
(*i*) Tom. 2. p. 956. B
(*k*) Agatarchid. apud Phot. c. 12, 19, 22. = Solin. c. 30. p. 40. G.

voient étoient privées de l'uſage du feu, ou ne l'avoient appris que depuis fort peu de tems, fait atteſté auſſi par des relations modernes.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les habitans des Iſles Marianes, découvertes en 1521, n'avoient aucune idée du feu : jamais ils ne furent plus ſurpris que quand ils en virent lors de la deſcente que Magellan fit dans une de leurs Iſles. Ils regarderent le feu dans les commencemens comme une eſpece d'animal qui s'attachoit au bois dont il ſe nourriſſoit. Les premiers qui s'en approcherent de trop près, s'étant brulés, en donnerent de la crainte aux autres, & n'oſerent plus le regarder que de loin; de peur, diſoient-ils, d'en être mordus, & que ce terrible animal ne les bleſſât par ſa violente reſpiration; car c'eſt l'idée qu'ils ſe formerent d'abord de la flamme & de la chaleur (*a*). Telle avoit été auſſi celle que les Grecs s'en étoient formée originairement (*b*).

Les habitans des Philippines & des Canaries, étoient anciennement auſſi dénués de connoiſſances, que les peuples dont je viens de parler (*c*). On aſ-

(*a*) Hiſt. des Iſles Marianes par le P. le Gobien. p. 44.
(*b*) Voy. Plut. t. 2. p. 86. E.
(*c*) Hiſt. gén. des Voyag. t. 2. p. 229. = Hornius, de origin. Americ. l. 1. c. 8. l. 2. c. 9.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

assure encore que dans l'Isle de *Los-Jordenas*, l'usage du feu étoit autrefois inconnu (*a*); on en dit autant de plusieurs peuples de l'Amérique (*b*), & entre autres des Amikouanes, nation découverte depuis fort peu de tems dans l'Amérique Méridionale (*c*). L'Afrique offre encore de nos jours des peuples qui sont dans la même ignorance (*d*). C'est par cette raison sans doute qu'anciennement (*e*) il y avoit, comme il s'en trouve encore aujourd'hui (*f*), des na-

(*a*) Ibid. Cette Isle est dépendante de la Chine.

(*b*) Mœurs des Sauvages, t. 1. p. 40.

(*c*) Letrt. Edif. t. 20. p. 224.

Cette Nation habite loin de la mer dans un pays élévé, où les rivieres ne sont pas encore navigables. La Condamine, Relat. de la riviere des Amazones, p. 106.

(*d*) Mercure de France. Avril 1717. p. 62.

(*e*) Hérod. l. 1. n. 202. l. 3. n. 98 & 99. = Arrian. indic. p. 522, 566. = Arist. de Mor. l. 7. c. 6. t. 2. p. 91. A. = Martini, hist. de la Chine, t 1. p. 20. = Extrait des Hist. Chinois = Anc. Relation des Indes & de la Chine, p. 5. & 15 = Eufeb. Præp. Evang. l. 6 p. 274. B.

(*f*) Voyag. de J. de Lery. p 46. = Rec. des Voyag. au Nord, t. 1. p. 226, 242, t. 8. p. 174, 203, 378. = Lettr. Edif. t. 4. p. 71, 72. t. 23. p. 239. t. 26 p 286. = Journal des Sçav. Juillet 1679 p. 111. = Merc de France, Avril 1717. p. 62. Févr. 1719. p. 42. = Rec. des Voyag. de la Comp. des Ind. Holland t. 1. p. 579. t. 4. p. 579, 586 t. 5. p. 38, 101, 172 = Voyag de Pyrard, 2e Part p. 187. = Voyag. de Corëal, t. 1. p. 162, 231. = Voyag. à la Baye d'Hudson, t. 2.

nations qui mangeoient la chair des animaux crue. Ces faits peuvent nous faire juger quelle a été la groſſiereté & la barbarie du genre-humain après la confuſion des langues & la diſperſion des familles. J'en excepte toujours ceux des deſcendans de Noé, qui continuerent à habiter les cantons que ce patriarche & ſa famille avoient occupés au ſortir du déluge.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

La nature cependant offroit aux premiers hommes pluſieurs indications ſur le feu, & pluſieurs moyens d'aſſurer une découverte qu'on n'imagine pas aiſément avoir jamais pû être ignorée. La foudre ne porte que trop fréquemment la flamme ſur la terre. Les Egyptiens diſoient être redevables de la connoiſſance du feu à un de ces ſortes d'accidens (*a*). Le feu eſt ſouvent occaſionné par la fermentation de certaines matieres réunies dans un même lieu, par le choc des cailloux, & par le frottement des bois. Le vent a plus d'une fois embraſé des roſeaux & des forêts (*b*). C'eſt à cette cauſe que les Phéniciens rap-

t. 2. p. 29. = Hiſt. gén. des Voyag. t xi. p. 26 = Laët, Deſcript. des Indes Occid. l. 6. c. 17. p. 219. c. 26. p. 233.

(*a*) Diod. l. 1. p. 17.

(*b*) Voy. Sanchon. apud Euſeb. p. 35. A. = Thucyd. l. 2. n. 77. p. 147. = Lucret. l. 1. v. 896,

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

rapportoient la découverte du feu (c). Vitruve eſt du même ſentiment (d). Enfin, ſans parler des volcans, on trouve des feux naturels allumés dans preſque tous les païs (e). On voit en Italie (f), & ailleurs (g), des endroits où la terre enflamme les matieres combuſtibles qui ſe trouvent à ſa ſurface. A la Chine, dans le province de Kamſi, il y a des puits de feu dont on ſe ſert pour cuire les viandes, en ſuſpendant à l'ouverture les vaiſſeaux où on la met (h). On voit en Perſe de ſemblables ſouterreins où les anciens Souverains de ce païs avoient établi leurs cuiſines (i). Dans

896, &c. l. 6. v. 1097, &c. = Vitruv. l. 2. c. 1. = Diod. l. 3. p. 217. = Plin. l. 12. ſect. 42. p. 669. = Suid. *voce* Δρυμός. t. 1. p. 629. = Mém. de Trev. Janv. 1749. p. 129.

(c) Sanchon. apud Euſeb. p. 34. D.

(d) Liv. 2. c. 1.

(e) Phyſique de Rohault, 2d Vol. p. 237. = Journal des Sçav. Avril 1685. p. 104. = Colonne, hiſt. nat. t. 1. c. 4. = Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 1. p. 8, 9, 10. = Mém. de Trev. Janv. 1702. p. 9. = Merc. de France, Octob. 1726. p. 2249. 2254. Décemb. 1732. p. 2866. Janv. 1733. p. 129. Févr. p. 34.

(f) Mém. de Trev. Octob. 1708. p. 1753. = Académ. des Scienc. année 1706. M. p. 336.

(g) Piganiol de la Force, Deſcription de la France, t. 5. p. 12.

(h) Hiſt. de la Chine, par le P. Semedo, p. 30. = Martini, Atlas Sin. p. 37. = Colonne, Hiſt. nat. t. 1. p. 377.

(i) Ariſt. de mirab. auſcult. p. 1153, 1163.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Dans plusieurs contrées on trouve des sources d'eaux si chaudes, que les habitans en profitent pour faire cuire leurs alimens. Il suffit d'y plonger les viandes: on n'a besoin ni de vase, ni d'aucune autre précaution (*a*). Enfin il est arrivé, & il arrive encore souvent que les feux souterreins faisant éruption dans le milieu des forêts, & dans des endroits remplis d'arbres ou de broussailles, les embrasent & les consument (*b*). S'il a donc été un tems, où la plus grande partie du genre-humain a été privée de l'usage du feu, ce n'est pas que cet élément ne se manifestât en bien des manieres; mais c'est qu'on ignoroit l'art de s'en servir, d'en avoir à volonté, de le transporter & de le produire après qu'il étoit éteint. Aussi tous les peuples ont-ils retenu & conservé soigneusement les noms de ceux auxquels ils ont cru être redevables d'une découverte si importante (*c*). Ils

(*a*) Journal des Sçav. Mai 1665. p. 73. = Hist. nat. de l'Islande, t. 1 p. 28. &c. = Géographie de Varenius, t. 2. p. 374. édit. de Paris, *in*-12. 1755.

(*b*) Strabo, l. 12. p. 812. = Merc. de Franc. Juill. 1723. p. 203. = Acad. des Scienc. t. 1. p. 426.

(*c*) Voy. Sanchon. apud Euseb. p. 34. D. = Diod. l. 1. p. 17. l. 5. p. 381. = Martini, Hist. de

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ils les ont même regardés comme les inventeurs des arts (*c*); parcequ'en effet il n'y a presque aucun art qui puisse se passer du feu.

Les traditions anciennes, & l'exemple des nations sauvages peuvent nous fournir des conjectures assez justes sur les moyens employés par les premiers hommes pour se procurer du feu lorsqu'ils en avoient besoin. On n'avoit pas été long-tems sans remarquer qu'en frappant deux cailloux l'un contre l'autre il en sortoit des étincelles. On profita de cette découverte (*d*); mais on n'étoit pas toujours à portée d'avoir des cailloux propres à faire du feu. La nécessité, mere des arts, enseigna bientôt les moyens d'y suppléer. On s'étoit apperçu qu'en froissant fortement l'un contre l'autre deux bâtons, d'un bois dur, il en naissoit des étincelles, & même qu'en frottant quelque tems deux morceaux de bois tendre, ils s'enflammoient. C'en fut assez pour apprendre aux premiers hommes la maniere de faire du feu, quand ils le jugeroient à propos. Les Phéniciens racontoient que

de la Chine, t. 1. p. 21. = Hygin. Fab. 144. = Pausan. l. 2. c. 19.

(*c*) Sanchon. Diod. Hygin. Pauf. *locis cit.*

(*d*) Voy. Plin. l. 7. sect. 57. p. 415.

que le froissement des arbres avoit fait inventer le feu (*a*). Les Chinois disent que Sui-gin-schi, un de leurs premiers Souverains, enseigna la maniere d'allumer du feu, en frottant fortement deux morceaux de bois, & les faisant tourner l'un dans l'autre (*b*). Les Grecs avoient à peu-près la même tradition (*c*). C'est encore aujourd'hui la méthode la plus usitée chez les Sauvages (*d*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Des hommes aussi dénués de connoissances que l'étoient les premiers peuples, ne pouvoient pas se procurer une nourriture bien abondante & bien convenable. Chacun alloit de son côté chercher les fruits & les herbes qui croissent dans les bois & dans les campagnes (*e*). Ils mangeoient sans apprêt ce que la terre leur offroit d'elle-mê-

(*a*) Sanchon. apud Euseb. p. 34. D.
(*b*) Martini, Hist. de la Chine, t. 1. p. 21. = Essai sur les Hiéroglyph. des Egypt. p. 448.
(*c*) Plin. l. 4. sect. 22. p. 212. = Solin. c. XI. p. 22. D. = Acad. des Inscript. t. 3. M. p. 385. = Tournefort, Voyag. du Levant, t. 1. p. 244, 245.
(*d*) N. Relat. de la France Equinox. p. 178, 179. = Hist. de la Virginie, p. 313. = Hist. nat. de l'Islande, t. 2. p. 201. = Voyag. de Dampier, t. 1. p. 143.
(*e*) *In medium quærebant.* Virgil. Georg. l. 1. v. 127. = Lucret. l. 6. v. 937, 938.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

même, ſans ſoins & ſans culture (*a*). Ouvrons les annales de tous les peuples, & même de ceux qui par la ſuite ont été les plus éclairés, rien de plus triſte & de plus affreux que la deſcription de leur premier genre de vie. Les Egyptiens originairement ne vivoient que de racines & d'herbes qui croiſſoient dans leurs champs & dans leurs marais, ſans autre principe de diſcernement que le gout qu'ils y trouvoient (*c*). Les Grecs ſe nourriſſoient également dans les premiers ſiécles de racines & de fruits ſauvages (*d*): le gland paroît avoir été alors leur principal aliment (*e*). Il y avoit à Athenes une coutume établie, pour rappeller la mémoire de ces ſiécles d'ignorance & de ruſticité. On préſentoit aux nouveaux mariés, le jour de leurs nôces, une corbeille dans laquel-

(*a*) Voy. Strabo, l. 13. p. 885. = Vitruv. l. 2. c. 1. = Athén. l. 1. p. 12. D. = Diod. l. 1. p. 11. l. 2. p. 151. = Ovid. Metam. l. 1. v. 103. Faſt. l. 4. v. 395. = Ælian. var. hiſt. l. 3. c. 39. = Plut. t. 2. p. 158. A. p. 393. E. = Macrob. de ſomn. Scipion. l. 2. c. 10. p. 153. = Extrait des Hiſt. Chin. = Martini, Hiſt. de la Chin. t. 1. p. 20. 32. = Hiſt. des Incas, t. 1. p. 17.

(*b*) Diod. l. 1. p. 52.

(*c*) Pauſ. l. 8. c. 1.

(*d*) Virgil. Georg. l. 1. v. 147, &c. = Lucret. l. 5. v. 1415. = Plin. l. 7. ſect. 57. p. 412. = Pauſan. l. 8. c. 1.

quelle il y avoit des glands mêlés avec du pain (*a*). On ne doit pas, au surplus, confondre l'espece de glands, dont les Grecs & quelques autres peuples (*b*) faisoient usage, avec celle qui est si commune dans nos forêts; ce fruit est trop amer & trop peu substantiel, pour avoir jamais pû fournir un aliment convenable à l'homme. Les glands si vantés dans les anciennes traditions, étoient d'une qualité très-différente. L'espece dont il s'agit approche beaucoup pour le goût & pour la saveur de nos châtaignes; il en croît, & on en mange encore de pareils dans les parties Méridionales de l'Europe (*c*). Je pense aussi que sous le mot de gland, les anciens comprenoient plusieurs sortes de fruits à coques, tels que celui du hêtre, du noyer, du châtaignier, &c. (*d*). Ce

(*a*) Potter Archæolo. l. 4. c. 18.

(*b*) Strabo, l. 10. p. 825. l. 15. p. 1066, 1069. l. 16. p. 1116. = A. Gell. l. 5. c. 6. p. 312.

(*c*) Voy. Strab. l. 3. p. 233. = Plin. l. 16. sect. 6.

Encore aujourd'hui on sert en Espagne de ces sortes de glands sur toutes les tables; on les mange rôtis comme nos marons. C'est ainsi qu'en usoient autrefois les Grecs. Voy. Plat. de Rep. l. 2. p. 601. A = Plin. l. 15. sect. 25. A. = Suid. *voce* Ἐμψυτῶ βαλαν. t. 1. p. 719.

(*d*) Voyez Porphyr. de abst. l. 2. p. 128. = Pausan. l. 8. c. 2. = Isidor. origin. l. 17. c. 7. p. 148. = Mém. de Trev. Juin 1718. p. 1132.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ce genre de vie primitif n'a pas été tellement aboli qu'il n'en soit resté des traces dans bien des païs. Hérodote parle d'un peuple dans les Indes qui ne vivoit que d'herbages (*a*): Agatarchide (*b*), Diodore (*c*) Strabon (*d*), & quelques autres écrivains (*e*), nomment des nations entieres qui ne subsistoient que de racines & de plantes sauvages. Les relations modernes parlent aussi de plusieurs peuples, dont ces plantes & ces racines font encore aujourd'hui la principale nourriture (*f*).

Les forêts, les mers & les rivieres pouvoient aussi fournir aux premiers hommes quelques secours relativement aux climats qu'ils habitoient. Il est pro-

(*a*) Liv. 3. n. 100.
(*b*) Apud Phot. c. 22. 23.
(*c*) Liv. 3. p. 191.
(*d*) Liv. 11. p. 781 & 798 l. 16. p. 1116. l. 17. p. 1177.
(*e*) Lucret. l. 5. v. 16 & 17. l. 6. v. 932, &c. = Bibl. anc. & mod. t. 22. p. 21.
(*f*) Asia di Baros, Deca 1a l. 1. fol. 13. *verso*. = Pietro d'ella Valle, Lettr. 11. p. 414 = Voyage. de Damp. t. 1 p. 292. t. 2. p. 134 & 156. = Gemelli. t. 2. p. 292. = Lettr. Edif. t. 7. p. 42. t. 10. p. 190. t. 11. p. 82. t. 17. Pref. p. 26. t. 18. p. 214. & 246. t. 25. p. 201. t. 23. p. 384. = Voyag. des Holland. t. 4. p. 586. = Voyag. de Benjamin, p. 56, 57. = Merc. de France, Juillet 1726. p. 1640. Juin 1755, t. 1. p. 141.

En avançant d'après les anciens écrivains, que les

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

probable que dans ces premiers ſiécles on ne faiſoit point de diſtinction entre les différentes eſpeces d'animaux (*a*). Les peuples vivoient alors comme les Sauvages, à qui tout eſt bon juſqu'aux reptiles & aux inſectes, dont la vue inſpire le plus d'horreur & de répugnance (*b*).

Joignons à tous ces témoignages l'autorité des anciennes coutumes, ce dépôt fidele de l'état primitif du genre-humain. On a remarqué de tous les tems une grande conformité entre la nourriture des peuples, & l'eſpece de leurs ſacrifices : ils ont toujours offert à la divinité ce qui faiſoit le principal ſoutien de leur vie. Dans les premiers ſié-

les premiers hommes vivoient d'herbes, de racines, & de fruits ſauvages, je ne prétens pas dire qu'ils ne mangeaſſent point abſolument de chair. J'entens ſeulement que la viande ne faiſoit pas leur nourriture ordinaire & principale, comme elle fait aujourd'hui celle des peuples policés.

(*a*) Diod. l. I. p. 52. = Acoſta, Hiſt. nat. des Ind. l. 7. c. 2.

(*b*) Les Sauvages mangent les rats, les crapauds, les ſerpens, les inſectes, &c. Voyez Hiſt. des Incas, t. 1. p. 300. t. 2. p. 127. = Géograph. Nub. p. 22. = Aſia di Barros, Deca 1a l. 1. fol. 18. = Rec. des Voyag. de la Compag. des Indes Holland. t. 5. p. 169 & 172. = Rec. des Voyag. au Nord, t. 8. p. 174. = Leſcarbot, Hiſt. de la N. France, p. 751. = Voyage de Carpin, p. 37. = Voyag. de Coréal. t. 1. p. 175 & 232. = Voyag. d'Ovington, t. 2. p. 274.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

siécles on n'offroit que des herbes, des fruits & des plantes (*a*). Les Egyptiens, en mémoire de l'utilité dont l'herbe nommée *Agrostis* avoit été à leurs peres, en portoient dans les mains toutes les fois qu'ils alloient aux temples faire leurs prieres (*b*). Il a été aussi un tems où l'on ne faisoit des libations qu'avec de l'eau; le vin n'étant pas encore connu (*c*). On offrit par degrés du miel (*d*), du lait (*e*), de l'huile (*f*), du vin (*g*), de la farine (*h*), & enfin des animaux, quand les hommes eurent trouvé le moyen d'en faire leur nourriture ordinaire (*i*). Comme on ignoroit aussi dans les commencemens l'art d'assaisonner les viandes avec le sel, l'usage s'étoit conservé de n'en point mettre dans les entrail-

(*a*) Theophr. apud Porphyr. de abstin. l. 2. p. 156. = Euseb. Præp. Evang. l. 1. c. 9. p. 28. = Bianchini, Istor. univ. p. 156.

(*b*) Diod. l. 1. p. 92.

(*c*) Theophr. *loco cit.* = Hygin. Poet. Astr. l. 2. c. 29. = Bianchini. p. 307.

(*d*) Theophr. apud Porphyr. de abst. p. 156. = Plato de Legib. l. 6. p. 875 C. = Plut. t. 2. p. 672.

(*e*) Ovid. Fast. l. 4. v. 369. = Plin. in Præfat. p. 3.

(*f*) Theophr. *loco cit.* = Gen. c. 28. vs. 18.

(*g*) Theophr *loco cit.* = Gen. c. 14. vs. 18.

(*h*) Plato, Plin. *locis cit.*

(*i*) Voy. Porphyr. de abst. l. 2. p. 125, &c.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

trailles des animaux offerts en ſacrifices (*a*).

Quelque groſſiere & quelque miſérable que fût la nourriture des premiers hommes, ils n'étoient pas même en état de s'en procurer abondamment; faute d'inſtrumens néceſſaires, & manque d'intelligence, ils devoient gâter & détruire quantité de fruits & de plantes, comme le font les Sauvages qui abbatent les arbres dont ils veulent cueillir les fruits (*b*). Ils n'avoient d'ailleurs ni armes convenables pour la chaſſe, ni machines propres pour la pêche. Les pierres & les bâtons étoient les ſeules armes dont on ſe ſervoit dans les premiers tems (*c*); & même quand par la ſuite on vint à inventer les fléches & les piques, on ne ſçut d'abord d'autre maniere de les armer, qu'avec des roſeaux pointus, des cailloux, des os, ou des arrêtes de poiſſons. On peut ju-

(*a*) Athen. l. 14. p. 661. A.

(*b*) Voyag. de Damp. t. 4. p. 185 & 186. = Lettres Edif. t. 11. p. 315.

Ils n'en uſent ainſi probablement que parcequ'ils ne connoiſſent point de maniere plus commode de cueillir les fruits, & que changeant ſans ceſſe de contrées, ils ne s'embarraſſent gueres de ce qui arrivera par la ſuite dans les cantons qu'ils abandonnent.

(*c*) Hygin. Fab. 274. = Diod. l. 1. p. 28. = Cedren. fol. 19.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

juger, à cet égard, de l'état des premiers hommes par celui de quantité de nations, dont il eſt parlé, ſoit dans les écrivains anciens (*a*), ſoit dans les modernes (*b*). On ne connoiſſoit pas auſſi dans les premiers ſiécles la maniere de pêcher avec des filets. C'eſt un art ignoré des nations barbares (*c*). Les premiers hommes ne ſe ſervoient que de lignes (*d*), dont les hameçons, ſemblables à ceux des Sauvages, n'étoient probablement que de bois, d'os, d'arêtes de poiſſons, ou d'autres matieres groſſieres (*e*). Ils ne connoiſſoient enfin ni l'art d'élever des troupeaux, ni les moyens de faire des proviſions pour ſubvenir à la diſette & à la ſtérilité.

Il n'eſt pas étonnant qu'avec des ſecours

(*a*) Voy. Arrian. indic. p. 565. = Agatarchid. apud Phot. p. 1333. = Diod. l. 3. p. 185 & 191. = Tacit. de mor. Germ. n. 46.

(*b*) Leſcarbot, Hiſt. de la N. Franc. p. 773. = Rec. des Voyag. au Nord, t. 8. p. 175. = Lettres édif. t. 1. p. 132. t. 7. p. 43. = Voyag. de Dampier, t. 1. p. 94. t. 2. p. 142.

(*c*) Relat. de la France Equinox. p. 156. = Voyag. de Dampier, t. 2. p. 142.

(*d*) Sanchon. apud Euſeb. p. 35. C.

(*e*) Voy. Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 204. &c. = Voyag. de la Baye d'Hudſon, t. 2. p. 23. = Rec. des Voyages qui ont ſervi a l'établiſſement de la Compagnie des Indes Holland. t. 4. p. 560. t. 1. p. 578. t. 5. p. 37. = Hiſt. des Incas, t. 1. p. 82, 83. = Voyag. de J. de Lery, p. 170, 171.

cours si peu assurés, les premiers hommes se soient trouvés fréquemment exposés à toutes les horreurs de la faim & de la disette. Je suis convaincu que c'est aux fâcheuses extrémités où ils ont été souvent réduits, qu'il faut attribuer l'usage affreux où étoient anciennement plusieurs peuples de se manger les uns les autres. Qu'il ait été un tems où les hommes n'ont point eu horreur de se nourrir de la chair de leurs semblables, c'est un de ces faits si universellement attestés, qu'il n'est pas possible de le révoquer en doute (*a*): l'exemple de quantité de nations, dans l'un & dans l'autre continent, auxquelles cette nourriture est encore familiere, en est un sûr garant (*b*). On connoît dans l'Asie (*c*), l'Afrique, & l'Amérique (*d*), des peuples qui vont à la chasse des hommes, de la même maniere à peu-près que nous allons à la chasse des bêtes-fauves. Ils tâchent de les prendre en vie & les emmenent dans leurs cabanes,

I. PARTIE, Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

(*a*) Voy. *suprà*, Liv. I. p. 3 & 59.
(*b*) Voy. ibid. p. 4.
(*c*) Merc. de France, Avril 1717. p. 65.
(*d*) Lettres édif. t. 10. p. 231. t. 23. p. 344. t. 25. p. 9. = Lescarbot, Hist. de la Nouv. France, p. 857. = Voyag. de Coréal, t. 1. p. 162 & 228. = Mém. de Trev. Février 1702. p. 91.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

nes, où ils les égorgent à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. C'est, je le répete, le défaut & le manque de nourriture qui ont occasionné & occasionnent quelquefois encore ces horreurs (*a*). L'histoire ne fournit que trop d'exemples, même parmi les peuples policés, des excès auxquels la famine peut porter les hommes (*b*). Des meres ont mangé leurs enfans (*c*); & il suffit de réfléchir aux mouvemens dont quelques navigateurs réduits à la derniere extrémité, avouent s'être sentis affectés (*d*), pour concevoir ce dont l'homme est capable en ces cruels momens. L'anthropophagie n'a pû cesser que quand les peuples ont eu des moyens certains & as-

(*a*) Voy. l'Hist. des Incas, t. 1. p. 253, p. 255, 283, 300. = Voyag. de la Baye d'Hudson, t. 2. p. 117.

(*b*) Voy. Diod. Eclog. ex libro 36. t. 2. p. 528, 529. = Strab. l. 4. p. 308. = Olympiodor. apud Phot. p. 189. = Procop. de Bello Goth. l. 2. c. 20. = Lescarbot, Hist. de la Nouv. France, p. 60. = Hist. de la Virginie. p. 32. = Lettr. Edif. t. 21. p. 165. = Voyag. de Carpin, p. 37. = Laët, Descript. des Indes Occid. l. 4. c. 3. p. 107.

(*c*) Voy. 4. Reg. c. 6. vs. 28, 29. = Jerem. Lament. c. 4. vs. 10. = Jos. de Bello Jud. l. 6. c. 21. = Olympiodor. apud Phot. p. 189.

(*d*) Voy. J. de Lery, Voyag. du Brésil, p. 368. = Rec. des Voyag. de la Compag. des Indes Holland. t. 4. p. 650.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

aſſurés de pourvoir à leur ſubſiſtance ; & ſi cet horrible uſage exiſte encore aujourd'hui dans quelques contrées, c'eſt par une ſuite de l'ignorance & de la barbarie des premiers peuples qui les ont habitées (1).

Le peu de connoiſſance que les premiers hommes avoient du feu & de la maniere de s'en ſervir, ne leur permettoit pas de donner aux alimens, dont ils ſe nourriſſoient, la préparation convenable. Ils ſe contentoient de broyer avec leurs mains, ou entre deux cailloux les plantes & les racines qu'ils arrachoient de terre, & les expoſoient enſuite à l'ardeur du ſoleil. Ils en uſoient à peu-près de la même maniere à l'égard de la chair, &

(1) Quelques Auteurs rapportent qu'il y avoit autrefois dans certains cantons de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique des boucheries publiques de chair humaine. Anc. Relat. des Indes & de la Chine, p. 55 & 132. Biblioth. univ. t. 2. p. 384. Hiſt. des Incas, l. 1. c. 12. p. 51. Hiſt. gen. des Voyag. t. 5. p. 97 & 227. t. 4. p. 630. Mercure de France, Octob. 1717. p. 84. Laët, Deſcript. des Ind. Occid. l. 5. c. 15. p. 166.

Ces récits me paroiſſent peu vraiſemblables. En effet, des peuples aſſez policés pour avoir des marchés publics, ne permettront jamais qu'on y étale la chair de leurs ſemblables, à moins qu'on ne diſe que quand ces peuples ont commencé à ſe policer, ils avoient contracté une telle habitude de manger de la chair humaine, qu'ils n'ont pû s'en défaire, même après qu'ils ont été a portée de ſe procurer facilement & abondamment une nourriture plus convenable.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

& du poiſſon, quand ils étoient aſſez heureux pour s'en procurer. Agatharchide (*a*), Arrien (*b*), Diodore (*c*), Strabon (*d*), Pline (*e*), & même des relations modernes (*f*), parlent de nations qui n'avoient point d'autre maniere de faire cuire leur nourriture, que de l'expoſer aux rayons du ſoleil. Depuis même la connoiſſance du feu, les peuples ont encore été un tems où ils manquoient des moyens propres à faire ſervir cet élément d'une maniere commode à la préparation de leurs alimens. Nous pouvons juger de la groſſiereté & de l'ignorance des premiers hommes par celle de pluſieurs nations dont il eſt parlé dans les Voyageurs modernes.

Les habitans des Iſles Auſtrales découvertes en 1615, n'avoient point d'autre ſecret pour faire rôtir les porcs, que de leur mettre dans le corps des pierres ardentes (*g*). La maniere, dont pluſieurs peuples s'y prennent encore à préſent

(*a*) Apud Phot. c. 12, 19, 22.
(*b*) Indic. p. 566.
(*c*) Liv. 3. p. 185, 189, 191.
(*d*) Liv. 16. p. 1116. A. p. 1118. C.
(*e*) Liv. 7. p. 374. lin. 18.
(*f*) Aſia di Barros, Deca 1a. fol. 18. *verſo*.
(*g*) Rec. des Voyag. qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagn. des Indes Holland. t. 4. p. 583.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

sent pour faire cuire leurs viandes dans l'eau, prouve de leur part une égale ignorance. Ils mettent de l'eau dans le creux d'un rocher, ou d'une grande pierre; ils y jettent ensuite des charbons allumés, ou des cailloux qu'ils ont fait rougir, & parviennent ainsi à échauffer l'eau suffisamment pour faire cuire leurs viandes (*a*). L'incommodité & la difficulté de cette pratique en firent chercher d'abord une qui fût plus aisée. On pensa aux moyens de faire bouillir l'eau dans des vases plus commodes que des rochers ou des grandes pierres. Les Sauvages de la nouvelle France faisoient cuire leurs viandes dans des especes d'auges de bois, en y mettant des pierres rougies au feu, & les renouvellant de tems en tems (*b*).

Les peuples ont dû être bientôt rebutés d'apprêter leur nourriture d'une maniere aussi longue & aussi dégoûtante que celle dont je viens de parler. Il aura donc été question d'imaginer des vaisseaux, qui en recevant directement l'impression du feu, pussent la communiquer à l'eau. Le point essentiel étoit de trouver

(*a*) Hist. des Isles Antilles, p. 17. = Relat de la Gaspésie, p. 51.

(*b*) Lescarbot, Hist. de la Nouv. France, p. 805. = Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 87. = Acosta., Hist. des Ind. Occid. l. 3. c. 2. fol. 174.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ver des matieres communes & faciles à travailler, qui fussent capables de résister assez fortement à l'action du feu, pour donner aux alimens le tems de cuire. On ne sera parvenu à cette découverte qu'aprés différentes tentatives. Il est facile d'en juger par les exemples suivans. Les Sauvages du détroit de Frobisher, se servoient d'especes de chaudieres faites de peaux de poissons fraichement tués (*a*). Dans les Isles Occidentales de l'Ecosse, les habitans employoient au même usage la dépouille des animaux récemment écorchés (*b*). Les Ostiakes apprêtent encore aujourd'hui leurs vivres dans des chaudrons composés d'écorces d'arbres (*c*). A Siam le petit peuple n'a d'autres façon de faire cuire le ris que de le mettre dans un cocos sur le feu, & le ris se cuit en même tems que le cocos brûle; mais le ris acheve de cuire, avant que le cocos soit tout-à-fait consumé (*d*.) Les habitans d'Amboine & de Ternate se servent d'un bambou, ou roseau creux, pour le même usage (*e*).

Ces

(*a*) Rec. des Voyag. au Nord, t. 1. p. 220.

(*b*) Respubl. sive Stat. Scot. & Hibern. divers. autor. p. 33. Voy. aussi Hérod. l. 4. n. 61.

(*c*) Rec. des Voyag. au Nord. t. 8. p. 43.

(*d*) Hist. gén. des Voyag. t. 9. p. 248.

(*e*) Rec. des Voyag. qui ont servi à l'établissement de la Compagn. des Indes Holland. t. 3. p. 322. = Chardin, t. 4, p. 171, 172.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ces expédiens ſont bien groſſiers & bien défectueux. Il falloit renouveller de vaſes à chaque moment. La néceſſité, mere de l'induſtrie, fit bientôt trouver les moyens de faciliter la cuiſſon des alimens. L'hiſtoire nous fournit dans la pratique d'une nation ſauvage un exemple de la maniere dont les premiers hommes ſeront parvenus à ſe faire des vaſes commodes & durables. Il eſt dit dans la relation d'un voyage fait aux Terres Auſtrales, que les babitans de ces climats faiſoient cuire leurs alimens dans des morceaux de bois creuſés qu'ils mettoient ſur le feu; mais comme la flamme n'auroit pas manqué d'endommager promptement ces ſortes de vaſes, pour remédier à cet inconvenient ils s'étoient aviſés de le revêtir de terre graſſe. Cet enduit les préſervoit, & donnoit aux alimens le tems de cuire (*a*).

Une pareille épreuve a dû faire imaginer facilement la poterie. L'expérience ayant appris que certaines terres réſiſtoient au feu, il a été ſimple de ſupprimer le vaſe de bois, qui a cependant donné l'idée de mouler la terre, & indiqué la maniere de l'employer à differens

(*a*) Mém. touchant l'établiſſement d'une Miſſion Chrétienne dans le troiſiéme monde, autrement appellé la Terre Auſtrale, p. 15 & 16.

I. PARTIE, Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

rens usages; art, qui suivant la remarque de Platon, a dû être bientôt inventé, parcequ'on n'a pas besoin du secours des métaux pour travailler les vases de terre (*a*). Il est probable qu'on ne sçut pas d'abord leur donner ce degré de cuisson, & ce vernis qui en fait le principal mérite. Ces premiers vases devoient être comme ceux des Sauvages, d'argile, ou de terre grasse séchée au soliel ou cuite au feu (*b*). Ces peuples ignorent l'art de les vernisser & de leur donner ce que nous nommons la plombée (*c*). C'est le hasard qui aura fait trouver ce secret, comme je le dirai dans un moment (*d*).

La découverte & l'introduction des arts dans les différens climats ont dû faire cesser insensiblement les calamités dont le genre humain fut affligé dans les tems qui suivirent immédiatement la confusion des langues & la dispersion des familles. Leur réunion, & l'établissement des loix surtout, ont opéré cet heureux changement. Les familles rassemblées ont perfectionné les arts; mais jamais les hommes n'auroient pû former

(*a*) De leg. l. 3. p. 805. C.
(*b*) Mœurs des Sauvag. t. 2. p. 87.
(*c*) Voyag. de Frezier, p. 70.
(*d*) *Infrà*. ch. IV.

mer de grandes ſociétés s'ils n'avoient pas trouvé des moyens sûrs de pourvoir à la ſubſiſtance d'un grand nombre de perſonnes raſſemblées & fixées dans un même canton & dans un même lieu; on n'a pû y parvenir que par la découverte de l'agriculture.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Tous les peuples ont reconnu tenir cet art de leurs premiers Souverains. Il eſt dit qu'Oſiris abolit l'uſage où étoient les hommes de ſe manger les uns les autres, en leur enſeignant à cultiver la terre (a.) Les annales de la Chine rapportent que Gin-hoang, un des premiers Souverains de ce païs, inventa l'agriculture, & raſſembla par ce moyen les hommes, qui auparavant erroient diſperſés dans les bois & les campagnes, à la maniere des bêtes brutes (b). On doit entendre dans le même ſens, c'eſt-à dire, de la connoiſſance des alimens convenables, la tradition des Grecs qui attribuoit la ceſſation de l'anthropophagie, à la découverte du miel & à l'uſage que les hommes avoient appris à en faire (b.) Les anciens hiſtoriens font mention des ſoins qu'Alexandre s'étoit donnés pour enſeigner l'agriculture à pluſieurs

(a) Diod. l. 1. p. 17. = Plut. t. 2. p. 356. A.
(b) Martini, hiſt. de la Chine, t. 1. p. 18.
(b) Schol. Pindar. ad Pyth. 4. v. 107. p. 219.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

sieurs nations barbares qu'il avoit rencontrées dans le cours de ses conquêtes (*a*); exemple renouvellé de nos jours dans l'Amérique (*b*). C'est encore dans la vue de prévenir les excès auxquels la disette & la famine sont capables de porter les hommes, que de tous tems les peuples policés ont eu soin d'amasser des provisions pour remédier à la stérilité de la terre dans certaines années (*c*).

La réunion des familles, & l'établissement des sociétés politiques, en donnant naissance aux arts, ont donc procuré aux peuples les principales commodités de la vie. Toutes les sociétés policées ne les ont cependant pas connues également; les progrès des arts ont été différens, dans les différens païs, & chez les différens peuples. C'est ce qu'il faut développer.

La subsistance est le premier & le plus important objet dont on se sera occupé dans les sociétés naissantes; mais ces récherches auront été plus ou moins perfectionnées, relativement au climat &

(*a*) Strabo, l. 11. p. 786, 787. = Plut. t. 2. p. 328. C. = Plin. l. 6. sect. 25. p. 325.

(*b*) Hist. des Incas, t. 1. p. 21, 300, 301. = Nouv. Relat. de la France Equinox. p. 23. = Lettr. Edif. t. 2. p. 179.

(*c*) Voy. Gen. c. 41. vs. 35, &c. = Hist. des Incas, t. 1. p. 21, 192, 237. t. 2. p. 94.

& au génie des différens peuples. Dans quelques païs, on aura commencé par perfectionner l'art de la chasse & de la pêche (*f*). La chasse sur-tout a été chez la plupart des peuples de l'antiquité la principale occupation des premiers hommes. Ils s'y adonnoient autant par le besoin de subsistance, que par la nécessité de défendre leur vie contre les attaques des bêtes féroces (*g*). Il y a encore aujourd'hui quantité de nations de l'un & de l'autre continent qui ne s'occupent que de la chasse & de la pêche (*h*).

Mais les peuples industrieux ne tarderent pas à remarquer que dans cette quantité innombrable d'animaux répandus sur la surface de la terre, il y avoit des especes, qui d'elles-mêmes se réunissoient & vivoient en société. On s'apperçut même que ces especes étoient naturellement moins farouches que les autres. On chercha les moyens de les ap-

(*f*) Sanchon. apud Euseb. p. 35. B.

(*g*) Voy. *infrà*, Liv. VI. c. 1.

(*h*) Hist. nat. de l'Islande, t. 2. p. 221. t. 1. p. 283. = Rec. des Voyag. au Nord, t. 8. p. 16. t. 1, p. 8. = Lettr. Edif. t. 10. p. 200. 315, 316. t. 11. p. 376. t. 23. p. 222. = Hist. des Incas, t. 1. p. 330. = Voyag. de Frezier, p. 130 = Voyag. de Damp. t. 2. p. 142. & 143. = Nouv. Relat. de la France Equinox. p. 26. = Bibl. univ. t. 3. p. 519.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

apprivoiſér, de les renfermer dans des parcs, & de les faire multiplier afin d'en avoir toujours une certaine quantité à ſa diſpoſition. La plupart des peuples ne tiroient dans les premiers ſiécles, & long-tems encore aprés, leur ſubſiſtance que des troupeaux (*a*). Nous connoiſſons pluſieurs nations puiſſantes & très-étendues qui pratiquent encore le même genre de vie (*b*). Leurs troupeaux fourniſſent à tous leurs beſoins. On s'attacha enfin à examiner les différentes productions de la nature, & à trouver les moyens d'en profiter.

La terre offre quantité de plantes & de fruits, qui même ſans être cultivés, fourniſſent à l'homme une nourriture ſolide & agréable. On commença par diſcerner les meilleures eſpeces, & ſurtout celles qui ſe conſervent long-tems après avoir été cueillies: on ſongea à en faire des proviſions (*c*). On apprit enſuite l'art de les faire profiter, & même d'en augmenter le nombre & les qualités par la culture. C'eſt à cette découverte que nous ſommes redevables de cette prodigieuſe quantité d'arts & de ſciences

ces

(*a*) Plato, de Leg. l. 3. p. 804, &c. = Varro, de re Ruſt. l. 2. c. 1.

(*b*) Les Tartares, les Arabes, &c

(*c*) Diod. l. 1. p. 12.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ces dont nous jouiſſons aujourd'hui. Tant que les peuples n'ont connu d'autres moyens de ſubſiſter que la chaſſe, la pêche & le ſoin de leurs troupeaux, ils n'ont pas fait de grands progrès dans les arts. Ce genre de vie les obligeoit à changer continuellement de lieu, & d'ailleurs ne les forçoit pas à faire uſage de toutes les reſſources dont l'induſtrie humaine eſt capable. Les nations qui ne pratiquent point l'agriculture n'ont qu'une connoiſſance très-médiocre des arts & des ſciences. Mais la culture de la terre a contraint les peuples qui s'y ſont adonnés, à ſe fixer dans un même canton, & à inventer quantité d'arts dont ils avoient beſoin pour y réuſſir.



 CHA-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.



CHAPITRE PREMIER.

Agriculture.

L'AGRICULTURE embraſſe pluſieurs objets. Par ce mot nous entendons aujourd'hui l'art de faire venir toutes ſortes d'arbres, de plantes, de fruits & de grains. Mais comme de toutes les parties que cet art comprend, il n'en eſt point de plus importante que le labourage, c'eſt celle par laquelle je crois devoir commencer.



ARTICLE PREMIER.

Du Labourage.

LA CULTURE des grains demande tant de ſoins & de précautions, dépend d'un ſi grand nombre de connoiſſances, exige tant de peines & de préparations, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'un art ſi compliqué ait été long-tems ignoré de la plus grande partie du genre humain On pourroit même demander comment les pre-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

premiers peuples sont parvenus à la découverte du bled, & en général à celle des autres grains qui se cultivent. Nous ne voyons point aujourd'hui dans nos campagnes le froment, le seigle, l'orge, l'avoine & le ris croître naturellement. Supposerons-nous donc que certaines espéces de *gramen* qu'on rencontre dans tous les païs, renferment les principes & l'essence de tous les différens grains qui sont à présent notre principale nourriture? Admettrons nous que la culture développe & perfectionne les qualités de ces sortes de *gramen*, & qu'enfin un travail réitéré peut les porter au point de devenir froment, seigle, orge, avoine, &c. On a, il est vrai, l'expérience que la culture rend certains fruits plus beaux & meilleurs que ceux qui viennent naturellement. On sçait même qu'elle en perfectionne quelques-uns jusqu'à les rendre méconnoissables; mais l'opération qui dénature en quelque maniere ces sortes de fruits, la greffe, n'est pas praticable sur les *gramen*. A l'égard de la simple culture, c'est une erreur de croire qu'elle puisse jamais dénaturer l'essence fondamentale des grains, ni leur espéce. Quelques Auteurs à la vérité l'ont autrefois avancé (*a*); mais le

(*a*) Theophrast. Hist. Plant. l. 2. c. 3. & c. 5. l. 8.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

le contraire eſt aujourd'hui reconnu & avéré (*a*). Les grains ont été créés tels qu'ils exiſtent encore à préſent. Les Anciens même parlent de pluſieurs païs où le bled croiſſoit naturellement (*b*). Si nous ne connoiſſons point aujourd'hui dans nos climats de froment, de ſeigle, d'orge & d'avoine ſauvages, c'eſt ſans doute faute de recherches aſſez exactes de notre part, d'autant plus que, ſelon le témoignage de pluſieurs relations modernes, on en trouve encore dans quelques contrées (*c*).

L'agriculture eſt un de ces arts que le Déluge n'a point abolis entiérement. L'Ecriture nous dit que Noé en étoit inſtruit, & qu'il cultiva la terre au ſortir de l'arche (*d*). Il eſt vraiſemblable que ce

c. 6. = De Cauſ. Plant. l. 4. c. 6. = Plin. l. 18. ſect. 20. p. 111.

(*a*) Voy. Acad. des Sciences, ann. 1708. Mém. p. 85. = Mercure de France, Févr. 1730. p. 299. = Duhamel, Traité de la culture des terres, p. 145. = Mém. de Trév. Mai 1714. p. 814.

(*b*) Plato, *in* Menex. p. 512. = Ariſt. de Mirab. auſcult. p. 1154. A. = Theoph. Hiſt. Plant. l. 4. c. 5. p. 78. = Diod. l. 1. p. 17. l. 5. p. 331 & 384. = Strabo, l. 15. p. 1017. = Plin. l. 18. ſect. 13. p. 108. = Syncell. p. 28. Voy. auſſi ce qu'Herodote dit d'une eſpéce de bled en uſage dans les Indes, l. 3. n. 100.

(*c*) Leſcarbot, Hiſt. de la N. France, p. 251. 255 & 261. = Lettr. Edif. t. 11. p. 385. t. 25. p. 71. = Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 1. p. 250. = Laët, Deſcript. des Indes Occid. l. 2. c. 1. p. 34.

(*d*) Gen. c. 9. vs. 20.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ce Patriarche fit part de cette connoissance à ses descendans. Leur dispersion occasionnée par la confusion des langues, fit oublier à quantité de familles l'art de cultiver la terre; mais cette découverte ne se perdit point dans les sociétés qui continuerent d'habiter les plaines de Sennaar & les cantons circonvoisins. La connoissance du labourage paroît aussi s'être conservée chez les familles qui se sont fixées de bonne heure dans des païs, dont le sol étoit léger, facile à cultiver, naturellement fertile & abondant. Toutes ces conjectures sont fondées sur l'Histoire. Elle nous apprend que les habitans de la Mésopotamie, de la Palestine, de l'Egypte, & peut-être de la Chine, se sont appliquées à l'agriculture dès les tems les plus reculés. La connoissance du labourage étoit d'une si haute antiquité chez les Babyloniens, qu'elle remontoit aux premiers siécles de leur Histoire (*a*). On ne peut pas douter en effet que l'agriculture n'ait été connue très-anciennement dans ces contrées. Moïse dit que Nembrod & Assur bâtirent plusieurs villes (*b*): il seroit difficile de concevoir comment ils auroient pû y réussir sans

(*a*) Beros. *apud* Syncel. p. 28 & 29.
(*b*) Gen. c. 10. vs. 10, 11 & 12.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jufqu'à la mort de Jacob.

fans le fecours de l'agriculture. La tradition des Phéniciens faifoit remonter aux premiers tems l'ufage du labourage (*a*), tradition confirmée également par l'autorité de l'Ecriture-fainte. Il y eft dit qu'Ifaac, pendant fon féjour dans la Paleftine, fema & recueillit au centuple (*b*). Les Egyptiens faifoient honneur de cette découverte à Ifis & à Ofiris fon époux (*c*). L'agriculture devoit être en effet extrêmement ancienne chez ces peuples. Nous voyons Abraham, dans un tems de famine, fe retirer en Egypte (*d*), & Jacob y envoyer fes enfans acheter du bled dans de pareilles circonftances (*e*). Les Chinois voudroient difputer à tous les peuples, dont je viens de parler, l'ancienneté du labourage: ils prétendent avoir appris cet art de Chin-nong fucceffeur de Fo-hi (*f*). Quoiqu'il en foit, c'eft de ces diverfes contrées & de plufieurs autres encore fans doute, que l'art de cultiver les grains aura été fucceffivement tranfporté dans différens climats. Les Grecs, par exemple,

(*a*) Sanchon. *apud* Eufeb. p. 36. C.
(*b*) Gen. c. 26. vs. 12.
(*c*) Diod. l. 1. p. 17 & 18. = Plut. t. 2. p. 356. A.
(*d*) Gen. c. 12. vs. 10.
(*e*) Gen. c. 42. vs. 2.
(*f*) Martini, Hift. de la Chine, l. 1. p. 32. = Hift. gén. des Voyages, t. 6. p. 196.

ple, disoient que l'agriculture leur avoit été apportée d'Egypte (*a*) : les Romains étoient persuadés qu'elle étoit venue en Italie, de l'Afrique & de la Gréce (*b*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On peut croire aussi que quelques peuples n'auront dû qu'à eux-mêmes la découverte des grains & l'art de les cultiver. Parmi les familles qui dans leurs courses vagabondes en avoient perdu la trace les grains croissoient naturellement. Elles auront cherché alors les moyens de mettre à profit ce bienfait de la Providence. Mais cette espéce de peuple n'aura pû parvenir qu'assez difficilement à trouver la méthode de cultiver les grains.

Il leur a fallu d'abord inventer les instrumens & les outils propres au labourage ; le nombre en est assez grand. Ces premiers laboureurs ne cultivoient la terre qu'à force de bras, & avec des outils très grossiers & très-imparfaits (*c*). Tel étoit l'état des habitans du Pérou lors de la découverte de ces climats. Ils n'avoient ni charrues, ni bêtes de somme. Ils se servoient de certaines pelles tranchantes ; & quand la terre étoit suffisam-

(*a*) Diod. l. 1. p. 34. l. 5. p. 385.

(*b*) Festus, *voce* Libycus campus ; p. 210. Cicero, t. 4. p. 478.

(*c*) Diod. l. 3. p. 232, 233. = Plut. t. 2. p. 378 & 379.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ſamment préparée, ils y ſemoient leurs grains, en faiſant des trous avec un bâton (*a*). Il y a encore aujourd'hui quantité de peuples qui n'ont rien imaginé de mieux que ces anciennes pratiques (*b*). Les Sauvages de la nouvelle France labourent leurs champs avec des inſtrumens de bois faits comme la houe dont ſe ſervent nos vignerons (*c*); d'autres avec des pelles (*d*); quelques-uns n'ont même que des crocs de bois (*e*). L'inſtrument commun des Négres de la Gambra, pour ouvrir la terre, eſt une ſorte de pelle aſſez ſemblable à leurs rames (*f*): d'autres n'ont que des eſpéces de truelles (*g*). La méthode des Négres du Sénégal, eſt de ſe mettre cinq ou ſix dans un champ & de le remuer avec leurs épées (*h*). Les anciens habitans des Canaries ne labouroient la terre qu'avec des cornes de bœuf (*i*).

Ces

(*a*) Conquête du Pérou, t. 1. p. 47. = Hiſt. des Incas, t. 2. p. 83.
(*b*) Voy. l'Hiſt. gén. des Voyag. t. 3. p. 117.
(*c*) Leſcarbot, Hiſtoire de la Nouv. Franc. p. 778.
(*d*) Lettr. Edif. t. 12. p. 10.
(*e*) Leſcarbot, p. 834. = Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 76 & 106. = Voyag. de Coréal. t. 1. p. 33.
(*f*) Hiſt. gén. des Voyag. t. 3. p. 188 & 189.
(*g*) Ibid. t. 5. p. 67.
(*h*) Ibid. t. 2. p. 302.
(*i*) Ibid. p. 229 & 252.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ces pratiques informes & grossieres n'auront jamais eu lieu que dans les contrées où les connoissances les plus essentielles & les plus utiles avoient été totalement mises en oubli. Ailleurs on se servoit pour cultiver la terre d'outils infiniment plus commodes & beaucoup moins défectueux. Plusieurs peuples connoissoient dès les premiers siécles, après la dispersion, les moyens d'épargner leurs peines, & de se préparer en même tems des récoltes abondantes, en employant des machines qui pussent fendre la terre d'une maniere plus efficace que celles dont je viens de parler. On ne peut douter que dès-lors la charrue ne fût en usage dans quelques contrées. Nous en avons une preuve à l'égard des Egyptiens, dans le culte rendu par ce peuple aux taureaux sacrés qu'ils appelloient Apis & Mnévis. Rien de plus connu & de plus ancien que ce culte. Il étoit fondé sur les services que ces animaux avoient rendus à ceux qui passoient pour avoir enseigné l'usage du bled (*a*). J'ai déja dit que les Egyptiens croyoient être redevables de ce bienfait à Osiris (*b*). Ce Prince passoit pour avoir inventé la charrue (*c*). On disoit mê-

(*a*) Diod. l. 1. p. 25.
(*b*) *Supra*, p. 81.
(*c*) *Primus aratra manu solerti fecit Osiris.* Tibul. l. 1. Eleg. 7. v. 29.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

même qu'il avoit montré aux Scythes à se servir de bœufs pour le labourage (*a*). Il est certain d'ailleurs par l'Ecriture, que l'usage de labourer étoit établi en Egypte dès le tems de Joseph (*b*). Il étoit aussi ancien dans la Palestine. Les Phéniciens, c'est-à-dire, les premiers peuples qui aient habité cette contrée, attribuoient l'invention de la charrue à Dagon qui passoit pour être fils du Ciel (*c*). On vient de voir qu'Isaac étant dans la Palestine, sema & recueillit au centuple: fait qui suppose nécessairement que dès-lors l'art de labourer étoit bien connu dans ces cantons. On voit aussi que dès le tems de Job on labouroit dans l'Arabie avec des bœufs (*d*). Les Chinois enfin prétendent tenir la charrue des Chin-nong successeur de Fo-hi (*e*).

La fabrique des premieres charrues étoit très-simple. Cette machine assez compliquée aujourd'hui dans certains païs, étoit composée originairement d'un seul morceau de bois très-long, & courbé de maniere qu'une partie enfonçoit dans la terre, & l'autre servoit à ate-

(*a*) Eustath. *ad* Dionys. Perieget. v. 306.
(*b*) Gen. c. 45. vs. 6.
(*c*) Sanchon. *apud* Euseb. p. 37. D.
(*d*) Chap. 1 vs. 14. Voy. notre Dissertat.
(*e*) Martini, Hist. de la Chine, l. 1. p. 32.

teler les bœufs. Il n'y avoit point de roues. On y avoit feulement ajoutés un manche pour que le conducteur de la charrue pût la diriger & la faire tourner à fa volonté. Telles étoient les anciennes charrues dont les Grecs fe fervoient (*a*). On en trouve encore aujourd'hui le modéle dans celle dont fe fervent les habitans de la Conception au Chili. Leur charrues ne font faites que d'une feule branche d'arbre crochue tirée par deux bœufs (*b*). On en vint enfuite à les faire de deux pieces, l'une plus longue où l'on atteloit les bœufs, l'autre plus petite & adaptée de maniere qu'elle fervoit de foc & entroit dans la terre. Ces charrues étoient encore très-fimple & n'avoient point de roues. On en peut juger par la defcription que les hiftoriens Chinois font de cet inftrument, dont ils regardent Chin-nong fucceffeur de Fo-hi, comme l'inventeur. ,, Ils difent qu'anciennement les peuples fe nourriffoient des
,, fruits des arbres, des plantes, & de
,, la chair des animaux, fans fçavoir
,, labourer ni femer. Chin nong ayant
,, égard aux faifons & à la qualité des
,, terreins, tailla un morceau de bois &
,, en

(*a*) Voy. Hefiod. op. v. 443. = C'eft celle que les Grecs appelloient Ἄροτρον αὐτόγυον.

(*b*) Voyag. de Frezier, p. 70.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

„ en fit un inſtrument appellé *ſu*, qui „ ſert à atteler les bœufs. Il courba „ enſuite & fit durcir au feu un autre „ morceau de bois pour en faire un „ ſoc, & de cette maniere il apprit aux „ hommes à labourer la terre (*a*)".

Il y a bien de l'apparence que les Egyptiens ont employé auſſi cette ſorte de charrue dès les premiers tems. Nous en retrouvons la deſcription dans Héſiode (*b*); & il eſt naturel de préſumer que les Egyptiens en inſtruiſant les Grecs de l'agriculture (*c*), leur avoient communiqué en même tems leurs charrues; l'uſage même en ſubſiſte encore aujourd'hui dans certain cantons de la haute Egypte (*d*). Les Latins n'en ont point

(*a*) Extrait des Hiſt. Chin. p.

(*b*) Op. v. 443.

C'eſt celle que les Grecs appelloient ἄροτρον πηκτὸν.

(*c*) Voy. la 2e Part. Liv. II. ſect. 2. c. 1.

(*d*) On en peut voir la figure dans le Voyage d'Egypte, par Norden, t. 1. planche 56.

Si l'on en croit Hèrodote, l. 2. n. 14. Ælian. hiſt. animal. l. 10. c. 16. Plin. l. 18. ſect. 47. Plut. t. 2. p. 670. anciennement les Egyptiens ne labouroient point leurs terres. Ces auteurs diſent qu'auſſitôt après l'écoulement de l'inondation, chacun ſémoit ſon champ dans le tems que la terre étoit encore molle & détrempée; on y lâchoit enſuite des pourceaux, qui foulant la ſémence avec leurs pieds, la faiſoient entrer dans la terre.

point connu d'autres pendant fort long-tems (*a*). Telles font auffi à peu près celles dont on fe fert dans les provinces méridionales de la France, & généralement dans tous les païs chauds (*b*). J'obferverai feulement que, dans les fiécles dont je parle, il n'entroit ni fer, ni aucun autre métal dans les charrues, & même long-tems encore après, comme il paroît par la defcription qu'Héfiode fait de celles dont les Grecs fe fervoient (*c*). Strabon parle auffi de peuples

I. PARTIE. Depuis le Déluge jufqu'à la mort de Jacob.

Ce fait, tel qu'il eft rapporté par ces auteurs, m'a toujours paru extrêmement fufpect. Il n'eft pas vraifemblable en effet que les Egyptiens aient employé les pourceaux pour enfoncer les grains femés fur la fuperficie de la terre. Ces animaux font très-voraces, & plus propres à manger les grains qu'à les fouler. D'ailleurs il ne feroit point poffible à des pourceaux de fe tirer du limon de ces terres où celui qui feme enfonce lui-même jufqu'aux genoux. Maillet, Defcript. de l'Egypte, Lettr. 9. p. 7.

Je fuis donc perfuadé premierement qu'Elien, Pline, Plutarque, n'ont parlé que d'après le récit d'Hérodote. Car il eft certain, par le témoignage de Diodore, l. 1. p. 43 & de Pline lui-même, *loco cit.* & par celui des Voyageurs modernes, qu'on a labouré & qu'on laboure encore les terres en Egypte. Je crois enfuite qu'Hérodote lui-même, qui probablement n'avoit jamais vu labourer ni femer en Egypte, n'a parlé que d'après quelque récit qu'il aura fans doute mal compris & encore plus mal rendu. Voyez les jugemens fur quelques ouvrages nouveaux, Avignon 1745, *in*-12. t. 10. p. 241, &c.

(*a*) Voy. Virgil. Georg. l. 1. v. 169.

(*b*) Voy. Lettr. Edif. t. 12. p. 91.

(*c*) Op. 1. 443, &c.

I. PARTIE
Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ples qui ne se servoient que de charrues de bois (*a*). Aujourd'hui encore il en est de même en Mingrelie (*b*), & dans plusieurs autres païs.

Une réflexion, au reste, qui ne doit point échapper, c'est que l'espece de ces charrues prouve ce que j'ai dit plus haut, que l'invention du labourage étoit due aux peuples qui ont habité des terres légeres & faciles à cultiver. Ils n'avoient pas besoin d'instrumens plus forts que ceux dont nous venons de parler. Ces sortes de terreins ayant peu de profondeur & de consistance, ne demandoient qu'un labour superficiel & très-léger. Les terres fortes, au contraire, étant naturellement très-compactes & sans beaucoup d'interstices entre les parties qui les composent, si on ne les ouvre profondément, le fond en demeure froid, immobile & sans action. Ce n'est que par ce moyen qu'on peut parvenir à y faire pénétrer l'action du soleil & les impressions de l'athmosphére. De-là la différence des charrues.

Les anciens ne se servoient gueres que de bœufs pour le labourage: les Grecs, qui parloient de l'ancien Bacchus comme de l'inventeur de l'agriculture (*c*), di-

(*a*) L. II. p. 767.
(*b*) Chardin, t. I. p. 127.
(*c*) Diod. l. 4. p. 249. l. 3. p. 232.

disoient que c'étoit lui qui le premier avoit amené les bœufs, des Indes dans l'Europe (*a*). On peut cependant inférer d'un passage du Deutéronome, qu'anciennement on étoit aussi dans l'usage d'employer quelquefois les ânes au labour des terres. Moïse y défend aux Israélites d'atteler à une même charrue un âne & un bœuf (*b*).

I. PARTIE; Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ce n'est pas assez d'avoir semé le grain, il faut encore prendre des précautions pour le faire germer. Il faut renverser la terre dessus & l'en couvrir, afin qu'il ne perde point la substance qui lui est nécessaire pour croitre & pour mûrir. C'est à quoi la herse est destinée, instrument fort utile, & dont l'invention est très-ancienne, puisqu'il en est parlé dans le livre de Job (*c*). Les Chinois ont même conservé le nom de celui qu'ils regardent comme l'inventeur de la herse. Ils donnent de grands éloges dans leurs livres à cette invention, ignorée des Grecs pendant fort long-tems, comme je le dirai à l'article de ces peuples.

Je ne dois point finir l'article qui nous occupe, sans faire remarquer les soins que

(*a*) Plut. t. 2. p. 262. B.
(*b*) Deuter. c. 22. vs. 10.
(*c*) C. 39. vs. 10. Voy. le P. Calmet.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

que de tous les tems les peuples policés se sont donnés pour fertiliser la terre, & lui faire porter plus de fruits qu'elle n'en devroit rendre naturellement.

Dans les premiers âges où l'on a cultivé la terre, on a dû la trouver d'une extrême fertilité. Isaac ayant semé recueillit au centuple (*a*); Mais cette fécondité n'a pû être ni générale ni de longue durée. La terre s'épuise en rapportant. On a donc été bientôt obligé de chercher les moyens de la ranimer & de lui redonner les sels dont elle a besoin pour la production des grains. Les anciens avoient plusieurs pratiques pour féconder leurs terres. Ils y employoient le fumier, les cendres de certaines plantes, la marne, les sels, &c.

On ne peut point fixer le tems où l'on a commencé à fumer les champs destinés au labour. On entrevoit seulement à travers les ténebres qui envelopent toujours les anciennes traditions, que cet usage à dû être fort ancien dans certains païs. L'Italie attribuoit cette invention à Saturne (*b*). Cela veut dire que la tradition de ces peuples faisoit remonter à des tems très-reculés l'art de fumer les terres.

On

(*a*) Gen. c. 26. vs. 12.
(*b*) Macrob. Saturn. l. 1. c. 7. p. 218.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On doit rapporter au même but les ſoins que les Egyptiens s'étoient donnés pour arroſer leurs champs. Ces peuples habitoient un climat naturellement ſtérile & ingrat (*a*); mais à force de ſoins & de travaux, ils parvinrent à rendre l'Egypte la plus fertile contrée qu'on ait connue dans l'antiquité. On ſçait qu'elle jouiſſoit de cette réputation dès le tems d'Abraham. Ce patriarche fut y chercher un aſyle contre la famine qui déſoloit tous les pays voiſins (*b*). Si l'on en croit même les hiſtoriens prophanes, les Egyptiens avoient dès lors exécuté de fort grands ouvrages pour tirer du Nil le parti le plus avantageux qu'il étoit poſſible. Oſiris avoit, dit-on, fait border ce fleuve de part & d'autre, de puiſſantes digues, & conſtruire des écluſes pour arroſer les terres, à proportion qu'il en étoit beſoin (*c*). On place auſſi vers ces tems à peu-près la conſtruction du lac Mœris deſtiné aux mêmes uſages (*d*). Il peut y avoir peut-être

(*a*) Voyag. d'Egypte par Granger, p. 12. & 25, 26.

(*b*) Gen. c. 12. vs. 10.

(*c*) Diod. l. 1. p. 23.

(*d*) Ibid. p. 61.

Il n'eſt pas aiſé de déterminer le tems où a régné le Prince auquel on l'attribue. Tout ce que l'on voit, c'eſt

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

être quelques doutes sur la magnificence & la grandeur de ces ouvrages; mais il est toujours certain, que dès l'antiquité la plus reculée les Egyptiens avoient fait de grands travaux pour l'amélioration de leurs terres. Moïse le fait assez connoître, lorsque parlant de la terre promise aux Israélites, il leur dit: „ La terre dont vous allez prendre possession n'est pas comme la terre d'Egypte d'où vous êtes sortis, & où après que l'on a jetté la semence on fait venir l'eau par des canaux pour l'arroser, comme on fait dans les jardins (*a*). "

La maniere de faire la récolte est un objet fort important. Les premiers hommes, faute de connoissances, n'auront pas recueilli des productions de la terre tout ce qui auroit dû leur en revenir. Il se sera passé quelque tems avant qu'on ait inventé les instrumens propres à couper les épis; on aura commencé vraisemblablement par les arracher. Aujourd'hui encore il y a des nations qui ne connoissent point d'autre maniere de faire

c'est qu'Hérodote, l. 2. n. 101, 102. & Diod. l. 1. p. 62. font Mœris plus ancien que Sesostris; & l'opinion la plus probable est que Sesostris regnoit vers l'an 1659. avant J. C.

(*a*) Deut. c, 11. vs. 10 & 15.

faire la récolte (*a*). La longueur de ce travail aura fait chercher les moyens de l'abréger. Il n'a pas dû être bien difficile d'imaginer quelque inſtrument propre à couper à la fois pluſieurs épis. La faucille, ou quelque machine approchante remonte à la plus haute antiquité. Toutes les anciennes traditions parlent de la faulx de Saturne (*b*), qui paſſoit pour avoir enſeigné aux hommes de ſon tems à cultiver la terre (*c*). Ce fait ſuppoſe, à la vérité, l'art de travailler les métaux, connoiſſance dont peu de nations auront d'abord joui (*d*): les autres y auront ſuppléé par différens moyens. On en peut juger par ce que les relations modernes nous apprennent de certains peuples. Les habitans du Paraguay coupoient leurs bleds avec des côtes de vache qui leur tenoient lieu de faucilles (*e*).

L'art de ſéparer le grain d'avec l'épi, & de l'en faire ſortir facilement, aura été

(*a*) Hiſt. gén. des Voyag. t. 3. p. 117. = Voyag. de Damp. t. 4. p. 228.

(*b*) Plut. t. 2. p. 275. A. = Macrob. Sat. l. 1. p. 217. = Bannier, Explicat. des Fabl. t. 3. p. 429. 430.

(*c*) Diod. l. 5. p. 383. = Macrob. Sat. l. 1. p. 217.

(*d*) Voy. *infrà*, Chap. IV.

(*e*) Lettr. Edif. t. 11. p. 420.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

été pour bien des peuples le sujet de plusieurs réflexions & de plusieurs expériences. La pratique la plus usitée dans l'antiquité, étoit de préparer en plein air une place en battant bien la terre, d'y répandre les gerbes, & de les faire fouler par des bœufs ou par d'autres animaux qu'on faisoit passer & repasser dessus plusieurs fois. Il paroît que du tems de Moïse c'étoit la méthode des peuples de l'Asie & de l'Egypte (*a*); c'étoit aussi celle des Grecs (*b*), & de quantité d'autres nations (*c*): on se servoit encore de grosses planches hérissées de chevilles, ou de cailloux pointus qu'on traînoit sur les gerbes (*d*); c'est la pratique des Turcs. Enfin on a imaginé de froisser les épis par le moyen de voitures pesantes, telles que les charoits, les traîneaux; cette méthode paroît avoir été pratiquée & inventée par les habitans de la Palestine (*e*). Dans l'Italie & dans la Gascogne, on emploie encore à présent à cet

(*a*) Deut. c. 25. vs. 4.

(*b*) Iliad. l. 20. v. 495, &c.

(*c*) Elien dit que pour empêcher les bœufs employés à ce travail, de manger le bled & la paille, c'étoit autrefois l'usage de leur frotter la bouche de fiente. *Histor. animal.* l. 4. c. 25.

(*e*) Voy. Scheuchzer, Phys. sacr. t. 7. p. 241. col. B. §. 2.

(*f*) Voy. Varron, de Re Rust. l. 1. c. 52.

cet usage les charettes ou les traîneaux. En Chine, la maniere de battre le bled, est de faire passer sur les épis un rouleau de marbre brut (h). Toutes ces pratiques subsistent encore aujourd'hui dans la plupart des pays chauds (i) : le fléau n'est point en usage dans le Levant (k), où a commencé l'agriculture.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Quant à la maniere de netoyer le bled après l'avoir battu, la premiere aura été de jetter en l'air plusieurs fois le grain mêlé avec la paille ; le vent emporte la paille pendant que le grain retombe sur l'aire par son propre poids: on se servoit pour cet effet de pelles, ou de quelque machine approchante. Ce qu'il y a de certain, c'est que le van est de la plus haute antiquité (l). Mais le van des anciens ne ressembloit point au nôtre. On conjecture qu'il étoit fait comme une espéce de pelle (m). Au surplus cette maniere de vanner les grains se pratique encore aujourd'hui dans l'Italie & dans tous les pays chauds (n).

ART-

(h) Hist. gén. des Voyag. t. 5. p. 459.
(i) Ibid. p. 187.
(k) Calmet, t. 4. 2e Part. p. 339.
(l) *Mystica vannus iacchi.* Virgil. Georg. l. 1, v. 166.
(m) Odiss. l. 11. v. 125. Voy. sur ce sujet les notes de Mad. Dacier, t. 2. p. 479.
(n) Calmet, t. 4. 2e Part. p. 341. = Astruc, Mém. pr. l'Hist. nat. de Languedoc, p. 354.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ARTICLE SECOND.

De l'art de faire le pain.

LE BUT & la fin de tous les travaux du labourage est de se procurer du pain. Quelque ordinaire que soit aujourd'hui cet aliment, l'art de le préparer a eu des commencemens très-grossiers, & différens progrès, de même que toutes les autres inventions humaines. Plusieurs peuples n'ont pas connu dès le premier moment qu'ils ont eu du bled, le secret de le convertir en farine, & la farine en pain. Combien de vastes contrées dans l'un & l'autre continent, où, quoiqu'il y ait des grains, l'usage du pain est encore entiérement inconnu? Il n'est pas même aisé de faire sentir comment certains peuples ont pû s'appercevoir des propriétés du bled & de son extrême utilité. Les degrés qu'il y a entre cette plante en nature, & sa conversion en pain, sont immenses. Cependant il n'y a jamais eu que cet objet qui ait pû engager des nations entieres à s'adonner au labourage, qui de tous les travaux de l'homme est sans contredit le plus rude, & celui qui lui coûte le plus de soins & d'attentions. On

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On a vû dans l'antiquité quantité de peuples (*a*), comme il s'en trouve plusieurs encore aujourd'hui (*b*), qui n'ont jamais pû se résoudre à cultiver la terre. Les incommodités de la vie errante leur ont paru préférables aux douceurs de la vie sédentaire qu'ils ne pouvoient se procurer qu'au moyen de l'agriculture (*c*). Il a donc fallu que les nations qui se sont livrées à tous les travaux qu'exige la culture du bled, sçussent auparavant que cette plante fournit à l'homme l'aliment le plus solide & le plus convenable: & c'est, à mon avis, une nouvelle preuve que plusieurs familles même depuis la dispersion & la confusion des langues, avoient conservé quelques notions des arts les plus utiles.

A l'égard des autres familles auxquelles la vie errante avoit fait perdre ces premieres teintures, & qui ont été obligées ensuite de les retrouver, voici les conjectures que les anciens nous fournissent sur la maniere dont ces familles seront parvenues à découvrir l'art de faire

(*a*) Herod. l. 4. n. 97. = Cæs. de Bello Gall. l. 6. n. 20. = Strabo, l. 11. p. 753, 754 & 781. l. 16. p. 1084 & 1115. l. 17. p. 1184 & 1190. = Tacit. de Mor. Germ. n. 46.

(*b*) Les Tartares, les Arabes & les Sauvages, Voy. Merc. de France, Juin 1755, 1. vol. p. 141.

(*c*) Voy. Tacit. de Mor. Germ. n. 46.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

faire le pain. On a commencé, disent les anciens, par manger les grains tels que la nature les produit, & sans aucune préparation (a). Selon Posidonius, philosophe fort ancien & fort estimé, cette expérience a suffi pour qu'en consultant la nature on ait découvert l'art de convertir le bled en pain. On a dû observer, dit-il, que les grains étoient d'abord broyés par les dents, & leur substance ensuite délayée par la salive; qu'en cet état remués & rassemblés par la langue, ils descendoient dans l'estomac, où ils recevoient le degré de cuisson qui les rendoit propres à être convertis en nourriture. Sur ce modèle, on forma le plan de la préparation qu'on devoit donner au bled pour être converti en aliment. On imita l'action des dents en broyant le bled entre deux pierres; on mêla ensuite la farine avec de l'eau; & en remuant & pétrissant ce mêlange, on en fit une pâte qu'on mit cuire d'abord sous la cendre chaude, ou de quelque autre

(a) Hippocrat. de prisca Medic. c. 2. t. 1. p. 154. = Theophrast. *apud* Schol. Hom. *ad* Illiad. l. 1. v. 449. = Suid. *voce* Οὐλοθυτ t. 2. p. 738. = Cœl. Rhodig. Lect. antiq. l. 18. c. 38. p. 1037. Plusieurs faits prouvent d'ailleurs qu'on peut se nourrir de grains de bled verd. Voyez S. Luc, c. 6. vs. 1. = Lettr. Edif. t. 17. p. 302. = Acad. des Inscript. t. 16. H. p. 258.

autre maniere, jusqu'à ce qu'ensuite & par degrés on eût inventé les fours (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Quoiqu'il en soit de cette conjecture, exposons ce que l'antiquité peut nous fournir de lumieres sur les différentes préparations qu'on a données successivement au bled. Examinons l'usage qu'on en fait, & jugeons du passé par ce qui se pratique encore de nos jours chez plusieurs nations de l'un & de l'autre continent.

J'ai dit ailleurs que les plantes, les herbes & les racines avoient été pendant un tems la principale nourriture de presque tous les premiers habitans de la terre; ils faisoient probablement griller ou bouillir ces plantes & ces racines, comme en usent encore à présent certaines nations (*b*). Je pense qu'originairement plusieurs peuples n'auront point connu d'autre maniere de préparer le bled. On aura commencé par faire griller légérement les épis qu'on arrachoit encore verds & pleins de séve; on les passoit sur un feu clair & ardent; en les frottant après entre les mains, on en détachoit les grains qu'on mangeoit sans autre apprêt. Cette conjecture me paroît d'autant plus vraisemblable, que du tems

(*a*) *apud* Senec. Ep. 91. p. 409.
(*b*) Voy. l'Hist. nat. de l'Islande, t. 1. p. 53.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tems d'Hérodote cet usage subsistoit chez quelques peuples de l'Inde (*a*), & que de nos jours c'est encore la maniere dont quantité de nations Sauvages emploient & préparent leurs grains (*b*).

Mais cet usage a dû s'abolir à mesure que les peuples, dont je parle, se seront policés. Cette espéce de nourriture ne pouvant durer qu'environ un mois, ils auroient perdu le principal avantage des grains, qui est de pouvoir se garder, & de fournir, en attendant la récolte, une nourriture certaine & abondante. Ces peuples auront donc étudié l'art d'employer le bled tel qu'il est après sa maturité; mais ils auront vraisemblablement fait bien des tentatives avant que de trouver la préparation convenable pour convertir cette plante en aliment.

Il n'est pas possible de manger en substance le grain sec & couvert de son enve-

(*a*) Liv. 3. n. 100. = Voy. aussi Levit. c. 2. vs. 14. = Casaub. *in* Athen. l. 14. c. 16. p. 923.

(*b*) Hist. de la Virginie, p. 246. = Voyag. de Frezier, p. 62. = Hist. gén. des Voyages, t. 3 p. 167. Aujourd'hui dans plusieurs Provinces les enfans sont dans l'usage, lorsque le bled est encore verd, & approche de la maturité, d'arracher des épis & de les passer sur un feu clair & ardent. Ils les frottent ensuite dans leurs mains pour en détacher les grains. Ces grains encore verds & à moitié rotis, ne sont pas d'un goût désagréable.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

velope, il a donc fallu chercher différens moyens de le préparer. Nous ne trouvons rien de plus généralement établi dans les premiers tems, que l'usage de torréfier les grains. Presque tous les peuples connus l'ont pratiqué (*a*), & les Sauvages le pratiquent encore actuellement (*b*). Quelle pouvoit en être la raison ? Voici celle qui m'a paru la plus vraisemblable. Nous avons vû qu'originairement on mangeoit le grain tel qu'il sort des mains de la nature. De toutes les plantes frumentacées l'orge a été, si l'on en croit les Anciens, la premiere dont les peuples se soient nourris (*c*); les grains d'orge sont enveloppés d'une certaine balle ou pellicule dont on ne peut les dépouiller que par le moyen de la meule. La plupart des premiers hommes n'avoient point l'usage des moulins. Au défaut de cette machine, ils se servoient du feu pour dé-

(*a*) Voy. Appollon. Rhod. l. 1. v. 1072. = Virgil. Georg. l. 1. v. 267. = Ovid. Fast. l. 6. v. 693 l. 6. v. 313. = Plin. l. 18. sect. 2e. = Festus *in voce* Ador. p. 8. = Servius *ad* Æneid. l. 1. v. 179. = Le P. Calmet, t. 2. p. 868. t. 4. 2e Part. p. 337.

(*b*) Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 86. = Voyages des Frezier, p. 62. = Voyage de Dampier, t. 4. p. 228.

(*c*) Dionys. Halicarn. l. 2. p. 95. = Plin. l. 18. sect. 14. p. 108. = Porphyr. *de* abstin. l. 2. p. 128. = Paus. l. 1. c. 38.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dépouiller l'orge de sa balle qui en rendoit le manger presque impossible. Ils y trouvoient d'ailleurs un double avantage ; car le feu communique à l'orge une sorte de saveur. Cette espéce de grain, à demi-rôtie, n'est point d'un goût désagréable. Les voyageurs dans l'Ethiopie ne prennent ordinairement d'autre provision que de l'orge grillé (*a*). Quand ensuite ces peuples sont venus à broyer le grain, la torréfaction leur étoit encore d'un grand secours. Ils ont été long-tems à ne connoître d'autre maniere de moudre le bled que de le piler dans des mortiers (*b*). L'action du feu sur le grain le rendoit plus facile à écraser. Il se dépouilloit plus aisément de son écorce. (*c*).

On peut mettre encore au nombre des premieres préparations qu'on aura données aux grains, celle de les faire tremper & bouillir dans l'eau ; à peu-près comme on accommode le ris dans l'Orient. On sçait qu'originairement c'étoit la façon dont les Grecs (*d*) & les Ro-

(*a*) Relat. de la haute Ethiop. p. 5.

(*b*) Voyez *infrà*, p. 93.

(*c*) Voyez Acad. des Sciences, ann. 1708. Mém. p. 67.

(*d*) Suidas *in voce* Διαζώνη t. 1. p. 515.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Romains (*a*) préparoient leurs grains, qui dans cet état leur servoient d'aliment journalier; l'eau les faisant enfler, & les attendrissant assez pour qu'on puisse les manger commodément. C'est encore la maniere dont aujourd'hui plusieurs peuples apprêtent leurs grains (*b*). Peut-être aussi que pour les mieux dépouiller de leurs envelopes on les mettoit bouillir avant que de les faire griller. On retrouve des traces de ces anciennes pratiques, chez les Kalmuques des bords de l'Irtis. L'orge est leur nourriture ordinaire. Ils le font tremper quelque tems dans l'eau, & le pressent ensuite pour le dépouiller de son écorce, après quoi ils le mettent sur le feu dans des chaudieres où ils le laissent sans eau jusqu'à ce qu'il soit bien rôti. Alors ils le mangent à poignée. Cet aliment est leur pain journalier (*c*).

Mais on ne fut pas long-tems à sentir que le bled avoit besoin de quelque autre préparation. On ne tarda pas à remarquer que le grain renfermoit sous son écorce une substance qui demandoit d'être dévelopée. L'idée sera donc venue de le broyer. Les premiers instru-

(*a*) Traité de la Police, l. 5. t. 2. p. 791. = Acad. des Scienc. ann. 1708. M, p. 86.
(*b*) Voyage de Frezier, p. 62.
(*c*) Rec. des Voyag. au Nord. t. 8. p. 191.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ſtrumens dont on ſe ſera ſervi auront été les pilons & les mortiers, ſoit de bois, ſoit de pierre ; la nature les indiquoit. Les Grecs (*a*), les Romains (*b*), & preſque toutes les nations de l'antiquité (*c*), ont été long tems ſans trouver d'autres moyens de convertir le bled en farine. De nos jours encore, ce ſont les ſeules machines en uſage chez quantité de nations (*d*): on ne peut pas trop décider quelle étoit la maniere d'employer cette eſpece de farine. Diodore dit des premiers peuples de la Grande-Bretagne, qu'après avoir froiſſé les épis pour en faire ſortir les grains, ils ſe contentoient de les piler, & qu'ils faiſoient leur nourriture principale de ces grains ainſi pilés & broyés (*e*). On ſçait qu'au Pérou la maniere dont les Indiens préparent l'orge, eſt de la faire griller, de la réduire enſuite en farine, & ſans autre apprêt ils la mangent à cuillerées (*f*). Nous ignorons ſi les peuples de l'antiquité ont fait originairement un pareil uſage du bled pilé.

Ce

(*a*) Heſiod. op. v. 423.
(*b*) Pline, liv. 18. ſect. 3. & 23. = Serv. ad Æneid. l. 9. v. 4.
(*c*) Plin. *loco cit.* ſect. 23.
(*d*) Hiſt. gen. des Voyag. t. 3. p. 81 & 431.
(*e*) Lib. 5. p. 347.
(*f*) Voyage au Pérou par D. Ant. d'Ulloa, t. 1. p. 340.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'avant que de pouvoir employer les grains convenablement, il a fallu trouver le ſecret de ſéparer la farine du ſon. Je ſuis très-perſuadé que dans les commencemens on aura mangé la farine mêlée avec le ſon, comme font encore aujourd'hui certains peuples groſſiers (*a*) : inſenſiblement on aura cherché le moyen d'en faire la ſéparation, ſoit en paſſant le bled pilé dans quelques tamis groſſierement faits avec de petites branches liées enſemble, ou dans des paniers ou d'autres matieres ſemblables, ſoit même en le vannant. Toutes ces pratiques ſont encore aujourd'hui en uſage chez les Sauvages (*b*) : par la ſuite on perfectionna ces machines. Les Egyptiens faiſoient leurs tamis, ou ſas, des filamens de la plante nommée *Papyrus*, & des joncs les plus menus (*c*). Cette derniere plante étoit auſſi celle dont les Grecs ſe ſervoient pour le même uſage (*d*) ; les anciens habitans de l'Eſpagne les faiſoient de fil (*e*). Les Gaulois ſont les premiers qui aient eu l'a-

(*a*) Hiſt. gén. des Voyag. t. 5. p. 137. = Voy. auſſi l'Hiſt. des Incas, t. 2. p. 196.

(*b*) Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 86.

(*c*) Plin. l. 18. ſect. 28.

(*d*) Pollux, l. 6. ſegm. 74.

(*e*) Plin. *loco cit.*

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

l'adreſſe d'y employer le crin des chevaux (*a*).

Le premier uſage qu'on aura vraiſemblablement fait de la farine, aura été de la délayer dans l'eau & de manger cette mixtion ſans autre apprêt, ainſi qu'en uſent de nos jours les montagnards d'Ecoſſe & pluſieurs autres peuples (*b*). On aura penſé enſuite à faire cuire ce mêlange. La maniere la plus ordinaire d'employer la farine dans l'antiquité, étoit d'en compoſer une eſpece de bouillie qu'on faiſoit cuire dans des vaſes de terre, comme le *farro* des Italiens. Cette farine délayée dans l'eau pure étoit le fondement de la nourriture des anciens peuples, ils s'en contentoient quand ils n'avoient rien de mieux : mais quand ils avoient des viandes ils les faiſoient cuire avec cette bouillie (1). On ne ſçavoit alors ce que c'étoit que de faire cuire la viande ſéparément, & de la manger enſuite avec cette bouillie, comme nous mangeons aujourd'hui le pain (*a*). Cette maniere d'em-

(*a*) Plin. ibid.

(*b*) Voyage de Frezier, p. 62. = Voyag. d'Egypte par Granger, p. 11. = Mercure de France, Juillet 1718. p. 87, 88.

(1) C'eſt ce qu'on appelloit *Pulmentum* ou *Pulmentarium*.

(*a*) Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 83, 84.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

d'employer la farine a subsisté fort longtems. Elle étoit en usage chez les Grecs, les Romains, les Perses & les Carthaginois (*a*). Les anciens habitans des Canaries ignoroient également l'art de faire le pain. Ils mangeoient leur farine cuite avec de la viande & du beurre (*b*). Ce que nous appellons la *sagamité* des Sauvages, n'est autre chose qu'une espece de bouillie faite de leur bled d'Inde torréfié dans les cendres chaudes, broyé dans des mortiers de bois, & cuit dans des vaisseaux de terre avec toutes sortes de viandes (*c*).

Les premiers hommes ont pû connoître d'assez bonne heure le secret de convertir le bled en farine ; mais celui de convertir la farine en pain n'aura pas été, suivant toute apparence, trouvé aussi promptement. On peut dire cependant que jusques-là les peuples ne jou-

(*a*) Ibid. p. 84.
Pline semble dire le contraire dans ces paroles ; *videturque tam Puls ignota Græciæ, quàm Italiæ Polenta.* l. 18. sect. 19. Mais Fortunatus Licetus explique très-bien ce passage, en disant que c'étoit la même chose sous différens noms, & que Pline a seulement voulu dire que le terme de *Puls* étoit aussi peu usité en Grece, que celui de *Polenta* en Italie. Reponf. ad Quæsita, p. 57.

(*b*) Asia di Barros, Deca. 1a. l. 1. c. 12. fol. 24. *verso.*

(*c*) Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 86, 87.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

jouissoient qu'imparfaitement de l'avantage d'avoir du bled, dont la véritable utilité est d'être converti en pain. Il n'est pas facile de deviner par quels degrés on y sera parvenu ; il a fallu imaginer la pâte, c'est à-dire, ne mêler qu'une certaine quantité d'eau avec la farine, remuer ce mêlange fortement & plusieurs fois, trouver l'art de le faire cuire, &c. Il faut croire qu'on aura fait bien des tentatives avant de connoître l'art de convertir la farine en pain. Au surplus de quelque maniere qu'on y soit parvenu, cette découverte est fort ancienne. L'Ecriture nous apprend qu'Abraham servit du pain aux trois anges qui lui apparurent dans la vallée de Mambré (*a*) : alors on faisoit le pain d'une maniere fort simple. Il n'y entroit que de la farine & de l'eau, & peut-être du sel. Les pains n'étoient point épais ni de forme élevée comme sont les nôtres aujourd'hui. C'étoit une espece de gâteau plat & mince. Aussi n'avoit-on pas besoin de couteau pour les partager. On les rompoit facilement avec les mains. De-là viennent ces expressions si souvent répétées dans l'Ecriture, *rompre* le pain, dans la *fraction*

(*a*) Gen. c. 18. vs. 6.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tion du pain, &c. (*a*) Il paroît encore qu'on ne pétrissoit la pâte & qu'on ne la faisoit cuire qu'au moment où l'on vouloit s'en servir (*b*). Usage qui subsiste encore aujourd'hui dans plusieurs pays (*c*).

On ne prenoit pas anciennement de grandes précautions pour cuire le pain. L'âtre du feu servoit le plus souvent à cet usage. On posoit dessus un morceau de pâte applati, on le couvroit de cendres chaudes & on l'y laissoit jusqu'à ce qu'il fût cuit (*d*). Ce fut de cette maniere que Sara fit cuire le pain qu'Abraham présenta aux Anges (*e*), & c'est ainsi qu'en usent même à présent plusieurs peuples de l'Amerique. Ils envelopent leur pâte dans des feuilles qu'ils commencent par couvrir de cendres chaudes, & ensuite de charbons allumés (*f*); on aura pû se servir aussi pour le même usage de pierres creuses, échauffées suffisamment. Nous sommes autorisés à le croire par la pratique actuel-

(*a*) Voyez Wasserus de antiq. Mensur. l. 2. c. 5.

(*b*) Gen. *suprà*, & c. 19. vs. 3.

(*c*) Chardin, t. 1. p. 128. t. 4. p. 177. = Mém. de Trev. Septemb. 1717, p. 1496, &c.

(*d*) Ovid. Fast. l. 6. v. 315.

(*e*) Gen. c. 18. vs. 6.

(*f*) Hist. de la Virginie, p. 244.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mrot de Jacob.

tuelle de plusieurs nations. Il y a encore aujourd'hui des contrées dans la Norvége, où l'on fait cuire le pain entre deux cailloux creux (*a*). Les pains des Arabes sont des espéces de gâteaux qu'ils font cuire dans des pierres creusées exprès, qu'on fait chauffer au feu (*b*). Le pain dont usent les Sauvages de l'Amerique differe peu de celui des Arabes. Ces pains sont faits en maniere de galettes. Ils les font cuire, soit entre deux pierres brulantes (*c*), soit en mettant leur pâte sur une pierre chaude, qu'ils couvrent ensuite de cailloux bien échauffés (*d*). Le pain des Tartares de Circassie est de farine de millet pétrie à l'eau, dont ils font une pâte mollasse qu'ils cuisent à demi dans des moules de terre, & qu'ils mangent presque brulante (*e*). Le pain de la plupart des peuples de l'Afrique, n'est autre chose que de la farine pétrie avec un peu d'eau. Ils séparent cette farine en plusieurs morceaux qu'ils font cuire au bain-marie dans un pot de terre (*f*), ou au

(*a*) Journal des Sçavans; Nov. 1668. p. 87.
(*b*) Calmet, t. 6. pag. 326.
(*c*) Lescarbot, Hist. de la Nouv. France, p. 745.
(*d*) Ibid. p. 337.
(*e*) Rec. des Voyag. au Nord, t. 10. p. 462.
(*f*) Hist. gén. des Voyag. t. 3. p. 431. t. 4. p. 289, 352.

au feu sur une pierre (*a*). On aura pû encore se servir originairement d'especes de grils posés sur des charbons, ou de manieres de poëles qu'on tenoit sur le feu, & dans lesquelles on mettoit la pâte (*b*).

L'invention des fours est cependant très-ancienne. Il en est parlé dès le tems d'Abraham (*c*). Quelques écrivains font honneur de cette découverte à un nommé Annus Egyptien (*d*), personnage entierement inconnu dans l'histoire. Je crois que dans l'origine ces fours étoient fort différens des nôtres; c'étoient, autant qu'on en peut juger, des especes de tourtieres d'argille ou de terre grasse, qui se transportoient aisément d'un lieu à un autre. On peut croire aussi que ces premiers fours étoient à peu-près faits comme le sont ceux des Turcs: ils sont d'argille & ressemblent à un cuvier renversé, ou à une cloche. On les échauffe en faisant du feu par dedans; alors on met dessus la pâte formée en maniere de galettes. On ôte ces pains, à mesure qu'ils sont cuits, & on en met d'autres à la place (*e*); au surplus, toutes les ma-

(*a*) Ibid. t. 4. p. 289.
(*b*) Voy. Levit. c. 7. vs. 9.
(*c*) Gen. c. 15. vs. 17.
(*d*) Suidas *in voce* Αρτος t. 1. p. 340.
(*e*) Belon, Observat. l. 2. c. 115. p. 377.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

manieres de faire cuire le pain, dont nous venons de parler, subsistent encore dans l'Orient (*a*).

Il n'est pas à présumer que dès le moment où l'on aura connu l'art de faire du pain, on ait eu aussi le secret de faire lever la pâte : s'il est une découverte qu'on doive attribuer au hasard, c'est sans contredit celle du levain. L'idée ne s'en sera pas présentée naturellement. On aura été redevable de cette heureuse invention à l'économie de quelque personne, qui voulant faire servir une reste de vieille pâte, l'aura mêlée avec de la nouvelle, sans prévoir l'utilité de ce mêlange : on aura sans doute été bien étonné en voyant qu'un morceau de pâte aigrie & d'un goût détestable, rendoit le pain où on l'avoit insérée, plus léger, plus savoureux & d'une plus facile digestion. On ne sçait point précisément le tems où le levain a commencé d'être en usage. Il ne paroît pas qu'il entrât de levain dans le pain qu'Abraham servit aux Anges : on voit que Sara le fit cuire aussitôt après le mêlange de la farine & de l'eau (*b*).

Au-

(*a*) Voy. Thevenot, t. 2. c. 32. p. 544. = Chardin, t. 1. p. 128. t. 2. p. 93. t. 4. p. 177 & 184.

(*b*) Gen. c. 18. vs. 6.

Aujourd'hui encore dans la plus grande partie de l'Asie ce n'est point la coutume de faire lever la pâte (*a*) : l'usage du levain est cependant fort ancien, il devoit être connu dès avant Moïse. Ce législateur, en prescrivant aux Hébreux la maniere dont ils devoient manger l'agneau pascal, leur défend l'usage du pain levé (*b*) ; & ailleurs il remarque que les Israélites lors de leur sortie d'Egypte, mangerent du pain sans levain & cuit sous la cendre : car, dit-il, les Egyptiens les avoient si fort pressés de partir, qu'ils ne leur avoient pas laissé le tems de mettre le levain dans la pâte (*c*).

Il falloit bien du tems, & bien de la fatigue pour réduire le bled en farine quand on ne sçavoit que le piler : cette farine même devoit être fort grossiere. Je suis persuadé que si certains peuples, qui ont du grain, ne sont pas dans l'usage d'en faire du pain, on doit en attribuer la cause au peu de connoissance qu'ils ont des machines propres à cette opération. Successivement les arts se perfectionnent, on n'a pas dû être longtems à reconnoître l'utilité dont pouvoi-

(*a*) Gemelli, t. 1. p. 418. = Chardin, t. 4. p. 177 & 185.
(*b*) Exod. c. 12. vs. 15.
(*c*) Ibid. vs. 39.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

voient être certaines pierres pour écraser & broyer les grains. Les peuples les plus grossiers & les plus sauvages ne l'ignorent pas. Ils convertissent leur bled en farine par le moyen de deux pierres, l'une fixe, & l'autre qu'ils font mouvoir à force de bras, à peu-près comme nos Peintres broyent & mêlent leurs couleurs (*a*). Il est probable qu'on en aura usé de la même maniere dans les premiers tems. Ce travail néanmoins devoit être incommode & bien fatiguant. Il fallut donc chercher l'art de moudre le grain d'une maniere moins pénible & plus expéditive. A la fin on inventa la meule & le moulin.

Il ne faut pas espérer qu'on puisse jamais découvrir le tems précis où les moulins ont été inventés. Il en est de cette machine si commode & si utile, comme de plusieurs autres inventions de la haute antiquité. Le peu de détail qui nous reste sur les premiers tems, ne permet pas d'en appercevoir l'époque précise. Je ne voudrois pas assurer que les moulins fussent connus dès le tems d'Abraham. Je serois cependant assez porté à le croire, sur ce que Moïse dit qu'A-

(*a*) Voyage de Frezier, p. 62. = Lettr. Edif. t. 23. p. 289. = Hist. gén. des Voyag. t. 8. p. 228. t. 3. p. 117. t. 4. p. 289.

qu'Abraham ordonna à Sara de pétrir trois mesures de la plus *pure* farine (*a*): or il est difficile de concevoir qu'on puisse faire de la farine bien fine sans le secours de la meule. Mais, sans nous arrêter à un passage qui peut ne pas paroître decisif, il est parlé de meules dans Job (*b*), que nous croyons avoir vécu dans les siécles dont il s'agit présentement (1). Il est également certain que l'usage des moulins étoit très ancien chez les Egyptiens. Moïse le fait assez connoître (*c*): il s'explique d'ailleurs très-clairement sur ces machines, lorsqu'il défend aux Israélites de prendre en gage la meule de dessus, ou celle de dessous du moulin (*d*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Nous ignorons au surplus quelle pouvoit être la méchanique de ces anciens moulins: tout ce que l'on voit, c'est que les meules devoient en être assez petites, puisqu'on les faisoit tourner aisément avec les bras. C'étoit un des plus bas & des plus rudes travaux des serviteurs & des esclaves. Moïse le dit expréssement à l'occasion de la derniere plaie dont l'Egyp-

(*a*) Gen. c. 18. vs. 6.
(*b*) C. 41. vs. 15. *suivant* l'Hébreu.
(1) Voyez notre Dissertation à la fin du dernier volume.
(*c*) Exod. c. 11. vs. 5.
(*d*) Deut. c. 24. vs. 6.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

gypte fut frappée. „ Je parcourrai l'E-
„ gypte, dit le Seigneur, & tous les
„ premiers nés des Egyptiens mourront,
„ depuis le premier né de Pharaon, qui
„ eſt aſſis ſur le trône, juſqu'au premier
„ né de la ſervante qui tourne la meule
dans le moulin „ (*a*).

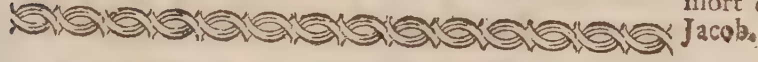
Nous verrons dans les Livres ſuivans, qu'il en étoit de même chez les Grecs, & l'on peut dire chez tous les peuples connus de l'antiquité; ils n'avoient que des moulins à bras (*b*).

Quelque ancien & quelque utile que ſoit le labourage qui nous procure l'aliment le plus ſolide & le plus convenable, la connoiſſance cependant ne s'en eſt pas d'abord fort répandue. Cet art eſt demeuré aſſez de tems renfermé dans un certain nombre de pays. Je penſe qu'aux ſiécles dont nous parlons, le labourage n'étoit gueres connu & pratiqué que dans la Chaldée, la Paleſtine, l'Egypte, & dans quelques cantons de la Chine. La plus grande partie de l'Europe a été long tems privée de cette importante découverte. J'aurai ſoin d'indiquer dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage l'époque à laquelle la pratique du labourage a été conſtamment établie dans

(*a*) Exod. c. 11. vs. 4, 5.
(*b*) Voy. Calmet, t. 4. 2e Part. p. 252.

dans la Gréce. Continuons à rechercher le tems où l'on a découvert les autres parties de l'agriculture, & examinons en les progrès.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.



ARTICLE TROISIEME.

Des Boiſſons.

ON DOIT mettre la culture de la vigne & l'art de faire le vin au nombre des premieres connoiſſances que les hommes ont eues de l'agriculture. Tous les hiſtoriens tant ſacrés que prophanes, s'accordent à placer cette découverte dans les tems les plus reculés. Noé cultiva la vigne & but du vin (*a*). Oſiris fut le premier, ſelon la tradition des Egyptiens, qui fit attention à la vigne & à ſon fruit. Ayant trouvé le ſecret d'en tirer le vin, il en fit part aux autres hommes; il leur apprit en même tems la maniere de planter la vigne & de la cultiver (*b*). Les habitans de l'Afri-

(*a*) Gen. c. 9. vs. 20.
Il y a tout lieu de croire que le vin n'étoit pas connu avant le déluge, puiſque Noé fut ſurpris par l'effet de cette liqueur.

(*b*) Diod l. 1. p. 19.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

frique en disoient autant de l'ancien Bacchus (*a*) : nous voyons encore que dès la plus haute antiquité une des principales parties du culte extérieur consistoit à offrir à la Divinité du pain & du vin. Tel étoit le sacrifice que Melchisedech, roi de Salem & prêtre du Très-Haut, offrit pour remercier Dieu de la victoire qu'Abraham venoit de remporter (*b*).

Les propriétés de la vigne, & l'art de faire le vin, ont pû se présenter assez naturellement : on connoissoit autrefois (*c*), & nous connoissons encore aujourd'hui plusieurs pays (*d*) qui produisent naturellement de la vigne, dont le fruit est peu différent de celui des vignes cultivées. Non-seulement on peut manger ces raisins, on peut même en

L'art de faire le vin devoit être très-ancien en Egypte. Voy. Gen. c. 40. vs. 9, &c.

(*a*) Liv. 3. p. 239.

(*b*) Gen. c. 14. vs. 18.

Voy. ce que nous avons dit plus haut sur le rapport entre la matiere des sacrifices, & la nourriture des hommes. p. 73.

(*c*) Diod. l. 3. p. 231 & 239. l. 4. p. 327. = Strabo, l. 15. p. 1017. C.

(*d*) Rec. des Voyag. au Nord, t. 5. p. 40. t. 9. p. 143, 144. = Mercure de France, Septembre 1717. p. 131 & 140. = Hist. de la Virginie, p. 3 & 188. = Lescarbot, Hist. de la Nouv. France p. 562, 563.

en faire d'aſſez bon vin (*a*). Il n'eſt donc pas difficile de concevoir comment avec un peu de réflexion les premiers hommes ſeront parvenus à cette connoiſſance.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

La ſuite de cette découverte aura été de raſſembler les ſeps de vigne confondus auparavant avec les autres arbuſtes, de les tranſplanter dans des terroirs convenables, & d'en former des plans réguliers. On aura même trouvé aſſez facilement la maniere de cultiver la vigne. Il ſuffit de la tailler & de l'émonder ; il n'eſt queſtion ni de greffe ni d'écuſſon, il n'eſt pas néceſſaire d'en marier différentes eſpeces pour les adoucir, comme on le pratique à l'égard des autres arbres fruitiers.

Quant à la maniere dont le vin ſe faiſoit dans ces tems reculés, on n'en peut parler que par conjectures. On aura d'abord écraſé les grapes avec les mains ; on aura cherché enſuite des moyens plus expéditifs. Si nous en croyons les hiſtoriens prophanes, les preſſoirs ſont de la plus haute antiquité. On faiſoit honneur de cette invention à l'ancien Bacchus (*b*). Il eſt certain que l'uſage en

(*a*) Autor. *ſuprà cit.*
(*b*) Diod. l. 3. p. 232.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

en étoit connu dès le tems de Job (a); mais on ne sçait point comment ces machines étoient faites anciennement.

L'invention des vases propres à conserver surement & commodément les liquers a dû suivre de près la découverte du vin. On aura d'abord fait usage de ceux que la nature présente dans tous les climats. Il y a plusieurs fruits, tels que les courges, les calebasses, les citrouilles, &c. qui étant desséchés & creusés peuvent servir très-bien à garder les liqueurs & à les transporter. Les Egyptiens en faisoient un très-grand usage (b). Ce sont encore les vases les plus ordinaires des peuples de l'Amérque (c). Les *Bambous*, espéce de roseaux, sont également propres à cet usage. Dans plusieurs pays ils tiennent lieu de seaux & de barils (d). Les anciens étoient persuadés que les cornes des animaux avoient été les premiers vaiſ-

(a) C. 24. vs. 11.

(b) Strabo, l. 17. p. 1151.

(c) Hist. de la Virginie, p. 243. = Voyag. de J. de Lery, p. 82 & 278. = Acosta, Hist. nat. des Indes, fol. 167. *v.* = Voyage de V. le Blanc, 2e Part. p. 115 & 184. = Voyage de Dampier, t. 4. p. 189, 243. = Hist. des Incas, t. 2. p. 200.

(d) Rec. des Voyag. qui ont servi à l'établissement des Holland. t. 1. p. 254. = Hist. gèn. des Voyag. t 8. p. 93. = Acosta, Hist. nat. des Indes, fol. 185. *recto*.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

vaisseaux dont on s'étoit servi pour conserver & pour boire les liqueurs (*a*). L'usage même s'en étoit conservé longtems chez plusieurs peuples (*b*). L'huile sacrée du tabernacle étoit gardée dans une corne (*c*). Galien remarque qu'à Rome on mesuroit l'huile, le vin, le miel, le vinaigre, dans des vases de corne (*d*). Horace en parle aussi fort clairement (*e*). César dit que les habitans de la forêt Hercinie se servoient de grandes coupes faites de cornes d'*Urus* (*f*). Pline attribue en général le même usage à tous les peuples septentrionaux (*g*). Xenophon fait la même remarque à l'égard de plusieurs peuples de l'Asie & de l'Europe (*h*). Les anciens poëtes Æschyle, Sophocle, Pindare, représentent toujours les premiers héros buvant dans des cornes. Ces sortes de coupes sont encore aujourd'hui beau-

(*a*) Athen. l. 11. p. 476 = Nonnus Dionys. l. 12. p. 338. v. 21. p. 348. v. 13.

(*b*) 1. Reg. c. 16. vs. 1. = Athen. l. 11. p. 468 & 476.

(*c*) 3. Reg. c. 1. vs. 39.

(*d*) De composit. Medicament. per genera. l. 1. c. 13. t. 12. p. 657. Edit. Charterii.

(*e*) Sermon. l. 2. Satyr. 2. v. 61 & 62.

(*f*) De Bello Gall. l. 6. c. 26. C'est l'*Urox* ou bœuf *sauvage*.

(*g*) L. 11. sect. 45. p. 614.

(*h*) Anabas. l. 6 & 7.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

beaucoup en uſage dans la Géorgie (*a*). Bartholin aſſure qu'autrefois en Dannemarc on ne buvoit que dans des cornes de bœuf (*b*). Dans une grande partie de l'Afrique, ce ſont les ſeuls vaiſſeaux qu'on connoiſſe pour conſerver les liqueurs (*c*). On ne tarda cependant pas à imaginer les vaſes de terre cuite, ſoit pour boire les liqueurs, ſoit pour les conſerver (*d*). Les Phéniciens, les Grecs, & pluſieurs autres peuples en faiſoient un grand uſage pour mettre leurs vins (*e*). On parvint enfin à préparer la peau des animaux de maniere qu'on pût s'en ſervir pour conſerver les liqueurs. L'uſage des outres eſt très-ancien. Il eſt dit que lorſqu'Abraham renvoya Agar, il lui mit ſur l'épaule un outre plein d'eau (*f*). Il paroît même que dans ces tems reculés, les outres étoient les vaiſſeaux dont on ſe ſervoit le plus ordinairement pour conſerver les vins & les autres liqueurs : Job le donne

(*a*) Chardin, t. 2. p. 187.

(*b*) Journal des Sçav. Novembre 1668. p. 89.

(*c*) Biblioth. Raiſon. t. 1. p. 57. = Rec. des Voyag. qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes Holland. t. 1. p. 243, 244.

(*d*) Athen. l. 11. p. 483 & 500. = Porphyr. de abſt. l. 2 p. 151.

(*e*) Iliad. l. 9. v. 465. = Herod. l. 3. n. 6.

(*f*) Gen. c. 21. vs. 14.

ne à connoître très positivement (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On peut assurer qu'après le vin, la biére a été la liqueur la plus anciennement & la plus généralement usitée. La biére étoit la boisson commune & ordinaire de la plus grande partie de l'Egypte (*b*); l'usage en étoit établi très-anciennement dans la Gréce (*c*), & dans une partie de l'Italie (*d*). Les anciens Espagnols, les Gaulois & les Germains la connoissoient aussi de tems immémorial (*e*). Enfin, on retrouve cette boisson jusques chez les premiers habitans du Pérou (*f*). L'origine de la biére est fort ancienne. Osiris passoit pour l'avoir inventée. La tradition portoit qu'en faveur des peuples dont le terroir ne se trouva pas propre à la vigne, ce prince inventa une boisson faite avec de l'orge & de l'eau, qui pour l'odeur & la force n'étoit gueres différente du vin (*g*). On en

(*a*) C. 32. vs. 19. selon l'*Hébreu*.

(*b*) Herod. l. 2. n. 77. = Diod. l. 1. p. 40 & 41. = Strabo, l. 17. p. 1179. = Athen. l. 1. p. 34. B. l. 10. p. 418. E.

(*c*) Voyez la 2e Part. sect. 2. c. 1. art. 2.

(*d*) Strabo, l. 4. p. 310.

(*e*) Diod. l. 5. p. 350. = Plin. l. 14. sect. 19. p. 729. = Tacit. de Morib. German. n. 33. = Athen. l. 1. p. 16. C.

(*f*) Hist. des Incas, t. 2. p. 196.

La biére de ces peuples devoit être différente de la nôtre; car ils ne connoissoient ni l'orge ni le froment.

(*g*) Diod. l. 1. p. 24.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

en difoit autant de l'ancien Bacchus (a). Il n'eft pas difficile de reconnoître la biére à ces marques.

Autant la découverte du vin me paroît fimple & naturelle, autant l'invention de la biére me furprend & m'étonne; je fuis toujours à concevoir comment l'idée & la compofition de cette liqueur ont pû fe préfenter aux premiers hommes. Il fuffit, pour en fentir la difficulté, de réfléchir à toutes les différentes préparations que la biére exige. L'orge en eft la bafe & le fondement; mais, pour employer ce grain convenablement à cet ufage, il faut auparavant le faire germer, puis fécher, & enfuite le moudre d'une certaine maniere. Il faut après incorporer cette farine avec l'eau, ce qui ne fe peut faire que par le moyen de grandes chaudieres & de grands fourneaux où l'on braffe fortement ce mêlange d'eau & de farine. On eft obligé enfin, pour faire fermenter la liqueur, d'y mêler une certaine quantité de levure. Voilà une partie des préparations qu'il faut à la biére, & ces préparations exigent plufieurs machines affez compofées. Je crois bien qu'originairement la compofition de ce breuvage n'étoit pas auffi compliquée qu'elle l'eft

(a) Idil. 3. p. 242.

l'eſt aujourd'hui; mais il eſt pluſieurs opérations dont on ne pouvoit cependant pas ſe diſpenſer, d'autant plus que ce breuvage, de l'aveu de tous les hiſtoriens, ne différoit gueres du vin, ſoit pour l'odeur, ſoit pour la force (a). De quelque maniere au reſte qu'on préparât la biére autrefois, elle ne devoit pas être auſſi ſaine que la nôtre. On n'y mettoit point de houblon : c'eſt pour corriger les vices dont on accuſoit la biére des anciens, que nous y avons ajouté le houblon, plante dont les Médecins louent beaucoup la vertu.

Je ne puis à cette occaſion m'empêcher de faire quelques réflexions ſur les ſoins, que dans tous les pays les hommes ſe ſont donnés pour trouver des boiſſons plus agréables que l'eau, & plus propres non-ſeulement à fortifier le corps épuiſé de fatigues; mais capables encore de mettre l'ame dans une ſituation où elle fût, pour ainſi dire, hors d'elle même. Il n'y a pas juſqu'aux peuples les plus barbares & les plus ſauvages qui n'aient cherché les moyens de ſe procurer des boiſſons fortes & enivrantes. Quand Virgile parle d'une liqueur faite avec le fruit de cormier, dont uſoient certains peuples Septentrionaux, il nous donne l'idée

(a) Id. l. 1. p. 24.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

l'idée de gens gais, & contens à l'aide d'une boisson fort médiocre (*a*). L'énumération de tous les différens breuvages inventés & usités dans chaque âge, & dans chaque climat seroit longue & ennuyeuse. Je ne parlerai que de ceux dont la composition m'a paru la plus singuliere & la plus digne de remarque.

Quoique l'art de faire le vin & la biére ait été découvert fort anciennement, il n'y a cependant eu dans les premiers siécles, qu'un très-petit nombre de peuples qui aient joui de cette connoissance : soit faute de terroir propre à la vigne & au bled, soit plutôt ignorance, plusieurs contrées ont été long-tems privées de cet avantage. Les nations qui les habitoient ont donc été obligées de chercher quelques boissons qui pussent leur tenir lieu du vin & de la biére ; car, généralement parlant, il faut aux hommes quelque autre boisson que l'eau pure. On dit qu'originairement plusieurs peuples étoient dans l'usage de boire tout chaud le sang des animaux qu'ils tuoient (*b*), habitude qui a continué (*c*), & continue encore (*d*) chez

(*a*) Georg. l. 3. v. 379.

(*b*) Virgil. Georg. l. 3. vs. 463. = Martini, Hist. de la Chine, l. 1. p. 20.

(*c*) Strabo, l. 16. p. 1121 l. 17. p. 1177.

(*d*) Hist. nat. de l'Islande, t. 2. p. 201, 202, 252, 266.

chez plusieurs nations Sauvages. Cet usage dont nous sommes révoltés, & qui est une suite de la barbarie primitive, est cependant fondé sur les besoins de la nature. On prétend en effet que le sang bû tout chaud soutient & fortifie beaucoup (1); & c'est faute de boissons composées, que les hommes se sont autrefois portés à ces excès; car les peuples, qui encore aujourd'hui sont si avides de boire le sang des animaux, & même le sang humain (*a*), n'ont aucune boisson artificielle (*b*).

A mesure que les peuples se sont policés ils ont eu horreur de boire du sang. Ils ont donc cherché à y substituer quelques liqueurs artificielles, qu'on n'est parvenu à composer qu'en les faisant fermenter. L'homme en effet a besoin de cette chaleur que cause la fermentation. Exa-

266. = Asia di Barros, Deca 1a. l. 10. fol. 187. = Laet, Descript. des Ind Occid. l. 6. c. 17. p. 219 = Voyage à la Baye d'Hudson, t. 2. p. 21. = Buffon, Hist. nat. t. 3. p. 485.

(1) Aujourd'hui encore les gens qui sont dans l'usage de chasser sur les Alpes aux bouquetins & aux chamois, ne manquent jamais, aussitôt que la bête est abbatue, d'en boire le sang: leur ayant demandé la raison d'un pareil usage, ils m'ont répondu que rien ne les fortifioit plus que ce sang bû tout chaud.

(*a*) Hist. nat. de l'Islande, t. 2. p. 252, 266. = Buffon, Hist. nat. t. 3. p. 485.

(*b*) Hist nat de l'Islande, t. 2. p 202. = Buffon, *loco cit.*

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Examinons quelques-unes des boiſſons qui ont été en uſage chez les peuples qui ne connoiſſoient ni la vigne ni le bled, & voyons quelle étoit leur compoſition.

Les peuples ont toujours compoſé & tiré leurs boiſſons des eſpeces qui leur ont ſervi d'alimens. Le miel a été connu très-anciennement; car quoique les premiers hommes n'euſſent pas le ſecret de raſſembler les abeilles dans des ruches, le miel ſauvage eſt ſi commun, qu'on a dû de tout tems en avoir abondamment. Les peuples ne tarderent pas à en compoſer une boiſſon. J'ai déjà parlé du rapport qu'on a toujours remarqué entre la nourriture des hommes, & la matiere de leurs ſacrifices (*a*). Platon dit qu'anciennement on n'offroit à la Divinité, que des fruits frottés de miel (*b*). Plutarque, en parlant de ces premiers ſacrifices, en rend la raiſon. Avant qu'on connût la vigne, les hommes, dit-il, n'avoient point d'autre breuvage que du miel détrempé dans de l'eau (*c*): c'eſt ce que nous nommons aujourd'hui l'*hydromel*. Plutarque ajoute que de ſon tems, pluſieurs nations Barbares, qui ne connoiſſoient point encore

(*a*) *Suprà*, p. 73.
(*b*) De Leg. l. 6. p. 875. G.
(*c*) Sympoſ. l. 4. p. 672.

core le vin, uſoient de ce breuvage, & qu'elles en corrigeoient la fadeur par le moyen de quelques racines aigrettes & vineuſes (*a*). Nous apprenons auſſi par le témoignage de quantité d'autres auteurs de l'antiquité, que l'uſage de l'hydromel étoit autrefois fort répandu (*b*). Nous voyons même encore aujourd'hui que les Abyſſins, les Lithuaniens, les Polonois, & les Moſcovites, qui ont fort peu de vignes, & beaucoup de miel, en compoſent une boiſſon, en le délayant dans l'eau, qu'ils font un peu bouillir, puis fermenter au ſoleil. Cette liqueur a beaucoup de force & aſſez d'agrément. Les anciens font mention de quantité d'autres boiſſons que je paſſerai ſous ſilence.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Si des nations de l'antiquité nous voulons deſcendre aux peuples modernes, nous verrons que même les plus ſauvages & les plus abrutis ont cependant quelque breuvage artificiel. Les Tartares tirent du lait de jument, en le faiſant aigrir, une liqueur preſque auſſi forte que l'eau-de-vie (*c*). Les Moxes, nation la plus barbare & la plus ſauvage

(*a*) Id. Ibid.
(*b*) Diod. l. 5. p. 350. = Plin. l. 14. ſect. 20. l. 23. ſect. 29.
(*c*) Marco polo, l. 1. c. 57.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ge de l'Amérique, ont le secret de faire une boisson très-violente avec certaines racines pourries qu'ils font infuser dans l'eau (*a*). D'autres font rôtir du mais jusqu'à ce qu'il soit réduit en charbons, & après l'avoir bien pilé, ils le jettent dans de grandes chaudieres pleines d'eau où ils le font bouillir. Cette eau noire & dégoutante, fait leurs délices & leur plus grand régal (*b*). La composition de tous ces breuvages est assez remarquable. Il me reste cependant à parler d'une liqueur plus singuliere encore que toutes celles dont j'ai fait mention. J'avoue que la description en est extrêmement dégoutante; mais c'est une preuve d'autant plus marquée des efforts que les hommes ont faits dans tous les tems & dans tous les climats pour se procurer quelque boisson moins insipide que l'eau.

Le breuvage le plus usité chez les Sauvages de l'Amérique, est ce qu'on appelle la *chica*. Voici quelle en est la composition. Ils font infuser dans une auge pleine d'eau, 20 ou 30 boisseaux de

(*a*) Lettr. Edif. t. 10. p. 194, 195.
(*b*) Ibid. t. 25 p. 195.
Il y a peu de Relations de l'Amerique qui ne parlent de ce breuvage, dont la composition est presque absolument la même chez tous les Sauvages de cette partie du monde.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

de mais juſqu'à ce que l'eau ſoit imprégnée du grain & commence à s'aigrir; alors quelques vieilles femmes mâchent des herbes, ou des grains de mais qu'elles crachent enſuite dans des callebaſſes, & quand elles croyent en avoir aſſez, elles verſent ce mélange de ſalive & de mais dans l'auge. Cette eſpece de bouillie ſert de levain, & cauſe auſſi-tôt une petite fermentation à toute la liqueur. Quand elle ne fermente plus, on la tire au clair. Cette boiſſon a le goût de la petite biere aigrie, & entête beaucoup. Les ſauvages en font un grand cas & en ſont fort avides (*a*): ces exemples ſont, je crois, ſuffiſans. Revenons aux connoiſſances qu'on avoit ſur l'agriculture dans les premiers ſiécles.

(*a*) Acoſta, Hiſt. nat. des Indes, fol. 162. = Voyag. de Dampier, t. 4. p. 228. = Voyag. de Frezier, p. 62. = Voyag. de J. de Lery, p. 124. = Voyag. des Holland. t. 2. p. 38.



AR-

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ARTICLE QUATRIEME.

De l'art de faire l'huile.

SI le vin & les boiſſons qui en approchent ſont néceſſaires à l'homme, l'huile l'eſt pour le moins autant. Je ne ſçais même ſi on ne doit pas regarder cette derniere liqueur comme étant d'un beſoin encore plus indiſpenſable. Les Grecs, qui attribuoient à Minerve la découverte de l'olivier, ont fait préſider cette Déeſſe à tous les arts, parce-qu'en effet il en eſt peu qui puiſſent ſe paſſer du ſecours de l'huile. Auſſi voyons-nous que tous les peuples ont cherché à s'en procurer, & à en tirer de toutes les différentes matieres qu'ils y ont cru propres. L'invention & l'uſage de l'huile remontent à la plus haute antiquité. Il eſt dit que Jacob verſa de l'huile ſur la pierre qu'il avoit érigée à Béthel (*a*), en mémoire du ſonge qu'il y avoit eu.

Il y a quantité de plantes & de fruits dont on peut faire de l'huile. Mais celle qu'on tire du fruit de l'olivier l'empor-

(*a*) Gen. c. 28. vs. 18.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

porte, ſans contredit, ſur toutes les autres. Il n'a pas été facile de ſoupçonner la propriété qu'ont les olives de donner de l'huile, & moins encore de trouver l'art de l'en tirer. L'invention des machines propres à cette opération demande bien des réflexions & bien des expériences. Pour tirer l'huile des olives, il faut commencer par les réduire en pâte au moyen de la meule; on met enſuite cette pâte dans de grands cabas, & on l'arroſe d'eau bouillante; enfin, on preſſe le tout, & l'on ramaſſe avec des cuillieres l'huile qui nage ſur l'eau. La conſidération de toutes ces différentes opérations, porteroit donc à refuſer aux premiers ſiécles la connoiſſance de l'huile d'olives, & on pourroit douter que celle dont Jacob ſe ſervit, fût de cette eſpece.

Mais d'un autre côté, nous voyons que l'olivier a été connu & cultivé dès les tems les plus reculés. La tradition de preſque tous les peuples de l'antiquité, portoit que cet arbre avoit été le premier dont les hommes euſſent appris la culture. Les Egyptiens prétendoient être redevables de cette découverte à l'ancien Mercure (*a*). Les Atlantides diſoient que Minerve avoit enſeigné aux

(*a*) Diod. l. 1. p. 20.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

aux premiers hommes à planter les oliviers, à les cultiver & à tirer l'huile des ovives (*a*). Ce fait eſt d'autant plus probable que le gouvernement de l'olivier eſt des plus faciles: cet arbre ne demande preſque aucun ſoin (*b*).

Il eſt certain auſſi que du tems de Job l'huile d'olives étoit connue (*c*): on voit encore par la maniere dont Moïſe parle de cette huile, que du tems de ce légiſlateur elle étoit fort en uſage (*d*). On ne peut donc pas douter que dès les premiers ſiécles, pluſieurs peuples n'aient ſçu l'art de tirer l'huile des olives; mais il ne paroît pas qu'on employât alors les machines dont nous nous ſervons aujourd'hui pour cette opération. Les preſſoirs n'étoient pas en uſage dans les premiers tems. Pour tirer l'huile des olives, on les piloit dans des mortiers (*e*).

Si nous en croyons encore l'ancienne tradition des Atlantides, ces peuples auroient connu de bonne heure le ſecret de rendre le fruit de l'olivier mangeable. Ils faiſoient honneur de cette découverte à Minerve (*f*): il faut convenir

(*a*) Diod. l. 5. p. 389.
(*b*) Virgil. Georg. l. 2. v. 420.
(*c*) Gen. c. 24. vs. 11. ſelon l'*Hébreu.*
(*d*) Exod. c. 27. vs. 20. c. 23. vs. 11.
(*e*) Exod. c. 27. vs. 20.
(*f*) Diod. l. 5. p. 389.

venir que l'invention d'adoucir l'amertume des olives, par le moyen de la ſaumure, eſt une découverte aſſez ſubtile.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'habitude où nous ſommes aujourd'hui d'avoir de l'huile facilement, eſt cauſe que nous ne ſentons pas aſſez le mérite de cette découverte. Pour s'en convaincre, il ſuffit de faire réflexion aux profits immenſes que les Phéniciens tirerent de l'huile qu'ils avoient portée en Eſpagne dans leurs premiers voyages (*a*). On faiſoit autrefois tant de cas de cette liqueur, que les anciennes loix défendoient expreſſément à ceux qui cueilloient les olives, de battre les oliviers, ni d'en arracher les branches (*b*); & il n'eſt pas étonnant qu'on eût alors tant d'attention pour ces arbres, l'huile d'olives étoit extrêmement précieuſe aux anciens, attendu la grande conſommation qu'ils en faiſoient, l'employant à beaucoup plus d'uſages que nous ne faiſons aujourd'hui.

Entre les différentes propriétés de l'huile, on doit compter pour beaucoup celle qu'elle a d'augmenter conſidérablement, & d'entretenir long-tems la lumiere des corps enflammés qu'on y trem-

(*a*) Voy. la 2e Part. Liv. IV. c. II.
(*b*) Voy. Plin. l. 15. ſect. 3. p. 734.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

trempe. Il n'eſt ſans doute aucun peuple qui n'ait cherché les moyens de remédier à l'obſcurité des ténebres. L'art de s'éclairer pendant la nuit a dû être dès les tems les plus reculés, un des principaux objets de l'application des hommes. Le moyen de ſe procurer cet avantage d'une maniere facile & commode, n'aura pas été le fruit de leurs premieres recherches. Il eſt probable qu'originairement on n'aura connu d'autre lumiere artificielle, que celle du feu. C'eſt ainſi que les Grecs s'éclairoient aux tems héroïques (*a*): on apportoit lorſqu'il faiſoit nuit de grands braſiers dans les appartemens. Lorſqu'on vouloit tranſporter de la lumiere d'un endroit dans un autre, on prenoit à la main des morceaux de bois fendus en long, qu'on allumoit (*b*). C'eſt l'état où en ſont encore réduites pluſieurs nations. Il y en a quantité dans l'un & dans l'autre continent, qui ne s'éclairent qu'à la lueur du feu (*c*); & même chez les peuples policés, il s'eſt conſer-

(*a*) Voy. la 2e Part. Liv. II. Sect. II. c. I. art. IIIme.

(*b*) Ibid.

(*c*) Ramuſio, t. 1. fol. 105. C. = Hiſt. gén. des Voyag. t. 3. p. 117. = Voyag. de Coréal. t. 1. p. 212, 213. = Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 158.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

fervé des traces de ces pratiques originaires. Les torches dont on fe fert à la Chine, pour les voyages de nuit, font faites de branches de pin féchées au feu (*a*). Dans plufieurs endroits de l'Europe, les habitans de la campagne font fécher au four des morceaux de bois qui leur tiennent lieu de lampes & de flambeaux. C'eft ainfi qu'on en a ufé dans les premiers fiécles.

Les peuples induftrieux ne dûrent pas tarder à reconnoître l'imperfection & les défagrémens de ces pratiques. Ils chercherent donc des moyens plus commodes pour s'éclairer. Le hazard donna fans doute lieu de remarquer que certains corps plongés dans l'huile, venant enfuite à s'allumer, confervoient leur lumiere & ne fe confumoient qu'affez lentement. Cette obfervation fuffit pour faire imaginer les lampes. L'antiquité attribuoit cette découverte aux Egyptiens (*b*), découverte qui a eu lieu dès les fiécles que nous parcourons préfentement. Les lampes, en effet, devoient être connues en Egypte quelque tems avant Moïfe. Le grand ufage qu'en a fait ce légiflateur, & les détails dans

(*a*) Mém. du P. le Comte, t. I. p. 291.
(*b*) Clem. Alex. Strom. l. I. p. 361.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dans lesquels il entre à cet égard, ne permettent pas d'en douter (*a*).

Mais il y a d'ailleurs des faits qui prouvent que l'usage des lampes remonte à une époque beaucoup plus reculée. Il est parlé dans la Genèse d'un songe mystérieux qu'eut Abraham, & il y est dit qu'entre autres objets, ce patriarche vit passer une lampe ardente (*b*). Job parle aussi très-souvent de lampes; il y fait même de fréquentes allusions (*c*). Il n'est pas douteux qu'originairement ces sortes de machines auront été fort grossieres. On s'attacha ensuite à y mettre beaucoup de magnificence & de recherches. Les lampes ont été au surplus le moyen de s'éclairer, le plus parfait que les anciens aient connu. Il ne leur est jamais venu en idée d'employer à cet usage le suif, ni la cire.

(*a*) Voy. Exod. c. 25. vs. 31, &c.
(*b*) C. 15. vs. 17.
(*c*) Chap. 12. vs. 5. c. 21. vs. 17.



AR-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ARTICLE CINQUIEME.

Du Jardinage.

DANS cette quantité & cette variété immenſe d'arbres & de plantes que la nature offre à nos yeux, il y en a pluſieurs qui, ſans aucun ſoin & ſans aucune précaution, fourniſſent à l'homme un aliment convenable & même délicat; ces ſortes d'arbres & de plantes auront attiré de fort bonne heure ſon attention. L'idée de tranſplanter ces eſpeces, & de les renfermer dans des endroits particuliers pour être plus à portée de veiller à leur entretien, ſe ſera préſentée fort naturellement. Telle a été probablement l'origine des jardins dont l'uſage remonte à des tems très-reculés. Les écrivains de l'antiquité ne nous ont tranſmis aucun détail ſur les connoiſſances qu'on pouvoit avoir anciennement du jardinage. On ne peut donc propoſer ſur ce ſujet que quelques conjectures.

On doit mettre le figuier à la tête des premiers arbres fruitiers qu'on aura cultivés. C'eſt le ſentiment de tous les écrivains de l'antiquité. Ils aſſurent que les figues ont été le premier fruit agréa-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ble dont les hommes aient eu connoissance. Ils étoient même persuadés que la découverte & l'usage de ce fruit avoient beaucoup contribué à retirer le genre-humain de la barbarie primitive (*a*). On en doit dire autant de la vigne, dont les fruits ont également servi à l'homme de nourriture & de boisson. L'Ecriture nous apprend que Noé s'étoit appliqué à la cultiver, & tous les historiens profanes s'accordent à placer Bacchus dans le premier âge du monde (*b*).

Il paroît encore que l'amandier a été cultivé dès les premiers tems. Lorsque Jacob se détermine à envoyer Benjamin en Egypte, il ordonne à ses enfans de porter à Joseph, entre autres présens des amandes (*c*). On doit ajouter encore le grenadier. Nous voyons par les plaintes des Israélites dans le désert, que le figuier, la vigne & le grenadier, devoient être connus & cultivés en Egypte de tems immémorial (*d*).

La culture des arbres dont je viens de parler est très-facile. Les premiers hommes n'auront eu besoin, pour s'en procurer abondamment les fruits, que de

(*a*) Athen. l. 3. p. 74.
(*b*) Voy. *suprà*, p. 99.
(*c*) Gen. c. 43. vs. 11.
(*d*) Num. c. 20. vs. 5.

de les émonder, de les tailler, & de les fumer. C'eſt à ces opérations, qu'on doit borner les connoiſſances qu'on a eues pendant bien des ſiécles ſur l'art de cultiver les arbres fruitiers, connoiſſances qu'on aura dues au haſard, comme toutes les anciennes traditions nous l'apprennent. On dit que ce fut une chévre qui donna l'idée de tailler la vigne. Cet animal ayant brouté un cep, on remarqua que l'année ſuivante il donna du fruit plus abondamment que de coutume (*a*). On profita de cette découverte pour étudier la maniere la plus avantageuſe de tailler la vigne. Acoſta rapporte auſſi dans ſon hiſtoire naturelle des Indes, qu'anciennement en Amérique les roſiers profitoient tellement qu'ils ne donnoient point de roſes. Le hazard fit que le feu prit à un roſier: il en reſta quelques rejettons qui l'année ſuivante porterent des roſes en quantité. Les Indiens apprirent de cette maniere à émonder les roſiers & à en ôter le bois ſuperflu (*b*). On doit croire qu'un ſemblable évenement avoit auſſi montré aux Grecs la façon de cultiver ces arbuſtes; car Théophraſte nous apprend que c'étoit l'u-

(*a*) Hygin. Fab. 274. = Pauſan. l. 2. c. 38.
(*b*) Fol. 178. *verſo*.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

l'usage dans la Gréce d'appliquer le feu aux rosiers pour les féconder, & que sans cette précaution ils ne portoient point de fleurs (*a*). On pourroit citer quantité d'exemples de pareils hasards.

Mais la pratique d'émonder, de tailler & de fumer les arbres, ne suffit pas pour leur faire porter des fruits doux, sains & agréables: ce secret dépend d'une opération beaucoup plus difficile & bien plus recherchée. On voit bien que je veux parler de la greffe. Cette découverte peut-être mise hardiment au rang de celles qui sont entierement dues au hasard. Mais quel a été ce hasard? C'est sur quoi on ne peut former que des conjectures plus ou moins vraisemblables. Je ne suis point satisfait de ce que Pline rapporte sur la maniere dont il prétend qu'on a découvert l'art de greffer. Il dit qu'un laboureur voulant enclorre sa maison d'une palissade, s'avisa de coucher en terre des troncs de lierre, & d'y arrêter l'extrémité des pieux de sa palissade, afin qu'elle durât plus long-tems. Il arriva que ces pieux qu'il avoit plantés, apparemment encore verds, reprirent, & pousserent des surgeons, ce qui fit comprendre qu'ils s'étoient nourris aussi bien dans ces troncs

(*a*) De caus. Plant. l. 3. c. 24.

troncs de lierre que si on les eût plantés en terre. Les réflexions qu'on fit sur cet évenement firent trouver, dit-il, l'art de greffer (*a*). Je ne me persuade point que l'usage de la greffe doive son origine à un pareil événement (*b*). La conjecture que Lucrece propose sur la découverte de cet art, paroît plus heureuse (*c*); je serois porté néanmoins à l'attribuer plutôt à quelque autre hasard.

Dès le moment qu'on aura commencé à renfermer plusieurs arbres & plusieurs plantes dans un même espace de terre, on a dû appercevoir des différences dans les especes, relativement à celles qui restoient éparses dans les bois & dans les campagnes (*d*). Je penserois que l'idée de la greffe sera venue ensuite sur les réflexions qu'auront occasionnées la vue & la découverte de deux branches de différens arbres fruitiers réunies ensemble & incorporées sur un même tronc. On voit assez communément les branches & même les troncs de certains arbres plantés assez proche les uns des autres, s'attacher & se

(*a*) Plin. l. 17. sect. 24.

(*b*) Voy. les Mém. de l'Acad. des Sciences, ann. 1744. M. p. 34, 35.

(*c*) Liv. 5. v. 1360, &c.

(*d*) Acad. des Scienc. ann. 1728. H. p. 49. ann. 1744. M. p. 2.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

se réunir très-intimement (a). Le vent, ou quelque autre hasard, aura fait frotter les branches de deux arbres fruitiers assez fortement l'une contre l'autre pour pouvoir s'écorcher & se réunir ensuite. L'écorce rompue aura donné lieu à la sève de s'introduire réciproquement dans les pores de ces arbres (f). Cet accident leur aura fait porter des fruits plus beaux & meilleurs que ceux qu'ils avoient accutumé de produire (g). On en aura mangé, & la différence qu'on aura remarquée entre ces fruits & ceux des autres arbres de la même espece, aura fait rechercher la cause qui avoit pû l'occasionner. On aura examiné l'état des arbres qui les produisoient: on aura remarqué qu'ils étoient réunis par quelque branche à un arbre voisin; on aura conséquemment attribué l'excellence de leurs fruits à cette union. Il est assez probable, que dès lors on aura tâché d'imiter cette opération

(a) Voy. Acad. des Scienc. ann. 1738. M. p. 265, 266. ann. 1710. H. p. 79. ann. 1722. M. p. 127.

(b) Voyez Ibid. ann. 1722. H. p. 61. ann. 1738. M. p. 265, 266.

(c) M. Duhamel assure qu'une branche de sauvageon entée sur la propre tige y gagne quelque chose. L'espece de glande qui se forme à l'endroit de l'insertion a un peu raffiné les sucs. Acad. des Sciences, ann. 1728. H. p. 47.

tion de la nature, & de ſuivre les indications qu'elle-même avoit données. A force d'eſſais, de tentatives & de réflexions, on ſera parvenu à trouver les différentes manieres de greffer, qu'on ſçait avoir été en uſage chez les anciens; mais dont je ne crois pas qu'on puiſſe rapporter la découverte aux ſiécles que nous parcourons préſentement.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il eſt impoſſible, en effet, de pouvoir déterminer l'époque préciſe de la greffe. Le doute cependant ſeroit bientôt réſolu, ſi l'on vouloit s'en rapporter au témoignage de Macrobe. Cet auteur avance que Saturne avoit montré aux habitans du Latium l'art de greffer les arbres (*a*). Ce fait me paroît peu vraiſembable. Je le crois d'autant moins autoriſé, que du tems d'Homere & d'Héſiode, il ne paroît point que les Grecs euſſent encore connoiſſance de la greffe & des opérations qui y ont rapport (1). Il me paroît même prouvé que non-ſeulement dans les ſiécles dont je parle, mais même long-tems après, les peuples ont été, par rapport à la culture des arbres, auſſi ignorans que le ſont encore aujourd'hui quantité de nations de l'Aſie & de l'Amérique. Aux gran-

(*a*) Saturnal. l. 2. c. 7. 217.

(1) C'eſt un fait que je diſcuterai dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

grandes Indes & en Perse, il y a beaucoup d'arbres fruitiers, mais ils sont presque tous sauvages. La greffe y est inconnue (*a*). Il en est de même dans l'Amérique Méridionale. Tous les arbres fruitiers qu'on voit dans ces vastes contrées restent tels que la nature les produit; on ne sçait point les greffer (*b*). Je suis d'autant plus porté à croire que cet art étoit inconnu dans les premiers tems, qu'on ne voit point les fruits entrer dans la description des repas décrits par Homere & par les autres écrivains de l'antiquité.

A l'égard des légumes, il paroît qu'on les a connus & cultivés très-anciennement. Les Egyptiens en faisoient un très grand usage dès les tems les plus reculés. On en juge par les murmures des Israélites, qui dans le désert regrettoient les concombres, les melons, les poireaux, les oignons & l'ail, qu'ils mangeoient abondamment en Egypte (*c*).

(*b*) Observat. Astron. du P. Souciet, t. 1 p. 18. = Chardin, t. 4. p. 55.

(*c*) Hist. des Incas, t. 2. p. 334. = Voyag. au Pérou par M. Bouguer, p. 63. = Voyag. de Frezier. p. 70 & 105.

(*d*) Num. c. 11. vs. 5.



ARTICLE SIXIEME.

De quelques Inventions relatives à la ſubſiſtance.

ON DOIT regarder comme une ſuite des effets ſalutaires qu'a produits l'établiſſement des ſociétés policées, la prévoyance & le ſoin de faire des proviſions dans les années abondantes pour remédier aux malheurs de la diſette & de la ſtérilité. Les Sauvages ignorent ces ſortes de précautions : ils ne prennent aucunes meſures pour les beſoins à venir. Ils conſomment à meſure qu'ils recueillent (*a*). Ils n'ont ni greniers, ni magaſins pour mettre les fruits de la terre en réſerve. Auſſi ſont-ils en danger continuel de périr de faim & de miſere : ſouvent même y ſuccombent-ils ; c'eſt la raiſon pour laquelle ces nations ſont ſi peu nombreuſes. Il y a telle contrée dans l'Amérique, où il ne ſe trouve peut-être pas dix mille ames dans un eſpace de plus de ſix cens lieues. Les na-

(*a*) Leſcarbot, Hiſtoire de la Nouv. Franc. p. 666 & 669.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

nations policées ont prévu les tems de disette & de calamités. C'est pour y remédier qu'elles ont songé à renfermer, ce qu'elles ne pouvoient pas consommer des fruits de la terre, dans des endroits propres à les conserver long-tems. Cette police étoit établie chez les Egyptiens dès la plus haute antiquité. On voit que dès le tems de Joseph, ces peuples étoient dans l'usage de serrer leurs bleds dans des greniers publics (*a*). Enfin, c'est à ce même esprit de prévoyance qu'on doit attribuer ces loix sevéres, qui anciennement défendoient de tuer les animaux servant au labourage (*b*). Le maintien de l'agriculture a toujours été un des principaux objets que les législateurs ayent eu en vue. J'en ai suffisamment parlé dans l'Article du Gouvernement (*c*).

Je rapporterai au même principe l'origine de l'art qui apprend à conserver les viandes par le moyen du sel; art si simple & en même tems si utile. On n'oubliera jamais qu'un grand Prince (Charles Quint) fit élever une statue à G. Bukel pour avoir trouvé le secret de saler & d'encaquer les harengs. Les Egyptiens

(*a*) Gen. c. 41. vs. 35, &c.
(*b*) Voy. *suprà* Liv. I. p. 33.
(*c*) Ibid. *loco cit.*

tiens paroiſſent avoir connu, dès les tems les plus reculés, la propriété qu'a le ſel de préſerver de la corruption les corps qu'on en aſſaiſonne, & qu'on y laiſſe tremper. Ils avoient ſçu mettre cette découverte à profit. L'art de ſaler la viande (*a*) & le poiſſon remonte chez ces peuples à une très-haute antiquité. Dès le tems de Mœris, un des anciens ſouverains de l'Egypte, il y avoit un nombre infini d'ouvriers dont l'unique occupation étoit de ſaler le poiſſon qu'on pêchoit dans le canal creuſé par les ordres de ce Prince (*b*). C'étoit ſans doute des Egyptiens que les Iſraélites avoient appris l'art de conſerver les viandes par le ſel; art dont on voit qu'ils firent uſage dans le déſert (*c*).

L'agriculture n'a pû faire des progrès ſans que d'autres arts n'en aient fait avec elle: il y a entre tous ces objets un rapport & une connexion intimes qui ne leur permettent gueres de ſe ſéparer: ainſi à meſure que l'agriculture ſe perfectionna, d'autres arts prirent naiſſance; & ceux qui étoient déja inventés, ſe perfectionnerent. Les plus néceſſaires furent cultivés les premiers. Les arts

(*a*) Hérod. l. 2. n. 77.
(*b*) Diod. l. 1. p 62
(*c*) Voyez le P. Calmet in Num. c. 11. vs. 32.

arts de luxe vinrent enſuite. C'eſt l'ordre que nous obſerverons dans ce qui nous reſte à dire ſur cette matiere.



CHAPITRE SECOND.

Des Vêtemens.

DE tous les arts, ceux qui ſervent à nous habiller ſont, après l'Agriculture, les plus utiles ſans contredit & les plus néceſſaires. Il en eſt peu, dont l'invention ait fait plus d'honneur à l'eſprit humain, & où il ait montré autant de ſagacité. L'uſage des habits eſt dû à quelque autre cauſe, qu'à la ſimple néceſſité d'adoucir les injures de l'air. Il y a en effet bien des climats où cette précaution ſeroit preſque entierement inutile; excepté cependant quelques peuples abſolument ſauvages & groſſiers, toutes les nations ont été, & ſont dans l'uſage de ſe couvrir d'habits plus ou moins élégans, proportionnément à leurs connoiſſances & à leur induſtrie. Il y a plus, nous voyons que les arts concernant les vêtemens, ont pris naiſſance dans les contrées où la température de l'air exige le moins que le corps ſoit couvert. Le beſoin ſeul n'a donc pas porté l'hom-

l'homme à ſe couvrir d'habits, quelque autre raiſon a dû encore l'y déterminer. Quel que ſoit le motif d'une coutume ſi ancienne & ſi univerſelle, il eſt certain que dans tous les tems on s'eſt appliqué à chercher des matieres qui en couvrant le corps, ne gênaſſent point la liberté de ſes mouvemens. L'emploi de ces matieres a fait l'objet d'une étude conſtante & réfléchie. C'eſt à des recherches & à des tentatives multipliées que nous devons cette multitude infinie de tiſſus différens, qui ſont en uſage chez les peuples policés.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Nous retrouvons dans la maniere dont étoient vêtus les premiers hommes, des preuves bien ſenſibles de cet état d'ignorance & de groſſiéreté, que j'ai dit plus d'une fois avoir été le partage des ſiécles qui ſuivirent la confuſion des langues & la diſperſion des familles. Nul art & nulle induſtrie dans l'emploi des matieres dont on a fait d'abord uſage pour ſe couvrir. On s'en ſervoit telles que la nature les offroit; on choiſiſſoit celles qui demandoient le moins de préparations. Pluſieurs nations ſe couvroient anciennement d'écorces d'arbres; d'autres de feuilles, d'herbes, ou de joncs entrelaſſés groſſierement (*a*). L'ig-

(*a*) Strabo, l. 11. p. 781. = Senec. Ep. 90. p. 406.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'ignorance actuelle des nations sauvages nous retrace un modele de ces anciens usages (*a*). La peau des animaux paroît cependant avoir été la matiere la plus universellement employée dans les premiers tems; mais on ne connoissoit pas alors le secret d'adoucir les cuirs, & de les rendre flexibles par le moyen de certains apprêts. On portoit les peaux telles qu'on les enlevoit de dessus le corps des animaux (*b*). Les peuples étoient alors dans la même ignorance où sont encore aujourd'hui plusieurs nations qui ne sçavent ni tanner, ni corroyer les peaux dont elles font usage pour se vêtir (*c*).

Cependant, faute de préparation, ces peaux devoient en séchant durcir & se re-

406. = Hist. des Incas, t. 1 p. 17. = Lettr. Edif. t. 2. p. 189. = Extr. des Histor. Chinois, p. 3.

(*a*) Voyag. de Dampier, t. 2. p. 141. = Voyag. des Holland. t. 4. p. 305. & 321. t. 5. p. 36. = Mém. de Trev. Mai 1717. p. 712, 713.

(*b*) Sanchon. apud Euseb. p. 35. A. = Lucret. l. 6. v. 1011. = Diod. l. 1. p. 12 & 28. l. 2. p. 161. l. 3. p. 217 = Pauf. l. 10. c. 38. = Plut. t. 2. p. 646. E. = P. Festus *voce* in Pelle Lanata, &c. p. 194. & *voce* Pellem habere Hercules, &c. p. 340. = Hist. des Incas, t. 1. p. 17. = Martini, Hist. de la Chine, t. 1. p. 20. = Virgil. Georg. l. 3. v. 383. = Bibl. ancien. & mod. t. 22. p. 23.

(*c*) Hist. nat. de l'Islande, t. 1. p. 264. = Voyag. de Frezier, p. 77. = Bibl. ancien. & mod. t. 22. p. 23. = Voyag. à la Baye d'Hudson, t. 2. p. 24.

retirer. L'uſage en devenoit auſſi incommode que déſagréable. Il eſt donc vraiſemblable qu'on ne tarda pas à chercher les moyens de rendre les peaux plus ſouples & plus maniables. On ne peut former que des conjectures ſur la maniere dont on les aura d'abord préparées. Les premieres opérations auront été fort ſimples. D'anciens mémoires de la Chine diſent que ce fut Tchin-fang, un de leurs premiers Souverains, qui apprit aux hommes à préparer la peau des animaux, en leur enſeignant à en ôter le poil avec des rouleaux de bois (a). Il n'y aura pas eu beaucoup de recherches dans ces anciennes pratiques. Elles auront été ſemblables peut-être à celles que nous ſçavons être aujourd'hui en uſage chez pluſieurs peuples, qui n'ayant preſque aucune connoiſſance des arts, nous retracent l'image des premiers tems.

Les ſauvages de l'Amérique Septentrionale, pour préparer les peaux dont ils ſe couvrent, commencent par les faire macérer dans l'eau aſſez long-tems. Ils les raclent enſuite & les aſſoupliſſent à force de les manier & de les paſſer. Pour les adoucir davantage, ils les frottent un peu avec la graiſſe de quelque ani-

(a) Extrait des Hiſt. Chin.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

animal; ce qui les rend très-douces & très-flexibles (*a*). Ils ont auſſi l'art de mettre leurs cuirs à l'épreuve de l'eau en les fumant (*b*). Les habitans de l'Iſlande y font encore moins de façon. Ils prennent la peau pendant qu'elle eſt encore chaude, & en la paſſant ſucceſſivement ſur le genou, ils en raclent le poil ou la laine. Cet ouvrage eſt aſſez pénible, mais ils n'en ſçavent pas davantage. Ils mouillent enſuite cette peau, l'attachent le long d'un mur en l'étendant le plus qu'ils peuvent, & la laiſſent ſécher au vent. Ils l'ôtent auſſitôt qu'elle eſt ſeche & s'en ſervent ſur le champ à toutes ſortes d'uſages. Ils ont ſeulement le ſoin de graiſſer ces peaux tous les quatre ou cinq jours avec des foyes de poiſſons fort huileux, ce qui les tient en effet très-ſouples (*c*). L'apprêt que les habitans du Groenland, peuples des plus groſſiers & des plus ſauvages, ſçavent donner aux peaux de daims & de chiens de mer dont ils ſe couvrent, eſt un peu mieux entendu. Ils les préparent avec de l'urine, de la graiſſe, &c, & les battent enſuite fortement avec des pierres pour les amollir, & les ren-

(*a*) Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 32.
(*b*) Id. Ibid.
(*c*) Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 1. p. 264.

rendre propres aux différens uſages auxquels ils les deſtinent (*a*).

I. PARTIE Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les peaux ſont par elles-mêmes peu propres à couvrir l'homme exactement & commodément. Il a donc fallu trouver l'art de les ajuſter, & d'en réunir pluſieurs enſemble. La plus grande partie du genre-humain a été long-tems ſans connoître le fil. On a été obligé d'y ſuppléer par quelque autre expédient. On peut juger par les moyens qu'employent encore aujourd'hui pluſieurs peuples, de ceux qu'on aura employés originairement. Les habits des peuples du Groenland, ſont couſus avec des boyaux de chiens marins, ou d'autres poiſſons, qu'ils ont l'adreſſe de couper très-minces, après les avoir fait ſecher à l'air (*b*). Les Eskimaux, les Samoïedes, les Sauvages de l'Amérique & de l'Afrique, employent aux mêmes uſages les nerfs des animaux (*c*). On en aura uſé de même dans les premiers tems. Héſiode fait mention de ces anciennes pratiques (*d*). A l'égard des inſtrumens propres à coudre

(*a*) Ibid. t. 2. p. 18.
(*b*) Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 181.
(*c*) Voyage à la Baye d'Hudſ. t. 2. p. 26. = Hiſt. gén. des Voyag. t. 5. p. 171. = Rec. des Voyag. de la Comp des Indes Holland. t. 1. p. 159. = Mœurs des Sauvages t. 2. p. 160.
(*d*) Voy. Op. v. 544.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dre les vêtemens, les os pointus, les arrêtes & les épines auront tenu lieu dans les commencemens des alênes, des aiguilles & des épingles dont nous nous servons aujourd'hui. Les anciens habitans du Pérou, qu'on peut regarder, à bien des égards, comme une nation très-éclairée & très-policée, ne connoissoient ni les aiguilles ni les épingles. Ils se servoient de longues épines pour coudre & attacher leurs habits (a). On pourroit nommer bien des peuples qui de nos jours sont encore réduits aux mêmes expédiens (b).

A mesure que les sociétés se seront policées, les premieres inventions auront été perfectionnées. On aura cherché des manieres de s'habiller & plus commodes & plus propres que les écorces, les feuilles, les peaux, &c. On s'apperçut bientôt qu'on pouvoit faire un meilleur usage de la dépouille des animaux. On chercha les moyens d'en séparer la laine ou le poil, & d'en former des vêtemens aussi chauds & aussi solides, mais plus souples que les cuirs &

(a) Hist. des Incas, t. 2. p. 63 & 77.

(b) Voy. Lettr. Edif. t. 11. p. 421. = Voyag. de Frezier, p. 109. & 214. = Voyag. des Holland t. 1. p. 159. = Hist. des Incas, t. 1. p. 107. = Hist. gén. des Voyag. t. 9. p. 308. t. 5. p. 171. = Voyag. à la Baye d'Hudson, t. 2. p. 168.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

& les fourrures. Cet art eſt fort ancien. On voit que dès le tems des patriarches, les peuples de la Méſopotamie (*a*) & de la Paleſtine (*b*), avoient grand ſoin de faire tondre leurs brebis. Les premieres étoffes, dont vraiſemblablement l'idée ſe ſera préſentée, auront été des eſpeces de feutres. On aura commencé par lier & unir, à l'aide de quelque matiere glutineuſe, différens brins de laine ou de poils; on ſera parvenu de cette maniere à former une étoffe quelque peu ſouple & d'une épaiſſeur à peu-près uniforme. Les anciens faiſoient un grand uſage du feutre (*c*).

Une découverte en amene une autre. C'étoit quelque choſe d'avoir imaginé de ſéparer le poil & la laine de la peau des animaux. On n'eût cependant pas retiré un grand avantage de cette invention, ſi on n'avoit pas trouvé le ſecret de réunir, par le moyen du fuſeau, ces différens brins & d'en faire un fil continu. Cette invention remonte à la plus haute antiquité. Les Egyptiens diſoient que c'étoit Iſis qui leur avoit enſeigné l'art de filer (*d*). Les Chinois font honneur

(*a*) Gen. c. 31. vs. 19.
(*b*) Ibid. c. 38. vs. 12, 13.
(*c*) Plin. l. 8 ſect. 73. p. 475.
(*d*) Mart. Capella, l. 2. p. 39.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

neur de cette découverte à l'Impératrice femme d'Yao (*a*). Je remarquerai à ce ſujet que la tradition de preſque tous les peuples donne à des femmes la gloire d'avoir inventé l'art de filer, de tiſſer les étoffes & de les coudre. Les Lydiens rapportoient cette découverte à Arachné (*b*), les Grecs à Minerve (*c*), les Péruviens à Mama œlla, épouſe de Manco-capac, leur premier Souverain (*d*). C'étoit auſſi à des femmes que l'antiquité Grecque & Romaine attribuoit l'invention de l'aiguille (*e*), l'art de filer la ſoie de certains vers, & d'en faire des étoffes (*f*). Ces traditions ſont-elles fondées ſur l'hiſtoire, ou n'ont-elles d'autre origine que le genre d'occupations, qui de tous les tems & chez tous les peuples a fait le partage du ſexe? C'eſt ſur quoi je ne prononcerai point.

On ne peut rien dire de précis ſur l'uſage & l'emploi que les peuples ont fait originairement des matieres filées. Il eſt

(*a*) Martini, Hiſt. de la Chine, t. 1. p. 61.

(*b*) Ovid. Métam. l. 6. *init.* = Pline, l. 7. ſect. 57. p. 414.

(*c*) Voy. la 2e Part. Liv. II. ſect. 2. c. 2.

(*d*) Hiſt. des Incas, t. 1. p. 22 & 31.

(*e*) Hygin, Fab. 274.

(*f*) Ariſt. Hiſt. anim. l. 5. c. 19. p. 849. = Plin. l. 11. Sect. 26. p. 604. = Iſidor. orig. l. 14. c. 6.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

eſt probable qu'on aura fait bien des eſſais & compoſé différens ouvrages (*a*), comme des treſſes, des réſeaux, &c. juſqu'à ce qu'enfin & par degré, on ait trouvé le tiſſu à chaîne & à trême, invention la plus utile, peut-être, qui ſoit dans la ſociété. En effet, c'eſt par le moyen de cet art que nous tirons de preſque tout ce qui nous environne, des matieres propres à nous couvrir d'une maniere également commode & magnifique.

Il y auroit, peut-être, bien des conjectures à former ſur l'origine de la tiſſeranderie (1). On pourroit dire, avec un ancien, qu'on eſt redevable de l'invention de cet art à l'araignée (*b*). On fit attention à la maniere dont cet inſecte ourdiſſoit ſa toile ; on remarqua qu'il ſe ſervoit du poids de ſon corps pour diriger & aſſujétir ſes fils, &c. Sans m'arrêter à tous les raiſonnemens, plus ou moins vraiſemblables, qu'on peut former ſur ce ſujet, je penſe que l'idée des tiſſus à chaine & à trême, a pû venir aux premiers hommes d'après l'inſpec-

(*a*) Voy. Lucret. l. 6. v. 1349, &c. = Braun. de veſtitu Sacerdot. Hebr. n. 233. p. 250, &c.

(1) J'avertis que je me ſers ici du mot de *tiſſeranderie* pour déſigner la frabrique de tous les ouvrages qui ſe travaillent ſur le métier.

(*b*) Democritus apud Plut. t. 2. p. 974. A.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ſpection de l'écorce intérieure de certains arbres. On en connoît qui, à la rudeſſe & à la roideur près, reſſemblent extrêmement à de la toile, les fibres en ſont arrangées l'une deſſus l'autre de travers, & croiſées preſque à angles droits (1). Je crois donc la que maniere dont les filamens de ces écorces ſont diſpoſés, a pû donner l'idée de tiſſus à chaîne & à trême.

A conſidérer la quantité & la diverſité des machines que nous employons aujourd'hui dans la frabique de nos étoffes, on ne ſe perſuaderoit pas facilement que dès les ſiécles dont nous parlons, les peuples euſſent pû ſe procurer rien de ſemblable, ou même qui ait pû en approcher. Il eſt aiſé cependant de le concevoir, ſi, au lieu de s'arrêter à nos pratiques ordinaires, on réfléchit aux métiers qui ſont encore aujourd'hui en uſage chez pluſieurs peuples.

La ſimplicité & le petit nombre des outils dont on ſe ſert encore préſentement dans les grandes Indes, en Afrique, en Amérique, &c, peuvent ſervir à expliquer comment, dès les tems les plus reculés, on ſera parvenu à fabriquer

(1) J'en ai un morceau de cette eſpece apporté des Indes.

quer des étoffes. Quoique privés de la plus grande partie des connoiſſances dont nous jouiſſons, les ouvriers de ces pays exécutent des étoffes dont on ne peut ſe laſſer d'admirer la fineſſe & la beauté. Une navette & quelques morceaux de bois ſont les ſeuls inſtrumens qu'ils employent (*a*). Les premiers peuples auront donc pû, à l'aide de ces foibles ſecours, travailler de bonne heure des tiſſus à trême & à chaîne.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Quoiqu'il en ſoit, l'invention de la tiſſeranderie remonte à une très haute antiquité. Abraham refuſant le butin que lui offroit le roi de Sodôme, dit qu'il ne prendra rien depuis le fil de la trême juſqu'à la courroie des ſouliers (*b*). Moïſe dit qu'Abimelech fit préſent d'un voile à Sara (*c*). Il remarque que Rebecca ſe couvrit auſſi d'un voile en appercevant Iſaac (*d*). Jacob avoit donné à ſon fils Joſeph une tunique d'un tiſſu rayé de pluſieurs couleurs (*e*). Moï-

(*a*) Lettr. Edif. t. 9. p. 420. = Hiſt. gén. des Voyag. t. 3. p. 184. = Voyag. de Damp. t. 4. p. 232, 233. = Hiſt des Incas, t. 2. p. 77. = Voyag. de J. de Lery, p. 275. = Nouv. Relat. de la France Equinox. p. 135.

(*b*) Gen, c. 14. vs. 23.

(*c*) Ibid. c. 20. vs. 16.

(*d*) Ibid. c. 24. vs. 65.

(*e*) Ibid. c. 37. vs. 3.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Moïse nous apprend encore que Pharaon fit revêtir ce Patriarche d'une robbe de coton très-fin (*a*). Enfin, on voit qu'il est parlé dans Job de la navette & de la toile des tisserands (*b*). Ces faits prouvent suffisamment l'antiquité des tissus à chaîne & à trême (1).

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer qu'autrefois on travailloit debout, les étoffes sur le métier (*c*). Homere (*d*) & Virgile (*e*) déposent de cet ancien usage. Cette pratique étoit occasionnée parcequ'alors les métiers des tisserands & des drapiers étoient dressés dans un autre sens qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les fils de la chaîne étoient tendus de haut en bas perpendiculairement, comme ils le sont encore aujourd'hui dans la haute-lisse; avec cette différence cependant, que les lisses n'étoient point arrêtées par le bas sur un cylindre, comme nous le voyons pratiquer dans nos manufactures de tapisseries. On les assujétissoit par le moyen d'une

(*a*) Ibid. c. 41. vs. 42.

(*b*) C. 7. vs. 6.

(1) Platon met la Tisseranderie au nombre des Arts les plus anciennement inventés. De Leg. l. 3. p. 805.

(*c*) Voy. Junius de Pictura veter. l. 1. c. 4. p. 26.

(*d*) L. 1. v. 31.

(*e*) Georg. l. 1. v. 294.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

d'une piéce de bois à laquelle on attachoit des poids très-pesans (*a*). Les Egyptiens furent, dit on, les premiers qui changerent l'ancienne pratique qui étoit fort incommode & fort fatiguante. Ils introduisirent l'usage de travailler au métier assis (*b*), comme le font aujourd'hui nos ouvriers de haute-lisse, nos tisserands & nos drapiers. On sçait qu'anciennement c'étoient les femmes qui filoient, ourdissoient & teignoient même les laines & les étoffes (*c*).

La laine & le poil des animaux sont, sans difficulté, les matieres qu'on aura d'abord le plus généralement employées pour les habits. Il y a cependant plusieurs plantes, telles que le coton, le lin, le chanvre, &c, qui peuvent servir aux mêmes usages; on n'aura pas tardé probablement à travailler le coton. Les graines de cet arbrisseau sont enveloppées d'une boure très-fine & très-délicate. Cette bourre a beaucoup de ressemblance avec la laine, & demande peu de préparations (*d*); on en aura donc formé de bonne heure des tissus. Ce

(*a*) Seneca, Ep. 90. p. 408. = Voy. Braunius de vestitu Sacerdot. Hebr. c. 16. p. 269.

(*b*) Junius de Pictura veter. l. 1. c. 4. p. 26. = Braunius, p. 254, 267 & 320.

(*c*) Voy. Exod. c. 35. vs. 25.

(*d*) Voy. J. de Lery, Voyag. d'Amériq. p. 274.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ce que j'avance n'eſt point une ſimple conjecture. La robbe dont Pharaon fit revêtir Joſeph, étoit de coton (*a*). Quelques réflexions ſuffiſent pour s'en convaincre.

Preſque tous les commentateurs de l'Ecriture traduiſent le terme Hebreu, dont Moïſe ſe ſert (*b*) pour déſigner la ſorte d'étoffe donnée à Joſeph, par le mot *Byſſus*. On eſt partagé aujourd'hui ſur l'eſpece de matiere qu'on nommoit ainſi autrefois : les uns penſent qu'on doit entendre cette eſpece de ſoye d'un jaune doré qu'on voit attachée en forme de houppe à de grandes coquilles appellées *Pinnes de mer* (*c*). On ſçait que les anciens ont connu & employé cette matiere pour les habits (*d*). D'autres croient que le *Byſſus* étoit une ſorte de lin très-fin qu'on tiroit d'Egypte ou de Judée (*e*). Il y en a enfin qui veulent que ce terme ſignifie le coton. Ce ſentiment paroît d'autant plus probable, qu'on ne peut appliquer qu'au co-

(*a*) Voy. le P. Calmet, Gen c. 41. vs. 42.

(*b*) שש *Scheſch.*

(*c*) Geſner, Hiſt. animal. l. 4. c. 6. = Acad. des Scienc. ann. 1712. M. p. 204.

(*d*) Baſil. in Hexam. Orat. p. 7. = Procop. de Juſtiniani fabriciis, l. 3. p. 30. = Calmet, t. 7. p. 145.

(*e*) Bochart, Phaleg, l. 3. c. 4. p. 177, 178.

coton la description que Pollux fait du *Byssus*. Cet auteur dit que cette matiere provenoit d'une espece de noix qui croissoit en Egypte; on l'ouvroit, & on en tiroit la substance, qu'on filoit pour en faire des habits (*a*). Philostrate s'en explique à peu près dans les mêmes termes (*b*). Ces caracteres conviennent parfaitement au coton: il vient dans une espece de noix brune qui naît sur un petit arbrisseau. Mais sans nous arrêter à cette discussion, il me paroît prouvé par l'analogie des termes, que le mot employé par Moïse pour désigner l'étoffe dont Pharaon fit revêtir Joseph, doit s'entendre du coton (1). On voit d'ailleurs par les auteurs profanes, que ces sortes d'habits étoient d'un usage fort ancien: dans l'Egypte particulierement, ils étoient réservés pour les personnes de la plus grande distinction (*c*).

L'emploi du lin, du chanvre & des au-

(*a*) L. 7. c. 17. p. 741.

(*b*) De vita Apollon. l. 2. c. 20. p. 71. = Voy. aussi Strabo, l. 15. p. 1016. = Philo de vita Mosis, p. 667. C.

(1) C'est le sentiment de plusieurs Interpretes & Commentateurs de l'Ecriture, & des plus célébres. Voy. le P. Calmet, t. 2. p. 351, 353. t. 7. p. 144.

(*f*) Plin. l. 19. sect. 2. p. 156.

I. PARTIE, Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

autres plantes filamenteuſes, ſe ſera préſenté plus difficilement que celui du coton. Il faut, pour dégager ces fils de l'écorce qui les cache & les envelope faire rouir, c'eſt-à-dire, macérer dans l'eau les plantes, les briſer enſuite, & enfin les faire paſſer pluſieurs fois par les dents d'un peigne, pour pouvoir les filer & les tiſſer. On ne peut pas douter néanmoins que les habits de lin n'aient été en uſage dès les tems les plus reculés. Iſis paſſoit pour en avoir fait la découverte (*a*); & il eſt certain, par le témoignage de Moïſe, que cette plante étoit cultivée en Egypte de tems immémorial. Il remarque que la grêle, dont le Seigneur frappa cette contrée lors de la perſécution de Pharaon, fit périr le lin (*b*). On voit encore que ce légiſlateur défend aux Hébreux de porter des habits tiſſus de laine & de lin (*c*).

La bonté d'une étoffe dépend en partie de la maniere dont elle eſt foulée. C'eſt le foulage qui donne proprement aux draperies leur conſiſtence. L'opération conſiſte dans le jeu d'eſpéces de gros

(*a*) Mart. Capella, l. 2. p. 39. = Jul. Firmicus. L. de Profeſſ. Relig. p. 49.

(*b*) Exod. c. 9. vs. 31.

(*c*) Deut. c. 22. vs. 11.

gros maillets de bois, qui par le moyen d'une roue, tombent ſucceſſivement dans des auges où les draps ſont renfermés. Les coups redoublés qu'ils reçoivent les rendent plus fermes & plus unis. L'art de fouler les étoffes n'a été connu dans l'Europe que depuis la guerre de Troie (*a*); mais il eſt aſſez vraiſemblable que ce ſecret aura été découvert bien auparavant dans l'Aſie & dans l'Egypte. Les premiers eſſais auront été ſans doute fort imparfaits. On peut ſe former une idée de ces anciennes pratiques d'après celles que nous ſçavons être encore en uſage chez quelques peuples ſauvages & groſſiers. La maniere dont les habitans de l'Iſlande foulent les draps, eſt de les rouler & de les jetter par terre après les avoir arroſés d'urine chaude; ils les pétriſſent enſuite avec les pieds pendant toute une journée. Ils travaillent de même les gants & les bonnets; mais c'eſt avec les mains. Il faut qu'un homme ſoit habile & robuſte, pour fouler une camiſole ou trois paires de bas dans une journée (*b*). Tel aura été probablement l'art de la foulerie dans ſon origine.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

(*a*) Voy. la 2. Part. Liv. II, ſect. 2. C. II.
(*b*) Hiſt. Nat. de l'Iſlande t. 1. p. 266.

ne. Au ſurplus, de quelque maniere qu'on l'ait pratiqué dans les premiers tems, cette opération n'a jamais pû être que très-pénible & très-mal entendue, puiſqu'on ne connoiſſoit pas les moulins à foulon.



ARTICLE PREMIER.

De l'Art de teindre.

LA PLUPART des matieres propres à faire des tiſſus, ſont naturellement d'une couleur terne & ſombre. Les vêtemens ſeroient en conſéquence d'une uniformité ennuyeuſe, ſi l'art n'avoit pas trouvé le moyen d'y remédier & d'en varier les nuances. Les premiers fruits, la premiere plante qu'on aura écraſés, l'effet des pluies ſur certaines terres & ſur certains minéraux, ont dû donner des notions de l'art de teindre, & l'idée des différentes matieres propres à la teinture. Dans tous les climats, l'homme a ſous ſa main des terres ferrugineuſes, des terres bolaires de toute nuance, des matieres végétales & ſalines, &c. La difficulté a été de trouver l'art de les employer. Combien de tentatives n'aura-t-on pas faites avant que

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

que de parvenir au point d'appliquer convenablement les couleurs ſur les étoffes, & de leur donner cette adhérence & ce luſtre qui fait le principal mérite de l'art du teinturier, un des plus agreables, mais en même tems un des plus difficiles qu'on connoiſſe!

On parvient à colorer les étoffes par le moyen des chaux, des ſels, des eaux, des leſſives, des fermentations, des macérations, &c. On diſtingue la teinture en deux eſpéces, en teinture chaude & en teinture froide. La teinture chaude eſt celle où l'on fait bouillir les matieres colorantes, ou avec l'étoffe, ou avant qu'elle y ſoit plongée. On entend par teinture froide, celle dans laquelle on fait diſſoudre à froid les matieres colorantes, ou bien celle où l'on attend que la liqueur ſoit réfroidie avant que d'y mettre tremper l'étoffe. On ne peut pas décider laquelle de ces deux préparations a été la premiere en uſage & moins encore la maniere d'y procéder. Qu'il nous ſuffiſe de ſçavoir que l'art de teindre eſt d'une très-grande antiquité.

On le connoiſſoit dès les ſiécles dont il s'agit dans la premiere Partie de cet Ouvrage. Les Chinois prétendent être redevables de cette découverte à Hoang-ti, un de leurs premiers Souverains (*a*). Il

(*a*) Martini. Hiſt. de la Chine, l. 1. p. 42.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il est dit dans la Genèse qu'on attacha un fil d'écarlate au bras d'un des enfans de Thamar (*a*). Job, que je crois avoir vécu dans le même tems (*b*), parle de la vivacité des couleurs qu'on remarquoit dans les étoffes apportées des Indes (*c*). On ne peut point au surplus entrer dans aucun détail sur les connoissances qu'on pouvoit avoir alors dans l'art de teindre, ni déterminer jusqu'à quel point on l'avoit porté. J'aurai occasion de m'étendre davantage sur ce sujet dans la seconde Partie.

L'usage le plus agréable de l'art de teindre, est de pouvoir diversifier la couleur des étoffes. Il y a deux manieres de leur donner cette agréable variété, qui en fait le principal mérite: on y parvient, ou en ajoutant, par le moyen de l'aiguille, sur un fonds uni, des fils de différentes teintes, ou en faisant entrer diverses couleurs dans le tissu des étoffes lorsqu'on les ourdit. L'antiquité faisoit honneur de la premiere de ces inventions aux Phrygiens (*d*), peuples très-anciens (*e*): on attribuoit l'autre aux Babyloniens (*f*). Mais ces pra-

(*a*) Ch. 38. vs. 27. Voy. Calmet, t. 2. p. 350.
(*b*) Voy. notre Dissertation.
(*c*) Chap. 28. vs. 16.
(*d*) Plin. l. 8. sect. 74. p. 476.
(*e*) Voy. Herod. l. 2. n. 2.
(*f*) Plin. *loco suprà cit.*

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

pratiques étoient-elles connues dès les ſiécles dont il s'agit préſentement? tout nous porte à le croire. Les progrès que cet art avoit faits du tems de Moïſe (*a*), ſuppoſent une origine très-ancienne, & des découvertes fort antérieures. Il me paroît donc certain que l'uſage de la broderie & des étoffes de couleurs variées, remonte à l'époque que nous parcourons maintenant; mais je n'inſiſterai point ſur la pratique originaire de ces deux arts, par l'impoſſibilité de pouvoir rien dire qui ſoit ſatisfaiſant.

Un art qui a beaucoup de rapport avec celui qui nous occupe préſentement, c'eſt celui de nétoyer & de blanchir les étoffes lorſqu'elles ſont ſalies, l'eau toute ſimple n'y ſuffit pas. Il faut par le moyen de quelques poudres, de quelques cendres, lui communiquer cette vertu déterſive, qui la rend propre à faire ſortir des étoffes la ſaleté qu'elles ont contractée. Les anciens ne connoiſſoient point le ſavon; ils y ſuppléoient par différens moyens. Job parle de laver ſes vêtemens dans une foſſe avec l'herbe de *Borith* (*b*). Ce paſſage montre

(*a*) Voy. la 2 Part. Liv. II. c. II.
(*b*) C. 9. vs. 30.
Le texte Hébreu porte *Bor*; mais les meilleurs Interpretes penſent que ce mot eſt le même que le *Bo-*

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tre que pour nétoyer les étoffes, la méthode alors étoit de les jetter dans une fosse pleine d'eau impregnée de quelques cendres, méthode qui paroît avoir été la plus universellement employée dans les premiers tems. Homere en effet nous dépeint Nausicaa & ses compagnes, foulant aux pieds dans des fosses leurs habits pour les blanchir (*a*).

A l'égard de l'herbe que Job nomme *Borith*, je pense que c'est la *soude* qu'il a voulu désigner par ce nom. Cette plante est fort commune dans la Syrie, la Judée, l'Egypte & l'Arabie. On la brule, on fait passer ensuite de l'eau sur ses cendres. Cette eau contracte un sel lixiviel très-fort, & capable d'ôter les taches & de dégraisser les laines & les toiles.

Les Grecs & les Romains suppléoient au savon par le moyen de différentes sortes de terres (*b*) & de plantes (*c*). Les Sauvages de l'Amérique font, avec certains fruits, une espece d'eau de savon, qui leur sert à blanchir les lits de coton (*d*) & les autres étoffes dont ils font

Borith de Jérémie. c. 2. vs. 22. & de Malach. c. 3. vs. 2.

(*a*) Odyss. l. 6. v. 92.

(*b*) Plin. l. 35. sect. 57.

(*c*) Id. l. 27. sect. 88.

(*d*) Voyag. de J. de Lery. p. 276.

font uſage. Dans l'Iſlande, les femmes y font la leſſive avec de la cendre & de l'urine (*a*). En Perſe, on ſe ſert de terres bolaires & marneuſes (*b*). Dans pluſieurs pays on trouve quantité de terres, qui diſſoutes dans l'eau, ont la propriété de nétoyer & de blanchir les étoffes & le linge (*c*). Toutes ces différentes pratiques peuvent avoir été en uſage dès les premiers tems (1). Les beſoins de la vie ſont à peu-près les mêmes chez tous les hommes: la nature offre à peu près dans tous les climats les mêmes reſſources. C'eſt l'art de les employer qui diſtingue les nations policées des peuples barbares & ſauvages.

(*a*) Hiſt. de l'Iſlande t. 1. p. 266.
(*b*) Chardin. t. 4. p. 66, 67.
(*c*) Journ. des Sçav. ann. 1752. Juill. p. 418. = Hiſt. générale des Antilles par le P. du Tertre t. 2. p. 76. *in*-4°. Paris, 1667. = Hiſt. nat. de Colonne. t. 2. p. 113, 114. = Piganiol. Deſcript. de France, t. 5. p. 72. Edit. *in*-12. de 1722.

(1) J'ai lu quelque part, que certains peuples groſſiers & ſauvages, avoient une eſpece de leſſive qui conſiſte à laiſſer tremper quelque tems leurs habits dans la boue. Ils les paſſent enſuite, & les lavent dans une eau claire & nette. Ils réuſſiſſent, par ce moyen, à les nétoyer & à les dégraiſſer: les ſels qui ſont dans la boue faiſant à peu-près le même effet que notre ſavon.

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.



CHAPITRE TROISIEME.

De l'Architecture.

DE TOUT tems l'homme s'est vû forcé de chercher des asyles contre les injures de l'air & l'attaque des bêtes féroces. Aussi l'art de bâtir est-il un des premiers arts qui ait été mis en pratique, avant (*a*) comme après le déluge. C'est donc à la nécessité que l'Architecture doit sa naissance; mais c'est du luxe qu'elle a reçu ses embellissemens. Les réflexions & les comparaisons que firent les hommes sur leurs ouvrages, leur formerent le goût. On parvint d'abord à connoître les régles de la proportion. On y ajouta ensuite les ornemens que les lumieres & le génie de chaque siécle ont suggérés aux peuples en différens tems. L'Architecture embellie, corrompue & rétablie successivement, a varié, suivant le bon ou le mauvais goût des siécles & des nations.

Tant que les descendans de Noé demeu-

(*a*) Gen. c. 4. vs. 17.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

meurerent réunis, ils furent à portée de cultiver ce qu'on avoit pû conserver de découvertes antérieures au déluge. Le projet qu'ils conçurent & exécuterent en partie, de bâtir une ville dans la plaine de Sennaar (*a*), le dessein d'y élever une tour d'une hauteur prodigieuse (*b*), prouvent que les nouveaux habitans de la terre n'étoient pas entiérement destitués de connoissances en Architecture. Mais le changement que l'Eternel opéra alors dans leur langage, les ayant contraints de se séparer, ils perdirent, pour la plupart, la pratique & la théorie des arts même les plus essentiels.

La vie errante que menerent presque toutes les familles dans les premiers siécles qui suivirent la confusion des langues, ne leur permit pas de s'adonner à des recherches & à des réflexions suivies. Faute de connoissances & surtout manque d'outils, ces nouvelles colonies se virent réduites à n'avoir dans les commencemens d'autres retraites que les antres & les cavernes (*c*). Plusieurs nations

(*a*) Ibid. c. 11. vs. 4.

(*b*) Ibid. = Voyez ce que j'ai dit sur ce sujet dans l'introduction, *suprà* p. 2.

(*c*) Diod. l. 1. p. 12. = Æschyl. in Prometh. vincto, v. 449, &c. = Vitruv. l. 2. c. 1. = Plin. l. 7. sect. 57. p. 413. = Pausan. l. 10. c. 17. p. 836. = Suid.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tions offrent encore aujourd'hui l'image de ces anciens tems (*a*).

Dès que les peuples auront été débarrassés des soins de la vie les plus pressans, ils se seront vraisemblablement empressés de quitter les antres & les cavernes dont le séjour a dû leur paroître bientôt aussi triste que mal sain. Ils auront cherché les moyens de se procurer des habitations plus commodes & plus agréables. Les premiers logemens auront été proportionnés aux facilités locales de chaque climat, & relatifs aux lumieres & au génie des différentes peuplades. Les roseaux, les cannes, les branches, les feuilles d'arbres, les écorces, les terres grasses, ont été les matériaux dont on a d'abord fait usage. Les premieres maisons des Egyptiens & des peuples de la Palestine (*b*), étoient de roseaux & de cannes entrelassées. On trouve encore aujourd'hui au Pérou beaucoup de maisons qui ne sont bâties que

Suid. *voce* Δενδραζειν. t. 1. p. 522. = Martini, Hist. de la Chine. t. 1. p. 19. 20. = Bibl. univ. t. 2. p. 412.

(*a*) Rec. des Voyag. du Nord, t. 8. p. 207. = Voyag. de Coréal. t. 1. p. 232. 238. = Hist. gen. des Voyag. t. 1. p. 96. t. 8. p. 6. = Belon, Observat. l. 2. c. 61. = Lettr. Edif. t. 5. p. 273.

(*b*) Diod. l. 1. p. 52. = Sanchon. apud Euseb. p. 35. A.

que de cette maniere (*a*). Les premieres maisons des Grecs n'étoient que d'argille. Ces peuples furent quelque tems à ignorer l'art de la durcir pour en faire des briques (*b*). En Islande, les maisons ne sont construites qu'avec des morceaux de pierres ou de roc liés avec de la boue & de la mousse. Elles sont couvertes de gazon (*c*). Les Abyssins logent dans des cabanes faites de boue & de paille (*d*). Les maisons au Monomotapa ne sont que de bois (*e*). On a même vû autrefois (*f*) des peuples, comme on en voit encore à présent (*g*), se construire, faute de matériaux, & surtout d'intelligence, des cabanes avec des peaux & des os de chiens de mer, ou d'autres grands poissons.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Le bois offre tant de facilité à l'homme pour se procurer un logement, qu'on en aura fait usage de bonne heure dans les climats où les peuples étoient à portée

(*a*) Voyag. au Pérou par M. Bouguer, p. 8. & 10.
(*b*) Plin. l. 7. sect. 57. p. 413.
(*c*) Hist. nat. de l'Islande. t. 1. p. 254. & 277. t. 2. p. 186, 187.
(*d*) Bibl. Rais. t. 1. p. 57. = Hist. gén. des Voyag. t. 1. p. 221.
(*e*) Hist. gén. des Voyag. t. 1. p. 91.
(*f*) Strabo, l. 15. p. 1050. 1056.
(*g*) Journ. du P. Feuillée. t. 2. p. 587. = Voyag. de Frezier. p. 130.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

tée de s'en procurer aiſément. On a commencé par entrelaſſer groſſierement des branches (*a*): enſuite on a enduit de terre ces eſpeces de claies (*b*), & on les a ſoutenues ſur quelques perches. Ces premieres cabanes étoient couvertes de feuilles ou de gazon: leur forme étoit circulaire & terminée en cône, à peu-près comme nos glacieres. Le foyer étoit placé dans le milieu de la maiſon. Un trou pratiqué à la pointe du toît, donnoit iſſue à la fumée. Ces habitations ne recevoient de jour que par la porte; telle a été vraiſemblablement la maniere de bâtir des premiers peuples, qui s'eſt perpétuée chez pluſieurs nations tant anciennes (*c*), que modernes (*d*). On aura pû auſſi conſtruire les premieres maiſons de troncs d'arbres élevés les uns ſur les autres, & rangés quarrément (*e*). On voit encore aujour-

(*a*) Martini, Hiſt. de la Chine p. 19. 20.
(*b*) Vitruv. l. 2. c. 1.
(*c*) Vitruv. l. 2. c. 1. = Diod. l. 5. p. 346. = Strabo, l. 4. p. 301. = Tacit. de Mor. Germ. n. 16. = Hiſt. de Languedoc, t. 1. p. 44. n. 9.
(*d*) Rec. des Voyag. qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagn. des Ind. Holland, t. 5. p. 36. = Mém. de Trev. May 1717, p. 713. 714. = Hiſt. gén. des Voyag. t. 11. p. 25.
(*e*) Voy. Vitruv. l. 2. c. 1.
C'eſt ainſi qu'encore aujourd'hui on conſtruit les maiſons dans le Palatinat de Ruſſie.

jourd'hui les reſtes de ces pratiques originaires dans pluſieurs villages d'Allemagne, de Pologne & de Ruſſie. Tels ſont auſſi les logemens des habitans de la Floride & de la Louiſiane (*a*), des Eskimaux (*b*), & de quantité d'autres peuples (*c*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

La conſtruction de ces premiers bâtimens n'exigeoit pas de grands apprêts, ni de grandes connoiſſances. On n'avoit beſoin ni de beaucoup d'outils, ni d'un grand nombre de machines. On aura abattu originairement les arbres de la même maniere que les Sauvages les abattent, c'eſt-à-dire, par le moyen du feu. Ils les minent peu à peu avec de petits tiſons, qu'ils ont ſoin d'entretenir & de rapprocher. Le même ſecret leur ſert à les couper en billes. Ils placent des tiſons de diſtance en diſtance ſur le corps de l'arbre qu'ils veulent débiter (*d*): tout nous porte à croire qu'on en aura uſé ainſi dans les premiers tems.

On aura inventé ſucceſſivement quelques inſtrumens pour tailler les bois & pour

(*a*) Mœurs des Sauvag. t. 2. p. 7. 8. 11.
(*b*) Voyage de la Baye d'Hudſon. t. 2. p. 43.
(*c*) Voyage de Frezier. p. 65. 66. = Chardin. t. 1. p. 134. = Nouvelle Relat. de la France Equinox. p. 141. 146. = Hiſt. gén. des Voyag. t. 3. p. 185.
(*d*) Mœurs des Sauvag. t. 2. p. 110. = Leſcarbot. Hiſt. de la N. Franc. p. 776. = N. Relat. de la France Equinox. p. 152. = Hiſt. de la Virginie, p. 314.

I. PARTIE
Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

pour les planer. Les premiers outils étoient faits de certaines pierres dures & peu caſſantes. Il exiſte encore dans les cabinets des curieux pluſieurs de ces anciens outils (*a*). La plupart des nations de l'Amérique ne ſe ſervent point d'autres inſtrumens pour tailler les bois & les débiter (*b*). On aura imaginé enſuite de faire des outils de métal, dont le nombre n'aura pas été conſidérable dans les premiers tems. Jugeons des connoiſſances des anciens peuples par celles des Péruviens avant l'arrivée des Eſpagnols dans leur pays ; ils n'employoient que la hache & la doloire pour travailler leurs bois. La ſcie, les clous, le marteau & les autres inſtrumens de charpenterie leur étoient inconnus (*c*). Enfin le goût & l'induſtrie s'étant perfectionnés, on aura trouvé l'art de ſubſtituer au bois les briques, les pierres, les marbres, &c, & on ſera parvenu à élever des édifices également ſolides & magnifiques.

L'art de mettre en œuvre les matériaux propres aux ouvrages de maçonnerie, a dû long tems occuper les premiers Architectes. La pierre n'a pas été pro-

(*a*) Voy. *infrà*. Chap. IV.

(*b*) Ibid. = Relat. de la riviere des Amazones, par le P. d'Acugna, t. 2. p. 213.

(*c*) Hiſt. des Incas. t. 2. p. 61, 62.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

probablement la matière dont on se sera d'abord servi pour construire les édifices qu'on a substitués aux huttes & aux cabanes. La coupe & la taille des pierres demandent plus de connoissances qu'on n'en avoit dans les premiers siécles. On a commencé par faire usage des briques (*a*), c'est-à-dire, par mouler des carreaux d'argille, qu'on a fait sécher ensuite au soleil, ou cuire dans des fourneaux, pour leur donner plus de consistance & de solidité. Tels furent les matériaux employés pour la construction de la tour de Babel (*b*). Les Egyptiens ont aussi, de toute ancienneté, fait un grand usage de la brique (*c*). L'usage des tuiles, invention si commode pour défendre les maisons des injures de l'air, remonte également à une très-haute antiquité (*d*).

Le tems où l'on a commencé à construire des édifices de pierres taillées, nous est absolument inconnu. On en doit dire autant de l'invention du mortier, de la chaux & du plâtre, &c. Ces découvertes se sont faites insensiblement & de proche en proche. Plusieurs motifs auront contribué à faire imaginer de

(*a*) Sanchoniat. apud. Euseb. p. 35. D.
(*b*) Gen. c. 11. vs. 3.
(*c*) Voy. Exod. c. 1. vs. 14. c. 5. vs. 7.
(*d*) Plin. l. 7. p. 413.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de bonne heure les moyens de conſtruire des bâtimens ſolides & capables de réſiſtance. Mais c'eſt aux peuples cultivateurs que l'architecture doit proprement ſa naiſſance. Les ſoins & l'aſſiduité qu'exige l'agriculture, força les familles qui s'y adonnerent, à ſe fixer dans un même canton. Ce genre de vie les porta bientôt à ſe conſtruire des logemens ſolides & durables (*a*). La Chaldée, la Chine, l'Egypte & la Phénicie, ſont les premieres contrées où nous voyons que l'architecture, proprement dite, ait été en uſage. Nembrod bâtit dans la Chaldée trois villes, dont Moïſe nous a conſervé les noms (*b*). Aſſur, quelque tems après, & dans des cantons peu éloignés, fonda Ninive & deux autres villes (*c*). Les Chinois diſent que Fo-Hi fit entourer de murailles les villes & les bourgs (*d*). On voit enfin du tems d'Abraham & de Jacob, pluſieurs villes dans la Paleſtine & dans les contrées voiſines (*e*). A l'égard de l'Egypte, toute l'antiquité s'accorde à placer la fondation de ſes premieres villes

(*a*) Voy. *ſuprà* Liv. I. art. 2. p. 34.
(*b*) Gen. c. 10. vs. 10.
(*c*) Ibid. vs. 11 & 12.
(*d*) Martini, Hiſt. de la Chine, l. 1. p. 28. = Extrait des Hiſt. Chin.
(*e*) Gen, c. 19. vs. 1 & 20. c. 28. v. 19.

les dans les tems les plus reculés (a). Il y en avoit aussi dès lors quelques-unes de bâties dans la Gréce (b).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'architecture cependant n'a pû faire un certain progrès que depuis qu'on a été en possession de quantité d'arts, dont le secours lui est absolument nécessaire. Il a fallu inventer les machines propres à voiturer & à élever les fardeaux considérables; trouver le secret de dompter les animaux, & imaginer le moyen de les faire servir au transport des matériaux: il a fallu enfin découvrir l'art de travailler les métaux, & notamment le fer. Ce n'est pas que, faute de ces connoissances, les peuples aient été absolument hors d'état de construire des édifices en pierres. L'exemple des Péruviens & des Mexicains est une preuve du contraire. Ces peuples n'avoient ni charrettes, ni traîneaux, ni bêtes de somme (c) Ils voituroient tous leurs matériaux à force de bras (d). Ils ne connoissoient point non plus ni les é-cha-

(a) Hom. Iliad. l. 9. v. 381, &c. = Hérod. l. 2. n. 99. = Diod. l. 1. p. 18. = Syncell. p. 54. 55.

(b) Pauf. l. 1. c. 38 p. 93. l. 8. c. 38. l. 10. c. 6. = Euseb. Præp. Evang. l. 10. c. 10. p. 489. C. = Syncell. p. 64.

(c) Acosta. Hist. nat. des Indes, l. 6. c. 14. = hist. des Incas. t. 1. p. 60 & 265.

(d) Hist. des Incas *loco cit.*

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

chafauts, ni les grues, ni les autres machines propres à la construction des bâtimens (*a*). Ils ignoroient même l'usage du fer (*b*). Ils sont parvenus néanmoins à élever des édifices, dont la vûe cause encore aujourd'hui le plus grand étonnement (*c*). Leur maniere de tailler les pierres, étoit de les casser avec certains cailloux noirs & fort durs (*d*). Ils les polissoient ensuite, en les frottant les unes contre les autres (*e*). On en aura pû user de même dans les commencemens. Il y a des pays où l'on ne connoit point encore d'autre maniere de tailler les pierres (*f*), & où l'on bâtit de très-grands édifices avec fort peu d'outils & de machines (*g*).

Mais ces pratiques sont si longues & si incommodes, que tant qu'on n'en aura point connu d'autres, les édifices en pierres ont dû nécessairement être assez rares. L'usage n'a pû en devenir commun & ordinaire que depuis l'invention des

(*a*) Ibid. p. 266. 267. t. 2. p. 62. = Acosta, *loco cit.*

(*b*) Hist. des Incas *loco cit.*

(*c*) Ibid. p. 264 & 268.

(*d*) Ibid. t. 2. p. 62. = Voyag. au Pérou par D. Antoine d'Ulloa, t. 1. p. 391.

(*e*) Ibid.

(*f*) Hist. gén. des Voyag. t. 1. p. 332.

(*g*) Voyag. de la Compagnie des Ind. Holl. t. 4. p. 378.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

des outils propres à tailler les pierres, & la découverte des machines capables de les voiturer & de les élever facilement. Auſſi ſuis-je très-perſuadé que dans la plupart des premieres villes, les maiſons n'étoient que de bois ou de torchis. C'eſt encore aujourd'hui la maniere dont on bâtit dans la plus grande partie de la Perſe (a), de la Turquie, & généralement dans l'Afrique & dans l'Orient (b).

Si nous en croyons les anciens, l'art de tailler les pierres & d'en conſtruire des maiſons, auroit été connu chez certains peuples dès les tems les plus reculés. Les Egyptiens faiſoient honneur de cette découverte à Toſorthus (c), ſucceſſeur de Ménès (d). Ils attribuoient même à Vénéphès (e), dont le régne remonte à une très-haute antiquité (f), la conſtruction d'une pyramide

(a) Chardin, t. 1. p. 134. = Tavernier, t. 2. l. 4. c. 4. p. 16. = Gemelli, t. 1. p. 447. t. 2. p. 266, 267.

(b) Voyag. de Damp. t. 3. p. 47. = Bibl. raiſ. t. 1. p. 57. = Hiſt. gén. des Voyag. t. 1. p. 231. = Lettr. Edif. t. 16. p. 32.

(c) Syncell. p. 56. B.

(d) Marsh. p. 39. = Toute l'antiquité s'eſt accordée à connoître Ménès pour le premier Roi d'Egypte.

(e) Voy. Syncell. p. 54, 55.

(f) Marsh. p. 45.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de. Il n'est pas surprenant, au reste, que l'art de tailler & d'employer la pierre, ait été trouvé de fort bonne heure en Egypte. La qualité du climat a forcé de tout tems ceux qui l'ont habité de s'adonner à cette étude. L'Egypte manque de bois de construction, & même de bois de chauffage (*a*). On voit que dès les premiers siécles, les Egyptiens étoient obligés d'entretenir leurs fourneaux avec de la paille (*b*) ou du chaume. L'usage de la pierre & du marbre étoit donc d'une nécessité absolue pour ces peuples? Aussi ont-ils sçû se procurer bientôt les moyens d'en rendre le transport facile. Les Egyptiens avoient tiré du Nil, presque dès l'origine de leur monarchie, quantité de canaux (*c*) qui communiquoient & rendoient les uns dans les autres: il paroît aussi que l'usage des voitures étoit très-ancien chez ces peuples; dès le tems de Joseph, les charriots y étoient fort communs (*d*).

Les premiers monumens de l'architecture, proprement dite, ont dû être assez grossiers & assez informes. Il n'y a

(*a*) Voyag. d'Egypte par Granger, p. 13.
(*b*) Exod. c. 5. vs. 7.
(*c*) Voy. *suprà*, Ch. I. Art. I. p. 88.
(*d*) Gen. c. 45. vs. 19.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

a pas d'apparence que la régularité & l'agrément des proportions y aient été obſervées bien exactement. Au ſurplus on ne peut point décider de l'état & des progrès de cet art dans les ſiécles que nous parcourons préſentement. Il n'y a rien qui puiſſe nous mettre à portée d'en juger ſainement. Je crois cependant entrevoir que vers la fin de ces mêmes ſiécles, on a dû avoir, dans certains pays, quelque idée de la décoration & de la magnificence des bâtimens.

L'art de bâtir n'eut pour objet dans les commencemens que la néceſſité : les peuples s'étant policés, & leurs connoiſſances s'étant augmentées à proportion, ſucceſſivement on ſongea à orner & à embellir les édifices. L'architecture alors appella pluſiers arts à ſon ſecours ; à l'aide du ciſeau, on ſubſtitua des colonnes de pierre ou de marbre aux poteaux qui originairement ſervoient à ſoutenir le faîte des cabanes. Il en a été de même des autres ornemens de l'architecture. La plupart ne ſont que la repréſentation des piéces de bois employées originairement à la conſtruction des édifices. On les a enrichies de divers agrémens en les exécutant en pierres. C'eſt ainſi que par degrés l'architecture eſt parvenue à une ſorte d'élégance & de perfection.

Dès les ſiécles qui nous occupent dans cette premiere Partie, on connoiſſoit

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dans plusieurs pays le dessein, la cise-lure & la sculpture (*a*). Il est probable qu'on n'aura pas tardé à faire usage de cet art pour embellir & décorer les édifices. Les historiens profanes parlent de temples, de palais, & d'autres monumens construits par les premiers souverains d'Egypte, de Ninive & de Babylone (*b*). On peut joindre à ces faits la construction du tabernacle par les Israélites dans le désert : on voit que Moïse y employa des colonnes ornées de bases & de chapiteaux: cette particularité indique des progrès successifs; car on aura commencé par employer des colonnes toutes simples: ensuite, pour leur donner plus de graces, on les aura accompagnées de bases & de chapiteaux. Moïse avoit vraisemblablement puisé chez les Egyptiens l'idée de cette sorte d'ornement (*c*). Enfin la magnificence & la grandeur des différens ouvrages exécutés chez ces peuples dès le commencement des siécles dont je parlerai dans la seconde Partie de cet Ouvrage, ne permettent pas de douter des progrès rapides que l'architecture a faits en

(*a*) Voy. *infra*, Ch. V.

(*b*) Hérod. l. 2. n. 99. = Diod. l. 1. p. 16, 18 & 55. l. 2. p. 115, 120. = Jul. African. apud Syncell. p. 54, 55.

(*c*) Voy. la 2de Part. Liv. II. Sect. 1re. Ch. III.

en Egypte : je crois donc que l'art de décorer & d'orner les édifices, a été connu & pratiqué dans plusieurs pays, dès les siécles dont il s'agit présentement.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.



CHAPITRE QUATRIEME.

De la découverte & de la fabrique des Métaux.

LA DECOUVERTE des métaux est probablement dûe au hasard : mais c'est aux besoins & à l'industrie des peuples, qui se sont adonnés à la culture de la terre, que nous devons la métallurgie, c'est-à-dire, l'art de travailler les métaux, & celui de les faire servir à tous les différens usages auxquels ils sont propres. Sans cette connoissance, l'agriculture n'auroit fait aucun progrès, & on ne l'eût jamais portée au point où nous voyons qu'elle l'a été dès les premiers tems chez certains peuples. On en doit dire autant de presque tous les arts mécaniques, qui n'ont commencé à acquérir une sorte de perfection que depuis la connoissance & l'usage des métaux.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Comment, où, quand, & par qui s'est fait cette découverte? C'est ce qu'il est difficile de pouvoir déterminer. Il n'est pas plus aisé d'expliquer de quelle maniere l'homme est parvenu à trouver l'art de préparer les métaux, & d'en tirer les secours qui lui sont nécessaires. Les anciens ont regardé l'invention de la métallurgie comme quelque chose de si extraordinaire & de si merveilleux, qu'ils ont crû en être redevables aux intelligences célestes (*a*).

Les métaux étoient connus, & on sçavoit même travailler le fer (*b*) avant le déluge. Mais on doit mettre cette connoissance au nombre de celles que ce terrible fléau a fait perdre, au moins à la plus grande partie du genre humain. Toute l'antiquité s'accorde à dire qu'il a été un tems où le monde étoit privé de l'usage des métaux (*c*). Ce fait est d'autant plus croyable, qu'il est parlé dans les anciens auteurs de plusieurs nations auxquelles une découverte si importante a été inconnue (*d*). Nous voyons que chez ces peuples, les pierres,

(*a*(Voy. Syncell. p. 14.
(*b*) Gen. c. 4 vs. 22.
(*c*) Voy. Plat. de Leg. l. 3. p. 805.
(*d*) Agatarchid. apud Phot. c. 48. p. 1369. = Diod. l. 3. p. 213. = Strabo l. 15. p. 1025. & 1032, l. 16. p. 1123, 1124.

res, les cailloux, les os, les cornes d'animaux, les arêtes de poisson, les coquilles, les roseaux, les épines, servoient à tous les usages où les nations policées employent aujourd'hui les métaux (*a*). Les Sauvages nous retracent une peinture fidelle de ces anciens peuples & de l'ignorance des premiers tems. Ils n'ont aucune idée de la métallurgie (*b*), & suppléent au manque des métaux par les moyens que je viens d'indiquer (*c*).

Cette connoissance néanmoins a été bientôt retrouvée par les peuples cultivateurs. La nécessité les a forcés promptement de chercher dans les métaux des matieres propres à fabriquer les outils dont ils avoient besoin. Nous voyons l'usage des métaux établi peu de siécles après le déluge dans l'Egypte & dans la Palestine. Les Egyptiens faisoient honneur de cette découverte à leurs premiers

(*a*) Voy. Herod. l. 7. = Diod. l. 3. p. 185. = Strabo. l. 15. p. 1050.

(*b*) Hist. gén. des Voyag. t. 2. p. 643. = Voyag. de Coréal. t. 1. p. 228. = Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 109.

(*c*) Voy. Lettr. Edif. t. 11. p. 420, 421. t. 20. p. 224. t. 25. p. 124. t. 18. p. 237. = Voyag. de Frezier. p. 64, 109 & 214. = Hist. nat. de l'Islande, t. 2. p. 219. = Voyag. à la Baye d'Hudson, t. 2. p. 167. = Histoire. gén. des Voyag. t. 1. p. 9 & 22. = Rec. des Voyag. au Nord, t. 1. p. 220.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

miers Souverains (*a*) ; les Phéniciens à leurs anciens Héros (*b*). Ces traditions sont pleinement confirmées par l'autorité des Livres saints. Dès le tems d'Abraham, les métaux étoient communs en Egypte & dans plusieurs contrées de l'Asie (*c*). Les connoissances même qu'on avoit alors en métallurgie devoient être assez étendues (*d*); & il n'est pas étonnant que cet art ait fait de bonne heure de grands progrès dans l'Asie & dans l'Egypte. Ces contrées sont les premieres où les peuples se soient fixés, & où il se soit formé des Monarchies puissantes (*e*). Je crois cependant qu'on ne sçut d'abord travailler qu'un certain nombre de métaux, tels que l'or, l'argent & le cuivre. Le fer, ce métal si nécessaire & si commun aujourd'hui, a été long-tems inconnu ou fort peu en usage chez les anciens peuples. Voyons quelle peut avoir été la marche de l'esprit humain dans la métal-

(*a*) Agatarchid. apud. Phot. c. 11. p. 1341. = Diod. l. 5. p. 19. l. 3. p. 184. = Palœph. in chron. Paschal. p. 45.

(*b*) Sanchoniat. apud Euseb. p. 35. B.

(*c*) Gen. c. 13. vs. 2. c. 23. vs. 15. c. 24. vs. 22 & 53.

(*d*) Voy. *infrà* p. 145. & Chap. V.

(*e*) Voy. *Suprà* Liv. I. p. 34.

tallurgie. Rassemblons le peu de lumieres que l'antiquité nous a transmises sur l'histoire d'une découverte si importante, & comparons ce qui a pû se passer dans les premiers siécles, avec les faits que nous avons encore à présent sous les yeux.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

La découverte des métaux n'aura pas couté beaucoup de recherches aux premiers descendans de Noé. Il n'a pas été nécessaire qu'ils fouillassent dans les entrailles de la terre, pour acquérir une connoissance qui a dû se présenter d'elle-même assez promptement & assez facilement: mille évenemens, dont on pourroit citer bien des exemples (*a*), auront mis les métaux entre les mains des premiers hommes. Rien cependant ne doit avoir plus contribué à cette découverte, que les ravages & les bouleversemens occasionnés par les grandes pluyes & les inondations. On remarque dans plusieurs pays, que lorsque les pluyes ont été abondantes, on trouve des métaux dans presque tous les ruisseaux (*b*). Les torrens, en descendant

(*a*) Voy. Alonso Barba. l. 1. c. 23. = Alex. ab Alex. Gen. Dier. l. 4. c. 9. = Jonston Thaumat. class. 4. c. 26. Journ. des Sçav. May 1683. p. 90.

(*b*) Voyag. de Frezier, p. 121, = Voyag. de Coréal, t. 1. p. 101. = De la fonte des mines par M. Hellot, p. 13 & 35.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dant des montagnes, dépoſent ſouvent ſur le ſable & ſur le gravier des vallées, une grande quantité d'or (a). Au royaume d'Achem il n'eſt pas beſoin de creuſer la terre pour trouver ce métal; on le ramaſſe ſur le penchant des montagnes & dans les ravines où les eaux l'entraînent (b). Les anciens parlent auſſi de quantité de fleuves très-renommés par l'or, l'argent, le cuivre & l'étain qu'ils rouloient dans leurs eaux (c). Nous connoiſſons pluſieurs rivieres qui jouiſſent encore de cet avantage (d).

A l'égard des mines, pluſieurs événemens auront indiqué aux premiers hommes les ſubſtances métalliques que la terre renferme dans ſon ſein. La foudre aura pû détacher dans les premiers tems des morceaux de rochers, des portions de montagnes, dont les éclats auront fait voir les métaux qu'ils contenoient (e). C'eſt par un pareil accident qu'on a découvert, ſur la fin du ſiécle

(a) Voyag. d'Anſon *in* 4°. p. 42. = Lettr. Edif. t. 4. p. 92. = Rep. des Lettr. t. 14. p. 1318. = Voyag. de Coréal. t. 1. p. 235.

(b) Lettr. Edif. t. 2. p. 73. = Hiſt. gén. des Voyag. t. 10. p. 458.

(c) Voy. *infrà*, p. 139.

(d) Voy. *infrà*, p. 139.

(e) Voy. Juſtin l. 44. c. 3. = Alonſo Barba. l. 1. c. 23. p. 86. = Hellot de la fonte des mines, p. 43.

ſiécle paſſé, une mine d'or au Pérou (*a*). Quelquefois les vents, en déracinant des arbres, ont fait appercevoir des métaux & des minerais (*b*). On ſçait de quelle maniere la fameuſe mine de Potoſi fut découverte. Un Indien, voulant monter ſur des rochers couverts d'arbres & de buiſſons, s'attacha à une branche qui ſortoit d'une fente de rocher, la branche s'arracha, & l'Indien vit auſſi-tôt briller dans le trou quelque choſe qu'il reconnut être un lingot d'argent (*c*). Souvent auſſi les torrens, emportant, par leur impétuoſité, la ſuperficie de la terre, mettent à découvert la veine & le minerai (*d*). Souvent même, en creuſant & en labourant, on a mis au jour de riches veines (*e*). Ce fut ainſi, au rapport de Juſtin, qu'on trouva les mines d'or qui ont rendu autrefois l'Eſpagne ſi renommée (*f*). Enfin les indices des filons ſe

(*a*) Voyag. de Frezier. p. 147. = Voyage au Perou par D. Ant. d'Ulloa, t. 1. p. 532.

(*b*) Alonſo Barba. l. 1. p. 85.

(*c*) Acoſta Hiſt. nat. des Indes, fol. 139 v.

(*d*) Alonſo Barba. l. 1. p. 85. = Acoſta fol. 140. *verſo.*

(*e*) Lettr. Edif. t. 4. p. 151. = Hellot de la fonte des mines, p. 7, 23 & 62.

(*f*) L. 44. c. 3.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

se font appercevoir assez fréquemment à la surface de la terre (*a*).

Quand par la suite les peuples auront voulu chercher & reconnoître les mines, il leur aura suffi de faire quelques observations & quelques comparaisons relativement à l'espece & à la qualité des terreins où ils avoient trouvé originairement des métaux. Cette voie aura guidé les démarches & les recherches des premiers hommes. La nature fournit plusieurs indications & quantité de marques extérieures auxquelles il est facile de reconnoître les mines. Ces sortes de terreins ont des signes caractéristiques aisés à retenir (*b*). On peut juger surement, par la couleur des terres, si elles renferment des minéraux. L'expérience apprend que la surface de ces sortes de terreins est d'une couleur différente de celle des autres terres (*c*). Les yeux les moins connoisseurs en sont frapés. Il est même presque certain qu'on peut deviner, par la seule inspection du sol & des plantes qu'il produit, l'espece de métal que renferme une mine

(*a*) Hellot de la fonte des mines, p. 71. = Alonso Barba. t. 2. p. 269.

(*b*) Voy. Hellot de la fonte des mines, p. 71.

(*c*) Voyag. de Frezier. p. 102. Alonso Barba, t. 2, p. 287.

ne (*a*). Ces ſortes de terreins ſont ordinairement ſtériles, bruts & eſcarpés (*b*). Le plus ſouvent il n'y croît pas d'herbe (*c*). L'inſpection d'une ſeule mine aura donc pû donner des notions pour découvrir toutes les autres.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

S'il eſt aiſé de concevoir comment les premiers hommes ont pû connoître de bonne heure les métaux, il n'en eſt pas de même de l'art de les travailler; il eſt aſſez difficile de comprendre, & plus encore d'expliquer comment on y eſt parvenu. Ce n'eſt que par le moyen du feu, que nous pouvons rendre les métaux propres à nos beſoins & à nos uſages. Mais avant que de pouvoir les forger, il faut les fondre & les affiner, c'eſt-à-dire, ſéparer les parties métalliques des parties étrangeres avec leſquelles elles ſont mêlées, les réunir & en for-

(*a*) Alonſo Barba. t. 1. c. 1, p. 3 & 24. = Senac. nouv. Cours de Chymie, t. 2. p. 314.

(*b*) Agatarchid. apud Phot. c. 11. p. 1340. = Strabo l. 3. p. 216. A. = Plin. l. 33. ſect. 21. p. 617. ſect. 31. p. 621. = Voyag. de Frezier. p. 151, 152. = Lettr. Edif. t. 17. p. 441. = Voyage de V le Blanc 1re Part. p. 261. 3e Part. p. 105. & 118. = Aſia di Barros, Deca. 1a l. 10. fol. 186. = Voyage de Coréal. t. 1. p. 296. = Acoſta, Hiſt nat. des Indes fol. 131, 132 & 137, 138.

(*c*) Voyag. au Pérou par D. Ant. d'Ulloa t. 1. p. 523. = Journal des obſerv. du P. Feuillée, t. 2. p. 589.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

former des maſſes, que l'on diviſe enſuite ainſi qu'on le juge à propos. Ces opérations ſont aſſez difficiles, & exigent des procédés très-raiſonnés & très-délicats. La fuſion eſt le premier moyen qu'on employe pour y parvenir.

On peut croire que les volcans auront contribué à donner quelques notions de la métallurgie. Les dégorgemens des minéraux qui ſortent de tems en tems de ces fourneaux naturels (*a*), auront été, avec aſſez de vraiſemblance, une des premieres cauſes des recherches qu'on aura faites ſur l'art de travailler les métaux par le feu. Cette conjecture eſt d'autant plus apparente, que ſelon la fable & l'hiſtoire, ceux auxquels l'antiquité attribuoit l'invention de la métallurgie, paſſoient pour avoir habité les pays diſtingués & connus par ces fameuſes ouvertures (*b*).

Les anciens Ecrivains ſe ſont cependant aſſez généralement accordés à rapporter cette découverte à l'embraſement des forêts plantées ſur des terres qui renfermoient des métaux: la violence du feu ayant, ſelon leurs récits, fait

(*a*) Buffon, Hiſt. nat. t. 1. p. 502, 503.-507.-515.-533. = Alonſo Barba. t. 2. p. 205.

(*b*) Voy. Diod. l. 5. p. 335, 336. = Strab. l. 6. p. 423. = Pauſ. l. 10. c. 11. = Bochart, Chan. l. 1. c. 12 p. 431.

fait fondre le métal, on le vit couler & se répandre sur la surface de la terre (*a*). C'est de cette maniere, que selon l'ancienne tradition de la Gréce, le fer avoit été découvert au mont Ida (*b*). On attribuoit à un pareil évenement la connoissance des mines d'argent que renferment les Pyrénées. Ces montagnes étoient, dit-on, autrefois couvertes d'épaisses forêts. Des pâtres y ayant mis le feu imprudemment, l'incendie dura plusieurs jours, & fit voir des ruisseaux d'argent fin & épuré, qui couloient sur la pente des côteaux jusques dans la plaine (*c*). Ces faits sont fort possibles & fort vraisemblables. Je penserois cependant que l'idée d'employer le feu pour travailler les métaux, & les séparer des matieres auxquelles ils sont unis, aura pû venir aussi d'après quelques autres hasards plus fréquens & plus familiers.

On raconte de certains navigateurs, qu'étant abordés dans une isle inconnue, & ayant allumé du feu au pied d'une montagne, ils en virent couler de l'ar-

(*a*) Lucret. l. 5. v. 12 & 41, &c.
(*b*) Marm. Oxon. Ep. 11. = Seneca Epist. 90. p. 405. = Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 401.
(*c*) Arist. de Mirab. auscult. p. 1157. E. = Diod. l. 5. p. 358. = Strab. l. 3. p. 217, 218. = Athen. l. 6. p. 233.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

l'argent (*a*). On dit auſſi que le conducteur d'une nouvelle peuplade établie depuis peu dans le Paraguay, ayant apperçu une pierre extraordinairement dure & ſemée de pluſieurs taches noires, la prit & la jetta dans un feu très ardent, il en vit couler quelque tems après un fer auſſi bon que celui qu'on trouve en Europe (*b*). On rapporte encore que le capitaine d'un vaiſſeau Eſpagnol ayant été obligé de rélâcher dans une iſle déſerte, y fit racommoder le fourneau de ſon navire: on mit pluſieurs couches de terre pour faire le foyer; l'équipage étant arrivé quelque tems après à Acapulco, on fut fort ſurpris de trouver ſous le cendrier de ce fourneau, une maſſe d'or, que la violence du feu avoit fondu & ſéparé de la terre (*c*). Je ſuis aſſez porté à croire que quelque évenement à peu-près ſemblable aura donné les premieres notions de la métallurgie. On aura expoſé par haſard à un feu violent des terres ou des pierres qui contenoient des métaux; on en aura vû couler une matiere liquide, qu'on aura remarqué prendre différentes formes, & ſe durcir en

(*a*) Anc. Relat. des Indes & de la Chine, p. 6.
(*b*) Lettr. Edifiantes, t. II. p. 419, 420.
(*c*) Mém. de Trevoux Sept. 1713. p. 1547. = Gemelli. t. 5. p. 296 & 297.

en refroidissant. On y aura fait attention; l'expérience aura été répetée; enfin à force de réflexions & de recherches, on sera parvenu par degrès à trouver l'art de fondre les métaux.

J'avoue néanmoins que quelques idées qu'on se fasse de ces sortes d'accidens, l'esprit ne seroit pas entiérement satisfait, & qu'il resteroit bien des difficultés à résoudre, si l'on jugeoit des anciennes mines par l'état & la qualité de celles qu'on exploite de nos jours. La fonte des mines exige communément de grands travaux & de grandes précautions; mais il faut faire attention que dans les tems dont je parle, la fonte des métaux & des minéraux ne devoit pas à beaucoup près être aussi difficile qu'elle l'est devenue présentement. Dans les premiers siécles, aprés le déluge, on devoit trouver ordinairement les métaux à la surface de la terre, ou du moins à une médiocre profondeur, soit qu'ils y eussent été déposés par les torrens, soit que quelque incendie les eût fait couler des montagnes. Les métaux dans cet état ne sont point mélangés de corps étrangers. Ils sont beaucoup plus aisés à fondre & à affiner que les minérais tirés du sein de la terre (*a*).

Les

(*a*) Voy. Plin. l. 33 sect. 20. p. 616. = Acosta, Hist. nat. des Indes, fol. 145, &c.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Les anciens parlent de plusieurs pays où l'on ramassoit beaucoup d'or qui n'avoit pas besoin d'être purifié (*a*): nous connoissons des contrées qui jouissent encore de cet avantage (*b*). On trouve dans plusieurs cantons de l'Afrique de l'or vierge, si pur, que sans le secours d'aucun dissolvant & avec le feu seul, on le convertit en lingots d'une excellente qualité (*c*). Plusieurs écrivains font mention de grains d'or naturel d'une grosseur prodigieuse (*d*): on en a vu qui passoient cent marcs (*e*). Un Voyageur moderne dit avoir vu une branche d'or massif longue d'une coudée. Ce lingot qui étoit très-pur, avoit été trouvé dans la riviere de Couesme au royaume de Mozambique (*f*). On rencontre fréquemment au Pérou des morceaux

(*a*) Arist. de Mirab. auscult. p. 1153. D. = Agatarchid. apud. Phot. c. 149. p. 1369. = Diod. l. 2. p. 161. l. 3. p. 213. = Strabo, l. 3. p 216. l. 4. 290 & 319. = Plin. l. 33. sect. 20, 21. p. 616. 618.

(*b*) Voy. Alonso Barba. t. 1. p. 99.

(*c*) Hist. Gen. des Voyag. t. 2. p. 642.

(*d*) Arist. de Mirab. auscult. p. 1153. D. = Plin. l. 33. sect. 22. p. 618. = Strabo, l. 3. p. 217. = Voyage de Frezier. p. 151. = Alonso Barba. t. 2. p. 287. = Journal du P. Feuillée, t. 1. p. 468. = Hist. gén. des Voyag. t. 5. p. 224. = Merc. de France, Juill. 1726. p. 1676.

(*e*) Albert M. l. 4. de Mineral. c. 7. p. 275.

(*f*) Voyag. de Pyrard. 2e Part. p. 150.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ceaux d'or vierge de plus de huit & dix marcs (*a*), & quantité qui présent plus d'une once (*b*); cet or n'a pas besoin d'être fondu ni affiné (*c*). Au royaume de Macassar, outre la poudre d'or qu'on recueille en assez grande quantité, on trouve dans les vallées, où les ravines d'eau se sont écoulées, des lingots purs & sans aucun mêlange (*d*). Aujourd'hui encore dans plusieurs contrées, en faisant seulement passer l'eau sur certaines terres, on en recueille de l'or qui n'a pas besoin d'être bénéficié par le secours de l'art (*e*). Cette opération est très simple: elle ne demande ni moulin, ni vif argent, ni masses, ni ciseaux. Il n'est question que de bien laver la terre: quelques morceaux de bois suffisent pour la délayer & la remuer convenablement (*f*). Cet or de lavage n'a pas été inconnu aux anciens (*g*). L'or enfin qu'on recueille abondamment (*h*) dans quantité de

(*a*) Acosta, Hist. nat. des Indes, fol. 134. *verso*. = Voyage de Frezier. p. 76.
(*b*) Ibid. p. 99.
(*c*) Acosta, fol. 134. *recto*.
(*d*) Rep. des Lettr. t. 14. p. 1318.
(*e*) Voy. de Frezier. p. 76 & 101, 102.
(*f*) Ibid. p. 101.
(*g*) Voy. Diod. l. 5. p. 350, 351. = Strabo. l. 3. p. 217. = Plin. l. 33. sect. 21. p. 616.
(*h*) Alonso Barba, t. 1. p. 100, 101. = Acosta, fol. 135. = Conq. du Pérou, t. 1. p. 342. = Vo-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de rivieres & de ruisseaux, est du plus haut aloi (*a*). Il ne faut pas beaucoup d'apprêt ni de feu pour le fondre; on en trouve même dans certains fleuves de tellement purifié, qu'au sortir de l'eau il est ductile & malléable (*b*).

Les premiers hommes auront éprouvé la même facilité dans la fonte de l'argent & du cuivre. Ils ont dû dans les commencemens rencontrer également ces métaux naturellement purifiés & dégagés des corps étrangers qui retardent aujourd'hui les opérations de la fonte. On connoissoit autrefois (*c*), & on connoît encore aujourd'hui (*d*) des rivieres qui roulent de l'argent & du cuivre. Souvent aussi ces métaux sont entraînés par les torrens, & déposés à la surface de la terre (*e*). Alors on les trouve purs

Voyage de D. Ant. d'Ulloa. t. 1. p. 513. = Voyage de Pyrard. 2e Part. p. 149, 150.

(*a*) Plin. l. 33. sect. 21. p. 616. = Lettr. Edif. t. 2. p. 73. t. 4. p. 92. = Voyage de Pyrard, p. 150.

(*b*) Relat. de la Riv. des Amazones par le P. d'Acugna, t. 3. p. 80.

(*c*) Strabo. l. 3. p. 220. = Philostrat. de vita Apollon. l. 3. c. 54. = Photius Bibl. p. 1007.

(*d*) Lescarbot Hist. de la N. France, p. 94. = Hist. de las Guerras civil. da Granada, p. 2. = Anc. Relat. des Indes & de la Chine, p. 20. = Hist. gén. des Voyag. t. 6. p. 50 & 484. = Hellot de la fonte des Mines, p. 15.

(*e*) Alonso Barba. t. 2. p. 447 & 451. = Plin. l. 34.

purs & ſans aucun mêlange, & même en maſſes conſidérables. On a découvert aſſez fréquemment des fils d'argent pur, entortillés en pelotons comme du galon brûlé (*a*). Dans certaines contrées du Pérou, il ſuffit de creuſer légerement dans le ſable pour en tirer des morceaux d'argent vierge (*b*). Il y en a qui péſent juſqu'à ſoixante & même cent cinquante marcs (*c*). Cet argent vierge eſt malléable, & n'a beſoin d'aucune préparation pour être travaillé (*d*). Il en eſt de même du cuivre. Les anciens parlent de pays où l'on en trouvoit de naturellement purifié (*e*). En divers endroits de la Louiſiane (*f*) & du Canada (g), on ramaſſe du cuivre rouge fort pur. Pluſieurs fois il s'eſt préſenté des morceaux de ce métal du poids de cent cin-

I. PARTIE Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

l. 34. ſect. 47. p. 668. = Iſidor. Origin. l. 16. c. 21. = Rec. des Voyages au Nord. t. 10. p. 155. = Journal des Sçav. Novem. 1676. p. 128. = Hiſt. nat. de Colonne, t. 2. p. 514.

(*a*) Voyage de Frezier. p. 145.

(*b*) Voyage au Pérou par D. Ant. d'Ulloa, t. 1. p. 527.

(*c*) Ibid. p. 529.

(*d*) Lettres Edif. t. 18. p. 216, 217.

(*e*) Ariſt. de Mirab. auſcult. p. 1154. A.

(*f*) Rec. des Voyages au Nord, t. 9. p. 179.

(*g*) Hiſt. nat. de Colonne, t. 2. p. 514. = Auprès du Lac Ponchartrain on trouve des montagnes dont les noyaux ſont de cuivre pur.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jufqu'à la mort de Jacob.

cinquante quintaux (*a*) naturellement purifiés, & propres à être mis en œuvre. Souvent on en trouve en filets ramifiés (*b*).

Quand enfuite on fera venu à tirer les métaux des mines, on aura dû encore éprouver dans les premiers tems très-peu de difficultés à fondre les minérais. Il eft affez ordinaire de trouver à la fuperficie des mines le métal pur, ou du moins très-peu mêlangé (*c*). Rien auffi n'eft plus commun que de rencontrer dans les minieres de l'or pur (*d*), & qui fouvent même eft malléable (*e*). On parle d'une mine d'or découverte depuis peu de tems au Bréfil, fi abondante, qu'on ramaffe ce métal prefqu'à la furface de la terre (*f*). Les voyageurs affurent que dans plufieurs cantons du Monomotapa, on n'a befoin, pour tirer l'or de la terre, que d'y fouiller à la

(*a*) Voyag. de Frezier. p. 76.

(*b*) Hellot de la fonte des Mines, p. 33.

(*c*) Voy. Strab. l. 3. p. 290 & 319. = Hift. gén. des Voyag. t. 2. p. 530, 531 & 640. = Acofta, Hift. nat. des Indes, fol. 145. *recto*. = Voyage au Pérou par D. d'Ulloa, t. 1. p. 374. = Hellot de la fonte des mines, p. 25, 26 & 68.

(*d*) Plin. l. 33. fect. 20. p. 616. = Merc. de France, Juillet 1731. p. 1809. = Janvier, 1732. p. 157.

(*e*) Acad. des Scien. 1718. M. p. 87. = Hift. gén. des Voyag. t. 2. p. 640.

(*f*) Merc. de Franc. Juillet, 1726. p. 1676.

la profondeur de deux ou trois pieds (*a*). Lors de la découverte de la fameuse mine du Potosi, la veine étoit si riche & si abondante, que le métal paroissoit hors de terre de la hauteur d'une lance, & disposé en maniere de rocher. C'étoit comme une crête qui soulevoit la superficie de la montagne dans un espace de trois cens pieds de longueur sur treize de largeur (*b*). Dans la mine de Salcedo, on trouva dans les commencemens l'argent en masse. On n'avoit alors d'autre peine que celle de le couper au ciseau (*c*). En 1713, on découvrit au Pérou sur la montagne d'Ucuntaya, une grande croute d'argent massif qui rendit plusieurs millions (*d*). La mine de Sainte Elizabeth étoit presque toute d'argent pur (*e*). Il y avoit dans le même canton une autre mine, dont la superficie étoit de cuivre pur (*f*). Dans les mines du Roussillon, on trouve des feuillets de cuivre rouge très facile à plier & ductile, formés tels par la nature. Ces feuillets sont répandus parmi le gravier, ou plaqués contre des pierres

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

(*a*) Hist. gén. des Voyag. t. 10. p. 329.
(*b*) Acosta, Hist. nat. des Ind. fol. 140. *verso.*
(*c*) Voyage de Frezier. p. 245. = Voyage au Pérou par D. Ant. d'Ulloa. t. 2. p. 207.
(*d*) Voyage au Pérou par D. Ant. d'Ulloa. t. 1. p. 513. t. 2. 2e Part. p. 286.
(*e*) Alonso Barba t. 1. p. 72.
(*f*) Ibid. p. 108.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

res (*a*). Enfin on doit juger des anciennes mines par l'état de celles qu'on a découvertes dans les pays peu fréquentés. On rencontre souvent dans les mines qui n'ont point été attaquées, les métaux purs & malléables (*b*). Dans les premiers voyages des François au Canada, ils trouverent une mine où ils ramasserent des morceaux d'un cuivre très-franc & très beau (*c*). En plusieurs endroits de la Sibérie, on rencontre à la surface de la terre des pierres qui contiennent beaucoup de cuivre (*d*). A la Baye d'Hudson, on connoît une mine de cuivre rouge très-abondante & si pure, que sans passer le métal par le feu, les habitans, en le battant entre deux pierres, & tel qu'ils le ramassent, en font tout ce dont ils ont besoin (*e*).

Tous les apprêts & toutes les connoissances qu'exige aujourd'hui la fouille & la fonte des mines, n'ont donc point été nécessaires aux premiers hommes pour se procurer l'usage des métaux (*f*). Ils ne devoient pas en faire une grande

(*a*) Le Monnier, Observat. d'Hist. nat. p. ccx.
(*b*) Hellot de le fonte des mines, p. 73.
(*c*) Lescarbot Hist. de la N. France, p. 402 & 455.
(*d*) Rec. des Voyag. au Nord. t. 8. p. 381.
(*e*) Rec. des V. t. 3. p. 316. = Merc. de Franc. Févr. 1719. p. 49.
(*f*) Voy. Agricola de Nat. Fossil. l. 8. *init.*

de consommation; ainsi les ressources naturelles que je viens d'indiquer leur étoient suffisantes.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

A mesure que les peuples se sont policés & multipliés, ils ont eu besoin d'une plus grande quantité de métaux. On ne peut pas douter, d'après le témoignage de l'Ecriture sainte & de l'Histoire profane, que l'usage n'en fût fort commun dans l'Asie & dans l'Egypte, vers le milieu des siécles que nous parcourons présentement. On ne peut gueres supposer que cette abondance fût uniquement dûe aux bienfaits de la nature; on doit croire plutôt qu'on avoit déja commencé à creuser les mines; mais alors on n'aura plus trouvé la même facilité à les exploiter. Insensiblement on aura rencontré les métaux plus crûs & moins purs. Il aura donc fallu chercher & étudier l'art de les séparer des différentes matieres avec lesquelles ils sont ordinairement mêlangés.

Il ne suffit pas en effet d'exposer simplement au feu le minérai tel qu'il est au sortir de la terre & du rocher. Il y a plusieurs précautions à prendre pour parvenir à tirer & dégager les métaux des corps étrangers qui les enveloppent. Non-seulement il faut broyer & laver le minérai, il faut encore le mêlanger avec de certaines terres, de cer-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

certains sels, & en certaine quantité. C'est la seule maniere de pouvoir fondre & affiner la plupart des métaux. Ceux qui travaillerent les premiers ces minéraux cruds dont je parle, dûrent plusieurs fois être exposés aux mêmes accidens qu'éprouverent les anciens habitans du Pérou, en fondant la marcassite d'argent. Les Incas tiroient de la mine d'argent de la plupart de leurs montagnes; mais ils ignoroient dans les commencemens les procédés nécessaires à la fonte & à l'affinage de ce métal. Ils mettoient simplement le minérai dans le feu; mais au lieu de fondre & de couler, ils le voyoient s'évaporer & se dissiper en fumée. La nécessité, mere de l'industrie, leur fournit, après plusieurs expériences, le moyen de remédier à cet inconvénient. Ils imaginerent d'allier une certaine quantité de plomb avec l'argent. L'effet répondit à leur attente, & l'expédient leur réussit (*a*). Il en aura vraisemblablement été de même dans les premiers tems.

Il a fallu aussi, à mesure que le minérai est devenu plus difficile à bénéficier, étudier l'art d'employer le feu, c'est à dire, la maniere de le faire agir &

(*a*) Hist. des Incas, l. 8. c. 25. p. 360.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

& d'en augmenter graduellement l'activité. L'espece de feu dont il convenoit de se servir, tel que celui de charbon de terre, de bois, &c. a dû être aussi la matiere de plusieurs réflexions. On peut croire que les fourneaux auront été inventés d'assez bonne heure; mais il n'en est pas de même du soufflet. Cette machine si simple & si utile, n'aura certainement pas été trouvée dès les premiers tems. Combien même y a-t-il de nations à qui cet instrument est encore inconnu (*a*). On aura donc été obligé d'y suppléer par quelque autre moyen; mais il ne nous reste à ce sujet aucune tradition.

On ne peut parler non plus que par conjectures des premiers moyens dont on aura fait usage pour fondre & affiner les métaux. Les procédés des anciens métallurgistes nous sont fort peu connus. Je vais exposer la maniere dont Agatarchide (*b*) & Diodore (*c*) rapportent que les Egyptiens travailloient l'or des mines. Ces peuples assuroient tenir la manipulation des métaux

(*a*) Voyage de Coréal. t. 1. p. 212. = Hist. des Incas. t. 2. p. 61. = Hist. gén. des Voyag. t. 3. p. 182.

(*b*) Apud. Phot. c. 11. p. 1340.

(*c*) L. 3. p. 182.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

taux de leurs premiers Souverains (a). Leur procédé peut donc jetter quelque lumiere sur ceux qu'on aura employés dans les premiers tems.

Les Egyptiens commençoient par piler le minérai jusqu'à ce qu'ils l'eussent réduit à la grosseur d'un grain de millet. Ils le jettoient ensuite sous des meules pour le broyer en une poudre aussi fine que la plus fine farine. On étendoit ensuite cette espece de poussiere sur des planches larges & un peu inclinées; on l'arrosoit de beaucoup d'eau pour emporter ce qu'il y avoit de plus grossier & de plus terrestre. Après ce lavage qu'on répétoit plusieurs fois, les ouvriers frottoient quelque tems entre leurs mains la matiere qui restoit, l'essuyant même avec de petites éponges jusqu'à ce que la poudre d'or fût entierement nette. D'autres ouvriers prenoient cet or & le mettoient dans des pots de terre. Ils y mêloient dans une certaine proportion du plomb, des grains de sel, un peu d'étain (1) & de la farine d'orge. On versoit le tout dans des vaisseaux couverts & luttés ex-

(a) Agatarch. p. 1340. = Diod. p. 184.

(1) Il y a des mines d'Etain en Afrique. Voyage de V. le Blanc. 2e Part. p. 80. = Hist. gén. des Voy. t. 1. p. 25.

exactemeut, qu'on tenoit cinq jours & cinq nuits consécutives dans un feu de fonte. Quand les vaisseaux étoient refroidis, on les déluttoit, & on trouvoit l'or parfaitement épuré avec très-peu de déchet. Telle étoit la méthode employée de tems immémorial par les Egyptiens pour bénéficier les minérais d'or. En général il ne paroît pas que les anciens aient fait usage du vif argent pour purifier l'or & l'argent (1). Ils employoient les bains de plomb (*a*), & c'étoit à force de fondre & de refondre les métaux, qu'ils parvenoient à les affiner. Les Péruviens qui faisoient un grand usage de l'or & de l'argent, n'en sçavoient pas davantage (*b*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

De quelque maniere au surplus qu'on ait découvert le secret de fondre & de purifier les métaux, la connoissance en remonte à une très-haute antiquité. Job parle de la maniere d'éprouver l'or par le feu (*c*). La quantité d'or & d'argent que nous voyons répandue dès les pre-

(1) Voy. Plin. l. 33. sect. 32. & les notes de Perrault sur Vitruve, l. 7. c. 8.

(*a*) Voy. Plin. ibid. sect. 19. = Suid. *voce* ἐξελιπὲ φυσητ. t. 1. p. 765.

(*b*) Hist. des Incas. t. 2. p. 315, 316.

(*c*) C. 23. vs. 10.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

premiers siécles chez plusieurs peuples (a), doit nous faire juger que l'art de tirer les métaux des mines, & celui de les fondre & de les purifier, a été connu de très-bonne heure dans bien des contrées. L'Ecriture remarque, qu'Abraham étoit très-riche en or & en argent (b). Dès lors aussi ces métaux entroient dans le commerce comme signe & comme valeur de tous autres effets. Les quatre cents sicles d'argent donnés par Abraham aux enfans de Heth pour l'achat d'un sépulcre (c), & l'argent dont Jacob charge ses enfans pour acheter du bled en Egypte (d), prouvent incontestablement l'ancienneté des métaux dans le commerce.

Il a dû se passer quelque tems avant qu'on ait trouvé l'art de forger les métaux, & de les travailler convenablement à l'usage auquel on les destine. Je pense que d'abord on n'aura connu d'autre maniere de travailler les métaux, que celle de les couler dans des moules. Strabon parle de peuples qui ne se servoient que de cuivre fondu,

ne

(a) Voy. Diod. l. 1. p. 18.
(b) Gen. c. 13. vs. 2.
(c) Ibid. c. 23. vs. 16.
(d) Gen. c. 43. vs. 12.

ne ſçachant pas l'art de le forger (*a*). Il y a pluſieurs nations qui encore aujourd'hui ſont dans la même ignorance (*b*). Mais les peuples induſtrieux auront bientôt cherché les moyens de travailler les métaux d'une façon plus commode & plus convenable aux différens uſages auxquels on vouloit les employer. Ils auront pris garde, qu'excepté le plomb & l'étain, les métaux, après une premiere fonte, acquéroient dans le feu un degré ſenſible de ſoupleſſe & de flexibilité. L'idée ſera venue de les battre dans cet état de chaleur, & de leur faire prendre, par ce moyen, différentes formes. Il aura fallu conſéquemment imaginer des inſtrumens propres à travailler les métaux au ſortir du feu. Les cailloux & & les pierres auront été probablement les premiers outils qu'on aura employés pour cette opération. Les voyageurs modernes ont trouvé pluſieurs peuples qui ne ſe ſervent point d'autres inſtrumens pour forger les métaux (*c*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Ces pratiques groſſieres & informes n'au-

(*a*) L. 15. p. 1044.

(*b*) Hiſt. gén. des Voyag. t. 1. p. 231.

(*c*) Rec. des Voyages au Nord. t. 3. p. 316. = Hiſt. gén. des Voyages, t 5. p. 172. = Merc. de France, Février, 1719. p. 43 & 49. = Bibl. Univ. t. 2. p. 371.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

n'auront par subsisté long-tems chez les peuples inventifs. L'incommodité des outils de pierre ou de bois leur aura suggéré de bonne heure la pensée de se servir des métaux pour travailler les métaux. On aura d'abord jetté en moule quelques instrumens très-grossiers & très-défectueux. Les Péruviens n'avoient pas l'usage du marteau. Ils y suppléoient par certains outils faits avec un alliage de cuivre & de laiton. Ces instrumens étoient quarrés, mais cependant faits de façon qu'on pouvoit les empoigner (*a*). On en doit dire autant des premiers outils. On sera parvenu ensuite à en forger de moins imparfaits, avec lesquels on aura insensiblement réussi à donner aux ouvrages de métal des formes exactes & commodes. Les anciens faisoient remonter aux tems les plus reculés l'invention du marteau, de l'enclume & des tenailles. Les Egyptiens attribuoient ces découvertes à Vulcain, un de leurs premiers Souverains (*b*). D'autres en faisoient honneur à Cyniras (*c*), pere d'Adonis, époque qui remonte également

(*a*) Hist. des Incas, t. 2. p. 61.
(*b*) Palœphat. in Chron. Alex. p. 45. C. = Cedren. p. 19. D. = Suid. t. 2. p. 85.
(*c*) Plin. l. 7. sect. 57. p. 413.

ment à la plus haute antiquité. Enfin il eſt parlé dans Job de l'enclume & du marteau (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On ne peut douter en effet que l'art de forger les métaux n'ait été connu très-anciennement dans quelques contrées de l'Aſie & de l'Egypte. Nous voyons les armes de métal en uſage dans la Paleſtine peu de ſiécles après le déluge. Moïſe dit qu'Abraham tira ſon ſabre pour immoler Iſaac (*b*). L'uſage où étoient les anciens Patriarches de faire tondre leurs brebis (*c*), eſt encore une preuve des progrès qu'on avoit faits dans la fabrique des métaux. On ſçavoit même dès-lors executer en or & en argent des ouvrages qui demandent de la délicateſſe & de la préciſion (*d*). Nous voyons enfin que tout ce qui concerne les métaux, ſoit par rapport aux lieux où ils ſe forment, ſoit par rapport à la maniere de les travailler, eſt très-clairement énoncé dans le livre de Job (*e*). Le degré même au-

(*a*) Chap. 41. vs. 15. & 20.
(*b*) Gen. c. 22. vs. 6.
(*c*) Ib. c. 31. vs. 19. c. 38. vs. 12.
(*d*) Voy. *infrà* Chap. V.
(*e*) Chap. 28. = J'ai déja dit que je croyois Job contemporain de Jacob. V. notre Diſſert. à la fin du dernier vol.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

auquel il paroît que du tems de Moïse les connoissances étoient portées en métallurgie, suffiroit seul pour prouver l'ancienneté de cet art. On ne pouvoit pas y avoir fait des progrés aussi grands que l'exigent les ouvrages dont il parle (*a*), si les premieres découvertes n'eussent pas été déja bien anciennes.

Les métaux que les hommes auront travaillés les premiers, ont été ceux qu'ils pouvoient se procurer le plus facilement, & dont la manipulation est la plus aisée. L'or, l'argent & le cuivre réunissent toutes ces qualités. J'ai déja observé qu'on en rencontroit souvent des masses considérables; que dans cet état, ces métaux étoient purs, sans mélange, & qu'il étoit très-aisé de les fondre & de les affiner: c'est par cette raison que l'or, l'argent & le cuivre sont les premiers métaux qu'on ait travaillés. On aura même employé dans les commencemens l'or & l'argent à bien des usages auxquels la nature ne semble pas les avoir destinés (*b*). L'ancienne tradition des Egyptiens portoit que, du tems d'Osiris, l'art de fabriquer le cuivre

(*a*) Voy. la 2e. Part. Liv. II. Sect. 1ere. c. 4.

(*b*) Voy. Lucret. l. 5. v. 1269. = Serv. in Æneid. l. 12. v. 87.

vre & l'or ayant été trouvé dans la Thébaïde, on avoit commencé par en faire des armes pour exterminer les bêtes féroces, & ensuite des outils pour cultiver la terre (*a*). Les Egyptiens étoient alors dans le même état où l'on sçait qu'ont été bien des peuples (*b*) qui autrefois ont fait servir à presque tous leurs besoins l'or & l'argent. Lorsque les Carthaginois aborderent pour la premiere fois dans la Bétique (1), les habitans de cette contrée employoient l'argent aux usages les plus vils & les plus communs (*c*). L'histoire de la découverte de l'Amérique, confirme la vérité de ces anciennes traditions. Les Espagnols virent avec surprise, que les Péruviens & les Mexicains faisoient servir l'or & l'argent à toutes sortes d'usages & de besoin (*d*). Cette pratique leur étoit commune avec plusieurs autres nations de l'Amérique (*e*). Mais il

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

(*a*) Diod. l. 1. p. 19.

(*b*) Voyez Hérod. l. 3. n. 23. = Heliod. OEthiop. l. 9, 10. = Rép. des Lett. t. 23. p. 521.

(1) C'est le *Portugal*.

(*c*) Strabo. l. 3. p. 224

(*d*) Voyage de Coréal. t. 1. p. 250. = Conq. du Pérou, t. 1. p. 76.

(*e*) Voyage d'Anson *in*-4°. p. 42. = Riviere des Amazones par le P. d'Acugna, t. 3. p. 188. = Conq. du Pérou, t. 1. p. 24. = Voyage de Coréal, t. 1. p. 280.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

il n'y a point de métal qui ait été plus généralement employé dans l'antiquité, que le cuivre.

La connoiſſance & la fabrique des métaux dont j'ai parlé juſqu'à préſent, a été d'une grande utilité au genre humain. Ces découvertes néanmoins ne peuvent point entrer en comparaiſon avec celle du fer; il n'y en a point qui ait réjailli davantage ſur tous les arts, ni qui ait plus contribué à leur avancement. Mais la découverte du fer & l'art de le mettre en œuvre a dû ſe préſenter très-difficilement & aſſez tard; c'eſt, ſans contredit, de tous les métaux celui qu'on aura connu le dernier, & le dernier auſſi qu'on aura ſçu travailler.

La nature a répandu le fer dans tous les climats: il n'y a cependant point de métal plus difficile à reconnoître & à découvrir. Rien ne le décele. La plupart des autres métaux ont l'avantage & la propriété de ſe montrer ſouvent tels qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, ſous la forme de métal. Les marcaſſites même d'or, d'argent, de cuivre, &c, ont ordinairement une certaine couleur & un certain éclat qui les font diſtinguer: mais le fer eſt preſque toujours caché ſous des enveloppes qui n'indiquent point du métal aux yeux du vulgaire, on ne le trouve pour l'ordinaire qu'en forme

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

me de roc, & enfoui profondément ſous terre. Dans les pays même où ce métal abonde, & où il eſt le plus à découvert, on le foule aux pieds ſans le connoître: ce n'eſt qu'une eſpece de gravier ou de ſable noirâtre: il n'eſt diſtingué par aucun ſigne, des autres matieres, qui ſans être fer, ſe préſentent avec les mêmes apparences. Il faut être Naturaliſte pour voir ce métal dans la mine, ou pour le reconnoître dans les terres & dans les ſables qui en contiennent. Qu'aura-ce donc été pour des hommes qui, n'ayant jamais vû de fer, & n'en ayant par conſéquent nulle idée, n'en cherchoient certainement pas? Comment auroient-ils tiré du fer de cette terre & de ce gravier, par des opérations qui ſe préſentoient auſſi peu à leur eſprit, que le fer ſe montroit à leurs yeux?

En effet un des grands obſtacles, & celui qui a dû retarder le plus long-tems l'uſage du fer, c'eſt la manipulation de ce métal. Le fer eſt de tous les métaux le plus difficile à mettre en fuſion. Une ſeule fonte d'ailleurs ſuffit pour rendre l'or, l'argent, & le cuivre, ductiles & malléables. Il n'en eſt pas ainſi du fer: un morceau de fer fondu ſort intraitable du moule dans lequel il a été jetté, & n'eſt pas plus ductile qu'un caillou. Toujours dur & caſſant dans

I. PARTIE
Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

cet état, il ne ſçauroit ſouffrir le marteau ni à chaud ni à froid. Les limes, les cizeaux & les burins n'ont aucune priſe ſur ces ſortes de maſſes (*a*). Il a donc fallu, avant qu'on ait pû forger le fer, trouver l'art d'adoucir & de rendre ductile la premiere fonte. Pour mettre le fer fondu en état d'être forgé, il faut commencer par le fondre une ſeconde fois, le porter enſuite & le battre ſous un marteau très-peſant, retirer cette maſſe, & la chauffer encore juſqu'au point de fuſion, & la reporter brûlante ſous le marteau à diverſes repriſes. Cette matiere caſſante, à force d'avoir été chauffée & battue, ſe change en barres forgeables (*b*). Toutes ces préparations bien plus compliquées que celles des autres métaux, ont dû néceſſairement retarder l'uſage du fer.

Je conviens que d'heureux haſards ont pû & même dû ſuppléer aux connoiſſances dont manquoient les premiers hommes. Quelque peu expérimentés qu'ils fuſſent en métallurgie, ils auront ſuivi les indications que la nature leur préſentoit, & agi de conſéquences en con-

(*a*) Art de convertir le fer par M. de Réaumur, p. 2, & 390-395.

(*b*) Réaumur, ibid. p. 2, 3.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

conséquences & de proche en proche; & il le faut bien, puisqu'enfin ils sont parvenus à trouver le secret de forger le fer; mais cette connoissance n'a pû être amenée que par un grand concours de hazards & de circonstances favorables qui ne se présentent que très-rarement. Les incendies des forêts, les feux souterrains, & tous les autres événemens qui originairement ont pû contribuer à donner des indices sur la fabrique de l'or, de l'argent & du cuivre, n'auront été d'aucune utilité pour celle du fer : nous en avons la preuve dans ce que l'histoire nous apprend des Mexicains & des Péruviens. Ces peuples qui possédoient depuis long-tems l'art de travailler l'or, l'argent & le cuivre, n'avoient aucune notion du fer, (*a*), quoiqu'il y en ait abondamment au Mexique & dans le Pérou (*b*).

Tous les peuples ont été originairement dans la même ignorance; nous en avons des preuves incontestables, indé-

(*a*) Alonso Barba, t. 1. p. 111 & 118. = Hist. des Incas, t. 1. p. 103. t. 2. p. 61 & 319. = Acosta, hist. nat. des Ind. fol. 132. = Voyag. au Pérou par D. Ant. d'Ulloa, t. 1. p. 386 & 391. M. de l'Acad. de Berlin, 1746. p. 451.

(*b*) Hist. des Incas, t. 2. p. 61. = Alonso Barba. t. 1. p. 109, &c. = Hist. de la Virgin. p. 58 & 75. = N. Relat. de la France Equinox. p. 19. = Lettr. Edif. t. 11. p. 419, 420.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dépendamment du témoignage des Historiens. On conserve dans plusieurs cabinets de ces especes de pierres vulgairement appellées *Pierres de foudre* (1). Elles ont la forme de haches, de socs de charrue, de marteaux, de maillets, ou de coins (2). La plupart sont d'une substance pareille à celle de nos pierres à fusil, & d'une si grande dureté, que la lime n'y sçauroit mordre. Ce qu'il faut particulierement remarquer, c'est qu'elles sont presque toutes percées d'un trou rond, placé à l'endroit le plus convenable pour recevoir un manche, & cette ouverture est disposée de maniere que le manche y étant entré de force, il ne puisse en sortir que difficilement, comme nous en usons pour nos marteaux. Il est donc clair, par la seule inspection, que ces pierres ont été travaillées de main d'homme. Les trous percés aux endroits où elles doivent être enmanchées, prouvent & leur destination & l'emploi qu'on en a fait pour différens usages (3). Ce n'est point même ici une simple conjecture.

On

(1) En Latin *Ceraunia.*

(2) On en peut voir la figure dans Adrien Tollius, Histor. Gemmar. & Lapid, l. 2. c. 261. p. 483.

(3) Pline semble l'avouer & le reconnoître, en disant qu'elles sont semblables à des coignées, *similes eas esse securibus*, l. 37. sect. 51.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mor de Jacob.

On sçait que, de tems immémorial, les outils de pierre étoient en usage dans l'Amérique (*a*). On en a trouvé dans les tombeaux des anciens habitans du Pérou (*b*), & plusieurs peuples s'en servent encore à présent (*c*). Ils préparent ces pierres, & les aiguisent en les frottant sur un grais; à force de tems, de travail & de patience, ils parviennent à leur donner la figure qui convient. Ils les ajustent ensuite très-artistement à un manche, & s'en servent de la même façon à peu-près que nous nous servons de nos instrumens de fer (*d*). L'Asie (*e*) & l'Europe (*f*) sont par-

(*a*) Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 109, 110. = Hist. de la Virginie, p. 312, &c. = Lettr. Edif. t. 20. p. 224. t. 25. p. 124. Voyage de Damp. t. 1. p. 93. = Nouv. Relat. de la France Equinox. p. 152.

(*b*) Voyage au Pérou par D. Ant. d'Ulloa. t. 1. p. 384. = Voyage à l'Equateur par M. de la Condamine p. 104. Mém. de l'Acad. de Berlin, 1746. p. 451.

(*c*) Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 111. = Aloys. Cadam. Navigat. c. 66.

(*d*) Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 110. = Lettr. Edif. t. 20. p. 224.

(*e*) La Carmanie, Province de Perse & païs voisin de la Chaldée, est, selon Agricola, un de ceux où l'on trouve le plus de ces pierres de foudre. De Nat. Fossil. l. 5. c. 13. p. 262.

(*f*) Adrian. Tollius *loco cit.* c. 262. = Journ. des Sçav. Décemb. 1751. p. 778. = Diari. Ital. D. B. de Montfaucon, c. 28. p. 440. = Mém. de Trévoux, Février 1713. p. 289, 290.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

parsemées de ces sortes de pierres. On y en découvre très souvent. Il a donc été un tems où les peuples de ces régions ont ignoré l'usage du fer (*a*), comme les Américains l'ignoroient avant l'arrivée des Européens.

Joignons à ces témoignages celui des Ecrivains de l'antiquité. Il est unanime sur le peu de connoissances que les premiers hommes ont eues du fer. Tous conviennent que ce métal est le dernier qu'on ait sçû travailler. Anciennement on employoit le cuivre à tous les usages auxquels nous faisons servir aujourd'hui le fer (*b*). Les armes, les outils du labourage & des arts mécaniques étoient de cuivre, usage qui même a subsisté fort long-tems. Les écrits d'Homere ne permettent pas d'en douter. On y voit que du tems de la guerre de Troye, le fer étoit encore très-peu en usage. Le cuivre en tenoit lieu, & ce métal étoit employé tant à la fabrique des armes (*c*), qu'à celle des outils

(*a*) Voy. aussi l'Hist. de Genghizcan par Potis de la Croix, p. 8.

(*b*) Hésiod. Theog. v. 722-726-733. Op. v. 150. 151. = Lucret. l. 5. v. 1286. = Varro *apud* August. de Civ. Dei, l. 7. c. 24. = Schol. Apollon. ad. l. 1. v. 430. = Isidor. Origin. l. 8. c. 11. p. 71. C. l. 16. c. 19, 20. l. 17. c. 2.

(*c*) Iliad. l. 4. v. 511. l. 13. v. 612. l. 23. v. 560, 561.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tils (*a*). Il en a été de même pendant bien des ſiécles chez les Romains (*b*). Preſque tout ce qui nous reſte des armes & des outils de ce peuple, eſt de cuivre (*c*). La preuve la plus marquée que l'uſage du cuivre a précédé celui du fer, c'eſt que les anciens ſe ſervoient de l'airain dans preſque toutes les cérémonies religieuſes (*d*); telles que les ſacrifices, les expiations, &c. Les Prêtres des Sabins ſe coupoient les cheveux avec des couteaux d'airain (*e*). A Rome, le grand Pontife de Jupiter ſe ſervoit pour le même uſage de ciſeaux de cuivre (*f*). Quand les Etruſques vouloient bâtir une nouvelle ville, ils en traçoient le circuit avec un coutre d'airain (*g*).

Ce

561. = Odyſſ. l. 21. v. 423. = Héſiod. Théogon. v. 316. = Plut. in Theſ. p. 17. C. Pauſ. l. 3. c. 3. p. 211. = Athen. l. 6. p. 232.

(*a*) Iliad. l. 5. v. 723, &c. l. 23. v. 118. = Odiſſ. l. 5. v. 244.

(*b*) Dyoniſ. Halic. l. 4. p. 221. = T. Livius, l. 1. n. 43.

(*c*) Voy. le Rec. d'Antiquit. par M. le C. de Caylus, t. 1. p. 237, 238 & 261, 262. = Mém. de Trev. Septembre 1713. p. 1535, 1536. 1537.

(*d*) Schol. Théocrit. ad Idyll. 2. v. 36. = Macrob. Sat. l. 5. c. 19. p. 511, 512. = P. Feſtus, voce *Acieris* p. 4. = Plut. in Theſ. p. 17. C.

(*e*) Macrob. Sat. L. 5. c. 19. p. 512.

(*f*) Serv. ad Æneid. l. 1. v. 448.

(*g*) Macrob. *loco cit.* p. 512.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ce n'étoit pas au reste un usage particulier aux Grecs & aux Romains, il a été commun à toutes les nations de l'antiquité. Chez les Egyptiens les armes ordinairement étoient d'airain (a). Du tems d'Agatarchide, on trouvoit encore dans la fouille des anciennes mines des ciseaux & des marteaux de cuivre (b). Job parle d'arcs d'airain (c). L'Ecriture dit que les Philistins s'étant rendu maîtres de Samsom, le chargerent de chaînes d'airain (d) Hérodote assure que chez les Massagetes, les coignées, les piques, les carquois, les haches, & jusqu'aux harnois de chevaux, étoient de ce métal (e). En Angleterre, (f), dans la Suisse, dans l'Allemagne, & surtout dans les pays du Nord (g), on trouve fréquemment dans les anciens tombeaux des armes de cuivre, des anneaux & d'autres instrumens du même métal.

vert

(a) Diod. l. 1. p. 19.
(b) Apud Phot. p. 1341 & 1344.
(c) Chap. 20. v. 24.
(d) Judic. c. 16. vs. 21. selon l'*Hébreu*.
(e) L. 1. n. 215.
(f) Mém. de Trevoux, Février 1713. p. 288-292-295.
(g) Nouvell. Litt. de la Mer Baltique, ann. 1699. p. 88. ann. 1700. p. 14-24-333. = Journ. des Sçav. Décemb. 1751. p. 778. = Rudbek Atlant. Part. 3. c. 7. p. 145. = Scheuzer. Physiq. Sacr. t. 6. p. 102.

I. PARTIE, Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il en étoit de même en Amérique; les armes & les outils de cette partie du monde étoient de cuivre (*a*). On a découvert des haches de ce métal dans les sépulcres des anciens habitans du Pérou (*b*). Ces haches ne different gueres des nôtres pour la façon (1). Aujourd'hui encore au Japon, tous les instrumens, qui dans les autres pays s'exécutent en fer, sont de cuivre ou d'airain (*c*). Enfin tout nous prouve que dans l'antiquité il n'y a point de métal qui ait été plus généralement employé. Plusieurs raisons en ont déterminé l'usage. Le cuivre se tire facilement de la mine, on l'y trouve en parties fort étendues; il se met aisément en fusion, & c'est, après l'or & l'argent, le plus ductile de tous les métaux.

Mais le cuivre est un métal mol qui s'émousse très-facilement. Il ne seroit donc pas en état par lui-même de résister aux efforts que demandent plusieurs des travaux auxquels on l'employoit. Pour

(*a*) Acosta, Hist. nat. des Indes, l. 4. c. 3. fol. 132, *recto*. = Conq. du Pérou, t. 1. p. 24 & 87.

(*b*) Voyag. au Pérou par D. Ant. d'Ulloa. t. 1. p. 384. = Mém. de l'Acad. de Berlin, 1746. p. 451. = Mém. de Trev. Juillet 1703. p. 1115. = Rec. d'Antiq. par M. le C. de Caylus, t. 1. p. 168. = Hist. des Incas, t. 2. p. 120.

(1) D. Ant. d'Ulloa en rapporte la figure, *loco cit.*

(*c*) Kœmpfer, Hist. du Japon, t. 1. p. 74.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Pour exécuter avec le cuivre tout ce que nous exécutons à présent avec le fer, il a donc fallu chercher & trouver le secret de le durcir. La trempe est le moyen que les anciens paroissoient avoir le plus généralement employé. Les premiers Ecrivains de l'antiquité l'assurent (*a*), & leur témoignage est confirmé par l'examen que des gens de l'art ont fait de plusieurs monumens de cuivre Grecs & Romains qu'on a recouvrés (*b*). C'est même un fait dont il n'est plus possible de douter après les recherches & les expériences que M. le Comte de Caylus a faites en dernier lieu sur la trempe du cuivre. Ses opérations lui ont donné un cuivre très-dur, fondu, forgé, allié, trempé, susceptible de la meule, révêtu enfin de toutes les propriétés du fer (*c*). On peut durcir encore le cuivre par l'alliage. Les anciens habitans du Pérou connoissoient cette opération. Ils s'en servoient pour rendre plus solides leurs outils & leurs armes (*d*), qui n'étoient que de cuivre. En

(*a*) Tzetzès ad Hesiod. Op. & Dies. v. 150. p. 48.
(*b*) Rec. d'Antiquit. par M. le C. de Caylus, p. 242 & 246. = Montfaucon Diar. Ital. c. 5. p. 70. c. 12. p. 167.
(*d*) Caylus ibid. p. 242.
(*e*) Alonso Barba. t. 1. p. 118 = Rec. d'Antiquit. par M. le C. de Caylus, t. 1. p. 250, 251.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

En soutenant, au surplus, qu'originairement le cuivre a tenu lieu du fer, je ne prétens pas nier que ce dernier métal ait été entiérement inconnu dans les siécles qui fixent présentement notre attention. Plusieurs témoignages nous autorisent à croire que quelques peuples ont possédé d'assez bonne heure le secret de travailler le fer. Il y avoit une tradition chez les Egyptiens, qui portoit que Vulcain leur avoit appris à forger des armes de fer (*a*). Les Phéniciens mettoient aussi au nombre de leurs plus anciens Héros, deux freres qui passoient pour avoir trouvé le fer & la maniere de le travailler (*b*). Les Crétois, au rapport de Diodore, plaçoient également la découverte & la fabrique du fer dans les tems les plus reculés de leur histoire (*c*). Les Dactyles du mont Ida prétendoient avoir appris de la mere des dieux l'art de travailler ce mé-

(*a*) Chron. Pascal. p. 45. C. = Cedren. fol. 19. D.

Il y a une contradiction manifeste dans Cédrene. Après avoir dit que Vulcain avoit enseigné aux Egyptiens à fabriquer des armes de fer, il ajoute qu'ayant obtenu du Ciel par ses prieres des tenailles, il s'en servit pour montrer l'art de forger le cuivre.

Voyez aussi le passage d'Agatarchide *supra*, p. 149. *note* (*l*).

(*b*) Sanchon. apud Euseb. p. 35. C.

(*c*) L. 5. p. 381.

I. PARTIE Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

métal (*a*). Enfin Prométhée, dans Eſchyle, ſe vante d'avoir enſeigné aux hommes la fabrique de tous les métaux (*b*). Quelques auteurs attribuent la découverte & l'uſage du fer aux Cyclopes (*c*); d'autres aux Chalybes (*d*), peuples très-anciens & très-renommés pour leur habileté à travailler ce métal (*e*). Les Chalybes habitoient ſur le rivage méridional du Pont-Euxin, entre la Colchide & la Paphlagonie (1). Clement Alexandrin prétend que le ſecret de rendre le fer malléable, eſt dû aux Noropes (*f*). Cette nation étoit ſituée dans la Pannonie le long du Danube, entre le Noricum & la Mœſie. Sans nous arrêter à diſcuter toutes ces différentes traditions qui ſont ſujettes à bien des difficultés & des contradictions,

(*a*) Sophocl. *apud* Strab. l. 10. p. 725. = Diod. l. 17. p. 726. = Auctor Phoronid. apud Schol. Apollon, ad l. 1. v. 1129. = Strabo, l. 10. p. 726. l. 14. p. 966.

(*b*) In Prometh. *vincto*. v. 501.

(*c*) Plin. l. 7. ſect. 57. p. 414.

(*d*) Ammian. Marcell. l. 22. c. 8. p. 312. = Schol. Apollon. ad l. 2. v. 375. = Tzetzès, Chil. 10. v. 338.

(*e*) Æſchyl. in Prometh. *vincto*. v. 713. = Virg. Georg. l. 1. v. 58.

(1) Voyez le Dictionnaire de la Martiniere au mot *Chalybes*, art. 3. & la Carte de M. Danville pour la Retraite des dix mille.

(*f*) Strom. l. 1. p. 363.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tions, le livre de Job prouve que dès les siécles dont nous parlons, on connoissoit & on sçavoit travailler le fer dans quelques contrées (*a*). Les livres de Moïse peuvent aussi fournir un témoignage très-marqué de l'ancienneté de cette découverte. De la maniere dont ce Législateur parle du fer, il falloit que ce métal fût en usage depuis long-tems en Egypte & dans la Palestine; il en releve souvent la dureté (*b*). Il marque que le lit d'Og, roi de Basan, étoit de fer (*c*); il parle des mines de fer (*d*), & compare la rigueur de la servitude que les Israélites éprouverent en Egypte, à l'ardeur d'un fourneau où l'on fond ce métal (*e*). Mais ce qu'on doit le plus remarquer, c'est que dès-lors on faisoit en fer des épées (*f*), des couteaux (*g*), des coignées (*h*), & des instrumens à tailler les pierres (*i*). Pour parvenir à faire des lames de couteaux,

(*a*) Chap. 19. vs. 24. c. 20. vs. 24. c 28. vs. 2. c. 40. vs. 13. c. 41. vs. 18.

(*b*) Levit. c. 26. vs. 19. = Deut. c. 28. vs. 23. & 48.

(*c*) Deut. c. 3. vs. 11.

(*d*) Ibid. c. 8. vs. 9.

(*e*) Ibid. c. 4. v. 20.

(*f*) Num. c. 35. vs. 16.

(*g*) Levit. c. 1. vs. 17.

(*h*) Deut. c. 19. vs. 5.

(*i*) Ibid. c. 27. vs. 5.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

teaux, d'épées, &c, il a fallu trouver l'art de convertir le fer en acier, & le ſecret de la trempe. Ces faits me paroiſſent prouver ſuffiſamment que la découverte de ce métal & l'art de le travailler remonte à des tems très-anciens dans l'Egypte & dans la Paleſtine.

Mais en convenant que quelques peuples ont ſçû travailler le fer très-anciennement, il faut reconnoître en même tems que l'uſage n'en étoit alors ni fort commun ni fort répandu. Il n'y a qu'une voix dans l'antiquité ſur l'emploi que tous les peuples connus ont fait du cuivre à la place du fer, uſage qu'on ſçait avoir ſubſiſté pendant bien des ſiécles, chez des nations fort éclairées, & dans des pays très-policés. Il n'eſt pas même hors de propos de remarquer qu'on ne voit point qu'il ſoit entré de fer, ni dans la conſtruction du tabernacle élevé par Moïſe dans le déſert, ni dans celle du temple de Salomon.

Après avoir parlé des arts que le beſoin & la néceſſité ont fait inventer, il faut paſſer à ceux qui doivent leur naiſſance au loiſir & au luxe, fruits de cette abondance, dont l'agriculture eſt la ſource & le principe. Le nombre de ces arts a été plus conſidérable qu'on ne ſeroit porté à le croire des ſiécles qui nous occupent préſentement. Les premiers peuples connoiſſoient l'art de deſſiner

finer, celui de mouler les métaux, de les graver; ils avoient auſſi quelques notions de la ſculpture, & de quantité d'autres arts, dont la magnificence qui régnoit dans certains pays, peu de tems après le déluge, ſuppoſe néceſſairement l'uſage. Je dirai à ce ſujet que dans mes recherches, j'ai toujours vû avec étonnement l'origine des arts de pur agrément, être auſſi ancienne que celle des arts les plus indiſpenſables. Jubal, inventeur des inſtrumens de muſique, étoit frere de Tubalcaïn inventeur de la métallurgie (*a*). Je me bornerai pour le moment à expoſer de l'origine du deſſein, de l'orfévrerie & de la ſculpture : je remets à parler de la muſique & de quelques autres arts, à l'article où je traiterai des mœurs & uſages des ſiécles qui ſont l'objet de cette premiere Partie.

(*a*) Gen. c. 4. vs. 21, 22.



I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.



CHAPITRE CINQUIEME.

De l'origine du Dessein, de la Gravure en creux, de la Ciselure, de l'Orfévrerie & de la Sculpture.

IL SEROIT aussi difficile qu'inutile de rechercher dans l'obscurité des premiers tems, l'origine précise de l'art de dessiner, de mouler les métaux, de les graver, de sculpter le bois, la pierre, &c. On ne peut rien dire de certain sur l'époque & la gradation de ces connoissances: on peut assurer seulement qu'elles sont de la plus haute antiquité. L'homme est né imitateur: on apperçoit chez tous les peuples un penchant décidé à copier les objets qui se présentent à leur vûe. Les nations les plus sauvages, celles qui ont le moins de relations & de commerce avec les peuples policés, ont cependant une idée de l'art de dessiner, c'est-à-dire, d'imiter, bien grossiérement à la vérité, les objets de la nature (*a*).

L'om-

(*a*) Voyage de J. de Lery, p. 277. = Lescarbot, Hist. de la Nouv. Franc. p. 692. = Mœurs des Sauvages. t. 2. p. 44.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'ombre que produit ſur une ſurface qui lui eſt oppoſée, tout corps placé entre cette ſurface & la lumiere dont il eſt frappé, a fourni la premiere idée du deſſein. Quelqu'un ou plus intelligent ou plus oiſif que les autres, s'étant arrêté à conſidérer cet effet de l'ombre, s'aviſa de tracer ſur le trait qu'elle formoit, une ligne qui en ſuivoit exactement le contour. Lorſque l'ombre eut diſparu, le ſimple trait qui en conſervoit la forme, fit appercevoir une ſorte de reſſemblance avec l'objet qui avoit produit l'ombre (*a*).

Ce que le haſard avoit fait naître aura bientôt été réduit en art & en méthode. On ſe ſera eſſayé, d'après les prémieres épreuves, à répréſenter & à copier les objets ſans le ſecours de leur ombre. Peu-à-peu on aura accoutumé la main à ſe laiſſer guider par l'œil, & à ſuivre les proportions que la vûe lui dictoit. Le deſſein, dans ſon origine, étoit tout-à-fait informe : il ne conſiſtoit que dans la circonſcription du contour extérieur des objets. On tenta enſuite d'exprimer les parties intérieures que l'ombre ne deſſine point, telles, par exemple, ſi c'étoit une tête, que les yeux, le nez, la bouche, &c. En effet, de même que les formes extérieures étoient deſſinées par

(*b*) Acad. des Inſcript. t. 19. p. 252.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

par le moyen du trait tracé ſur l'ombre, de même auſſi falloit-il tâcher de rendre ſenſible les parties intérieures des objets (*a*). On y réuſſit en répandant différens traits dans l'eſpace formé par les contours extérieurs.

Le charbon, la craye, &c, auront fourni aux premiers hommes les moyens de deſſiner ſur le bois, ſur la pierre, &c. Ils auront pû auſſi s'exercer ſur le ſable, ſur les terres molles, &c. On aura eſſayé enſuite, à l'aide des cailloux & d'autres inſtrumens tranchans, d'imprimer des traits ſur les matieres qui, par leur ſolidité, fuſſent propres à les conſerver long-tems & ſurement. La forme que prennent les corps mous inſinués dans les corps durs, & réciproquement l'empreinte que les corps durs laiſſent ſur les corps mous, auront ſuggéré bientôt l'art de mouler. La vûe enfin de ces ébauches de ſculpture que la nature offre ſi fréquemment, aura donné l'idée de tailler le bois, la pierre, &c. C'eſt ainſi que ſucceſſivement la gravure en creux, la cizelure, l'orfévrerie & la ſculpture auront pris naiſſance, arts que je crois avoir précédé la peinture.

Les premiers hommes ont pû acquérir d'aſſez bonne heure une partie des con-

(*a*) Acad. des Inſcript. t. 19. p. 252.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

connoiſſances dont nous parlons. Ils ont pû graver ſur le bois, ſur la pierre, & même les tailler, avant que de ſçavoir l'art de travailler les métaux. L'exemple de pluſieurs nations ſauvages nous autoriſe à le croire. Les peuples qui habitent le long de la riviere des Amazones, travaillent en ſculpture, quoiqu'ils n'aient pas l'uſage des métaux (*a*). Il en eſt de même de pluſieurs autres nations (*b*); tout nous invite donc à faire remonter aux tems les plus réculés l'origine des arts dont il s'agit dans ce Chapitre. Il ne me reſte qu'à propoſer quelques conjectures ſur leur gradation, & à examiner le progrès qu'on pouvoit y avoir fait dans les ſiécles que nous parcourons préſentement.

Après les deſſeins ſur les ſurfaces plates, l'art de mouler eſt, je crois, le premier dans lequel on ſe ſera exercé. Il a ſuffi, pour en prendre les premieres notions, de conſidérer la forme qu'acquéroient certains corps d'une conſiſtance peu dure, en s'inſinuant dans les cavités des matieres compactes & ſolides. Il n'en aura pas fallu davantage pour donner l'idée des moules; on aura

(*a*) Relat. de la Riviere des Amazones par le P. d'Acugna. t. 3. p. 104, 105.

(*b*) N. Relat. de la France Equinox. p. 140. = Laët Hiſt. des Indes Occid. l. 2. c. 16, p. 57.

II. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

aura suivi les leçons de la nature. On aura cherché des qualités de terres, qui, quoique compactes, pussent se pétrir aisément. L'art de mouler n'est point inconnu aux Sauvages (*a*).

On aura d'abord moulé l'argille, le plâtre, &c. Mais il y a bien de l'apparence que les peuples policés n'auront pas été long-tems à n'employer que des matieres fragiles pour les ouvrages de relief. Le désir de donner plus de solidité & de durée à leurs productions, leur aura suggéré bientôt les moyens d'y faire servir les métaux. On le voit par les présens qu'Eliézer offrit à Rebecca. Ils consistoient dans des vases d'or & d'argent, & des pendans d'oreilles (*b*). Il paroît même que dès lors ces sortes de bijoux étoient assez communs chez quelques peuples d'Asie. Moïse dit que Jacob engagea les personnes de sa suite à se défaire de leurs pendans d'oreilles (*c*). Juda donne en gage à Thamar son brasselet & son anneau (*d*). L'u-

(*a*) N. Relat. de la France Equinox. p. 140. Lescarbot. Hist. de la N. France, p. 777.

(*b*) Gen. c. 24. vs. 22 & 53.

(*c*) Ibid. c. 35. vs. 4.

(*d*) Ibid. c. 38. vs. 18.

Il y a lieu de croire que cet anneau étoit gravé. Le terme Hébraïque חתם *Khtham*, signifie un cachet. Or un cachet devoit porter quelque marque distinc-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'usage en étoit également ancien en Egypte. Pharaon, en élevant Joseph à la dignité de premier Ministre, lui remet son anneau, & le fait revêtir d'un collier d'or (*a*). On sçait enfin que ce Patriarche se servoit ordinairement d'une coupe d'argent (*b*). On peut joindre à ces témoignages de l'Historien sacré, celui des Auteurs prophanes. On voit, par leurs écrits, l'art de travailler l'or & l'argent, établi dans l'Asie (*c*) & dans l'Egypte (*d*) dès les tems les plus reculés.

Insensiblement l'art de mouler aura donné naissance à l'art de sculpter le bois, la pierre & le marbre. Cette opération est une imitation de celle de la nature, qui offre assez souvent à nos yeux des ébauches de sculpture; le relief a d'ailleurs une parfaite conformité avec les objets tels que nous les voyons. Les premiers essais de la sculpture auront été des répréſentations en terre. On aura commencé par employer les ma-

stinctive, quelque gravure. Voy. les Mém. de Trév Sept. 1750. p. 2051.

(*a*) Gen. c. 41. vs. 42. = Voy. *infrà*, Liv. VI. Chap. II.

(*b*) Gen. c. 44. vs. 2.

(*c*) Diod. l. 2. p. 122, 123. = Plin. l. 31. Sect. 15. p. 614.

(*d*) Diod. l. 1. p. 19.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

matieres dont on faisoit le plus d'usage. La nécessité de se procurer des vases, avoit appris aux premiers hommes à manier la terre & l'argille. Ils s'en seront servis naturellement pour représenter les objets qu'ils vouloient imiter. On n'a pas besoin de beaucoup d'instrumens pour exécuter ces sortes d'ouvrages. C'est avec la main qu'on les travaille, & les doigts sont plus d'usage que tous les autres outils. Trois ou quatre morceaux de bois tout au plus suffisent pour perfectionner tout l'ouvrage (*a*). C'est la simplicité de cette pratique qui faisoit dire à Pasitéle, fameux Statuaire de l'antiquité: ,, Que l'invention de mo-,, deler la terre, étoit la mere qui avoit ,, enfanté l'art de faire des figures de ,, marbre & de bronze (*b*)". Originairement chez tous les peuples connus, les statues des Dieux n'étoient que de terre moulée.

Des modéles en terre, aux représentations en bois & en pierre, le pas a dû être difficile. Il paroît cependant que les premiers peuples n'ont pas tardé à le franchir. Le culte des idoles remonte à une très-haute antiquité (*c*). Il étoit ré-

(*a*) Félibien, Principes d'architect. l. 2. c. 1.
(*b*) Plin. l. 35. p. 711.
(*c*) Josué, c. 24. vs. 14.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

répandu dans l'Asie & dans l'Egypte dès le tems d'Abraham (*a*) & de Jacob (*b*). L'idolatrie a certainement beaucoup contribué au progrès de la sculpture. Quoique dans l'origine, des matieres informes aient été l'emblême & la représentation des objets qu'on adoroit, les peuples policés n'ont pas tardé à se faire des images de leurs Dieux, moins grossieres & plus artistement travaillées. Les Téraphim que Rachel déroba à son pere Laban (*c*), étoient, suivant l'avis des meilleurs Interprétes, de petites idoles qui avoient la figure humaine. Tout nous annonce d'ailleurs l'ancienneté de la sculpture dans l'Asie & dans l'Egypte : sans parler des témoignages que les Historiens profanes pourroient nous fournir (*d*), l'Eternel défend à son peuple d'avoir aucune image taillée (*e*), de se faire des Dieux d'or & d'argent (*f*). Il lui ordonne aussi de briser toutes les statues des Divinités adorées par les Chananéens (*g*). Moïse, par-

(*a*) Id. Ibid.
(*b*) Gen. c. 31 vs. 19. c. 35. vs. 2 & 4.
(*c*) Gen. c. 31. vs. 19 & 30.
(*d*) Voy. Sanchoniat. apud Euseb. l. 1. p. 39. = Hérod. l. 2. n. 4-143-149. = Diod. l. 1. p. 19 & 62. l. 2. p. 122, 123.
(*e*) Exod. c. 20. vs. 4.
(*f*) Ibid. vs. 24.
(*g*) Exod. c. 23. vs. 24.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jufqu'à la mort de Jacob.

parlant aux Ifraélites dans le défert, leur dit: „ Vous fçavez comment nous a„ vons paffé au milieu des nations, & „ qu'en paffant vous y avez vû leurs a„ bominations, leurs idoles de bois & „ de pierre, d'or & d'argent (*a*)". Ces faits prouvent l'ancien ufage où étoient ces peuples d'avoir des images taillées & fculptées. Je pourrois encore parler du veau d'or élevé d'après les modéles que les Ifraélites en avoient vûs dans l'Egypte: mais je crois en avoir dit affez pour établir que lorigine & l'ufage de la fculpture remonte aux tems les plus réculés.

Cette partie des arts aura été fort groffiere dans les premiers tems. La fculpture, en effet, dépend d'un trop grand nombre de connoiffances, pour qu'on ne fente pas que même chez les nations qui y ont excellé, elle n'a pû avoir que de foibles commencemens. Nous ne fommes plus à portée de juger des productions des premiers peuples. On peut cependant s'en former une idée d'après ce que les anciens nous difent des premiers effais de la fculpture chez les Grecs, art que ces peuples avoient appris des Egyptiens (*b*) Leurs ftatues n'étoient originairement que des maf-

(*a*) Deut. c. 29. vs. 16, 17.
(*b*) Voy. Diod. l. 1. p. 109.

ses informes & quarrées qui se terminoient en gaîne. Long-tems encore après, leurs connoissances se bornoient à faire des figures dont les bras étoient pendans & collés sur le corps, les jambes & les pieds joints l'un contre l'autre, sans geste, sans attitude & sans correction (a). Nous sçavons d'ailleurs que la statue de Memnon si révérée chez les Egyptiens, étoit dans ce goût (b). Tels auront été probablement les premiers essais de la sculpture chez tous les peuples.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il faudroit cependant prêter aux siécles dont je parle, des connoissances beaucoup plus étendues, s'il étoit possible d'ajouter foi à ce que disent certains auteurs des ouvrages exécutés par Sémiramis. Cette Princesse, avoit, dit-on, fait représenter dans son palais, sur la brique, des animaux en relief de toute espece. On avoit ensuite apliqué sur ces figures des couleurs qui imitoient la nature, de sorte qu'elles paroissoient vivantes; ces animaux avoient plus de quatre coudées de haut. Au milieu d'eux paroissoit Sémiramis qui perçoit un tigre de son dard, & auprès d'elle Ninus qui tuoit un lion d'un coup de lance

(a) Voy. la 2de Partie du l. 2. sect. 2.

(b) Philostrat. de vita Appollon. l. 6. c. 4. p. 233 & 234.

ce. Dans un autre endroit de ce même palais, on avoit placé la ſtatue de Jupiter-Bélus, celles de Ninus, de Sémiramis, & des principaux officiers de l'État; toutes ces figures étoient, dit-on, exécutées en bronze (a)

On ajoute encore que, ſur le haut d'un temple élevé par ſes ordres au milieu de Babylone, cette Princeſſe avoit fait placer trois ſtatues d'or maſſif, repréſentant Jupiter, Juneon & Rhéa. Jupiter étoit debout dans la diſpoſition d'un homme qui marche: il avoit quarante pieds de haut. Rhéa étoit aſſiſe dans un chariot d'or; elle avoit à ſes genoux deux lions, & à côté d'elle deux énormes dragons d'argent. Junon, qui étoit debout, tenoit de la main droite un ſerpent par la tête, & de la gauche un ſceptre chargé de pierreries. Il y avoit devant ces trois Divinités une table d'or longue de quarante pieds & large de quinze. Sur cette table étoient poſées deux urnes, deux caſſolettes & trois grandes coupes d'or chacune d'un poids énorme (b).

Quelque conſidérables que paroiſſent ces ouvrages, ils méritent cependant peu d'attention, eu égard aux travaux que

(a) Diod. l. 2. p. 121, 122.
(b) Diod. l. 2. p. 123.

que Semiramis fit exécuter, dit-on, au mont Bagisthan: une des faces de cette montagne présentoit un rocher escarpé, de dix-sept stades de hauteur perpendiculaire (1), & plein d'inégalités. Semiramis commença par le faire unir; ensuite elle y fit tailler sa figure accompagnée de cent de ses gardes (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il faut avouer que la sculpture auroit fait de grands progrès dès les premiers siécles, si les faits dont je viens de parler, étoient bien prouvés; mais je suis fort éloigné d'en porter un pareil jugement. Ils me paroissent plus que suspects. On y voit régner un caractere d'exagération qui tient beaucoup de la fable; le merveilleux en est inséparable. Remarquons même que Diodore (*b*) & Strabon (*c*), qui attestent que de leur tems il subsistoit encore plusieurs monumens attribués à Semiramis, tels que des chemins magnifiques, des ponts, des canaux, des aqueducs, &c, ne mettent point dans ce nombre les merveilleux ouvrages du mont Bagisthan; Diodore, le seul des anciens qui en parle, ne

(1) C'est-à dire, près de $\frac{3}{4}$. de lieues, à prendre 24. stades pour une lieue, & donnant à chaque stade 125 pas.

(*a*) Diod. l. 2. p. 126, 127.

(*b*) Liv. 2. p. 126, 127.

(*c*) Liv. 16. p. 1071.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ne les rapporte que sur la foi de Ctésias, & on n'ignore pas combien ce dernier auteur est décrié. Enfin il n'en étoit point fait mention dans une ancienne inscription élevée à l'honneur de cette Princesse (*a*), que Polien nous a conservée. On y voit un assez grand détail des ouvrages construits par Semiramis: auroit-on oublié dans cette liste un fait aussi singulier que celui d'avoir fait sculpter une montagne, fait dont on ne voit d'exemples nulle part (2)?

Le P. Martini rapporte, il est vrai, qu'à la Chine on voit une montagne taillée en statue, d'une si prodigieuse grandeur, qu'on en peut distinguer le nez & les yeux à quelques milles de distance (*b*). Le Pere Kircher parle aussi de deux autres montagnes du même pays, dont l'une a la forme d'un dragon, l'autre celle d'un tigre (*c*).

On pourroit conclure, d'après ces faits, que les ouvrages exécutés par Semiramis au mont Bagisthan, ont pû exister, puisqu'il s'en voit à la Chine de

(*a*) Stratag. l. 8. c. 26.

(2) On pourroit peut-être m'objecter les ruines de Persepolis, mais je n'y vois rien de comparable avec les ouvrages de Sémiramis tels qu'ils nous sont présentés dans Diodore.

(*b*) Atlas Sin. p. 69.

(*c*) China illustr. l. 4. c. 4. p. 231.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de ſemblables ou même de ſupérieurs. Mais je crois les uns auſſi vrais que les autres ; enfin, quand on en voudroit même admettre la réalité, je doute qu'on en puiſſe rapporter l'époque aux ſiécles dont je parle préſentement. On ſçait qu'il y a eu pluſieurs Reines d'Aſſyrie connues ſous le nom de Semiramis (*a*). On a voulu attribuer à l'épouſe de Ninus, ce qui avoit été exécuté en différens tems & par différentes Princeſſes (*b*). La confuſion des noms aura ſans doute occaſionné l'erreur que je combats, erreur qui vraiſemblablement aura été fortifiée par le penchant naturel qu'on a pour tout ce qui tient du prodige, foible dont la plupart des auteurs Grecs ont eu bien de la peine à ſe défendre.

A l'égard de la peinture, je n'en dirai rien pour le moment. Je penſe que cet art, à prendre le terme de peinture dans l'idée que nous y attachons aujourd'hui, n'exiſtoit pas dans les tems dont je parle préſentement. On pouvoit peut-être ſçavoir barbouiller avec des couleurs quelques caprices ſans prin-ci-

(*a*) Voy. Cedren, p. 15. = Conon, *apud* Phot. Narrat. 9. p. 428. = Euſeb. Chron. l. 2. p. 80.

(*b*) Voy. Beroſ. *apud* Joſ. in Appion. l. 1. c. 6. = Euſeb. Chron. l. 2. p. 80.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

cipes & ſans méthodes, comme on voit les ſauvages le pratiquer (*a*). Mais ce qu'on doit nommer proprement l'art de peindre, n'étoit pas connu. C'eſt au ſurplus un point de critique dont je remets la diſcuſſion à la ſeconde Partie de cet Ouvrage.

L'art de deſſiner, & les pratiques qui y ont rapport, ne ſont plus aujourd'hui que des arts d'agrément & de luxe ; mais dans leur origine le deſſein, la gravure, &c, ont ſervi à des uſages plus relevés & plus utiles ; c'eſt le ſeul moyen que les peuples aient d'abord connu pour exprimer leurs penſées, & tranſmettre leurs connoiſſances à la poſtérité. Les deſſeins ont tenu lieu pendant bien du tems des lettres & des caractères alphabétiques dont nous nous ſervons aujourd'hui. C'eſt ce qu'il faut déveloper, & terminer par la découverte de l'Ecriture, ce qu'il me reſte à dire ſur l'état des arts dans les ſiécles que nous parcourons préſentement.

(*a*) Voyage de J. de Lery, p. 277. = Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 44.

CHA-



I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

CHAPITRE SIXIEME.

De l'origine de l'Ecriture, & de ses progrès jusqu'à l'an 1690. avant J. C.

DE TOUS les tems, dans tous les pays & chez tous les peuples, on a cherché les moyens de conserver la mémoire des évenemens & des découvertes qu'on a cru devoir intéresser la postérité : mais l'écriture, c'est-à-dire, l'art de peindre la parole & de parler aux yeux, n'a été connue qu'assez tard. Pour transmettre le souvenir des faits importans, on a successivement imaginé différentes pratiques. La tradition, aidée de quelques monumens grossiers, est le premier moyen qu'on ait employé pour parvenir à ce but. L'usage étoit dans les premiers siécles, de planter un bois, d'élever un autel ou des monceaux de pierres; d'établir des fêtes, & de composer des espéces de cantiques à l'occasion des évenemens remarquables. Presque toujours on donnoit aux lieux où s'étoit passé quelque fait intéressant, un nom relatif à ce fait & à ses circonstances.

L'histoire de toutes les nations fournit

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

nit quantité de preuves & d'exemples de ces pratiques originaires. On voit les Patriarches dresser un autel aux lieux où le Seigneur leur étoit apparu, planter un bois, élever des monceaux de pierres en mémoire des principaux évenemens de leur vie, & donner aux endroits où ils s'étoient passés, des noms qui en rappellassent le souvenir (*a*). Si l'on consulte les Ecrivains profanes, ils déposent des mêmes usages (*b*). Le fragment de Sanchoniaton nous apprend que les pierres brutes & les poteaux avoient été les premiers mémoriaux des peuples de la Phénicie (*c*). On voyoit autrefois aux environs de Cadix, des amas de pierres qu'on disoit être des monumens de l'expédition d'Hercule en Espagne (*d*). Les anciens habitans du Nord conservoient le souvenir des faits, en posant des pierres d'une grandeur extraordinaire en certains lieux (*e*). C'est encore aujourd'hui un des moyens les plus usités par les Sauvages de l'Amérique, aux-

(*a*) Gen. c. 12. vs. 8. c. 26. vs. 25. c. 35 vs. 7. c. 21. vs. 31 & 33. c. 26. vs. 20, & suiv.

(*b*) Voy Diod. l. 4. p. 259 & 267. = Strabo, l. 3. p. 259 & 260. &c.

(*c*) Voy. Fourmont, Réflex. Critiques sur les Hist. des anc. Peuples, l. 2. p. 7.

(*d*) Strabo, l. 3. p. 202.

(*e*) Bibl. anc. & mod. t. 2. p. 248.

auxquels l'écriture eſt inconnue (*a*). Les Négres qui ignorent également cet art, ont imaginé des marques ſymboliques qui leur tiennent lieu d'inſcriptions. Ils mettent, par exemple, des flèches ſur les tombeaux des hommes, & des mortiers avec leurs pilons, ſur les tombeaux des femmes (*b*). L'uſage de donner originairement à certains lieux des noms relatifs aux événemens qui s'y étoient paſſés, ſe retrouve juſques chez les peuples de l'Amérique (*c*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'établiſſement des fêtes dans l'antiquité, avoit également pour objet d'honorer la Divinité & de retracer le ſouvenir des événemens remarquables. Qu'on parcoure le calendrier des anciens peuples, on verra que toutes leurs fêtes avoient été inſtituées relativement à quelques traits de leur hiſtoire: les Livres ſaints en fourniſſent quantité d'exemples (*a*), ſans parler des hiſtoriens profanes.

On doit mettre auſſi au nombre des moyens qui anciennement ont ſervi à conſerver la mémoire des faits & des dé-

(*a*) Journ. des Sçav. Mars, 1681. p. 46. = Voyage a la Baye d'Hudſon, t. 2. p. 151.
(*b*) Hiſt. gén. des Voyages, t. 2. p. 468.
(*c*) Hiſt. des Incas, t. 1. p. 19-214-338.
(*d*) Exod. c. 12. vs. 26, 27. = Voy. Calmet, t. 2. p. 130.

I. PARTIE.
Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

découvertes, certaines pratiques dont quelques nations ont fait usage. Les Chinois antérieurement à Fohi, c'est-à-dire, dans une antiquité très-reculée, avoient des cordelettes chargées d'un certain nombre de nœuds, qui par leurs distances & leurs divers assemblages, rappelloient à ces peuples, non-seulement les idées dont ils vouloient conserver le souvenir, mais leur servoient encore à communiquer aux autres leurs pensées (a).

Les Péruviens ne connoissoient point d'autre maniere d'écrire. Des cordes de différentes couleurs, chargées d'un nombre de nœuds plus ou moins grand, & diversement combinés, formoient des registres qui contenoient les annales de l'Empire, l'état des revenus publics, le rôle des taxes & des impositions, les observations Astronomiques, &c. (b). Les Nègres de Juida se servent encore des mêmes moyens (c). On peut ajouter à ces pratiques, celles de ces peuples qui suppléent à l'écriture par le moyen de certains morceaux de bois entaillés diversement, dont ils se servent

(a) Martini Hist. de la Chine, l. 1. p. 21.

(b) Hist. des Incas, t. 2. p. 27 & 35. = Conquête du Perou, t. 1. p. 22. = Acosta, Hist. des Indes, l. 6. c. 8. fol. 285.

(c) Hist. gén. des Voyag. t. 4. p. 373 & 394.

vent pour paſſer leurs actes & leurs contrats. J'en ai fait mention à l'article du Gouvernement (*a*): pareil uſage ſubſiſte dans l'Albanie (*b*) & dans la Sibérie (*c*). Les tailles de bois, dont ſe ſervent encore aujourd'hui nos boulangers, repréſentent aſſez fidelement l'image de ces pratiques groſſieres.

Mais le moyen le plus généralement uſité dans les premiers tems pour conſerver la mémoire des faits, étoit de compoſer des eſpéces d'odes, ou cantiques. Ces ſortes de poëſies contenoient les principales circonſtances de l'événement qu'on vouloit tranſmettre à la poſtérité (*d*). On voit cet uſage établi dans les ſiécles les plus reculés chez toutes les nations, tant de l'ancien, que du nouveau continent, chez les Egyptiens (*e*), dans la Phénicie (*f*), dans l'Arabie (*g*), à la Chine (*h*), dans les Gaules (*i*), en Gréce (*k*), chez les

(*a*) Liv. I. Chap. I. Art. I.
(*b*) D'Herbelot Bib. Orient. *voce* Arnauth, p. 129.
(*c*) Rec. des Voyag. au Nord, t. 8. p. 402.
(*d*) Voy Strabo, l. 1. p. 34.
(*e*) Clem. Alex. Strom. l. 6. p. 757.
(*f*) Sanchoniat. *apud* Euſeb. l. 1. p. 38. A.
(*g*) Job. c. 36. vs. 24.
(*h*) Lettr. Edif. t. 19. p. 477.
(*i*) Tacit. de mor. Germ. n. 2. = Biblioth. Univer. t. 6. p. 299.
(*k*) Acad. des Inſcript. t. 6. p. 165. = Tacit. Annal. l. 4. n. 43.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

les Mexicains (*a*), & chez les Péruviens (*b*).

On retrouve les chanſons hiſtoriques juſques chez les peuples les plus barbares & les plus ſauvages. Les anciens habitans du Nord (*c*), du Breſil (*d*), de l'Iſlande (*e*), du Groenland (*f*), de la Virginie (*g*), de Saint-Domingue (*h*), & du Canada (*i*), avoient conſigné dans des eſpéces de poëmes, les événemens dont ils avoient cru devoir conſerver le ſouvenir. Ils les chantoient les jours des fêtes & de ſolemnités. J'ai fait voir à l'article du Gouvernement, que les premiers légiſlateurs,

(*a*) Théod. de Bry. Rer. Americ. t. 2. Part. 4. p. 123.

(*b*) Hiſt. des Incas, t. 1. p. 321. t. 2. p. 56, 57 & 145.

J'ai ouï dire que les Péruviens ont conſervé & chantent ſouvent une fameuſe Ode, qui contient l'hiſtoire de la Création, ſuivant leur ancienne Théologie.

(*c*) Biblioth. Univ. t. 15. p. 380 & 389. &c. = Biblioth Anc. & Mod. t. 2. p. 241. = M. de Trév. Juin 1703, p. 949., 950. Decem. 1719. p. 125.

(*d*) Voyage de Coréal. t. 1. p. 199 & 203. = Voyage de J. de Lery, p. 248.

(*e*) Bibl. Ancien. & Modern. t. 2. p. 241.

(*f*) Hiſt. Nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 232.

(*g*) Jou. des Sçav. Mars, 1681. p. 46.

(*h*) Hiſt. gén. des Voyages, t. 12. p. 219.

(*i*) Mœurs des Sauvages, t. 1, p. 519.

teurs, pour faire connoître & transmettre leurs loix, les avoient aussi mises en chant (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Toutes ces différentes pratiques ont servi originairement à rappeller le souvenir des faits mémorables, & à perpétuer les découvertes importantes. La tradition suppléoit alors au défaut d'écriture; les peres expliquoient à leurs enfans le motif de ces établissemens, & les instruisoient des faits qui les avoient occasionnés (1).

Quant aux actes ordinaires de la vie civile, tels que les ventes, les achats, les payemens, les obligations, &c, j'ai parlé à l'article du Gouvernement, de l'usage où l'on étoit anciennement de passer ces sortes d'actes pardevant des témoins (*a*).

Les

(*a*) Liv. I. Chap. I. Art. I. p. 26, 27.

L'usage des cantiques Historiques a subsisté même depuis l'invention de l'Ecriture alphabétique. Après le passage de la mer rouge, Moïse composa un cantique sur cet événement miraculeux. Il nous a aussi conservé un espéce de poëme, composé par les Chananéens, sur la victoire que Séhon leur roi, avoit remportée sur celui des Moabites. Num. c. 21. vs. 26, &c.

(1) Les Livres Saints nous fournissent un exemple bien marqué de ces anciennes pratiques. Voy. Exod. c. 12. vs. 26. c. 13. vs. 8. & Josué, c. 4. = Voy aussi Diod. l. 5. p, 388. = L'Hist. de Gengizcan par Petis de la Croix. p. 8.

(*a*) *Suprà*, Liv. I. Chap. I. p. 25.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Les pratiques que je viens d'indiquer ont pû suffire dans les premiers tems. Les sociétés étoient alors peu nombreuses; on n'avoit inventé que quelques arts; les besoins ne s'étoient pas encore multipliés; il y avoit peu de commerce; les idées & les langues étoient conséquemment peu abondantes. A mesure que les peuples se sont policés, leurs connoissances se sont étendues, les objets se sont multipliés: il a fallu alors, pour constater les faits, chercher des moyens plus commodes & plus précis que ceux dont je viens de parler. On a successivement inventé différens signes propres à répréfenter le discours, & à exprimer la pensée. C'est aux recherches & aux tentatives multipliées qu'on a faites pour y parvenir en différens tems, chez les peuples policés, que nous devons l'art d'écrire proprement dit, art dont il est impossible de pouvoir fixer précisément l'époque, & marquer exactement l'origine. C'est une question qui jusqu'à ce moment à a beaucoup exercé les Critiques tant anciens (*a*) que modernes. L'examen de

(*a*) Voy. Pline, l. 7. p. 411.

Il faut convenir que tout ce qu'on lit aujourd'hui dans Pline, sur l'invention des caractéres alphabétiques, est de plein contradictions. Il n'y a ni suite ni liaison dans son raisonnement. Il est évident que

de leurs différens ſentimens entraîneroit bien des diſcuſſions. Je vais ſeulement expoſer en peu de mots l'opinion qui m'a paru la plus vraiſemblable.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'homme a l'avantage ſingulier de pouvoir communiquer ſes idées par le ſecours de ſons articulés; mais les ſons ne s'étendent pas au delà du moment & du lieu où ils ſont proférés. Il a donc fallu, pour perpétuer nos idées, trouver les moyens de donner aux ſons de la durée & de l'étendue. On n'a pû y réuſſir qu'en inventant des figures, & des ſignes propres à repréſenter & à conſerver les mots. On ne peut ſe former une idée claire & diſtincte de la maniere dont on ſera parvenu à trouver l'Ecriture, qu'en ſuivant cet art dans ſes différentes gradations. On y diſtingue facilement pluſieurs époques & des progrès ſucceſſifs aſſez marqués.

Le premier eſſai de l'art d'écrire, en prenant ce terme dans toute la généralité dont il eſt ſuſceptible, a été la repréſentation des objets corporels. J'ai dit, dans le Chapitre précédent, que de tout tems, & chez tous les peuples, on

que le texte de cet Auteur, dans ce paſſage, eſt altéré; j'en parlerai plus au long à l'article de l'Aſtronomie.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

on avoit cherché à imiter & à copier les divers objets que la nature offre à nos yeux. L'origine du deſſein eſt preſque auſſi ancienne que celle du genre humain: l'idée en eſt, ſi on peut le dire, innée. Les premiers peuples imaginerent naturellement d'employer ce moyen pour rendre leurs penſées ſenſibles à la vue; ils commencerent par offrir aux yeux la repréſentation des objets dont ils vouloient parler. Pour faire connoître, par exemple, qu'un homme en avoit tué un autre, ils deſſinoient une figure humaine étendue par terre, & une autre, vis-à-vis, droite, & tenant une arme à la main. Pour faire entendre que quelqu'un étoit abordé par mer dans un païs, on repréſentoit un homme aſſis dans une barque, & ainſi du reſte.

On peut aſſurer, d'après ce qui ſubſiſte encore des monumens de l'antiquité, que l'art d'écrire conſiſtoit originairement dans une repréſentation informe & groſſiere des objets corporels. Cette écriture, improprement dite, a été la premiere dont les Egyptiens aient fait uſage. Ils ont commencé par deſſiner (a). On peut conjecturer auſſi que les

(a) Eſſai ſur les Hiéroglyphes des Egyptiens, p. 28-46-114, 115 & 135.

les Phéniciens n'ont point connu d'abord d'autre méthode (*a*). Les Auteurs qui ont le mieux traité de l'hiſtoire & des arts des Chinois, nous font voir comment les caracteres qui ſont en uſage aujourd'hui chez ces peuples, dérivent de la ſimplicité de la premiere pratique, où l'on exprimoit les penſées par l'image naturelle des objets ſuſceptibles de repréſentation (*b*). Je ſoupçonne qu'il en avoit été de même chez les Grecs originairement. Je fonde cette conjecture ſur ce que le même mot ſignifie dans leur langue, également *peindre* & *écrire* (1).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'Hiſtoire des Mexicains nous offre un témoignage encore plus marqué des premiers eſſais de l'art d'écrire. La maniere dont les habitans des côtes maritimes de cet Empire donnerent avis à Montezuma de la deſcente des Eſpagnols, fut d'envoyer à ce Prince une grande toile ſur laquelle ils avoient deſſiné & peint ſoigneuſement tout ce qu'ils avoient vu (*c*). C'étoit la ſeule méthode que ces peuples connuſſent pour écrire leurs loix & leur hiſtoire.

Il

(*a*) Ibid. p. 26, &c.
(*b*) Ibid p. 35, &c.
(1) Γράφειν.
(*c*) Acoſta, l. 7. c. 24. = Conq. du Mexiq. l. 2. c. 1. p. 162. 163.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il ſubſiſte encore aujourd'hui un fragment très-curieux de ces peintures hiſtoriques, dont un habitant du Mexique donna l'explication aux Eſpagnols après la conquête de cet Empire (*a*). Les ſauvages nous préſentent journellement des modeles de cette premiere maniere d'écrire, & de communiquer les penſées (*b*).

Il ſeroit inutile d'inſiſter ſur les difficultés & les inconvéniens d'une pareille pratique. Quel tems & quel eſpace ne falloit-il pas pour décrire le moindre fait, ou pour repréſenter le moindre diſcours? On ſongea donc à ſimplifier les ſignes. Au lieu de deſſiner un homme, un cheval, un arbre, &c, en entier, on ſe contenta d'en figurer les principaux traits. On abrégeoit ainſi le tems, & on diminuoit l'énorme groſſeur des volumes. Il nous reſte encore quelques traces de ces peintures abrégées dans les ouvrages d'Hor-Appollo. Cet auteur dit que les Egyptiens, pour ſigni-

(*a*) Voy. l'Eſſai ſur les Hiérogl. des Egypt. p. 18.

(*b*) Voy. Lettr. Edif. t. 17. p. 303, 304. = Voyage de la Hontan, t. 2. p. 193. = Conq. du Pérou, t. 1. p. 21. Voyage à la Baye d'Hudſon. t. 2. p. 271, 272. = Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 43, 44.

gnifier un foulon, peignoient anciennement les deux pieds d'un homme dans l'eau (*a*), & que pour marquer le feu, ils deſſinoient une fumée qui s'éle voit en haut (*b*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Cette maniere d'abréger les peintures fut le ſecond degré de perfection qu'acquit la premiere méthode groſſiere & barbare de repréſenter la penſée & les mots. On y reconnoît encore l'ignorance des anciens peuples, & l'habitude où ils étoient de copier les objets qui faiſoient le ſujet de leurs diſcours.

La néceſſité où l'on ſe trouva inſenſiblement d'écrire beaucoup & ſur divers ſujets, fit bientôt ſentir que la ſeule repréſentation des objets n'étoit pas ſuffiſante pour rendre & faire entendre la plupart des idées qu'on vouloit communiquer. Il y en a quantité en effet qu'on ne ſçauroit exprimer par ce moyen, comme la parole, les changemens de rapport & de qualités, mais ſurtout les paſſions & les ſentimens des êtres vivans: on chercha en conſéquence à perfectionner l'ancienne pratique. On commença par imaginer & par ajouter aux peintures quelques ſignes & quelques traits qui ſerviſſent à déſigner les paſ-

(*a*) L. 1. c. 65.
(*b*) L, 2, c, 16.

I. PARTIE
Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

passions, les actions, &c. Ces marques, figurées d'un certaine façon, & disposées d'une certaine maniere dont dont il a fallu convenir, faisoient à peu-près le même effet que notre écriture. Cependant elles n'avoient aucun rapport avec les sons qu'on proféroit pour exprimer les idées qu'elles représentoient (1). Tel aura été probablement le progrès successif des peuples dans l'art d'écrire.

Quelques nations ingénieuses imaginerent ensuite des méthodes dans lesquelles il y avoit beaucoup plus d'art, mais qui cependant étoient encore sujettes à bien des inconvéniens. La plus célebre de toutes est celle dont les Egyptiens passent pour les inventeurs, & à laquelle on a donné le nom d'Hiéroglyphes. Dans cette maniere d'écrire, une seule figure étoit le symbole ou l'image de plusieurs choses. S'agissoit-il de marquer un siége? Les Egyptiens peignoient une échelle à escalader (*a*). Deux mains, dont l'une tenoit un bouclier, & l'autre un arc, désignoient une bataille (*b*). Par ce moyen l'art

(1) Voyez les figures gravées sur les Obélisques, & les peintures Méxicaines rapportées dans le Recueil de Voyag. publié par Thévenot, t. 2.
(*a*) Hor. Apollo. l. 2. c. 28.
(*b*) Ibid. c. 5.

l'art d'écrire, qui originairement n'étoit qu'une ſimple peinture, devint peinture, & ſymbole; les figures que l'on employoit déſignant plus que la ſimple repréſentation des objets.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Cette nouvelle maniere d'écrire fit beaucoup de grogrès, & reçut différens degrés de perfection. Il y avoit pluſieurs façons de l'employer. Il paroît par le plus ou le moins d'art des méthodes qu'on ſçait avoir été en uſage dans l'antiquité, qu'elles n'ont été trouvées que par degrés, & en différens tems. Tous les peuples dont nous pouvons encore appercevoir les premiers progrès dans les arts, Egyptiens, Phéniciens, Chinois, Méxicains en ont fait uſage (*a*); & quoique la pratique de chacun de ces peuples n'ait pas été abſolument uniforme, toutes les méthodes connues ont néantmoins un fondement commun; elles dérivent de l'uſage primitif de peindre les objets de la penſée. Faiſons en effet attention que non-ſeulement les Chinois dans l'orient, les Mexicains dans l'occident, & les Egyptiens au midi, mais auſſi les Scythes dans le nord (*b*), les Indiens, les Phé-

(*a*) Eſſai ſur les Hiéroglyph. p. 26-30-37, 38.
(*b*) Ibid. p. 47.

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Phéniciens, les Ethiopiens (*a*), les Etrusques (*b*), les Sauvages de l'Afrique (*c*) & de l'Amérique (*d*), &c, ont tous fait usage de la même maniere d'écrire par peintures & par hiéroglyphes. Un pareil concours ne peut jamais être regardé comme un effet soit de l'imitation, soit du hazard: on doit reconnoître dans cet accord la voix de la nature, parlant d'une maniere uniforme aux conceptions grossieres des premiers hommes (1).

Après

(*a*) Diod. l. 3. p. 176. = Voyage de V. le Blanc 2de Part. p. 25.
(*b*) Essai sur les Hiéroglyph. p. 46.
(*c*) Hist. gén. des Voyag. t.
(*d*) Lett. Edit. t. 17. p. 258.
(1) Essai sur les Hiéroglyph. p. 46, 47.

On a été long-tems dans l'erreur sur le premier usage des Hiéroglyphes. On a cru que les prêtres Egyptiens les avoient inventés afin de cacher leur science au vulgaire; mais c'est manque d'y avoir fait assez d'attention qu'on a pris le change. Il est aisé de se convaincre que dans les commencemens, les Egyptiens n'ont employé les Hiéroglyphes qu'a transmettre & faire connoitre leurs loix, leurs usages, & leur Histoire; c'est la nature & la nécessité, & non pas le choix, & l'art qui ont produit les diverses especes d'écritures Hiéroglyphiques. Elles ne sont qu'une invention imparfaite & defectueuse, convenable à l'ignorance des premiers siécles. C'est faute de connoître les lettres, que les Egyptiens y ont eu recours. Si ces peuples eussent trouvé l'Ecriture alphabétique la premiere, ils en auroient trop bien senti la commodité pour en employer d'autre.

L'er-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Après l'invention de l'écriture hiéroglyphique, portée au plus haut degré de perfection dont elle soit susceptible, il restoit encore à faire un dernier effort pour imaginer des caracteres propres à représenter les mots indépendamment des objets. Il y a eu dans tous les tems de ces génies heureux, de ces esprits inventifs, que la Providence semble avoir destinés à étendre & à perfectionner les connoissances humaines. Ils reconnurent l'imperfection & & l'insuffisance des moyens dont on s'étoit servi jusqu'alors pour rendre la pensée durable & permanente. Ils sentirent à quels inconvéniens étoit sujette une écriture composée de signes qui faisoient toujours naître une double idée, & présentoient sans cesse un double objet

L'erreur sur les Hieroglyphes est venue des Grecs. Ils n'ont fréquenté les Egyptiens qu'assez tard. Ces peuples avoient alors l'usage des caracteres alphabétiques. L'ancienne méthode d'écrire en Hiéroglyphes avoit été négligée par le commun de la nation. Mais les prêtres Egyptiens, qui suivant la coutume de tous les Sçavans de l'antiquité, n'étoient occupés que des moyens de cacher leur science, avoient retenu l'Ecriture hiéroglyphique comme un voile propre à dérober la connoissance de ce qu'ils ne vouloient pas divulguer; c'est ainsi qu'après la découverte de l'Ecriture alphabétique, les Hiéroglyphes devinrent en Egypte une écriture secrete & mystérieuse.

II. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

jet à l'eſprit. Ils remarquerent que les articulations formées par le ſon de la voix ſont en aſſez petit nombre, ils chercherent à repréſenter ce petit nombre de ſons articulés par un nombre égal de ſignes. Ils ſe propoſerent en conſéquence de peindre la parole, & d'en exprimer l'effet aux yeux par des marques qui, ayant un rapport unique & immédiat avec les ſons qu'on proféroit, ne préſentaſſent point d'autres idées. Ils inventerent pour cet effet certains ſignes dont la propriété fut d'exprimer des mots & non des choſes, qui, pris ſéparément, ne ſignifiaſſent rien, & ne puſſent former de ſens qu'autant qu'on les joindroit enſemble (1).

Les inventeurs de cette nouvelle maniere d'écrire avoient remarqué, comme je l'ai dit, que les mots n'étoient compoſés que d'un certain nombre de ſons. Ils entreprirent de repréſenter chacun de ces différens ſons par un ſigne

(1) C'eſt en quoi conſiſte la différence de l'Hiéroglyphe, avec le caractere alphabétique. Une ſeule figure hiéroglyphique, peut ſignifier beaucoup, au lieu qu'un ſeul caractere alphabétique ne ſignifie rien, ou tout au plus un ſon : il faut joindre enſemble pluſieurs lettres pour exprimer un mot : que deux Hiéroglyphes au contraire ſoient joints enſemble, il n'en réſultera jamais un mot, mais ſeulement la repréſentation d'une idée plus compliquée.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

gne particulier. Dans cette maniere d'écrire, que j'appellerai écriture *syllabique*, on n'employe qu'un seul caractere pour écrire chaque syllabe dont un mot est composé. On n'exprime alors ni voyelles ni consonnes. Nous employons, par exemple, dix lettres pour écrire le mot *prosterner*: dans l'écriture syllabique il ne faudroit que trois caracteres. Tel est, à ce que je pense, le premier pas qu'on aura fait pour exprimer les mots autrement que par des peintures. Je soupçonnerois qu'originairement tous les peuples de l'Asie, désignés par les anciens, sous le nom de Syriens ou d'Assyriens, ont fait usage de l'écriture syllabique. Je crois en reconnoître des vestiges dans une ancienne tradition, qui, en attribuant aux Syriens l'invention de l'écriture, convenoit que les Phéniciens avoient changé, simplifié & perfectionné les anciens caracteres (*a*). Quoiqu'il en soit de cette conjecture, il n'y a que très-peu de nations qui aient fait usage de l'écriture syllabique (*b*). On ne connoît à présent que les Ethiopiens & quelques peuples de l'Inde, chez lesquels elle se soit conservée (*c*).

Cette

(*a*) Diod. l. 5. p. 390.
(*b*) Acad. des Inscript. t. 6. p. 614.
(*c*) Mém. de Trev. Mars 1740. p. 480.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Cette maniere d'écrire eſt en effet très-imparfaite. La multiplicité des ſignes, dont ces ſortes d'alphabets ſont néceſſairement composés, ne pouvoit pas manquer de jetter dans de grands embarras. Il étoit difficile que la mémoire ne fatiguât beaucoup, & que par conſéquent on ne fût ſouvent expoſé à confondre les différens ſymboles de cette écriture. On chercha donc une voie plus ſûre & moins ſujette à occaſionner des mépriſes. On imagina à la fin cette eſpece d'écriture dans laquelle les voyelles & les conſonnes ſont toujours exprimées ſéparément, par autant de caracteres diſtincts & particuliers. Le grand mérite de cette invention conſiſte dans ſa ſimplicité. Par le moyen d'un petit nombre de ſignes répétés & combinés diverſement, on peut répréſenter & exprimer avec autant de facilité que de préciſion, toutes les idées & toutes les paroles. Telle eſt l'écriture dont preſque toutes les nations ſont uſage aujourd'hui; invention ſublime, qui a dû couter un long travail & bien des réflexions.

Mais comment ſera-t-on parvenu à cette découverte? comment aura-t-on paſſé des hiéroglyphes, & même de l'écriture ſyllabique aux caracteres alphabétiques? C'eſt ce qu'il n'eſt pas aiſé de concevoir: l'écriture hiéroglyphique & la

la syllabique n'ont aucun rapport avec les lettres d'un alphabet. Il a donc fallu changer entierement la nature des signes dont on faisoit usage. Envain auroit-on recours aux Ecrivains de l'antiquité pour éclaircir cette question : ils ne nous apprennent point de quelle maniere ce passage singulier a pû se faire.

On peut conjecturer que les marques abrégées de l'écriture hiéroglyphique, dont j'ai parlé ci-dessus (*a*), auront conduit à la méthode encore plus abrégée des lettres alphabétiques, qui par leurs différentes combinaisons, expriment toutes les articulations de la voix d'une maniere simple & facile. Cette conjecture devient très-probable lorsqu'on jette les yeux sur les alphabets de quelques anciens peuples ; les lettres qui les composent paroissent, tant par leur forme, que par leur nom, avoir été tirées des signes hiéroglyphiques. En comparant avec attention ce qui nous reste de caracteres Egyptiens, avec les figures hiéroglyphiques gravées sur les obélisques & les autres monumens, on apperçoit que les lettres Egyptiennes tirent leur origine des hiéroglyphes (*b*). L'alphabet Ethio-

(*a*) Voy. *Suprà*, p. 165. & 166.

(*b*) Rec. d'Antiquit. par M. le C. de Caylus, t. 1. p. 70, 71.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

thiopien, & les lettres majuscules des Arméniens, fournissent aussi des preuves de ce que j'avance. On y reconnoît des vestiges assez marqués de l'ancienne écriture hiéroglyphique (*a*).

Je n'insisterai point au surplus sur une différence assez considérable qu'on remarque encore dans ce dernier genre d'écriture, où les mots sont formés par l'assemblage de plusieurs lettres. On sçait que dans l'écriture de la plupart des langues Orientales, les voyelles ne sont point exprimées, mais seulement les consonnes (1); au contraire dans toutes les langues de l'Occident, les voyelles & les consonnes entrent également dans la composition de l'écriture.

Il est impossible de déterminer avec précision l'époque à laquelle on doit rapporter l'invention des caracteres alphabétiques: on voit seulement que cet art a dû être connu fort anciennement dans quelques pays. L'écriture alphabétique étoit en usage dans l'Arabie dès le

(*a*) Essai sur les Hiérog. p. 40, 41. = Hist. de la vie & des Ouvrag. de la Croze. p. 126. *in* 12. Amsterd. 1741.

(1) Il y a des personnes qui pensent cependant que dans l'Hébreu, par exemple, l'*aleph*, le *jod* & le *vau*, sont des voyelles. On peut appliquer cette reflexion aux autres langues Orientales.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

le tems de Job. Il en parle d'une façon très-claire & très positive (*a*). On n'a pas oublié que Job étoit, à ce que je pense, contemporain de Jacob, & qu'il vivoit dans l'Arabie (*b*). On pourroit même soupçonner que Moïse avoit appris l'art de l'écriture alphabétique dans ces contrées: il y avoit passé plusieurs années avant sa mission (*c*). Quoiqu'il en soit, la maniére dont ce divin législateur s'explique sur l'usage de l'écriture, témoigne assez que de son tems cette découverte ne devoit pas être absolument nouvelle (*d*). Enfin, on ne peut pas douter que la connoissance des *Lettres* ne fût bien ancienne chez les Chananéens: dès avant Josué il y avoit chez ces peuples une ville nommée *Dabir*, qui primitivement portoit le nom de *Cariath-Sepher*, c'est-à-dire, *Ville des Lettres* (*e*).

L'é-

(*a*) Chap. 13. vs. 26. c. 19. vs. 23, 24. c. 31. vs. 35, 36.

(*b*) Voyez notre Dissertation à la fin du dernier Volume.

(*c*) Exod. c. 2. vs. 15. &c. Voy. aussi notre Dissert. sur Job.

(*d*) Voy. Exod. c. 17. vs. 14. c. 34. vs. 27. c. 24. vs. 4. & 28. Num. c. 33. vs. 1. c. 17. vs. 18. c. 31. vs. 9-19-26.

(*e*) Josué. c. 15. vs. 15.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'écriture alphabétique devoit aussi être d'un usage fort ancien en Egypte. Platon dit que Thaut fut le premier qui distingua les *lettres* en voyelles & consonnes, en muettes & liquides (*a*). Je doute que cette distinction ait eu lieu chez les Egyptiens dès le tems où la chronique de ces peuples plaçoit Thaut. Ce que Platon rapporte peut néanmoins être regardé comme une preuve de la persuasion où l'on étoit, que dès le tems de Thaut, c'est-à-dire, dès une très-haute antiquité, les Egyptiens connoissoient les caracteres alphabétiques.

Si l'on pouvoit compter sur ce que les anciens Auteurs rapportent de Sémiramis, l'histoire de cette Princesse nous fourniroit des preuves encore plus sures de l'ancienneté de l'écriture alphabétique. Il est parlé dans Diodore d'une inscription en caracteres Syriens, que Sémiramis avoit, dit-on, fait mettre au mont Baghistan (*b*). Le même Auteur parle aussi de lettres écrites à cette Princesse par un Roi des Indes (*c*); mais j'ai déja remarqué qu'il y avoit eu plusieurs Reines d'Assyrie connues sous le nom

(*a*) In Phileb. p. 374. E.
(*b*) Diod. l. 2. p. 127.
(*c*) Ibid. p. 129.

nom de Sémiramis (*a*). Le fait dont parle Diodore ne peut donc point ſervir à déterminer l'époque à laquelle l'écriture alphabétique a été en uſage dans l'Orient.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On doit regarder l'invention des caracteres alphabétiques comme l'effort le plus ſurprenant de l'eſprit humain. C'eſt une de ces découvertes ſublimes qui n'eſt dûe qu'à un génie du premier ordre. Nous ignorons cependant quel en eſt l'auteur : ſon nom perdu dans la plus obſcure antiquité, s'eſt dérobé juſqu'à préſent aux recherches qu'on a faites pour le découvrir ; je ne crois donc point devoir en rendre compte. J'examinerai ſeulement dans quelle partie du monde, un art ſi utile & ſi précieux a pris naiſſance.

L'invention des caracteres alphabétiques appartient certainement aux peuples qui ſe ſont policés les premiers. Ils ont eu beſoin de fort bonne heure de ſignes propres à écrire promptement & facilement cette multitude & cette variété infinies d'actes & de faits ſur leſquels roule la ſociété civile. Ils auront fait en conſéquence une étude ſérieuſe & ſuivie des moyens les plus propres à tranſmettre & à peindre les idées & les paroles.

Dif-

(*a*) Voy. *ſuprà*, Chap. V. p. 159.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Différentes nations se sont disputées autrefois la gloire d'avoir inventé l'écriture alphabétique (*a*): je ne m'arrêterai point à discuter leurs prétentions : je suis persuadé qu'elles étoient des plus mal fondées. Je ne vois que deux peuples dans l'antiquité auxquels on puisse raisonnablement attribuer l'invention de l'écriture alphabétique : les Assyriens ou les Egyptiens (1); c'est de l'une ou de l'autre de ces deux nations que dérivent les différentes especes d'alphabets dont on ait aujourd'hui connoissance. Si l'on examine en effet quels sont les élémens de toutes les écritures tant anciennes que modernes, on verra qu'ils dérivent d'une seule & même origine. Je n'excepte de cette proposition que les caracteres des Chinois qui sont encore, comme autrefois, de purs hiérogly-

(*a*) Voy. Diod. l. 1. p. 19. l. 3. p. 175. l. 5. p. 390. = Lucan. Pharsal. l. 3. v. 220. = Plin. l. 7. c. 56. p. 412. = Tacit. Annal. l. 11. n. 14. = Clem. Alexan. Strom. l. 1. p. 362.

(1) On doit comprendre sous ce nom les Syriens, confondus souvent avec les Assyriens par les écrivains de l'antiquité. Voyez Thesaur. Ling. & Erudit. Rom. de Gesner. Edit de 1749 *au mot* Syria.

Je crois d'après ce que dit Diod. l. 5. p. 390. devoir renfermer sous le nom d'Assyriens les peuples auxquels par la suite les Grecs ont donné le nom de Phéniciens.

glyphes (2). J'en dis autant de l'alphabet Ethiopien, & de celui de quelques peuples de l'Inde; ces nations, comme je

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

(2) Si l'on en croit M. de la Croze, il en faudroit aussi excepter les caractères Arméniens. Hist. de la vie & des Ouvrages de la Croze, p. 126. C'est une question que je ne suis pas en état de décider, je m'en rapporte à cet égard au jugement de ceux qui sçachant l'Arménien, sont d'un sentiment fort opposé à celui de M. de la Croze. Ils trouvent que les caractères Arméniens approchent assez, par leur conformation, des caractères de la langue Grecque. Journ. des Sçav, Juillet 1738. p. 390.

Il faudroit peut-être aussi regarder comme un genre d'écriture particulier les caractères inconnus qu'on voit dans les ruines de Persépolis; mais ne pourroit-on pas dire, que si jusqu'a présent on n'est pas parvenu à les lire, c'est faute peut-être d'en avoir des copies exactes? L'exemple des Inscriptions Palmyréniennes doit nous apprendre à suspendre notre jugement. Les efforts vains & inutiles qu'on avoit faits pendant près d'un siécle pour lire & pour expliquer les Inscriptions de Palmyre, avoient déterminé enfin la plupart des Sçavans à regarder les caractères Palmyréniens comme une espéce d'écriture particuliere. Cependant M. l'Abbé Barthélemy vient d'expliquer ces Inscriptions d'une maniere qui ne laisse plus rien à desirer. A l'aide de copies fidéles, il a reconnu que l'alphabet Palmyrénien participoit de l'Hébreu & du Syriaque. On peut consulter sa Dissertation, qui réunit dans le plus haut degré la sagacité à l'élégance, la clarté a l'érudition la plus variée & la plus agréablement ménagée, & surtout ce ton de modestie si estimable, mais si rare aujourd'hui.

I. PARTIE, Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

je l'ai déja remarqué, ont retenu l'écriture syllabique (a)

Mais à qui des Assyriens ou des Egyptiens appartient l'honneur d'avoir inventé l'écriture alphabétique, c'est une question que je ne crois pas qu'on puisse aujourd'hui déterminer : il paroît seulement par le peu qui nous reste de l'écriture de ces anciens peuples, que leurs caracteres avoient entre eux beaucoup d'affinité. La forme en étoit assez semblable (b); ils les rangeoient aussi de la même maniere, c'est-à-dire, de la droite à la gauche (c).

Cependant, dira-t-on, comment se persuader que tous les caracteres alphabétiques connus dérivent d'une seule & même origine, lorsqu'on voit une si prodigieuse variété dans l'écriture des différentes nations de cet univers? Le peu d'uniformité même qu'on apperçoit dans la façon dont la plupart des peuples ont disposé leurs caracteres, ne suffiroit elle pas pour prouver le contraire? Certaines nations ont placé & placent encore leurs caracteres perpendiculaire-

(a) Voy. *suprà*, p. 167 & 168. 376

(b) Rec. d'Antiq. par M. le C. de Caylus, t. 1. p. 74. = Voy. aussi Plut. t. 2. p. 577, & suiv.

(c) Hérod. l. 2. n. 36. = Bibliot. Choif. t. 11. p. 37.

rement de haut en bas. D'autres les rangent horiſontalement, mais avec une différence fort remarquable. Le plus grand nombre a ſuivi le mouvement naturel de la gauche à la droite, qui rend l'action du bras plus aiſée, en ce qu'alors il ſe détache du corps. Cette maniere de diſpoſer les caracteres, eſt celle des peuples de l'Europe & de beaucoup d'autres nations (*a*).

Quelques-unes, mais en petit nombre, ont préféré le mouvement de la droite à la gauche en écrivant. C'étoit la pratique des Aſſyriens, des Egyptiens, des Phéniciens, des Syriens, des Arabes, des Hébreux & des Chaldéens, pratique qui n'a eu que très peu de partiſans. Cette maniere d'arranger les lettres eſt embarraſſante: la main & l'inſtrument dont on ſe ſert pour écrire, cachent à l'œil une partie des caracteres qui viennent d'être formés (*b*).

Toutes ces eſpeces d'écritures, dira-t-on, ne paroiſſent-elles pas eſſentiellement différentes, & ne donnent-elles pas lieu de croire que pluſieurs nations n'ont dû qu'à elles mêmes l'art d'écrire, & qu'en conſéquence elles ſe ſont fait cha-

(*a*) Acad. des Inſcript. t. 6. p. 607.

(*b*) Ibid. t. 6. p. 618. — Reland, Diſſert. Miſcellan.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

chacune une méthode particuliere? Il est facile de répondre à ces objections. Je n'employerai pour les détruire qu'un fait bien certain & bien établi: je le crois décisif pour faire entendre comment tous les alphabets connus peuvent dériver d'une seule & même origine.

Y a-t-il deux especes d'écritures, qui à l'œil paroissent plus éloignées l'une de l'autre, que le *Samaritain* & le *François*? cependant il est certain que nos caracteres alphabétiques dérivent du Samaritain: le fait est facile à établir. Nous tenons nos lettres des Latins; les Latins les tenoient des Grecs (*a*), qui les avoient reçues des Phéniciens (*b*). Tous les sçavans conviennent aujourd'hui que les caracteres des Phéniciens étoient les mêmes que ceux des Samaritains (*c*).

Indépendamment de la preuve historique, il ne faudroit, pour se convaincre de cette filiation, qu'une simple réflexion sur le nom & la disposition des lettres dans les alphabets des peuples que je viens de nommer. Pourquoi dans le Phénicien, le Samaritain, le Grec, le Latin & le François, les lettres

(*a*) Tacit Annal. l. 11. n. 14.

(*b*) Voy. la 2de Part. Liv. II. Sect. 2e. Chap. VI.

(*c*) Voy. les Mém. de Trév. Juill. 1704. p. 183

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tres porteroient-elles la même dénomination, & feroient-elles difpofées dans le même ordre, fi elles ne dérivoient pas d'une feule & même origine ?

Le peu de reffemblance qui paroît à préfent entre l'écriture des différentes nations de l'univers, n'eft donc pas une raifon qui puiffe nous empêcher de croire que tous les alphabets connus dérivent d'une feule & même fource. La fuite des tems a introduit fucceffivement bien des changemens dans la maniere d'écrire de chaque peuple. L'hiftoire de l'écriture chez les Grecs, chez les Latins & chez les peuples modernes de l'Europe, en fournit des preuves plus que fuffifantes. Il y a telle nation où l'écriture a fi fort varié, que les monumens des premiers fiécles, comparés avec ceux des derniers tems, font prefque méconnoiffables, tant pour la forme que pour l'arrangement des lettres (*a*). Il eft certain néanmoins que toutes ces différentes écritures dérivent d'une feule & même origine.

On ne peut parler que fort imparfaitement de la quantité de caractères dont étoient compofés les premiers alphabets. Les Ecrivains de l'antiquité ne fe font

(*a*) Voyez la 2e Partie, Liv. II. Sect. II. Chap. VI.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ſont point expliqués ſur ce ſujet. Plutarque dit qu'il y avoit vingt-cinq lettres dans l'alphabet des Egyptiens (*a*): mais cette quantité de lettres avoit-elle été inventée dès les premiers tems? c'eſt ce dont il y a tout lieu de douter. On ſçait qu'originairement les Phéniciens n'avoient que ſeize lettres: leur alphabet n'étoit composé que de ce nombre, lorſque Cadmus le porta dans la Gréce (*b*). Je ſuis perſuadé qu'anciennement il en a été de même chez les Egyptiens; on n'aura d'abord imaginé qu'un certain nombre de caracteres: ce n'eſt que ſucceſſivement qu'on a inventé les lettres dont on manquoit pour exprimer clairement & commodément toutes les articulations de la voix.

Ne croyons pas, au ſurplus, que durant le cours des ſiécles qui font l'objet de cette Premiere Partie, la découverte de l'écriture alphabétique ait été fort répandue dans les différentes régions de l'Univers; il eſt prouvé, au contraire, que très-peu de peuples en ont eu alors connoiſſance. A l'exception de l'Egypte & de quelques contrées de l'Aſie, le reſte des nations a ignoré pendant pluſieurs ſiécles un art ſi utile & ſi eſſentiel. J'aurai ſoin d'indiquer dans

(*a*) Tom. 2. p. 374. A.
(*b*) Plin. l. 7. ſect. 57. p. 412.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dans la ſeconde Partie l'époque à laquelle la connoiſſance de l'écriture alphabétique a été introduite dans l'Europe. Parlons maintenant des différentes matiéres dont on a fait uſage dans les premiers tems pour écrire; & ſous ce terme je comprends toutes les eſpéces d'écritures connues originairement, c'eſt-à-dire, les repréſentations, les deſſeins abrégés, les hiéroglyphes, &c.

Les pierres & les rochers ont été les matieres qu'on a d'abord employées pour écrire. On ſçait que les Egyptiens (*a*), & les anciens habitans du Nord (*b*), & beaucoup d'autres nations ſans doute, en ont uſé ainſi primitivement. C'eſt de-là qu'eſt venu l'uſage preſque univerſellement établi chez tous les anciens peuples, d'écrire ſur des colonnes ce que l'on jugeoit digne d'être conſervé à la poſtérité (*c*). Rien de plus fameux dans l'antiquité que les colonnes élevées par Oſiris, Bacchus, Séſoſtris & Hercule, dans le cours de leurs

(*a*) Lucan. Pharſal. l. 3. v. 222, &c.

(*b*) Olaüs Wormius de Dan. Litterat. c. 25. = Voſſius de art. Gramm. l. 1. c. 35. p. 125. = Herman. Hugo de prima ſcrib. orig. c. 8. p. 61, &c. c. 10. p. 76. = On voit encore en Dannemarc quelques reſtes de ces anciennes Inſcriptions. Mém. de Trév. Juin, 1703. p. 949, &c. Décem. 1719. p. 124.

(*c*) Diod. l. 3. p. 211. = Strabo, l. 3. p. 259.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

leurs expéditions, pour en perpétuer le souvenir (*a*); celles de Mercure Trismégiste étoient encore plus renommées. Il y avoit, dit-on, gravé en caractéres hiéroglyphiques sa doctrine & ses préceptes (*b*). On voyoit en Créte de trés-anciennes colonnes chargées d'inscriptions, qui contenoient la description des cérémonies pratiquées dans les sacrifices des Corybantes (*c*). Du tems de Demosthenes il subsistoit encore une loi de Thésée écrite sur une colonne de de pierre (*d*). Ce que la fable rapporte des colonnes du monde qu'Atlas remit à Hercule, doit s'entendre, à ce que je crois, de quelques colonnes sçavantes, si l'on peut se servir de ce terme, dont Atlas expliqua les inscriptions au fils de Jupiter (*e*).

Quoique les peuples du Nord aient eu très-peu de relation avec ceux de l'Asie & de l'Afrique, leur histoire parle également de l'usage où ils étoient dans les premiers tems d'écrire sur des colonnes

(*a*) Diod. l. 1. p. 23 & 65. l. 3. p. 243. l. 4. p. 264. = Apollod. l. 2. p. 100. l. 3. p. 142. = Dionys. Perieget v. 623.

(*b*) Manatho *apud* Syncell. p. 40. = Jamblic. de Myster. Egyp. sect. 13. C. 2.

(*c*) Porphyr. de Abstin. l. 2. p. 156, 157.

(*d*) In Næeram p. 873. C

(*e*) Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 360. = Potter. Ibid. note 12.

nes tout ce dont ils vouloient perpétuer le ſouvenir. On prétend qu'ils en avoient de plus de quarante pieds de haut, enrichies d'inſcriptions ſimples & conformes à la rudeſſe de leurs mœurs (*a*). On peut aſſurer que les premiers peuples n'ont point eu d'autres monumens pour conſerver leurs loix (*b*), leurs actes, leurs traités (*c*), l'hiſtoire des faits (*d*) & des découvertes importantes (*e*). La plupart des anciens auteurs avoient composé leurs écrits d'après ces eſpeces de livres (*f*). L'u-

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

(*a*) Olaüs Magn. Hiſt. Gent. Septent. l. 1. c. 36.

(*b*) Deuter c. 27. vs. 8 = Plato *in crit.* p. 1107. C. = Dionyſ. Halicarn. l. 4. p. 240. = Athen. l. 11. p. 467. E.

(*c*) Strabo, l. 3. p. 259. l. 10. p. 683. = Plut. t. 2. p. 292. B. = Pauſ. l. 5. c. 12 & 23. l. 8. c. 25.

(*d*) Hérod. l. 2. n. 102 & 106. l. 4. n. 87. = Diod. l. 1. p. 65 & 67. l. 5. p. 368. = Strabo, l. 10. p. 687. = Tacit. Annal. l. 2. n. 60.

(*e*) Proclus in Tim. l. 1. p. 31. F. = Achill. Tat. *apud* Petav. Uranolog. p. 121. = Galen. adverſ. Julian. c. 1. t. 9. p. 376. = Apollon. Argon. l. 4. v. 279, &c.

(*f*) Clem. Alex Strom. l. 1. p. 356, 357. = Plin. l. 36. ſect. 14. p. 736. = Syncell. p. 40. = Jamblic. de Myſter. Ægypt. ſect. 1 c. 2.

C'eſt ſans doute après cet uſage pratiqué par tous les peuples de l'antiquité que Joſephe Hiſtorien, a imaginé ces deux colonnes, qu'il dit avoir été élevées par les enfans de Seth avant le déluge. J'en parlerai plus particulierement à l'article de l'Aſtronomie.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'usage a été aussi très-anciennement d'écrire sur des briques & sur des tablettes de pierre. C'étoit sur des briques que les Babyloniens avoient écrit leurs premieres observations Astronomiques (*a*). Les plus anciens monumens de la littérature Chinoise, étoient gravés sur de dures & larges pierres (*b*). Personne n'ignore que le Décalogue étoit écrit sur des tables de pierre (*c*). Ce fut sur de pareilles matieres que Josué avoit écrit le Deutéronome (*d*).

Ces pratiques étoient trop embarrassantes pour qu'on ne cherchât pas des moyens d'écrire plus simples & plus commodes. On commença par substituer aux briques & à la pierre différentes especes de métaux tendres & faciles à graver. Il paroît que du tems de Job on étoit principalement dans l'usage d'écrire sur des lames de plomb avec un stilet de fer (*e*). On se servoit aussi très-anciennement de lames de cuivre (*f*), & de tablettes de bois (*g*). On peut conjecturer que les archives des

(*a*) Plin. l. 7. p. 431.
(*b*) Lettr. Edif. t. 19. p. 479.
(*c*) Exod. c. 24. vs. 12. c. 34. vs. 1 & 4.
(*d*) Jos. c. 8. vs. 32.
(*e*) Chap. 19. vs. 23, 24. = Voy. aussi Plin. l. 13. sect. 21. p. 689. = Paus. l. 9. c. 31.
(*f*) Plato in Min. p. 568. F. = Sophocl. in Trachin. v. 695, 696. = Ovid. Met. l. 1. v. 91, 92. = Plin.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

des villes, & des empires n'ont été composées pendant bien des siécles que de titres de cette espece (a). Les premiers peuples en avoient usé ainsi par plusieurs motifs, dont le plus probable est l'ignorance où l'on a été pendant très-long-tems des matieres propres à l'écriture. On peut présumer aussi que l'art d'écrire étant peu commun dans les âges reculés, pour conserver les actes plus long-tems & plus surement, on ne les écrivoit que sur des matieres solides & durables.

Par la suite on employa pour écrire différentes autres matieres, telles que les feuilles de certaines plantes, l'écorce intérieure de certains arbres, la peau des animaux, la toile, des tablettes de bois enduites de cire, &c. (b). Ces pratiques subsistent encore dans plusieurs con-

l. 34. sect. 21. p. 659. = Tacit Annal. l. 4. n. 43. = Plut. 2. p. 577. = Hist. gén. des Voyag. t. 6. p. 253.

(g) Isaias, c. 30. vs. 8. = Horat art. Poet. v. 399. = A. Gell. Noct. Attic. l. 2. c. 21. = Voy. l. P. Camet t. 1. p. 32.

(a) Voy. Polyb. l. 3. p. 181. edit. Paris. = T. Livius, l. 3. n. 57. = Plin. l. 13. sect. 21. p. 689. l. 34. sect. 21. p. 659. = Tacit. Annal. l. 4. n. 43. = Suidas, in Ἀγησίλαος t. 1. p. 89. = Pauf. l. 4. c. 26. = Lettr. Edif. t. 14. p. 332, 333. = Bibliot. Anc. & Mod. T. 15. p 363, 364.

(b) Voy. Plin l. 13. sect. 21. = Isidor. Orig. l. 6. c. 12. = Suid. *voce* Ἐκφυλλοφορῆσαι, t. 1. p. 707. = Calmet, t. 3. p. 48.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

contrées de l'Asie & de l'Afrique. Job parle d'écrire un livre (*a*). J'ignore quelle pouvoit être de son tems la forme & la matiere des livres. On voit seulement que dès lors il falloit qu'on écrivît sur des matieres capables d'être pliées ou roulées; l'expression dont Job se sert, le donne assez à connoître (*b*). Ces matieres pliables pouvoient être des lames de métal extrêmement minces, du cuir, des feuilles, des écorces intérieures d'arbres, ou de plantes, &c. J'ai déja parlé des lames de métal. A l'égard des cuirs, l'usage d'écrire sur la peau des animaux est fort ancien & fort général (*c*). Celui d'imprimer des caracteres sur les feuilles, ou sur les écorces intérieures de certains arbres avec un poinçon de fer émoussé, est d'une égale antiquité, & aussi universellement pratiqué (*d*). On peut choisir entre toutes ces différentes matieres : il faut seulement observer que dans

(*a*) Chap. 31. vs. 35.
(*b*) Ibid. vs. 36.
(*c*) Voy. Hérod. l. 5. n. 58. = Suid *voce* Ἀρχαιότερα t. 1. p. 341. = Rep. des Lettr. t. 22. p. 253.
(*d*) Voy. Virgil. Æneid l. 3. v. 444. = Hist. gén. des Voyag. t. 6. p. 253. t. 8. p. 147 & 532. = Essai sur les Hiérogly. des Egyp. t. 2. p. 455. = Voyag. de Pyrard. p. 103 & 293. = Rec. des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Ind. Holland. t. 1. p. 270 & 361.

dans les passages où Job fait mention de l'écriture, il ne parle que de stilet de fer. On en peut inférer que de son tems on ne connoissoit point d'autre instrument pour tracer les caracteres. En général, on peut assurer que dans les premiers tems on gravoit plutôt qu'on n'écrivoit.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On a trouvé ensuite l'art de tracer les lettres sur certaines matieres par le moyen de quelques liqueurs colorées. Pour les appliquer, on s'est d'abord servi du pinceau, pratique que les Chinois & plusieurs autres peuples ont conservée jusqu'à présent. Au pinceau ont succédé les roseaux taillés, qui, avec les stilets de fer, dont l'usage étoit indispensable, lorsqu'il étoit question d'écrire sur des lames de métal, ou sur des tablettes enduites de cire, ont été les seuls instrumens dont on se soit servi pendant bien des siécles. L'usage des plumes, de l'encre & du papier a été inconnu à toute l'antiquité. Ces faits montrent assez qu'anciennement toutes les manieres d'écrire étoient embarrassées, longues, pénibles, & pleines de difficultés rebutantes : il falloit pour les vaincre bien de la patience, & beaucoup d'application. Ces obstacles ont dû retarder infiniment les progrés de l'écriture. Ajoutons que dans les premiers âges, les hommes étant peu nom-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

nombreux, & occupés, pour la plupart, des besoins de la vie les plus pressans, peu de personnes avoient le loisir, ou peut-être l'inclination de s'attacher à un art qui demandoit tant de tems, de peines & de soins. Ainsi quoique l'écriture fût connue dès les siécles dont il s'agit dans cette Premiere Partie, il paroît qu'on ne s'en servoit guères. On ne voit point qu'on l'employât dans les usages ordinaires de la vie civile. Qaund Joseph, après s'être fait connoître, renvoie ses freres vers son pere, il ne les charge d'aucune lettre. Il leur donne ses ordres de bouche, & leur enjoint de les répéter de vive voix (*a*). Jacob, pour désigner le lieu de la sépulture de Rachel, fait élever dessus une colonne. Il n'est point dit qu'il y mit d'inscription (*b*). On n'employoit point non plus l'écriture dans les actes les plus importans de la société. Les ventes, les promesses, les obligations se passoient verbalement, en présence d'un certain nombre de personnes. C'étoit d'après ce que disoient les témoins, qu'on instruisoit & qu'on jugeoit les affaires (*c*).

L'écriture alors n'étoit donc point em-

(*a*) Gen. C. 45. vs. 9.
(*b*) Ibid. C. 35. vs. 20.
(*c*) Voy. *suprà*, Liv. I. Ch. I. Art. I. p. 25 & 26.

employée dans la plupart des occaſions où nous la faiſons ſervir aujourd'hui. N'en ſoyons point étonnés. J'ai fait ſentir pourquoi dans les commencemens cet art a dû être peu connu & peu répandu : la pratique, comme je viens de le dire, en étoit trop longue & trop pénible. C'eſt pour cette raiſon ſans doute que le progrès général des Arts & des ſciences a été, à pluſieurs égards, ſi lent & ſi tardif. Les connoiſſances humaines ne peuvent s'étendre & ſe perfectionner qu'autant que les premiers inventeurs ont quelques moyens de tranſmettre leurs découvertes à la poſtérité, d'une maniere également ſure, claire & facile. Ces qualités manquoient abſolument aux expédiens dont les hommes ſe ſont d'abord ſervis pour conſigner leurs penſées.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les arts & les ſciences ne ſont pas au ſurplus les ſeuls objets qui ſe ſoient reſſentis de ces défauts : ils ont influé même ſur les mœurs. L'homme pour ſe former a beſoin d'inſtruction. Si les lumieres de l'eſprit ne déracinent pas entierement les inclinations perverſes, du moins contribuent-elles beaucoup à les adoucir & à les corriger ? Mais comment ſans le ſecours de l'écriture, inſtruire un peuple & l'éclairer ? Je ne crains donc point d'avancer qu'il n'y a peut-être jamais eu découverte qui ait

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

autant contribué à tirer les hommes de la barbarie primitive, que celle de l'usage facile de l'écriture. La propagation de cet art a dû, plus que toute autre cause, former le cœur & l'esprit des peuples, adoucir leurs mœurs, unir & entretenir les liens de la société, &c. Si nous voyons encore aujourd'hui dans plusieurs parties de l'un & de l'autre continent, des peuples sauvages dégrader l'humanité par leur grossiereté, leur ignorance & leur barbarie, c'est qu'étant privés de l'écriture, ils le sont d'une multitude de connoissances qui en dépendent nécessairement. Qu'on introduise cet art chez ces nations farouches, & qu'on parvienne à les y accoutumer (1), elles seront bientôt humanisées. Que de matiéres à réfléchir, si l'on s'attachoit à considérer le changement que l'invention & la pratique aisée de l'écriture a dû opérer chez les peuples qui se sont appliqués à la cultiver. On ne finiroit point si l'on vouloit approfondir, relever tous les avantages que la société a dû retirer de cette découverte.

(1) On ne peut imaginer les idées singulieres que les Sauvages ont des Lettres missives, & en général de l'Ecriture. On en peut bien juger d'après une Histoire fort curieuse rapportée par Vossius, dans son Traité *de Quatuor Art. Popul.* c. 2. p. 7.

FIN DU SECOND LIVRE.

PAR-



PREMIERE PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob: espace d'environ 700 ans.



LIVRE TROISIEME.

Des Sciences.

IL Y A trop de rapport, & une connexion trop intime entre les arts & les sciences, pour devoir séparer ces deux objets. L'origine en a été la même. Les connoissances, que par la suite on a décorées du nom de *Sciences*, se réduisoient dans les premiers tems à de simples pratiques denuées de principes & de méthodes. Ces routines grossieres se sont peu à peu perfectionnées. On est parvenu successivement à les assujétir à quelques regles. L'étude & les réflexions les ont enfin élevées à ce dégré de noblesse qui distingue les *Scien-*

I. PARTIE. Depuis le Deluge jusqu'à la mort de Jacob.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ces des Arts, dont la pratique consiste plutôt dans l'opération de la main, que dans celle de l'esprit.

Le genre de vie que menerent les peuples dans les siécles qui ont suivi immédiatement la confusion des langues & la dispersion des familles, ne dût pas leur permettre d'acquérir des connoissances fort étendues, ni même de cultiver celles qui pouvoient avoir survécu au déluge. Occupés du soin de pourvoir aux nécessités de la vie les plus pressantes, il n'étoit pas possible qu'ils tournassent leurs vûes vers les objets qui dépendent particulierement de l'étude & de la méditation. Les familles s'étant réunies, & les sociétés ayant commencé à se fixer & à se policer, l'aisance dont quelques peuples furent à portée de jouir, leur permit de se livrer aux recherches abstraites. Il s'éleva de ces génies heureux que la Providence paroît manifestement avoir placés dans tous les siécles pour l'utilité du genre humain. Frappés des inconvéniens qui résultoient des pratiques vagues & arbitraires qu'on avoit d'abord suivies, ils chercherent à se former des méthodes capables de diriger plus surement leurs opérations. La nécessité servit de guide à leur esprit; elle fut la mere des sciences, comme elle avoit été celle des arts. L'ancienne tradition

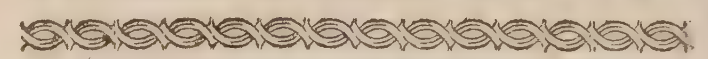
tion leur donnoit la même origine. Elle en faisoit honneur aux Dieux, preuve que toute l'antiquité a reconnu tenir les premieres découvertes du bienfait de l'Intelligence suprême.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il n'est pas possible de suivre pas à pas les peuples dans les différentes marches qu'ils ont tenues pour arriver à la connoissance des sciences les plus sublimes & les plus abstraites. Envain le tenteroit-on. Les auteurs anciens ne nous fournissent point assez de lumieres sur cet objet. Leurs recherches se sont bornées à nous dire les noms de ceux qu'on regardoit dans l'antiquité comme les inventeurs des sciences. Ils ne nous instruisent point des moyens qu'on a successivement employés pour parvenir à les former. Ce n'est que par des conjectures qu'on peut suppléer à leur silence.

Les sciences dont on aura eu le plus de besoin sont celles qu'on aura cultivées les premieres. On ne peut donc pas douter que la Médecine, l'Arithmétique, l'Astronomie & la Géométrie n'aient une origine fort ancienne. L'amour de la vie, la nécessité de mettre en ordre les affaires de la société, celle de régler les opérations du labourage, le partage des terres qu'introduisit la distinction des domaines, & la difficulté d'exécuter des entreprises considéra-

bles, ſans quelque connoiſſance des rapports & des proportions, ſont les motifs qui auront fait naître de bonne heure les ſciences dont nous venons de parler.



CHAPITRE PREMIER.

De la Médecine en général (1).

UN des premiers ſoins dont les hommes ſe ſeront occupés, aura été certainement celui de leur conſervation. Expoſés en naiſſant à toutes ſortes d'accidens & d'infirmités, ils ont dû chercher de bonne heure les moyens d'y remédier. Mais comment ont-ils pû connoître les différens ſpécifiques propres aux maladies? Comment ſont-ils par-

(1) Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que les anciens n'attachoient pas au mot *Médecine*, la même idée que nous y attachons aujourd'hui. Ils comprenoient ſous le nom general de *Médecine*, tout ce qui concerne l'art de guérir. On auroit dû conſéquemment renfermer, ſous un ſeul & même article, les différentes parties qui y ont rapport. Cependant j'ai cru pour plus grande clarté, devoir les traiter ſéparément; mon intention ayant été de n'expoſer ſous le nom de *Médecine*, que des vûes générales ſur la maniere dont les premiers remédes auront été trouvés.

parvenus à déterminer la maniere dont il falloit les employer? C'eſt ce que nous ignorons. Il ne nous eſt reſté que des fables ſur l'invention de la Médecine: chaque peuple vouloit ſe l'attribuer, & nommoit ceux qu'il en regardoit comme les auteurs. Je ne m'arrêterai pas à diſcuter tous ces noms. Cette recherche ne feroit d'aucune utilité.

Il eſt certain que les différentes pratiques uſitées dans chaque pays n'ont point été trouvées par une ſeule & même perſonne. L'attention à examiner ce qui peut contribuer à notre conſervation eſt naturelle à tous les hommes. Diſperſés dans les différentes contrées de cet univers, ils ont cherché les remedes les plus relatifs aux maladies & aux climats qu'ils habitoient. Auſſi voyons-nous que chaque peuple a eu ſa méthode particuliere; méthode qu'il n'a dû qu'à ſes propres découvertes. Si quelques pratiques, ou quelques recettes ſe ſont communiquées d'un pays à un autre, c'eſt par la ſuite des tems, & par l'effet du commerce.

On ne peut donner que des notions très-générales ſur la maniere dont s'eſt formée la Médecine. Cette ſcience tire ſon origine de l'expérience & de l'obſervation. Le hazard aura d'abord fait connoître quelques-uns des remedes qu'offre la nature. Les premiers hom-

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

hommes tiroient une grande partie de leur subsistance de plantes, de fruits & de racines, dont les qualités ne leur étoient pas connues (*a*). Dans le nombre il s'en sera rencontré quelques-unes dont ils auront ressenti des effets très-remarquables. L'attention qu'ils y auront faite, les aura portés à en éprouver séparément la vertu. Des observations réitérées en auront fait connoître les différentes propriétés. C'est sur ces observations, qui dans tous les tems ont dirigé l'esprit humain, qu'on a fondé les principes de la Médecine (1). Il a dû à la vérité s'écouler plusieurs siécles, avant qu'on ait pû s'assurer de la qualité & de la préparation des remedes propres à chaque maladie. Il n'y avoit rien dans la Médecine de ces premiers tems, qui ressentît la science. La pratique de plusieurs peuples en fournit des exemples. La Médecine des Siamois consiste dans un certain nombre de recettes qu'ils tiennent de leurs ancêtres: ils les

(*a*) Voy. *suprà*, Liv. II. p. 72 & 80.

(1) Il est certain que la *Diététique* doit avoir été la premiere partie de la Médecine dont on ait fait usage. L'observation des alimens & des boissons nuisibles, ou convenables, a dû être journaliere. Sans cette observation, les hommes seroient tombés dans des maladies qui les auroient détruits infailliblement.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

les emploient au hazard, & ſans aucun égard pour les ſymptomes particuliers des maladies (*a*). Les Péruviens avoient pluſieurs recettes & pluſieurs pratiques de Médecine que l'expérience leur avoit appriſes, mais ils n'avoient fait aucune ſpéculation ſur cette ſcience (*b*). Ce n'eſt qu'à l'étude réfléchie de l'Hiſtoire naturelle, que l'art de guérir doit ſes progrès (1).

Quant à la maniere dont on a pratiqué originairement la Médecine, il faut diſtinguer dans la recherche de l'antiquité, la Médecine conſidérée comme art, de la Médecine qu'on peut appeller naturelle. Celle-ci a été en uſage long-tems avant qu'il y eût des Médecins de profeſſion. Chacun dans les commencemens ſe mêla de pratiquer la Médecine (2). Celui qui avoit fait quelque expérience ſur lui-même, ou ſur les autres, la communiquoit à ſes amis

(*a*) Hiſt. gen. des Voyag t. 9. p. 264.
(*b*) Hiſt. des Incas, t. 2. p. 35 & 47.
(1) *Ita ut morborum curatio, & rerum naturæ contemplatio, ſub iiſdem autoribus nata ſit*, dit Celſe. l. 1. *in* Præfat.
(2) Pline remarque avec raiſon, que quoiqu'il y ait des peuples qui ſe paſſent de Médecins, ils ne ſont pas pour cela ſans Médecine, l. 29. ſect. 5. p. 495. = Voyez auſſi les mœurs des Sauvages, t. 2. p. 354.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

amis ou à ses voisins, lorsqu'ils paroissoient attaqués des mêmes accidens. Ces expériences raisonnées auront formé insensiblemant une sorte de systême de Médecine naturelle. Les peres avoient soin d'enseigner à leurs enfans ce qu'ils pouvoient en sçavoir. C'est ce que nous apprennent les plus anciennes traditions. Isis avoit, dit-on, enseigné la Médecine à son fils Orus (*a*).

On voit même que dans de certains pays on avoit pris des précautions pour mettre chaque citoyen à portée de profiter des découvertes particulieres. L'usage étoit chez les Babyloniens, chez les Egyptiens & chez d'autres peuples, d'exposer les malades aux yeux du public. C'étoit afin que les passans, qui avoient été attaqués, & guéris des mêmes indispositions, pussent aider de leurs conseils ceux qui en souffroient. Il n'étoit même permis à personne de passer auprès d'eux, sans s'informer de leurs maladies (*b*). Cette pratique peut être citée, comme un exemple de la ma-

(*a*) Diod. l. 1. p. 30.
Garcilasso dit également que les Péruviens se guérissoient entre eux par les remédes qu'ils avoient appris de pere en fils. Hist. des Incas, t. 2. p. 48, 49.

(*b*) Hérod. l. 1. n. 197. = Strabo, l. 3. p. 234. l. 16. p. 1082.

maniere dont originairement on exerçoit la Médecine. Un pareil uſage porte le caractere de la plus haute antiquité, puiſqu'il n'a pû avoir lieu que dans un tems où la Médecine n'étoit encore fondée ſur aucunes regles.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

C'eſt tout ce que nous pouvons dire de l'état de cette ſcience dans les ſiécles que nous parcourons préſentement. Il faut, comme je l'ai déja dit, ſe contenter de notions générales. Ce n'eſt que depuis le tems où la Médecine a été réduite en art & en principes, qu'on a pû avoir connoiſſance des remedes en uſage chez les différentes nations, dont l'hiſtoire eſt parvenue juſqu'à nous. Les Aſſyriens, les Egyptiens & les Phéniciens ont été regardés comme les premiers qui aient fait une étude particuliere de la Médecine. Mais nous ignorons le tems auquel elle a été réduite chez ces peuples en art & en profeſſion particuliere.

Il n'eſt point fait mention de Médecins proprement dits, avant le tems de Moïſe. C'eſt pourquoi nous remettons aux Livres ſuivans à expoſer la maniere dont les Egyptiens exerçoient la Médecine. Ils ſont les ſeuls dans une antiquité auſſi reculée, dont la méthode nous ſoit un peu connue. Ajoutons encore que la Médecine, telle que nous l'entendons ajourd'hui, c'eſt-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

c'est-à-dire, celle qui a pour objet la guérison des maladies internes, ne paroît point avoir été connue des premiers hommes.

On ne voit point en effet que pour les maladies qui proviennent du dérangement des humeurs, il soit parlé dans les premiers tems de remedes & de Médecins. Il n'en est pas dit un mot dans toute l'histoire des Patriarches, quoiqu'il soit question quelquefois de maladies, comme de celle d'Isaac, d'Abimelech, de Rachel & de quelques autres. Il est même assez remarquable que Jacob étant malade, il ne soit point dit que Joseph lui ait envoyé des Médecins (1).

Le

(1) Il est vrai qu'on trouve le mot de *Médecins* dans ce passage. C'est à l'occasion de la mort de Jacob. Moïse dit que Jacob étant mort, Joseph commanda aux *Médecins* d'embaumer le corps de son pere. Gen. c. 50. vs. 2.

Mais ce fait ne concerne en rien la Médecine, & n'a aucun rapport avec l'exercice de cet art. Ces *Médecins* ne sont employés qu'à embaumer le corps de Jacob. Il n'est point dit qu'ils furent appellés dans sa maladie. Leur fonction, dans cette occasion, n'a rien de commun avec le véritable objet de la Médecine qui s'occupe du soin de guérir les maladies. Il faut prendre garde en effet que l'on appelloit autrefois *Médecins* tous ceux que leur profession attachoit à soigner le corps humain, de quelque maniere que ce fût. Les Septante ont cru devoir ôter l'équivoque, & ont traduit le mot Hébreu par Ἐνταφιασταὶ, *Pollinctores*, *Vespillones*. EMBAUMEURS.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jaocb.

Le livre de Job peut servir encore à confirmer ce que nous disons. On doit certainement mettre cet Ouvrage au rang des plus anciens monumens qui nous restent (*a*). Job étant frappé d'une maladie terrible, on ne voit point qu'il ait recours à la Médecine; son infirmité est regardée comme un coup de la main de Dieu. Ses amis en raisonnent suivant leurs préjugés, & pretendent lui prouver que c'est une punition de ses fautes & de ses déréglemens.

Le peu d'usage qu'on avoit alors de la Médecine, & la persuasion où l'on étoit, que les maladies étoient des effets de la colere des Dieux, faisoit que dans ces occasions on s'adressoit à la Divinité ou à ses ministres pour en recevoir la guérison. On ne l'attendoit pas des secours humains. Cette façon de penser nous est attestée par un des plus célebres Médecins de l'antiquité. Celse dit qu'on rapportoit aux Dieux toutes les maladies internes, & que c'étoit à eux seuls qu'on s'adressoit pour en obtenir la guérison (*b*).

(*a*) Voyez notre Dissertation sur l'antiquité du livre de Job, à la fin du dernier Volume.

(*b*) Lib. 1. *in* Præfat. = C'est encore la façon de penser de plusieurs peuples. Voyage de François Pyrard. c. 9. p. 62, 63-131, 132 & 282.

AR-

I. PARTIE, Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ARTICLE PREMIER.

Chirurgie.

ORIGINAIREMENT la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie n'étoient pas des professions séparées. Elles se trouvoient réunies dans la même personne. Ce n'a été qu'après que les connoissances se sont multipliées à l'infini, qu'il a fallu subdiviser en plusieurs branches l'art de guérir. La Chirurgie a été probablement la premiere réduite en art (1). On a pû en quelque façon se passer des autres parties de la Médecine. Mais on a été obligé dès les premiers tems de faire une étude particuliere de la Chirurgie.

En effet, sans parler des autres accidens

(1) Celse donne à la Chirurgie le pas, pour l'antiquité, sur toutes les autre branches de la Médecine. Il dit qu'originairement, la *Médecine* consistoit dans l'exercice de la Chirurgie, le pansement des playes, &c. *Morbos verò*, ajoute-t-il, *ad iram deorum immortalium relatos, ab iisdem opem posci solitum.* l. 1. in Præfat. & l. 7. in Præfat.

Une preuve encore que les hommes se sont attachés d'abord a la Chirurgie, c'est que les Sauvages en entendent assez bien plusieurs parties. Mœurs des Sauvag. t. 2. p. 365 & 368.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dens qui demandent ſon ſecours, les hommes n'ont pas été long-tems ſans avoir des querelles. Auſſitôt qu'il s'eſt donné des combats, il a fallu de néceſſité chercher les moyens de guérir les bleſſés. Il ne s'agiſſoit plus alors d'attendre, comme dans les maladies internes, ce que feroit la nature. Les remedes familiers que pouvoit fournir à chacun ſa propre expérience, n'étoient d'aucune reſſource lorſqu'il étoit queſtion de guérir une plaie, de remettre un os en ſa place, ou de réduire une fracture. Les maux de cette nature demandent une expérience particuliere, & une adreſſe de la main, qui ne peuvent s'acquérir que par un long exercice. Il a donc été néceſſaire que quelques perſonnes s'attachaſſent à ce ſeul objet. Il eſt même aſſez vraiſemblable que ceux qu'on a qualifiés les premiers du nom de *Médecins*, ont été principalement redevables de ce titre, aux connoiſſances qu'ils avoient en Chirurgie. Comme ils traitoient de maux dont on ne pouvoit guérir ſans leur ſecours, on voulut les diſtinguer d'une maniere avantageuſe, de tous ceux qui ſe mêloient de remédier aux autres infirmités de la nature humaine (*a*).

Il

(*a*) Servius, ad Æneid. l. 12. vs. 395. = Voy. auſſi le Clerc. Hiſt. de la Méd. 1. Part. c. 15.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il ne nous est rien resté sur la maniere dont on pansoit les plaies dans les premiers tems. Les pansemens devoient se faire sans beaucoup d'appareil. Les bandages ont dû être les premiers moyens dont on se sera servi pour arrêter le sang, & pour défendre des injures de l'air les parties offensées (1). Par la suite on y aura ajouté le suc de quelques racines, de quelques simples pilées ou macérées dans l'eau & le vin. Le bois, l'écorce de certains arbres, l'huile, la résine y auront été aussi employées (*a*). C'étoient les seuls remedes qu'on connût originairement. Point d'onguents, point d'emplâtres, dont la composition & l'usage sont bien postérieurs aux siécles dont nous parlons maintenant (2).

A l'égard des opérations, on n'aura pas de peine à se persuader qu'elles devoient être alors très-imparfaites. La Chirurgie ne consistoit que dans une pratique aveugle & grossiere, telle que pou-

(1) C'est la pratique des Sauvages. Voyez l'Hist. nat. de l'Islande, t. 2. p. 174. & l'Hist. géné. des Voyag. t. 4 p. 139.

(*a*) Iliad. l. 11. v. 845.

(2) On ne voit point qu'il en soit question dans les livres de Moïse. Il est certain aussi qu'Homere n'en parle jamais, preuve qu'on ne les connoissoit pas encore de son tems.

pouvoit le permettre l'état d'ignorance où étoient les arts & les ſciences dans ces ſiécles reculés. Les premiers opérateurs n'avoient pour guide qu'une ſimple routine, ſans principes, ſans connoiſſances, & deſtituée des lumieres que peut ſeule donner une théorie ſçavante & raiſonnée (1).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

D'ailleurs les inſtrumens dont ſe ſervoient ces premiers Chirurgiens, devoient être très défectueux; ils n'étoient certainement pas de fer; ce métal, comme nous l'avons fait voir, n'a été connu que fort tard; il a dû même ſe paſſer du tems avant qu'on ait ſçu travailler les autres métaux aſſez délicatement pour les employer dans les opérations de la Chirurgie. On y ſuppléoit par quelque autre invention. Il y a bien de l'apparence que les cailloux tranchans, les os pointus, les arrêtes de certains poiſſons, &c, ont été les premiers inſtrumens dont la Chirurgie a fait uſage. Les embaumeurs Egyptiens ſe ſervoient d'une pierre d'Ethiopie bien aiguiſée pour ouvrir les cadavres, &

(1) On peut fort bien comparer ces premiers Chirurgiens, à ces gens connus dans certaines Provinces ſous le nom de *Renoüeurs* ou *Bailleüls*, qui ſont profeſſion de remettre les membres démis ou rompus.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

& en tirer les entrailles (*a*). On voit aussi qu'on n'employoit que des pierres pour la circoncision (*b*). Les Sauvages nous retracent encore à présent ces pratiques originaires (*c*).

La Chirurgie dût insensiblement se perfectionner: tout aura certainement contribué aux progrès d'un art si nécessaire. On ne sera néanmoins parvenu que fort tard à faire de ces opérations qui ne demandent pas moins d'adresse que de connoissance de la structure du corps humain.

De toutes les opérations de la Chirurgie, la saignée est celle qui se répete aujourd'hui le plus fréquemment. On ne peut point décider si les anciens peuples l'ont pratiquée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne paroît point qu'elle ait été en usage chez les Egyptiens. Les principaux remedes dont ils se servoient, se reduisoient, comme on le dira dans la seconde Partie, à la diette, aux lavemens & aux vomitifs. La saignée est un remede assez digne d'attention, pour qu'Hérodote & Diodore, qui sont entrés dans un assez grand détail

(*a*) Herod. l. 2. n. 86. = Diod. l. 1. p. 102.
(*b*) Exod. c. 4. vs. 25.
(*c*) Voy. Mœurs des Sauvag. t. 2. p. 370. = Voyag. de la Baye d'Hudson, t. 1. p. 108. = Hist. des Incas, t. 2. p. 47.

tail ſur la pratique des Egyptiens, ne l'euſſent pas oubliée, ſi elle eut été d'uſage chez ces peuples.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

D'ailleurs il n'eſt pas probable que les hommes ſe ſoient prêtés aiſément à faire uſage d'un pareil remede. La nature n'a pas fourni les mêmes indications pour la ſaignée, comme pour les purgatifs. Les purgatifs ont été trouvés par hazard, & ſont entrés dans le corps des premiers hommes de la même maniere que la nourriture. De plus, ils font ſortir les humeurs par les voies ordinaires; il n'en eſt pas de même de la ſaignée. Il aura fallu beaucoup plus de raiſonnement pour ſe porter à ouvrir les veines, que pour donner des purgatifs (*a*).

Je terminerai ce que j'ai dire de la Chirurgie, pour le préſent, par quelques réflexions ſur l'art d'accoucher. On peut aſſurer que cette opération eſt une des premieres qui a dû attirer l'attention des hommes.

Il eſt plus que probable que dans les premiers tems, les femmes s'accouchoient elles-mêmes. Semblables aux Sauvages, & à la plupart des animaux (1), elles n'attendoient point que

(*a*) Hiſt. de la Médec. l. 1. c. 18. p. 52, 53

(1) Je dis la plûpart des animaux, parcequ'il paroit,

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

que le ſecours d'une main étrangere leur facilitât cette opération douloureuſe. Mais comme les accouchemens ne ſont pas tous également heureux, il ſe ſera trouvé de très-bonne heure des circonſtances, où l'on aura été obligé d'aider celles qu'un travail trop long & trop pénible mettoit en danger de périr avec leur fruit. Il y a bien de l'apparence que les femmes auront été les premieres qui ſe ſeront mêlées de ſoulager leurs ſemblables dans ces momens critiques. Les meres ont dû rendre ce ſervice à leurs filles. L'expérience les mettoit en état de leur procurer du ſecours dans les accidens qui s'oppoſoient à une prompte délivrance.

Les réflexions qu'on fit depuis ſur les divers accidens auxquels on reconnut que les femmes en travail ſe trouvoient expoſées, firent ſentir la néceſſité de réduire en méthode, une pratique dont les

roît, ſuivant les nouvelles découvertes, qu'il y a certaines eſpéces d'animaux parmi leſquels le mâle aide à la fémelle a mettre au jour ſes petits. Voyez l'Obſervation de M. Demours, ſur le crapaud mâle accoucheur de la fémelle. Acad. des Sciences, an. 1741. Hiſt. p. 28. & ſuiv.

Gaſſendi parle auſſi de quelques Obſervations faites par M. de Peyreſc ſur les chattes. Voici les termes dans leſquels il s'énonce, *Annotavit feles obſtetricatione interdum uti. Vitâ* Peyreſci, p. 212. edit. Batav. *in*-4°.

les conſéquences étoient ſi importantes. On ne ſera donc point étonné de voir que dès le tems de Jacob, l'art d'accoucher fît une profeſſion particuliere. Il eſt aiſé de reconnoître par la maniere dont Moïſe s'explique, qu'il y avoit alors chez les peuples de l'Aſie des Sages-femmes (*a*), telles qu'il y en a aujourd'hui parmi nous. Ce fait prouve que les femmes ont été les premieres employées pour les accouchemens. Il étoit naturel qu'on les choisît préférablement aux hommes. Elles avoient l'expérience qui étoit le ſeul guide qu'on pût ſuivre alors.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il paroît auſſi qu'en Egypte, de tems immémorial, le ſoin des accouchemens étoit confié aux femmes (*b*). On pourroit même ſoupçonner, par les termes dont Moïſe ſe ſert, que les Sages-femmes Egyptiennes faiſoient uſage de quelque machine propre à faciliter l'enfan-

(*a*) Gen. c. 35. vs. 17. c. 38. vs. 27.

(*b*) Exod. c. 1. vs. 15. & ſuiv.

Le texte de l'Ecriture ſouffre ici quelque difficulté. Cependant la plûpart des Interprétes croyent que les ſages femmes, à qui Pharaon ordonna de tuer les enfans mâles qui naîtroient aux Hébreux, étoient Egyptiennes. Joſephe le dit formellement. Antiq. l. 2. c. 5. D'ailleurs le vs. 19. du même chapitre ne permet pas de douter qu'il n'y eût en Egypte des ſages-femmes de profeſſion.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

fantement; c'étoit, autant qu'on le peut conjecturer, une espece de chaise sur laquelle elles faisoient mettre les femmes au moment du travail (*a*).



ARTICLE SECOND.

Anatomie.

NOus ne concevons pas aujourd'hui qu'on puisse opérer sur le corps humain, sans une connoissance exacte de l'arrangement de ses parties. L'Anatomie est la base de la Médecine & de la Chirurgie. Sans cette science il n'est pas possible de connoître les causes, ni le siége de plusieurs maladies; il seroit donc naturel de penser, que l'Anatomie devroit être, au moins, de même datte que la Médecine & la Chirur-

(*a*) Exod. c. 1. vs. 16. selon l'*Hébreu*. Le mot אבנים *Abenaïm*, qu'on rend en latin par celui de *Sellas*, est susceptible de plusieurs interprétations. Voy. Vatable *ad locum cit.*

Ce qui pourroit confirmer l'interprétation que nous avons suivie par rapport à ce mot, c'est qu'il est parlé dans plusieurs livres de Médecine, de Chaises en usage pour faciliter les accouchemens. Voy. Suid. *voce* Λοχεῖοι δίφροι, t. 2. p. 461.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

rurgie; mais l'hiſtoire nous apprend le contraire. Avant que d'entrer dans aucune diſcuſſion, il eſt, je crois, à propos de fixer l'idée qu'on doit ſe former de l'Anatomie. On peut l'envisager ſous deux tems différens, ſes commencemens, & le degré de perfection auquel on l'a portée de nos jours.

L'Anatomie eſt à préſent de toutes les parties de la Médecine, celle qui demande le plus d'étude & de ſagacité. Cette ſcience dépend d'une multitude infinie de connoiſſances & d'opérations très délicates. A l'envisager ſous ce point de vûe, l'Anatomie n'a ſurement pas été connue dans les premiers ſiécles. La raiſon, indépendamment des preuves hiſtoriques, ſuffit pour s'en convaincre.

Cependant les hommes ont pû avoir, même dès les premiers âges, quelque connoiſſance de la ſtructure intérieure de leur corps. L'habitude d'ouvrir les animaux deſtinés à leur nourriture, a pû leur fournir dès-lors quelques lumieres (*a*). Ils ont dû s'inſtruire encore plus particulierement en conſidérant les plaies, les fractures, & les autres accidens auxquels eſt expoſé le corps humain. Mais combien de tems ſe ſera-t-il

(*a*) Voy. l'Hiſt. gén. des Voyag. t. 5. p. 170.

I. PARTIE, Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

t-il passé avant qu'on ait sçu faire usage de ces observations, & raisonner sur ce qu'on avoit vû? Ce n'est qu'après bien des siécles que l'Anatomie aura éclairé la Médecine, & dirigé les opérations de la Chirurgie (1).

L'Anatomie, autant qu'on peut le présumer, doit sa naissance à la Chirurgie. Les différentes circonstances qui ont obligé de recourir à la Chirurgie, auront instruit peu-à-peu les hommes du mécanisme de leur corps. Ces connoissances auront été réduites pendant long tems à quelques notions grossieres des parties extérieures du corps humain. Il s'est trouvé cependant des Auteurs qui ont voulu prêter aux premiers siécles des lumieres presqu'aussi exactes que celles que nous pouvons avoir aujourd'hui. Ils ne se sont livrés à une prétention si contraire à la vraisemblance & à l'histoire, que faute d'avoir assez réfléchi sur la multitude d'opérations délicates & raisonnées, qui ont dû concourir à perfectionner l'Anatomie. Il ne sera pas hors de propos d'exposer les motifs qui nous portent à rejetter un sentiment si peu raisonnable.

L'i-

(1) On n'aura pas de peine à se persuader ce que nous avançons, quand on fera réflexion que l'Anatomie avoit été entierement abandonnée pendant plusieurs siécles, & que ce n'a été que dans le seizième qu'elle a commencé à se rétablir.

L'idée favorable que de tout tems on a eue des Egyptiens, leur a fait attribuer l'invention de presque toutes les sciences. Dans celles dont on leur a fait honneur, on n'a pas oublié la Chirurgie & l'Anatomie. Apis, un de leurs Rois, passoit pour en être l'inventeur (*a*). Athotis, qu'on met au nombre des premiers Souverains de l'Egypte, avoit même, dit-on, composé des livres d'Anatomie, dans lesquels il traitoit de la maniere de disséquer les corps (*b*). On dit encore que parmi le prodigieux nombre de livres attribués à Hermès, il y en avoit six sur la Médecine, & que le premier concernoit l'Anatomie (*c*). Mais aucun Médecin de l'antiquité n'a cité ces prétendus écrits. On sçait d'ailleurs le cas qu'on doit faire des ouvrages attribués à Hermès.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

La pratique dans laquelle les Egyptiens ont été de tout tems d'embaumer les corps, non seulement des hommes, mais aussi des animaux, a donné lieu d'inférer qu'ils s'étoient rendus très-sçavans dans

(*a*) Agrippa, de vanit. Scient c. 85. Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 362. & Theodoret Serm. de curand. Græc. affect. p. 467. attribuent en général l'invention de la Médecine à Apis.

Suidas n'en dit pas d'avantage, *voce* Ἄπις.

(*b*) African. & Euseb. apud Syncell. p. 54, & 55.

(*c*) Cl. Alex. Strom. l. 6. p. 758.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dans la connoiſſance intérieure du corps humain (*d*). Cette opinion, quoiqu'aſſez probable en apparence, eſt cependant dénuée de fondement. Il n'eſt pas difficile de montrer que l'uſage d'embaumer les morts, n'a pas dû donner aux Egyptiens d'auſſi grandes lumieres qu'on ſe l'eſt imaginé. Il ſuffit d'examiner ce que les anciens nous diſent de la maniere dont ces peuples y procédoient, pour ſe convaincre qu'ils n'en ont pû tirer aucun avantage pour l'Anatomie.

On n'ouvroit point la tête des cadavres, on en tiroit la cervelle par les narines avec des inſtrumens faits exprès. Après qu'on l'avoit fait ſortir, on faiſoit couler à la place des parfums & des compoſitions aromatiques. A l'égard de l'ouverture du corps, elle ne ſe faiſoit qu'avec d'extrêmes précautions. Il y avoit un Officier prépoſé pour déſigner & marquer ſur le côté gauche du mort l'endroit qu'il falloit ouvrir. Les Egyptiens n'employoient pour cette opération qu'une pierre tranchante (*b*). Celui qui en étoit chargé, s'enfuyoit auſſitôt qu'il s'étoit acquité de ſon miniſtere, parcequ'on le pourſuivoit à coups de pier-

(*a*) C'eſt le ſentiment de Galien : *Introductio, ſeu Medicus*, ouvrage cependant qu'on doute être de lui.

(*b*) Herod. l. 2, n. 86. = Diod. l. 1. p. 102.

pierres, comme un homme qui avoit encouru la malédiction publique. Les Egyptiens regardoient avec horreur quiconque avoit osé porter la main sur un corps de même nature que le sien (*a*).

Il est aisé de juger d'après cette façon de penser, si ces peuples s'occupoient du soin d'ouvrir les cadavres pour s'instruire des secrets de l'Anatomie. Il ne paroît pas même que l'ouverture que l'on faisoit dans ces occasions fût bien considérable, puisqu'il est dit que celui qui tiroit les entrailles, le faisoit en introduisant sa main par l'incision (*b*). On ôtoit tous les intestins & les viscères excepté le cœur & les reins (*c*). On ne remettoit point les entrailles dans le corps, elles étoient jettées dans le Nil (*d*). C'étoit par un motif de Religion (*e*).

Il

(*a*) Diod. Ibid.

(*b*) Diod. Ibid.

(*c*) Ibid. Ce que dit ici Diodore mérite quelque réflexion. A l'égard des reins, il étoit très-facile de n'en pas faire l'extraction. Quant au cœur, il étoit à couvert. Il auroit fallu percer ou déchirer le Diaphragme, & il est certain que l'ouverture ne se faisoit que dans le bas-ventre; mais on ne conçoit pas trop, comment les Egyptiens pouvoient porter leur embaumement dans la poitrine.

(*d*) Plut. t. 2. p. 159. B. = Porphyr. de Abstinent. l. 4. p. 380. = Sext. Empiric. l. 3. c. 24. p. 184.

(*e*) Plut. & Porphyr. *loc. cit.*

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il faut encore obſerver qu'il n'y avoit que les perſonnes opulentes que l'on embaumât de la maniere que nous venons de dire. A l'égard de ceux qui n'étoient pas riches, & c'étoit ſans contredit le plus grand nombre, l'opération étoit beaucoup plus ſimple, & devoit encore moins contribuer aux progrès de l'Anatomie. On ne faiſoit aucune inciſion au cadavre, on n'en tiroit point les entrailles. Les embaumeurs rempliſſoient une ſeringue de liqueurs aromatiques, & les faiſoient entrer dans le corps par le fondement. Cette mixtion avoit tant de force & de vertu, qu'elle conſumoit les inteſtins (*a*).

C'eſt donc inutilement qu'on voudroit tirer, pour l'ancienneté de l'Anatomie, quelques inductions des embaumemens pratiqués par les Egyptiens. On vient de voir que cet uſage n'a dû leur fournir aucun moyen de s'inſtruire du mécaniſme intérieur du corps humain. Il eſt certain que dans ces occaſions les Egyptiens conſidéroient les cadavres plutôt avec des yeux de Religion qu'avec des vûes anatomiques (*b*). On ſeroit

(*a*) Herod. l. 2. n. 87.

(*b*) Voyez ci-deſſous Article de la Botanique & dans la troiſieme Part. Liv. II. Chap. II. p. 65.

Les anciens Egyptiens paroiſſent avoir eu ſur l'ana-

roit beaucoup mieux fondé à dire que cette pratique montre le progrès que ces peuples avoient fait dans la connoissance des simples, comme nous le verrons dans un moment.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On lit, à la vérité, dans Pline, que les Rois d'Egypte, dans la vûe de perfectionner l'Anatomie, avoient donné des ordres pour qu'on eût soin de disséquer des cadavres (*a*). Mais ce fait n'appartient point aux anciens Rois de de ce pays. Il regarde les Ptolomées, qui après la mort d'Alexandre occuperent le trône d'Egypte. Ces monarques établirent à Alexandrie une école de Médecine qui devint très-célébre. C'est à ce tems qu'il faut rapporter tout ce qu'on nous dit des découvertes anatomiques dûes aux Egyptiens (1).

ARTI-

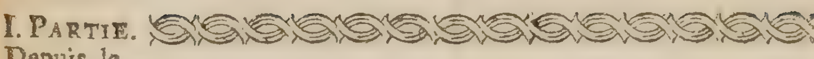
natomie les mêmes scrupules & la même façon de penser que les Chinois. On sçait que ces derniers n'ont jamais osé disséquer un corps humain. Ils ne veulent pas même faire servir à cet usage les cadavres des criminels. Voyez les Lettr. Edifiantes, t. 17. p. 389 & 390. t. 21. p. 147, &c. t. 26. p. 26.

(*a*) L. 19. sect. 26. p. 168.

(1) Je profite de cette occasion pour relever l'idée peu exacte, que quelques Auteurs ont donnée de cette figure de mort qu'on apportoit dans les repas chez les Egyptiens. Herod. l. 2. n. 78.

Plusieurs se sont imaginés que c'étoit un vrai *Squélette*, ce qui supposeroit aux Egyptiens une connoiss-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.



ARTICLE TROISIEME.

Botanique.

DANS tous les siécles, & chez toutes les nations, la Botanique a été une des connoissances qu'on a le plus cultivées. On a fait attention de bonne heure aux différentes qualités des Simples. Dans l'antiquité la plus reculée, l'art de guérir les maladies, & même celui de panser les plaies, ne consistoit que dans l'application des plantes, & dans l'usage de leurs sucs (*a*). On ne peut mieux faire

noissance de *l'Ostéologie.* Plutarque, t. 2. p. 148, a donné occasion à l'erreur en se servant du mot Σκελετὸς, pour rendre ce qu'Hérodote appelle νεκρὸς ξύλινος, *figure de mort faite de bois.* Xylander Traducteur de Plutarque, a confirmé l'interprétation peu juste de cet Auteur, en ajoutant dans sa version au mot Σκελετὸν, id est, *exsiccata hominis atque inter se compacta ossa.* Cette Paraphrase de Xylander n'est pas juste. Galien est le premier qui ait appellé Σκελετὸς, *Squélette*, l'assemblage de tous les os du corps humain dépouillés de leurs enveloppes. Car σκελετὸν σῶμα ne signifie à la rigueur que *cadaver exsiccatum.*

(*a*) Plin. l. 25. init. l. 26. sect. 6. = Hygin. Fab. 274. p. 328. = Plut. t. 2. p. 646, 647. = Scho-

faire ſentir l'eſtime que les peuples ont fait de la découverte des Simples, qu'en diſant qu'ils l'ont attribuée aux Dieux (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les Egyptiens ont été regardés autrefois comme les premiers qui ſe ſoient appliqués à ce genre d'étude (*b*). C'eſt une ſuite de l'opinion qui attribuoit à ces peuples l'invention de la Médecine. On veut même que dès les tems les plus réculés, ils euſſent composé des traités ſur la Botanique. Dans le nombre prodigieux de livres attribués à Mercure Triſmégiſte, on dit qu'il y en avoit pluſieurs qui traitoient de la vertu des plantes (*c*).

Sans avoir recours à une autorité ſi ſuſpecte, nous avons dans l'Ecriture-Sainte, une preuve très-marquée que dès les premiers ſiécles, les hommes avoient une grande opinion de la vertu des

Scholiaſt. Hom. ad Iliad. l. 11. v. 845. = Servius, ad Æneid. l. 12. v. 396. = Iſidor. Orig. l. 4. c. 9. init.

(*a*) Plin. l. 25. p. 360, 361.

(*b*) Plin. l. 25. ſect. 5. p. 360. Il s'appuie du témoignage d'Homere. Odyſſ. l. 4. v. 228.

(*c*) On met dans ce nombre un livre intitulé: *Des trente-ſix herbes, ſervant aux horoſcopes*, mais cet ouvrage a été traité par Galien de pure viſion. De Simplic. Medicam. Facult. l. 6. Procem. t. 13. p. 145.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

des plantes. On s'étoit sans doute apperçu dès les tems de Jacob que certaines plantes renfermoient des qualités particulieres. L'empressement avec lequel Rachel demanda à sa sœur les mandragores que Ruben avoit apportées des champs, ne pouvoit être fondé que sur l'idée que l'on avoit de l'efficacité de cette plante contre la stérilité ; il ne s'agit point d'examiner si cette prévention étoit fondée ou non. Ce fait nous prouve qu'on avoit cru dès-lors reconnoître dans la mandragore, la vertu dont nous parlons (*a*).

Nous trouvons encore dans l'Ecriture-Sainte un témoignage bien plus positif, &

(*a*) Gen. c. 30. vs. 14, 15.

Le terme de *Dudaïm* dont Moïse s'est servi dans ce passage, est un de ceux dont on ignore aujourd'hui la signification propre. J'ai employé le mot de *Mandragore*, non que je sois persuadé que ce soit la véritable traduction du texte Hébreu ; mais comme il s'agit ici seulement de prouver qu'on avoit alors idée de la vertu des plantes, il importe peu d'approfondir l'espéce de plante que Moïse a voulu désigner.

On peut consulter sur ce passage le Commentaire du P. Calmet, & Matth. Hillerus, *Hierophyticon* Trajecti ad Rhen. 1725. *in*-4°. Cet Auteur Part. 1. c. 27. prétend que le terme Hébreu *Dudaïm* signifie des *cerises*. Je ne suis nullement de son opinion. Je serois plutôt porté à croire que ce sont des *truffes*. Cette plante a été fort connue des anciens. Voy. l'Hist. de la Médec. 3e Part. L. 2. c. 2.

& auſſi ancien, du progrès que la Botanique avoit fait dans certains pays. Moïſe nous apprend que dès le tems de Jacob, les Egyptiens étoient dans l'uſage d'embaumer les corps. Ce fait eſt plus que ſuffiſant pour prouver que ces peuples avoient fait des progrès aſſez rapides dans la connoiſſance de la propriété des Simples.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'Ecriture dit que Jacob étant mort, Joſeph le fit embaumer. Il eſt vrai que l'Hiſtorien ſacré n'eſt entré dans aucun détail ſur cette opération; mais on peut y ſuppléer par le moyen des Auteurs prophanes. Ils diſent qu'il entroit beaucoup d'aromates, de parfums & de compoſitions différentes dans les embaumemens, ſans parler de pluſieurs autres préparations, qui ſuppoſent néceſſairement des recherches & des attentions (*a*). Auſſi l'Ecriture marque-t-elle quon employa quarante jours pour embaumer Jacob (*b*). Les Egyptiens avoient donc re-

(*a*) Hérod. l. 2. n. 86, 87. = Diod. l. 1. p. 102.

C'étoit à cet uſage ſans doute qu'étoit deſtinée en partie cette quantité d'aromates, de réſine & de mirrhe, dont étoient chargés les chameaux que les marchands Iſmaëlites, auxquels Joſeph fut vendu, conduiſoient en Egypte. Gen. c. 37. vs. 25.

(*b*) Gen. c. 50. vs. 3.

Il paroît que par la ſuite on y mit encore plus de tems

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

reconnu dès lors que cet eſpace de tems étoit néceſſaire pour donner aux corps les préparations propres à les deſſécher, & à les garantir de la corruption (1).

Il paroît au ſurplus qu'on ne poſſédoit alors ce ſecret qu'en Egypte. L'Ecriture, en rapportant la mort de Sara, d'Abraham, de Rachel & d'Iſaac, dit ſimplement qu'ils furent enſevelis. Dans toutes ces occaſions il n'eſt point queſtion d'embaumemens. Elle n'en parle qu'au ſujet de la mort de Jacob & de Joſeph, & c'eſt parceque ces deux Patriarches finirent leurs jours en Egypte. Cette ſcience ſemble donc avoir été particuliere aux Egyptiens. Il n'eſt pas difficile de faire ſentir par quels motifs ces peuples s'étoient étudiés de bonne heure à connoître les ſecrets propres à préſerver les corps de la corruption. La politique & la religion en étoient le fondement. J'ai parlé du premier de ces motifs dans l'article du Gouvernement (*a*). Je vais maintenant faire voir

tems. Hérodote, dit que cette opération duroit 70. jours, l. 2. n. 86.

Diodore dit ſimplement qu'on y mettoit plus de 30 jours, l. 1. p. 102.

(1) On n'eſt point aſſuré de l'eſpéce de compoſition dont uſoient les Egyptiens pour embaumer les corps. Voyez les Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1750. Hiſt. p. 53.

(*a*) *Suprà*, Liv. I. Art. IV. p. 49.

voir en quoi la religion influoit dans cette pratique.

Les Egyptiens étoient persuadés de l'immortalité de l'ame ; vérité sublime qu'ils défiguroient néanmoins par la doctrine de la métempsycose, croyant que quand l'ame se séparoit d'avec le corps, elle entroit d'abord dans celui de quelque animal, d'où après un long circuit qui duroit trois mille ans, elle revenoit dans un corps humain (*a*); mais les Egyptiens s'imaginoient en même tems que tant que le corps de l'homme subsistoit sans corruption, l'ame y demeuroit attachée (*b*). Cette opinion leur avoit donc fait étudier soigneusement l'art de prévenir toutes les causes qui auroient pû occasionner la destruction des cadavres. Les précautions qu'ils prenoient avoient pour but d'empêcher la transmigration de leurs ames en différens corps d'animaux. Ils cherchoient à fixer la durée du corps humain, en détruisant tout ce qui pouvoit en occasionner le dépérissement (1); & il faut convenir qu'ils ont possédé le secret des embaumemens d'une maniere su-

(*a*) Hérod. l. 2. n. 123.
(*b*) Servius, ad Æneid. l. 3. v. 67.
(1) Nous aurons occasion de parler encore de cette opinion dans la 3e Part. de cet Ouvrage, à l'article des Pyramides.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

supérieure à toutes celles que nous connoissons. Car le talent des Egyptiens ne se bornoit pas à préserver les cadavres de la pourriture pendant quelques années seulement; ils étoient parvenus, si l'on peut dire, au point de les éterniser. Les momies qu'on apporte d'Egypte, en sont une preuve authentique.

Nous bornerons à ce court exposé ce que nous avons à dire de la Botanique pour ce moment. Nous ne sçavons point quelles ont été les premieres plantes dont les hommes ont fait usage. Il est certain que dans les commencemens on s'est borné aux Simples qui se trouvent répandues dans chaque pays. On profitoit des secours que la Providence a fait naître dans tous les climats (1). Par la suite des tems le commerce ayant ouvert l'entrée des diverses régions de cet univers, on a fait usage de toutes les especes de plantes salutaires qu'elles peuvent produire; mais ces remedes étran-

(1) Les Botanistes prouvent que Dieu a fait naître dans chaque païs, les plantes les plus nécessaires aux hommes & aux animaux de ce même païs. Voy. Mém. de Trév. Janv. 1702. p. 160. = Theolog. Physiq. l. 10. p. 594, 595.

Solenander a été jusqu'à dire, que par les plantes qui se trouvent le plus communément dans un lieu, on peut conjecturer presque avec certitude, quelles sont les maladies qui y régnent le plus ordinairement. *Ibid.* not. 25.

trangers n'ont été connus qu'assez tard; le commerce & la relation des différens peuples les uns avec les autres ayant eu fort peu d'étendue dans les premiers tems.



ARTICLE QUATRIEME.

Pharmacie.

DANS le nombre des remedes dont la Médecine fait usage, il y en a peu qui n'aient besoin de quelque préparation. La nature nous les présente, mais il faut que l'art supplée à ce qui peut leur manquer. La Pharmacie est absolument nécessaire pour la préparation, le mêlange & la dose des médicamens. C'est en développant leurs différentes qualités, ou même en corrigeant ce que souvent ils peuvent avoir de nuisible, qu'ils acquierent des propriétés dont on n'est redevable qu'à l'art de les employer.

Les remedes sont simples ou composés. On appelle remedes simples ceux qui naissent d'eux-mêmes & par le seul bienfait de la nature. Les remedes composés sont ceux qui dépendent de l'art,

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

l'art, & qui consistent dans le mêlange de plusieurs remedes simples. On en distingue de trois différentes especes, qu'on a rangés sous trois classes ou trois familles. Les animaux, les végétaux & les minéraux sont la matiere sur laquelle la Pharmacie fonde ses opérations. Elle apprend à préparer ces trois sortes de sujets, & à en tirer tout ce qui peut être utile pour l'usage de la Médecine. Il n'y a que l'expérience, mais l'expérience d'une longue suite de siécles, qui ait pû instruire les hommes des secrets d'un art si utile & si nécessaire.

C'est une opinion également contraire à l'histoire & à la raison, que de faire remonter aux siécles dont nous parlons maintenant, l'origine des préparations médecinales, dûes à la Chymie. Ceux qui pratiquoient la Médecine dans les commencemens, ne l'exerçoient point avec cet appareil de connoissances dont les Modernes l'ont enrichie. Ils ignoroient l'usage que l'on peut faire des métaux & des minéraux, pour la guérison des maladies. On peut assurer qu'ils ne préparoient artificiellement aucun médicament. Il est certain que même dans des tems bien postérieurs à ceux dont il s'agit présentement, les Médecins n'avoient aucune connoissance de

la diſtillation. On n'en voit nulles traces dans les écrits des Grecs (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

La trituration, la décoction, l'infuſion, l'expreſſipn des ſucs, & même la ſimple lotion, auront été originairement & pendant bien des ſiécles les ſeules préparations qu'on aura données aux médicamens. La plus grande partie, & l'on peut dire preſque la totalité des remedes uſités alors, conſiſtoient dans les plantes, les bois, les écorces & les racines. Les moyens que nous venons d'indiquer ſuffiſoient pour leur donner une préparation convenable.

Il s'eſt trouvé cependant des Auteurs modernes, qui prévenus à l'excès en faveur d'un art qui avoit fait le principal objet de leurs études, ont voulu trouver dans l'enfance du monde, l'origine & les traces de la Chymie médecinale (*b*). Ils en font honneur aux Egyptiens; mais ce ſentiment n'eſt fondé ſur aucune preuve. Je ne trouve rien dans les écrits des anciens qui puiſſe l'autoriſer. Hérodote, Platon, Ariſtote, Diodore, Pline, Clement d'Alexandrie, &c, qui ont traité dans un grand détail, des ſciences cultivées autrefois en Egypte, ne font

(*a*) Voy. l'Hiſt. de la Médecine par Daniel le Clerc, 3e Part. l. 2. c. 2 p. 91, 92.

(*b*) Borrichius, Kircher, Tollius & *plures alii.*

font aucune mention de la Chymie médecinale. Elle a été également inconnue aux Grecs, & en général à tous les peuples de l'antiquité. C'est une science absolument moderne, qui doit sa premiere & principale origine aux Arabes.



CHAPITRE SECOND.

Mathématiques.

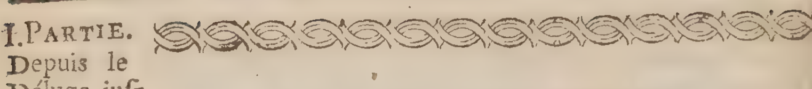
IL N'EST pas difficile de déterminer quelles ont été les premieres sciences auxquelles les hommes se sont appliqués; mais il est impossible de rien décider sur l'ordre dans lequel elles ont paru. Presque toutes les sciences sont également bien fondées à se disputer le droit d'aînesse. Si nous avons donné le pas à la Médecine, c'est l'importance de son objet qui nous y a déterminés, plutôt que toute autre considération: car si l'on consulte les annales du monde, on y verra que les sciences comprises sous le nom de Mathématiques, sont d'une datte pour le moins aussi ancienne. On ne doit pas en être surpris. Les Mathématiques sont intimement liées avec des objets qui nous touchent d'aussi près que ceux auxquels la Médecine doit sa

sa naissance. La plus légere attention suffit pour s'en convaincre. La société ne pourroit subsister sans le secours des Mathématiques. Quel est l'art qui puisse se passer de la Mécanique? L'Agriculture & la Navigation ne dépendent elles pas absolument des observations célestes? Mais l'Astronomie & la Mécanique existeroient-elles sans l'Arithmétique & la Géométrie? Les pratiques qui ont donné naissance aux Mathématiques, sont donc presque de la même datte que le tems où les sociétés ont commencé à se former. Il y a même lieu de croire que ces sciences ont été réduites en art avant la Médecine. Les principes en sont beaucoup plus simples & beaucoup plus sensibles. Il est vrai que les besoins des hommes ayant été d'abord peu étendus, les Mathématiques auront été très-imparfaites & très-bornées dans les premiers tems.

I. PARTIE. Depuis le Deluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'Arithmétique, l'Astronomie, la Géométrie & la Mécanique, ont entre elles un rapport si intime, elles ont un besoin si indispensable des lumieres mutuelles qu'elles se procurent, que leur origine doit être rapportée à peu-près aux mêmes siécles. On doit présumer cependant que l'Arithmétique a précédé les trois autres, qui ne peuvent se passer de son secours. C'est pourquoi nous la placerons la premiere.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.



ARTICLE PREMIER.

Arithmétique.

LA THÉORIE de l'Arithmétique n'aura vraisemblablement été approfondie que fort tard; mais la pratique des premieres opérations de cette science, se perd certainement dans l'antiquité la plus reculée. Aussitôt que les peuples se seront soumis à une forme de gouvernement réglé & politique, l'Arithmétique leur aura été nécessaire. l'institution du droit de *Propriété* est aussi ancienne que l'origine des sociétés: dès qu'on eût établi le partage des domaines, & la distinction du *Tien* & du *Mien*, on eut également besoin de sçavoir compter, péser & mesurer. L'Arithmétique par conséquent devint nécessaire, tant par rapport à elle-même, que par rapport à la Géométrie, à la Mécanique & à l'Astronomie, dont l'existence tient essentiellement à l'art de calculer. On ne peut donc pas douter que la partie pratique de cette science ne soit très-ancienne.

Les motifs qui ont dû concourir au progrès de l'Arithmétique, sont si éten-dus

dus & si sensibles, qu'il seroit inutile d'y insister. On doit attribuer les premieres découvertes dans la science des nombres, aux sociétés qui en ont eu le plus de besoin. Les nations qui ont formé de bonne heure de Grands Empires; celles qui se sont adonnées bientôt au commerce & à la navigation, se sont trouvées les premieres dans la nécessité de faire un usage fréquent du calcul. Les personnes à qui dans ces Etats on avoit confié l'administration des finances, se trouvoient chargées d'un grand détail. L'étendue de leur administration leur aura fait chercher promptement les moyens d'abréger & de perfectionner les opérations qu'il y avoit à faire journellement. C'est donc chez les peuples dont je viens de parler, qu'on a dû faire les premieres recherches sur l'art du calcul.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'Histoire est parfaitement d'accord avec ce que j'avance: elle nous apprend que l'Arithmétique a pris naissance chez les Egyptiens & chez les Phéniciens (*a*): c'est-à-dire, que ces deux peuples ont porté

(*a*) Plat. in. Phœdr. p. 1240. A. = Strabo l. 17. p. 1136. B. = Diog. Laert. in. procem. Segm. 11. p. 8. = Jambl. de vita Pythag. c. 29. p. 135. = Porphyr. ibid. p. 8. & 9. = Julian. *apud* Cyrill. l. 5.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

porté les premiers à un certain degré de justesse, la pratique d'assembler des nombres, & de les calculer.

Les Egyptiens doivent avoir été de tout tems grands Arithméticiens. Ils avoient un besoin essentiel de la science des nombres, pour mettre de l'ordre dans les finances & dans la police de leur Etat. D'ailleurs ils se sont adonnés à l'étude de l'Astronomie & de la Géométrie, aussi anciennement & peut-être plus assiduement qu'aucune autre nation de l'antiquité. Ces motifs sont plus que suffisans pour rendre raison des progrès rapides que ces peuples avoient faits dans la pratique des calculs. Ce fut en Egypte que Pythagore alla puiser les theories qu'il a débitées sur la nature & les propriétés des nombres.

A l'egard des Phéniciens, il n'est pas surprenant que cette nation se soit distinguée de bonne heure dans l'art de calculer. Ces peuples ont dû nécessairement être bientôt versés dans les opérations arithmétiques: adonnés au commerce presque dès l'origine du monde, l'Arithmétique a été de toutes les sciences, celle à laquelle ils ont dû s'appliquer le plus particuliérement. Ils auront donc été des premiers à faire quelques découvertes dans l'art de compter, soit pour faciliter, soit pour perfectionner l'usage des calculs. L'histoire ancienne l'attes-

l'atteſte. L'antiquité attribuoit aux Phéniciens l'invention de l'art de dreſſer des comptes (*a*). On leur donnoit encore le mérite d'avoir trouvé les premiers la maniere de tenir les regiſtres, & tout ce qui regarde la factorerie. J'en parlerai plus particuliérement à l'article du commerce.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Nous mettons auſſi les Babyloniens au rang des peuples qui ont dû s'adonner des premiers à la ſcience des nombres. Il eſt vrai que l'hiſtoire n'en dit rien; mais on doit le préſumer par les mêmes motifs qui nous ont fait juger que les Egyptiens avoient dû s'exercer de bonne heure ſur les nombres. La Monarchie des Babyloniens étoit dès les premiers tems auſſi puiſſante que celle des Egyptiens. Elle étoit même plus ancienne. L'étude de l'Aſtronomie a été commune à ces deux peuples; ils ont également paſſé dans l'antiquité pour s'y être appliqués avant aucune autre nation. On ne haſardera donc rien en mettant les Babyloniens au nombre des peuples qui ont dû perfectionner des premiers la théorie & la pratique des calculs.

S'il étoit néceſſaire de confirmer par l'exemple de toutes les nations connues, ce

(*a*) Strabo l. 17. p. 1136. B.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ce que j'ai dit sur les peuples qui les premiers ont dû perfectionner l'Arithmétique, l'histoire nous en fourniroit bien des preuves. Les Chinois, dès les tems les plus réculés, avoient des connoissances assez étendues de l'art de compter (b).

Il paroît aussi que les Péruviens avoient fait d'assez grands progrès en matiere de calculs (a). On peut joindre aux habitans du Pérou les Mexicains (b). Ils composoient avec les Péruviens les deux seules Monarchies qu'on ait trouvées dans l'Amérique. Ces peuples avoient une forme de gouvernement réglé & politique. C'est par cette raison qu'ils avoient fait dans les arts & dans les sciences des progrès assez considérables.

Un plus grand nombre d'exemples seroit superflu. Il n'y a point de nation policée qui n'ait eu quelque teinture & quelque usage de l'Arithmétique; mais nous voyons que ces connoissances ne se sont dévelopées que dans les grands Empires, ou chez les nations qui se sont livrées à un commerce étendu. Les peuples au contraire qui n'ont point formé de grands Empires, & ceux qui ont négligé le trafic, n'ont fait que peu ou point

(b) Hist. de la Chine par le P. Martini, l. 1. p. 38.
(a) Hist. des Incas, t. 2. p. 53.
(b) Acosta Hist. nat. des Ind. Occid. l. 6. c. 2-4-7.

point de progrès dans l'art des calculs. N'ayant presque rien à compter, il n'étoit pas possible que leur Arithmétique se perfectionnât, & c'est ce que l'histoire nous apprend.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Platon fait dire à un Sophiste, au sujet des Lacédemoniens, qu'à peine sçavoient-ils compter (*c*). Cela veut dire que ces peuples, qui, suivant la remarque de Platon, étoient très-ignorans en Astronomie & en Géométrie, n'avoient fait aucun progrès dans l'Arithmétique. On n'en sera point étonné si l'on réfléchit sur la nature du gouvernement de Lacédémone.

Strabon rapporte que les peuples d'Albanie (1) n'avoient jamais sçû compter au-delà de cent (*d*). Il nous en fait sentir tout de suite la raison, en disant qu'ils ne faisoient nul commerce (*e*): aussi n'avoient-ils aucun usage des poids & des mesures (*f*).

L'état dans lequel on a trouvé plusieurs nations, découvertes depuis quelques siécles, est une preuve convaincante de ce que nous venons d'avancer. L'Arithméti-

(*c*) Plato, in Hipp. Maj. p. 1248. A.
(1) Ce païs est aujourd'hui, pour la plus grande partie, compris sous le nom de *Daghestan*.
(*d*) L. 11. p. 767.
(*e*) Ibid.
(*f*) Ibid.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

métique de la plupart des peuples de l'Amérique, n'est pas fort chargée, & ne s'étend pas loin (g). C'est par cette raison que lorsqu'ils veulent désigner une grande quantité, ils ne sçavent rien de mieux, que de prendre un monceau de sable, ou de montrer une poignée de leurs cheveux (h). Quelques uns même sont encore aujourd'hui dans une disette d'expressions qui ne se comprend que difficilement. Un Voyageur moderne parle d'un peuple de l'Amérique Méridionale, qui n'a point de mot particulier pour exprimer les nombres composés de plus de trois unités (a). Il ajoute que ce

(g) Journ. des Sçav. ann. 1666. Avril, p. 99. = Voyage de Wafer, p. 245 & 248. = Hist. nat. de l'Islande, t. 2. p. 222. = Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 351. = Lettr. Edif. t. 23. p. 314.

(h) Lettr. Edif. t. 1. p. 124. = Journal du Voyage dans la Guyane par les PP. Grillet & Bechamel Jesuites, p. 95. = Voy. Dampier, t. 4. p. 245, 246.

(a) M. de la Condamine Relat. de la Riviere des Amazones, p. 67.

M. de la Condamine dit simplement que les *Yaméos*, c'est le nom de cette nation, ne peuvent compter que jusqu'a *trois* : j'ai crû que cette expression avoit besoin de quelque éclaircissement. Il y aura, si l'on veut, des peuples qui manquent de nom particulier pour exprimer les nombres plus grands que *trois*, encore cela n'est-il pas fort facile a croire ; mais qu'il y ait des hommes qui ne puissent pas compter au moins jusqu'a *dix*, & assembler autant d'unités qu'ils ont de doigts, c'est ce qui me paroît tout-à-fait inconcevable.

ce n'est pas la seule nation Indienne qui soit dans ce cas.

S'il est aisé d'assigner les contrées où l'Arithmétique a dû prendre naissance & se perfectionner, il n'est pas aussi facile d'exposer l'origine & les progrès des différentes opérations de cette science. L'histoire ne nous en a conservé aucun monument. On ne peut proposer que quelques conjectures sur la maniere dont les hommes firent originairement usage de la connoissance des nombres, par rapport aux différens besoins de la vie civile.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On

ble. Il se peut faire que les *Yaméos* n'aient point de mot particulier pour exprimer le nombre *cinq*, mais ils y suppléent sans doute, en disant dans leur langue les mots équivalens à ceux-ci *trois* & *deux*. Aussi l'Auteur de qui nous tenons ce fait, après avoir dit qu'à l'égard de l'Arithmétique, la langue Brasilienne est aussi pauvre que celles des *Yaméos*, ajoute que les peuples à qui elle est naturelle, empruntent le secours de la langue Portugaise pour compter au-delà de *trois*: ce qu'ils ne feroient pas, sans doute, s'ils n'avoient aucune idée des nombres qui surpassent *trois unités*. Je crois qu'on peut porter le même jugement des *Yaméos*, d'autant plus qu'il seroit bien étrange, que des gens qui n'auroient aucune notion des assemblages d'unités plus grands que *trois*, eussent choisi pour exprimer un nombre aussi simple, une expression qui devoit leur faire naître l'idée du nombre *neuf*, par celui des syllabes qui la composent. *Poettarrarorincourac*, est le mot qui dans la langue des *Yaméos*, désigne le nombre *trois*.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On ne doit pas faire plus de comparaison entre l'Arithmétique, dans l'état où elle est présentement, & l'Arithmétique des premiers tems, qu'entre les palais de nos Monarques, & les cabanes que les premiers hommes construisirent pour se défendre des injures de l'air. La pratique du calcul ne laisse aujourd'hui rien à désirer du côté du nombre & de la facilité des secours qu'elle procure à la société; la théorie de cette science est montée à un degré d'élévation, qui semble être le plus haut terme auquel l'esprit humain puisse jamais se flatter de parvenir.

L'Arithmétique moderne ne peut donc servir à nous donner une juste idée de celle des siécles que nous parcourons maintenant, qu'autant que par une analyse exacte, nous réduirons cette science à ses premiers élemens. C'est le seul moyen de découvrir les opérations, qui relativement à leur simplicité, ont dû se présenter les premieres aux recherches de l'esprit humain.

Cette analyse n'est pas, à beaucoup près, aussi difficile qu'on seroit d'abord tenté de le croire. Si l'on veut examiner avec attention le principe d'où partent les spéculations les plus relevées de notre Arithmétique, & ses pratiques les plus ingénieuses, on trouvera que dans cette science tout se rapporte à deux

deux opérations très-ſimples : l'Addition & la Souſtraction. La Multiplication en effet, n'eſt qu'une addition de nombres égaux, & la compoſition des puiſſances ſe réduit à la multiplication d'un même nombre par lui-même, plus ou moins réitérée. La Diviſion & l'extraction des racines ont de pareils rapports avec la ſouſtraction. Il ſeroit inutile d'entrer dans un plus grand détail. C'eſt donc dans l'addition & la ſouſtraction qu'il faut chercher l'origine de l'Arithmétique proprement dite, c'eſt-à-dire, l'art d'opérer ſur les nombres.

L'addition & la ſouſtraction ſuppoſent la Numération, que quelques perſonnes ont regardée mal-à-propos, comme faiſant elle-même une opération. La numération, à parler exactement, n'eſt que la ſource commune qui fournit à l'Arithmétique la matiere ſur laquelle elle exerce toutes ſes opérations. Nombrer, en effet, n'eſt autre choſe que ſe former l'idée des différens aſſemblages d'unités, & aſſigner un nom à chacun de ces aſſemblages. C'eſt le premier pas de l'eſprit humain par rapport à la ſcience des nombres.

Chaque objet particulier préſente à l'eſprit l'idée de l'unité, & chaque aſſemblage d'objets ou d'unités, fait naître naturellement l'idée d'un nombre, ou d'une quantité d'unités plus ou moins gran-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

grande. Quelque grossiers qu'aient pû devenir la plupart des hommes après la confusion des langues & la dispersion des familles, ils ne le seront cependant jamais devenus au point de ne pas discerner les objets qui les environnoient. Les idées distinctes des nombres simples n'ont jamais pû se perdre, & il n'y a point eu de peuples assez stupides pour ne pas appercevoir les rapports de conformité qui se trouvoient entre leurs mains, leurs pieds, leurs doigts, &c. Il en faut dire autant de l'idée générale des nombres ou de la quantité. Les notions fondamentales de l'Arithmétique auront donc été incontestablement familieres aux siécles même les plus grossiers.

Il me paroît également certain que les nations même les plus bornées & les plus abruties, ont toujours eu des mots pour exprimer ces premieres notions. Ainsi dans tous les tems & dans tous les lieux, les peuples auront eu quelque connoissance de l'Arithmétique, relativement à leurs besoins & à leurs occupations.

C'est par la Numération pratique, que vraisemblablement l'Arithmétique aura pris naissance. J'appelle numération pratique, l'art de déterminer le nombre de plusieurs objets, de compter, par exemple, de combien de têtes est composé un troupeau, combien il

il y a d'arbres dans un champ, &c. Pour peu qu'un pareil assemblage contienne un certain amas d'unités, nous ne pouvons en embrasser exactement la totalité d'un seul coup d'œil. Les sens ne présentent alors qu'une idée confuse de multitude & de quantité. Pour déterminer cette idée, & la fixer à un nombre plutôt qu'à un autre, il faut, après avoir examiné les objets les uns après les autres, faire usage du raisonnement, & emprunter le secours de la mémoire. Ces facultés sont si imparfaites dans la plupart des hommes, que pour les aider, on est nécessairement obligé d'avoir recours à des signes extérieurs & sensibles. Les hommes auront donc été forcés de s'en procurer de fort bonne heure. On peut dire que l'institution des signes est arbitraire; mais en même tems on conviendra qu'il y en a de plus naturels & de plus commodes les uns que les autres. Par conséquent il y a au moins des raisons de convenance, qui doivent en conduire & en éclairer le choix.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

La nature nous a pourvus d'une espece d'instrument Arithmétique, dont l'usage est plus étendu qu'on ne le pense ordinairement: ce sont nos doigts (1).

Tout

(1) On peut voir dans l'Arithmétique démontrée de M. Crousaz, une maniere fort ingénieuse,

de

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Tout nous porte à croire que ce fut le premier moyen dont les hommes se servirent pour la pratique de la numération. Dans Homere, on voit Protée compter cinq à cinq, c'est-à-dire, par ses doigts, les veaux marins dont il étoit le conducteur (*a*). Plusieurs nations de l'Amérique n'employent point encore aujourd'hui d'autre secours pour les calculs qu'elles ont à faire (*b*). Il en aura été vraisemblablement de même dans les premiers tems. Le concert de toutes les nations policées à compter par dixaines, dixaines de dixaines, ou *centaines*, dixaines de centaines, ou *mille*, & ainsi de suite, de maniere que la numeration recommence toujours de dix en dix: ce concert, dis-je, forme en faveur de ce que j'avance, une preuve

de multiplier, les uns par les autres, tous les nombres qui ne passent pas *neuf*, avec le secours des doigts, qui tiennent lieu alors de ce qu'on appelle communément la *Table* de Pythagore.

(*a*) Odyss. l. 4. v. 412.

Homere se sert dans ce passage, du mot Πεμπάζειν, qui suivant son étymologie signifie *assembler* par cinq, ou cinq a cinq. Plutarque & plusieurs Lexicographes, nous apprennent que dans l'origine de la langue Grecque, il n'y avoit point d'autre terme pour signifier *compter*, *calculer*. Ce mot vouloit dire alors ce qu'on a exprimé depuis par le terme Ἀριθμεῖν.

(*b*) Voyage de Dampier, t. 4. p. 140.

ve des plus fortes. On ne voit point en effet, de raiſon de préférence en faveur du nombre décimal, pour en faire le terme de la numération, ſi ce n'eſt l'uſage primordial de compter par les doigts, qui ſont au nombre de dix (1).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il eſt donc plus que vraiſemblable que les premiers hommes auront compté par leurs

(1) Ce que j'avance eſt facile à prouver. Si la numération, par exemple, ſe répétoit de cinq en cinq, au lieu de la commencer comme nous faiſons de dix en dix, la multiplication deviendroit bien plus aiſée. En effet toute la difficulté de cette opération ne conſiſte que dans celle de former de mémoire le produit des nombres moindres, que celui qui fait le terme de la numération. Or il n'eſt perſonne qui ne ſache que quatre fois quatre font ſeize. Ce qui forme le cas le plus difficile de l'Arithmétique Penténaire dont je parle, au lieu que bien des gens à qui on demanderoit combien font ſept fois neuf, ſeroient embarraſſés à trouver que ſept fois neuf font ſoixante-trois. Je pourrois faire pluſieurs autres ſuppoſitions qui ne me ſeroient pas moins favorables. L'Arithmétique Binaire de M. de Leibnitz, ne laiſſe, à ce que je penſe, rien à déſirer ſur ce ſujet.

Ariſtote Problem. ſect. 15. t. 2. p. 752. nous apprend que de ſon tems il y avoit encore dans la Thrace une nation qui ne connoiſſoit point d'autre Arithmétique que la Quaternaire. La raiſon qu'il apporte de cet uſage particulier à cette nation, confirme encore ce que je viens d'avancer. *Ces Peuples*, dit-il, *ont la mémoire auſſi bornée que des enfans.* On ſent aſſez que des gens de cette eſpéce euſſent été bien embarraſſés, s'il leur eût fallu retenir par cœur la *Table* de Pythagore.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

leurs doigts, tout ce qui n'en excédoit pas le nombre. Au-delà de la dixaine ils auront rémarqué le nombre de fois qu'ils étoient obligés de recommencer la numération décimale, pour épuiser les objets de leurs calculs, outre l'excédent qui restoit lorsque le total ne faisoit pas un nombre exact de dixaines. Comme les doigts ne pouvoient leur servir qu'à fixer la somme de cet excédent ou des unités, il leur falloit quelque autre signe qui fixât le nombre des dixaines. Ils furent obligés, quand ce nombre se trouva trop grand, pour que la mémoire le pût retenir facilement, de chercher de nouveaux secours. La nature leur en offroit plusieurs: les petits cailloux, les grains de sable, de blé, les noyaux, pouvoient leur servir également à cette opération. C'est ainsi qu'en usent encore aujourd'hui plusieurs nations sauvages de l'un & de l'autre continent (*a*). Nous trouvons aussi des vestiges de ces pratiques originaires chez les peuples les plus anciens (*b*).

Ce

(*a*) Voyage de Dampier, t. 4. p. 246. = Mœurs des Sauvag. t. 1. p. 517.

(*b*) Voy. Hérod. l. 2. n. 36.

Il y a grande apparence qu'originairement les petites pierres furent ce dont on fit le plus généralement usage, pour les opérations arithmétiques. Le mot

Ce que je viens de dire ſur l'origine de la Numération pratique, ſuffit, je crois, pour faire imaginer de quelle maniere on pût la perfectionner. Il eſt facile de concevoir comment avec les doigts, & de petites pierres, on parvint bientôt à faire des calculs aſſez étendus. Il ne faut pour cela que ſuivre les ouvertures que j'ai données, & étendre le plan que j'ai tracé. Si l'on demande, par exemple, comment faiſoient les premiers Arithméticiens, lorſqu'ils avoient à compter un aſſemblage d'objets aſſez nombreux pour les obliger de recommencer pluſieurs fois la numération décimale, je réponds que vraiſemblablement l'habitude qu'ils avoient priſe de marquer chaque dixaine d'unités par un ſeul ſigne, les porta naturellement à exprimer auſſi chaque dixaine de dixaine, ou chaque *centaine*, par un ſeul & même ſymbole. Suppoſons que nos Arithméticiens aient pris des pierres blanches pour déſigner les dixaines, des cailloux d'une couleur différente leur

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

mot de *calcul* que nous avons emprunté des Romains, a vraiſemblablement rapport à l'ancienne pratique d'employer de petits cailloux dans les opérations un peu compoſées. Il en eſt de même en Grec ou le mot ψηφίζω, venant de la racine ψῆφος *petite pierre* ou *caillou*, ſignifie entre autres choſes, *calculer*.

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

leur fourniront un moyen aisé pour représenter les centaines. Après cette découverte il ne fut pas difficile d'imaginer des symboles pour désigner les dixaines de centaines, ou les *mille*, &c.

Les premiers peuples pûrent encore, au lieu de distinguer les dixaines, des centaines, par la couleur de leurs symboles, employer toujours les mêmes, en observant seulement de les placer, les uns à l'égard des autres, dans un ordre qui en déterminât la valeur relative, comme nous faisons par rapport à nos chiffres, qui sous une même figure, ont cependant différentes valeurs, suivant le rang qu'ils tiennent & la place qu'ils occupent. C'est ainsi que les peuples ont pû se procurer bientôt les moyens de porter la pratique de la numération au-delà même des bornes que pouvoit exiger le genre de vie qu'ils menoient.

L'invention des méthodes, dont je viens de parler, dût naturellement conduire à celle de l'addition. Dès qu'on sçut nombrer avec facilité un assemblage d'objets, quelque considérable qu'il pût être, il ne fallut pas un grand effort pour en nombrer plusieurs ensemble, c'est-à-dire, pour en faire l'addition. Il n'étoit question que de rapprocher les uns des autres les symboles numériques, de façon qu'on eût tout à la fois sous les yeux leurs *unités*, leurs *dixaines* & leur

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

leur *centaines*, &c. Il ne s'agissoit ensuite que de réduire ces différens symboles en un seul. L'art d'opérer cette réduction ne se sera pas fait chercher bien long-tems. Pour y parvenir, il ne fallut que sommer à part les *unités*, puis les *dixaines*, les *centaines*, &c, & former le symbole de chacune de ces sommes, à mesure qu'on les trouvoit : faire, en un mot, par parties ce que le peu d'étendue de l'esprit humain ne permet pas de faire tout d'un coup.

S'il fut facile de passer, comme on vient de le voir, de la pratique de la numération à celle de l'addition, il le fut encore bien davantage de trouver l'art de multiplier un nombre par un autre. Il y a tout lieu de croire qu'on fit d'abord la multiplication par le moyen de l'addition. La marche de l'esprit humain est naturellement assez lente. Ce n'est qu'avec bien de la peine & après beaucoup de tems, qu'il parvient à franchir les milieux qui séparent ses connoissances, quelque analogie qu'elles aient entre elles. Dans l'origine la multiplication & l'addition ne faisoient donc vraisemblablement qu'une seule & même opération. Vouloit-on, par exemple, multiplier 12 par 4, on formoit quatre fois le symbole de 12, & on réduisoit ces quatre symboles à un seul, suivant les régles que nous venons d'établir.

Mais

I. PARTIE
Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Mais cette maniere de procéder à la multiplication par voie d'addition, devenoit fort embarraſſante & exceſſivement longue, dès que l'un & l'autre des nombres qu'il falloit multiplier l'un par l'autre, étoit un peu conſidérable. S'il étoit queſtion de multiplier ſeulement 15 par 13, il falloit poſer treize fois le ſymbole de 15, & ſommer ces treize ſymboles. Ceux qui ſe trouverent les plus exercés dans l'uſage du calcul, dûrent bientôt s'appercevoir qu'on pouvoit abréger ce procédé, en formant trois fois ſeulement le ſymbole de 15, & une fois celui de 150, c'eſt-à-dire, le ſymbole du produit de 15 par 10, & prendre enſuite la ſomme de ces ſymboles. Tel aura été probablement le premier pas de l'eſprit humain vers la multiplication proprement dite, c'eſt-à-dire, vers l'art de faire l'addition d'une maniere facile & prompte, lorſqu'il s'agiſſoit de ſommer des nombres égaux. Cette opération cependant ne pût atteindre un certain degré de facilité, que quand la pratique du calcul fut devenue aſſez familiere, pour que ceux qui en faiſoient uſage, contractaſſent l'habitude de former de mémoire les produits de tous les nombres qui contiennent moins de dix unités.

Le détail où je viens d'entrer ſur l'origine de la numération, de l'addition & de

de la multiplication, me dispense, je crois, d'exposer mes conjectures sur la maniere dont ces opérations ont pû enfanter la soustraction & la division. Je laisse au Lecteur le plaisir d'imaginer de lui-même quels furent les premiers moyens dont les hommes se servirent pour décomposer les nombres après avoir trouvé l'art de les unir, & de les assembler par la voie de l'addition & de la multiplication. De toutes les opérations simples de l'Arithmétique, la division est, sans contredit, la plus difficile. Elle n'aura donc été inventée que la derniere, & après que les peuples eurent formé des établissemens solides.

Je finis, en observant que, selon toutes les apparences, les premiers hommes n'étoient pas bien riches en expressions arithmétiques. Je ne crois pas qu'originairement on eût de mots particuliers pour désigner les nombres qui contenoient plus de dix unités. Vouloit-on, par exemple, énoncer le nombre 127? on disoit une dixaine de dixaines, deux dixaines & sept, ou plutôt sept, deux dixaines, & une dixaine de dixaine; car il est constant qu'anciennement on énonçoit les nombres d'une façon toute opposée à la nôtre. On commençoit toujours par l'expression de leurs unités, pour remonter à celle

de

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de leurs dixaines, puis à celle de leurs centaines, &c. Cet usage est clairement marqué dans le texte Hébreu de l'Ecriture, dans Hérodote (*a*), & même dans d'autres Auteurs encore plus récens. On y voit l'ancienne pratique d'exprimer les nombres, en commençant toujours par les quantités les plus simples, pratique fort analogue à la maniere de nombrer des premiers Arithméticiens. Peut-être même cette méthode est-elle plus conforme à la marche ordinaire de l'esprit humain, qui se porte naturellement du simple au composé.

Je ne sçais encore si on ne pourroit pas aller jusqu'à croire qu'originairement il n'y avoit point de mot propre & distinctif pour caractériser les nombres qui contenoient dix unités. La maniere dont plusieurs peuples énoncent encore à présent les nombres qui ont plus de cinq unités, paroît autoriser cette conjecture. La plupart des nations de l'Amérique comptent par cinq, & dans ces langues on n'a donné de nom qu'aux nombres qui contiennent deux unités. Si ces peuples veulent énoncer le nombre de trois, de quatre, de cinq, ils di-

(*a*) Voy. l. 7. n. 184, &c.

difent deux & un, deux & deux, deux, deux & un (a).

La liaifon métaphyfique qui fe trouve entre les différentes opérations de l'Arithmétique, établit entre elles une efpece de continuité qui m'a forcé de les faire naître fucceffivement les unes des autres. Je n'ai pas pû mettre d'intervalle fenfible & marqué entre la pratique de l'une de ces opérations, & l'invention de celle qui la fuit immédiatement. Mais dans tout ceci je n'ai prétendu fuivre qu'un ordre fyftématique. Je fuis bien éloigné de croire que la conftruction d'un édifice tel que celui dont je viens de tracer le plan, n'ait fouffert aucune interruption. J'ai dit ce qui m'a paru le plus vraifemblable, & j'ai confulté les lumieres de la raifon, au défaut de celles de l'hiftoire, qui nous manquent entiérement.

On ne peut cependant pas douter qu'une partie des opérations dont je viens de parler, n'aient été connues dès les fiécles que nous parcourons préfentement. L'ufage des poids & des balances remonte à la plus haute antiquité. L'Ecriture dit qu'Abraham acheta le champ où Sara fut enterrée, 400 fi-

(a) Lettr. Edif. t. 23. p. 318. = Voyage de J. de Lery, p. 307.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ſicles d'or, & qu'il les fit péſer à la vûe de tout le peuple (*a*). On ſe ſervoit donc alors dans le commerce de piéces de métal, dont la valeur étoit déterminée par le poids. Ce fait ne laiſſe aucun doute ſur les progrès qu'on avoit déja faits en Arithmétique. Sans cette ſcience, l'invention des poids & des balances n'eût été d'aucun ſecours. L'uſage de ces meſures exige des opérations numériques plus compoſées que la ſimple addition.

Après avoir parlé de l'origine & des premiers progrès de l'Arithmétique, il ne ſera pas, je crois, hors de propos de rechercher quels auront été les caracteres dont on aura fait uſage anciennement pour conſerver la mémoire & le réſultat des opérations arithmétiques.

L'invention des caracteres numériques doit être fort ancienne. En effet, les cailloux, les petites pierres, les grains de bled, &c, étoient bien un ſecours ſuffiſant pour faire les opérations arithmétiques, mais ils n'étoient point propres à en conſerver le réſultat. Le moindre événement ſuffiſoit pour déranger des ſignes auſſi mobiles que ceux dont je parle. On étoit donc expoſé à

(*a*) Gen. c. 23. vs. 16.

à perdre en un moment le fruit d'une longue & pénible application. Il étoit cependant d'une néceſſité abſolue, dans pluſieurs occaſions, de conſerver les résultats des opérations arithmétiques. Il fut par conſéquent néceſſaire d'inventer de bonne heure des ſignes qui puſſent ſervir à repréſenter les faits avec exactitude. L'écriture alphabétique n'eſt pas de la premiere antiquité (a); il a donc fallu y ſuppléer par quelque autre moyen. C'eſt ce qu'il s'agit d'examiner: commençons par les Egyptiens.

Il nous eſt reſté fort peu de lumieres dans les écrits des anciens ſur la maniere dont les Egyptiens faiſoient leurs opérations arithmétiques. Hérodote eſt le ſeul qui paroiſſe y avoir fait quelque attention. Cet Auteur dit que les Egyptiens ſe ſervoient de petites pierres, de même que les Grecs, avec cette différence cependant que ceux-ci plaçoient leurs jettons, s'il eſt permis d'employer ce terme, de la gauche à la droite, & que les Egyptiens au contraire les rangeoient de la droite à la gauche (b). Cette différence, pour le dire en paſſant, étoit une ſuite naturelle de la maniere dont ces peuples diſpoſoient les

(a) Voy. *ſuprà*, Liv. II. Chap. VI.
(b) Hérod. l. 2. n. 36.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

les caracteres de leur écriture. J'en ai parlé dans le Livre précédent (*a*).

Mais ce passage d'Hérodote ne fournit aucune lumiere sur la question qui nous occupe. Car, en premier lieu, cet Auteur ne nous apprend rien sur la forme des caracteres arithmétiques en usage chez les Egyptiens. Il ne parle d'ailleurs que de tems bien postérieurs à ceux que nous parcourons. Néanmoins on ne peut pas douter que les Egyptiens n'eussent imaginé des caracteres arithmétiques avant le tems où ils ont connu les caracteres alphabétiques. Tâchons, s'il est possible, de suppléer au silence des Historiens, par quelques conjectures fondées sur ce qui nous reste des anciens monumens de cette nation.

Les obélisques doivent incontestablement être mis au rang des plus anciens monumens élevés par les Egyptiens. On n'ignore pas que ces grandes aiguilles sont chargées de différentes figures qui nous paroissent extrêmement bizarres. Ces figures connues sous le nom d'hiéroglyphes, étoient l'ancienne écriture des Egyptiens (*b*). On sçait de plus, par les témoignages de Diodore, de Stra-

(*a*) Chap. VI. p. 171 & 172.
(*b*) Voy. *suprà*. Liv. II. Chap. VI.

Strabon & de Tacite, que les Souverains qui avoient fait élever des obélisques, avoient eu soin d'y faire marquer le poids de l'or & de l'argent, le nombre d'armes & de chevaux, la quantité d'yvoire, de parfums & de bled que chaque nation soumise à l'Egypte devoit payer (*a*). Il est donc certain que parmi les différentes figures qu'on voit sur ces monumens, il y en a quelques-unes destinées à exprimer des nombres. Il s'agit de décider quelles peuvent être ces marques, & de juger par-là quels étoient les symboles arithmétiques des Egyptiens, avant que ces peuples connussent les caracteres alphabétiques. Je vais exposer les conjectures qu'a proposées sur cette question, un des plus judicieux critiques de notre siécle.

Vers le haut de la plupart des obélisques, on remarque neuf lignes perpendiculaires accompagnées de quelques lignes horisontales posées au dessus. M. Bianchini conjecture que ces neuf lignes sont des caracteres numériques. Cette pensée lui est venue par la ressemblance qu'il a crû remarquer entre ces lignes & la disposition de celles qui servent de colonnes arithmétiques dans la table pu-

(*a*) Diod. l. 1. p. 67. = Strab. l. 17. p. 1171, A. = Tacit. ann. l. 2. n. 60.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

publiée par Velser, & dans celle que les Chinois attribuent à Lixéus. Il s'y est ensuite confirmé par les témoignages des Auteurs dont je viens de parler & par ceux d'Hermapion & d'Ammien Marcellin. Voici de quelle maniere M. Bianchini conçoit que les Egyptiens se servoient de ces lignes pour exprimer toutes sortes de nombres (a).

Depuis un jusqu'à neuf, dit-il, il n'y a point de difficulté qu'en mettant, par exemple, au-dessous de l'une des neuf lignes perpendiculaires, dont je viens de parler, une boule pour indiquer les tributs qui se payoient en or, cela ne pût signifier une quantité de livres relatives au rang qu'occupoit cette perpendiculaire, à compter de la droite à la gauche. Supposons que la boule fût au dessous de la cinquiéme ligne, cette marque désignoit cinq livres d'or; si la boule étoit sous la septiéme, elle en désignoit sept, &c. Quant aux nombres qui excedent les neuf unités, ils pouvoient être marqués par les lignes horisontales posées au dessus des perpendiculaires. Ces lignes horisontales déterminoient vraisemblablement les lignes perpendiculaires à signifier des dixaines, des centaines, des mil-

(a) La Istoria Univ. p. 106, &c. = Essai sur les Hierogl. des Egyptiens, p. 612. not. (d).

mille, &c, au lieu d'unités, ſelon qu'elles étoient ſurmontées d'une, de deux, de trois, &c. tranſverſales (1). L'art

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

(1) Pour confirmer ſes conjectures, M. Bianchini propoſe quelques exemples. Suppoſons dit-il, que les Epyptiens vouluſſent faire entendre qu'un Prince, la ſeptieme année de ſon regne, avoit entrepris une expédition. ils pouvoieut repréſenter une Abeille (ſymbole d'un Roi, ſuivant Ammien Marcellin) les ailes deployées, & la faire repondre à la ſeptieme des lignes perpendiculaires. S'agiſſoit-il de marquer que la Libye payoit tous les ans 70. livres d'or, il ſuffiſoit de mettre une ligne tranſverſale accompagnée d'un ſigne qui repondit au-deſſus de la ſeptieme ligne perpendiculaire. Alors ce ſigne qui n'auroit marqué que 7. unités, ſans la ligne tranſverſale, indiquoit ſept dixaines au moyen de cette ligne : doublant de cette façon les lignes ttanſverſales, on pouvoit exprimer ſept cents, ſept mille, &c. & afin de montrer que le nombre ſept mille ſignifioit des livres d'or ou d'argent, il n'y avoit qu'à ajouter au-deſſous du ſigne numéral, le caractére ou l'Hièroglyphe. deſtiné à marquer l'or ou l'argent. Il en faut dire autant à l'égard du nombre des ſoldats, des préſens & des richeſſes, auſſi bien que des années & du nombre de mois, ou de jours, quand par haſard on gravoit ſur les monumens quelque obſervation céleſte.

L'inſpection des Obéliſques porte à croire que la ſuite de ces eſpéces de chiffres, eſt diſpoſée de haut en bas; d'où il eſt aſſez naturel de conclure que l'écriture Hiéroglyphique des Egyptiens alloit auſſi de haut en bas, & formoit des colonnes perpendiculaires, ce qui paroît fort vraiſemblable; car les Chinois, la plûpart des Indiens, & pluſieurs autres peuples, ont obſervé, & obſervent encore aujourd'hui, le même ordre dans la diſpoſition de leurs caractéres.

 Ils

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'art d'une semblable arithmétique, composée de lignes perpendiculaires & transversales, a été l'origine de la figure des nombres chez les Grecs & chez les Latins. Les unités dans les premieres opérations s'exprimoient par de simples lignes tirées perpendiculairement. Ces figures ressembloient à la lettre I. de notre alphabet (*a*). Il y a donc quelque lieu de croire, par rapport aux neuf lignes qu'on trouve sur les obélisques, que les Egyptiens ont employé ces marques préférablement à toute autre figure ou caractere, pour exprimer des nombres, puisque les Anciens ne se servoient en Arithmétique que de ces deux especes de signes, de lignes perpendiculaires & de lignes transversales (1).

Les

Ils n'écrivent pas leurs mots en les étendant horisontalement, comme nous, mais en commençant par en haut, & descendant en ligne droite, pratique qu'on peut regarder comme un reste de l'écriture Hiéroglyphique.

(*a*) Bianchini, *loco cit.* p. 112.

(1) Ceci confirme ce que nous avons avancé plus haut, & prouve que l'origine des *chiffres*, ou caractéres numériques, se confond avec celle de l'écriture Hiéroglyphique. Encore aujourd'hui nos chiffres Arabes sont de purs hiéroglyphes; ils ne représentent point des mots, mais réellement des choses. C'est ce qui fait que quoique ceux qui les emploient parlent diverses langues, c'est-à-dire, s'expriment par

Les Egyptiens ne sont pas les seuls, qui au défaut de caracteres alphabétiques, aient sçu se procurer les moyens de conserver les résultats de leurs opérations arithmétiques. J'ai parlé dans le Livre précédent des Quipos des Péruviens. C'étoient, comme on l'a vû, des especes de franges composées de fils ou de cordelettes de différentes couleurs, & chargées d'un certain nombre de nœuds. Ces Quipos, par la combinaison de leurs couleurs & de leurs nœuds, tenoient lieu aux Péruviens de livres & de registres pour les impositions, les répartitions, en un mot, pour toutes les opérations d'arithmétique dont ils avoient besoin (*a*). A l'égard des Mexicains, il paroît, par ce qui nous reste de leurs monumens, que les hiéroglyphes suppléoient chez ces peuples, à l'écriture alphabétique & aux caracteres numériques (*b*).

Au

par des sons différens, ces caractéres néanmoins réveillent les mêmes idées de nombre, dans leur esprit.

(*a*) Hist. des Incas, t. 2. p. 53.

Il en est de même chez les Négres de la côte de Juida : ces peuples ignorent l'art d'écrire. Cependant ils calculent les plus grosses sommes avec une grande facilité, par le secours de petites cordes garnies de nœuds qui ont leur signification. Hist. gén. des Voyages, t. 4. p. 283-373 & 394.

(*b*) Acosta, Hist. nat. des Indes Occident. l. 6, c. 7.

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Au reste, je ne crois pas, que dans les siécles dont il s'agit présentement, on ait porté, même parmi les peuples les mieux policés, les découvertes arithmétiques au-delà des quatre opérations dont j'ai parlé ci-dessus, l'addition, la multiplication, la soustraction & la division. Les hommes ne sont industrieux qu'autant que le besoin les force à le devenir. Les sociétés qui se formerent dans les siécles qui suivirent immédiatement la confusion des langues & la dispersion des familles, ne tirerent vraisemblablement pas de l'invention des premiers symboles arithmétiques, tout le parti qu'on en pouvoit tirer. Les calculs qu'on avoit à faire alors ne devoient pas être fort étendus. Les quatre premieres regles d'Arithmétique devoient suffire pour toutes les opérations dont on pouvoit avoir besoin. On doit dire de ces commencemens de l'Arithmétique, que c'étoit plutôt l'usage, que la science des nombres qu'on connoissoit. C'est même beaucoup que d'avoir été en moins de sept cents ans, jusqu'à l'invention des quatre regles dont je parle. Il y a plusieurs sciences dont les progrès n'ont pas été, toute proportion gardée, à beaucoup près si rapides.



I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ARTICLE SECOND.

Astronomie.

ON NE doit point se flatter de parvenir jamais à déterminer le siécle auquel les hommes ont commencé à étudier le cours des astres. L'origine de l'Astronomie, si par cette expression l'on entend les premieres observations sur les mouvemens célestes, se perd dans les tems les plus reculés. Nous voyons par les Livres saints que dès le premier âge, on a dû avoir quelques méthodes pour mesurer le tems. Le calcul que Moïse nous donne de la durée de la vie des premiers Patriarches, & la maniere dont il explique les circonstances du déluge, ne permettent pas d'en douter. La mémoire sans doute s'en étoit conservée dans la branche de Sem: autrement Moïse n'auroit pas pû nous instruire des faits dont je viens de parler.

Ce qui avoit pû échapper des connoissances astronomiques au déluge, n'aura cependant pas été d'une grande utilité pour la plupart des descendans de Noé. J'ai exposé ailleurs l'effet qu'avoit produit la confusion des langues & la dis-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

persion des familles dans les différentes contrées de cet univers (*a*). Si la mémoire des Arts s'abolit dans ces transmigrations, à plus forte raison celle des Sciences se perdit-elle entiérement. A l'exception de Noé & de ceux de ses descendans, qui continuerent à habiter les mêmes cantons où ce Patriarche avoit fixé son séjour au sortir de l'arche, le déluge semble avoir enseveli pour le reste du genre humain, tout ce qu'il y avoit de monumens des Arts & des Sciences (*b*).

La nécessité força bientôt les nouveaux habitans de la terre à étudier le cours des Astres. En effet, les opérations de l'agriculture dépendent de l'observation des saisons. La navigation est pour le moins aussi intimement liée avec les révolutions des corps célestes. Enfin, ce n'est qu'en déterminant la durée & la division du mois & de l'année, qu'on peut établir un ordre certain dans les affaires de la société civile, & marquer les jours distinés à l'exercice de la religion (*c*). L'intérêt étant donc général, on se sera appliqué de bonne heure à étudier le cours des astres. Cependant com-

(*a*) *Suprà*, Liv. I. p. 3.
(*b*) Ibid. = Académie des Sciences, t. 8. pages 1 & 2.
(*c*) Ibidem.

comme il n'y a point de connoiſſance qui dépende plus de la longueur du tems, l'Aſtronomie ne ſera parvenue que très lentement à un certain degré de perfection.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les premieres contrées où cette ſcience aura fait quelque progrès, auront été celles dont les habitans ſe ſeront les premiers formés en corps d'Etat. L'avantage d'un gouvernement fixe & réglé, joint à celui d'une poſition heureuſe, les aura mis à portée de ſe procurer de bonne heure des connoiſſances aſſez étendues. Dans l'Egypte & dans pluſieurs parties de l'Aſie, l'air eſt parfaitement pur & ſerein preſque toute l'année: on a donc toujours été à portée d'y contempler librement le ciel, & d'obſerver les différens mouvemens des aſtres. On a pû répéter, auſſi ſouvent qu'il étoit néceſſaire, les mêmes obſervations. Si les talens ſe développent à meſure qu'il ſe préſente plus d'occaſions de les exercer, combien n'a-t-il pas dû ſe former d'Aſtronomes dans des pays auſſi heureuſement ſitués que l'Egypte, la Chaldée & l'Arabie (*a*)? Auſſi les Babyloniens & les Egyptiens ſont-ils de tous les peuples de l'antiquité, ceux qui paroiſſent s'être le plus diſtingués, par leur

(*a*) Acad. des Scien. ann. 1742, H. p. 31.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

leur constance & leur habileté à observer le cours des astres (*b*).

Les Babyloniens auront pû faire de fort bonne heure d'assez grands progrès dans l'Astronomie. Tout a dû y contribuer. La beauté de leur climat, l'avantage qu'ils ont eu d'avoir été réunis des premiers en corps d'Etat (*c*); enfin, la situation de Babylone qui étoit des plus propres à seconder les opérations qu'exige l'étude du ciel. Bâtie dans une plaine immense, & ouverte de tous côtés, la vûe n'y étoit bornée par aucun obstacle. On découvroit de cette ville l'horison le plus étendu (*d*).

Le

(*b*) Plato, in Epinomi. p. 1012. = Arist. de Cœlo. l. 2. c. 12. t. 1. p. 464. = Plin. l. 7. sect. 57. p. 416. = Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 361. = Achill. Tat. ad Arati. Phœn. *init.* = Jamblic. de vita Pythag. c. 29. p. 135.

(*c*) Gen. c. 10. vs. 10.

(*d*) *Principio Assyrii, propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cum cœlum ex omni parte, patens & apertum intuerentur, trajectiones, motusque Stellarum observarunt.* Cicero de Divinat. l. 1. n. 1. t. 3. p. 3.

Il est à remarquer que la plaine appellée dans l'Ecriture, *Sennaar*, où Babylone fut bâtie, est la même que les Arabes nomment *Sin-Jar*. C'est où le Calife Almamon septieme des Abassides, fit faire les observations Astronomiques, qui servirent durant plusieurs siécles à tous les Astronomes de l'Europe. Le Sultan Gélaleddin Melik-Schah, troisieme des Seljukides, en fit faire de semblables près de trois cents ans après dans le même lieu. Acad. des Inscript. t. 1. M. p. 5.

Le genre de vie que menoient les premiers habitans de la Chaldée, a dû encore favoriser leurs progrès dans l'Astronomie. La garde des troupeaux faisoit une de leurs principales occupations. La labourage a été bientôt aussi réduit en pratique chez ces peuples (*a*) : passant dans les champs la plus grande partie des jours & des nuits, les différens mouvemens des astres ont dû les frapper à toute heure & à tout moment.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Disons encore qu'il n'y a jamais eu de nation à qui la connoissance des étoiles ait été plus nécessaire qu'aux peuples de la Chaldée. On ne rencontre dans la plupart de ces contrées que des plaines immenses, d'un sable qui agité sans cesse par le vent, empêche de reconnoître la trace des chemins. Les étoiles sont la seule ressource dont on puisse faire usage pour diriger sa route, d'autant plus que la chaleur excessive de ces climats, ne permet guéres de voyager pendant le jour (*b*).

Ajoutons à tous ces faits l'étude de l'Astrologie judiciaire, dont toute l'antiquité attribuoit l'invention aux Chaldéens. Cette science vaine & ridicule leur

(*a*) *Suprà*, Liv. II. Chap. Ier p. 81 & 82.
(*b*) Voyage des Ind. Orient. par Carré, c. 1. p. 230.

I. PARTIE; Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

leur aura fait trouver de bonne heure les moyens de déterminer le cours des astres, & leurs différens aspects. Sans cette connoissance, ils n'auroient pas pû tirer les horoscopes. C'est à l'art frivole de vouloir lire les destinées des hommes dans le ciel, que l'Astronomie a dû ses plus grands progrès (1).

Il n'est pas surprenant après ces réflexions, que les Chaldéens aient été mis au rang des plus anciens observateurs. Bélus, un des premiers Souverains de Babylone, a même été regardé comme un des inventeurs des méthodes astronomiques (*c*). Mais il ne nous est resté aucun monument de ces anciennes découvertes. On nous parle, il est vrai, d'une suite d'observations astronomiques envoyées, dit-on, de Babylone à Aristote par Callisthenes qui accompagna Alexandre dans son expédition. Elles embrassoient, à ce qu'on prétend, un espace de 1907 ans, à compter depuis le commencement de la Monarchie des Ba-

(1) Kepler disoit, & avoit grande raison de le dire, il y a cent ans, que l'Astrologie étoit une folle, fille d'une mere très-sage, qui ne pouvoit néanmoins se passer de cette folle pour se soutenir, & pour vivre. Præfat. ad Tabul. Rudolphin. p. 4.

(*c*) Plin. l. 6. sect. 30. p. 331. = Solin. c. 56. *init.* = Achill. Tat. ad Arat. Phœn. *init.* = Mart. Capella, l. 6. de Babyl. p. 225.

Babyloniens, jusqu'au passage d'Alexandre dans l'Asie (*d*). Selon ce calcul, les premieres observations des Chaldéens datteroient de l'an 115 après le déluge.

I. PARTIE: Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Mais ce récit ne mérite aucune attention, il n'est débité que par un Auteur assez moderne, Simplicius, Philosophe Péripatéticien, qui vivoit dans le sixiéme siécle de l'Ere Chrétienne; encore ce commentateur ne dit-il pas avoir lû le fait en question dans aucun écrit d'Aristote; il l'avoit tiré de Porphyre, Philosophe Platonicien, qui n'étoit lui-même gueres plus ancien que Simplicius (1). Ces autorités sont trop récentes pour devoir entraîner notre suffrage. Hipparque & Ptolémée, bien antérieurs à Porphyre & à Simplicius, n'ont point connu ces prétendues observations. Ils avoient cependant recherché avec beaucoup de soin les écrits des anciens Astronomes, mais ils n'avoient point trouvé d'observations faites par les Babyloniens, qui remontassent au-delà de l'époque de Nabonassar (*a*). Il doit donc pas-

(*d*) Porphyr. *apud* Simplic. *in*. l. 2. = Aristot. de Cœlo, fol. 123. *recto*. lin. 18.

(1) Prophyre vivoit dans le troisieme siécle de l'Ere-Chrétienne, c'est pourquoi je le regarde comme un Auteur très-moderne, eû égard au tems dont il s'agit.

(*a*) Voy. Marsham. p. 474.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

passer pour constant que nous ne sommes point informés de l'état de l'Astronomie chez ces peuples avant le régne de ce Prince, qui monta sur le trône l'an 747 avant J. C. Tout ce qui précéde cette époque doit être mis au nombre de ces traditions incertaines, sur lesquelles il n'est pas possible d'asseoir aucun jugement (*a*).

Ce que je viens de dire sur les motifs qui auront occasionné les premiers progrès de l'Astronomie chez les Babyloniens, peut très-bien s'appliquer aux Egyptiens. Ils étoient également infatués de l'Astrologie judiciaire (*b*). Les mêmes avantages étoient d'ailleurs communs à ces deux peuples; l'ancienneté de la Monarchie, l'application à l'agriculture (*c*), & la beauté du climat. On peut dire même qu'à cet égard les Egyptiens étoient situés encore plus favorablement que les Chaldéens. Placés assez près de l'Equateur, ils pouvoient appercevoir la plus grande partie des étoiles; & les révolutions des corps céléstes devoient leur paroître moins obliques qu'aux Astronomes de la Chaldée. Ajoutons à toutes ces considé-

(*a*) Voy. les Mém. de Trév. Janv. 1706. art. 8.

(*b*) Hérod. l. 2. n. 82. = Cicero. de Divinat. l. 1. n. 1. t. 3. p. 4. = Plut. t. 2. p. 149. A.

(*c*) *Suprà*, Liv. II, Chap. I p. 81 & 82.

dérations ce goût & cette application constante dont les Egyptiens paroiſſent avoir été doués pour toutes les ſciences.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Nous ſommes un peu mieux inſtruits des anciennes découvertes aſtronomiques des Egyptiens, que de celles des Chaldéens. Toute l'antiquité convient qu'ils ont été des premiers qui aient donné une forme certaine à leur année (*a*). Ils l'avoient diſtribuée en douze mois, dit Hérodote, par la connoiſſance qu'ils avoient des aſtres (*b*). Ces mois n'avoient pour toute dénomination, dans les commencemens, que celle de premier mois, ſecond mois, troiſiéme mois, ainſi du reſte juſqu'au douziéme (*c*).

Il n'eſt pas poſſible de déterminer la forme que l'année de douze mois a eue originairement chez les Egyptiens. A-t'elle

(*a*) Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 361. = Joſ. Antiq. l. 1. c. 3. = Macrob. Saturn. l. 1. c. 12. p. 242. = Lucian. de Aſtrolog. p. 362.

(*b*) L. 2. n. 4.

(*c*) Voy. les Mém. de l'Acad. des Inſcript. t. 14. M. p. 334.

C'eſt ce dont on peut ſe convaincre en liſant la maniere dont Moïſe, qui étoit bien inſtruit en Aſtronomie, détaille les circonſtances du déluge. Il ne déſigne les mois que par les noms de *ſecond*, de *ſeptieme*, de *dixieme*, & de *premier mois*. Gen. c. 7 & 8.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

t-elle été purement lunaire, c'est-à-dire, de trois cents cinquante quatre jours? ou l'ont-ils composée de trois cents soixante dès le moment de son institution? C'est ce qu'on ne peut décider. On voit seulement que l'année de trois cents soixante jours devoit être d'un usage très-ancien en Egypte. Elle avoit été réglée ainsi dès avant Moïse. Nous n'en sçaurions douter, puisque c'est d'une pareille année que le Législateur des Juifs s'est servi pour compter celles du monde, & en particulier celle du déluge (*a*).

Des faits si succints & si peu circonstanciés, ne nous mettent guères à portée de l'état de l'Astronomie, dans les siécles que nous parcourons présentement. En général, nous manquons de détails, sur les moyens que les peuples ont employés originairement pour connoître & pour mesurer le cours des astres: nous ne sommes point instruits de leurs progrès successifs en Astronomie. Essayons néanmoins, en rassemblant diverses circonstances, de conjecturer comment on sera parvenu à jetter les fondemens d'une science dont la société civile a toujours eu un besoin si sensible.

On peut regarder comme le premier pas que les hommes aient fait pour se pro-

(*a*) Voy. *Infrà*, p. 223.

procurer une meſure de tems, l'établiſſement de cette petite période de ſept jours, qui porte le nom de *ſemaine*. On voit que, de tems immémorial, elle a été en uſage chez preſque tous les peuples & que l'arrangement en a été parfaitement uniforme. Les Hebreux, les Aſſyriens, les Egyptiens, les Indiens, les Arabes, toutes les nations de l'Orient, en un mot, ſe ſont toujours ſervies de ſemaines compoſées de ſept jours (*c*). On retrouve auſſi cet uſage chez les Romains, chez les anciens habitans des Gaules, des Iſles Britanniques, de la Germanie, du Nord & de l'Amérique (*b*). C'eſt bien inutilement qu'on a voulu propoſer pluſieurs conjectures ſur les motifs qui ont pû déterminer l'Univers entier à s'accorder ſur cette maniere primitive de partager le tems. Il eſt viſible que la tradition ſur le tems qu'a duré la création du monde, a donné lieu à l'uſage univerſel & immémorial qui a partagé originairement la ſemaine en ſept jours.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Mais cette meſure avoit trop peu de rapport avec les travaux du labourage, pour n'en pas chercher de plus proportion-

(*c*) Voy. Scaliger de Emendat. Temporum. = Selden. de Jure nat. & gent. l. 3. c. 17, &c. = Mém. de l'Acad. des Inſcript. t. 4. p. 65.

(*d*) Voy. le Spectacle de la Nature, t. 8. p. 53.

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tionnée aux besoins de la société. On n'a pas dû être long-tems à remarquer que tous les changemens des phases de la lune s'achevoient à peu-près en quatre semaines, & qu'ensuite cette planéte reparoissoit telle qu'on l'avoit vue à sa premiere apparition. Il fut donc aisé, en réunissant le nombre de jours que la lune employoit à chacun de ces quatre changemens, de connoître le tems de sa révolution entiere d'Occident en Orient. Telle a été probablement l'origine du mois.

Nous voyons que dans les premiers âges, l'*année*, chez presque tous les peuples, n'étoit composée que d'un mois; & encore ce mois étoit-il lunaire (*a*). Ce fait nous prouve qu'on ne connut point d'abord l'*année* proprement dite, ni de mesure plus longue pour supputer les tems, que l'intervalle des révolutions lunaires (1). Il est vraisem-

(*a*) Diod. l. 1. p. 30. = Varro *apud* Lactant. Inst. l. 2. c. 13. p. 169. = Plin. l. 7. sect. 49. p. 403. = Plut. *in* Numa. p. 72. B. = *Ex* Eudoxo, Proclus, in Tim. p. 31. = Stob. Eclog. Phys. p. 21. = Gemin. p. 34. = Suid. in *voce* Ἥλιος, t. 2. p. 54.

Le Ouaiki, Historien Chinois, dit aussi que Tiho-ang, 2 Empereur de la 1 Dynastie, partagea le jour & la nuit, & régla que trente jours feroient une lune.

(1) Je sçais que plusieurs Critiques ne veulent pas

femblable même que, comme la lune ne pas admettre ces années d'un mois: ils prétendent que c'eſt un fait imaginé dans les ſiécles poſtérieurs, pour expliquer la durée exceſſive que certains peuples donnoient aux régnes de leurs premiers Souverains. Le principal motif qui a engagé la plupart des Critiques dont je parle, à rejetter les années d'un mois, c'eſt qu'en les admettant on tomberoit, diſent-ils, dans une autre extrémité. Car, ſuivant ce calcul, la durée de la vie, même de ceux qu'on dit être morts dans un âge très-avancé, n'auroit été que de vingt-ſept a vingt-huit ans. Il s'enſuivroit encore qu'ils auroient eu des enfans dès l'âge de deux ou trois ans.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

A cela, je réponds qu'on ne doit pas faire uſage de ces années d'un mois, pour réduire à un calcul fixe & certain les époques des premiers ſiécles de l'Hiſtoire profane. Je ſuis en effet très-convaincu qu'on n'en a point tenu d'état. Les premiers peuples manquoient de moyens propres a nous tranſmettre les faits avec exactitude. Auſſi n'avoient-ils que des notions très-confuſes de la Chronologie. Ils n'ont parlé ſur ce ſujet qu'au haſard & ſans principes. Lorſque dans des ſiécles plus éclairés, on s'eſt mis a écrire l'hiſtoire des premiers tems, on aura voulu conſulter les anciennes traditions; mais elles étoient alors ſi fort altérées, qu'il en a dû réſulter bien des erreurs, C'eſt la ſource de toutes les difficultés qu'on rencontre dans la Chronologie des anciens peuples; ils n'avoient originairement ni régles, ni meſures pour évaluer la durée du tems: il n'y a que le peuple Hébreu qui ait pû nous donner ſur ce ſujet des lumieres exactes & ſolides; c'eſt un avantage marqué qu'a ſon Hiſtoire ſur celle de tous les autres peuples. La famille de Sem avoit conſervé des connoiſſances dont les nations profanes ont été privées pendant quelques ſiécles.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ne se rejoint au soleil qu'en plus de 29 jours ½, les premiers hommes, peu accoutumés à tenir compte des différences qui ne pouvoient devenir sensibles qu'après un certain tems, fixerent originairement le mois à trente jours (*a*).

Une maniere de mesurer le tems si peu exacte, n'a pû avoir lieu que dans l'enfance du monde. Les différentes productions de la terre ont dû bientôt faire employer quelques périodes plus longues que celles d'une révolution lunaire. On fit d'abord usage de la distinction des saisons, auxquelles on donna aussi le nom d'*années*. C'est par cette raison que dans l'antiquité il est parlé d'années de trois, de quatre & de six mois (*b*). Les Négres de la Gambia comptent encore aujourd'hui les années par les pluies périodiques qui tombent dans leur climat (*c*). On parvint enfin à trouver une mesure de tems plus conforme à l'idée que nous avons aujourd'hui de l'année. On ne dût pas tarder à s'appercevoir que douze révolutions de la

(*a*) Voy. Diod. l. 1. p. 30. = Syncell. p. 38. = Et ce que j'ai dit des Chinois, *supra*, p. 218. note (*a*).

(*b*) Diod. l. 1. p. 30. = Plin. l. 7. sect. 49. p. 403. = Censor. de die nat. c. 19. = S. Aug. de Civit. Dei. l. 12. c. 10.

(*c*) Hist. gen. des Voyag. t. 3. p 207.

la lune ramenoient ſenſiblement les mêmes ſaiſons, & la même température de l'air. D'après cette connoiſſance, il fut aſſez facile de partager l'année en douze parties à peu-près égales. En ſuivant cette eſpece de généalogie des différentes meſures du tems, on conçoit aiſément pourquoi l'année aura d'abord été purement lunaire, c'eſt-à-dire, de trois cents cinquante-quatre jours. C'eſt ainſi que l'avoient réglé les plus anciens peuples (1). Ils s'en ſont ſervis plus ou moins long-tems, à proportion qu'ils ſe ſont policés plus ou moins vîte, & que le genre de vie qu'ils menoient exigeoit des connoiſſances plus ou moins exactes. Les Tartares, les Arabes, & tous les autres peuples, qui tirent leur ſubſiſtance de la chair & du lait des animaux, plutôt que des fruits de la terre, ſe ſervent encore aujourd'hui de l'année lunaire (2).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

La

(1) La Néoménie ſeule, quand même les autres monumens hiſtoriques manqueroient, ſuffiroit pour établir ce fait d'une maniere inconteſtable; tous les anciens peuples ont été dans l'uſage de célébrer par des fêtes chacun des renouvellemens de la lune. Voy. Spencer. de Leg. Hebr. Ritual. l. 3. c. 1. Differt. 4. La célébration de la Néomenie ſe retrouve juſques chez les nations de l'Amérique. Hiſt. des Incas. t. 2. p. 36 & 44.

(2) C'eſt par cette raiſon que les Sauvages n'ont preſque aucune connoiſſance de l'Aſtronomie: leur genre

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

La maniere dont j'ai dit qu'originairement le mois avoit été réglé, pourroit à la vérité donner lieu de penser que l'année a dû être primitivement plus longue que je ne la suppose. On a vu, que vraisemblablement les premiers hommes avoient évalué à trente jours les révolutions synodiques de la lune. Il paroîtroit assez naturel d'en conclure que leur année a dû être originairement de trois cents soixante jours. Je ne pense pas cependant qu'on doive le présumer. Il y a tout lieu de croire que l'évaluation du mois à trente jours, ne fut, pour ainsi dire, que provisionnelle, & ne subsista que jusqu'au moment où l'on vint à former l'année de douze lunaisons. Alors il fallut rectifier l'ancienne évaluation du mois lunaire, & supprimer des jours à proportion que la lune avançoit ou retardoit. C'est un usage que nous sçavons avoir été pratiqué par tous les peuples de l'antiquité. Dans les premiers tems on ne comptoit le commencement du mois que du jour où la

genre de vie ne les a point mis dans la nécessité de s'y appliquer. La plupart de ces peuples tirent leur subsistance de la chasse & de la pêche : ils ne connoissent point l'Agriculture. Par une suite de ce genre de vie, ils n'ont point de demeure fixe, la mesure & la régle du tems ne leur sont donc point nécessaires pour se conduire.

la lune paroiſſoit (*a*). Auſſi voyons-nous qu'alors, ſi quelques mois avoient trente jours, d'autres n'en avoient que vingt-huit. Cette maniere de régler les mois de l'année lunaire, ſe pratique encore dans pluſieurs pays. (*b*).

Cette détermination de l'année n'a cependant pas dû ſubſiſter long-tems parmi les peuples qui faiſoient leur principale occupation de l'agriculture. La différence de l'année lunaire, d'avec la vraie année ſolaire, eſt ſi conſidérable, qu'en moins de dix-ſept de ces années, l'ordre des ſaiſons ſe trouve abſolument renverſé, l'été prenant la place de l'hiver, & l'hiver celle de l'été. On aura donc été bien-tôt obligé d'en venir à une réforme, qui vraiſemblablement aura encore été aſſez imparfaite.

Quoique le cours de la lune ait été certainement la premiere régle que les peuples aient ſuivie pour meſurer le tems, on ne peut pas néanmoins douter que les mouvemens du ſoleil ne les aient occupés très-anciennement. Les approches & les éloigemens de cet aſtre, les jours plus courts & plus longs, la vi-

(*a*) Voy. Cicer. *in* Verr. Act. 2a. l. 2. n. 52. t. 4. p. 244.

(*b*) Voyage de Chardin. t. 5. p. 117, t. 7. p. 438. = Voyage de Pyrard. p. 100, &c. = Rec. des Voyag. au Nord, t. 10. p. 175.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

viciſſitude des ſaiſons, &c, ont dû être, dès les premiers ſiécles, l'objet de l'étude des hommes. Il n'eſt pas poſſible qu'on n'ait auſſi fait attention aux différentes grandeurs des ombres méridiennes: leur variation eſt trop ſenſible, pour n'avoir pas été bien-tôt remarquée. On dût encore s'appercevoir qu'au bout de quelque tems, le ſoleil changeoit ſenſiblement le point de ſon lever, & de ſon coucher dans l'horiſon. C'eſt en obſervant tous ces phénomenes qu'on parvint à découvrir que la révolution du ſoleil, dans le cours d'une année, excédoit de beaucoup celle de douze lunaiſons. Il eſt à préſumer que dès-lors on chercha quelque méthode pour déterminer cet excédent.

Pluſieurs moyens auront pû être employés dans les premiers tems pour connoître la révolution annuelle du ſoleil; l'obſervation du retour de cet aſtre aux mêmes étoiles, qu'autrefois on croyoit immobiles; l'examen de l'inégalité des ombres dans chaque ſaiſon; l'attention, enfin, à remarquer les différens points de l'horiſon, où le ſoleil paroît ſe lever & ſe coucher: entrons dans quelques détails.

Cette multitude d'étoiles qui ſe découvrent pendant la nuit n'aura été dans les premiers tems qu'un ſimple objet de curioſité: répandues dans le ciel ſans au-

aucun ordre frappant, elles ne présentent aux yeux qu'un mélange confus. Il y a donc lieu de croire qu'il se sera passé quelque tems avant que les hommes aient soupçonné qu'ils en pouvoient tirer quelque secours; mais vraisemblablement ce tems n'aura pas été long. L'Agriculture & la Navigation, qui ont été les vraies sources de l'Astronomie, & les principales causes de ses progrès, ont dû porter bien-tôt les hommes à étudier l'ordre & la position des étoiles fixes. On n'aura pas tardé à s'appercevoir que leur apparition un peu avant le lever du soleil, ou un peu après son coucher (1) devoit fournir des instructions fort précises, & fort aisées à retenir. La lune ne pouvoit pas être d'une aussi grande utilité. On aura donc eu recours aux étoiles, dont le lever & le coucher héliaque, d'année en année, est sensiblement uniforme.

Aussi-tôt qu'on aura commencé à faire attention à la marche apparente des étoiles fixes, on se sera apperçu, que le soleil avoit un mouvement propre & contraire à celui qui paroît entraîner chaque jour tout le firmament. Dès-lors on aura cherché dans le Ciel quelque

(1) C'est ce qu'on nomme le lever, ou le coucher *héliaque* des étoiles.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

que point fixe, auquel on pût rapporter & comparer le mouvement de cet astre, & déterminer par ce moyen la route qu'il suit. Il aura fallu commencer par reconnoître & désigner les étoiles que le soleil effaçoit chaque mois du côté de son couchant, & observer celles qui se dégageoient successivement de ses rayons, & se montroient avant son lever. C'est ainsi, qu'en s'assurant de la connoissance de toutes les étoiles sous lesquelles le soleil passe, depuis qu'il est parti d'une premiere étoile choisie à volonté, jusqu'à ce qu'il y revienne, on aura pû déterminer anciennement les bornes de la route annuelle de cet astre (*a*).

On peut croire aussi que l'observation des ombres Méridiennes aura contribué à faire connoître aux premiers hommes la durée de l'année solaire. Cette méthode paroît avoir été fort en usage chez les Egyptiens (*b*), les Chinois (*c*), & les Péruviens (*d*). Les Gnomons ont été les premiers instrumens Astronomiques, que ces peuples aient

(*a*) Voy. Ptolem. Almagest. l. 3. c. 2.
(*b*) Voy. la 2de Part. Liv. II. Ch. II. Art. II.
(*c*) Voy. l'Hist. de l'Astron. Chin. dans les Observations Mathem. publiées par le Pere Souciet, t. 1. p. 3. t. 2. p. 5, 8 & 21.
(*d*) Voy. l'Hist. des Incas. t. 2. p. 37 & 41.

aient imaginés (*a*). La nature a indiqué elle-même ces mesures aux hommes. Les montagnes, les arbres, les édifices, sont autant de gnomons naturels, qui ont fait naître l'idée des gnomons artificiels qu'on a élevés dans presque tous les Climats.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il me paroît encore assez probable que la longueur de l'année aura pû être déterminée originairement par l'observation du lever & du coucher du soleil, à certains points de l'horison sensible. Les premiers hommes passoient une grande partie de leur vie dans les champs. Vers le tems des équinoxes, ils auront pû remarquer un arbre, un rocher, un monticule, derriere lequel ils voyoient pointer le soleil, un tel jour d'un tel mois. Le lendemain ils auront vû cet astre se coucher ou se lever assez loin de cet endroit, attendu qu'au tems des équinoxes la déclinaison du soleil change sensiblement d'un jour à l'autre. Six mois après, ils auront vû le soleil revenir à ce même point: & au bout de douze mois, il y sera encore revenu. Cette maniere de fixer l'année est assez exacte, & en même tems fort simple. Je me porterois volontiers à croire qu'on a pû en faire usage

(*a*) *Locis cit.*

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ge dès les premiers tems. De tous les termes auxquels on pouvoit rapporter le mouvement du ſoleil, l'horiſon ſenſible eſt celui qui ſe préſentoit de la maniere la plus frapante. Chacun d'ailleurs eſt en état de faire une pareille obſervation; mais j'avoue qu'on n'en trouve aucune trace dans l'hiſtoire.

Quoiqu'il en ſoit, des différens moyens qu'on aura originairement employés pour découvrir la révolution du ſoleil dans le cours d'une année, cette connoiſſance aura été longtems imparfaite, faute d'inſtrumens aſtronomiques, & de machines propres à meſurer les différentes parties du tems avec préciſion. Suivant toutes les apparences, on ne chercha d'abord qu'à faire quadrer le mois lunaire avec le mois ſolaire, je veux dire qu'on commença par ajouter ſix jours à la durée de douze lunaiſons. En conſéquence, on compoſa l'année civile de douze mois de trente jours chacun, ce qui donnoit à cette forme d'année trois cents ſoixante jours. Par ce moyen le renverſement des ſaiſons, qui s'opéroit en moins de dix-ſept années, lorſque cette meſure de tems n'avoit que trois cents cinquante-quatre jours, ne revenoit plus qu'après environ trente-quatre ans. Comme cette réforme expoſoit encore à pluſieurs dérangemens, il y a tout lieu de ſuppo-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

poſer, que pour remettre les choſes à peu-près dans l'ordre, on faiſoit de tems en tems des additions, ou des ſuppreſſions d'un certain nombre de jours, ou de mois, ſelon qu'il étoit néceſſaire. L'hiſtoire nous apprend qu'on a ſouvent été obligé de recourir à ces expédiens (1). Il me paroît plus naturel d'admettre cette conjecture, que de croire, contre le témoignage unanime de toute l'antiquité, que la durée de l'année ſolaire ait été fixée à trois cents ſoixante cinq jours dès les premiers ſiécles après le déluge.

Il eſt démontré que du tems de Moïſe, l'année n'avoit encore que trois cents ſoixante jours. On peut s'en convaincre facilement en examinant le calcul qu'il donne de la durée du déluge. On y verra que l'année dont il fait uſage, eſt de douze mois, chacun de trente jours, & il ne dit rien qui puiſſe faire ſoupçonner qu'on connût alors la néceſſité d'ajouter quelques jours aux trois cents ſoixante que donnent douze mois préciſément de trente jours chacun, pour éga-

(1) Lorſque Jules-Ceſar réforma le Calendrier, il fallut ajouter deux mois outre le *Mercédonius*, mois intercalaire. inventé par Numa. Lorſque Gregoire XIII. entreprit de corriger le Calendrier Julien, on fut obligé de ſupprimer dix jours entiers.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

égaler la durée de l'année civile, à la révolution du ſoleil (*a*).

Il faudroit auſſi démentir, ſans aucun fondement, le témoignage unanime des Auteurs qui nous apprennent que la plûpart des nations de l'antiquité, même les plus éclairées, n'ont connu, pendant bien des ſiécles, d'autre année, que celle de trois cents ſoixante jours (*b*). Il eſt certain d'ailleurs, que l'année ſolaire de trois cents ſoixante-cinq jours, n'a eu lieu que bien poſtérieurement aux ſiécles dont il s'agit préſentement (*c*). Diſons maintenant un

(*a*) En conſultant l'Hiſtoire du Déluge, telle qu'elle eſt rapportée dans les Livres Saints, il me paroît démontré avec la derniere évidence, que l'année dont Moïſe fait uſage, n'eſt que de trois cens ſoixante jours.

On voit Gen. c. 7. vs 11 & 24. & c. 8. vs. 3, & 4. *ſelon l'Hébreu*, que le Deluge commença le dix-ſeptieme du ſecond mois, l'an ſix cents de Noé; que les eaux s'accrûrent, & ſe ſoutinrent enſuite au même dégré d'élevation pendant cent cinquante jours conſécutifs, juſqu'au dix-ſeptieme du ſeptieme mois auquel l'Arche s'arrêta ſur les montagnes. Cinq mois de l'année en uſage du tems de Moiſe, valoient donc cent cinquante jours: ces mois étoient par conſéquent de trente jours chacun, & l'année entiere de trois cents ſoixante jours, ni plus, ni moins.

(*b*) Voy. la Diſſert. de M. Allen, inſérée dans la Théorie de la terre par Whiſton, l. 2. p. 144.

(*c*) Voyez la 2de Partie Livre III. Chap. II. Art. II.

un mot des moyens dont on aura d'abord fait uſage pour diviſer & ſupputer les petites parties de tems.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'art de connoître, de meſurer & de compter les momens qui s'écoulent dans une journée, eſt une découverte trop importante pour ne pas examiner quelle aura pû en être l'origine. La diviſion du tems la plus généralement reçue, eſt celle qui le partage en jours, en mois & en années. Ce ſont, dit Platon (*a*), les trois parties du tems. Homere en fait ſouvent uſage (*b*). Mais on a dû chercher bientôt des moyens de meſurer le tems avec plus dé détail & plus de préciſion. Pour y parvenir, il a fallu trouver le ſecret de partager le jour en différentes parties, dont les intervalles fuſſent égaux.

Les nations groſſieres, qui n'ont aucune maniere artificielle de meſurer le tems, ont cherché dans la nature des moyens qui puſſent y ſuppléer. Les habitans de l'Iſlande ſe réglent ſur les marées (*c*). Les Chingulais, qui ne connoiſſent ni les cadrans ſolaires, ni les horloges, meſurent le tems par l'état d'une fleur qui s'ouvre régulierement cha-

(*a*) In Tim. p. 1004.
(*b*) Odyſſ. l. 11. v. 293. l. 24. v. 141.
(*c*) Hiſt. Nat. de l'Iſlande. t. 1. p. 260.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

chaque jour, ſept heures avant la nuit (*a*). A Madagaſcar, on juge de l'heure qu'il peut être par la grandeur de l'ombre des corps expoſés au ſoleil (*b*). On ſent aſſez à quel point toutes ces reſſources ſont imparfaites.

Pour diviſer le tems en parties égales, les peuples policés ont employé autrefois divers moyens. Ceux qui paroiſſent avoir été le plus anciennement & le plus généralement uſités, ſont les horloges d'eau, & les cadrans ſolaires. On voit partout ce qui nous reſte d'anciennes traditions, que les horloges d'eau ont été les premiers inſtrumens qu'on ait imaginés, pour ſe procurer une meſure artificielle du tems. Les Egyptiens faiſoient remonter cette invention à la plus haute antiquité. Mercure, diſoient-ils, avoit remarqué que le Cynocéphale urinoit douze fois par jour, à des diſtances égales. Il profita de cette découverte pour conſtruire une machine qui produiſît le même effet (*c*). En dépouillant ce narré des fictions qui accompagnent ordinairement chez les Anciens, l'hiſtoire des premieres découvertes, on voit que c'eſt par l'é-

(*a*) Hiſt. gén. des Voyag. t. 8. p. 533.
(*b*) Ibid. p. 624.
(*c*) Plinianæ Exercitat. p. 643, 644.

l'écoulemeet de l'eau, que les Egyptiens avoient cherché originairement l'art de mesurer le tems. L'usage de cette espece de clepsydre a même subsisté pendant bien des siécles chez ces peuples (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On sçait aussi que c'est par le moyen des horloges d'eau, que les Astronomes Chinois supputoient les intervalles de tems qui s'écoulent entre le passage d'une étoile par le méridien, le coucher ou le lever du soleil, la grandeur des jours, &c. (*b*). C'est encore à l'aide d'une pareille machine, qu'on a cru que les premiers astronomes avoient divisé le Zodiaque en douze parties égales (*c*).

Il paroît donc que l'invention des horloges d'eau remonte à une antiquité fort reculée. Cependant je n'oserois assurer que ces sortes de machines fussent connues dès les siécles que nous parcourons présentement. A l'égard des cadrans solaires, je trouve encore moins de traces de leur ancienneté.

En général on peut douter que l'art de diviser le jour en heures, ou parties éga-

(*a*) Voy. Hor-Apollo. l. 1. c. 16.

(*b*) Histoire de l'Astronom. Chin. par le P. Gaubil, publiée par le P. Souciet, t. 2. p. 5.

(*c*) Voy. *infrà*, p. 231.

I. PARTIE. Dépuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

égales, ait été connu dans ces premiers âges. Les Livres de Moïse servent plûtôt à augmenter cette incertitude, qu'à la détruire. L'Ecriture ne désigne le moment auquel les Anges apparurent à Abraham, qu'en disant que c'étoit dans la plus grande chaleur du jour (*a*). Il en est de même dans toutes les occasions où il s'agit de marquer les tems. Les différens momens de la journée n'y sont jamais désignés que d'une maniere vague & incertaine; lorsque *le soleil étoit prêt à se coucher*, *sur le soir*, *le matin*, *au lever du soleil*, &c. (*b*). Ces manieres de s'exprimer peuvent faire douter qu'on eût alors inventé quelque méthode artificielle pour subdiviser le jour en parties égales (1).

On a dû chercher de fort bonne heure les moyens de tenir compte de la mesure du tems. Les premiers peuples ignoroient l'art d'écrire. Ils ont pû y suppléer par diverses pratiques, dont on

(*a*) Gen. c. 18. vs. 1.

(*b*) Ibid. c. 15. vs. 12. c. 19. vs. 1-15-23.

(1) On peut répondre aux doutes que je propose, que ce n'est pas l'usage d'un Historien de marquer l'heure précise à laquelle sont arrivés les événemens qu'il raconte. Mais ce qui m'a fait insister sur ce fait, c'est que l'intention de Moïse a été, à ce qu'il paroît, de faire connoître le moment précis auquel se sont passés les faits dont je viens de parler.

on trouve encore des traces dans l'Hiſtoire. Hérodote dit que Darius ſe diſpoſant à marcher contre les Scythes, confia aux Ioniens la garde du pont qu'il avoit fait conſtruire ſur le Danube. Avant que de partir il fit ſoixante nœuds à une corde, & appellant les chefs de ces troupes : Prenez cette corde, leur dit-il, & faites ce que je vais vous preſcrire. Auſſitôt que je ſerai parti, dénouez chaque jour un de ces nœuds ; ſi je ne ſuis pas revenu lorſque vous les aurez tous dénoués, retournez dans votre pays (*a*)". On peut, je crois, regarder cette corde comme une eſpece d'almanach, & conclure de ce fait, que même du tems de Darius, on étoit encore fort ignorant dans l'art de ſupputer les tems.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On retrouve chez pluſieurs peuples des exemples d'une ſemblable pratique. J'ai parlé dans le Livre précédent des Quipos des Péruviens (*b*). Ces eſpeces de cordelettes leur tenoient lieu d'almanach & de calendrier (*c*).

Lorſque les naturels de la Guyane ſe diſpoſent à faire quelque voyage, le chef

(*a*) L. 4. n. 98.
(*b*) Chap. VI. pag. 161.
(*c*) Hiſt. des Incas, t. 1. p. 128.

I. PARTIE
Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

chef de la nation prend avant le départ une corde à laquelle il fait autant de nœuds, qu'il prétend demeurer de jours dans son expédition. Lorsqu'on est arrivé au lieu de la destination, on attache cette corde au milieu du grand Karbet; on a soin chaque jour d'en défaire un nœud. C'est sur cette espece d'almanach que chacun prend ses mesures pour se disposer au retour (*a*).

Dans les premiers tems de la République Romaine, où l'art d'écrire étoit à peine connu, tous les ans on enfonçoit un clou dans la muraille du temple de Minerve (*b*). C'étoit par le nombre de ces clous qu'on supputoit le nombre des années (*c*). Cette pratique avoit lieu chez plusieurs autres peuples d'Italie (*d*).

On peut imaginer divers autres moyens qui, originairement, auront été employés pour supputer les jours, les mois & les années.

Après avoir exposé ces vûes générales sur l'état & les progrès de l'Astronomie,

(*a*) N. Relat. de la. France Equinox. p. 183.

(*b*) T. Livius, l. 7. n. 3. = Festus *voce Clavus*, p. 82.

Minerve, dans l'antiquité passoit pour avoir inventé l'Arithmétique, Titus Livius *loco cit.*

(*c*) Titus Livius, l. 7. n. 3.

(*d*) Tit. Livius, *loco cit.*

mie, dans les ſiécles qui font l'objet de cette premiere Partie, entrons dans quelque détail ſur les découvertes particulieres que je n'ai fait qu'indiquer.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.



§. PREMIER.

De l'Origine des Conſtellations & du Zodiaque.

LEs étoiles fixes ſont en ſi grand nombre, & leur arrangement paroît ſi biſarre, que pour les diſtinguer & les reconnoître, il a fallu néceſſairement partager la voute immenſe qui les contient, en différentes parties, & remarquer enſuite ce que chacune de ces diviſions renfermoit de particulier. Le fond bleu ſur lequel les corps céleſtes ſemblent être parſemés, étant uniforme, on ne peut en déterminer les parties, que par la différence des aſtres qu'on y apperçoit. Cette différence ne conſiſte que dans des amas d'étoiles plus ou moins nombreux, dans leur plus ou moins d'éclat, & ſur-tout dans leur poſition reſpective les unes à l'égard des autres. Il a fallu encore déſigner par des dénominations particulieres chacun de ces amas, & même donner des noms

à

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

à quelques-unes de ces étoiles. Tel est le caractere distinctif de ce qu'on appelle *Constellation.*

Après ce que j'ai dit de l'utilité, de la facilité & de l'étendue des instructions que les étoiles fixes pouvoient fournir aux premiers hommes, on ne peut pas douter que l'origine des constellations ne remonte aux siécles qui nous occupent présentement. L'autorité des Livres saints favorise cette opinion. Il est parlé dans le Livre de Job, de trois constellations (*a*). Il est encore question dans cet ouvrage des *chambres secrettes du Midi* (*b*), ce qu'on entend ordinairement des constellations voisines du pole austral, qui sont invisibles aux habitans de l'hémisphere septentrional (1). Quelques Interprètes ont crû même y trouver le Zodiaque (*c*), opinion fort vraisemblable, puisque, selon les meilleurs Critiques, les signes du Scorpion &

(*a*) Chap. 9. vs. 9. c. 38 vs. 31 & 32.

(*b*) Chap 9. vs. 9.

(1) On voit par la maniere dont Job parle du commerce, qu'il vivoit dans un païs où abordoient des marchands, qui y apportoient des raretés des contrées méridionales. Newton remarque fort judicieusement que les relations de Job avec des trafiquans & des navigateurs, ont dû beaucoup contribuer à ce qu'il dit sur les Constellations. *Chronolog. des Egypt.* p. 229.

(*c*) Chap. 38. vs. 32.

I. PARTIE.
Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

& du Taureau ſont déſignés dans ce Livre (2). J'ai déja dit que je croyois Job contemporain de Jacob (*d*). Il eſt donc certain que de ſon tems on avoit formé & déſigné pluſieurs conſtellations.

On ne peut pas ſuppoſer que cette multitude d'étoiles qui ſe montrent chaque nuit à nos yeux, ait été réduite en conſtellations dès les premiers tems, & auſſitôt que l'on eût reconnu la néceſſité de partager les étoiles fixes en différens amas. Il en a été de cette invention comme de toutes les autres, je veux dire qu'elle n'a pû ſe perfectionner que fort lentement, & par des degrés inſenſibles.

Dans le nombre des conſtellations, il y en a pluſieurs qu'on aura dû remarquer avant les autres, & auxquelles on aura donné bientôt des noms propres à les faire reconnoître. Tout nous porte à juger que les conſtellations les plus voiſines du Pôle, doivent avoir été les premieres qui aient attiré l'attention des peuples dont l'hiſtoire fait l'objet de nos recherches. Ces conſtellations ne ſe couchent jamais pour les pays que ces

(2) Voy. à la fin du dernier Volume notre Diſſertation ſur les Conſtellations dont Job a voulu parler.

(*d*) Voy. à la fin de ce Vol. notre Differtat. ſur Job.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ces peuples ont habités. On les voit avec la même facilité dans toutes les saisons de l'année, & à toutes les heures de la nuit. Par leur constance à se présenter sans cesse à nos regards, elles semblent nous inviter, en quelque sorte, à les fixer sur elles. Il n'en est pas de même des constellations qui composent le Zodiaque, ou qui n'en sont que médiocrement éloignées. Le voisinage du Soleil les fait disparoître entiérement pendant un tems considérable. Ce n'est que lorsqu'elles sont à une certaine distance de cet astre, qu'on peut les appercevoir & les distinguer.

De toutes les constellations septentrionales la *grande Ourse* aura été certainement la premiere qu'on aura remarquée. L'éclat des sept étoiles qui composent ce qu'on appelle vulgairement le *grand Chariot*, & la maniere dont elles sont arrangées, a quelque chose de très-frappant & de très-caractérisé. Les Sauvages de l'Amérique septentrionale connoissoient & distinguoient la grande Ourse avant l'arrivée des Européens (*a*). Il n'y a pas jusqu'aux peuples du Groenland, à qui cette constellation ne soit connue (*b*).

Ar-

(*a*) Mœurs des Sauvag. t. 2. p. 235 & 236.
(*b*) Hist. nat. de l'Islande, t. 2. p. 222. & suiv.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Arcturus eſt d'ordinaire la premiere étoile qu'on apperçoit après le coucher du Soleil, & dont la ſcintillation vive ſe dégage de la lumiere encore aſſez forte des crépuſcules. Il eſt donc à préſumer qu'après la grande Ourſe, le Bouvier, dont l'*Arcturus* fait partie, a été la premiere conſtellation qui ait reçu une dénomination particuliere.

On peut parfaitement bien appliquer à *Orion*, & à la gueule du *grand Chien*, ce que je viens de dire de la grande Ourſe & d'Arcturus. Entre les étoiles méridionales, celles qui compoſent Orion & le grand Chien, ont dû par conſéquent être les premieres qu'on ait formées en conſtellations. Perſonne n'ignore que *Sirius*, ou la gueule du grand Chien, eſt la plus brillante de toutes les étoiles fixes, & Orion eſt ſi remarquable, qu'Aratus ne craint pas de dire que quiconque ne le diſtingueroit pas du premier coup d'œil, ne reconnoîtroit jamais aucune conſtellation (*a*).

Les conſtellations du Zodiaque, à parler en général, ſont des moins remarquables & par le nombre & par l'éclat des étoiles qui compoſent ce cercle de la ſphere. Il y en a cependant quelques-unes dont l'arrangement ſingulier

(*a*) Phœnom. v. 225.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

lier aura fixé de bonne geure l'attention des premiers Obſervateurs. La conſtellation du *Taureau* peut à cet égard le diſputer à toutes celles que le Soleil ſemble parcourir. Les Hyades qui forment une eſpece. d'V conſonne ſur la tête du taureau, & ſur-tout les Pléïades ramaſſées au nombre de ſix ſur ſon épaule, ſont des objets très-frappans & très-aiſés à reconnoître. Les peuples du Groenland (*b*), & les Sauvages des deux Amériques (*c*), avoient remarqué les Pléïades: elles avoient même attiré les regards des Péruviens (*d*), qui quoiqu'aſſez inſtruits des pratiques de l'Aſtronomie les plus eſſentielles, n'avoient cependant fait aucune attention particuliere aux étoiles fixes (*e*). Le ſigne du *Taureau* aura donc été vraiſemblablement le premier ſigne du Zodiaque qu'on aura réduit en conſtellation. Il aura été formé, ſuivant toutes les apparences, de l'aſſemblage des deux aſtériſmes déjà connus, & de quelques étoiles voiſines.

Le *Scorpion* doit encore être mis au rang

(*b*) Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 222. & ſuiv.

(*c*) Mœurs des Sauvag. t. 2. p. 235 & 236. = N. Relat. de la France Equinox. p. 139. = Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1745. M. p. 447.

(*d*) Hiſt. des Incas, t. 2. p. 36.

(*e*) Ibid.

rang des premiers ſignes qu'on aura connus. Il renferme une des étoiles les plus remarquables du Zodiaque. Celles qui forment ſa queue & ſes pinces, ont auſſi beaucoup d'éclat, & ſont diſpoſées très-ſingulierement autour de ſon étoile principale : cet endroit du Ciel eſt d'ailleurs aſſez nud.

Ce que nous venons de dire ſur l'origine des conſtellations paſſe, je crois, la ſimple conjecture, quand on conſidere que la grande Ourſe, le Bouvier, Orion, le grand Chien, les Hyades, les Pleïades & le Scorpion, ſont les ſeules conſtellations dont il ſoit parlé, tant dans le livre de Job, que dans Homere, & dans Héſiode.

Il ne nous reſte aucun monument qui puiſſe nous apprendre dans quel pays la diviſion des étoiles fixes en conſtellations a pris naiſſance. Tous les peuples qui ſe ſont adonnés de bonne heure à l'Aſtronomie, comme les Chaldéens, les Egyptiens, les Chinois, &c, ont, à ce qu'il nous ſemble, également droit de prétendre à cette invention. Nous croyons pouvoir dire de cette découverte, ce que nous avons déjà obſervé de pluſieurs autres, qu'il n'y a point, à proprement parler, de nation qui ſoit en droit de la revendiquer. Paſſons à la découverte du Zodiaque.

Je viens de dire que, ſuivant toutes les

I. PARTIE, Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

les apparences, les amas d'étoiles, sous lesquels le soleil paroît diriger sa route, n'avoient pas été réduits les premiers en constellations. Il ne faut cependant pas s'imaginer que la découverte des astérismes qui composent le Zodiaque, soit fort éloignée de celle des autres constellations. Il y a au contraire tout lieu de supposer que cette connoissance a précédé la mort de Jacob, c'est-à-dire, la fin des siécles qui font présentement notre objet.

J'ai expliqué précedemment les motifs qui auront porté les peuples, dès les premiers tems, à reconnoître & à désigner les amas d'étoiles sous lesquelles le soleil semble passer successivement dans le cours d'une année (*a*). J'ajouterai qu'on n'y seroit parvenu que très-difficilement, si le soleil étoit le seul des corps céléstes, qui suivît la même route; mais les planétes qui marchent à côté de cet astre & dans le même sens auront beaucoup contribué à faire connoitre sa direction propre d'Occident en Orient. On verra bientôt que la découverte des planétes appartient aux siécles que nous parcourons: il s'agit maintenant d'établir celle du Zodiaque. Au défaut d'autorités précises qui nous manquent, je vais proposer quelques conjectures.

Tout

(*a*) *Suprà*, p. 221.

Tout nous prouve que la découverte du Zodiaque eſt très-ancienne chez les Egyptiens (*a*). On peut donc préſumer qu'ils l'avoient faite dès les ſiécles dont il s'agit préſentement. L'eſpace de plus de ſept cents ans qui ſe ſont écoulés depuis le déluge juſqu'à la mort de Jacob, me paroît ſuffiſant pour que les Egyptiens euſſent acquis cette connoiſſance; c'eſt pourquoi je la placerai vers l'an mille ſix cents quatre-vingts-dix avant J. C. En effet, on a vû précédemment que les Egyptiens avoient dès-lors une année de trois cents ſoixante jours chacun (*b*). De plus, on ſçait que de toute antiquité leurs Aſtronomes avoient diviſé le Zodiaque en douze parties égales, de trente degrés, diſtribués aux douze ſignes (*c*). Le rapport qu'il y a entre la diviſion de ce cercle en douze ſignes de trente degrés, & une forme d'année de douze mois de trente jours chacun, eſt des plus marqués: il fait aſſez ſentir que l'établiſſement de l'une, & celui de l'autre, regardent le même tems, ou du moins des intervalles peu éloignés. D'ailleurs les Egyptiens ne pouvoient être parvenus

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

(*a*) Voy. Diod. l. 1. p. 110. = Lucian. de Aſtrolog. p. 363. = Macrob. in Somn. Scipion. l. 1. c. 21. p. 107, &c.

(*b*) *Suprà*, p. 223.

(*c*) Servius ad Georg. l. 1. v. 33.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

nus à borner ou étendre chaque conſtellation aux trente degrés précis, qui composent chaque ſigne, qu'après avoir fait à ce ſujet bien des obſervations. Cette méthode n'a pû être le fruit que d'une ſuite de raiſonnemens, d'une application conſtante à rapporter la marche du ſoleil aux étoiles fixes. Si, dès les ſiécles que nous parcourons préſentement, la connoiſſance du Zodiaque avoit lieu chez les Egyptiens, à plus forte raiſon jugerons nous qu'elle étoit auſſi dès lors bien établie chez les Chaldéens, qui très-certainement ont devancé les Egyptiens en aſtronomie.

Il eût été bien à ſouhaiter que les Anciens nous euſſent tranſmis quelques mémoires ſûrs & fidéles ſur la maniere dont les premiers Aſtronomes s'y prirent pour partager le Zodiaque. On trouve, à la vérité, dans deux Auteurs une méthode aſſez ſinguliere, qu'ils prétendent avoir été celle qu'on employa originairement pour parvenir à cette diviſion; l'un en fait honneur aux Chaldéens, & l'autre aux Egyptiens (*a*).

Ils diſent que les premiers Obſervateurs ayant choiſi une étoile remarquable

(*a*) Sext. Empiric. adv. Mathemat. l. 5. p. 342. = Macrob. in Somn. Scipion. l. 1. c. 21. p. 107. & ſuiv.

ble par sa grandeur & par son éclat, tâcherent d'en mesurer la révolution diurne. Dans ce dessein, ils prirent deux vaisseaux de cuivre, dont l'un avoit une ouverture qu'on pouvoit fermer à volonté, & l'autre n'en avoit point. Ils emplirent d'eau le premier, & laisserent l'autre vuide. On avoit placé ces vaisseaux, de maniere que l'eau du premier pût s'écouler dans le second, quand on le jugeroit à propos. Au moment que l'étoile, déterminée par les Observateurs, vint à paroître sur l'horison, ils laisserent couler l'eau du vase supérieur dans celui qui étoit au-dessous, pendant tout le reste de la nuit & toute la durée du jour suivant, où ils virent la même étoile reparoître sur l'horison au commencement de la seconde nuit. Ils étoient sûrs par-là d'avoir entre le premier lever de l'étoile, & son retour à l'horison, une révolution du Ciel entier. La quantité d'eau qui s'étoit écoulée pouvoit, à ce qu'ils croyoient, leur donner un moyen facile de mesurer le tems de cette révolution, & de la partager en douze portions égales (1).

En

(1) Le nombre de douze est le premier qu'on a dû employer pour les divisions, à cause qu'il est peu de nombres, dans ceux dont on fait usage le plus fréquemment, qui puissent se diviser sans reste de

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

En conséquence, ils partagerent cette eau elle-même en douze parties égales. Ils s'imaginoient pouvoir mesurer la révolution d'une douziéme partie du Ciel, par le tems qu'une douziéme partie de l'eau mettroit à s'écouler. Ils préparerent pour cette nouvelle observation, deux autres petits vaisseaux qui ne pouvoient contenir chacun exactement qu'une de ces douziémes parties d'eau. On commença par rejetter dans le grand vase toute l'eau qui s'étoit écoulée pendant la premiere observation. Ensuite on plaça au-dessous de son ouverture, un des deux petits vaisseaux, & l'autre à côté pour le substituer au premier dès qu'il seroit plein.

Cette seconde fois nos Observateurs s'attacherent à cette partie du Ciel vers laquelle ils s'étoient apperçus que le soleil, la lune & les planétes prenoient leur route. Ils remarquerent celles des étoiles, renfermées dans cette route, qui s'élevoient pendant le tems que chacune des douze parties d'eau mettoit à s'écouler. Ils déterminerent la grandeur des signes ou

de différentes manieres, avec une égale facilité. C'est aussi par cette raison que dans les commencemens on cherchoit le plus qu'on pouvoit des nombres pairs pour les divisions. C'est de-là encore qu'est venue celle de l'Ecliptique en trois cents soixante degrés.

ou amas d'étoiles, ſelon leſquels ils vouloient déterminer le chemin du ſoleil, par l'étoile qui paroiſſoit la derniere ſur l'horiſon, au moment que l'un des petits vaſes achevoit de ſe remplir, ce qu'ils ne purent exécuter, ſelon la remarque de Macrobe, qu'en deux nuits de différentes ſaiſons (1).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Tel a été, à ce qu'on nous dit, le moyen dont les premiers Aſtronomes firent uſage pour partager le Zodiaque en douze parties égales. Il eſt aiſé de ſentir combien cette méthode étoit imparfaite & défectueuſe, ſuppoſé même qu'on l'ait jamais employée : elle ne pouvoit donner aucune préciſion ; au contraire, elle n'étoit capable que d'occaſionner des erreurs monſtrueuſes.

En effet, ſuppoſons un vaiſſeau cylindrique ou priſmatique, dont le fonds ait une ouverture telle que la liqueur qu'il contient, s'écoule préciſément en en vingt-quatre heures. Concevons enſuite cette liqueur diviſée en douze parties égales. Celle des douze parties qui s'écoulera la premiere, n'emploiera à le faire qu'une heure & environ deux

(1) La raiſon en eſt bien ſimple, hors des deux zones glaciales, il n'y a point de lieu où la nuit dure jamais vingt-quatre heures, & par conſéquent il n'y en a point où l'on puiſſe obſerver en une ſeule nuit une révolution entiere du firmament.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

deux minutes, pendant que celle qui sortira la derniere ne le fera qu'en plus de six heures cinquante-cinq minutes & quarante secondes; & il n'y a pas une seule des portions intermédiaires qui puisse mesurer, par son écoulement, deux heures précises, ou la douziéme partie de vingt-quatre heures (1). D'ailleurs quand on supposeroit que l'écoulement de l'eau eût été uniforme, cette méthode n'eut pas réussi, en l'employant même dans la position la plus avan-

(1) Sextus Empiricus en rapportant cette histoire, ou plutôt cette fable, a senti qu'en général l'eau avoit dû s'écouler avec plus de vitesse au commencement de l'opération, & plus lentement vers sa fin. Il se sert même de cet argument pour en attaquer le résultat, mais il s'en falloit bien qu'il ne soupçonnât l'erreur d'être assez grossiere, pour que la premiere des divisions ne fût que quinze degrés trente minutes tout au plus, pendant que la derniere auroit excédé cent trois degrés cinquante-neuf minutes, suivant le calcul que nous venons de présenter. Ce n'est que depuis que les Guglielmini, les Mariotte & les Newton, ont donné des principes certains à l'Hydraulique encore très-imparfaite, même de leur tems, qu'on a été en état de fixer la dépense des réservoirs, & de calculer la vîtesse de l'écoulement des vaisseaux qui se vuident entierement, tant il est absurde de supposer avec un Auteur moderne, que ceux qu'il croit bonnement avoir pû diviser le Zodiaque, par l'opération bizarre dont nous venons de rendre compte, aient été en état de corriger les erreurs qu'entraînoit l'inégale vîtesse de l'écoulement de l'eau, & d'évaluer au juste ces erreurs.

avantageuſe, je veux dire ſous la ligne équinoxiale, & l'erreur eût été beaucoup plus grande dans toute autre poſition, à cauſe de l'obliquité de l'écliptique, dont les cercles horaires coupent des portions inégales, tandis qu'ils coupent toujours également l'équateur de quinze dégrés en quinze dégrés (1).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Après ces réflexions, il ſeroit ſuperflu d'ajouter qu'une opération de cette nature ſuppoſe une connoiſſance exacte du mouvement annuel du ſoleil, de la poſition de l'écliptique & de ſon obliquité. On ſçait qu'il n'y a qu'une longue ſuite d'obſervations & d'opérations aſſez

(1) Sous la ligne Equinoxiale qninze degrés de l'équateur, qui s'élevent en une heure ſur l'horiſon, à compter du 1. point du Bélier ou de la Balance, donnent 16°. 23. $23\frac{4}{7}$. de l'écliptique, inclinée ſur l'équateur de 23° $28\frac{1}{2}$: & en deux heures de tems 30°. de l'équateur, donnent 33°. 1. $57\frac{2}{3}$ d'élevation du même point, par rapport à l'écliptique.

Mais ſi on ſuppoſe l'Obſervateur placé a la latitude Septentrionale de 45°. & qu'il conſidere une étoile placée au 1. point du ſigne de la Balance, dans l'interſection de l'écliptique, de l'équateur & de l'horiſon, alors 15°. d'élévation par rapport a l'équateur, ne donneront qu'onze degrés $23\frac{2}{7}$ de l'écliptique. Au lieu que ſi l'Obſervateur conſidere une étoile placée dans l'horiſon au 1. point du ſigne du Bélier, 15°. d'élévation de l'équateur lui donneront 27° $57\frac{1}{2}$ de l'écliptique.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

assez délicates, qui aient pû la procurer. Aucun Auteur ne nous a conservé l'époque de cette découverte, & on ne peut raisonnablement supposer qu'elle ait été le fruit des premieres recherches. Il est impossible d'y parvenir sans le secours de quelques théorêmes de Géométrie, trop relevés pour les siécles dont il est question. Je n'ai même rapporté tout ce récit de l'invention du Zodiaque, que pour ne rien omettre de ce qu'on trouve dans les Anciens sur les commencemens de l'Astronomie. Sextus Empiricus lui-même ne paroît pas y ajoûter beaucoup de foi. Si on en excepte cet Auteur & Macrobe, qui, à la vérité, en parle plus affirmativement, on n'en trouve aucune trace dans les écrits des Anciens. Ptolemée ne paroît pas en avoir eu connoissance. Hipparque a parlé, il est vrai, de cette pratique, mais seulement pour la refuter. Il vaut mieux avouer que nous ignorons les moyens qu'on a employés originairement pour partager le Zodiaque. La division en est très-ancienne, & c'est, sans doute, une des raisons pour lesquelles la tradition s'en est obscurcie. Si cette découverte eût été plus récente, la mémoire s'en seroit conservée plus fidelement.

Ce

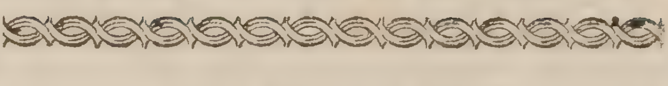
I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ce seroit ici le lieu de parler des noms par lesquels on a jugé à propos de désigner originairemet les différentes constellations; mais les idées que je compte proposer sur cette question, m'ont engagé dans de si grandes discussions, que j'ai crû devoir rejetter cet article à la fin du Volume suivant (*a*), pour ne point trop interrompre l'histoire des découvertes astronomiques appartenantes aux siécles que nous parcourons présentement. J'en userai de même à l'égard des noms des planétes (*b*). On peut regarder ces questions comme des especes de hors-d'œuvre, qui ne serviroient qu'à détourner l'attention de l'objet principal.

(*a*) Voy. la Dissertation sur les noms & les figures des Constellat. à la fin du 2d. Vol.
(*b*) Voy. ibid la Dissertat. sur les noms des Planétes.



I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.



§. SECOND.

Des Planétes.

LA découverte des Planétes a dû suivre de bien près le tems auquel on a commencé à réduire un certain nombre d'étoiles sous la forme de constellation; peut-être même l'a-t-elle précédée. Elle a aussi beaucoup de rapport avec l'invention du Zodiaque.

Dès le moment où les hommes ont commencé à étudier l'arrangement & la marche des étoiles, ils ont dû s'appercevoir que quelques-unes d'entre elles avoient un mouvement particulier, pendant que le reste du firmament présentoit toujours le même aspect. Ils voyoient ces astres qu'on a nommés *Planétes*, répondre alternativement à différens point du Ciel, & parcourir successivement différentes constellations. Après quelques années d'observations, on dût être assuré, qu'à la différence des étoiles fixes, qui paroissent toujours garder entre elles une égale distance, la position des planétes varioit, soit qu'on les comparât les unes aux autres, soit qu'on les rapportât aux étoiles fixes.

Ces

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ces découvertes auront conduit nécessairement à la distinction des planétes d'avec les étoiles fixes. Il est probable qu'on ne tarda pas à désigner les premieres par un nom, qui marquât l'inégalité de leurs mouvemens, rélativement à celui des étoiles qu'on a nommées fixes (1).

La découverte des planétes paroît avoir été faite fort promptement par certains peuples. Les Babyloniens & les Egyptiens s'étoient, dit-on, apperçus, dès la plus haute antiquité, que les mouvemens de ces astres étoient différens de celui des étoiles fixes (*a*). Ce fait nous autorise, je crois, suffisamment à placer la connoissance des planétes dans les siécles qui font l'objet de cette premiere Partie de notre Ouvrage.

La découverte des planétes n'a dû se faire que successivement. Les premieres, qui ensuite auront aidé à reconnoître les autres, ont dû être celles dont l'éclat & l'inégalité des mouvemens, sont les plus sensibles. Je suis donc per-

(1) Le nom de *Planétes*, que portent aujourd'hui ces astres, vient d'un mot Grec, qui veut dire *errer*.

(*a*) Diodor., l. 1. p. 91, 92. = Lucian. de Astrolog. p. 362. = Simplicius in Libr. 2. Aristotel. *de cælo*, folio 117. *verso*.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

persuadé, que par cette raison, *Venus* est le premier astre qu'on aura reconnu pour planéte. Elle réunit dans le degré le plus frapant les deux qualités dont je viens de parler. Aussi Venus a-t-elle attiré les regards des peuples les moins éclairés. Nous en verrons la preuve dans un moment.

Mars est vraisemblablement le second astre qu'on aura mis au nombre des planétes. Son éclat est communément moins sensible que celui de Venus; mais lorsqu'il est périgée, il peut pendant quelque tems le disputer même à cette planéte (1). D'ailleurs l'inégalité de ses mouvemens tantôt directs & tantôt rétrogrades, est des plus remarquables. Mars aura donc été probablement placé de bonne heure au rang des planétes.

Par son éclat, & par la célérité de son mouvement, *Mercure* auroit dû être mis promptement au nombre de ces étoiles que les Anciens ont appellées *errantes*. Néanmoins il n'y a pas d'apparence que Mercure ait été distingué des étoiles fixes aussitôt que Mars & Venus. C'est la plus petite des planétes. D'ailleurs elle est presque continuellement

(1) On a pû s'en convaincre au mois de Septembre de l'année 1751.

ment plongée dans les rayons du Soleil, dont elle ne s'éloigne jamais de plus de vingt-huit degrés. Ce n'eſt que dans le tems de ſa plus grande élongation, qu'on peut eſpérer de trouver quelques moment pour la ſaiſir & pour l'appercevoir. On voit cependant que *Mercure* a été connu des Aſtronomes Egyptiens & Babyloniens, même aſſez anciennement. Il eſt vrai que ces peuples ont été placés très-avantageuſement pour pouvoir diſtinguer & appercevoir fréquemment cette planéte: non-ſeulement la ſérénité des contrées qu'ils habitoient a dû y contribuer, mais encore la poſition de leur climat qui eſt très-favorable pour faire des obſervations ſur Mercure; car moins la ſphère eſt oblique, plus on a de facilité pour voir cet aſtre dégagé des rayons du Soleil.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Quant à *Jupiter*, quoique ſa grandeur & ſon éclat ſoient très-ſenſibles, cependant la durée de ſa révolution a dû le faire méconnoître aux premiers Obſervateurs. Comme il décrit un fort grand cercle ſous le Zodiaque, ſon cours ne s'acheve qu'en près de douze années (1). L'eſpace de tems que cette planéte emploie à parcourir un ſigne, l'au-

(1) Onze ans, & trois cents treize jours.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

l'aura ſans doute fait confondre dans les commencemens avec les étoiles fixes. Il aura fallu bien des obſervations pour s'appercevoir de ſes déplacemens. Il ſe ſera donc paſſé quelque tems avant qu'on ait rangé cet aſtre au nombre des planétes (1).

Les mêmes raiſons qui nous font croire qu'on a dû être un tems aſſez conſidérable ſans s'appercevoir que Jupiter étoit une planéte, nous autoriſent à plus juſte titre à penſer qu'il en a été de même à l'égard de *Saturne*; c'eſt de toutes les planétes la plus éloignée du Soleil. Parcourant un cercle beaucoup plus grand que toutes les autres, Saturne emploie auſſi beaucoup plus de tems à faire ſa révolution. Elle ne s'acheve qu'en près de trente ans (2). Il eſt deux ans & ſix mois à parcourir un ſigne. Les hommes voyant cet aſtre pendant pluſieurs années conſécutives toujours à peu-près dans la même place, ont dû pendant long-tems le croire immo-

(1) On pourroit dire peut-être, que les rétrogradations de Jupiter l'auroient fait reconnoître plutôt que nous ne le penſons, elles ſont en effet très-remarquables. Je doute cependant que les premiers hommes en aient été frapés. Ils n'en ſçavoient pas aſſez pour s'appercevoir de ce phenoméne.

(2) Vingt-neuf ans & cent cinquante jours.

mobile. Ils étoient trompés par le peu de changement de sa position dans le cours d'une année. D'ailleurs Saturne n'est, en apparence, qu'une assez petite planéte qui n'a presque point d'éclat. Aussi suis-je persuadé que c'est la derniere dont, à l'exception peut-être de Mercure, on aura découvert la marche.

Après quelques observations sur les planétes, on dût remarquer que quoiqu'elles changeassent continuellement de place, leur mouvement étoit cependant réglé & périodique, & que même elles ne s'écartoient jamais de l'équateur au-delà d'un certain point, soit du côté du Nord, soit du côté du Midi. Cette découverte aura porté naturellement les hommes à faire une attention particuliere à la partie du firmament dont ces astres ne s'éloignoient point, & comme c'est dans cette même partie que s'exécute la révolution annuelle du Soleil, les observations sur le mouvement des planétes auront beaucoup contribué à faire connoître la route annuelle de cet astre. J'ai déja eu soin de le remarquer en parlant de l'origine du Zodiaque. On peut encore regarder la découverte des planétes & des mouvemens qui leur sont propres, comme une

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

une nouvelle preuve de l'ancienneté de l'arrangement des Constellations. Ce n'est, en effet, que par le moyen des Constellations, c'est-à-dire, par le rapport & la comparaison des planétes avec les étoiles fixes, qu'on a pû découvrir la marche & la révolution de ces astres, & on vient de voir que cette connoisnoissance étoit fort ancienne chez plusieurs peuples.



ARTICLE TROISIEME.

Géométrie.

J'AI dit ailleurs que les premieres pratiques de l'Arithmétique, de la Géométrie, & de la Mécanique, étoient aussi anciennes que la division des domaines ; c'est-à-dire, que l'origine de ces sciences remontoit à la plus haute antiquité. J'ai déja eu soin de faire sentir combien l'Arithmétique des premiers âges étoit imparfaite & grossiere. Cette observation porte également sur la Géométrie. Cette science,

ce, comme toutes les autres, a eu ſon état d'enfance. Ce n'eſt qu'après bien du tems qu'elle a commencé à prendre quelque forme, & à s'élever au-deſſus des pratiques groſſieres qui lui ont donné naiſſance.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Dans les ſiécles dont il eſt préſentement queſtion, les peuples étoient trop accablés de beſoins de toute eſpece, & trop occupés du ſoin d'y pourvoir, pour ſe livrer aux ſpéculations abſtraites qui ont porté la Géométrie au degré de ſublimité où elle eſt parvenue de nos jours. Pour s'adonner à de pareilles recherches, il faut beaucoup de loiſir, & le loiſir eſt le fruit de l'abondance. Ceux qui formerent les premieres ſociétés, ne devinrent Géomètres qu'autant qu'ils ne pouvoient ſe diſpenſer de l'être. Etudions donc leurs beſoins les plus preſſans, examinons les ſecours les plus néceſſaires que la Géométrie aura pû leur fournir relativement à ces beſoins, & nous découvrirons la véritable origine de cette ſcience.

On diviſe communément la Géométrie en trois parties : Longimétrie, Planimétrie, & Stéréométrie, relativement aux trois dimenſions de l'étendue, dont la meſure fait l'objet de cette ſcience.

La Longimétrie, qui eſt la premiere de

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de ces trois parties, parcequ'elle eſt la plus ſimple, ne conſidere que la longueur, & ne s'occupe que de la meſure des lignes droites. Cette branche de la Géométrie eſt preſqu'auſſi ancienne que le monde. On pourroit en apporter bien des preuves. Je me bornerai à une ſeule, qui eſt, à ce qu'il me ſemble, ſans réplique. L'Ecriture nous apprend que Nembrod bâtit quelques villes. Je conviens ſans peine que les édifices dont elles étoient compoſées, ne pouvoient être que bien défectueux, ſoit par rapport à la ſolidité, ſoit par rapport à la ſymétrie. C'étoient même, ſi l'on veut, des eſpeces de baraques plutôt que des maiſons: mais quelque groſſiers & quelque imparfaits que l'on ſuppoſe ces bâtimens, on ne peut pas nier qu'ils ne duſſent être aſſez vaſtes pour loger chaque famille, & aſſez hauts pour que ceux qui les habitoient puſſent y demeurer à leur aiſe. Il fallut donc obſerver de donner aux piéces de bois qui en compoſoient la charpente, des longueurs & des hauteurs proportionnées à l'uſage auquel on les deſtinoit. C'eſt par cette raiſon, ſans doute, que la plupart des meſures linéaires, telles que la toiſe, le pied, le pouce & la coudée, qui eſt peut-être la plus ancienne de toutes les meſures, ont un rapport

port marqué avec la longueur ordinaire du corps humain, ou de quelques-unes de ses parties.

La Planimétrie, ou la mesure des surfaces, n'est pas, à beaucoup près, aussi simple que la Longimétrie. Car les lignes droites peuvent bien varier à l'infini par rapport à leur longueur; mais leur essence étant constamment la même, on peut toujours les comparer les unes aux autres par la voie de la superposition; & c'est en cela que consiste toute la pratique de la Longimétrie. On applique sur la longueur qu'on veut mesurer une longueur connue & déterminée, moindre que celle qui fait le sujet de l'opération. Il n'en est pas de même des surfaces, dont la mesure est l'objet de la Planimétrie.

Il n'y en a point en effet de plus simples que le triangle & le parallélogramme: cependant on peut imaginer une infinité de triangles ou de parallélogrammes égaux les uns aux autres, entre lesquels la superposition immédiate, qui est le moyen le plus naturel de connoître l'égalité ou l'inégalité de deux grandeurs, ne peut avoir lieu. Leur rapport ne peut donc être déterminé que par une superposition mentale, & par une suite de conséquences, dont la liaison avec les premiers principes, ne s'apperçoit pas du premier coup d'œil. Je crois

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

crois donc que cette partie, d'où dépendent l'arpentage & le nivellement, n'a été inventée que lorsque les sociétés ont été policées à un certain point. Il est impossible que l'on en ait eu quelque idée avant le déluge; mais il est plus que probable que la mémoire des premieres inventions Géométriques se perdit par cette terrible catastrophe. Ce que les hommes qui vécurent dans les siécles qui nous occupent présentement, en connurent, doit à peine mériter le nom d'art. Jugeons-en par un fait avoué de toute l'antiquité. Plus de quinze cents ans après l'époque que nous parcourons, on regarda comme le dernier effort de l'esprit humain, des théories, sans lesquelles l'art de mesurer les surfaces ne peut être que fort limité (1).

La Planimétrie doit principalement son origine au partage des terres. Dès qu'il se forma des sociétés politiques, il fallut fixer l'étendue des héritages. Cet objet donna naissance à l'usage de marquer

(1) *Voy.* Diog. Laert. *in* Pythag. Segm. XI. Pythagore, pour avoir inventé la 32e du 1er Livre d'Euclide, sacrifia, dit-on, un bœuf. *Voy.* Histor. Narrat. de ortu & progressu Mathes. *Apud* Tacquet elementa Geometr. Amstelod. in-12. 1683.

quer par des bornes, ou par d'autres ſignes équivalens, la portion de terrein que poſſédoit chaque habitant d'une contrée, uſage qui remonte à la plus haute antiquité. Mais ces ſignes étoient ſujets à être enlevés ou déplacés dans différentes occaſions. On fut donc obligé de chercher quelques moyens pour les remettre dans leur premiere poſition. Cette recherche enfanta vraiſemblablement les pratiques de Planimétrie, les plus ſimples & les plus groſſieres. Ces pratiques dûrent ſe perfectionner peu à peu, par la néceſſité où l'on fut de partager, relativement au nombre des héritiers, les terres que chacun laiſſoit en mourant. Les progrès de l'arpentage n'ont pas dû être extrêment lents. L'uſage en étoit ſi néceſſaire & en a dû être ſi fréquent, que cette pratique aura bien-tôt mérité le nom d'art par les découvertes dont on l'aura enrichie. La Géométrie, ſuivant ſon étymologie, ſignifie l'*art de meſurer les terres*. Cette ſcience n'aura vraiſemblablement été appellée ainſi que, parceque de toutes ces parties l'Arpentage ou la Planimétrie pratique, eſt la premiere qui ait été réduite en art. La Longimétrie en effet eſt trop ſimple pour mériter le nom d'art, & la Sté-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Stéréométrie trop composée pour avoir été cultivée & perfectionnée avant la Planimétrie.

Nous ne trouvons rien dans les Auteurs de l'antiquité qui puisse nous donner une connoissance exacte de l'ordre dans lequel les théories fondamentales de la mesure des surfaces ont été découvertes. Il en faut dire autant des autres parties de la Géométrie élémentaire. Nous n'en pouvons donc juger que par conjecture. Il est vraisemblable qu'on aura commencé par approfondir la théorie des figures rectilignes. Entre ces figures, les plus simples auront sans doute été connues les premieres. Mais il seroit bien difficile de déterminer entre les surfaces qui sont terminées par un petit nombre de lignes droites, quelle est celle qu'on peut regarder comme la plus simple. Si l'on n'avoit égard qu'au nombre des côtés, il n'y en auroit pas qui pût entrer en comparaison avec le triangle. Cependant je suis fort porté à croire que le quarré a fixé l'attention des premiers Auteurs de la Géométrie. Ce n'est qu'ensuite qu'ils auront porté leurs regards sur les espaces triangulaires même les plus réguliers, tels que le triangle équilatéral. En effet, il est à présumer que la figure rectiligne qui aura été connue la premiere, est celle à laquelle dans la suite des tems on aura com-

comparé les aires des autres Polygones, à mesure qu'on en aura découvert les propriétés. C'est ainsi que cette figure sera devenue la commune mesure de toutes les surfaces. Or nous voyons que dans tous les tems, dont nous avons quelque connoissance, & chez toutes les nations dont il nous reste quelques monumens, le quarré à toujours été en Planimétrie ce qu'est l'unité en Arithmétique; car quoique pour mesurer les figures rectilignes irregulieres, on soit obligé de les résoudre en triangles, c'est cependant à des perches, à des toises, à des pieds & à des pouces quarrés, que se réduit l'aire de ces figures.

Il y a donc tout lieu de présumer que l'on a commencé par approfondir les propriétés des quarrés. Cette étude aura conduit naturellement à la connoissance de la mesure des rectangles; comme les rectangles de leur côté auront facilité l'art de mesurer les rhombes & les rhomboïdes. Enfin on aura trouvé les moyens d'évaluer les aires triangulaires. Dès-lors il aura été facile de mesurer les Trapézes, & généralement tous les Polygones tant réguliers qu'irréguliers. Je ne doute point au surplus que la plupart de ces découvertes n'aient été l'effet de quelque heureux hazard, plutôt que le fruit d'une étude méthodique.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

De toutes les théories sur lesquelles l'art de mesurer les surfaces est fondé, il n'y en a point qui se soit perfectionnée plus lentement que celle des angles. Pour s'en convaincre, il suffit, je crois, de considérer que la définition qu'Euclide en a donnée, dans un tems où la Géométrie élémentaire étoit montée au plus haut point de perfection, a été trouvée défectueuse par des juges fort éclairés en pareille matiere (a). Quand même nous n'aurions pas cette preuve qui me paroît très-concluante, nous en aurions toujours une autre à laquelle il seroit bien difficile de se refuser. Il est certain que de toutes les quantités qui sont l'objet de la Géométrie, il n'y en a point dont l'idée soit plus abstraite que celle de l'angle. Ce n'est point une figure, c'est un rapport de position entre deux lignes; rapport qui ne frape les sens que foiblement. Il est beaucoup plus facile de dire tout ce que l'angle n'est pas, que de déterminer précisément ce qu'il est.

Nous venons de voir que la pratique grossiere de la Longimétrie n'avoit pas pû être long-tems inconnue aux premiers

(a) Voy. la Recherche de la Vérité, l. 2. 2de Partie. c. 6. & la Logiq. de Port Royal 1re Partie c. 12.

miers hommes. J'ai enſuite expoſé par quels moyens j'imagine qu'on étoit parvenu à la découverte de quelques notions de la Planimétrie; mais ces connoiſſances étoient encore bien éloignées de celles que demande la Stéréométrie. De toutes les pratiques que comprend la Géométrie, celle de la meſure des ſolides n'aura été certainement trouvée que la derniere. On ne peut douter néanmoins que les Géomètres des premiers tems n'aient eu certaines connoiſſances ſur cette matiere, & même beaucoup plus promptement qu'on ne ſeroit d'abord porté à le croire.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

J'ai prouvé dans l'article précédent que l'invention de la balance étoit trêmement ancienne. L'uſage de cette machine ſuppoſe néceſſairement quelques notions de la meſure des ſolides; ainſi je crois être en droit de regarder l'art de ſe ſervir des poids & des balances comme la premiere ſource de la découverte de la Stéréométrie ou meſure des ſolides.

Les poids des corps ſont relatifs à leurs maſſes, & lorſqu'ils ſont de même matiere, le rapport de leur volume eſt le même que celui de leur peſanteur. Il a donc fallu pouvoir déterminer les rapports des volumes des corps, pour faire des poids qui fuſſent doubles, triples

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ples, la moitié, le tiers, &c, de celui qu'on prit pour commune mesure.

Les mêmes raisons qui m'ont porté à croire que de toutes les surfaces, le quarré fut la premiere qui fixa les regards des hommes, me portent à juger que de tous les solides le cube fut le premier qui attira leur attention. On prit vraisemblablement pour commune mesure des poids, un cube d'un certain métal, de cuivre, par exemple, dont le côté étoit d'une longueur connue & déterminée. S'agissoit il de peser une quantité de quelque denrée double, triple, &c, de cette commune mesure? on mettoit d'abord dans l'un des plats de la balance, deux, trois &c, cubes tout à la fois; mais bientôt on dût s'appercevoir qu'il seroit plus commode d'avoir des poids d'une seule piéce qui fussent doubles, triples, &c, de celui qu'on avoit pris pour commune mesure. On dût chercher alors à s'en procurer de cette espece. Il y a tout lieu de croire qu'on ne fut pas longtems à reconnoître que pour cet effet il n'y avoit qu'à doubler, tripler, &c, la hauteur des solides qu'on employoit pour les pesées, en laissant leur base la même. Le hazard aura sans doute conduit à cette découverte. Il a dû arriver, qu'en jettant ensemble plusieurs cubes dans les

les baſſins d'une balance, quelques-uns ſe ſeront placés d'eux-mêmes les uns ſur les autres, & auront formé naturellement des parallelipipédes doubles & triples du cube primordial. Ainſi la connoiſſance du cube aura conduit vraiſemblablement à celle des parallelipipédes, comme celle du quarré à celle du rectangle.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On pourroit étendre davantage cette eſpece de généalogie des premiers principes de la meſure des ſolides; mais il y a aſſez long-tems que nous voyageons dans la région des probabilités. En matiere de conjectures on ne ſçauroit être trop court. Paſſons donc à des objets plus certains. Préſentons les foibles lumieres que l'hiſtoire peut nous fournir ſur l'origine & les progrès de la Géométrie. Recueillons & diſcutons le peu de faits échappés à l'injure des tems. Cette recherche nous donnera lieu de faire voir qu'outre toute ce que nous avons dit juſqu'à préſent, l'uſage de la Navigation & l'étude de l'Aſtronomie, ont eu très-grande part aux progrès de la Géométrie. Ces deux objets ont beaucoup influé ſur le plus ou ſur le moins d'application des différens peuples à cultiver & à approfondir cette partie des Mathématiques.

Il eſt hors de doute que dès les ſiécles dont il s'agit dans cette premiere Par-

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tie, plusieurs peuples auront eu quelque teinture de Géométrie. Les Egyptiens, les Babyloniens les Phéniciens, &c, ont incontestablement connu de fort bonne heure les pratiques fondamentales de cette science. Quelques réflexions sommaires vont nous en convaincre. Commençons par les Egyptiens.

J'ai dit précédemment que la Planimétrie, d'où dépendent l'arpentage & le nivellement, c'est à-dire, les pratiques de Géométrie, dont l'usage est le plus indispensable & le plus fréquent, devoit son origine au partage des terres (1). J'ai fait voir aussi la nécessité dans laquelle s'étoient trouvées les premieres sociétés politiques, de fixer par des bornes l'étendue des héritages (*a*). Les Egyptiens sont, sans contredit, un des premiers peuples qui se soient formés en corps d'Etat. Il n'est donc pas possible, après ces faits, de douter qu'ils n'aient eu, dès la plus haute antiquité, la connoissance des pratiques fondamentales de la Géométrie.

Je n'entreprendrai point à la vérité de fixer le siécle où les Egyptiens ont fait un art de l'arpentage. Jamblique rapporte

(1) C'est aussi ce qu'ont reconnu les Historiens de toutes les nations policées. Voy. Martini, Hist. de la Chine, l. 1. p. 18 & 19.

(*a*) *Suprà*, Liv. I. Art. 2d.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

te l'uſage de meſurer les terres en Egypte au tems où l'on plaçoit le regne des Dieux (*b*), c'eſt-à-dire, dans les ſiécles les plus reculés. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'arpentage devoit être connu très-anciennement chez ces peuples. Ce n'eſt point par de ſimples conjectures que je prétens le prouver. Nous trouvons la meſure & le partage des terres établis en Egypte avant l'arrivée de Joſeph en ce pays. Chacun alors y avoit ſon domaine particulier (*c*). On voit auſſi par les Livres ſaints, qu'antérieurement à cette époque, les terres appartenantes aux Prêtres, étoient déja ſéparées de celles des autres habitans (*d*). Ces faits ſuppoſent néceſſairement quelque uſage de l'arpentage.

Une premiere découverte conduit preſque toujours à celle de quelque nouvelle vérité. Les Egyptiens ne ſe bornerent pas aux pratiques que les beſoins néceſſaires & primitifs avoient enfantés. Ils porterent bientôt leurs recherches au-delà de ce terme. La ſimple meſure des terres devint chez eux la ſcience des rap-

(*b*) In vita Pythag. c. 29. p. 134. Edit. *in*-4°. 1707. = Voy. auſſi Plat. in Phædr. p. 1240. = Diod. l. 1. p. 80 & 105. = Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 361. = Diog. Laert. in Pythag. Segm. 11. p. 497.

(*c*) Gen. Ch. 47. vs. 20.

(*d*) Ibid. vs. 22.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

rapports de toute espece représentés par des lignes. Ces peuples occupés sans cesse du soin d'améliorer leur pays, reconnurent promptement que le Nil, dans ses débordemens, ne se répandoit pas assez au loin, & que par cette raison plusieurs terres demeuroient incultes. La nécessité dans laquelle ils se trouverent de fertiliser une grande quantité de terrein, leur fit imaginer de porter l'eau dans les campagnes, qui, sans un pareil secours, seroient demeurées stériles. On n'a pas sans doute oublié ce que j'ai dit à l'article des Arts sur le lac Mœris, & sur cette quantité de canaux exécutés en Egypte peu de tems après le déluge (*e*). Ces sortes d'ouvrages demandent une connoissance, au moins grossiere, de l'art de niveller les terreins, & même quelques notions des pratiques les plus simples de la Stéréométrie.

Nous sçavons d'ailleurs que l'Arithmétique & la Géométrie étoient un des principaux objets de l'étude des Egyptiens (*a*). Ces deux sciences leur étoient également utiles & nécessaires par rapport aux besoins de la vie civile, indépendamment des spéculations philosophiques auxquelles ils se sont adonnés dès les

(*e*) *Suprà*, Liv. II.
(*a*) Diod. l. 1. p. 91.

les premiers ſiécles de leur Monarchie. Nés avec un génie inventif, ces peuples ne pouvoient pas manquer de faire de grands progrès dans ces deux branches des Mathématiques.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Je n'examinerai pas, pour le moment, juſqu'à quel point les Egyptiens ont porté leurs découvertes en Géométrie. Je remets cette diſcuſſion à la troiſiéme Partie de cet Ouvrage. Il ſera plus à propos d'expoſer les idées qu'ont eues les Anciens ſur la maniere dont la Géométrie avoit pris naiſſance chez les Egyptiens. Il n'y a jamais eu, diſent-ils, de pays où l'arpentage ait été plus néceſſaire qu'en Egypte. Le Nil, en ſe débordant régulierement chaque année, devoit cauſer beaucoup de dérangement dans les limites des héritages, enlevant les bornes, ou les enfouiſſant, ôtant aux uns pour donner aux autres. Ces mutations perpétuelles obligerent donc les Egyptiens à chercher de bonne heure quelque méthode pour reconnoître & conſtater après la retraite des eaux, la quantité de terrein appartenant à chaque propriétaire. Ils ne pouvoient y parvenir qu'au moyen de l'arpentage. C'eſt de cette pratique, dit-on, qu'eſt née la Géométrie chez les Egyptiens (*b*). Tel

(*b*) Id. ibid. = Strabo. l. 17. p. 1136. = Proclus in Tim. = Caſſiodor. Var. l. 3. Epiſt. 52. &c.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Tel eſt le ſentiment de la plupart des Auteurs anciens, adopté par tous les Modernes. Mais cette opinion, quoiqu'aſſez vraiſemblable, ne porte ſur aucun fondement ſolide. J'oſe dire même qu'elle fait tort à ce génie induſtrieux dont les Egyptiens ont donné des preuves dans tout ce qui pouvoit concerner l'ordre intérieur & l'utilité de leur Etat.

Comment concevoir en effet que les Egyptiens fuſſent autrefois dans la néceſſité de faire arpenter réguliérement chaque année toutes les terres que le Nil couvroit en ſe débordant. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'un peuple ſi inventif & ſi ſage, n'eût pas trouvé les moyens de fixer les limites des poſſeſſions de maniere à pouvoir réſiſter aux inondations du Nil. Cette découverte eſt infiniment plus facile que celle des pratiques de Géodéſie, même les plus communes. Auſſi ne fais-je aucun doute qu'autrefois les choſes ne ſe paſſoient point ainſi que les Anciens le racontent. L'Egypte, à cet égard, étoit dans le même état où elle eſt à préſent. On n'y eſt point aujourd'hui dans l'uſage de faire arpenter les terres après le débordement, pour en reconnoître la contenance. Les champs y ont des limites que le Nil n'emporte pas, & les propriétaires

res sçavent ce qui leur appartient après comme avant l'inondation (*a*).

Si les Anciens avoient assez réfléchi sur la maniere dont le Nil se déborde, ils ne seroient pas tombés dans l'erreur que je combats. Ils n'ont pas pris garde que le Nil ne se déborde pas subitement. Ce n'est qu'insensiblement qu'il s'enfle, & que sortant de son lit, il inonde l'Egypte. On sent aisément que de pareils débordemens ne doivent causer aucun désordre dans les limites des terres. Il est facile d'enfoncer des bornes d'une maniere assez solide pour pouvoir rési-

(*a*) Voyage de l'Egypte par Granger. *init.*

Il est vrai, ajoute le même Voyageur, que chaque propriétaire affermant chaque année ses terres à différens paisans, & chacun de ces nouveaux fermiers, se chargeant d'une portion plus ou moins grande, il faut nécessairement faire mesurer la quantité dont chacun se charge. Mais cet arpentage n'a aucun rapport avec les débordemens du Nil. On n'y a recours que parceque les fermiers changeant tous les ans, il faut que chaque propriétaire fasse à chaque mutation un nouveau partage de ses terres.

La même chose se pratique au Japon. Chaque année avant qu'on seme, il faut que toutes les terres soient mesurées par des arpenteurs. Lorsque le tems de la moisson approche ils les mesurent encore une fois, & supputent ce que la récolte doit produire vraisemblablement. Leurs conjectures sont en général d'une exactitude surprenante. Par-là ils empêchent que les fermiers ne trompent leurs Seigneurs. *Hist. du Japon par* Kœmpfer, t. 1. *p.* 191.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

résister au cours d'une eau qui n'a point une grande rapidité. Mais les Anciens ont jugé un peu trop légerement de l'effet du Nil, par l'effet des débordemens des rivieres des autres pays. Ils ont imaginé que la crue du Nil devoit produire le même ravage que feroit un fleuve qui viendroit à rompre ses digues, & à sortir subitement de son lit (1).

Les motifs auxquels j'ai crû devoir rapporter les pratiques qui ont donné naissance à la Géométrie chez les Egyptiens, sont assez naturels & assez honorables à ce peuple, sans qu'il soit besoin d'y

(1) Quoique la plupart des anciens aient suivi l'opinion que j'ai crû devoir rejetter, il y en a cependant qui se sont préservés de l'erreur commune. Hérodote, dont le sentiment est d'un si grand poids sur tout ce qui concerne l'Egypte, croit que la Géométrie prit naissance dans ce païs, à l'occasion des tributs que Sésostris imposa sur toutes les terres, *l. 2. n.* 109.

Il est hors de doute que cet Auteur se trompe, par rapport à l'époque où il place cette invention. On a vû qu'elle étoit antérieure au régne de Sésostris; mais il faut convenir en même tems qu'Hérodote étoit parti d'un principe très-raisonnable; je veux dire l'impossibilité de lever avec égalité, sans le secours de l'arpentage, les impositions réelles qui doivent se répartir proportionnellement à l'étendue des terres qui y sont assujetties. Quelle comparaison entre cette opinion & le sentiment de ceux qui vouloient faire naître la Géométrie en Egypte, des dérangemens imaginaires qu'ils attribuoient aux débordemens du Nil!

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

d'y joindre des chimeres. C'eſt de l'ancienneté & de la ſageſſe de ſon gouvernement que je les ai tirées.

Ce que je viens de dire des Egyptiens, convient également aux Babyloniens. L'origine de leur Monarchie remonte aux ſiécles les plus reculés (*a*). La pratique du labourage y étoit établie de tems immémorial (*b*). Les Anciens conviennent encore que ce peuple a cultivé des premiers & avec ſuccès l'Aſtronomie (*c*). Les Babyloniens doivent donc avoir eu bientôt quelques notions de Géometrie, & quelque connoiſſance des proportions. Quels progrès effectivement auroient-ils pû faire en Aſtronomie, s'ils n'euſſent pas découvert proprement certains principes de Géométrie? Auſſi un Auteur qui avoit beaucoup travaillé ſur l'antiquité, & dans un tems où il exiſtoit plus de monumens que nous n'en avons aujourd'hui, attribue-t-il aux Babyloniens l'invention de la Géométrie: les Egyptiens même, ſelon lui, ne l'ont trouvée qu'en ſecond (*d*). Quoiqu'il en ſoit,

(*a*) *Suprà*, Liv. I. Art. 3.
(*b*) *Suprà*, Liv. II.
(*c*) *Suprà*, Liv. III. Chap. 2. Art. 2.
(*d*) Caſſiodor. Var. l. 3. Epiſt. 52.
Ce fait eſt bien contraire aux vaines prétentions des Egyptiens. Ces peuples qui ſe vantoient ridiculement d'avoir envoyé des Colonies par toute la ter-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ſoit, il n'eſt pas douteux que les Babyloniens auront connu de très-bonne heure les pratiques fondamentales de la Géométrie.

A l'égard des Phéniciens, tous les Auteurs s'accordent à les reconnoître pour les premiers & les plus habiles Navigateurs dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire ancienne. La Navigation eſt, ſans contredit, la partie des Arts & des Sciences où les hommes ont donné la plus grande marque de génie & d'invention. Lorſqu'on examine la fabrique d'un vaiſſeau, le nombre & la variété des différentes piéces qui la compoſent, lorſqu'on fait réflexion à tout ce qui eſt néceſſaire pour mettre ſes parties dans leur véritable poſition, & les faire jouer convenablement, on ſent à quel point

re, diſoient que Bélus en avoit mené une dans la Babylonie. Qu'ayant fixé ſon ſéjour ſur les rives de l'Euphrate, il avoit inſtitué des prêtres ſur le modéle de ceux d'Egypte. Que ce ſont les mêmes que les Babyloniens appellerent enſuite Chaldéens. Ceux-ci s'adonnerent à l'étude des Aſtres à l'imitation des prêtres & des naturaliſtes Egyptiens. Ainſi, c'étoit de l'Egypte qu'ils tenoient, dit-on, toutes leurs connoiſſances. *Diod. l.* 1. *p.* 32 *&* 92.

Mais cette fable inventée par un peuple auſſi vain que les Egyptiens, ne pouvoit trouver croyance que chez les Grecs qui ignoroient abſolument la véritable Hiſtoire des peuples de l'Aſie. *Voy.* Perizon. origin. Babyl. c. 5. = Stanley. Hiſt. Philoſ. Chald. &c.

point les inventeurs d'une machine si compliquée, ont dû posséder les Méchaniques, & par conséquent les premiers principes de la Géométrie.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Mais, dira-t-on, les vaisseaux, dans ces siécles reculés, n'étoient pas bien considérables. Il ne faut pas tant d'art pour construire des bâtimens tels que ceux qu'on avoit alors?

Je ne prétens pas assurément faire aucune comparaison des premiers vaisseaux Phéniciens avec ceux que nous voyons présentement; néanmoins il ne faut pas s'imaginer qu'ils fussent si médiocres, ni s'en former une idée telle que nous l'avons des bâtimens dont plusieurs nations de l'un & de l'autre Continent se servent encore aujourd'hui. Les différentes navigations que les Phéniciens ont entreprises, l'Océan sur lequel ils se sont exposés presque dès les premiers tems, la quantité de marchandises dont leurs vaisseaux étoient chargés (*a*), ne peuvent se concilier avec de pareilles idées. Je le répete, il eût été impossible à ces peuples d'exceller dans la Marine, & cela d'aussi bonne heure qu'on sçait qu'ils y sont parvenus, s'ils n'avoient eu pour la construction & la manœuvre de leurs vaisseaux qu'une simple routine dénuée de principes & de réflexions.

(*a*) Voy. *Infrà*, Liv. IV. Chap. II.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.



ARTICLE QUATRIEME.

Mécanique.

DE TOUTES les parties des Mathématiques, il n'y en a point qui ait été plutôt mise en pratique que la Mécanique. L'Architecture en fait un usage continuel. La navigation ne peut s'en passer. C'est la Mécanique enfin qui fournit à tous les Arts qui ont pour objet de remédier à nos besoins, les instrumens nécessaires pour parvenir à ce but. C'est par cette raison, sans doute, qu'on a donné à ces Arts le nom d'*Arts Mécaniques.*

Cependant, de toutes les parties des Mathématiques, la Mécanique est vraisemblablement celle qui aura été réduite la derniere à quelques principes certains. Considérée sous ce point de vûe, cette science est beaucoup moins ancienne que la Géométrie. Il devroit donc paroître inutile d'en parler présentement. Il suffiroit de renvoyer à ce que j'en ai dit par occasion dans l'article des Arts. Néanmoins l'usage des poids & des mesures qu'on sçait avoir été connu dès le tems d'Abraham, suppose

pose nécessairement des balances. La balance est une espece ce machine qui exige quelques connoissances des premiers principes de l'équilibre. On ne peut donc pas dire que la théorie de la Mécanique ait été absolument inconnue aux siécles dont nous nous occupons dans cette premiere Partie.

Je conviens sans peine que cette théorie étoit fort imparfaite, & qu'en général les progrès de la Mécanique considérée comme science, ont été très-lents. Je ne crois pas devoir m'arrêter à les suivre. Je me contenterai d'exposer seulement la maniere dont je conjecture que la balance a été inventée.

Les premiers hommes se trouvoient tous les jours dans la nécessité de couper du bois. Antérieurement à l'invention des voitures, & à l'usage des bêtes de somme, ils étoient obligés de transporter ces fardeaux sur leurs épaules. Ils ne furent pas long-tems à s'appercevoir que la position des piéces de bois dont ils se chargeoient n'étoit pas indifferente. Bientôt ils sentirent que la même charge les fatiguoit plus ou moins selon que la partie qui portoit sur leurs épaules, étoit plus ou moins éloignée des extrémités. Enfin, comme ces piéces devoient être assez souvent de grosseur presque uniforme, ils dûrent s'appercevoir qu'ils les portoient assez commodément, en pre-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

nant pour point d'appui le milieu de leur longueur. Alors leur charge se maintenoit, pour ainsi dire, d'elle-même dans la situation qu'on lui avoit donnée (1). On reconnut donc assez promptement qu'un corps d'une grosseur uniforme demeuroit en repos quand il étoit appuyé par le milieu de sa longueur, & que dans toute autre position la partie la plus longue l'emportoit sur la plus courte. Par une suite naturelle, on dût remarquer que dans le cas où le milieu de la longueur servoit de point d'appui, si l'on ajoutoit quelque nouvelle charge de l'un des deux côtés, l'équilibre cessoit aussitôt. Il n'en fallut pas davantage pour donner l'idée de la balance ordinaire. L'invention d'y adapter des bassins est venue probablement de l'usage où l'on a été de tout tems de suspendre au bout d'un bâton, les fardeaux dont le volume sans un pareil secours, embarrasseroit extrêmement le mouvement de nos membres (2).

Au reste, en disant que la balance étoit

(1) C'est ainsi que nous voyons tous les jours nos bateliers porter en équilibre sur leurs épaules, des rames très-longues & très-pesantes, sant être obligés de les retenir avec leurs mains.

(2) On voit souvent les gens de la campagne porter derriere leur dos, de la maniere dont je parle, de gros paquets suspendus au bout d'un bâton.

étoit connue dès les siécles que nous parcourons, je ne parle que de la balance ordinaire. Je suis bien éloigné de penser qu'on eût alors l'idée du pezon ou d'autres machines semblables. Je n'oserois même assurer que la balance, qui étoit en usage dans les premiers tems, fût composée comme les nôtres, d'une châsse, d'une aiguille, d'un fléau & de deux bassins. Peut-être cette balance se réduisoit-elle à un fléau suspendu par le milieu, aux extrémités duquel on attachoit d'un côté les poids, & de l'autre la marchandise qu'on vouloit peser. Peut-être encore, se contentoit-on de mettre une planche en équilibre sur le centre commun de sa longueur & de sa largeur. On posoit ensuite à égale distance de ce centre vers les extrémités, d'un côté la masse qu'il falloit peser, & de l'autre les poids qui servoient à exécuter la pesée. Tout ce que l'on sçait, c'est que du tems d'Abraham il y avoit des balances (*a*). Mais on les peut supposer aussi grossieres que l'on voudra.

Je pourrois encore parler de plusieurs autres machines dont l'invention doit remonter aux tems les plus reculés. Il est impossible que dès les premiers momens, où les sociétés auront commencé

(*a*) Gen. Ch. 23. vs. 16.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

cé à se policer, on n'ait fait usage du levier & du plan incliné. Les ouvrages qu'on sçait avoit été exécutés dans les siécles qui font l'objet de cette premiere Partie, ne permettent pas d'en douter. La Tour de Babel, par exemple, n'a pas pû être entreprise sans la connoissance du levier & du plan incliné.

On doit mettre encore au nombre des premieres inventions mécaniques, les différentes sortes de machines propres à transporter les fardeaux. Le traîneau a dû être la plus ancienne de toutes les voitures. On aura imaginé ensuite de le poser sur des rouleaux, dont l'usage aura certainement été connu de tems immémorial. La nature a indiqué elle-même cette découverte. Successivement on aura pensé qu'en attachant les rouleaux au corps du traîneau, de façon cependant qu'ils pussent tourner, on s'épargneroit bien du tems & de la fatigue : c'est ainsi qu'on sera parvenu à inventer les roues. Le traîneau s'élevant peu à peu de terre a formé les voitures à deux & à quatre roues. Cette découverte remonte à des siécles fort reculés. L'usage des chariots est très-ancien chez certains peuples. Ils étoient communs en Egypte dès le tems de Jacob (*a*). J'observerai à ce sujet que,

(*a*) Gen. Ch. 41. vs. 43. c. 45. vs. 19.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

que, suivant toutes les apparences, on n'aura pas d'abord imaginé d'évider les roues, c'est-à-dire, de les composer de jantes & de rayes. Dans les premiers tems on les aura fait pleines & massives, telles que le sont encore les roues des voitures au Japon (*a*).

Au surplus, l'usage de toutes les machines dont je viens de parler, n'étoit, dans les premiers tems, guidé par aucune théorie. La Mécanique n'avoit alors pour fondement qu'une routine grossiere & un tâtonnement aveugle. On aura lieu de s'en convaincre, lorsque dans le cours de cet Ouvrage, j'assignerai à chaque découverte sa véritable époque.

Je ne crois pas devoir m'étendre davantage sur l'origine & les progrès de la Mécanique, considérée comme science. Si quelqu'un prenant le terme de Mécanique dans une signification moins resserrée, désiroit des éclaircissemens plus étendus, ce qu'on a vu dans l'article des Arts offre à ses réflexions des objets capables de le satisfaire. Il pourra, d'après le plan que je viens d'indiquer, tirer de chaque invention les conséquences qui lui paroîtront les plus simples & les plus naturelles.

(*a*) Kœmpfer. Hist. du Japon. t. 3. p. 218.

AR-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.



ARTICLE CINQUIEME.

Géographie.

LA GÉOGRAPHIE n'eſt, à proprement parler, que l'art de déterminer la diſtance réciproque des différens lieux du globe terreſtre, leur ſituation les uns à l'égard des autres, & leur poſition par rapport aux différens points que l'on a imaginés dans le Ciel. Cette détermination ne peut ſe faire avec juſteſſe & préciſion, que par le ſecours de l'Aſtronomie, & de la Géométrie, & par une application continuelle des pratiques, dont ces deux ſciences ſont la baſe & le fondement. Nous venons de voir quelle étoit l'imperfection des Mathématiques dans les ſiécles qui ſont préſentement notre objet: nous ne devons donc pas concevoir de grandes idées de la Géographie des hommes qui vivoient alors. On ne peut cependant pas leur en refuſer une connoiſſance groſſiere & imparfaite. Nous avons donné le nom d'Arithmétique, à des notions ſur la nature des nombres & ſur la pratique des calculs, qu'on pourroit regarder plutôt comme l'effet d'une eſpéce

péce d'inſtinct, que comme le fruit du raiſonnement & de la réflexion. Je crois donc pouvoir auſſi donner le nom de Géographie aux pratiques dont on a fait uſage dans les premiers tems, pour reconnoître & déterminer la diſtance & la poſition relative de quelques cantons. Ces pratiques étoient trop néceſſaires pour ſe dérober long-tems aux recherches des deſcendans de Noé, recherches auxquelles ils furent obligés de s'adonner bientôt, par l'extrême beſoin qu'ils en eurent.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

J'ai dit dans le premier Livre que l'effet de la confuſion des Langues, avoit été de diſperſer les familles. Les premieres colonies qui ſe formerent alors auront vraiſemblablement erré de côté & d'autre, juſqu'à ce qu'elles aient trouvé un canton convenable. Les contrées qui fourniſſent d'elles-mêmes les ſecours les plus néceſſaires à l'homme, auront été les premieres habitées. Mais chaque climat n'offre qu'un certain nombre de contrées ainſi favoriſées. Une vaſte étendue de terrein aride & ingrat ſépare ſouvent les uns des autres les pays les plus fertiles. Ces ſortes de cantons n'ont dû être occupés que les derniers & aſſez tard vraiſemblablement. Les premieres peuplades feront donc reſtées pendant quelque tems iſolées & ſéparées les unes des autres. La difficulté

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

culté de se frayer une route dans des pays impraticables, aura empêché les premiers hommes de s'écarter beaucoup au delà du séjour de leur habitation. Mais aussi-tôt que les sociétés auront commencé à devenir un peu nombreuses, plusieurs motifs ont dû contribuer à faire entreprendre différens voyages. Il n'y avoit point alors de route marquée. La crainte de s'égarer aura suggéré aux premiers hommes quelques expédiens pour retrouver leurs habitarions dans le besoin.

Il est à présumer que d'abord on aura pris garde aux obstacles, tels que les montagnes, les précipices, les marais, les rivieres, & les forêts impénétrables. On aura dû remarquer aussi les vallées, les collines, les lacs, les bois, les prairies, les rochers; en un mot, tout ce qui frapoit la vûe sensiblement, & pouvoit servir à distinguer une contrée d'avec une autre. Les premiers voyageurs dûrent encore penser à inventer quelques marques pour reconnoître non-seulement les obstacles qui se présentoient sur leur route, mais encore la route elle-même. Il suffisoit pour cela d'amonceler des pierres de distance en distance, de planter des piquets, ou de faire des marques sur l'écorce des arbres, s'il s'en rencontroit, comme le pratiquent encore aujourd'hui les Sauva-

vages (*a*). L'uſage de ces ſignaux eſt vraiſemblablement ce qui aura donné aux hommes les premieres idées de la poſition reſpective des différens cantons de leur climat. Joignons y encore quelques obſervations ſur le cours du ſoleil, relativement à la direction des routes.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On ne peut pas douter encore que les premiers voyageurs n'aient obſervé avec aſſez d'exactitude le nombre de jours qu'ils avoient mis à ſe tranſporter d'un canton dans un autre. Rien de ſi commun dans l'Ecriture que cette expreſſion : *Telle ville eſt éloignée de telle autre ville de tant de jours de chemin* (*b*). C'eſt ainſi que pluſieurs nations eſtiment encore aujourd'hui la diſtance d'un pays à un autre (*c*). Cette obſervation du nombre de jours employés aux différens voyages, aura été la premiere, & pendant bien du tems, l'unique meſure de la

(*a*) *Voy.* le Voyage du Baron de la Hontan, t. 1. p. 223. = Mœurs des Sauvag. t. 2. p. 240. = Voyage de Dampier, t. 4. p. 244.

(*b*) Gen. c. 30 vs. 36 Num. c. 11. vs. 31. &c.

Du tems de Céſar, les Germains ne comptoient les diſtances que par les journées. *De Bello-Gal.* l. 6. c. 23

(*c*) L'Eſcarbot. Hiſt. de la N. France. p. 371. = N. Relat. de la Gaſpéſie. p. 155. = Hiſt. gen. des Voyag. t 3. p. 104 & 417. t. 2. p. 499.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

la diſtance des différens points de notre globe.

La Géographie, dans ſa premiere origine, ſe réduiſoit donc à une connoiſſance auſſi groſſiere qu'imparfaite, de la diſtance & de la ſituation reſpectives de quelques cantons. C'eſt à quoi ſe bornerent vraiſemblablement les premieres recherches que l'on fit ſur cette ſcience. Mais dès que les différens peuples furent devenus un peu nombreux, dès qu'ils eurent lié quelque commerce les uns avec les autres, ils dûrent perfectionner leurs premieres découvertes, & en faire bientôt de nouvelles. C'eſt alors, ſans doute, que les chemins commencerent à ſe former. Leur uſage a dû contribuer beaucoup au progrès de la Géographie. En effet, comment pouvoir diriger ſa route, ſur-tout dans une étendue de terrein conſidérable, ſans une connoiſſance au moins groſſiere, de la poſition des lieux, relativement aux principaux points de l'horiſon. L'obſervation de ces points étoit encore plus néceſſaire lorſqu'il s'agiſſoit de traverſer les déſerts, qui dans ces premiers tems ſéparoient ſouvent une contrée d'avec une autre. Il eſt même difficile de concevoir que ces voyages aient pû ſe répéter fréquemment ſans le ſecours de quelque peinture informe de la poſition des pays où l'on vouloit ſe tranſporter.

Un

Un premier voyage aura été, ſelon toutes les apparences, l'effet du hazard, mais un ſecond aura été le fruit de la réflexion. Je penſe donc que la néceſſité du commerce fit bientôt trouver l'art de tracer ſur quelque matiere durable ; des traits propres à conſerver & à remettre devant les yeux les obſervations des voyageurs ſur les routes & ſur les diſtances. La pratique des Sauvages de l'Amérique pourra ſervir d'exemple de ce que la néceſſité aura fait imaginer dans les tems les plus anciens. Ces peuples ont l'art de tracer ſur des peaux ou ſur des écorces, des eſpeces de cartes géographiques plus exactes que nous ne ſommes portés naturellement à le ſuppoſer (*a*). Ils les conſervent dans leur dépôt public, pour y avoir recours dans le beſoin (*b*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les premieres cartes, ſi toutefois on peut leur donner ce nom, ne pouvoient qu'être extrêmement imparfaites. Comment en effet les premiers hommes auroient-ils pû mettre de l'exactitude dans leurs productions géographiques ? A peine avoient-ils quelques notions des pratiques les plus eſſentielles de la Géométrie

(*a*) Voyage de la Hontan. t. 1. p. 223. t. 2. p. 106. & 107. = N. Relat. de la Gaſpéſie. p. 153. = Mœurs des Sauvag. t. 1. p. 225.
(*b*) Ibid.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

métrie & de l'Astronomie. Il est certain d'ailleurs qu'ils n'avoient aucune idée de la sphéricité de la Terre. Ils jugeoient de sa figure, par celle du pays qui les environnoit. N'élevant pas encore leur raison au-dessus de la portée de leur vûe, ils regardoient notre globe comme une plaine d'une étendue immense. Comment donc auroient-ils pû avoir la moindre teinture de ce qui détermine la *Projection* qui est, comme l'on sçait, une des principales parties de l'art de dresser des cartes? Ces connoissances étoient réservées à des siécles bien postérieurs à ceux dont nous parlons. Dans la suite la Géométrie & l'Astronomie fournirent à la Géographie des secours sans lesquels elle ne se fût jamais élevée au dessus des pratiques grossieres qui lui avoient donné naissance. Mais aussi ces deux sciences furent-elles en partie redevables de leurs progrès, à la nécessité où les hommes se trouverent de s'y appliquer d'une maniere particuliere, pour perfectionner la Géographie qui les touchoit de plus près.

Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, plusieurs autres raisons confirment l'ancienneté de la Géographie. Dans les siécles qui font présentement notre objet, il y a eu des conquêtes, il y a eu des partages d'Etats entre

entre les enfans des Princes qui les gouvernoient. On a même entrepris des voyages terreſtres & maritimes d'aſſez long cours.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Ce que l'ancienne tradition rapporte ſur les voyages & les conquêtes d'Oſiris & de Bacchus, ſur les expéditions de Ninus & de Sémiramis, ſur l'étendue de l'Empire formé dans l'Europe, dans l'Afrique & dans quelques parties de l'Aſie par les Titans, ſont autant de témoignages des connoiſſances que l'on a eues en Géographie dès les premiers tems. On doit regarder la guerre comme un des motifs, qui après les voyages, aura le plus engagé les hommes à s'inſtruire des particularités qui caractériſent chaque terrein. Sans cette connoiſſance il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de faire camper, marcher & ſubſiſter des troupes. Il eſt vrai que dans les commencemens on aura avancé au haſard. Mais la néceſſité de pourvoir à la retraite, en cas de diſgrace, l'obligation de ſéjourner dans un pays plus long-tems qu'on ne l'avoit prévû, l'ambition de réuſſir dans une entrepriſe, manquée par l'ignorance des lieux où l'on ſe trouvoit, auront ſans doute fait prendre des meſures pour l'avenir. On aura ſongé dès-lors aux moyens de pouvoir profiter des premieres découvertes. L'expérience du paſſé

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

aura beaucoup contribué à faire inventer l'art de repréſenter & de mettre ſous les yeux la ſituation reſpective des différentes contrées qu'on avoit déja parcourues.

On ſçait auſſi qu'il étoit d'uſage dès les premiers tems que les enfans d'un Monarque, s'il en laiſſoit pluſieurs, partageaſſent à ſa mort les différentes provinces dont ſon empire étoit compoſé. Rien de plus connu dans l'Hiſtoire que le partage du monde entre Jupiter, Neptune & Pluton. Quoique la fable ait extrêmement obſcurci ces anciens évémemens, on y reconnoît cependant les veſtiges de ce qui ſe pratiquoit dans la plus haute antiquité. Comment auroit-on pû parvenir à faire de pareils partages avec une ſorte d'égalité, ſi l'on n'eût pas connu le nombre, l'étendue, la qualité & la ſituation des contrées dont un Empire étoit compoſé? Chaque province avoit donc dès-lors ſes limites connues & marquées. Ce fait ſuppoſe qu'il y avoit quelque ſorte de Géographie.

Enfin, il n'y a pas de doute que la Navigation n'ait eu beaucoup de part à la naiſſance & aux premiers progrès de cette ſcience. Les migrations de quelques familles de l'Aſie & de l'Egypte en Europe remontent à la plus haute antiquité. Pluſieurs colonies parties de ces con-

contrées, avoient paſſé dans la Gréce avant le tems de la mort de Jacob (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les entrepriſes maritimes ſont un témoignage très-marqué de l'attention qu'on aura faite dès les premiers tems à la ſituation & à l'éloignement des différens climats. Les premiers Navigateurs auront ſans doute beaucoup donné au haſard. Mais auſſi il n'eſt pas probable qu'on ait été pendant bien des ſiécles à s'expoſer ſur mer, ſans être inſtruit de la diſtance & de la poſition des pays où l'on vouloit aborder. Au bout de quelque tems on a dû ſçavoir la route qu'on devoit tenir pour aborder dans une contrée plutôt que dans une autre, & le tems à peu près que demandoit cette traverſée. C'eſt conſéquemment à ces connoiſſances qu'on dirigeoit la route du vaiſſeau.

D'ailleurs, quoique dans ces premiers tems on ne s'éloignât des côtes que le moins qu'il étoit poſſible, il falloit cependant quelquefois perdre la terre de vûe. On étoit forcé ſouvent de s'abandonner à la pleine mer. Nous voyons, il eſt vrai, dans les écrits des anciens, que lorſque la tempête avoit écarté un vaiſſeau de ſa route, les gens de l'équipage

(*a*) Voy. *ſuprà*, Liv. I. Art. V.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

page ignoroient presque toujours les pays où ils se trouvoient jettés. Aussi n'ai-je pas prétendu que dès-lors on connût, comme aujourd'hui, toute l'étendue de la mer & des côtes qui l'environnent. Mais il est vrai de dire, qu'excepté ces évenemens imprévûs, on sçavoit à peu près la position des pays où l'on avoit dessein de se rendre.

En parlant des progrès que les expéditions militaires, le partage des Empires, & la navigation avoient fait faire à la Géographie, j'ai exposé une grande partie du petit nombre de faits historiques sur lesquels on peut s'appuyer pour établir l'ancienneté de cette science. Il en reste cependant quelques-uns, qui vraisemblablement paroîtront encore plus concluans que ceux dont j'ai déja parlé.

Entre les différentes sciences dont les Egyptiens se prétendoient les inventeurs, ils n'ont pas oublié la Géographie. Selon leurs anciennes traditions c'étoit Hermès, autrement dit Mercure, qui leur en avoit enseigné les premiers principes. Dans le nombre des livres attribués à cet Auteur, dont Clément Alexandrin nous a donné la liste, il y en avoit dix qui faisoient l'objet de l'étude particuliere du chef des Prêtres.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tres. Le sujet de ces livres rouloit sur la Cosmographie, la Géographie, les premiers élémens de l'Astronomie, la Chorographie de l'Egypte, & la description du cours du Nil (*a*). Il est vrai que si nous n'avions pas d'autre autorité que celle des livres de Mercure, pour donner aux Egyptiens dès les tems les plus reculés, quelque connoissance de la Géographie, je ne regarderois pas ce fait comme des plus avérés. Mais je crois entrevoir quelque indice de cette science, en lisant ce que Moïse rapporte de la conduite de Joseph quand Pharaon l'eut établi son premier Ministre. L'Historien sacré nous représente ce Patriarche visitant & parcourant les différentes provinces de l'Egypte (*b*). Son dessein étoit d'en connoître l'état, & de prendre en conséquence les mesures nécessaires, afin de prévenir le danger dont ce pays étoit menacé par sept années de stérilité. Ce fait me porte à croire que les Egyptiens avoient trouvé de bonne heure l'art de connoître & de déterminer la situation & la position respective des différentes contrées de leur Empire: autrement l'Egypte n'auroit pû

(*a*) Strom. l. 6. p. 755.
(*b*) Gen. c. 41. vs. 46.

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

pû être partagée, dès le tems de Joseph, en un certain nombre de provinces ou départemens (b).

L'Ecriture sainte nous fournit un témoignage encore plus précis de l'ancienneté des connoissances géographiques, dans la description du Paradis terrestre. Quand on examine avec attention la maniere dont Moïse parle du séjour du premier homme, on y reconnoît tous les traits qui caractérisent une description géographique. Il dit que ce jardin étoit situé dans le pays d'Eden du côté de l'orient: qu'il sortoit d'Eden un fleuve, dont le cours se partageoit en quatre bras. Il décrit le cours de ces quatre bras, & nomme les pays qu'ils arrosoient. Moïse fait plus, il entre dans le détail des différentes productions qui se rencontroient dans chacune de ces contrées. Il les spécifie même d'une maniere particuliere. L'Historien sacré ne se contente pas de dire que le pays d'Hévila produisoit de l'or; il ajoute que l'or de cette contrée est très-pur. C'est-là aussi, continue-t-il, que se trouvent le bdellion & la pierre d'onix (a). De pareils détails prouvent que

(a) Ibid. vs. 57.
(b) Ibid. c. 2. vs. 10. & suiv.
Le Bdellion est une gomme qui vient d'un arbre

que long-tems avant Moïse la Géographie devoit avoir fait d'assez grands progrès.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On peut tirer des preuves aussi concluantes des voyages d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. Rien de mieux détaillé que la situation & les noms des différentes villes & contrées que ces Patriarches ont parcourues. Pour que Moïse fût en état de rendre un compte aussi exact qu'il le fait de la topographie d'un si grand nombre de pays, il falloit qu'on eût eu soin, dès les tems les plus reculés, de faire des observations sur la distance, la situation & la nature des différentes contrées qui avoient été reconnues : par conséquent on avoit dès-lors inventé les premieres pratiques de la Géographie.

Ce que je viens de dire sur l'état de cette science, doit suffire quant à présent. On ne peut guères même espérer à cet égard de plus grands éclaircissemens. L'Histoire des siécles que nous parcourons maintenant, est trop peu connue pour qu'on puisse marquer d'une maniere plus précise & plus détaillée les progrès de la Géographie. On en voit seu-

bre assez commun en Arabie & en plusieurs autres contrées de l'Orient. Pline en parle assez au long. l. 12. c. 19.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

seulement assez pour se convaincre que plusieurs peuples n'ont pas dû ignorer, même dès les âges les plus reculés, les premiers & les principaux élémens d'une science aussi utile & aussi nécéssaire, que la Géographie.



ARTICLE SIXIEME.

Réflexions sur l'origine & les progrès des Sciences dans l'Asie & dans l'Egypte.

ON a vû par tout ce qui vient d'être dit que l'origine des sciences remontoit chez plusieurs peuples de l'Asie & chez les Egyptiens, à des tems extrêmement voisins du déluge. Il seroit inutile d'insister sur ce fait; mais il ne sera pas hors de propos d'examiner par quelles raisons les peuples, dont je viens de parler, ont été les premiers qui se soient signalés par leurs découvertes.

Les sciences ne peuvent prospérer que relativement au progrès des arts. Il faut chercher les moyens de pourvoir au nécessaire avant que de s'occuper du superflu. Nous pouvons comparer les premiers hommes, immédiatement après la confusion des langues & la disper-

perſion des familles, aux nations ſauvages & barbares qui exiſtent encore aujourd'hui. Il ſe forma d'abord quelques ſociétés, mais elles étoient peu nombreuſes. Il n'y a cependant que le nombre de citoyens dont un Etat abonde, qui puiſſe y faire proſpérer les arts & les ſciences. Auſſi voyons-nous que dans tous les tems il n'y a eu que les grands Empires qui aient joui de ces avantages. Dans ces Etats, la perfection des arts & ſur-tout du labourage a procuré à un certain nombre d'hommes un loiſir utile & avantageux; loiſir par lequel l'eſprit, délivré du poids des premiers beſoins, ſort de la ſphere étroite où ces mêmes beſoins le retiennent, & dirige toutes ſes forces à la culture des arts & des ſciences. De-là les progrès de certaines nations plus prompts & plus grands que ceux des autres peuples moins policés.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les Babyloniens, les Aſſyriens & les Egyptiens ont eu l'avantage de s'être formés en corps d'Etat avant aucune autre nation de l'antiquité. Ils ne tarderent donc pas à ſe policer, & par conſéquent à cultiver les arts & les ſciences. Leurs progrès dûrent être d'autant plus rapides, que dans les premiers tems, ces Empires n'ont point été, à ce qu'il paroît, troublés par les

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

guerres ni par les divisions. Il est certain que l'Egypte particulierement a joui, dès l'origine de sa Monarchie, d'une très-grande tranquillité (*a*).

La Babylonie, l'Assyrie & l'Egypte ont dû par une suite nécessaire se peupler beaucoup & très-promptement. Un Etat bien peuplé & policé ne peut manquer d'être bientôt dans l'abondance. Le calme & l'aisance dont jouirent les Assyriens, les Babyloniens & les Egyptiens, dès les premiers siécles après le déluge, leur faciliterent les moyens de s'adonner aux sciences, & même aux recherches les plus abstraites. Ces différens Empires étoient remplis d'une multitude de citoyens, dont une bonne partie se trouvoit dispensée des ouvrages pénibles & assujétissans. Cette position aisée & tranquille permit à plusieurs d'entre eux de consacrer tous leurs momens à l'étude. C'est une réflexion qui n'a point échapé aux bons Ecrivains de l'antiquité. Aristote en recherchant les pays où les sciences ont pris naissance, n'hésite point à dire qu'elles sont nées dans les Etats dont les habitans ont joui d'un grand loisir. C'est la raison qu'il rend du progrès que les Egyptiens avoient fait dans les

(*a*) Strabo l. 17. p. 1174.

les Mathématiques. Dans ce pays, dit-il, l'ordre des Prêtres s'adonnoit entierement à l'étude (*a*).

Les mêmes motifs subsistent à l'égard des Babyloniens. Les Chaldéens formoient chez ces peuples un corps séparé du reste de l'Etat (*b*). Ils menoient un genre de vie approchant de celui des Prêtres Egyptiens. L'étude étoit leur occupation continuelle. Les loix de l'Etat les dispensoient de toute autre fonction (*c*). De pareils établissemens ont dû contribuer à l'avancement & à la perfection des connoissances humaines; mais ils n'ont pû avoir lieu que chez des peuples nombreux, & en état par cette raison de laisser une partie de leurs citoyens jouir du loisir & de la tranquillité que demande l'étude des arts & des sciences.

Il est cependant un peuple qui, quoique peu nombreux, s'est distingué des premiers par ses lumieres & par ses découvertes

(*a*) Metaphys. l. 1. c. 1. p. 840.
Les Prêtres étoient en Egypte les seuls dépositaires de l'Histoire & des Sciences de la nation. Lorsqu'Hérodote, Platon, Diodore, Strabon, racontent quelque fait, ils disent toujours que c'est de la bouche des prêtres qu'ils ont appris ce qu'ils rapportent.

(*b*) Strabo. l. 16. p. 1090.

(*c*) Diod. l. 2. p. 142.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

couvertes. Je parle des Phéniciens. Ils font une exception à la regle générale. Il régnoit chez cette nation un génie particulier qui a dû la faire exceller de bonne heure dans les sciences. Les Phéniciens avoient tourné, dès les premiers tems, toutes leurs vûes vers le commerce maritime (*a*). Mais pour y réussir & le porter au point qu'ils ont fait, ces peuples ont dû acquérir, & fort promptement, bien des connoissances. Sans parler de l'Arithmétique; l'Astronomie, la Géographie, la Géométrie & la Mécanique leur étoient également & absolument nécessaires. Les Phéniciens ne composoient pas un Etat assez considérable pour qu'une grande partie de leurs citoyens s'abandonnât uniquement à l'étude & aux spéculations que demandent les sciences abstraites. Ils y réussirent cependant, parceque tout ce qui composoit ce petit Etat étoit uniquement occupé des différens objets du commerce. Chaque citoyen contribuoit à perfectionner & à augmenter les découvertes qui pouvoient favoriser l'intérêt général & particulier.

Il est donc aisé de concevoir comment

(*a*) Voy. *infrà*, Liv. IV. Chap. II.

ment & pourquoi les ſciences ſe ſont formées dans les pays dont les habitans ont été les premiers policés. La raiſon s'accorde en ce point avec l'hiſtoire, qui, dans les ſiecles que nous parcourons, ne nous préſente d'autre nation ſçavante que les Egyptiens & quelques peuples de l'Aſie. Par une ſuite du même principe, les nations de l'Europe ne nous ont rien fourni ſur cet objet pendant la même époque. Cette partie du monde s'eſt peuplée moins promptement, & n'a été policée que beaucoup plus tard que les autres; ſes habitans ont été plus long-tems à ſe former en ſociétés. Les premiers peuples de l'Europe paroiſſent auſſi avoir eu moins de talens pour les découvertes que les peuples de l'Orient. Ils n'ont connu les arts & les ſciences que depuis l'arrivée des colonies ſorties de l'Aſie & de l'Egypte. C'eſt par cette raiſon que l'Hiſtoire de l'Europe juſqu'à cette époque, c'eſt-à-dire, juſqu'au moment où l'on voit des colonies de l'Aſie & de l'Egypte venir s'y établir, fournit très-peu de matiere à la curioſité.

Obſervons cependant que dans les premiers ſiécles le progrès des arts & ſciences a dû être très-lent, même chez les nations qui s'y ſont livrées avec le

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

plus d'ardeur & de constance. L'imperfection des moyens qu'on sçait avoir été employés originairement pour écrire les pensées, a dû nécessairement former un très-grand obstacle à l'avancement des connoissances humaines. Les peuples n'ont connu pendant un assez longtems d'autre écriture que les peintures représentatives, ou les hiéroglyphes (*a*). Cette espéce d'écriture est extrêmement défectueuse. Elle ne peut exprimer nettement que les objets sensibles. Les symboles ne sont guères propres à rendre avec précision les idées abstraites. Les Mathématiques par conséquent n'ont pû commencer à faire quelques progrès que depuis l'invention de l'écriture alphabétique.

Cette découverte a sans contredit infiniment contribué à la perfection & à l'avancement des sciences. Néanmoins, elle n'aura d'abord été que d'une assez foible utilité. Ce n'est en effet, qu'en se faisant part de leurs idées que les hommes peuvent perfectionner les découvertes. Mais pour y parvenir, il n'a pas suffi d'avoir inventé les caractères alphabétiques, il a fallu encore trou-

(*a*) Voy. *suprà* Liv. II. Chap. VI.

trouvér des matieres flexibles, faciles à transporter, & sur lesquelles ont pût écrire promptement & aisément de longs discours. Toutes ces découvertes n'ont été faites qu'assez tard : les marbres, les pierres, la brique, les terres cuites, les métaux, le bois, &c, étoient anciennement les seules matieres qu'on fît servir à l'écriture. On gravoit alors plutôt qu'on n'écrivoit (*a*). Quand on emploie autant de tems qu'il falloit en employer dans les premiers siécles pour tracer quelques caracteres, on ne doit pas espérer des progrès bien rapides dans les sciences. Ajoutons que ces sortes de livres ne pouvoient se transporter qu'avec beaucoup de peines & de difficultés. Aussi voyons-nous que les sciences sont restées dans un assez grand état d'imperfection chez tous les anciens peuples; on en trouvera des preuves plus que suffisantes dans le cours de cet Ouvrage. Les connoissances humaines ont fait plus de progrès depuis cent ans, qu'elles n'en avoient fait dans toute l'antiquité, & on ne peut guères les attribuer qu'à l'avantage dont nous jouis-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

(*b*) Voy. *suprà*, Liv. II. Chap. VI.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

jouissons aujourd'hui de pouvoir transmettre & communiquer très-promptement & très-facilement toutes nos découvertes.

FIN DU TROISIEME LIVRE.



PRE-



PREMIERE PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob: eſpace d'environ 700 ans.



LIVRE QUATRIEME.

Du Commerce & de la Navigation.

PERSONNE n'ignore que le Commerce eſt l'ame & le ſoutien des Etats. Il ſeroit ſuperflu d'en relever l'importance & d'inſiſter ſur l'utilité qu'en a retiré & qu'en retire encore le genre humain. C'eſt le lien qui unit tous les peuples & tous les climats. Pour opérer ces avantages, il a fallu établir la communication entre les diverſes parties de la terre. On n'a pû y parvenir qu'en inventant l'art de traverſer les mers. Le commerce eſt redevable à la navigation de ſes plus grands ſuccès. Mais la navigation réciproquement doit au com-

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

commerce ſes progrès & toutes ſes découvertes. Ces deux objets tirent mutuellement leurs forces l'un de l'autre. On les voit toujours fleurir ou tomber enſemble. Il n'eſt donc pas poſſible de les enviſager ſéparément. Néanmoins, comme c'eſt le Commerce qui a donné lieu aux navigations réglées & ſuivies, c'eſt par le Commerce qu'il faut commencer.



CHAPITRE PREMIER.

Du Commerce.

L'ORIHINE du commerce eſt preſque auſſi ancienne que celle des ſociétés. L'inégalité avec laquelle les productions de la nature ſont diſtribuées dans chaque pays, a occaſionné le premier trafic entre les hommes. On a commencé par des échanges de particulier à particulier. Inſenſiblement le commerce s'eſt étendu de proche en proche, de villes en villes, de provinces en provinces, de royaumes en royaumes. Il eſt enfin parvenu à réunir le monde entier. La néceſſité a fait naître le commerce : le deſir de ſe procurer les commodités dont on manquoit, lui

lui a fait prendre des forces & de l'accroissement. La cupidité, le luxe, & sur-tout le goût du superflu, l'ont ensuite porté au plus haut dégré de perfection.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'agriculture & l'industrie sont la base du commerce. Dans les premiers tems, où la plupart des peuples, dénués des arts & des connoissances les plus nécessaires, menoient une vie errante & peu différente de celle des bêtes, l'usage de trafiquer, de vendre & de commercer aura été entierement inconnu. Les Voyageurs modernes ont trouvé des nations réduites encore à ce triste état (*a*). Les familles s'étant insensiblement réunies, ces sociétés naissantes s'occuperent principalement des moyens de pourvoir à leur subsistance. Dès-lors il a dû s'établir une sorte de communication réciproque entre les habitans d'une même contrée. Telle a été sans difficulté la premiere origine du commerce.

Le commerce ne s'est fait d'abord que par l'échange des choses les plus nécessaires aux besoins de l'homme. Celui qui avoit tué beaucoup de bêtes à la chasse, en troquoit la chair ou les peaux con-

(*a*) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes Holland. t. 4. p. 586.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

contre le miel ou les fruits que ſon voiſin avoit ramaſſés dans les bois. Le laboureur échangeoit une partie de ſes grains contre de l'huile ou du vin, &c. Pluſieurs peuples des côtes de l'Afrique, toutes les nations ſauvages de l'Amérique, & quelques-unes de l'Aſie ont conſervé l'uſage primitif de donner ce qu'on a de trop pour recevoir ce qu'on n'a point, ou ce qu'on n'a pas en aſſez grande abondance. Le commerce ſe fait encore aujourd'hui chez ces peuples comme dans les premiers tems, c'eſt à dire, par échange.

On n'avoit originairement aucune regle pour apprécier les denrées. L'eſtimation en régloit alors la valeur & le prix. On jugeoit à l'œil de la quantité, du poids, ou du volume des effets qu'on vouloit réciproquement permuter. Cette maniere de trafiquer étoit la ſeule qu'on connût dans l'Iſle Formoſe lorſque les Hollandois y aborderent (*a*). Elle s'eſt même conſervée dans bien des pays. L'or eſt encore aujourd'hui la principale marchandiſe d'Ethiopie. Le plus grand trafic s'en fait à Sofala : ce commerce ne s'y exerce ni par meſure ni par poids, mais ſeulement à vûe, & par l'eſtimation des yeux (*b*). Il en eſt de même dans

(*a*) Rep. des Lettr. t. 33. p. 523.
(*b*) Huet, Hiſt. du Commerce, p. 60.

dans quelques contrées des Indes orientales (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

A mesure que les sociétés se seront policées, les objets du commerce se seront multipliés & diversifiés. Les besoins naturels avoient enfanté les arts de premiere nécessité. Ceux-ci ne tarderent pas à faire naître les arts de luxe & de superfluïté. On se créa de nouveaux besoins à proportion des découvertes qui se firent, & on chercha à varier ses goûts dès qu'on crut être en état de les satisfaire. Le commerce en conséquence s'accrut & s'étendit. Alors il fallut trouver les moyens d'apprécier les effets plus exactement que par le simple coup d'œil.

J'ai fait voir à l'article de la Géométrie, comment les premiers essais de l'Architecture avoient produit différentes mesures linéaires, relatives pour la plupart à la grandeur du corps humain, ou de quelques-unes de ses parties (*b*). Il fut aisé d'employer ces mêmes mesures à déterminer l'étendue de la plupart des corps solides. Ainsi le toisé & l'aunage auront été mis de bonne heure en pratique. Quant à la mesure des liquides, cette découverte aura sans doute demandé

(*a*) Voyage de Dampier, t. 2. p. 111.
(*b*) *Suprà*, Liv. III. Chap. II. Art. III. p. 238.

mandé un peu plus de réflexions. Cependant il n'a pas dû être bien difficile d'appercevoir qu'en formant des vases dont la capacité fût déterminée par quelqu'une des mesures linéaires déja reçues, on se procureroit les moyens d'évaluer la quantité & la quotité des liqueurs & des grains.

Il ne restoit plus aux premiers commerçans qu'à trouver l'art d'apprécier les métaux, & les autres corps qu'il eût été embarrassant, & même presque impossible d'assujétir aux mesures linéaires, ou à celles des liquides. Cette découverte, c'est-à-dire, l'invention des poids & des balances, a dû coûter beaucoup plus, que celle des mesures dont je viens de parler: en effet, le rapport qui est entre le poids & la masse du corps qu'on pése, ne se présente point aussi naturellement à l'esprit, que l'application d'une mesure linéaire aux différentes parties d'un objet quelconque, ou que l'égalité qu'il y a entre la capacité d'un vase, & la quantité de fluïde qu'il peut contenir. D'ailleurs en supposant ce rapport déja connu, l'invention des instrumens propres à en faire usage pour les besoins du commerce, a dû exiger beaucoup d'expériences & de raisonnement. On voit néanmoins que l'invention de la balance est très ancienne, puisqu'elle remonte au tems d'Abraham

ham (*a*). J'ai proposé dans le Livre précédent quelques conjectures sur l'origine de cette machine (*b*). Je n'ai rien à y ajouter. J'observerai seulement que les pierres ont été, (autant qu'on en peut juger) les premiers poids dont on se sera servi (*c*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'invention des mesures & de la balance a dû nécessairement contribuer au progrès du commerce & occasionner quelque changement dans l'ancienne maniere de trafiquer. On n'a pas dû tarder à reconnoître les inconveniens du commerce par échange. Dans mille occasions on ne pouvoit pas donner une valeur parfaitement égale à celle des marchandises qu'on vouloit acquérir: rarement un effet équivaut-il parfaitement à un autre. De plus il n'arrivoit pas toujours que ce dont le vendeur avoit besoin se trouvât chez l'acheteur: disons encore qu'il y avoit plusieurs sortes de marchandises qui ne pouvoient se partager, sans perdre la totalité ou du moins la plus grande partie de leur prix. On a donc été obligé pour faciliter les échanges, d'introduire dans le commerce des matieres qui par une valeur arbitrai-

(*a*) Gen. c. 23. vs. 16.
(*b*) Chap. II. Art. III.
(*c*) Voy. le P. Calmet t. 2. p. 829, 830. t. 3. p. 771.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

bitraire, mais dont cependant on étoit convenu, puſſent repréſenter toutes les eſpéces de marchandiſes, & ſerviſſent ainſi de prix commun à tous les effets commerçables. La poſition où ſe ſont trouvées les différentes nations de cet univers, a réglé le choix des matieres qu'elles ont employées originairement à cet uſage. Dans pluſieurs pays des morceaux d'une ſorte de bois (*a*), des coquillages d'une certaine eſpéce (*b*), des grains de ſel (*c*), des fruits (*d*), &c, ont ſervi & ſervent encore à préſent de ſignes communs du prix des denrées. Il en aura été probablement de même dans les premiers tems (*e*). Ces ſortes de monnoies n'ont dû au reſte avoir lieu que dans chaque canton particulier, & l'uſage n'en a jamais pû être univerſel.

Les peuples policés auront bientôt ſenti l'imperfection de ces ſignes repréſentatifs du prix des denrées. Dès le pre-

(*a*) Hiſt. gén. des Voyag. t. 5. p. 31.

(*b*) Rec. des Voyag. de la compagnie des Ind. Holland. t. 4. p. 305.

(*c*) Bibl. raiſonnée, t. 1. p. 58. = Lettr. Edif. t. 4. p. 78, 79.

(*d*) Acoſta, Hiſt. nat. des Indes Occident. l. 4. c. 3. fol. 132. *verſo*. = Tavernier, t. 3. p. 21. t. 4. p. 337. = Hiſt. gén. des Voyag. t. 3. p. 324.

(*e*) Voy. Cedren. p. 148. = Suidas, *voce* Ἀσσάριον, t. 1. p. 347.

premier moment de la découverte des métaux il fut aiſé de s'appercevoir qu'ils étoient ce que la nature offroit de plus propre & de plus commode pour le commerce. Les métaux naiſſent dans preſque tous les climats. Leur dureté & leur ſolidité les met à l'abri des accidens auxquels ſont ſujettes les eſpéces de monnoies dont je viens de parler. On peut auſſi les diviſer en autant de parties qu'on le juge à propos, ſans diminuer en rien leur valeur réelle. Les métaux ont donc été bientôt établis par une convention unanime, comme ſignes repréſentatifs de la valeur de toutes ſortes d'effets commerçables.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On ne peut pas fixer le tems auquel on a commencé à faire ſervir les métaux de prix aux différentes marchandiſes. Il paroît que cet établiſſement remonte en certains pays aux ſiécles les plus reculés. L'Egypte eſt vraiſemblablement une des premieres contrées où cette ſorte de trafic ait eu lieu. On a vû précédemment dans l'article de la Métallurgie, que la découverte & la fabrique des métaux étoit de la plus haute antiquité chez ces peuples (*a*). On remarque qu'il n'eſt point parlé dans l'Ecriture d'or ni d'argent, comme richeſſes, avant le vo-

(*a*) Liv. II. Chap. IV.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

voyage d'Abraham en Egypte; il n'en est question que depuis son retour. Moïse observe que ce Patriarche revint d'Egypte extrêmement riche en or & en argent (*a*). A l'égard de l'Asie, on voit Abimelech Roi de Gérar, dans la Palestine, donner mille piéces d'argent à Abraham à l'occasion de l'enlevement de Sara (*b*). Enfin, depuis cette époque il est souvent parlé dans la Genese de paiemens faits en argent (*c*). Il est donc certain que cette maniere de commercer remonte en Egypte & dans l'Asie à des siécles fort reculés.

Dans les premiers tems où les métaux auront été introduits dans le commerce, il n'y avoit que le poids qui décidât de leur valeur. L'acheteur & le vendeur convenoient de la qualité & de la quantité du métal qu'il s'agissoit de troquer contre l'effet qui étoit en vente. L'acheteur livroit la quantité du métal convenue, & on la pesoit (*d*). L'Ecriture nous offre un exemple remarquable de cette ancienne maniere de vendre & d'acheter. On y lit qu'Abraham donna 400. sicles d'argent, d'une caverne qu'il

(*a*) Gen. c. 13. vs. 2.
(*b*) Gen. c. 20. vs. 16.
(*c*) Chap. 23. vs. 16.
(*d*) Arist. Polit. l. 1. c. 9. p. 305. E. = Voy. aussi Plin. l. 33. sect. 13. p. 910.

qu'il destinoit à servir de sépulture à lui & à toute sa famille. Moïse observe qu'il fit péser cette somme devant tout le peuple (*a*). C'étoit donc le poids qui fixoit alors la quantité du métal qu'on donnoit pour le prix de l'effet qu'on acquéroit. Il paroît cependant qu'on avoit aussi égard un dégré de pureté & de finesse; car l'Ecrivain sacré ajoute que l'argent donné par Abraham étoit de bon aloi, d'une espéce & d'une qualité reçue de tout le monde (*b*).

Ces pratiques originaires subsistent encore dans plusieurs pays. A la Chine, l'or & l'argent n'ont point cours comme monnoie, mais simplement comme marchandise. Aussi est-on dans l'usage, lorsqu'on emploie ces métaux en paiement, de les couper par morceaux à proportion du prix des achats. On pese ensuite chaque morceau de métal pour s'assurer de son titre & de sa valeur (*c*). Il en est de même dans l'Abyssinie (*d*), & au Tonquin (*e*).

La

(*a*) Gen. c. 23. vs. 16.
(*b*) Ibid.
(*c*) Martini, Hist. de la Chine, l. 8. t. 2. p. 259. = Lettr. Edif. t. 19. p. 432. = Rec. des Voyag. au Nord. t. 8. p. 363. = Rec. des Voyages de la Compagnie des Indes Holland. t. 1. p. 364. & 442.
(*d*) Ibid. t. 4. p. 32,
(*e*) Tavernier. t. 3. p. 221.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

La néceſſité de peſer à chaque paiement qui ſe faiſoit en or ou en argent, la quantité qu'on donnoit de ces métaux, ne pouvoit être que fort incommode & fort gênante pour le commerce. Il étoit cependant aiſé d'y remédier. Il ſuffiſoit que chaque peuple fît imprimer ſur chaque morceau de métal une marque, une empreinte qui en indiquât & en conſtatât la fineſſe & le poids. Il falloit auſſi convenir de certains termes pour exprimer ces différentes portions de métaux deſtinés à ſervir de ſignes repréſentatifs des marchandiſes. Telle a été l'origine de la monnoie. Mais il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'en déterminer l'époque. Si l'on en croit certains Auteurs, cette invention appartient à des tems fort anciens. Ils diſent que les Aſſyriens ont été les premiers qui ſe ſoient aviſés de battre monnoie, quelque tems avant la naiſſance d'Abraham (*a*). Selon Hérodote ce ſont les Lydiens (*b*), & il paroît que cette découverte étoit forte ancienne chez ces peuples (*c*). D'autres Ecrivains rapportent l'origine de la monnoie au tems où Saturne & Janus régnoient en Italie (*d*). Quel-

(*a*) Mém. de Trév. May. 1704. p. 787.
(*b*) Liv. 1. n. 94.
(*c*) Voy. la Bibl. choiſ. t. 11. p. 13.
(*d*) Ovid. Faſtor. l. 1. v. 239. = Draco Corcyræus *apud*

Quelques-uns en font honneur à un Souverain de Theſſalie nommé Ithonus (*a*) : on le dit fils de Deucalion (*b*). Les Annales de la Chine portent que ſous le regne d'Hoang-ti, c'eſt-à-dire, près de 2000. ans avant J. C. on frappa de la monnoie de cuivre pour la commodité du commerce (*c*). On lit enfin dans Diodore, qu'en Egypte on coupoit les deux mains à ceux qui étoient convaincus d'avoir fait de la fauſſe monnoie (*b*). Mais comme cet Auteur ne déſigne point les époques des divers réglemens dont il parle, on n'en peut tirer aucun éclairciſſement pour le tems auquel les Egyptiens ont commencé à battre monnoie.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

A l'égard des livres ſaints, on trouve dans la Geneſe quelques paſſages qui ſemblent marquer que l'uſage de fixer la valeur des piéces de métal, autrement que par le poids, étoit connu dans ces contrées très-anciennement. Moïſe dit qu'Abimelech donna mille piéces d'ar-

apud Athen. l. 15. c. 13. p. 692. = Macrob. Saturn. l. 1. c. 7. p. 217. = Iſidor Orig. l. 16. c. 17.

Pluſieurs Critiques penſent que le *Janus* des anciens, eſt le même que *Javan* fils de Japhet dont il eſt parlé, Gen. c. 10. vs. 2.

(*a*) Lucan. Pharſal. l. 6. v. 402, &c.

(*b*) Otho Sperling. de Numm. *non cuſis*, p. 13.

(*c*) Martini, Hiſt. de la Chine, l. 1. p. 42.

(*d*) Liv. 1. p. 89.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

d'argent à Abraham (*a*). Joseph fut vendu par ses freres à des marchands Madianites la somme de vingt piéces d'argent (*b*). Il est dit aussi que ce Patriarche fit présent à Benjamin de trois cens piéces d'argent (*c*). Dans tous ces passages il n'est point question du poids de l'argent, mais seulement de la quantité de piéces de ce métal. Il y a plus. On lit que Jacob acheta des enfans d'Hémor une portion de champ pour la somme de cent *Kesitah* (*d*). La signification de ce mot a fort partagé les Interprétes. Presque tous néanmoins pensent qu'il s'agit dans ce passage d'une somme d'argent; mais cet argent portoit-il quelque empreinte? En un mot, sont-ce des espéces monnoyées que Moïse a voulu désigner? C'est en quoi consiste principalement la difficulté. Le plus grand nombre des Commentateurs soutient que le mot *Kesitah*, signifie une piéce de monnoie dont la marque étoit un *agneau* (*e*). Ce

(*a*) Gen. c. 20. vs. 16.
(*b*) Ibid. c. 37. vs. 28.
(*c*) Ibid. c. 45. vs. 22.
(*d*) Gen. c. 33. vs. 19.
(*e*) Voy. le comm. du P. Calmet, t. 1. p. *669*. = Mém. de Trév. May, 1704. p. 780. = Dissertat. du P. Souciet, sur les Médailles Hébraiques. p. 67. & 114.

C'est ainsi qu'il y avoit autrefois en France des deniers d'or à l'*Agnel*, & des *Moutons* d'or à la grande ou à la petite fabrique.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ce ſentiment me paroît d'autant plus probable, que les figures d'animaux ſont les premieres empreintes que nous ſçachions avoir été miſes ſur la monnoie des anciens peuples (a). Je penſe donc que dès le tems de Jacob l'art d'imprimer ſur les métaux certaines marques qui ſerviſſent à en faire connoître & à en conſtater la valeur étoit connu & pratiqué dans quelques pays; je dis dans quelques pays, parceque je ſuis fort éloigné de croire qu'alors l'uſage de la monnoie frapée & marquée fût bien général.

Au ſurplus, je ne penſe pas que l'invention de ces premieres eſpéces ait demandé beaucoup d'effort & de ſagacité. Les anciennes monnoies ont pû être ſimplement coulées dans des moules, ou tout ou plus frapées au marteau. Je les comparerois volontiers aux monnoies du Japon & de quelques autres peuples de l'Orient. Ce ſont des eſpeces de lingots d'or ou d'argent très-groſſierement travaillés. On les marque avec le marteau d'une certaine empreinte qui aſſure leur titre & leur poids (b). La fabri-

(a) L'ancienne monnoie des Greçs & des Romains portoit l'empreinte d'un Bœuf. Voy. la 2de Part. Liv. IV. Ch. IV. = Voy. auſſi Plin. l. 33. ſect. 13. p. 610. = Plut. t. 2. p. 274. F.

(d) Voy. Chardin. t. 4. p. 279, 280. = Tavernier,

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

fabrication de ces ſortes d'eſpeces n'exige ni beaucoup de façon ni beaucoup d'adreſſe. Je crois auſſi qu'anciennement les piéces de monnoie n'étoient reçues couramment que dans les Etats où elles étoient frapées. Lorſqu'on les faiſoit paſſer en paiement dans d'autres contrées, on étoit alors dans l'uſage de les peſer. Ce qui m'engage à penſer ainſi, c'eſt que les freres de Joſeph, rapportant, à leur retour en Egypte, l'argent que ce Patriarche avoit fait remettre dans leurs ſacs, ils lui diſent qu'ils rapportent cette ſomme au même poids qu'ils l'avoient trouvée (*a*).

Quoiqu'il en ſoit de cette opinion, il eſt certain que dès le tems de Jacob, le commerce s'étendoit en différens pays, & rouloit ſur différens objets. Les Iſmaëlites & les Madianites auxquels Joſeph fut vendu par ſes freres, venoient du pays de Galaad, & alloient en Egypte vendre leurs marchandiſes (*b*). Elles conſiſtoient en des aromates, de la réſine & d'autres productions précieuſes (*c*). Un

nier, t. 4. p. 337 Hiſt. gén. des Voyag. t. 10, Planche 1. n° VI. Planche. 4. n° IX. Planche 6. n° XII. = Bianchini. Iſtor. Univ. p. 522. = Tab. B. N. 18. *ad* Cap. 31.

(*a*) Gen. c. 43. vs. 21.

(*b*) Ibid. c. 37. vs. 25.

(*c*) Ibid.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Un pareil trafic suppose nécessairement un commerce réglé & suivi depuis quelque tems ; ces sortes de marchandises ayant plus de rapport au luxe qu'aux nécessités réelles. L'achat que ces Marchands firent de Joseph pour le vendre en Egypte (*a*), montre encore que dès lors le trafic des esclaves étoit fort en usage dans plusieurs contrées.

On voit aussi que très-anciennement il se faisoit un grand commerce de bled en Egypte. Ce royaume, dans les tems de disette, étoit la ressource de tous les pays circonvoisins. Durant les sept années de stérilité qui affligerent la Palestine & les contrées adjacentes, l'Egypte, par les soins de Joseph, se trouva en état de fournir du bled à tous les étrangers qui furent y en chercher (*b*). La correspondance étoit même alors si bien établie, que Jacob ne tarda pas à en être informé (*c*), quoique la demeure de ce Patriarche fût assez éloignée de l'Egypte.

Quant à la maniere dont on pouvoit commercer dans les premiers tems, il faut distinguer le commerce de terre d'avec celui de mer.

Le commerce par terre est, sans contre-

(*a*) Ibid. vs. 36.
(*b*) Ibid. c. 42. vs. 1 & 5.
(*c*) Ibid.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tredit, le premier dont on se sera occupé. Il a dû néanmoins se passer quelque tems avant qu'on ait pû l'exercer surement & facilement. Il a fallu d'abord inventer l'art de dompter les animaux, & celui de s'en servir commodément pour transporter les marchandises. Il a fallu ensuite faire des chemins, & pour cet effet trouver les moyens de vaincre les obstacles que la nature opposoit à la communication des différentes contrées de cet univers. Sémiramis s'étoit, dit-on, appliquée à faire pratiquer des routes dans toute l'étendue de son Empire (*a*). C'est le plus ancien exemple que l'histoire fournisse de pareils travaux. Cependant comme il y a eu plusieurs Princesses de ce nom (*b*), je n'oserois assurer que c'est à l'ancienne Sémiramis, l'épouse de Ninus, qu'on doit attribuer les magnifiques ouvrages dont parlent plusieurs Ecrivains.

Si l'on s'en rapportoit aux Auteurs de l'antiquité, on devroit placer aussi sous l'époque que nous parcourons présentement, l'art de construire des ponts, art si nécessaire pour la facilité du commerce. Hérodote dit que Ménès, un des premiers Souverains de l'Egypte, avoit

(*a*) Diod. l. 2. p 126, 127. = Strabo. l. 16. p 1071. = Polyæn. Strat. l. 8. c. 26.
(*b*) Voy. *suprà*, Liv. II. Chap. V.

avoit fait bâtir un pont ſur un des bras du Nil (*a*). Diodore attribue auſſi à l'ancienne Sémiramis la conſtruction de ce pont magnifique qui traverſoit l'Euphrate à Babylone (*b*): je n'inſiſterai point ſur la réalité de ces faits. J'ai déja dit juſqu'à quel point je croyois qu'on y pouvoit compter.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On pourroit mettre encore au nombre des inventions qui ont dû précéder l'établiſſement du commerce par terre, celle des voitures propres à tranſporter des fardeaux & les marchandiſes d'une certaine peſanteur. Mais je ne vois pas que dans l'antiquité on ait fait beaucoup d'uſage de ces ſortes de machines pour voiturer les marchandiſes. Il n'en eſt point queſtion dans les anciens Auteurs, & il eſt certain qu'encore aujourd'hui on ne s'en ſert point dans le Levant. C'eſt néanmoins dans ces contrées que le commerce a pris naiſſance.

Il paroît que dès les tems les plus reculés, on employoit dans ces pays les bêtes de ſomme au tranſport des marchandiſes. On ſe ſervoit de chameaux pour les longues traites. Les Iſmaëlites & les Madianites auxquels Joſeph fut vendu, étoient montés ſur des chameaux (*c*). Je

(*a*) L. 2. n. 99.
(*b*) L. 2. p. 121.
(*c*) Gen. c. 37. vs 25.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Je crois trouver, au surplus, dans les circonstances de cette histoire, une image de la maniere dont le commerce par terre s'exerce encore aujourd'hui dans le Levant. Plusieurs Marchands s'attroupent & forment, par leur réunion, ce qu'on appelle une caravane; & c'est, à ce qu'il me semble, ce que l'Ecriture donne à entendre de ces Ismaëlites & de ces Madianites qui acheterent Joseph. Le Livre de Job peut aussi servir à prouver l'ancienneté de cet usage. Il y est parlé des chemins de Théma & de Saba (*a*), c'est-à-dire, des caravanes qui partoient de ces deux villes d'Arabie.

On voit encore les bêtes de somme employées dans le voyage que les enfans de Jacob entreprirent pour aller acheter du bled en Egypte. Ils y furent par terre, & Moïse dit qu'ils se servirent d'ânes pour leur traite (*b*). On n'ignore pas que dans les pays chauds, ces sortes d'animaux sont presqu'aussi estimés que les chevaux & les mulets. Ils sont infiniment supérieurs à ceux de nos climats.

Un des plus grands obstacles que ceux qui se seront mêlés du commerce par terre

(*a*) Gen. c. 6. vs. 19. = Voy. le P. Calmet, *loco cit.*

(*b*) Chap. 42. vs. 26. = Voy. aussi c. 45. vs. 21 & 23.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

terre auront eu à vaincre, a été la difficulté de trouver de quoi ſubſiſter, & où ſe loger dans leur route. Il falloit que les premiers voyageurs portaſſent des proviſions pour ſe nourrir eux & leurs montures. Lorſqu'ils vouloient ſe rafraîchir, ils ſe mettoient probablement le jour à l'ombre de quelques arbres, & la nuit ils ſe retiroient dans quelque caverne. On aura fait enſuite uſage de tentes: chacun portoit la ſienne, qu'il faiſoit dreſſer dans l'endroit le plus commode & le plus agréable de la route; l'Ecriture nous fournit des exemples de cette pratique en la perſonne d'Abraham. Ce Patriarche voyageoit toujours avec ſa tente (*a*): uſage qui ſubſiſte encore aujourd'hui dans tout l'Orient.

A meſure que le commerce ſe ſera étendu, & que les voyages ſeront devenus plus fréquens, on aura ſenti les riſques & les déſagrémens de n'avoir point de gîtes aſſurés. L'eſprit du gain aura ſuggéré alors à quelques particuliers l'idée d'offrir leurs maiſons aux voyageurs moyennant une certaine rétribution. C'eſt ainſi qu'il ſe ſera formé inſenſiblement dans pluſieurs endroits des hôtelleries. Hérodote attribue cette invention aux Lydiens (*b*), mais il n'en fixe

(*a*) Chap. 12. vs. 8. c. 13. vs. 18.
(*b*) L. 1. n. 94.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

fixe point l'époque. On peut croire cependant que cet usage remonte à des tems fort anciens. La Monarchie des Lydiens doit être mise au nombre de celles qui se sont formées dans l'antiquité la plus reculée (1). On voit d'ailleurs que dès le tems de Jacob, l'établissement des hôtelleries avoit lieu dans quelques pays (*a*): cependant l'ancienne pratique de porter en route de quoi nourrir soi & ses montures subsistoit encore (*b*).

On doit comprendre sous le nom de commerce par terre, celui qui se fait par les rivieres & les canaux. L'un doit être à peu près aussi ancien que l'autre. C'est vraisemblablement sur le bord des rivieres qu'auront été fondées les premie-

(1) Leur premier Souverain qui s'appelloit Manès étoit, dit-on, fils de Jupiter & de la Terre. On sçait ce qu'une pareille expression signifie dans le style des anciens. Ce fut Lydus, un de ses successeurs, qui, si l'on en croit les Historiens profanes, donna à la Lydie le nom sous lequel cette contrée a été connue dans l'antiquité. Voy. Herod. l. 1. n. 7. l. 4. n. 45. l. 7. n. 74. = Dionys. Halicarn. l. 1. p. 21.

Mais il me paroît plus vraisemblable de rapporter l'origine de ce nom à *Lud*, fils de Japhet. C'est le sentiment de Josephe, de Saint Jerôme & de plusieurs auteurs, tant anciens que modernes. *Voy.* Bouchart, Phaleg. l. 4. c. 26. & le P. Calmet, t. 1. p. 300.

(*a*) Gen. c. 42. vs. 27. = Voy. aussi Exod. c. 4. vs. 24.

(*b*) Gen. c. 45. vs. 21 & 23. c. 42. vs. 27.

mieres villes. Il falloit pourvoir à la subsistance de leurs habitans. On ne tarda pas à reconnoître l'utilité dont pouvoient être, à cet égard, les fleuves & les rivieres. La nécessité aura bientôt fourni les moyens d'en profiter. Cette découverte même n'a pas dû se faire attendre long-tems. Mille hazards, mille occasions auront offert aux yeux des premiers hommes des morceaux de bois flottans sur l'eau. Il a été facile, d'après cette connoissance, d'imaginer d'en rassembler un certain nombre, de les réunir par des liens, & d'en construire un radeau. Après avoir éprouvé que cet assemblage se soutenoit sur l'eau, il fut également aisé de s'appercevoir qu'à proportion de sa grandeur cette machine supportoit une charge plus ou moins pesante. L'expérience aura enfin appris l'art de diriger ces espéces de bâtimens, les seuls dont aura fait usage dans les premiers tems (*a*).

Aux radeaux auront succédé probablement les pyrogues, c'est-à-dire, des troncs d'arbre creusés par le moyen du feu, comme le pratiquent encore les sau-

(*a*) Voy. Conon. Narrat. 21. *apud* Phot, p. 433. = Plin. l. 7. sect. 57. p. 417. l. 12. sect. 42. p. 668. = Agatarchid. *apud* Phot. p. 1324. = Isidor. Orig. l. 19. c. 1.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ſauvages (*a*). Cette ſeconde ſorte de bâtimens étoit & plus commode & plus ſure que les radeaux. Les effets qu'on y mettoit couroient moins de riſque d'être enlevés ou gâtés par l'eau. Dans l'antiquité on a fait un grand uſage des canots conſtruits d'un ſeul tronc d'arbre (*b*). Ces bâtimens étoient connus ſous le nom de *Monoxyles* (*c*). Sanchoniaton dit qu'Ouſoüs, un des plus anciens héros de la Phénicie, s'étant ſaiſi d'un arbre à demi-brûlé, en coupa les branches, & eut le premier la hardieſſe de s'expoſer ſur les eaux (*d*).

Les arbres aſſez gros, pour que de leur tronc on en puiſſe faire des bâtimens d'une certaine capacité, ne ſe trouvent pas abondamment dans tous les pays ni dans tous les cantons. Il a donc fallu chercher les moyens d'imiter ces ſortes de bateaux naturels, & trouver l'art d'en conſtruire avec différentes piéces de bois, qui raſſemblées, euſſent une ſolidité convenable & une ca-

(*a*) Rec. des Voyag. au Nord. t. 9. p. 272. = Hiſt. de la Virginie, l. 3. c. 13. p. 315. = Voyage de Damp. t. 1. p. 93.

(*b*) Voy. Virgil. Georg. l. 1. v. 136 = Hiſt. de la Chine, t. 1. p. 42.

(*c*) Voy. Plato de Leg. l. 12. p. 995. = Plin. l. 6. ſect. 26. p. 328.

(*d*) *Apud* Euſeb. Præp. Evang. l. 1. p. 35. A.

capacité ſuffiſante. Pluſieurs nations de l'antiquité ſe ſervoient de canots compoſés de petites baguettes de bois pliant, diſpoſés en forme de claies, & couvertes de cuir (*a*). Ces eſpéces de bâtimens ſont encore en uſage ſur la mer rouge (*b*). Les barques des peuples de l'Iſlande ſont formées de longues perches croiſées & attachées avec des liens de barbes de baleines. Elles ſont garnies de peaux de chien de mer couſues avec des nerfs au lieu de fil (*c*). Les canots des ſauvages de l'Amérique ſont faits d'écorces d'arbres. Je crois cependant qu'on n'aura pas tardé à trouver l'art de faire des bâtimens de pluſieurs planches aſſemblées & réunies, ſoit avec des liens, ſoit avec des chevilles de bois. Bien des peuples nous offrent encore des modèles de l'une & de l'autre de ces conſtructions (*d*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

De ſimples perches & un aviron ſuffiſoient pour la manœuvre de ces bâtimens. C'eſt ainſi que, même dès les premiers tems, les hommes auront pû na-

(*a*) Cæſ. de Bell. Civ. l. 1. n. 51. = Plin. l. 7. ſect. 57. p. 417. = Strabo, l. 3. p. 234. l. 16. p. 1124. = Voy. Scheff. de Milit. Nav. l. 1. c. 3. p. 26.

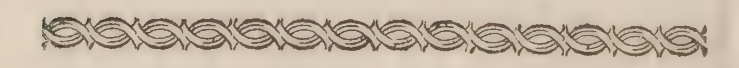
(*b*) Pietro d'ella Valle, t. 1. p. 269.

(*c*) Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 208 & 210.

(*d*) Lettr. Edif. t. 18. p. 195.

naviger ſur les rivieres, conduire & tranſporter facilement leurs marchandiſes d'une contrée dans une autre.

L'expérience les ayant enhardis peu à peu, ils auront enfin oſé s'expoſer ſur la mer. Examinons comment & par quels dégrés les peuples ont pû apprendre à ſe conduire ſur ce terrible élément. C'eſt à l'invention de cet art que le commerce doit ſes plus grands progrés. De tous ceux que l'eſprit humain a enfantés, il n'y en a point dont il doive à plus juſte titre ſe glorifier. On pourroit dire même de la navigation, qu'elle paroît en quelque ſorte ſurpaſſer les bornes de notre intelligence, & les reſſources de notre ſagacité.



CHAPITRE SECOND.

De la Navigation.

IL ſe préſente bien des conjectures ſur l'origine de la Navigation. Pluſieurs événemens ont pû donner naiſſance à cet art. Les bords de la mer ſont en quantité d'endroits ſémés d'Iſles peu éloignées du continent. La curioſité à pû inſpirer naturellement le deſir d'y paſ-

passer. On s'y sera porté d'autant plus volontiers, que ces sortes de trajets ne paroissoient ni bien longs ni bien difficiles. On les aura tentés. La réussite d'un premier essai en aura fait hasarder un second. Pline rapporte qu'anciennement on ne navigeoit qu'entre les Isles & sur des radeaux (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

La pêche à laquelle plusieurs nations se sont adonnées dès la plus haute antiquité, peut aussi avoir contribué à l'origine de la navigation. Je pencherois cependant assez à croire que les premieres notions de cet art sont dûes aux peuples établis proche de l'embouchure des rivieres qui tomboient dans la mer. Navigeans sur ces fleuves, il leur sera bientôt arrivé de se voir portés dans la mer, soit par le courant, soit par la tempête, soit même à dessein. Ils auront d'abord été effrayés de l'impétuosité des flots & des dangers dont les vagues les menaçoient. Mais revenus de leur premiere terreur, ils auront promptement senti les avantages que la mer pouvoit leur procurer. Ils se seront en conséquence appliqués à trouver les moyens d'y pouvoir naviger.

De quelque maniere que les hommes se soient familiarisés avec ce terrible élément, il est certain que les premiers es-

(*a*) L. 7. sect. 57. p. 417.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

essais de la navigation remontent à des tems très-reculés. Moïse nous apprend que les petits-fils de Japhet passerent dans les Isles voisines du continent, & s'en emparerent (*a*). Il n'est pas douteux, aussi, qu'il n'ait passé de fort bonne heure des colonies d'Egypte dans la Gréce (*b*). Sanchoniaton enfin attribue aux Cabires l'art de construire des vaisseaux, & la gloire d'avoir entrepris des voyages maritimes (*c*) L'ancienne tradition des Phéniciens faisoit les Cabires contemporains des Titans (*d*).

J'ai exposé dans le Chapitre précédent quelle avoit été probablement la premiere forme des bâtimens dont on a fait usage pour naviger sur les rivieres & sur les lacs. Tels auront été aussi les premiers navires. Mais l'expérience aura bientôt appris qu'on devoit mettre de la différence entre la construction des bâtimens propres à voguer sur les rivieres, & celle des bâtimens destinés à la mer. Il a donc fallu étudier la forme qu'on devoit donner aux navires pour les rendre fermes & capables de résister à l'impétuosité des flots. Il a fal-

(*a*) Gen. c. 10. vs. 5.
(*b*) Voy. *Suprà*, Liv. I. Art. V.
(*c*) *Apud* Euseb. Præpar. Evang. l. 1. p. 36. A.
(*d*) Ibid.

fallu enſuite chercher la maniere de les conduire & de les diriger en tous ſens avec aiſance & ſûreté. Les rames & les avirons auront été d'abord les ſeuls moyens qui ſe ſeront préſentés. L'idée d'ajouter un gouvernail aux vaiſſeaux a dû ſe préſenter plus tard. Les anciens penſoient que les nageoires des poiſſons avoient fourni les modèles des rames & des avirons. Ils croyent auſſi que l'idée du gouvernail avoit été priſe d'après la maniere dont les oiſeaux ſe ſervent de leur queue pour diriger leur vol (*a*). Aux voiles près, la forme des navires me paroîtroit copiée ſur celle des poiſſons. Les avirons & le gouvernail ſont aux vaiſſeaux ce que les nageoires & la queue ſont aux poiſſons. Ce ſont au reſte des conjectures plus ou moins vraiſemblables, & qu'il eſt fort peu important d'approfondir.

Quant aux voiles, l'action du vent, dont les effets ſont ſi ſenſibles & ſi fréquens, auroit pû en enſeigner l'uſage de fort bonne heure. Mais l'art de les ajuſter & de les diriger ne ſe ſera préſenté que difficilement. Je penſe que de toutes les parties qui entrent dans la conſtruction d'un vaiſſeau, la voilure eſt la derniere qu'on aura connue. J'en juge ainſi

(*a*) Plin. l. 10. ſect. 12. p. 551.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ainsi d'après la pratique des sauvages & des peuples grossiers, qui n'emploient que les rames & les avirons, sans faire aucun usage des voiles. Il en aura été de même originairement. Les premiers navigateurs n'alloient que le long des côtes. Ils évitoient soigneusement de s'en éloigner & de perdre la terre de vûe. Dans cette position, l'usage des voiles leur auroit été plus contraire qu'utile. Il a fallu l'expérience de quelques siécles pour apprendre aux navigateurs l'art de faire servir les vents à la route d'un vaisseau.

Si l'on s'en rapportoit cependant à l'ancienne tradition des Egyptiens, l'usage de s'aider du vent par le moyen des mâts & des voiles, remonteroit à une très-haute antiquité. Ils faisoient honneur de cette découverte à Isis (*a*). Mais indépendamment du peu de croyance que méritent la plupart des faits dont les Anciens ont chargé l'histoire de cette Princesse, on verra dans un moment qu'une pareille découverte ne peut gueres être attribuée aux Egyptiens.

On a dû chercher de bonne heure les moyens d'arrêter les vaisseaux sur la mer, & de les tenir en état dans leur mouil-

(*a*) Hygin. Fab. 277. = Cassiod. Var. l. 5. Ep. 17.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

mouillage. On aura commencé par se servir de différens expédiens. On employoit dans les premiers tems de grosses pierres, des paniers, des sacs remplis de sable ou d'autres matieres pesantes (*a*). On les attachoit à des cordes, & on les descendoit dans la mer. Ces moyens ont pû suffire dans les premiers âges où les bâtimens dont on faisoit usage n'étoient que de simples barques fort minces & fort légeres. Mais à mesure que la navigation s'est perfectionnée, & qu'on a construit des vaisseaux d'une certaine force, il a fallu trouver d'autres machines pour les arrêter. Nous ignorons dans quel tems, & par qui a été inventée l'ancre, cette machine si simple, mais en même tems si admirable. On ne trouve rien de précis sur ce sujet dans les Anciens (*b*). Ils s'accordent seulement à placer cette découverte dans des siécles assez postérieurs à ceux dont je parle. Du surplus, ils l'attribuent à différens personnages. Je pense qu'il en aura été de l'ancre comme de plusieurs autres machines qui ont pû avoir été inventées à peu-près dans le

(*a*) Apollon. Argonaut. l. 1. v. 955. = Plin. l. 36. sect. 23 p. 741. = Voy. le Trésor d'H. Etienne *au mot* Λίθος.

(*b*) Voy. Plin. l. 7. sect. 57. p. 418. = Pauf. l. 1. c. 14.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

le même tems, en différens pays. Ce qu'il y a de certain, c'est que les premieres ancres n'étoient point de fer: elles étoient de pierres (*a*), ou même de bois (*b*). On chargeoit ces dernieres de plomb. On l'apprend de plusieurs Auteurs, & entre autres de Diodore. Cet Auteur raconte que les Pheniciens ayant ramassé, dans les premiers voyages qu'ils firent en Espagne, une plus grande quantité d'argent que leurs vaisseaux n'en pouvoient contenir, ils ôterent le plomb qui étoit dans leurs ancres, & mirent en place l'argent qu'ils avoient de trop (*c*). Disons encore que ces premieres ancres n'avoient qu'un seul crochet. Ce ne fut, dit-on, que bien des siécles après ceux dont il s'agit présentement, qu'Anacharsis inventa l'ancre à deux pattes (*d*).

Toutes différentes especes d'ancres sont encore à présent en usage dans plusieurs pays. Les habitans de l'Islande (*e*), ceux du Bander-Congo (*f*), se

(*a*) Stephan. Bysant. *voce* Ἀγκυρῶν, p. 15.
(*b*) Arrian. Peripl. Pont. Eux. p. 121.
(*c*) L. 5. p. 358.
(*d*) Strabo, l. 7. p. 464. = Plin. l. 7. sect. 57. p. 418.
(*e*) Hist. nat. de l'Islande, t. 1. p. 263.
(*f*) Gemelli, Giro del'Mondo, t. 2. p. 294.

I. PARTIE, Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

se servent d'une grosse pierre trouée & traversée d'un fort bâton. A la Chine, au Japon, à Siam, aux Manilles, on n'emploie que des ancres de bois, auxquelles on attache de grosses pierres (a). Dans le Royaume de Calécuth, elles sont de pierres, &c (b). L'ignorance où ont été si long-tems les premiers hommes, & dans laquelle sont encore plusieurs peuples sur l'art de travailler le fer, a occasionné toutes ces pratiques informes & grossieres.

Quoiqu'originairement on suivît les côtes, autant qu'il étoit possible, & qu'on évitât soigneusement de perdre la terre de vûe, cependant il a dû arriver, même dès les premiers tems, que dans plusieurs occasions l'orage & la tempête auront jetté des navires en pleine mer, & les auront écartés de leur route. L'embarras où se seront trouvés alors les premiers Navigateurs, aura fait chercher quelques moyens de pouvoir se reconnoître dans de pareilles circonstances. On aura bientôt senti que l'inspec-

(a) Lettr. Edif. t. 14. p. 12. = Voyage des Holland. t. 2. p. 77 & 83. = Hist. gén. des Voy. t. 8. p. 308. = Schouten. t. 1. p. 84.
(b) Scheffer. de Milit. Nav. l. 2. c. 5. p. 148.

pection du Ciel étoit la feule reffource dont on pût s'aider. C'eft ainfi, vraifemblablement, que fera venue l'idée d'appliquer les fpéculations de l'Aftronomie aux ufages de la Navigation.

Dès les premiers momens qu'on fit attention à la marche des corps céleftes, on dût remarquer qu'il y avoit dans cette partie du Ciel, où le foleil ne monte jamais, certaines étoiles qu'on voit paroître conftamment toutes les nuits. Leur pofition, par rapport au globe terreftre, étoit facile à déterminer. Elles fe montroient à la gauche de l'Obfervateur tourné en face de l'Orient. Ces étoiles indiquant toujours le même côté du monde, les Navigateurs ne furent pas long-tems fans connoître l'utilité qu'ils pouvoient tirer de cette découverte. Ils fentirent que pour fe remettre dans leur route, après en avoir été écartés par la tempête, il falloit gouverner de façon à remettre le vaiffeau dans fa premiere fituation à l'égard de ces étoiles qu'ils voyoient réguliérement toutes les nuits.

L'antiquité faifoit honneur de cette découverte aux Phéniciens peuple auffi induftrieux qu'entreprenant. La grande Ourfe aura été vraifemblablement le premier guide que ces anciens

ciens Navigateurs auront choisi. Cette constellation se fait aisément distinguer & par l'éclat & par l'arrangement des étoiles qui la composent. Voisine du Pole, elle ne se couche presque point pour les lieux que les Phéniciens fréquentoient. Nous ignorons le tems auquel ils ont commencé à faire usage des étoiles du Nord, pour diriger leurs navigations. Mais cette connoissance ne peut être que fort ancienne. Il est parlé de la grande Ourse dans Job (*a*), qui paroît avoir beaucoup fréquenté les Commerçans & les Navigateurs (*b*). Le nom même sous lequel cette constellation étoit connue chez les anciens habitans de la Gréce, & les contes qu'ils débitoient sur son origine, prouvent que l'usage de s'en servir pour la navigation remonte aux tems les plus reculés (*c*).

Au surplus, l'observation des étoiles de la grande Ourse étoit un moyen bien imparfait & bien peu sûr pour diriger la route d'un vaisseau. Cette constellation en effet ne peut indiquer le Pôle que d'une

(*a*) Voy. notre Dissertat. sur les Constellations dont il est parlé dans son Livre.
(*b*) Voy. *suprà*, L. III. Chap. II.
(*c*) Voy. Biachini, Istor. Univ. p. 295. = Spectacle de la nature, t. 4. p. 317, &c.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

d'une maniere vague & confuse. Sa tête n'en est point assez proche, & ses extrémités s'en éloignent de quarante degrés & davantage. Cette vaste étendue produit des aspects bien différens, soit à différentes heures de la nuit dans le même tems de l'année, soit à la même heure dans les différentes saisons. La variation ne pouvoit qu'augmenter considérablement, lorsqu'il s'agissoit de la réduire à l'horison où se rapportent nécessairement les routes des Navigateurs. Il falloit se régler par l'estime de cette différence, opération qui devoit occasionner bien des méprises & des erreurs, dans des tems où une routine grossiere tenoit lieu des méthodes géométriques & des tables qui n'ont été inventées que bien postérieurement.

La navigation a dû être long-tems à parvenir à quelque sorte de perfection. Il n'y a point de profession qui exige autant de connoissances & de réflexions que celle de marin. Les pratiques les plus ordinaires de la navigation dépendent de plusieurs branches de différentes sciences; l'art de naviger est un des plus compliqués qu'on connoisse. Il paroît cependant, que même dès les siécles qui nous occupent présentement, certains peuples avoient fait quelques progrès dans la Marine. On ne doit & on

on ne peut attribuer ces découvertes qu'à l'ardeur dont les peuples en question ont été animés pour le commerce, & à l'activité avec laquelle ils ont cherché à l'étendre.



ARTICLE PREMIER.

Des Phéniciens.

Ceux des descendans de Noé qui se fixerent sur les côtes de la Palestine, paroissent avoir été très-certainement des premiers qui aient trouvé l'art de faire servir la Navigation au Commerce. Ces peuples sont connus dans l'Ecriture sous le nom de Chananéens (*a*), mot qui dans la langue Orientale signifie *Marchands* (*b*). Ce sont les mêmes que les Grecs ont depuis nommés Phéniciens (*c*). Sidon qui

(*a*) Num. c. 13. vs. 30.
(*b*) Voyez Braun. de Vestitu Sacerdot. Hebr. p. 251. = L'Hist. Univers. t. 1. p. 219.
(*c*) Ibid. p. 576. t. 2. p. 53 & 61. = Marsh. p. 290. = Calm. t. 1. p. 272. t. 3. p. 131. = Mém. de Trév. Juill. 1704. p. 1184. Juin, 1705. p. 1039.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

qui fut originairement leur Capitale (*a*), doit sa fondation à l'aîné des fils de Chanaan (*b*). Elle a joui long-tems de l'empire de la Méditerranée (*c*). C'est ce dont il est aisé de se convaincre, en lisant les auteurs de l'antiquité. Homère, suivant la remarque de Strabon, ne parle jamais que de Sidon (*d*), & il donne assez à entendre que le plus grand commerce étoit originairement entre les mains de ses habitans. Cette ville se vit ensuite effacée par Tyr sa colonie (*e*), mais ce ne fut que dans les siécles bien postérieurs à ceux dont il s'agit présentement.

Les Phéniciens, c'est ainsi que je nommerai désormais ces peuples, habitoient un pays stérile & ingrat; mais ils trouverent dans leur industrie les secours & les ressources que la nature sembloit leur avoir réfusés. Ils s'appliquerent à cultiver les arts, & bientôt ils y firent les plus grands progrès. Les ma-

(*a*) Marsh. p. 290. = Hist. Univ. t. 2. p. 55 & 74. = Bochart, Phaleg. l. 4. c. 37.

(*b*) Gen. c. 10. vs. 15 & 19. = Jos. Antiq. l. 1. c. 6.

(*c*) P. Mela, l. 1. c. 12. = Strabo, l. 16. p. 1097.

(*d*) L. 16. p. 1097.

(*e*) Isaias, c. 23. vs. 12. = Justin. l. 18 c. 3.

manufactures & les ouvrages de goût sont la partie dans laquelle les Phéniciens paroissent avoir singulierement excellé (1). Le commerce fut en conséquence l'objet capital de cette nation. Elle passoit dans l'antiquité pour en avoir montré l'art & la pratique aux autres peuples (*a*). On lui fait encore honneur de l'invention des poids & des mesures (*b*), de l'Arithmétique (*c*), & de l'Ecriture (*d*). Les anciens enfin étoient persuadés que les Phéniciens avoient trouvé les premiers l'art de dresser des comptes, (*e*) de tenir des regîtres, & en un mot tout ce qui regarde la factorerie.

Avec de pareilles dispositions pour le com-

(1) Voy. Bochart, in Phaleg. l. 4. c. 35. p. 343. Sidon étoit renommée pour la fabrique des toiles de lin, des tapis & des voiles précieux, pour l'art de travailler les métaux, pour la maniere de couper le bois & de le mettre en œuvre, pour l'invention du verre, &c.

Tyr se rendit célébre par l'art de teindre les étoffes, & particulierement par l'invention de la pourpre, par le secret de travailler l'yvoire, &c.

(*a*) Dionys. Perieget. v. 908. = Voy. aussi Huet, Hist. du Commerce, p. 65.

(*b*) Polydor. Virgil. l. 1. c. 19.

(*c*) Voy. *suprà*, Liv. III. Chap. II. Art. I.

(*d*) *Suprà*, Liv. II. Chap. VI.

(*e*) Strabo, l. 16. p. 1098. l. 17. p. 1136. = Dionys. Perieget. v. 908.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

commerce, ces peuples ouvrirent bientôt les yeux ſur les avantages que la mer pouvoit leur procurer par rapport à cet objet. Auſſi ont-ils été regardés dans l'antiquité comme les inventeurs de la navigation (*a*). La nature avoit formé ſur leurs côtes pluſieurs ports très-ſûrs & très-commodes. Voiſins du Liban & de quelques autres montagnes, ils étoient à portée d'en tirer facilement des bois de conſtruction. Les Phéniciens ſçurent profiter de toutes ces reſſources. Le ſuccès ayant répondu à leurs premieres entrepriſes, ils établirent dans peu de ſiécles le commerce le plus étendu ſur la Méditerranée (*b*).

Il paroît que dès le tems d'Abraham on regardoit les Phéniciens comme un peuple aſſez puiſſant (*c*). Il eſt certain encore que dès les mêmes ſiécles, ils avoient couru les côtes de la Gréce. On leur reprochoit d'y avoir enlevé Io fille d'Inachus (*d*). Ce Prince régnoit vers le tems de la naiſſance d'Iſaac. On voit enfin qu'il eſt fait mention

(*a*) Dionyſ. Perieget. v. 907. = Tibull. l. 1. Eleg. 7. v. 20.

(*b*) Sanchoniat. *apud* Euſeb. Præpar. Ev. l. 1. p. 37. B. = Diod. l. 5. p. 345.

(*c*) Gen. c. 12. vs. 6.

(*d*) Hérod. l. 1. n. 1.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tion du commerce maritime de ces peuples dans les dernieres paroles que Jacob adresse à ses enfans (*a*). On ne peut donc pas douter, que dès les premiers siécles après le déluge, les Phéniciens n'aient exercé un commerce assez étendu. C'est au surplus tout ce qu'on en peut dire quant à ce moment. Car la maniere dont ils le faisoient, les objets particuliers sur lesquels rouloit leur trafic, tout le détail, en un mot, nous en est absolument inconnu. Nous n'avons même que des notions fort imparfaites sur les contrées que les vaisseaux Phéniciens pouvoient fréquenter dans les premiers âges. Il seroit inutile par conséquent de vouloir s'étendre davantage sur cet article.

Nous ne sommes pas mieux instruits de la maniere dont ces peuples navigeoient alors. Nous ignorons quelles ont été leurs premieres découvertes, & les progrès qu'ils ont pû faire successivement dans la marine. Il n'en reste aucune trace dans les monumens de l'antiquité. Les Auteurs anciens ne s'expriment jamais sur ce sujet qu'en termes vagues & généraux. Ils nous appren-

(*a*) Gen. c. 49. vs. 13. = Voy. aussi Judic. c. 5. vs. 17.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

prennent seulement, comme je l'ai déja dit, que les Phéniciens avoient reconnu des premiers, l'avantage & l'utilité qu'on pouvoit tirer de l'observation des astres pour diriger la route d'un vaisseau (*a*). Je traiterai cette matiere plus particulierement dans la seconde Partie de cet Ouvrage. J'entrerai aussi dans alors quelque détail sur la forme de leurs vaisseaux.

(*a*) Dionis. Perieg. v. 909. = Strabo. l. 16. p. 1098. = Plin. l. 5. sect. 13. p. 259. l. 7. sect. 57. p. 418. = P. Mela. l. 1. c. 12. = Propert. l. 2. Eleg. 27.



ARTICLE SECOND.

Des Egyptiens.

ON ne doit pas mettre les Egyptiens au nombre des peuples qui auront fait de bonne heure quelque découverte dans la navigation. Leur façon de penser, dans les anciens tems, étoit entierement contraire aux entreprises maritimes. Ils avoient une aversion extrême pour la mer, & regardoient comme des impies ceux qui osoient s'y embar-

barquer (1). Ces idées leur étoient ſuggérées par la ſuperſtition. Dans leur ancienne Théologie, la mer étoit l'emblême de Typhon, l'ennemi juré d'Oſiris. De-là cette horreur que les Egyptiens conſerverent toujours pour cet élément, & pour tout ce qu'il produit, juſqu'à ne vouloir point uſer de ſel, ni manger de poiſſon (*a*). Ils évitoient auſſi d'avoir aucune liaiſon avec les mariniers, maxime qu'ils ſuivirent conſtamment, lors même que le reſte de la nation ſe fut mis à pratiquer la mer (*b*).

D'autres motifs ont dû encore empêcher les premiers habitans de l'Egypte de s'adonner à la navigation. Cette contrée ne produit point de bois propre à la bâtiſſe des vaiſſeaux (*c*). Les côtes d'Egypte ſont d'ailleurs mal-ſaines, & il y a peu de bons ports (*d*). La politi-

(1) Les Perſes penſent encore de même. Ils n'ont point de commerce Maritime, & traitent d'athées ceux qui vont ſur mer.

(*a*) Plut. t. 2. p. 363. = Herod. l. 2. n. 37.

(*b*) Plut. *loco cit.*

Ce ſont peut-être les Egyptiens qu'Homere a voulu déſigner lorſqu'il parle d'un peuple qui ne connoiſſoit point la Navigation, & ne faiſoit aucun uſage du ſel. Odyſſ. l. 11. vs. 121, &c.

(*c*) Plin. l. 16. ſect. 76. p. 35. = Voyage d'Egypte par Granger, p. 12 & 19.

(*d*) Diod. l. 1. p. 36. = Strabo, l. 17. p. 1174.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

litique enfin des anciens Souverains de de ce royaume étoit entierement opposée au commerce maritime. Ils fermoient l'entrée de leurs ports aux étrangers (*a*). Naucratis étoit le seul endroit dont l'accès leur fût permis. Cette ville communiquoit à la mer par l'embouchure de Canope. Si un vaisseau abordoit dans quelqu'une des autres bouches du Nil, l'équipage devoit d'abord faire serment qu'il y étoit entré malgré lui. Après cette cérémonie, on faisoit descendre le navire à l'embouchure de Canope. Lorsque le vent y mettoit obstacle, on déchargeoit les marchandises dans des barques qui côtoyoient le Delta jusqu'à ce qu'elles eussent gagné Naucratis (*b*). On en use de même encore à présent au Japon (*c*).

On peut assurer qu'en général les Egyptiens ne s'occupoient guères du commerce. Les hommes ne daignoient pas s'en mêler. On abandonnoit ce soin aux femmes (*d*). D'ailleurs ces peuples avoient pour maxime de ne point sor-

(*a*) Diod. l. 1. p. 78. = Strabo, l. 17. p. 1142.
(*b*) Herod. l. 2. n. 179.
(*c*) Kœmpfer. Hist. du Japon, t. 2. p. 78.
(*d*) Herod. l. 2. n. 35.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

sortir de leur pays (*a*). Ils pensoient à cet égard comme on pensoit autrefois à la Chine (*b*), & comme on pense aujourd'hui au Japon (*c*). Les Egyptiens attendoient que les autres nations vinssent leur apporter ce dont ils pouvoient manquer (*d*), ils étoient d'autant plus tranquilles à cet égard, que l'abondance qui régnoit autrefois dans leur pays ne leur laissoit presque rien à désirer. Il n'est pas étonnant qu'avec de pareils principes ces peuples ne se soient adonnés que fort tard à la navigation.

Il paroît, à la vérité, que quelques colonies Egyptiennes ont passé de fort bonne heure dans la Gréce (*e*). Mais un petit nombre de particuliers ne doit point faire d'exception à la façon de penser générale de la nation. D'ailleurs je présume que ces chefs de colonies étoient des aventuriers qui, mécontens ou bannis peut-être de leur patrie, avoient passé sur des vaisseaux Phéniciens

(*a*) Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 354.
(*b*) Kœmpfer. Hist. du Japon, t. 2. p. 231.
(*c*) Ibid. p. 176.
(*d*) Strabo, l. 17. p. 1142. = Lucan. Pharsal. l. 8. v. 446.
(*e*) *Suprà*, Liv. I. Art. V.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ciens (*a*): ils le pouvoient aisément. Dès les siécles les plus reculés, la Phénicie a entretenu un commerce suivi avec l'Egypte (*b*). Le motif enfin de ces colonies n'étoit point le trafic ni la navigation. On n'en peut donc rien conclure en faveur du commerce maritime qui me semble avoir été fort négligé par les premiers Egyptiens (*c*).

Il n'en a pas été de même des peuples qui habitoient également les côtes d'Afrique que baigne la Méditerranée. Plusieurs traits de l'histoire ancienne montrent qu'ils s'étoient adonnés de bonne heure à la navigation. Atlas, Roi de Mauritanie, passoit dans les écrits de quelques auteurs de l'antiquité pour avoir inventé l'art de construire des vaisseaux (*d*). Le culte de Neptune avoit été apporté de Libye dans la Gréce (*e*). On ne voit pas cependant que les peuples de ces contrées aient jamais eu un commerce maritime ni fort étendu ni fort célébre: du moins n'en trou-

(*a*) Voy. Marsh. p. 109 & 110.
(*b*) Hérod. l. 1. n. 1. = Voy. l. 2e. part. Liv. IV. Chap. II.
(*c*) Voy. Herod. l. 2. n. 50.
(*d*) Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 362.
(*e*) Herod. l. 2. n. 50.

trouve-t-on aucune trace dans les écrits des anciens.

Il nous reste beaucoup plus de lumieres sur le commerce maritime des nations de l'Asie établies sur les bords de la mer rouge. Il est certain qu'elles s'y sont appliquées dès les tems les plus reculés. On en trouve des preuves tant dans les écrivains sacrés que dans les profanes. Ces derniers s'accordent presque unanimement à regarder Erythras comme l'inventeur de la navigation. Ils placent son séjour vers la partie orientale de la mer rouge (*a*). Cette contrée est, à ce que je présume, la même que l'Ecriture désigne sous le nom d'Idumée. Elle avoit été originairement habitée par un peuple nommé Horites ou Horréens (*b*). On l'appelloit dans ces premiers tems la terre de Séhir (*c*). Les Horites étoient alors gouvernés par plusieurs chefs (*d*). L'établissement de ces peuples devoit être très-ancien, puisqu'ils sont

(*a*) Agatarchid. *apud* Phot. p. 1324. = Strabo, l. 16. p. 1125. = Plin. l. 7. sect. 57. p. 417. = P. Mela, l. 3. c. 8.

(*b*) Gen. c. 36. vs. 20 & 22.

(*c*) Ibid. vs. 30.

(*d*) Ibid. vs. 21-29-30.

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ſont compris au nombre de ceux que Codor-la-Homor ſubjugua du tems d'Abraham, & avant la naiſſance d'Iſaac (*a*). Après la mort de ce Patriarche, Eſaü ſon fils alla fixer ſa demeure dans la terre de Séhir (*b*). Je penſe qu'il y vécut d'abord comme ſimple particulier (*c*); mais par la ſuite ſes enfans ayant battu & détruit les Horréens (*d*), ils ſe rendirent maîtres du pays (*e*). C'eſt ſans doute en conſéquence de cet événement, que la terre de Séhir changea de nom, & fut appellée le pays d'Edom, ou Idumée, du nom d'Eſaü (*f*).

On ne peut pas douter que, dès les premiers ſiécles, les Horréens ne ſe ſoient appliqués à la navigation. C'eſt par ce moyen qu'ils parvinrent bientôt à exercer un très-grand commerce. On voit que du tems de Job, que je crois contemporain de Jacob (*g*), leur principal négoce conſiſtoit en or, en pierres précieuſes, en corail, en per-

(*a*) Ibid. c. 14. vs. 6.
(*b*) Ibid. c. 36. vs. 8.
(*c*) Voy. Hiſt. Univ. t. 1. p. 556.
(*d*) Deut. c. 2. vs. 12.
(*e*) Voy. Hiſt. Univ. t. 1. p. 557 & 559.
(*f*) Gen. c. 25. vs. 30. c. 36. vs. 1.
(*g*) Voy. notre Diſſertation.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

perles & en autres marchandises de prix (*a*). Un pareil trafic qui n'a que le luxe pour objet, prouve évidemment l'ancienneté du commerce & de la navigation chez ces peuples. En général, par la maniere dont Job parle des vaisseaux (*b*), de la pêche de la baleine (*c*) & des constellations (*d*), on juge qu'il vivoit avec des peuples dont les entreprises maritimes devoient faire la principale occupation (*e*). Je crois avoir prouvé que l'Idumée étoit la patrie de Job (*f*).

A l'égard des nations de la haute Asie, je ne puis rien dire ni sur leurs progrès dans la navigation, ni sur l'état de leur commerce dans ces anciens tems. Ce qu'on lit dans Diodore de la flotte que Sémiramis fit construire sur l'Indus, est mêlé de trop de fables pour mériter aucune croyance. Le peu qu'on en pourroit recueillir seroit, que les habitans de ces contrées n'étoient pas alors fort expérimentés dans

(*a*) Job. c. 28. vs. 16 & 19.
(*b*) Chap. 9. vs. 26.
(*c*) Chap. 40. vs. 25, 26.
(*d*) Voy. notre Dissertation sur les Constellations dont il est parlé dans Job.
(*e*) Voy. Newton, Chronol. des Egypt. p. 229.
(*f*) Voy. notre Dissert. sur Job.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dans la marine. Diodore en effet observe que Sémiramis avoit tiré de la Phénicie & de la Syrie les ouvriers qui construisirent les barques dont elle se servit pour attaquer le Roi des Indes (*a*).

Il seroit bien difficile aussi de rien dire, quant à présent, sur l'état où pouvoient être le Commerce & la Navigation chez les peuples de l'Europe. L'histoire de cette partie du monde est trop peu connue dans les siécles que nous parcourons maintenant, pour qu'il soit possible de donner quelques notions de tous ces objets: on ne peut pas même proposer des conjectures.

De tous les faits que je viens de rapporter, il résulte que dès les siécles dont il s'agit dans cette premiere Partie, la navigation avoit fait quelques progrès; progrès qu'on doit nécessairement attribuer à l'ardeur avec laquelle plusieurs peuples s'étoient appliqués au commerce; car il n'y a jamais eu que cet objet qui ait pû former les hommes à la mer. J'ajoûterai que le point où nous voyons que les arts étoient déja portés dans certains pays (*b*) suf-

(*a*) L. 2. p. 130.
(*b*) Voy. *suprà*, Liv. II. Chap. V.

ſuffiroit ſeul pour établir la vérité de cette propoſition. Les arts ſont enfans du luxe, le luxe eſt produit par les richeſſes ; mais la véritable ſource des richeſſes c'eſt le commerce, & il ne peut y avoir de commerce ſoutenu, ſans la navigation.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Je ne dirai rien pour le préſent des combats de mer. Aucun fait ne nous indique qu'il s'en ſoit donné dans les ſiécles que nous parcourons préſentement. Il a dû en effet ſe paſſer quelque tems avant que les hommes ſe ſoient rendu aſſez hardis & aſſez expérimentés ſur la mer pour oſer s'y battre. Je ne crois donc pas qu'il y ait eû de vaiſſeaux de guerre dans les premiers tems, & moins encore d'armées navales. On pourroit, tout au plus, ſoupçonner qu'il y auroit eû des pirates, c'eſt-à-dire, quelques navigateurs qui, profitant de la grandeur de leurs vaiſſeaux & de la force de leurs équipages, attaquoient les petits bâtimens incapables de ſe défendre & de réſiſter.

Je penſe auſſi que l'uſage de faire des deſcentes ſur les côtes, & d'en piller les habitans, a pû avoir lieu dès les ſiécles dont il s'agit maintenant. Les anciens navigateurs n'auront probablement pas négligé cette voie de s'enrichir.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

chir. Elle leur étoit d'autant plus facile que dans ces tems reculés l'art de fortifier les villes n'étoit guères connu. J'aurai au surplus occasion dans la seconde Partie de cet Ouvrage, de faire voir combien l'envie de piller & de butiner a dû contribuer originairement au progrès de la Navigation.

FIN DU QUATRIEME LIVRE.



PRE-



PREMIERE PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob: espace d'environ 700 ans.



LIVRE CINQUIEME.

De l'Art Militaire.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'ESPRIT de discorde a régné de tout tems sur la terre. Il y a eu des querelles & des combats dès le moment qu'il y a eu des hommes. Inutilement voudroit-on remonter à l'origine & au principe de leurs premieres divisions. On ne doit les attribuer qu'à l'envie, source de toutes les animosités. Semblables aux bêtes féroces, les hommes se seront disputés dans les premiers âges leur manger, la jouissance d'une femme, la possession d'un antre, le creux d'un arbre, ou d'un rocher. Les armes que la nature peut fournir auront été les seules qu'on

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

qu'on aura d'abord employées; la fureur, l'unique guide qu'on aura suivi, & la satisfaction des appétits brutaux, le principal but qu'on se sera proposé. On n'aura connu d'autres bornes à la victoire que les excès de la rage & de la vengeance. Les hommes ne cherchoient alors qu'à s'exterminer mutuellement & à se détruire, souvent même à s'entre-dévorer (*a*). Passons rapidement sur ces tems d'horreur & de confusion, dont plusieurs contrées offrent encore aujourd'hui une trop fidéle image.

Quelques familles s'unirent les unes aux autres. Les intérêts des particuliers qui composerent ces associations, devinrent aussitôt communs entre eux. A peine ces sociétés particulieres se furent-elles formées, qu'on vit commencer les hostilités de nation à nation. Les premieres guerres n'auront été que de simples incursions. On formoit des partis, on ravageoit le séjour de son ennemi, on détruisoit ses habitans, on enlevoit ses troupeaux; on tâchoit surtout de faire des prisonniers pour les réduire en esclavage. On ne songeoit point dans ces tems reculés à faire des conquêtes. L'envie de nuire à ceux qu'on attaquoit étoit le seul objet des expéditions militaires. Les

(*a*) Voy. *suprà*, Liv. II. = Mém. de Trév. Févr. 1758, p. 224.

Les hoſtilités finies, chacun retournoit dans ſon canton. C'eſt ainſi qu'en uſent encore à préſent les Sauvages.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les vûes changerent lorſque pluſieurs familles ſe furent réunies en corps d'Etat ſous un ſeul & même chef: l'ambition naquit alors. Quelques Souverains conçurent le projet d'agrandir les limites de leur domination. On ſe propoſa donc, en prenant les armes, d'autres motifs que le ſeul déſir de faire tort à ſon ennemi. On enviſagea des ſuites plus durables qu'une irruption paſſagere. La politique vint au ſecours de l'ambition & l'éclaira dans ſes démarches. On mit des bornes aux fureurs de la guerre, & l'on chercha plutôt les moyens d'aſſujettir les vaincus, que le triſte avantage de les exterminer. Telle a été l'origine des premiers Empires qui ſe ſont élevés. Ils ont été plus ou moins étendus ſelon le degré d'ambition, d'habileté ou de bonheur du Prince qui prenoit les armes.

Le premier exemple que l'hiſtoire préſente d'une guerre entrepriſe dans l'eſprit de conquêtes, remonte au tems d'Abraham. Il eſt dit dans la Genèſe, que Codor-la-Homor, roi des Elamites, s'étoit aſſujetti les rois de la Pentapole (1). Il les contint pendant douze ans; mais

(1) On appelle ainſi la vallée qui renfermoit les cinq

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

mais à la treizième année ces Princes tâcherent de se soustraire à sa domination (*a*). Ce fait nous montre que Codor-la-Homor avoit usé modérement de sa victoire, qu'il avoit laissé les rois de la Pentapole sur le trône, à condition sans doute de lui payer annuellement un certain tribut.

Ces Princes s'étant révoltés, réunirent leurs forces, & se liguerent au nombre de cinq, pour mieux résister au roi des Elamites, qui marcha contre eux l'année suivante. Codor-la-Homor, afin d'assurer le succès de son expédition, s'étoit fortifié du secours de trois Rois ses voisins apparemment, ou ses alliés. Il battit les cinq rois de la Pentapole, mais irrité de leur soulevement, il voulut en tirer une vengeance sanglante. Sodome & Gomorrhe furent cette fois livrées au pillage. On enleva tout ce qui pouvoit s'y trouver de vivres, & les habitans furent emmenés en captivité (*b*).

Le reste de cette histoire est connu. On sçait qu'Abraham ayant appris que Loth

cinq Villes que Dieu détruisit par une pluye de soufre & de feu. On conjecture qu'elles étoient situées aux environs du Jourdain, sur les bords du Lac Asphaltite.

(*a*) Gen. c. 14. vs. 4.
(*b*) Gen. vs. 11. & 16.

Loth ſon neveu étoit du nombre des captifs, choiſit parmi ſes ſerviteurs ceux qui étoient les plus capables de porter les armes, pourſuivit les vainqueurs qui ſe retiroient, les défit, leur enleva le butin qu'ils emportoient, ramena tous les priſonniers, & rétablit le roi de Sodome & ſes alliés dans leurs Etats (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'Ecriture Sainte ne fournit point, dans les ſiécles que nous parcourons préſentement, d'autres faits qui puiſſent avoir rapport aux conquêtes. A l'égard des Hiſtoriens profanes, ils paroiſſent n'avoir point connu de plus ancien conquérant que Ninus, roi d'Aſſyrie; car on ne doit pas mettre dans ce rang Oſiris ni Bacchus. L'intention que l'on prête à ces premiers héros, étoit de civiliſer les peuples qu'ils domptoient, & non de les aſſujettir. Ninus a donc paſſé conſtamment, chez les Ecrivains de l'antiquité, pour le premier Prince qui ait été animé de l'eſprit de conquêtes, & qui en conſéquence ſe ſoit conduit politiquement (*b*). Ils ſe ſont trompés néanmoins. Le régne de Ninus eſt poſtérieur de beaucoup à celui de Codorla-Homor (*c*), dont les expéditions militai-

(*a*) Ibid. vſ. 14. &c.
(*b*) Diod. l. 2. p. 113. = Juſtin. l. 1. c. 1. = Syncel. p. 64.
(*c*) Voy. *Suprà*, Liv. I. Art. III.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

litaires doivent être envisagées comme de véritables conquêtes; & dès lors la politique sera nécessairement entrée dans les démarches de ce Prince.

Pour revenir à ce que les Historiens profanes nous ont transmis de Ninus, ils disent que ce Monarque, dévoré d'ambition, ne s'occupa que de projets de guerre & d'agrandissement. Il commença par faire alliance avec le Roi des Arabes. Fortifié de ce secours, il attaqua les Babyloniens, les vainquit & leur imposa tribut. Marchant ensuite de proche en proche, Ninus subjugua la Médie, la Perse, l'Arménie, & quantité d'autres Provinces (*a*). C'est ainsi qu'en réunissant sous sa domination plusieurs Royaumes, ce Prince parvint à former le célebre Empire des Assyriens. Il se maintint long tems par les soins que Ninus avoit pris de l'affermir (*b*).

Ce Monarque, en mourant, avoit remis le sceptre entre les mains de Sémiramis son épouse. Cette Princesse avide de gloire & dévorée d'ambition, d'un esprit mâle & courageux, résolut de marcher sur les traces de son mari. Elle fit la guerre, & réussit dans ses premieres entreprises. Mais ayant voulu en-

(*a*) Voy. Diod. l. 2. p. 114, &c. = Justin. l. 1. c. 1.

(*b*) Justin. Ibid.

enfin porter ses armes dans l'Inde, elle fut battue & contrainte de se retirer (*a*).

I. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ninias, fils de Ninus & de Sémiramis, monta sur le trône après la mort de cette Princesse. S'éloignant de l'humeur guerriere & entreprenante de ses peres, il ne s'occupa que des moyens d'entretenir la paix pendant tout le cours de son régne (*b*). Depuis cette époque, l'Histoire de l'Asie ne fournit plus rien qui ait rapport à la guerre dans l'espace de tems que nous parcourons présentement.

On ignore entierement l'histoire des premieres guerres qu'ont pû avoir les Egyptiens. On ne trouve chez ces peuples aucun conquérant avant Sésostris, dont le régne tombe dans les siécles qui feront l'objet de la seconde Partie de notre Ouvrage. On ne peut pas douter néanmoins que l'Art militaire n'ait été connu & cultivé très-anciennement en Egypte. De tems immémorial, les revenus de l'Etat y étoient partagés en trois portions, dont la premiere appartenoit aux Prêtres, la seconde au Roi, & la troisiéme à la Milice (*c*). Il paroît donc

(*a*) Voy. Diod. l. 2. p. 128 & 133. = Justin. l. 1. c. 2.

(*b*) Diod. l. 1. p. 134.

(*c*) Voy. *suprà*, Liv. I, Art. IV.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

donc que les Egyptiens avoient pensé de très-bonne heure aux moyens de former des troupes, & que le nombre même en devoit être considérable. Aussi voyons-nous que dès le tems du patriarche Joseph, il y avoit chez ces peuples un Commandant de la Milice, que l'Ecriture représente comme un personnage considérable, ayant une jurisdiction particuliere & affectée à sa place (*a*). On voit enfin Pharaon poursuivre les Israélites à la premiere nouvelle de leur sortie d'Egypte, avec des forces considérables, tant de pied que de cheval. La promptitude avec laquelle Moïse fait connoître que ce Prince rassembla cette armée formidable (*b*), suppose nécessairement un systême suivi dans le Gouvernement Egyptien, & une grande attention à maintenir toujours sur pied un corps de troupes très nombreux, très-exercé & en état, par cette raison, de se porter sur le champ partout où l'on vouloit. Ces faits suffisent pour faire juger que l'Egypte est un des premiers pays où l'Art militaire ait fait quelques progrès.

Je ne dirai rien, pour le moment, de l'ordre & de la discipline militaire de cet Empire, non que les Egyptiens, dans les siécles dont je traite maintenant,

(*a*) Voy. Gen. c. 39. vs. 1. c. 40. vs. 3.
(*b*) Voy. Exod. c. 14.

nant, manquaſſent de réglemens ſur cet objet : ce défaut n'eſt pas à préſumer. Mais les réglemens qui pouvoient exiſter alors ne nous ſont point connus. Toutes les ordonnances que l'on trouve dans les anciens Hiſtoriens, par rapport aux troupes & à l'état militaire de l'Egypte, paroiſſent avoir eu pour auteur Séſoſtris. Je réſerve donc pour les ſiécles auxquels ce Prince a vécu, le peu de détails qui nous reſtent ſur la diſcipline militaire des Egyptiens.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

A l'égard de l'Europe, les premiers événemens arrivés dans cette partie du monde, ſont couverts de ſi épaiſſes ténebres, qu'on n'en peut tirer aucune induction ſur la maniere dont on y faiſoit la guerre dans les ſiécles de la haute antiquité. On voit ſeulement que des chefs de colonies ſortis d'Egypte, & connus des Anciens ſous le nom de Titans, s'emparerent d'une grande partie de l'Europe, & fonderent un vaſte Empire qui comprenoit la Gréce, l'Italie, la Gaule & l'Eſpagne (*a*). Mais les détails de toutes ces conquêtes nous ſont entiérement inconnus. Je juge ſeulement, par la facilité que les Titans trouverent à ſoumettre une ſi grande étendue de pays, que l'Europe devoit alors être aſſez

(*a*) Voy. *ſuprà*, Liv. I. Art. V.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

assez dépourvue d'habitans, & que ces Princes eurent affaire à des peuples très-peu aguerris.

On ne voit que trop à quel point nous sommes dépourvus de faits & de circonstances dans les siécles qu'embrasse cette premiere Partie de notre Ouvrage. Ce n'est pas qu'il ne soit arrivé de grandes révolutions, & qu'il ne se soit passé alors bien des événemens sur la terre; mais nous les ignorons presque totalement. Le peu même qui s'en est conservé, ne nous est parvenu qu'étrangement altéré par les fables. Essayons néanmoins d'après ces foibles lumieres, de donner une idée de l'état où étoit l'Art militaire à l'époque que nous parcourons présentement.

On ne peut rien dire de certain sur la maniere dont on levoit des troupes & dont on formoit une armée dans les premiers tems. Je pense qu'originairement tout le monde alloit à la guerre, excepté les vieillards, les femmes & les enfans. Dans la suite on choisit les hommes les plus robustes & les plus propres à la fatigue. On imagina enfin de destiner un certain nombre de personnes uniquement à la profession des armes. L'idée d'avoir toujours sur pied un corps de troupes, afin de n'être pas pris au dépourvu, est dûe aux peuples policés. Je crois avoir montré que cette pratique avoit

avoit lieu en Egypte dès les tems les plus reculés.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il n'y a pas d'apparence qu'on fût alors dans l'usage de soudoyer les troupes. Le soldat n'avoit point de paye, & n'attendoit d'autre récompense de ses travaux & de ses services que sa part dans le butin qu'on faisoit sur l'ennemi. On voit que dès le tems d'Abraham, il y avoit des regles établies pour le partage du butin. Ce Patriarche donna la dixme des dépouilles qu'il avoit remportées sur Codor-la-Homor & les autres Rois ses alliés, à Melchisédec roi de Salem & prêtre du *Très Haut* (1). Le roi de Sodome en reconnoissance du service qu'Abraham venoit de lui rendre, offrit à ce Patriarche tout ce que ses armes victorieuses venoient de recouvrer sur l'ennemi, se réservant seulement ceux de ses sujets que cette victoire avoit tiré de captivité. Abraham refusa l'offre du roi de Sodome; mais il eut soin de faire donner à ses alliés Aner, Escol & Mambré qui l'avoient suivi, la part qui leur

(1) On ne voit point dans l'Ecriture, à quel titre Abraham donne à Melchisédech la dixme du butin qu'il avoit fait sur les Elamites. Mais on ne peut pas douter qu'a cet égard ce Patriarche ne se soit conformé à quelques usages déja reçus.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

leur revenoit dans le butin fait ſur l'ennemi (*a*).

Il a fallu quelques ſiécles pour réparer les ravages affreux du déluge, & donner à la terre le tems de ſe repeupler. Les premieres armées dûrent, par conſéquent, être peu nombreuſes. On en trouve la preuve dans ce que l'ancienne tradition publioit des expeditions militaires d'Oſiris, de Bacchus & des Princes Titans. La facilité, l'étendue & la promptitude de leurs conquêtes montrent & que la terre alors étoit preſque déſerte, & qu'ils n'étoient ſuivis que de peu de troupes. On regarderoit aujourd'hui comme une grande entrepriſe de parcourir ſeulement les pays qu'on leur fait ſubjuguer.

Le témoignage de l'Ecriture ſert auſſi à confirmer ce que j'avance. Elle dit que Codor-la Homor avoit aſſujetti les rois de la Pentapole. Ce Prince étoit roi d'Elam, c'eſt-à dire, de Perſe. On ſçait combien cette contrée eſt éloignée de la mer morte, ſur les bords de laquelle je penſe qu'étoient ſitués les cantons déſignés ſous le nom de Pentapole. Codor-la Homor ne pouvoit donc pas être accompagné de beaucoup de monde. Car on ne tranſporte pas aiſément une

(*a*) Gen. c. 14. vs. 21, &c.

une armée nombreuse à plusieurs centaines de lieues. Il falloit aussi que les pays qui séparoient les Etats de ce Prince de ceux des rois de la Pentapole, fussent très-peu peuplés; autrement Codor-la-Homor auroit eu bien de la peine à faire cette conquête, & plus encore à la conserver pendant près de treize ans.

La preuve enfin que les forces de Codor-la-Homor & celles des Rois ses alliés étoient médiocres, c'est qu'Abraham avec 318. personnes rassemblées à la hâte, défit l'armée combinée de ces Princes (*a*). L'Ecriture dit, il est vrai, qu'il prit la nuit pour les attaquer (*b*). Mais cette circonstance donne seulement à penser que les troupes de Codor-la-Homor étoient supérieures à celles d'Abraham; ainsi en faisant monter l'armée des Rois alliés à 6 ou 7000. hommes, c'est, je crois, plus qu'il n'en faut pour satisfaire à toutes les difficultés qu'on pourroit m'opposer, & je ne vois nulle raison qui puisse faire juger que les forces de ces Princes réunies fussent plus considérables.

Je crois en pouvoir dire presque autant des armées de Ninus & de Sémiramis. Car on ne doit avoir aucun égard

(*a*) Gen. c. 14. vs. 14.
(*b*) Ibid. vs. 15.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

égard à ce que Ctésias & d'autres Ecrivains ont débité sur les forces militaires de ces monarques. Leurs récits sont marqués au coin de l'exagération la plus outrée. A les en croire, l'armée que Ninus assembla pour la conquête de la Bactriane, étoit composée de dix-sept cents mille hommes d'infanterie, de deux cens mille hommes de cavalerie & de dix mille six cents chariots armés de faulx (*a*). En ajoutant à ce nombre celui des personnes nécessaires pour le service d'une pareille armée, il s'ensuivra que Ninus auroit mis en campagne en tout plus de trois millions de bouches.

C'est peu néanmoins en comparaison des forces que Sémiramis destina, suivant les même Historiens, pour la conquête de l'Inde: L'armée qu'elle fit marcher montoit, dit-on, à trois millions de gens de pied, à cinq cents mille hommes de cavalerie, & à cent mille chariots. Il y avoit en outre cent mille hommes montés sur des chameaux, sans compter deux mille barques pour passer l'Indus (*b*). D'après ce recit, il devoit y avoir dans cette armée au moins six à sept millions de bouches.

Le

(*a*) Diod. l. 2. p. 117.
(*b*) Ibid p. 130.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Le Roi des Indes, ajoute-t-on, fit des préparatifs encore plus considérables pour se défendre, & rassembla des forces qui surpassoient celles de Sémiramis (a). En suivant donc les calculs déja établis, l'armée de ce Prince & sa suite pouvoit monter à près de dix millions d'hommes : & le nombre des combattans, lorsque les troupes de part & d'autre furent en présence, devoit être au moins de neuf à dix millions. Il est fâcheux que Ctésias & ses copistes ne nous aient pas appris comment on s'y prenoit pour faire subsister de pareilles armées, & dans quelles plaines elles se battirent (1). Ce seroit perdre du tems, que de s'arrêter à réfuter sérieusement des faits aussi peu vraisemblables. L'immensité de pays que ces mêmes auteurs font subjuguer à Ninus & à Sémiramis (b), suffiroit pour détruire leurs propres récits. On sera toujours en droit d'en conclure, ou qu'ils sont exagérés, ou que si les conquêtes de ces Monarques ont été aussi étendues qu'on le dit, la terre alors n'étoit encore guères peuplée, & que par

(a) Diod. l. 2. p. 131.

(1) Il faut pourtant avouer que ces faits ont paru suspects à Diodore. Néanmoins il a tâché de les justifier. *Voy.* p. 117.

(b) Diod. l. 2. p. 114, 115 & 128.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

par conséquent leurs armées ne pouvoient être que peu considérables.

Je pense aussi que les premieres armées n'auront été composées que d'infanterie. L'art de s'aider des animaux pour la guerre, aura été inconnu pendant quelque tems. Les sauvages, encore aujourd'hui, sont privés de ces ressources. Je ne crois donc pas qu'on en ait fait usage dans la haute antiquité. Mais insensiblement on aura trouvé les moyens de dompter les animaux, & de les apprivoiser. L'idée de les faire servir à la guerre se sera présentée alors assez naturellement. Il y en a plusieurs d'assez propres à cet usage. En parcourant l'histoire des différentes nations de cet univers, on voit que les chevaux, les éléphans, les chameaux, les chiens (*a*) & même les lions (*b*) ont été employés dans les combats. Mais on ignore dans quel tems ces usages se sont introduits.

De tous les animaux dont l'homme peut tirer parti pour la guerre, il n'y en a point qui y soit plus propre que le cheval; & il est probable qu'on n'aura pas tar-

(*a*) Voy. Strabo, l. 4. p. 305. = Ælian. Hist. Anim. l. 7. c. 38. = Plin. l. 8. sect. 61. p. 463.

(*b*) Voy. Lucret. l. 5. v. 1309. = Diod. 1. p. 57. = Plut. t. 2. p. 358.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tardé à s'en appercevoir. La question est de sçavoir de quelle maniere on aura fait servir originairement cet animal dans les combats. On peut l'y employer de deux façons différentes, soit en l'attelant à un char, soit en le montant. Il faut donc examiner d'abord si l'usage de faire tirer le cheval est anterieur à celui de le monter ; & si l'un est plus naturel & plus aisé que l'autre : ensuite décider laquelle de ces deux manieres est la premiere dont on aura fait usage pour introduire le cheval dans les combats.

Sans entrer dans toutes les discussions qu'une pareille question pourroit occasionner, je pense qu'on aura employé cet animal à tirer & à porter des fardeaux, avant que de le faire servir de monture. La fougue du cheval le plus impétueux est arrêtée, ou du moins diminuée par le poids de la charge qu'il tire, ou qu'il porte. Il semble donc que la maniere la plus simple & la plus aisée de faire usage des chevaux, celle par où l'on a dû commencer, aura été de les atteler à des fardeaux, ou de les leur faire porter (c). J'ai proposé dans le livre précédent quelques conjectures sur l'origine des chariots. J'y ai fait voir que

(c) Voy. Acad. des. Inscript. t. 7. M. p. 315.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

que l'invention en remontoit aux siécles les plus reculés. J'ai dit aussi que ces machines alors n'étoient guères plus compliquées que nos charettes (*a*). Il ne falloit donc pas une grande science pour les conduire.

Il n'en est pas de même de l'équitation. L'art de monter à cheval me paroît plus combiné & plus difficile que celui de conduire une charette. Etant moins naturel, il a dû probablement se présenter le dernier. Aussi voyons-nous par tout ce qui nous reste d'anciens monumens, que dans l'antiquité on s'est servi du cheval beaucoup plus généralement pour tirer, que pour porter (*b*). A l'égard du point de fait que nous examinons présentement, sçavoir si l'on a employé les chariots avant la cavalerie dans les combats, l'histoire atteste que l'usage des chars a précédé celui de la cavalerie (*c*). Observons en effet que par rapport aux combats, il a été plus aisé originairement d'y employer des chariots, que des cavaliers. Le combattant qui montoit un chariot de guerre, n'étoit point occupé du soin d'en conduire les chevaux. Il avoit toujours avec

(*a*) *Suprà*, Liv. III.
(*b*) Voy. la 2de Part. Liv. Chap. III.
(*c*) Palæphat. de Incred. c. 1. p. 9.

avec lui un cocher chargé de cette fonction. Le cavalier n'a pas le même avantage. Son attention eſt néceſſairement partagée entre le ſoin de combattre, & celui de conduire ſon cheval.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Je penſe néanmoins que dans quelques pays, tels que la Paleſtine, l'Arabie, l'Egypte, &c, où les peuples ſe ſont policés fort promptement, on n'aura pas tardé à trouver l'art de monter à cheval, & qu'on aura pû, en conſéquence, introduire de bonne heure de la cavalerie dans les batailles. On voit dans la Genèſe que, dès le tems de Jacob, l'art de monter à cheval devoit être connu dans la Paleſtine (*a*). Cet uſage avoit lieu auſſi chez les Arabes au ſiécle dès Job. (*b*). J'ai déja dit que je croyois Job contemporain de Jacob, & qu'il vivoit dans l'Idumée ſur les confins de l'Arabie (*c*). A l'égard de l'Egypte, c'eſt dans ce pays, ſi l'on s'en rapporte aux Hiſtoriens profanes, que l'équitation a été inventée. Ils ſont partagés ſeulement ſur l'époque de cette découverte. Les uns l'attribuent à Orus, fils d'Oſiris (*d*), & la font remonter con-

(*a*) Chap. 49. vs. 17.
(*b*) Chap. 39. vs. 21, &c.
(*c*) Voy. notre Diſſertation.
(*d*) Dicæarchus *apud* Schol. Apol. Rhod. l. 4. v. 275.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

conséquemment à des tems fort reculés. Les autres en font honneur à Sésostris (*a*), qui n'a régné que postérieurement aux siécles, dont nous discutons maintenant, les connoissances dans l'art militaire (*b*). Il n'est pas aisé de décider laquelle de ces deux opinions est la mieux fondée. Il me paroîtroit cependant plus vraisemblable de rapporter à Orus l'origine de l'équitation. Ce sentiment est appuyé d'une ancienne tradition que Plutarque nous a conservée (*c*). D'ailleurs est-il à présumer que les Egyptiens, dont les découvertes en tout genre sont si anciennes, aient été jusqu'au tems de Sésostris sans s'appercevoir de la plus grande utilité qu'on puisse tirer du cheval ? Enfin on voit que dès le tems de Jacob, il y avoit des chevaux en Egypte, & qu'on étoit dans l'usage de les monter (*d*). Diodore nous apprend aussi que les Rois prédécesseurs de Sésostris avoient mis tous leurs soins à entretenir un grand nombre de chevaux. Dans cette vûe ils avoient fait construire sur les bords du Nil, entre Thèbes & Memphis, cent écuries chacune de 200. chevaux

(*a*) Id. Ibid.
(*b*) Voy. la 2de Partie Liv. I. Chap. III.
(*c*) Voy. t. 2. p. 358.
(*d*) Voy. Gen. c. 49. vs. 17. c. 50. vs. 9.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

vaux (*a*). Ajoutons qu'on n'aura pas introduit vraisemblablement de la cavalerie dans les combats, dès les premiers momens qu'on aura connu l'équitation. C'est néanmoins ce qu'il faudroit admettre, si l'on adoptoit le sentiment des Auteurs qui attribuent à Sésostris l'invention de cet art, puisque les Historiens conviennent qu'il y avoit de la cavalerie dans ses armées (*b*). Rien n'empêche donc de croire que, sur la fin des siécles dont il s'agit présentement, quelques peuples auront pû se servir de cavaliers dans les combats; mais remarquons en même tems que les chariots étoient anciennement la principale force des armées, & que l'usage en a été beaucoup plus général que celui de la cavalerie. On en verra des preuves sensibles dans la seconde Partie de cet Ouvrage.

Les pierres, les morceaux de bois bruts, les cornes des animaux auront été les premieres armes dont on se sera servi (*c*). On imagina ensuite de faire dur-

(*a*) Liv. 1 p. 55.
On voyoit encore du tems de Diodore les restes de ces Bâtimens.

(*b*) Diod. l. 1. p. 64.

(*c*) Voy. Lucret. l. 5. v. 1283, &c. = Horat. Serm. l. 1. Sat. 3. v. 100, &c. = Diod. l. 1. p. 28. l. 3. p. 194. = Hygin. Fab 274. = Plin. l.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

durcir les bâtons au feu & de les aiguiser. Cette espéce d'arme défensive a été (a), & est encore en usage dans plusieurs pays (b). On ne tarda pas aussi à tailler les morceaux de bois en forme de massue, arme si commune dans les anciens tems (c), & qui subsiste même de nos jours chez quelques peuples (d). Je pense encore que, dès les premiers âges, on se sera battu avec des haches. Les Ecrivains de l'antiquité en donnent aux anciens héros. C'étoit autrefois, comme elle l'est encore aujourd'hui, l'arme principale de quantité de nations. Le tranchant de ces haches n'étoit pas originairement de métal. On ignoroit dans les premiers tems l'art de tirer les métaux du sein de la terre, & celui de les travailler. Les anciennes haches étoient armées de pierres aiguisées (e). C'est ainsi que le font encore à présent cel-

7. sect. 57. p. 415. = Palæphat. *in* Chron. Alex. p. 45. = Cedren. p. 19.

(a) Herod. l. 7. n. 71. = Strabo, l. 3. p. 255. l. 17. p. 1177. = Suid. t. 1. p. 90. = Conq. du Perou t. 1. p. 76.

(b) Voyage de Dampier. t. 2. p. 143. = Rec. des Voyages de la Compagnie dès Ind. Holl. t. 4. p. 563.

(c) Diod. l. p. 28. = Palæphat. *in* Chron. Alex. p. 45.

(d) Lettr. Edif. t. 20. p. 134.

(e) Voy. *suprà*, Liv. II. & Ch. IV.

celles des ſauvages (*a*). On doit mettre auſſi au nombre des premieres armes qu'on aura inventées, la lance & la pique. L'uſage en eſt de toute antiquité, &, ſi on peut le dire, de toute univerſalité.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On ne pouvoit ſe battre que de près avec les armes dont je viens de parler; mais on chercha bientôt les moyens de pouvoir atteindre de loin ſon ennemi; & on ne tarda pas à inventer des armes propres à cet uſage. Je n'en vois point dans ce genre, dont l'uſage ſoit plus ancien, & en même tems plus univerſel que celui de l'arc & des fleches. L'Ecriture dit qu'Iſmaël ſe rendit habile à tirer de l'arc (*b*). Eſaü prend ſon carquois & ſon arc pour aller à la chaſſe (*c*). On trouve les fléches juſques chez les nations les plus groſſieres, les plus bornées & les plus ſauvages; dans les Iſles mêmes les plus éloignées du Continent. La fabrique de cette arme aura été aſſez informe & aſſez groſſiere dans les commencemens. On n'aura d'abord armé les fléches que de cailloux, de bois durs, d'os pointus ou d'arrêtes de poiſſons (*d*), ainſi que le pratiquent en-

(*a*) Ibid. p. 134 & 148.
(*b*) Gen. c. 21. vs. 20.
(*c*) Ibid. c. 27. vs. 3.
(*d*) Tacit. de Mor. Germ. n. 46. = Herod. l. 7. n. 69. = Photius, p. 1333. = Bibl. Anc. & Mod. t. 22. p. 24.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

encore à présent quantité de nations (*a*) auxquelles l'art de travailler les métaux est inconnu.

Je ne crois pas l'usage de la fronde aussi ancien que celui des fléches, quoiqu'à bien des égards l'invention de cette arme ait dû se présenter plus facilement que celle de l'arc. La fronde est moins compliquée, & la nature en fait les plus grands frais. Je ne vois pas cependant que cette arme ait été aussi anciennement ni aussi universellement employée (*b*) que les fléches. Job est le seul Ecrivain des tems reculés où il soit parlé de la fronde (*c*). Les Anciens croyoient que l'invention en étoit dûe aux Phéniciens (*d*).

A mesure que les peuples se policerent, ils s'étudierent à inventer de nouvelles armes, ou à perfectionner celles qui étoient déja connues. On trouva l'art de travailler les métaux. Il étoit naturel de faire servir cette découverte au progrès de l'Art militaire. On inventa

(*a*) Lettr. Edif.. t. 1. p. 132. t. 7. p. 43 = Recueil des Voyages au Nord. t. 8. p. 175. = Hist. de la Virginie, p. 313. = Voyage de Dampier, t. 1. p. 94. = N. Relat. de la France Equinox. p. 169.

(*b*) Voy. l'Escarbot, Hist de la N. France, p. 853.

(*c*) Chap. 41. vs. 19.

(*d*) Plin. l. 7. sect. 57. p. 415. = Voy. aussi Strab. l. 3. p. 255.

ta donc le ſabre & l'épée, armes qui n'ont été connues que des peuples policés, & dont les ſauvages ſont encore privés. Les Hiſtoriens profanes attribuent l'invention de l'épée à Bélus (*a*), Roi d'Aſſyrie, & pere de Ninus (*b*). Mais, ſans nous arrêter à des traditions vagues & incertaines, on voit par l'Ecriture, que cette arme étoit connue dans l'Aſie, dès la plus haute antiquité. Abraham prend ſon épée pour immoler Iſaac (*c*). Siméon & Lévi entrent l'épée à la main dans Sichem, & s'en ſervent pour maſſacrer tous les habitans (*d*). Ces premiers armes, comme je crois l'avoir prouvé ailleurs, étoient de cuivre, & non de fer (*e*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Ce n'eſt pas aſſez que de pouvoir attaquer ſon ennemi avec avantage, il faut encore ſçavoir ſe mettre à l'abri de ſes coups. Les hommes auront d'abord employé pour armes défenſives les mêmes moyens qui leur avoient ſervi à ſe garantir des injures de l'air. La dépouille des animaux leur rendoit ce double ſervi-

(*a*) Hygin. Fab. 274. = Caſſiodor. Var. l. 1. Ep. 30. p. 15.
(*b*) Voy. Voſſ. de Idol. l. 1. c. 24. p. 68. col. A.
(*c*) Gen. c. 22. vs. 10.
(*d*) Ibid. c. 34. vs. 25.
(*e*) *Suprà*, Liv. II. Chap. IV.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

vice (a). Les premiers Rois d'Egypte se couvroient à la guerre de peaux de lions & de taureaux (b). On peut remarquer aussi qu'on nous dépeint tous les anciens héros revêtus de pareilles armes. On chercha ensuite des moyens plus efficaces & plus propres pour défendre le corps. On voulut joindre la commodité à la sureté. Les armes défensives qu'on sçait avoir été en usage dans l'antiquité, sont le bouclier, le casque & la cuirasse. Mais on ne peut point marquer dans quel pays, ni dire dans quel tems ces différentes armures ont été inventées. On sçait seulement qu'elles sont d'une très-haute antiquité (c). Je crois au surplus que le bouclier a été l'arme défensive la plus anciennement & la plus universellement en usage. J'en juge ainsi sur ce que les sauvages, qui ne connoissent ni le casque ni la cuirasse, ont cependant l'usage du bouclier. J'ajoûterai encore que c'est la seule armure de ce genre dont il soit parlé dans les Livres de Moïse (d). Les Egyptiens prétendoient l'avoir inventée (e).

De

(a) Voy. Diod. l. 1. p. 21 & 28. = Feith. Antiq. Hom. l. 4. p. 463.
(b) Diod. l. 1. p. 21.
(c) Voy. Job. c. 39. vs. 23. c. 41. vs. 6 & 17.
(d) Deut. c. 33. vs. 29.
(e) Plato. in Tim. p. 1044. D.

De tous les tems, les peuples ont proportionné leurs armes à celles de leurs ennemis. Chacun a tâché d'imiter les découvertes de ſon voiſin. Une nation qui invente de nouvelles armes, ou une nouvelle maniere de combatre, n'en jouit pas long-tems ſeule : l'avantage ne peut-être que momentané. Les peuples ſe ſont inſtruits réciproquement, en ſe faiſant la guerre. Ils ont emprunté les uns des autres ce qui pouvoit contribuer à leur défenſe, ou au ſuccès de leurs attaques.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On ne comprend qu'aſſez difficilement de quelle maniere les armées pouvoient ſubſiſter autrefois. Nous ne voyons point que les Anciens euſſent la précaution de former des magaſins de fourages, de faire des dépôts de vivres, &c. J'imagine qu'alors chaque ſoldat portoit une proviſions de vivres capable de le nourrir un certain tems. On ſçait que c'étoit l'uſage des Hébreux (*a*), des Grecs (*b*) & des Romains (*c*). Uſage qui ſe pratiquoit, à ce qu'il paroît, dès le tems de

(*a*) 1. Reg. c. 17. vs. 17. = Voy. Calmet, t. 8. p. 512.

(*b*) Suid. *voce* Ἔχοντας σιτί, t. 1 p. 930. = Schol. Ariſtophan. *ad* Equit. v. 1077. p. 219. = *Ad* Acharn. v. 196. p. 243. v. 1096. p. 274.

(*c*) Cæſar, de Bello Gall. l. 1. n. 4. = T. Livius l. 44. n. 2. l. 43. n. 1.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de Moïse, & sans doute auparavant. L'Ecriture nous dit que lorsque les Israélites sortirent d'Egypte, ils prirent de la farine, & que l'ayant mise dans des manteaux, ils la chargerent sur leurs épaules (*a*). Il est probable qu'on en usoit ainsi autrefois lorsqu'on alloit à la guerre. Chaque combattant portoit sa provision de bled ou de farine. Dans cette haute antiquité chacun étoit accoutumé à moudre soi-même son grain, ou sur des pierres, ou dans de petits moulins à bras. On faisoit cuire le pain, non dans des fours, mais sous la cendre, ou sur des pierres & des platines. C'est encore aujourd'hui la pratique de tout l'Orient (*b*). Les premiers peuples d'ailleurs menoient une vie sobre & frugale. On pouvoit donc alors faire subsister des troupes beaucoup plus aisément que nous ne le ferions à présent. Les sauvages de l'Amérique en fournissent des preuves plus que suffisantes (*c*). Ajoûtons que les campagnes, autant que je le présume, n'étoient pas longues. Les guerres anciennement se faisoient avec promptitude & impétuosité. Il n'y avoit point alors de places capables d'ar-

(*a*) Exod. c. 12. vs. 34.
(*b*) Voy. *suprà*, Liv. II. Ch. I.
(*c*) Voy. le Voyage de Frezier, p. 57. & 62. = Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 247.

d'arrêter long-tems une armée. Le gain d'une bataille ouvroit au vainqueur un pays immense. Il s'emparoit de tout, & principalement des vivres (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

A l'égard des fourages, les Anciens n'ont jamais dû s'en inquiéter beaucoup, attendu qu'originairement il n'y avoit point de cavalerie dans les armées; que d'ailleurs elles étoient peu nombreuses, & nullement embarrassées d'attirails ni d'équipages. Lorsque par la suite on a fait servir les chevaux à la guerre, le soin de leur nourriture n'a pas dû encore causer de grands embarras. Comme il y avoit peu de cavalerie dans les anciennes armées, on trouvoit toujours assez de fourage dans la campagne.

Quant aux campemens, on n'en peut parler que d'une maniere fort incertaine. On ignore quelle étoit à cet égard la pratique des premiers peuples. On voit bien que l'usage des tentes remonte à la plus haute antiquité. Les Patriarches n'avoient point d'autre habitation (*b*). On a donc pû employer de bonne heure les tentes au service militaire. Mais s'ensuit-il que dans les siécles dont je parle, on connût l'art de former un camp, c'est-à-dire, de se poster

(*a*) Voy. Gen. c. 14. vs. 11.
(*b*) Gen. c. 9, vs. 21. c. 12. vs. 8. c. 13. vs. 18.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

poster avantageusement, d'aligner les tentes, de prendre la précaution de se retrancher, &c? C'est ce que je n'oserois assurer. Xénophon dit que les nations Asiatiques environnoient leur camp de fossés très-profonds, & que souvent même ils le fortifioient de bonnes palissades (*a*). Mais cet Auteur écrivoit dans un siécle si postérieur à ceux qui nous occupent présentement, qu'on ne peut tirer que de foibles inductions des usages pratiqués alors chez les peuples dont il parle.

Ce qui a toujours distingué les peuples policés des nations barbares, c'est qu'ils ont sçu joindre la discipline militaire à la bravoure, obéir à des Officiers, garder leurs rangs, & retenir les emportemens d'une ardeur téméraire & d'une fougue insensée. On ne peut rien dire sur la maniere dont on rangeoit les troupes dans ces premiers tems, ni sur l'ordre qu'on observoit dans les combats. Il n'y avoit point originairement de principes sur la Tactique; on se battoit tumultuairement, sans régle, sans ordre & sans discipline. L'institution des grades militaires n'avoit pas encore lieu. Il est probable aussi qu'on ne connoissoit ni les enseignes, ni les drapeaux (*b*).

L'ex-

(*a*) Cyrop. l. 3. p. 80.
(*b*) Voy. Diod. l. 1. p. 96, 97 & 100.

L'expérience aura fait sentir combien il étoit funeste de ne suivre qu'un emportement aveugle dans les combats. On aura compris que, pour en assurer le succès, il y avoit bien des précautions à prendre. De ces réflexions naquirent les évolutions & les autres manœuvres pratiquées dans tous les tems par les peuples policés. Il fallut alors choisir un certain nombre de personnes pour présider aux différens mouvemens qu'une armée doit faire, & donner les ordres nécessaires pour les faire exécuter. J'ignore dans quel tems s'introduisit l'usage de partager les troupes en différens corps, & de mettre un certain nombre d'hommes sous le commandement d'un certain nombre d'Officiers. Je vois qu'il est souvent parlé dans l'Ecriture du Général des troupes d'Abimelech. Ce Prince régnoit à Gérar du tems d'Abraham (*a*). Je vois aussi que dès avant le Patriarche Joseph, il y avoit en Egypte un Commandant de la Milice (*b*). Mais je ne trouve nulle part des Officiers subalternes, & je doute que l'institution des différens grades militaires ait eu lieu dès les siécles qui nous occupent présentement.

Je

(*a*) Gen. c. 21. vs. 22.
(*b*) Ibid. c. 39. vs. 1.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Je n'en dirai pas autant des drapeaux & des enſeignes militaires. Tout nous prouve qu'on n'aura pas tardé à imaginer ces marques parlantes pour guider les troupes dans la mêlée, & leur faciliter les moyens de ſe reconnoître & de ſe rallier. On ne ſçait point, à la vérité, dans quel ſiécle ni chez quels peuples on a commencé à employer ces pratiques: mais elles doivent avoir eu lieu dès une très haute antiquité. On voit que les Iſraélites marchoient dans le déſert par diverſes troupes: chacun, eſt-il dit, ſous les enſeignes & ſous les drapeaux de ſa tribu & de ſa compagnie (*a*). Il eſt vraiſemblable que Moïſe avoit pris des Egyptiens l'uſage des étendarts. L'origine en remontoit chez ces peuples à des tems fort reculés (*b*). Cette invention d'ailleurs n'a pas dû couter de grandes recherches. On voit qu'elle n'eſt point inconnue aux ſauvages (*c*).

A l'égard des inſtrumens militaires, tels que les trompettes ou les clairons, l'uſage en eſt extrêmement ancien (*d*); l'idée a dû même s'en préſenter aſſez naturellement. Le premier qui ſe ſera amuſé à ſouffler dans un roſeau percé, dans

(*a*) Num. c. 2. vs. 2.
(*b*) Voy. Diod. l. 1. p. 100, 101.
(*c*) Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 199.
(*d*) Job, c. 39. vs. 24, 25.

dans une corne de bœuf, dans une grosse coquille, &c, a dû être frapé du son que ces corps rendoient alors. On sentit promptement l'utilité qu'on pouvoit tirer d'une pareille découverte, soit pour faire connoître les ordres du Général, & avertir commodément les troupes de ce qu'elles avoient à faire, soit même pour les exciter au combat. Les premiers instrumens militaires auront donc été de gros roseaux, des morceaux de bois creusés, des cornes d'animaux, de grosses coquilles, &c. Toutes ces especes de trompettes ont été anciennement (*a*), & sont encore en usage dans plusieurs pays (*b*). On perfectionna ensuite cette découverte. On imagina d'imiter avec le métal la structure des corps naturels, qui, par le moyen du souffle, rendoient un son éclatant. C'est ainsi qu'on sera parvenu à inventer la

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

(*a*) Voy. Varr. de Ling. Lat. l. 4. p. 19. *voce* Arma. = Virgil Æneid. l. 6. v. 171. = Strab. l. 15. p. 1041. C. = Hygin. Fab. 235. = Opuscul. Mythol. p. 122 = Anciennes Relations des Indes & de la Chine, p. 3. = Hist. des Incas, t. 1. p. 187. = Schol. Hom. *ad* Libr. 18. Iliad. v. 219. Potter, Archæolog. Gr. l. 3. c. 9. p. 480.

(*b*) Voyage de Frezier, p. 57 & 60. = Rec. des Voyages de la Compagn. des Ind. Holland. t. 4. p. 310. = Voyage de Jean de Lery, p. 336. = Hist. gén. des Voyag. t. 1. p. 14. = Mem. de Trév. Novembre, 1714. p. 1962.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

la trompette. Je ne m'arrêterai point à rapporter les traditions incertaines débitées par les Auteurs profanes sur l'invention de cet instrument. Je le crois beaucoup plus ancien qu'ils ne le disent. Il en est parlé dans Job (*a*). On y voit même que dès lors la trompette étoit employée à la guerre : elle servoit à sonner la charge (*b*). Il est dit aussi que Moïse fit faire deux trompettes d'argent battu au marteau (*c*). C'en est assez pour montrer que l'usage de cet instrument militaire remonte à des tems fort reculés. Je remarquerai seulement que la pratique la plus ordinaire dans l'antiquité, étoit de faire les trompettes de cuivre (*d*), métal qui rend un son très-perçant.

Les tambours dont l'usage est aujourd'hui commun à toutes les nations de l'univers, ne me paroissent pas aussi anciens que les trompettes. On trouve cependant dans quelques Auteurs certaines traditions qui semblent contraires à ce sentiment (*e*): mais elles sont mêlées de tant de fables, qu'elles ne me paroissent pas capables d'autoriser un fait, dont on ne trouve d'ailleurs aucun ves-

(*a*) Chap. 39. vs. 24, 25.
(*b*) Id. Ibid.
(*c*) Num. c. 10. vs. 2. c. 31. vs. 6.
(*d*) Virgil. Æneid. l. 6. v. 165.
(*e*) Diod. l. 2. p. 152.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

vestige dans l'antiquité. Disons maintenant un mot de cette partie de la science Militaire qui concerne la défense & l'attaque des Places.

Je crois qu'on a pû avoir, dés les premiers âges, quelques notions sur la maniere dont on doit munir & défendre une Place. La nature a indiqué aux hommes l'art des fortifications. Dans tous les pays on rencontre des endroits dont la situation est propre à mettre un petit corps de troupes en état de résister à des forces supérieures. On a dû remarquer de bonne heure l'avantage qu'on pouvoit tirer de ces sortes de postes, soit pour défendre l'entrée d'un pays, soit pour s'y retirer en cas de disgrace & d'infériorité. Ces premieres observations auront conduit à l'art de fortifier les Places. On a dû chercher promptement les moyens de mettre les villes à l'abri des invasions. Originairement elles étoient ouvertes & sans défenses. Rien ne pouvoit empêcher un ennemi victorieux d'y entrer. Il y a bien de l'apparence que tel étoit, par exemple, du tems d'Abraham, l'état des villes de Sodome & de Gomorrhe. Nous voyons Codor-la-Homor y entrer, & les saccager immédiatement après la victoire qu'il remporta sur les rois de la Pentapole. (*a*). L'ex-

(*b*) Gen. c. 14. vs. 10, 11 & 16.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'expérience fit trouver insensiblement les moyens de mettre les villes en état de faire quelque résistance. On se sera sans doute contenté dans les premiers siécles de creuser autour de leur enceinte un fossé large & profond, dont la terre jettée du côté de la Place, formoit une espéce de rempart. On imagina ensuite de les entourer de murailles. Ces précautions auront suffi dans les commencemens pour garantir les villes du premier effort d'un ennemi victorieux. Car on devoit être alors fort ignorant dans la maniere de faire les siéges ; & de tous les tems, l'art de défendre les Places a été proportionné à celui de les attaquer.

A mesure que les guerres se seront multipliées, l'art de défendre une Place, & celui de l'attaquer se seront perfectionnés réciproquement. On aura successivement inventé différentes pratiques dont le détail seroit déplacé pour le moment. Je ne pense pas que cette partie de la science militaire eût fait de grands progrès dans les siécles dont il s'agit présentement.

Je conviens cependant qu'il est beaucoup question, dans l'histoire de Ninus & dans celle de Sémiramis, de la grandeur & de la beauté des fortifications de la ville de Bactres, ainsi que de la longue résistance de cette Pla-

ce

ce (*a*) ; je croi pouvoir ranger ces faits au nombre des récits fabuleux, dont Ctéſias & les autres Ecrivains Grecs ont ſurchargé l'hiſtoire de Ninus & de Sémiramis. C'eſt en effet le ſeul exemple de cette eſpéce qu'on puiſſe rapporter dans l'hiſtoire des ſiécles que nous parcourons maintenant. Il n'y eſt jamais parlé de ſiéges, ni de rien qui y ait rapport. Je ne prétens pas cependant en inférer qu'on ne connût alors aucun moyen de défendre les Places. Je dis ſeulement que cet art devoit être très-imparfait, & j'en trouve la preuve dans la rapidité des conquêtes d'Oſiris, de de Bacchus, des Titans, & même dans celles de Ninus & de Sémiramis. Ces Princes auroient-ils pû ſubjuguer, dans le court eſpace de quelques années, cette étendue immenſe de pays qu'on leur fait parcourir, ſi l'art des fortifications eût été porté, de leur tems, à une ſorte de perfection? Ils auroient ſouvent rencontré des Places qui auroient retardé la rapidité de leur marche. Je penſe donc qu'il devoit y avoir alors très-peu de villes fortifiées, & que ce qu'il y en avoit, l'étoit très-imparfaitement. On aura encore lieu de

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

(*a*) Diod. l. 2. p. 118, 119.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de s'en convaincre, lorſque je rendrai compte des conquêtes de Séſoſtris, dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage (*a*).

Voilà, je penſe, tout ce qu'il eſt à peu près poſſible de dire, quant à préſent, ſur l'Art militaire; il ne me reſte plus qu'à propoſer quelques réflexions ſur l'eſprit qui caractériſoit les guerres dans ces premiers ſiécles, & ſur la maniere dont le vainqueur uſoit de ſes avantages.

Tout ce qui reſte de monumens de l'antiquité nous apprend que les premieres guerres ſe ſont faites avec une cruauté & une barbarie extrêmes. On ſaccageoit, on dévaſtoit les villes & les campagnes, rien n'étoit épargné: les peuples cherchoient alors tous les moyens de pouvoir ſe détruire, ils ne penſoient qu'à s'exterminer. Cette fureur meurtriere leur inſpira l'idée d'empoiſonner leurs fléches, uſage horrible, qui n'a jamais été admis que par les nations féroces, & dont l'invention ne pouvoit appartenir qu'à des ſiécles auſſi barbares que ceux dont il s'agit préſentement (*b*). Les ſuites de la victoire n'étoit pas moins affreuſes que

(*a*) Liv. V. Chap. 1er.
(*b*) Voy. Job. c. 6. vs. 4. ſelon l'Hébreu.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

que les combats. On égorgeoit, on massacroit des nations entieres (*a*). Les souverains n'étoient pas plus respectés que le moindre de leurs sujets. A travers les récits fabuleux & les exagérations outrées qui défigurent l'histoire de Ninus, on reconnoît l'esprit qui régnoit dans les guerres des siécles primitifs.

Ninus attaque le Roi Babylone, le défait & le prend prisonnier. Comment use-t-il de sa victoire ? Il met à mort ce Monarque & ses enfans. Il porte ensuite ses armes contre les Médes & les bat. Leur Roi est pris, le barbare Assyrien le fait mettre en croix avec la Reine son épouse & sept enfans qu'il avoit (*b*). Ce que nous appellons aujourd'hui le droit des gens, droit sacré dans la paix comme dans la guerre, étoit absolument inconnu aux premiers peuples. Le traitement le plus doux que la nation vaincue pût espérer, étoit d'être réduite en captivité (*c*).

C'est dans l'abus que les premiers vainqueurs firent de leur victoire, qu'on doit chercher l'origine du droit d'Esclavage; ce droit odieux qu'on voit établi d'une

(*a*) Gen. c. 14. vs. 5, 6, 7.
(*b*) Diod. l. 2. p. 114.
(*c*) Voy. Gen. c. 14. vs. 14. c. 31. vs. 26.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

d'une antiquité presque immémoriale (a). J'ai dit qu'originairement on ne faisoit aucun quartier aux vaincus: cependant l'avarice qui trouve place même dans les ames féroces & sanguinaires, vint au secours de l'humanité. Les vainqueurs ne tarderent pas à ouvrir les yeux sur l'intérêt le plus réel qu'ils pouvoient tirer de leurs avantages. Ils comprirent bientôt qu'au lieu de massacrer les vaincus, il valoit mieux faire des prisonniers, les priver de leur liberté pour les employer ensuite à tous les différens travaux auxquels on les jugeroit propres. Par ce moyen on se procuroit des richesses solides & réelles. D'ailleurs on pouvoit vendre ces prisonniers, s'ils se trouvoient en plus grand nombre qu'on n'en vouloit garder (1). L'avarice fit donc épargner le sang & cesser le carnage. L'ambition, par un même principe, fut cause qu'on s'abstint de saccager les Provinces. Le vainqueur sentit que leur acquisition ne lui seroit d'aucune utilité s'il les ruinoit entierement.

Les hommes ne peuvent pas toujours se battre. Il faut de nécessité, après un

(a) Gen. c. 17. vs. 12 & 23.

(1) *Vendere cùm possis captivum, occidere noli: Serviet utiliter.* Horat. Epist. l. 1. Ep. 16. v. 69.

un certain tems, poser les armes, & terminer le cours des hostilités. C'est à l'impuissance mutuelle où se seront trouvées deux nations ennemies de soutenir la guerre, qu'on doit le premier traité de paix. La nécessité fit penser aux moyens de se procurer réciproquement quelque tranquilité. On convint dû terminer les différends par un acte solemnel qui réglât de part & d'autre les prétentions, assurât le repos public, & rétablît l'union & la concorde entre les Puissances ennemies. L'Ecriture nous offre des exemples de traités de paix passés dès la plus haute antiquité. On voit même que, dès lors, on sçavoit prendre des mesures pour prévenir les animosités & les sujets de dispute qui pouvoient naître à l'avenir (*a*). La maniere dont on passoit alors ces sortes d'actes, mérite d'être rapportée.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'intérêt public a exigé de tout tems qu'on pût conserver la mémoire des traités, soit de paix, soit d'alliance. J'ai dit dans les Livres précédens que l'Art d'écrire avoit été inconnu aux premiers siécles. J'ai rendu compte aussi des moyens qu'on avoit imaginés origi-naux

(*a*) Gen. c. 21. vs. 22, &c. c. 26. vs. 26 & 29, &c.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

nairement pour suppléer à ce défaut, & constater la teneur des actes. On a vû que tous les engagemens se passoient alors en présence de témoins (*a*). Mais dans les actes solemnels, tels que les traités de paix ou d'alliance, outre les témoins, on observoit des formalités également propres à en constater l'autenticité, & à en perpétuer le souvenir. On érigeoit un autel, on plantoit un bois, on dressoit des monumens de pierres, on donnoit un nom caractéristique aux lieux où ces actes s'étoient passés, on immoloit des victimes, &c. L'Ecriture sainte & l'Histoire profane fournissent quantité d'exemples de ces pratiques primitives.

Dans une occasion, Abimelech, roi de Gérar, vient trouver Abraham, & demande à ce Patriarche de lui jurer au nom de Dieu, qu'il ne nuira point à ses descendans, & qu'il ne fera aucun tort à ses sujets. Abraham le lui promet & s'y engage. Il se plaint ensuite à ce même Abimelech de la maniere violente dont les sujets de ce Prince l'avoient privé d'un puits qu'il avoit creusé. Abimelech proteste l'avoir absolument ignoré. Abraham alors fait alliance avec

(*a*) Liv. I. & Liv. II. Chap. VI.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

avec Abimelech, & prenant sept brebis, il les donne à ce Prince, en lui disant: „ Recevez ces sept brebis, afin „ qu'elles servent de témoignage que c'est „ moi qui ai creusé ce puits" (*a*). Moïse ajoûte qu'on appella le lieu où ce traité s'étoit passé, *Bersabée*, c'est-à-dire, *le Puits du jurement*, parce qu'Abraham & Abimelech y avoient juré & contracté une alliance mutuelle.

Quand Jacob fit son accord avec Laban, l'Ecriture marque qu'il prit une pierre, & qu'après l'avoir dressée pour servir de monument, il ordonna aux assistans d'apporter encore d'autres pierres. Les ayant amassées en un monceau, Laban dit à Jacob: „ Ce monceau & ces pierres serviront de témoignage entre vous & moi". Laban appella ce monceau de pierres *le Monceau du témoin*, & Jacob *le Monceau du témoignage*; chacun, est-il dit, selon la propriété de sa langue. Ce qui fit

(*a*) Gen. c. 21. vs. 22. = Voy. aussi c. 26. vs. 15-18-20.

Ce n'étoit point une chose indifférente qu'un puits, dans ces contrées où l'eau est extrêmement rare, & où l'on ne peut s'en procurer que difficilement, & avec beaucoup de travail & de peine. Les puits étoient donc des immeubles fort précieux pour des peuples, dont alors toutes les richesses consistoient presque en Bestiaux.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

fit qu'on nomma depuis cet endroit *Galaad* (*a*).

Ces usages primitifs se sont conservés fort long-tems & dans des siécles même où l'art d'écrire étoit connu. Homére en fournit la preuve dans le récit qu'il fait d'un traité de paix passé entre les Grecs & les Troyens.

Les Grecs & les Troyens, prêts à se charger, proposent de terminer leurs différends par un combat entre Paris & Menelas. On stipule quelles seront les conditions de part & d'autre, selon l'évenement du combat. Priam & Agamemnon s'avancent au milieu des deux armées. On apporte des agneaux pour offrir des sacrifices, & du vin pour faire des libations. Agamemnon coupe de la laine sur la tête des agneaux. Les hérauts des Grecs & des Troyens la partagent aux Chefs des deux armées. Agamemnon déclare à haute voix les conditions du traité. On égorge les agneaux, on fait les libations, & l'accord est ratifié sans autres formalités (*b*). Ces moyens suffisoient pour constater les traités de paix dans ces tems reculés, où les clauses qu'on stipu-

(*a*) Gen. c. 31. vs. 44. &c.
(*b*) Iliad. l. 3. v. 86, &c.

puloit étoient toujours ſimples & en petit nombre. Je ne ſçais s'ils étoient alors plus religieuſement obſervés qu'ils ne l'ont été depuis.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Après avoir parcouru tous les différens objets qui peuvent concerner proprement l'Art militaire, il ne ſera pas, je crois, inutile de nous arrêter un moment à conſidérer les effets que les guerres & les conquêtes ont dû opérer dans les premiers tems, & les changemens qui en ont réſulté par rapport au ſort & à la condition des différens peuples de l'univers.

Malgré le peu de ſecours que l'Hiſtoire fournit ſur les événemens qui ſe ſont paſſés dans les ſiécles dont nous nous occupons préſentement, on a cependant pû remarquer qu'il s'étoit formé dès lors quelques empires aſſez étendus & aſſez conſidérables. Codor la-Homor, Ninus & pluſieurs autres conquérans ſans doute, dont les noms & les ſuccès ne ſont pas parvenus juſqu'à nous, avoient étendu leur domination dès les premiers ſiécles après le déluge, ſur quantité de contrées : ils avoient réuni ſous leur obéiſſance pluſieurs villes & pluſieurs peuples. Ce n'eſt pas ſeulement par rapport au progrès de l'Art militaire que ces conquêtes peuvent mériter notre attention: nous devons, j'oſe le dire, les enviſager ſous une face plus générale,

le, & ſans contredit beaucoup plus intéreſſante.

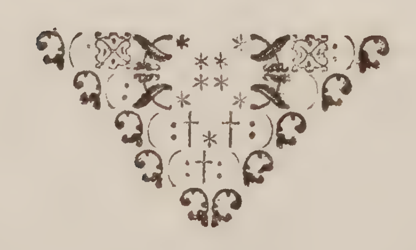
Quand on conſidere les maux que la guerre entraîne, on ne peut s'empêcher de la regarder comme un des plus terribles fléaux qui puiſſent affliger l'humanité. Cependant il faut convenir que du mal même il eſt ſorti un grand bien. Les guerres & les révolutions qu'elles ont occaſionnées, ont mêlé les nations en mille & mille manieres, & par une ſuite néceſſaire, les langues, les mœurs & les idées. Le genre humain y a gagné: par ce moyen les connoiſſances ſe ſont étendues, & les découvertes ſe ſont multipliées. Les conquêtes en réuniſſant ſous une ſeule & même domination pluſieurs pays & pluſieurs peuples, ont formé, du débris de quantité de petits Etats, des Empires vaſtes & puiſſans. Les vûes ſe rectifierent alors. On commença inſenſiblement dans les grands Empires à prendre des notions plus ſaines de la politique. L'expérience apprit à profiter des fautes qui avoient occaſionné la ruine des peuples ſubjugués. On prit en conſéquence des meſures pour ſe mettre à l'abri de pareils malheurs, & pour prévenir les ſurpriſes & les invaſions. On munit les places, on s'aſſura des endroits par où l'ennemi auroit pû pénétrer facilement. On tint toujours ſur pied un

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

un certain nombre de troupes. Par ces précautions plusieurs Etats se rendirent redoutables à leurs voisins. On n'osa plus attaquer légerement ces Puissances respectables à tous égards. L'intérieur des grandes Monarchies cessa d'être exposé aux ravages & à la désolation. La guerre s'éloigna du centre, & ne se fit plus que sur les frontieres. Les villes & les campagnes commencerent alors à respirer. Les maux causés par les révolutions disparurent; mais le bien qu'elles avoient produit resta, & l'humanité s'en ressentit. Les esprits industrieux profiterent du repos qui leur étoit assuré pour se livrer à l'étude. C'est dans le sein des grands Empires que les arts sont nés, & que les sciences se sont formées (*a*).

(*a*) Voy. *suprà*, Liv. II. Chap. III. Liv. III. Chap. VI.

FIN DU CINQUIEME LIVRE.



PRE-



PREMIERE PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob: espace d'environ 700 ans.



LIVRE SIXIEME.

Des Mœurs & Usages. (1).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

LES façons de penser, & les usages propres à une nation, dérivent en partie du climat dans lequel la Providence a jugé à propos de placer chaque peuple, & en partie du degré de con-

(1) De tous les objets dont nous avons parlé jusqu'à présent, il n'y en a point de plus curieux & de plus intéressant que celui des *Mœurs & Usages*. Mais il n'en est point, en même tems, dont il soit plus difficile de donner une définition claire, nette & précise. Les mots de *Mœurs*, *Coutumes*, *Usages*, présentent à notre esprit des notions, qu'il sent plus aisément qu'il ne peut les exprimer. Je crois cependant qu'on peut entendre, par les Mœurs d'un

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

connoiſſances qu'on a eues dans chaque âge ; ſouvent même de différentes cauſes fortuites & momentanées. Auſſi remar-

d'un peuple, ſa maniere d'enviſager la plupart des actions humaines, & les principes qu'il ſuit conſtamment ſur les vices & ſur la vertu. Qu'eſt-ce en effet que la morale, ſi ce n'eſt la ſcience des mœurs, c'eſt-à-dire, celle des préceptes qui apprennent à régler le cœur par la vertu, & à diſcerner les actes capables d'offenſer cet ordre ſacré & immuable, qui doit ſervir de régle à toutes nos demarches ? Et il faut convenir qu'à cet égard, les différens peuples de l'univers ſe ſont aſſez bien accordés ſur un article ſi eſſentiel. Les principes fondamentaux de la morale ne paroiſſent point s'être reſſentis des préjugés divers qui doivent leur naiſſance à la différence des climats, des génies & des ſociétés.

A l'égard des uſages, on peut dire qu'ils conſiſtent dans certaines pratiques, qu'on ſuit dans le commerce ordinaire de la vie civile ; les uſages ſont, en un mot, une certaine régle de conduite qui dirige les actions extérieures de chaque peuple, ſoit en public, ſoit même dans le particulier, & dans l'intérieur de la vie privée. Je réunis donc ici ſous un ſeul & même point de vûe deux objets qui ſont totalement diſtincts, à les enviſager dans la préciſion philoſophique. Quelque différence néanmoins qu'il y ait réellement entre les *Mœurs* & les *Uſages*, ces deux mots ſont preſque ſynonymes en François, & même dans la plupart des langues que nous connoiſſons. *Mores*, en Latin, *Coſtumi*, en Italien, *Coſtumbres*, en Eſpagnol, *Manners*, en Anglois, &c. ſignifient également les *Mœurs* & les *Uſages* ; en Grec toute la différence d'Ἦθος, *Mœurs*, & d'Ἔθος, *Uſage*, conſiſte dans une ſeule lettre. Il ſeroit même facile de prouver qu'originairement Ἦθος a eu tout à la fois les deux ſignifications. Cette affinité vient ſans doute de ce que dans tous les tems & chez tous les peuples,

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

marque-t-on ordinairement une différence ſenſible dans les mœurs d'une nation, d'un ſiécle à un autre, & quelquefois dans le même ſiécle. Il y a néanmoins quantité d'uſages qui ſe ſont établis originairement, ſans qu'on voye trop ni pourquoi ni comment; le tems les a ſucceſſivement abolis ou confirmés, & il ſeroit preſque auſſi difficile de rendre raiſon des nouveaux établiſſemens que des anciens. Ces ſortes de révolutions n'ont pas été au ſurplus bien fréquentes dans les premiers âges: on y apperçoit en général beaucoup de conſtance dans les mœurs, & beaucoup d'uniformité dans les uſages. Les différens peuples dont l'hiſtoire primitive eſt parvenue à notre connoiſſance, ont peu varié ſur cet article pendant une aſſez longue ſuite de ſiécles.

On ne doit chercher des maximes réglées

ples, les *Mœurs* ont beaucoup influé ſur les *Uſages*, & que les *Uſages* réciproquement ont beaucoup influé ſur les *Mœurs*. Pluſieurs nations même ont été aſſez long-tems ſans avoir de *Mœurs* proprement dites. J'employerai donc aſſez indifféremment les mots de *Mœurs* & d'*Uſages*, ſans les reſtraindre à une préciſion trop rigoureuſe & trop philoſophique. Il ſeroit bien difficile, & peut-être même impoſſible, de démêler préciſément ce qui doit appartenir aux *Mœurs* & aux *Uſages*, en parlant de peuples qui n'avoient que des idées confuſes de l'un & de l'autre de ces objets, dans les ſiécles dont il eſt préſentement queſtion.

glées pour la conduite, & des principes ſuivis pour la morale, que parmi les ſociétés policées. La réunion des familles a donné naiſſance aux mœurs & aux uſages des diverſes nations qui peuplent l'univers. J'ai dit ailleurs que les premieres Loix avoient été établies par des conventions tacites (*a*). Il en a été de même des mœurs & des uſages de la vie civile. A meſure qu'une ſociété s'eſt formée, les membres qui la compoſoient ſe ſont accordés tacitement à ſuivre tel ou tel principe de morale, & à obſerver telle ou telle regle dans la conduite exterieure de leurs actions. Mais autant il eſt facile de rendre raiſon de la plupart des loix établies primitivement, autant eſt-il mal aiſé d'expliquer les motifs qui ont fait adopter aux premieres ſociétés quantité d'uſages qui paroiſſent choquer ouvertement le bon ſens & la raiſon. Ils ſemblent n'avoir été dictés que par le caprice & par l'incertitude de l'imagination. Auſſi les mœurs ſont-elles la partie dans laquelle les peuples, même ceux qui paſſent pour les mieux policés, different le plus ſenſiblement. On voit alternativement le même uſage, la même régle de conduite approuvée dans un pays, & condamnée dans

(*a*) *Suprà*, Liv. I. Chap. I.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dans un autre. Ici c'eſt une faute capitale contre la bienſéance, de faire telle ou telle action ; là c'eſt au contraire un précepte recommandé & une maxime autoriſée. Ce qui ſeroit une groſſiereté très-blâmable chez certaines nations, eſt ailleurs un rafinement de politeſſe. Je ne porte pas plus loin ce parallele, qu'on pourroit étendre preſque à l'infini.

Au milieu des différences prodigieuſes qui caractériſent les mœurs de chaque peuple, on apperçoit cependant un accord aſſez général ſur quelques objets. Je ne citerai point ces grands principes de morale, gravés dans le cœur de tous les hommes par l'Etre ſuprême, & ſans leſquels aucune ſociété ne peut ſubſiſter, je parle ſeulement de ces uſages qui paroiſſent n'intéreſſer que le cours ordinaire de la vie civile. Il en eſt quelques-uns ſur leſquels toutes les nations ſemblent s'être accordées. Par exemple, dans tous les pays, (& je ne prétens pas même en excepter les ſauvages) l'uſage a voulu, de tems immémorial, qu'on pût reconnoître & diſtinguer les deux ſexes par la forme de leurs vêtemens. Il y a eu auſſi de tous tems & chez tous les peuples, certaines marques de décoration extérieure, propres à diſtinguer & à faire remarquer les perſonnes conſtituées en dignité. La coutume de faire des feſtins ſolemnels dans

dans les mêmes circonſtances, eſt de tous les pays & de tous les ſiécles. Mais pour quelques uſages communs à toutes les nations, & dont il ſeroit aiſé de faire ſentir les motifs (1), il s'en offre une multitude dont la variété & la biſarrerie fourniroient d'amples réflexions, ſi l'on vouloit en approfondir les cauſes. Ce n'eſt point l'objet que je me ſuis propoſe. Mon but n'eſt que de rapporter les mœurs des peuples dont l'hiſtoire appartient aux ſiécles que je parcours dans cet ouvrage, & de les repréſenter telles qu'elles ont été dans les différentes époques ſous leſquelles je les enviſage.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les mœurs d'une nation compoſent, ſans contredit, la partie la plus intéreſſante de ſon hiſtoire. On n'en peut former le tableau qu'en étudiant quel à été, dans chaque ſiécle, ſon génie dominant & ſa morale, c'eſt-à-dire, les idées qu'elle a pû prendre des vices & des vertus : celles qu'elle a pû ſe former du point d'honneur, des devoirs de la ſociété & des bienſéances. Il faut encore s'attacher à faire connoître comment

(1) En faiſant voir que ces uſages communs à toutes les nations, & établis de tems immemorial, confirment ce que Moïſe nous apprend ſur l'origine du genre-humain, & prouvent ſenſiblement que tous les habitans de l'univers proviennent d'une ſeule & même famille.

ment on vivoit dans l'intérieur des familles ; la maniere dont on se voyoit en société ; en quoi consistoit la politesse ; quels étoient les amusemens soit publics, soit particuliers. Il faut examiner enfin quelle ressource les arts ont pû fournir dans chaque siécle, soit par rapport aux nécessités de la vie, soit à l'égard du luxe & des divertissemens.

Mais on ne peut parler convenablement des mœurs d'une nation, qu'on ne l'ait étudiée ou par soi-même, ou dans des mémoires circonstanciés & fidéles. Cette réflexion suffit pour faire sentir l'impossibilité où nous sommes aujourd'hui de traiter avec exactitude les mœurs de la plupart des anciens peuples. Essayons néanmoins d'en présenter une idée, & de tracer une esquisse bien imparfaite des maximes & des usages qu'on observoit dans la conduite de la vie civile pendant le cours des siécles qui font l'objet de la premiere Partie de notre Ouvrage.

On apperçoit en général une grande simplicité dans les mœurs des premiers peuples, peu d'apparat, & moins encore de faste & de cérémonies. Quelques Ecrivains ont voulu leur faire un grand mérite de cette façon de vivre qui présente un extérieur favorable. Ils ont élevé en conséquence les premiers siécles au-dessus de tous les autres âges. Il

Il n'eſt pas encore tems d'agiter cette queſtion dont je remets l'examen à un autre moment. Mais je dirai, en attendant, qu'il eſt facile de pénétrer les motifs de cette prétendue ſimplicité. Les mœurs d'une nation ſe reſſentent toujours du plus ou du moins de progrès qu'elle a faits dans les Arts & dans les Sciences. La maniere dont on vivoit dans les prémiers ſiécles a dû conſéquemment être très-ſimple, c'eſt-à dire, fort groſſiere par l'ignorance où l'on étoit des reſſources & des moyens qui procurent l'agrément & les aiſances de la vie. On ne pouvoit avoir originairement aucune idée du luxe & de la ſomptuoſité; on ne connoiſſoit alors nulle délicateſſe, nulle recherche, nulle ſenſualité dans les mœurs. Comment ſe ſeroit-on appliqué à ſatisfaire des goûts dont l'exiſtence étoit même ignorée? Le ſentiment qui nous porte à chercher les commodités de la vie, ne s'eſt formé que par la ſuite des tems, & par l'effet des connoiſſances qu'on a pû acquérir. L'expérience a fait naître le choix de la variété dans les mœurs, & ſi l'on peut dire, la mode, dont l'empire s'eſt enſuite étendu dans tous les ſiecles & chez tous les peuples. Ce n'étoit donc point par vertu ni par principes que les premiers hommes menoient une vie ſimple & pénible, c'étoit faute d'en connoître une

plus agréable, & par l'impossibilité d'agir autrement ; car à peine quelques nations eurent-elles trouvé l'art de se procurer les moyens de fournir aux agrémens & aux recherches de la vie qu'elles se hâterent d'en jouir. Les faits qu'on va lire ne permettent pas, je crois, d'en douter.



CHAPITRE PREMIER.

De l'Asie.

NOus sommes trop peu instruits des événemens arrivés dans la plus grande partie de l'Asie pendant le cours des siécles qui fixent présentement notre attention, pour être en état de faire connoître exactement les mœurs de ses premiers habitans. L'écriture sainte est le seul monument duquel on puisse extraire quelques faits relatifs à cet objet ; & ce qu'elle dit ne regarde-t il encore que les peuples de la Palestine & des contrées adjacentes. On doit donc s'attendre à beaucoup de sécheresse & à une grande stérilité dans cette premiere époque. Il faut même descendre jusqu'au tems d'Abraham pour trouver de foibles tra-

traces des uſages obſervés anciennement chez ces peuples dans le cours ordinaire de leurs actions. A l'égard des idées qu'ils pouvoient avoir alors de la morale & des devoirs de la ſociété, il n'en ſera pas même queſtion. Nous ſommes dans une ignorance totale & abſolue ſur cet article ſi important & ſi eſſentiel à connoître.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

J'ai dit que la ſimplicité faiſoit le caractere diſtinctif de ces premiers âges. La maniere dont on ſe nourriſſoit alors en fait preuve. On ne voit paroître ni ſauce ni ragoût, ni même de gibier, dans la deſcription que l'Ecriture fait du repas donné par Abraham aux trois Anges qui lui apparurent dans la vallée de Membré. Ce Patriarche leur ſert un veau rôti, ou pour mieux dire, grillé; du lait de beure, & du pain frais cuit ſous la cendre (*a*). Voilà tout le feſtin. Ce fait montre que les repas alors étoient plus ſolides que délicats. Abraham avoit certainement intention de traiter ſes hôtes du mieux qu'il lui étoit poſſible, & il faut obſerver que ce Patriarche poſſédoit de très-grandes richeſſes en or, en argent, en troupeaux & en eſclaves (*b*). On peut donc regarder le repas qu'il donne aux trois

(*a*) Gen. c. 18. vs. 6, &c.
(*b*) Ibid. c. 24. vs. 35.

trois Anges, comme le modéle d'un festin magnifique, & juger en conséquence qu'elle étoit de son tems la maniere de traiter splendidement.

On pourroit croire au surplus que les premiers hommes devoient être de prodigieux mangeurs. N'est-il pas étonnant de voir servir à trois personnes un veau entier & près de cinquante-six livres de pain (1). Rebecca, pour un seul repas, apprête à Isaac deux chevreaux (a). Cette circonstance est d'autant plus remarquable que dans les pays chauds, tels que la Palestine, on a beaucoup moins besoin de nourriture, que dans les climats froids ou tempérés. J'aimerois donc mieux attribuer l'usage de servir une si énorme quantité d'alimens à l'esprit de ces premiers siécles, qui faisoit vraisemblablement consister la magnificence des repas à présenter aux conviés infiniment plus de nourriture qu'ils n'en pouvoient prendre. (2).

A mesure que les sociétés se policerent, & que les peuples se trouverent dans une plus grande aisance, le goût pour

(1) Je suis le calcul de M. Fleury, Mœurs des Israelites §. 4. p. 25.

(a) Gen. c. 27. vs. 9.

(2) Aujourd'hui encore la grande abondance ne fait-elle pas chez tous les peuples partie de la magnificence d'un repas?

pour la bonne chere & la délicatesse s'introduisirent dans les repas. On en peut juger par le discours qu'Isaac tient à Esaü pour l'inviter à se rendre digne de sa bénédiction. " Allez à la chasse, „ lui dit-il, & quand vous aurez pris „ quelque chose faites en un mets dans „ le goût que vous sçavez qui me plaît „ (a) „. La suite de cette histoire prouve encore mieux l'usage où l'on étoit dès lors d'apprêter les viandes de différentes façons. Rebecca qui entendit ce discours, & dont l'intention étoit de substituer Jacob à la place d'Esaü, lui ordonna de prendre deux des meilleurs chevreaux qu'elle accommoda, de maniere qu'Isaac s'y trompa, & les prit pour de la venaison (b). L'Ecriture ajoute que Jacob présenta du vin à son pere, & qu'il en but (c).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Moïse ne nous fournit point d'autres connoissances sur la maniere dont se nourrissoient les Patriarches. Je présume que le luxe des tables ne devoit pas être plus recherché chez les autres Nations. On ne voit point qu'il soit jamais question de volailles ni d'œufs chez les premiers peuples dont l'histoire nous est con-

(a) Gen. c. 27. vs. 3, 4.
(b) Ibid. vs. 9. & 25.
(c) Ibid.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

connue. Il est par conséquent plus que probable qu'ils n'en faisoient point usage.

On n'en peut pas dire autant des fruits & des légumes. Les Patriarches, suivant toutes les apparences, en mangeoient. Les fruits sont une nourriture si naturelle, qu'on les aura certainement connus dès les premiers tems. Il y a plus. Parmi les presens que Jacob recommande à ses enfans de porter à Joseph pour gagner sa bienveillance, l'Ecriture parle d'amandes, ou de pistaches (*a*), preuve qu'alors ce fruit étoit non-seulement connu, mais même recherché. Il est aussi fait mention dans ce passage du miel, comme d'un présent qu'on pouvoit offrir.

A l'égard des légumes, tous les Interprétes de la Bible & la plupart des Commentateurs s'accordent à dire que le mets qui tenta Esaü au point de vendre son droit d'aînesse, étoit un plat de lentilles (*b*). On n'a pas dû en effet ignorer long-tems l'art de cultiver les légumes & celui de les préparer. Je crois l'avoir suffisamment prouvé dans les Livres précédens (*c*).

Quant au poisson, il n'en est jamais par-

(*a*) Gen. c. 43. vs. 11.
(*b*) Ibid. c. 25. vs. 34.
(*c*) *Suprà*, Liv. II. Chap. I. Art. V.

parlé dans la Genèse. On ne peut cependant pas conclure du silence de Moïse, que les habitans de la Palestine n'en faisoient point alors usage. Car Sanchoniaton, qu'on doit regarder comme un des plus anciens Ecrivains de l'Antiquité, met expressément l'art de pêcher au nombre des premieres inventions que les peuples attribuoient à leurs héros (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On voit que du tems d'Abraham l'usage ordinaire étoit de faire deux repas par jour. Ce Patriarche donne à manger aux trois Anges vers le milieu du jour (*b*), & Loth leur sert à souper le soir du même jour (*c*). Il est vraisemblable qu'alors on mangeoit assis. Je ne crois pas que la coutume de se coucher sur des lits pour prendre ses repas fût encore introduite.

Les ustensiles de ménage, tels que les plats, les pots & les coupes auront été originairement de terre ou de bois. A mesure que les peuples firent quelques découvertes dans les arts, & qu'ils vinrent à se policer, le goût qui nous porte naturellement aux recherches & à la magnificence se dévelopa. L'invention de la

(*a*) *Apud* Euseb. Præp. Evang. l. 1. c. 9. p. 35. B.
(*b*) Gen. c. 18. vs. 1.
(*c*) Ibid. c. 19. vs. 3, 4.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

la Métallurgie fournit bientôt les moyens de satisfaire ce penchant. On ne tarda pas à substituer des vases d'or & d'argent aux vaisseaux de terre ou de bois, dont il avoit fallu d'abord se contenter. Ce luxe remonte à la plus haute Antiquité. On lit dans la Genèse qu'Eliezer fit présent à Rebecca de vases d'or & d'argent (*a*).

Il y a bien de l'apparence qu'on a ignoré pendant fort long tems l'usage des fourchettes & des cuillieres. On connoît encore à présent quantité de peuples qui ne s'en servent point. Les doigts, ou deux petits bâtons faits exprès, leur en tiennent lieu. Je ne crois pas non plus qu'on ait connu originairement les assiettes. On mangeoit alors ou sur des écorces, ou sur de grandes feuilles d'arbres, comme on en use encore dans plusieurs païs (*b*). A l'égard des couteaux, les Anciens n'en avoient pas. Une espece de poignard qu'ils portoient toujours à la ceinture, leur en tenoit lieu (*c*).

On ne connoissoit point alors le secret de laisser mortifier la viande quelque tems, avant que de la manger. Abraham, pour régaler les Anges, court à son

(*a*) Gen. c. 24. vs. 23.

(*b*) Hist. gen. des Voyages, t. 8. p. 93. = Marc. Paul. l. 3. c. 30. = Voyages de Schouten. t. 1. p. 378 & 432.

(*c*) Voy. la 2de Part. Liv. VI. Chap. III.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ſon troupeau, choiſit un veau, le donne à un eſclave pour le tuer & le faire cuire ſur le champ. (*a*). Iſaac voulant manger du gibier, dit à Eſaü de prendre ſon arc & ſes fléches, & de lui apprêter à ſon retour un mets de ce qu'il aura pû rapporter (*b*). Rebecca, pour le tromper, tue incontinent deux chevreaux qu'elle lui fait manger (*c*). J'aurai encore occaſion d'inſiſter ſur cette pratique qui marque bien la groſſiéreté des premiers peuples, lorſque je parlerai des mœurs des anciens habitans de la Gréce.

La ſimplicité des vêtemens aura répondu, dans les premiers ſiécles, à celle de la nourriture. On ignoroit alors l'art de donner aux habits des façons & des graces. On prenoit un morceau d'étoffe plus long que large, & on s'en couvroit, ou pour mieux dire, on s'en envelopoit. Car originairement on ne ſe ſervoit point d'attaches pour retenir les habits. Ils n'étoient contenus que par les différens tours que l'on faiſoit faire à l'étoffe ſur le corps. Pluſieurs peuples encore aujourd'hui ne s'habillent pas autrement (*d*). Succeſſivement on imagi-

(*a*) Gen. c. 18. vs. 7.
(*b*) Chap. 27. vs. 3. 4.
(*c*) Ibid. vs. 9.
(*d*) Voyez Chardin. t. 9. p. 59, 60. = Voyage de Schouten. t. 1. 279-414-463. = Laët. Deſ-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

gina des manieres de se vêtir plus commodes & plus propres à couvrir le corps. Il paroît que l'habillement des Patriarches consistoit dans une tunique à manches larges, sans plis, & dans une espece de manteau fait d'une seule piéce (*a*). La tunique couvroit immédiatement la chair. Le manteau se mettoit par-dessus la tunique, & s'attachoit probablement avec une agraffe. Les chaleurs excessives qu'on éprouve dans la plus grande partie de l'Asie, sont cause que de tout tems on s'y est peu mis en peine de couvrir les bras & les jambes. La chaussure n'y a jamais consisté que dans des especes de sandales attachées avec des courroies. L'usage en avoit lieu dès le tems d'Abraham (*b*).

L'habillement étoit donc alors extrêmement simple. Il n'y avoit presque rien à tailler, & peu à coudre (1). Les modes ne changeant point alors comme elles ne changent point encore aujourd'hui dans le Levant ; & ces sortes d'habits pouvant convenir presque indifféremment à toutes les tailles, les personnes

cript. des Ind. Occident. l. 6. c. 6. p. 201. = Geograph. Nub. p. 11.

(*a*) Gen. c. 37. vs. 31. c. 9. vs. 23. c. 49 vs. 11.

(*b*) Ibid. c. 14. vs. 23.

(1) Tel est l'habillement des Arabes. Mém. de Trévoux, Septem. 1705. p. 1636.

ſonnes riches en avoient toujours un grand nombre de réſerve dont elles faiſoient des préſens. L'uſage en étoit établi dès le tems d'Abraham. Moïſe met les habits au nombre des préſens qu'Eliézer fit à toute la famille de Rebecca (*a*). Cet uſage ſe pratique encore de nos jours dans tout l'Orient.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il y avoit dès le tems des Patriarches une ſorte de luxe & de magnificence dans les habillemens. Rebecca pour mieux déguiſer Jacob, lui fait prendre les habits d'Eſaü qu'elle gardoit ſoigneuſement. Moïſe dit qu'ils étoient fort beaux (*b*): mais il n'en fait aucune deſcription. Jacob qui aimoit tendrement Joſeph, lui donna une robe diſtinguée qui excita la jalouſie de ſes autres enfans (*c*). On eſt bien embarraſſé à deviner quel pouvoit être le mérite de ce vêtement. Les Interprétes & les Commentateurs ne s'accordent point ſur la ſignification du terme Hébreu dont Moïſe s'eſt ſervi pour le caractériſer. Je crois que la richeſſe des habits conſiſtoit alors dans la fineſſe des étoffes & dans la beauté & la diverſité des couleurs. Les Arabes en portent encore aujourd'hui beaucoup de cette eſpéce (*d*).

On

[*a*] Gen. c. 24. vs. 53.
[*b*] Ibid. c. 27. vs. 15.
[*c*] Ibid. c. 37. vs. 3, 4.
[*d*] Anciennes Relations des Indes & de la Chine, p. 12.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On s'est étudié de bonne heure à chercher les moyens d'embellir & de faire valoir les agrémens de la figure. L'envie de plaire a promptement inspiré l'art de relever par quelques ornemens les dons de la nature. Les peuples les plus grossiers & les plus barbares ont des parures proportionnées à la grossiéreté de leurs mœurs. On connoissoit dès ces âges reculés la recherche dans les ajustemens. L'Ecriture dit qu'Eliézer fit présent à Rebecca de pendans d'oreilles d'or pour parer son visage, & d'anneaux du même métal pour orner ses mains (*a*). Ces parures n'étoient pas même réservées uniquement pour le sexe. Les hommes portoient alors des pendans d'oreilles, des brasselets & des anneaux, ainsi que les femmes (*b*), mode qui subsiste encore aujourd'hui chez plusieurs peuples de l'Orient.

Observons à ce sujet que dans les tems dont je parle, on ne portoit point l'anneau passé au doigt, comme l'usage ensuite l'a voulu; on le portoit sur le dos de la main, soit qu'il y fût attaché par le moyen d'un cordon, soit qu'on fît les anneaux assez larges pour que la main y pût entrer. Les expressions dont Moïse se

(*a*) Gen. c. 24. vs. 47.
(*b*) Ibid. c. 35. vs. 4. c. 38. vs. 18.

ſe ſert toutes les fois qu'il a eu occaſion de parler d'anneaux, ne permettent pas d'en douter (1).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On ignore ſi du tems des Patriarches l'uſage étoit chez les peuples de l'Aſie, que les hommes ſe couvriſſent la tête. On voit ſeulement dans quelques occaſions les femmes ſe voiler (*c*): mais d'ailleurs il n'eſt pas poſſible d'entrer dans aucun détail ſur leurs coeffures, & en général ſur leurs ajuſtemens. Je n'ai pû même parler que très-imparfaitement de la forme qu'avoient alors les habits, il n'en reſte point de monument. On ne pourroit néanmoins s'en inſtruire exactement que par les ſecours de quelques repréſentations.

Nous ſommes dans la même ignorance à l'égard des logemens. Nous ne connoiſſons ni la forme extérieure, ni la diſtribution intérieure des maiſons de la haute antiquité. On ne ſçait point ſi les appartemens étoient alors compoſés de pluſieurs piéces, ni quelle étoit la ma-

(1) Voy. Gen. c. 24. vs. 47. Et c. 41. v. 41, 42, où il eſt dit que Pharaon ôta ſon anneau de deſſus ſa main מעל ידו *meal jado*, & qu'il le mit ſur la main de Joſeph, על יד *al-iad Joſeph*. Ce texte eſt d'autant plus poſitif, qu'il y a en Hébreu des termes propres pour ſignifier les doigts. *Voy*. le P. Calmet *ad* Exod. c. 13. vs. 9.

(*c*) Gen. c. 24. vs. 65. c. 38. vs. 14, 15.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

maniere de les occuper. Je crois qu'en général les maisons devoient être assez peu commodes. Il est certain, par exemple, que les Anciens n'avoient point l'invention des cheminées. Ils se chauffoient devant des braziers pleins de charbons allumés (*a*).

Si nous n'avons presque aucune notion des logemens de la haute antiquité, nous en avons encore moins sur la maniere dont ils étoient meublés. On ignore comment les premiers peuples s'asséyoient. Etoit ce sur des siéges, sur des coussins, sur des tapis, sur des nattes, ou sur des peaux? Je pencherois à croire que du tems des Patriarches on ne connoissoit pas les siéges proprement dits. Encore aujourd'hui on ne fait point usage de cette espece de meuble dans l'Orient. On n'est assis que sur des tapis ou sur des coussins. Il est vraisemblable qu'on en aura usé de même dès les siécles les plus reculés.

A l'égard des lits, on n'en peut parler aussi que par conjecture. Quoiqu'il en soit question dans la Genèse (*b*), rien ne nous indique comment ils pouvoient être faits. Tout nous porte à croire qu'on n'avoit alors que des couchettes, sans

(*a*) Jerem. c. 36. vs. 22, 23.
(*b*) Chap. 48. vs. 2. c. 49. vs. 32.

ſans courtines & ſans rideaux. Par la ſuite on y ajouta des pavillons légers qu'on garnit d'étoffes précieuſes. Mais ce ne fut que dans des tems bien poſtérieurs à ceux dont je parle préſentement.

Je préſume qu'on n'aura connu que fort tard l'art d'orner & de décorer l'intérieur des appartemens. L'invention des tapiſſeries n'eſt point des premiers tems. J'en dis autant de la dorure & de la peinture. On ne peut pas prononcer auſſi affirmativement à l'égard des lambris & des autres ornemens qui dépendent de la menuiſerie. L'uſage de revêtir de bois artiſtement travaillé le dedans des maiſons, eſt très-ancien chez les peuples de l'Aſie. Rien n'empêche de faire remonter l'origine de cette invention aux ſiécles qui occupent cette premiere Partie de notre Ouvrage.

Examinons maintenant comment les peuples, dont je viens de parler, ſe comportoient dans le cours ordinaire de la vie civile. Raſſemblons ſous un même point de vûe le peu de détails qui nous reſtent ſur cet objet.

Il eſt certain que dès les premiers ſiécles, les habitans de la Paleſtine & & des contrées adjacentes, avoient des idées aſſez juſtes de la politeſſe & des égards qui ſervent à entretenir la liaiſon, & à former la douceur de la ſocié-

té

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

té entre les hommes. On se saluoit d'une façon très-respectueuse, en courbant le corps très profondément. On voit aussi qu'il y avoit des occasions où l'on s'embrassoit. L'histoire des Patriarches fournit quantité d'exemples de ces pratiques (*a*).

On voit sur-tout beaucoup d'égards & d'attention pour les étrangers & les voyageurs. On leur offroit non seulement le couvert, mais encore tout ce dont ils pouvoient avoir besoin. On s'empressoit même à leur servir ce qu'on avoit de meilleur (*b*) & à les combler de prévenances & de civilités. Comme les Anciens ne portoient pour toute chaussure que des especes de sandales, ils ne pouvoient marcher sans se remplir les pieds de poussiere ou de boue; aussi le premier soin, lorsque quelqu'un entroit dans une maison, étoit-il de lui offrir de l'eau pour se laver les pieds. On voit dans l'Ecriture que les Patriarches ne manquoient jamais à cette politesse (*c*). Quand un maître de maison vouloit faire un honneur & un accueil distingué à ses hôtes, il les servoit lui-même à table. C'est ainsi qu'en usa Abraham envers

(*a*) Gen. c. 18. vs. 2. c. 19. vs. 1. c. 29 vs. 13.
(*b*) Ibid. c. 18. vs. 7.
(*c*) Ibid c. 18. vs. 4. c. 19. vs. 2. c. 24. vs. 32.

vers les trois Anges qui lui apparurent dans la vallée de Membré (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On doit mettre encore au nombre des politesses pratiquées alors à l'égard des étrangers, l'usage où l'on étoit de les reconduire en cérémonie à leur départ. Entre autres reproches que Laban fait à Jacob, il se plaint que par sa fuite précipitée il ne lui ait pas laissé lieu de le reconduire avec des chants de joie & au son des instrumens (*b*).

A l'égard des autres bienséances de la société, on en connoissoit & on en observoit plusieurs dès ces premiers âges. Il n'étoit point d'usage, par exemple, que les femmes mangeassent avec les hommes. Sara ne paroît point au festin qu'Abraham fait aux trois Anges (*c*). Rebecca n'étoit point du repas que ses parens donnerent à Eliézer lorsqu'il vint la demander en mariage (*d*). Les femmes d'ailleurs avoient des appartemens séparés de ceux des hommes (*e*), & ne pouvoient paroître en public que couvertes d'un voile (*f*). Tous ces usages

(*a*) Ibid. c. 18 vs. 8.
(*b*) Ibid. c. 31. vs. 27.
(*c*) Ibid. c. 18. vs. 9.
(*d*) Ibid. c. 24. vs. 57.
(*e*) Ibid. vs. 28 & 67. c. 31. v. 33.
(*f*) Gen. c. 20. vs. 16. c. 24. vs. 65. c. 38. vs. 14, 15.

Avouons néanmoins qu'on ne voit pas bien nette-

ges subsistent encore aujourd'hui dans l'Orient.

La coutume vouloit aussi que les personnes de marque portassent alors par distinction un bâton fait d'une façon particuliere. C'est ce que nous nommons aujourd'hui, d'après les Grecs, un sceptre, décoration réservée dans les derniers tems pour les Rois & les Souverains. Mais originairement l'usage en étoit beaucoup plus étendu; & chez tous les anciens peuples chaque personne de marque portoit un sceptre (*a*). Cette coutume marquée très-expressément dans l'Ecriture (*b*), s'est perpétuée pendant fort long-tems. J'aurai occasion d'en parler avec plus d'étendue dans la seconde Partie de cet Ouvrage.

Dans les siécles qui sont présentement notre objet, il n'étoit pas contre la bienséance que les maîtresses de maison se mêlassent d'apprêter elles-mêmes une partie de la nourriture. On voit Sara paîtrir & faire cuire la quantité de pain nécessaire

tement quel étoit alors l'usage ordinaire du voile pour les femmes. On apperçoit même quelque opposition entre les pratiques indiquées dans les passages que je viens de citer. Il paroit en resulter que les femmes ne portoient pas le voile toutes les fois qu'elles se montroient en public.

(*a*) Herod. l. 1. n. 95. = Strab. l. 16. p. 1129, 1130.

(*b*) Gen. c. 38. vs. 18.

nécessaire pour le repas qu'Abraham donna aux trois Anges (*a*). Rebecca apprête à Isaac un ragoût composé de deux chevreaux (*b*). On voit plus, on voit les enfans des Patriarches chargés de commissions pénibles, & qui paroîtroient fort basses aujourd'hui. Jacob garde les troupeaux de Laban son beau-pere (*c*); & quand ce Patriarche fut de retour dans son païs, ses enfans garderent les siens (*d*). Les filles même n'étoient point dispensées des fonctions pénibles du ménage. Rebecca étoit obligée d'aller chercher de l'eau fort loin, & de porter sa cruche sur ses épaules (*e*). Rachel conduisoit le troupeau de son pere (*f*). Les mœurs des Grecs, aux siécles heroïques, nous retraceront une peinture fidele de ces premiers tems. On doit au surplus attribuer tous ces usages à la nécessité dans laquelle les peuples se sont trouvés originairement de faire tout par eux-mêmes. La conduite actuelle des sauvages en est une preuve convaincante.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'usage de témoigner la douleur de la perte

(*a*) Ibid. c. 18. vs. 6.
(*b*) Ibid. c. 27. vs. 9.
(*c*) Ibid. c. 29. vs. 18.
(*d*) Ibid. c. 37. vs. 12.
(*e*) Ibid. c. 24. vs. 15.
(*f*) Ibid. c. 29. vs. 9.

I. PARTIE. Depuis le Deluge jusqu'à la mort de Jacob.

perte de ses proches par des marques extérieures, a eu lieu dès les tems les plus reculés. Au sujet de la mort de Sara, l'Ecriture observe qu'Abraham s'acquitta des devoirs du deuil (*a*); & ailleurs elle dit que Juda ayant perdu sa femme, laissa passer le tems du deuil avant que de se montrer en public (*b*). Mais on ignore combien duroit alors le deuil chez les Orientaux, & la maniere dont on le portoit. Il est certain qu'on changeoit d'habits, & qu'il y en avoit alors d'affectés pour les veuves. C'est un fait dont l'histoire de Thamar ne permet pas de douter. Lorsqu'elle voulut tromper Juda, & le faire tomber dans le piége qu'elle lui tendoit, elle eut soin, dit Moïse de quitter son habillement de veuve, & d'en prendre un autre (*c*). On ne voit pas bien quel étoit alors le caractère de cette sorte d'habit. On peut seulement le conjecturer. Il paroît d'abord que les veuves ne portoient point de voile, car Thamar en prend un pour se déguiser (*d*). Je présume aussi que la forme des habits de deuil devoit être différente de celle des habits ordinaires. Jacob apprenant la

(*a*) Gen. c. 23. v. 3.
(*b*) Ibid. c 38. vs. 12.
(*c*) Ibid. c, 38. vs. 14.
(*d*) Ibid.

la mort de Joseph déchire ses vêtemens, & se couvre d'un cilice (*a*), ou pour mieux dire, d'un sac, suivant la leçon du texte Hébreu & des Septante. On donnoit vraisemblablement le nom de *sac* aux habits de deuil, parcequ'ils étoient étroits & serrés comme des sacs, & d'une couleur sans doute sombre & triste.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On ne peut parler que fort imparfaitement des occupations, des plaisirs & des exercices des premiers peuples. La garde des troupeaux faisoit certainement le principal objet de leurs soins & de leurs richesses. L'Antiquité, tant sacrée que profane, n'a qu'une voix sur cet article. C'est par cette raison que les Anciens, lorsqu'ils avoient à traiter d'affaires, se rendoient aux portes des villes (*b*). Les habitans étoient alors obligés d'en sortir tous les matins, & de n'y rentrer que le soir, parcequ'ils étoient presque tous pâtres, ou laboureurs. La porte de la ville étoit donc l'endroit où ils avoient le plus d'occasions de se voir & de se rencontrer (1).

A

(*a*) Ibid. c. 37. vs. 34.

(*b*) Voy. Gen. c. 33. vs. 10 & 18. c. 34. vs. 20. = Ruth. c. 4. vs. 1.

(1) De tous les tems le genre de vie des peuples a décidé de l'endroit de leurs rendez-vous publics. Chez les Grecs & chez les Romains, le rendez-vous

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

A l'égard de leurs plaiſirs & de leurs amuſemens, on voit que de tout tems les peuples ſe ſont exercés à chanter, à jouer des inſtrumens & à danſer. Le chant ſuppoſe une eſpece de Poëſie; ainſi on peut mettre l'invention de cet art ſublime au nombre des plus anciennes découvertes. Je croirois même la Poëſie plus ancienne que la Muſique (2), qui certainement a dû précéder la danſe. Mais, ſans vouloir décider la préférence, examinons quelle a pû être l'origine de ces deux Arts également flateurs & ſéduiſans. Commençons par la Poëſie.

On a débité juſqu'à préſent bien des conjectures ſur l'origine de la Poëſie: cependant il n'y en a aucune qui ſoit vraiment ſatisfaiſante; aucune qui nous déve-

vous pour toutes les affaires étoit le Marché ou la Place, eu égard à leur gente d'occupation qui étoit le commerce, ou la plaidoirie. Chez nos ancêtres, les vaſſaux de chaque Seigneur s'aſſembloient dans la cour de ſon château, & de-là ſont venus les Cours des Princes. Dans le Levant, où les Souverains ſont ordinairement renfermés dans leurs palais, les affaires ſe font à la porte de leurs ſérails. Cette coutume de faire ſa cour à la *Porte* des palais des Monarques d'Orient, étoit en uſage dès le tems des anciens rois de Perſe, comme l'on voit en pluſieurs endroits du livre d'Eſther. c. 2. vs. 19, 21. c. 3. vs. 2, 3.

(2) Je prends ici le mot de *Muſique* dans le ſens le plus étendu.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dévelope les véritables motifs qui ont pû former les premiers Poëtes. Je m'explique. Si l'on veut se contenter de motifs vagues & généraux, il est aisé de trouver la source de la Poësie dans les différentes affections dont l'homme est susceptible. On conçoit clairement que les premieres idées poëtiques n'ont pû être enfantées que par une imagination vivement & fortement affectée. En effet, lorsque l'ame est pénétrée d'un sentiment vif, elle dédaigne les expressions ordinaires. Le stile familier ne peut alors la satisfaire, un langage commun & vulgaire exprimeroit mal les idées qui la transportent. Il lui faut dans ces instans des figures hardies, des images vives & frapantes. Les expressions les plus relevées & les termes les plus sublimes lui sont nécessaires pour peindre ce qu'elle sent. On dût bientôt observer qu'entre les différens sons qui forment les langues, les uns avoient une certaine force & une énergie particuliere; les autres, une mollesse, une douceur, ou une rudesse très-sensibles à l'organe. Le premier pas qu'on aura fait vers la Poësie a donc été d'employer des termes forts & énergiques, pour exprimer les idées fortes & vives qu'on vouloit peindre, & de choisir des expressions douces pour rendre les images agréables. On se sera étudié ensuite à trou-

ver des tours plus recherchés, plus élégans que ceux du langage ordinaire. Alors on se sera particuliérement attaché à donner aux expressions & au stile un certain nombre & une certaine cadence. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'invention mécanique de la Poësie, & concevoir la marche qu'aura tenue l'esprit humain pour y parvenir. Mais quand on veut rechercher le principe originaire de ces émotions & de ces affections, qui seules ont pû donner l'être à la Poësie & créer les Poëtes, les difficultés se présentent en foule.

La Poësie ne doit point être mise au nombre de ces Arts qu'une nation peut avoir communiqués à une autre. Il n'y a point de peuple qui n'ait eu ses Poëtes. Ce talent est donc un de ceux qui semblent tenir à l'essence de l'humanité (1). La Poësie d'ailleurs s'exerce sur tant d'objets divers, & souvent si éloignés les uns des autres, que difficilement cet art aura-t-il eu une seule & même origine chez les différens peuples qui l'ont cultivé. Quelques Écrivains cependant ont crû en trouver la premiere & la principale source dans le cœur

(1) J'entends ici par le mot *Poësie*, plutôt les idées & les expressions Poëtiques que le mécanisme & l'artifice des vers,

cœur de l'homme ravi, extaſié & tranſporté hors de lui-même à la vûe des grandeurs & des bienfaits du Tout-puiſſant. Je doute que cette idée ſoit fort juſte, & je ne penſe pas qu'on doive chercher la principale origine de la Poëſie dans les ſentimens de reconnoiſſance dont l'homme s'eſt ſenti pénétré envers ſon Créateur. Je l'ai dit, & je le répete, l'ordre & la conſtance admirables qu'offre le ſpectacle de l'univers, a dû convaincre toute créature raiſonnable & penſante, de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, Auteur & ſouverain Modérateur de toutes choſes. Mais cette conviction eſt un ſentiment réfléchi, profond & ſérieux; dès-lors il me paroît peu capable d'avoir inſpiré aux premiers hommes cet enthouſiaſme qui ſeul peut avoir donné naiſſance à la Poëſie. D'ailleurs il a dû arriver que dans l'état de nature pluſieurs auront méconnu ces preuves de la Divinité. On n'en peut pas même douter, s'il eſt vrai qu'il exiſte encore aujourd'hui des peuples qui n'ont aucune idée de culte religieux. Ces peuples néanmoins ont des Poëtes (*a*).

On

(*a*) Hiſt. des Iſles Marianes par le P. le Gobien, l. 2. p. 63, 64. = Laët. Deſcript. des Ind. Occident. l. 2. c. 16. p. 56, 57. = Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 228-229-232-254.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On pourroit peut-être présumer que la Poësie doit sa naissance à l'amour. Cette passion est bien capable d'échauffer l'imagination, & d'inspirer à l'ame cette espece d'yvresse qui fait les Poëtes. Mais vraisemblablement les premiers hommes étoient trop brutaux & trop grossiers pour avoir ressenti ces mouvemens tendres & délicats, auxquels la Poësie a été redevable dans la suite d'une grande partie de ses beautés.

Si, laissant les conjectures, on veut consulter l'Histoire sur l'origine de la Poësie, on n'y trouve aucun fait propre à l'éclaircir. On y voit seulement que dès les tems les plus reculés la Poësie a été employée chez tous les peuples à conserver le souvenir des événemens mémorables (*a*). Il faudroit donc, d'après ce fait qui est incontestable, assigner aux premieres productions poëtiques une origine bien différente de toutes celles qu'on a imaginées jusqu'à présent. Alors ne pourroit-on pas soupçonner que cette espece de langage doit sa naissance à l'amour-propre qui, dans tous les païs & dans tous les siécles, s'est étudié à faire valoir & à exalter les faits qui pouvoient flatter sa vanité. Il emploie volontiers à cet effet l'exagération,

(*a*) *Suprà*, Liv. II. Chap. VI.

ration, les figures hyperboliques, les termes & les tours les plus ampoulés. Il s'efforce, si l'on peut dire, d'agrandir les objets par l'emphase des expressions, par la hardiesse des images & par l'abus des métaphores. Tous les peuples ont été atteints de cette manie. Il n'y en a point qui n'ait cherché à relever les événemens qui l'intéressoient. Les chansons des sauvages, qu'on peut bien regarder comme des especes de poësies, ne contiennent que les louanges & les exploits de leur Nation, qu'ils exagerent toujours autant qu'il leur est possible. Les habitans des Isles Marianes, qu'on doit mettre au rang des peuples les plus bornés & les plus ignorans, se croyoient, avant la venue des Européens, la seule & unique nation de l'univers. Les fictions de leurs Poëtes les confirmoient dans cette prétention ridicule. Ils étoient charmés de ces fables absurdes qui flattoient leur orgueil, passion dominante de ces barbares (*a*). Il sera donc arrivé dès les premiers tems qu'au lieu de raconter les faits simplement, & tels qu'ils s'étoient passés, quelques génies inventifs se seront appliqués à chercher des termes & des tours

(*a*) Hist. des Isles Marianes par le P. le Gobien, l. 1. p. 49-63-64.

tours particuliers pour composer leurs narrations. Cette maniere de s'exprimer, & ce stile au-dessus du langage ordinaire aura plû, parcequ'il flattoit l'amour-propre des peuples & leur vanité. La coutume l'aura consacré. C'est ainsi qu'insensiblement la Poësie aura pû se former. L'usage ensuite s'en sera étendu à tous les objets dont les hommes se sentoient affectés vivement.

Peut-être aussi que sans avoir recours à l'amour-propre, on pourroit attribuer la naissance de la Poësie à l'effort qu'on aura fait pour représenter d'une façon énergique des événemens qui avoient laissé de fortes traces dans l'ame des spectateurs, & fait des impressions très-vives sur leur imagination. On pourroit même en chercher la source dans ces contentemens indicibles qu'on ressent à la vûe des périls éminens auxquels on a eu le bonheur d'échaper. On veut alors faire éclater sa joie, & il n'y a point de termes trop forts ni trop expressifs, pour énoncer & peindre les transports dont on est animé dans ces instans.

La reconnoissance peut encore avoir beaucoup contribué à former & à nourrir le langage extraordinaire de la Poësie. On manque souvent d'expressions pour rendre graces d'un bienfait signalé. L'ame se tourmente & s'épuise à trou-

trouver des phrases capables de marquer dignement la force & la vivacité des sentimens dont elle est pénétrée envers son bienfaiteur. Le plus ancien monument de Poësie qui nous soit resté de l'Antiquité, le Cantique composé par Moïse après le passage de la Mer Rouge, renferme tous ces caractères (*a*). Il paroît avoir été également destiné à conserver le souvenir d'un événement si flatteur pour la nation Juive, & à remercier Dieu de la protection signalée qu'il venoit d'accorder à son peuple en cette occasion. Il résulte de toutes ces réflexions qu'on ne peut rien dire de précis ni d'assuré sur la véritable origine de la Poësie: inutilement voudroit-on lui en assigner une qui ait été commune & générale à tous les peuples: trop de raisons s'y opposent.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

A l'égard de la Musique, on peut dire que le chant est naturel à l'homme. Tous les peuples, même les plus grossiers & les sauvages, chantent. La difficulté a été de réduire à une méthode réglée & suivie les différentes modifications de la voix. Il est, dit-on, à présumer que la variété & l'agrément du chant des oiseaux aura servi de modéle aux premiers inventeurs de la mélodie, d'autant mieux que par instinct nous

(*a*) Exod. c. 15.

nous sommes portés à l'imitation. On aura donc essayé de former avec la voix diverses inflexions qui eussent entre elles une sorte de connexion & de rapport suivi. Il fut facile ensuite d'arranger des paroles sous ces différens sons. Mais ces premieres productions ne représentoient que bien foiblement cette prodieuse variété qu'on distingue dans le ramage des oiseaux. Pour en approcher de plus près, il a fallu imaginer les moyens de suppléer à ce qui nous manque du côté de l'organe. On emprunta pour cet effet le secours de certains corps naturellement sonores & harmonieux. On étudia l'art de les faire résonner convenablement, & d'en tirer des modulations agréables & variées. C'est ainsi que par différentes tentatives les premiers hommes se seront procuré les instrumens à vent & à cordes.

Quoiqu'il en soit de toutes ces conjectures dont je suis peu satisfait, il est certain que l'invention du Chant & de la Musique instrumentale remonte aux siécles les plus reculés. On vient de voir que du tems de Laban l'usage étoit déja établi de reconduire les étrangers avec des chants d'allégresse & au son des instrumens; mais ce qu'on doit particuliérement remarquer, c'est que les chansons sont de tous les païs & de tous les sié-

ſiécles. Les nations les plus barbares & les plus groſſieres ont, comme je l'ai déja dit, quelque idée du Chant. On a vû dans l'Article où j'ai traité de l'origine de l'Ecriture, que chez tous les peuples connus, des eſpeces de poëmes qu'on chantoit, ont ſervi originairement à conſerver la tradition hiſtorique de tous les événemens (*a*). Ces chanſons que les peres avoient ſoin d'apprendre à leurs enfans, tenoient alors lieu de livres & d'annales.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

J'ai propoſé ailleurs quelques conjectures ſur l'invention des inſtrumens à vent: je crois pouvoir y renvoyer (*b*). A l'égard des inſtrumens à cordes, je doute qu'on les ait inventés dès les ſiécles dont il s'agit préſentement. On n'aura connu pendant long-tems que le chalumeau, la flute, la trompette, & une eſpece de tymbale nommée dans l'Ecriture *tympanum.* La caiſſe en étoit de cuivre d'une forme oblongue, & couverte de peau d'un côté ſeulement. On frappoit cet inſtrument avec des baguettes ou avec la main (*c*).

Je crois pouvoir appliquer à la Danſe ce que j'ai dit de la Poëſie & de la Muſique.

(*a*) *Suprà*, Liv. II. Chap. VI.
(*b*) *Suprà*, Liv. V.
(*c*) Calmet, *ad* Geneſ. c. 21. vs. 27.

ſique. L'ancienneté & l'univerſalité de ce divertiſſement ſont également atteſtées par tous les Ecrivains. Il n'y a point de peuple qui n'ait eu ſes danſes particulieres. On en retrouve l'uſage juſques chez les peuples les plus barbares & chez les nations les moins civiliſées. Ajoutons qu'anciennement la Danſe faiſoit partie des cérémonies conſacrées au culte de la Divinité. Je ne m'étendrai point au ſurplus ſur l'origine, ni ſur l'époque d'un divertiſſement ſi naturel à l'homme. Le corps ſe reſſent toujours des impreſſions de l'ame. Il témoigne la part qu'il y prend par ſes mouvemens, ſes geſtes & ſes attutides. Il n'a donc été queſtion que de régler les différens mouvemens du corps, en les aſſujettiſſant à une certaine cadence marquée & meſurée. C'eſt un art qu'on aura promptement & facilement inventé.

La Poëſie, la Muſique & la Danſe ont fait pendant bien des ſiécles les principaux, pour ne pas dire les ſeuls amuſemens des anciens peuples. On y peut joindre les feſtins dont l'uſage a été commun à tous les ſiécles & à toutes les nations. Dès les premiers tems il y avoit des occaſions marquées pour des repas d'apparat & de réjouiſſance. L'Ecriture dit qu'Abraham fit un grand feſtin

ſtin le jour qu'il ſévra Iſaac (*a*). Laban invita un grand nombre de ſes amis au repas préparé pour les nôces de ſa fille avec Jacob (*b*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Je ne ſçais ſi l'on doit mettre la chaſſe au nombre des amuſemens que les premiers hommes pouvoient prendre. Nous ne regardons aujourd'hui cet exercice que comme un plaiſir & un délaſſement. Il n'en étoit pas de même dans les ſiécles reculés. La chaſſe alors étoit plutôt une occupation ſérieuſe qu'un divertiſſement. La terre dévaſtée par le Déluge reſta long-tems déſerte & inhabitée dans ſa plus grande partie. Les bêtes farouches ſe multiplierent, & mirent bientôt en danger la vie non ſeulement des beſtiaux, mais auſſi celle des hommes. Les premieres peuplades ne tarderent pas à ſe trouver dans la néceſſité de leur faire une guerre continuelle & attentive. C'eſt par cette raiſon que les premiers fondateurs d'Empires ſont repréſentés comme de grands chaſſeurs. Ce talent étoit alors auſſi eſtimable, qu'il peut paroître aujourd'hui indifférent. On alloit donc à la chaſſe, moins par goût, que par néceſſité, & je crois pouvoir douter qu'on s'en fît un ſimple amuſement (1).

Mal-

(*a*) Gen. c. 21. vs. 8.
(*b*) Ibid. c. 29. vs. 22.
(1) L'Eternel, en parlant des Chananéens, dit à

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Malgré la grande simplicité de mœurs, qu'on suppose communément avoir regné dans ces premiers âges, on a déja pû remarquer que dès le tems d'Abraham le luxe n'étoit pas inconnu à plusieurs peuples de l'Asie. Ils avoient différens bijoux & des vases d'or & d'argent. Il est question du tems d'Isaac, non-seulement d'habits précieux, mais même de vêtemens parfumés : tels étoient ceux d'Esaü, que Rebecca fit prendre à Jacob (*a*). L'usage des senteurs & des parfums s'est donc introduit chez les peuples de l'Orient dès la plus haute antiquité ; & on peut juger d'après ces faits, qu'ils connoissoient d'autres recherches & d'autres voluptés, dont Moïse sans doute n'a pas eu occasion de nous instruire. Ainsi les mœurs de ces nations n'étoient pas alors aussi simples qu'on voudroit souvent nous le persuader.

Di-

à Moïse : „ Je ne chasserai point ces peuples de de- „ vant vous dans l'espace d'une année, de peur „ que le pays ne deviennent désert, & que les bê- „ tes sauvages ne se multiplient contre vous". Exod. Chap. 23. vs. 29.

Et Moïse, dans le Deutéronome, avertit les Israëlites que Dieu ne détruira les nations Chananéennes que peu à peu, & par parties, de crainte que les bêtes de la terre ne s'élévent contre eux. Ch. 7. vs. 22.

(*a*) Gen. c. 27. vs. 27.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Disons encore que la chasteté ne paroît pas avoir été leur vertu favorite. Sans parler des abominations qui attirerent le courroux du Ciel sur les habitans de Sodome & de Gomorrhe, dès lors il y avoit de ces femmes publiques qui s'abandonnoient à tout le monde indifféremment, moyennant une certaine rétribution. L'aventure de Juda avec Thamar sa belle-fille, en fournit des preuves plus que suffisantes. Nous voyons en effet que Thamar, pour mieux en imposer à Juda, fut se poster dans le carrefour d'un grand chemin par lequel ce Patriarche devoit passer. Cette place, dit Moïse, & l'attitude dans laquelle elle se tenoit, persuaderent à Juda que c'étoit une femme publique (*a*); & leur marché fut conclu en conséquence, moyennant un chevreau qu'il lui promit, & les gages qu'il donna pour assurance de sa parole. La réponse que firent les habitans de ce lieu au berger que Juda envoya ensuite porter à cette femme le prix de ses faveurs, prouve bien que ces sortes d'aventures devoient être alors fort communes & fort fréquentes. „ Nous n'avons point „ vû, lui dirent-ils, de femme débau„ chée assise dans ce carrefour (*b*)". Il

(*a*) Ibid. c. 38. vs. 14, 15.
(*b*) Gen. chap. 38. vs. 21.

Il falloit donc qu'il y en eût dès-lors un assez grand nombre, & qu'on les reconnût pour telles à certains caractères reçus & usités. Nous apprenons d'ailleurs, par le Sanchoniaton, que la corruption des mœurs étoit portée au plus grand excès dans les premiers siécles (*a*).

Je ne m'étendrai pas davantage pour le moment sur les mœurs des premiers habitans de l'Asie. J'aurai encore occasion d'y revenir dans un Article séparé qui comprendra des réflexions générales sur plusieurs faits que l'Histoire fournit par rapport au caractère dominant de ces premiers siécles. Il est tems de parler des Egyptiens.

(*a*) *Apud* Euseb. Præp. Evang. l. 1. c. 10. p. 34, 35.



CHAPITRE SECOND.

De l'Egypte.

LES MOEURS des Egyptiens ont été formées de très-bonne heure. La plupart des pratiques dont parlent les Historiens profanes, nous les voyons usitées dès le tems que Joseph fut conduit en Egypte. Ainsi on peut en conclu-

clure que dès-lors les mœurs des Egyptiens étoient telles qu'Hérodote, Diodore & d'autres Auteurs les représentent. On est d'autant plus autorisé à le croire, que ce peuple, au rapport de toute l'Antiquité, a montré beaucoup de constance dans ses principes, & un attachement singulier pour ses usages & ses pratiques (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Pour caractériser d'un seul mot les mœurs des Egyptiens j'emprunterai les expressions d'Hérodote. „ Comme l'Egypte, dit cet Auteur, est placée „ sous un ciel, & arrosée par un fleuve „ d'une nature différente du ciel, & „ des fleuves des autres climats, de „ même les mœurs & les coutumes de „ ses habitans sont-elles différentes de „ celles des autres nations (*b*)". Hérodote au surplus n'est pas seul de son sentiment. Les Egyptiens paroissent en général s'être attiré l'attention des Ecrivains de l'Antiquité, autant par la singularité de leurs usages, que par le mérite de leurs découvertes. Jugeons-en par les faits.

Le froment a été regardé de tous les tems, & par tous les peuples, comme l'aliment le plus convenable à l'homme. Chez les Egyptiens c'étoit une honte que

(*a*) Voy. la 3. Part. Liv. I. Chap. IV.
(*b*) L. 2. n. 35.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

que d'en faire usage. Leur pain étoit fait d'une espece de grain qu'Hérodote nomme *Olyrac* (*a*), & que je soupçonnerois être le riz (*b*). Il en étoit de même à l'égard des fêves. Ce légume étoit proscrit chez les Egyptiens. Ils n'en semoient, ni n'en mangeoient (*c*). C'étoit aussi une loi commune à toute la nation de ne point manger de la tête d'aucun animal (*d*). Du surplus il n'y avoit pas d'uniformité entre les Egyptiens au sujet des viandes dont ils se nourrissoient habituellement. Dans certaines provinces on n'osoit point tuer de moutons, & on ne mangeoit que des chévres. Ailleurs c'étoit le contraire (*e*). Quant aux vaches, il étoit ordonné par un précepte général de s'en abstenir (*f*). A l'égard des porcs, on les regardoit comme des animaux immondes, & si quelqu'un en avoit touché, même légérement & par mégarde, il devoit entrer aussi-tôt dans le fleuve avec

(*a*) Ibid. n. 36.

(*b*) Voy. Plin. l. 18. sect. 15. p. 108.

Le pain de riz a été & est encore en usage dans plusieurs pays. *Voy.* Athen. l. 3. p. 110. = Voyage de V. le Blanc, p. 80 & 103. = Hist. gen. des Voyages, t. 4. p. 227.

(*c*) Herod. l. 2. n. 37.

(*d*) Ibid. n. 39. = Plut. t. 2. p. 363. B.

(*e*) Herod. l. 2. n. 42.

(*f*) Ibid. n. 41.

avec ſes habits pour ſe laver (*a*). Cependant on pouvoit immoler des porcs à la Lune & à Bacchus, mais il falloit que ce fût au moment de la pleine-lune. Alors il étoit même permis d'en manger ce jour-là ſeulement (*b*).

Les Egyptiens mangeoient du poiſſon (*c*), en obſervant à cet égard des uſages à peu près ſemblables à ceux dont je viens de parler. En général ils ne touchoient point aux poiſſons qui ſont ſans écailles (*d*), & parmi les autres eſpeces qu'ils ſe permettoient, il y en avoit certaines dont on s'abſtenoit dans une partie de l'Egypte, tandis qu'on en mangeoit dans une autre (*e*).

On en doit dire autant par rapport aux oiſeaux, dont quelques-uns étoient réputés ſacrés, & auxquels par cette raiſon les Egyptiens ne touchoient point (*f*). Cette ſuperſtition régnoit chez ces peuples bien antérieurement à Moïſe (*g*). Je crois qu'on peut rapporter la diſtinction entre les animaux ſacrés & les animaux profanes, aux premiers ſiécles de leur

(*a*) Ibid. n. 47.
(*b*) Ibid.
(*c*) Num. c. 11. vs. 5. = Diod. l. 1. p. 52.
(*d*) Herod. l. 2. n. 72 & 77. = Voy. Athen. l. 7. c. 13. p. 299. E.
(*e*) Plut. t. 2. p. 353. C.
(*f*) Herod. l. 2. n. 72 & 77.
(*g*) Exod. c. 8. vs. 26.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

leur Monarchie. Les Egyptiens au surplus comme tous les anciens peuples, ne donnoient point à leurs viandes le tems de se mortifier, ils les mangeoient toutes chaudes (*a*).

Je pense cependant que l'usage de couper les animaux, pour en rendre la chair plus tendre & plus délicate, étoit connu & pratiqué très-anciennement chez ces peuples. Je le présume sur ce que Moïse, dont l'intention étoit d'éloigner les Israélites des coutumes des Egyptiens, fait defense de couper aucun animal (*b*).

La biere étoit la boisson ordinaire d'une grande partie de l'Egypte (*c*). Il s'y trouve en effet plusieurs contrées où la vigne ne peut point croître. On en cultivoit dans les cantons dont le terrein pouvoit le permettre & on y buvoit du vin. L'usage de cette liqueur étoit fort ancien chez les Egyptiens, comme nous l'apprenons par le songe du grand Echanson de Pharaon, qui rêva avoir vû devant lui un ceps de vigne chargé de raisins mûrs, dont il avoit exprimé le jus dans la coupe du Roi qu'il tenoit à la main, & qu'il avoit ensuite pré-

(*a*) Voy. Gen. c. 43. vs. 16.
(*b*) Levit. c. 22. vs. 24.
(*c*) Herod. l. 2. n. 77. = Diod. l. 1. p. 40, 41.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

présenté à ce Monarque (a). Je dirai à cette occasion que le commun du peuple ne buvoit que dans des vaisseaux de cuivre (b). Mais les personnes riches se servoient de vases d'or & d'argent. La coupe dont Joseph se servoit étoit d'argent (c).

Les Egyptiens étoient fort superstitieux dans leur boire & dans leur manger. Ils nettoyoient tous les jours avec la plus grande attention les vaisseaux dont ils se servoient (d), autant & plus par superstition, que par propreté. Ils n'auroient jamais osé se servir d'un meuble qui eût appartenu à un étranger; ils n'auroient pas même mangé de la viande qui auroit été coupée avec un couteau, autre que celui d'un Egyptien (e). Cet éloignement pour les étrangers alloit jusqu'à ne vouloir pas se trouver ensemble à une même table. Lorsque Joseph donna à manger à ses freres dans son palais, Moïse observe qu'on servit à part les Egyptiens qui avoient été invités à cette fête ; car dès-lors, ajoute-il, ils

(a) Gen. c. 40. vs. 9. &c. = Diod. l. 1. p. 82. Ce récit détruit ce que dit Plutarque, qu'avant le regne de Psammétique, les Rois de l'Egypte ne buvoient point de vin. t. 2. p. 353. B.
(b) Herod. l. 2 n. 37.
(c) Gen. c. 44. vs. 2 & 5.
(d) Herod. l. 2. n. 77.
(e) Herod. n. 41.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ils avoient horreur de se voir réunis à une seule & même table avec des étrangers (*a*), Mais ce peuple, que la prévention éloignoit ainsi des autres nations, étoit d'ailleurs si peu délicat, qu'il ne faisoit point de difficulté de prendre son manger avec les bêtes (*b*). Etrange effet de la superstition; il existe encore aujourd'hui des peuples auxquels on peut reprocher une semblable grossiéreté, fondée à peu-près sur les mêmes motifs (*c*).

On voit que dans ces premiers tems l'usage étoit, en Egypte, de servir séparément à chaque convié sa portion. C'étoit le Maître du festin qui coupoit & distribuoit à chacun les viandes. Lorsqu'on vouloit témoigner une distinction honorable & particuliere à quelqu'un, on lui envoyoit une part beaucoup plus considérable qu'aux autres convives. Joseph, pour marque de sa tendresse, envoya à Benjamin une part cinq fois plus grande que celle de ses autres freres (*d*). Cette espéce de politesse a été com-

(*a*) Gen. c. 43. vs. 32.
(*b*) Herod. l. 2. n. 36.
(*c*) Rec. des Voyages de la Compagnie des Ind. Holland. t. 3. p. 24. = Voyage d'Ovington, t. 2. p. 297. = Gemelli Careri. t. 1. p. 448.
(*d*) Gen. c. 43. vs. 34.

commune à presque tous les peuples de l'antiquité (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

A en juger par ce qu'en disent les Anciens, on ne connoissoit guéres en Egypte les ragoûts, ni la diversité des assaisonnemens. La maniere d'apprêter les viandes étoit très-simple & très-uniforme (*b*). A l'égard des plantes, des racines, des fruits & des légumes, les Egyptiens de tout tems en ont fait un très-grand usage. Le témoignage des Historiens profanes sur cet article (*c*), est confirmé par les plaintes & les regrets des Israélites dans le désert (*d*). Mais il regnoit une égale superstition par rapport aux légumes, qu'à l'égard des animaux. On n'en mangeoit point indistinctement, ni de toutes les espéces (*e*).

Les Egyptiens faisoient deux repas par jour: l'un à midi (*f*), & l'autre au soir. Ils mangeoient assis (*g*). Chez les per-

(*a*) Diod. l. 5. p. 351. = Voy. aussi la 2de. Partie, Liv. VI. Chap. III.

(*b*) Herod. l. 2. n. 77. = Diod. l. 1. p. 82-91 100 = Athen. l. 5. c. 6. p. 191. F.

(*c*) Herod. l. 2. n. 92. = Diod. l. 1. p. 52. & 100.

(*d*) Num. c. 11. vs. 5.

(*e*) Diod. l. 1. p. 100.

(*f*) Gen. c. 43. vs. 16.

(*g*) Ibid. vs. 33. = Athen. l. 5. c. 6. p. 191 F. D'anciens monumens décrits par Diodore, pa-

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

personnes de qualité on terminoit les festins par un usage bien singulier. Au sortir de table, un homme apportoit dans la salle un cercueil qui renfermoit une figure de bois, longue d'environ trois pieds, représentant un cadavre, & la montrant à chacun des conviés : „ Buvez, leur disoit-il & donnez-vous „ du plaisir, car c'est ainsi que vous „ serez après votre mort (*a*) „.

L'habillement des Egyptiens étoit fort simple. Les hommes portoient une tunique de lin bordée d'une frange qui leur venoit jusqu'aux genoux. Ils avoient par-dessus une espéce de manteau fait de laine blanche (*b*). Les personnes de distinction portoient des habits de coton (*c*), & en outre des colliers précieux. Pharaon fit revêtir Joseph d'une robbe de coton, & lui mit au col un collier d'or (*d*). Les femmes n'avoient qu'une espéce d'habillement dont les Anciens ne nous ont point laissé la de-

roîtroient insinuer que les premiers Rois d'Egypte mangeoient couchés sur des lits l. 1. p. 59.

(*a*) Herod. l. 2. n. 78.

(*b*) Gen. c. 39. vs. 12. = Herod. l. 2. n. 37. & 81. = Voy. aussi Exod. c. 9. vs. 31. = Bianchini Istor. Univ. p. 556 & 567.

(*c*) *Suprà*, L. II. Chap. II.

(*d*) Gen. c. 41. vs. 42.

description. Hérodote dit qu'il y en avoit de deux sortes pour les hommes (*a*). Mais il ne marque point quelle étoit la différence de ces vêtemens. Nous voyons, au surplus, que cette méthode devoit être fort ancienne en Egypte. Moïse dit que Joseph fit présent de deux habits à chacun de ses freres (*b*). Les Egyptiens étoient fort attentifs sur la propreté. Je pense même qu'ils la portoient jusqu'au scrupule. Ils avoient grand soin de faire nettoyer exactement leurs habits; ils vouloient que tout ce qu'ils portoient sur leur corps fût toujours nouvellement lavé chaque fois qu'ils s'en servoient (*c*).

Ces peuples, dans le cours ordinaire de la vie, portoient la tête rase. Dès la plus grande jeunesse on leur coupoit les cheveux (*d*). Mais par un usage contraire à celui de toutes les nations, ils les laissoient croître dans les tems d'affliction (*s*). Cette coutume est marquée expressément dans l'histoire du Patriarche Joseph. Il avoit laissé croître ses cheveux pendant qu'il étoit en prison. On

(*a*) L. 2. n. 37.
(*b*) Gen. c. 45. vs. 22.
(*c*) Herod. l. 2. n. 37.
(*d*) Ibid. l. 3. n. 32. = Diod. l. 1. p. 21, 22.
(*e*) Herod. l. 2. n. 26.

I. PARTIE; Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On les lui coupa lorſqu'on voulut le préſenter à Pharaon (*a*), parcequ'il n'étoit pas permis, ſans doute, de paroître à la Cour avec l'extérieur du deuil & de la triſteſſe.

D'après ces faits, qui ſont bien conſtans, il doit paroître aſſez ſingulier de trouver l'uſage des miroirs établi chez les Egyptiens, dès la plus haute antiquité. On ne peut cependant pas en douter, lorſqu'on voit à quel point ce meuble étoit commun parmi les Hébreux dans le déſert. Moïſe dit qu'on fit le baſſin d'airain deſtiné aux ablutions, des miroirs offerts par les femmes qui veilloient à la porte du Tabernacle (*b*). Cette quantité ne pouvoit venir que de l'Egypte. Remarquons que les miroirs n'étoient pas alors de verre, ſoit qu'on ignorât l'art de faire des glaces, ou au moins le ſecret de les étamer. On faiſoit les miroirs de toutes ſortes de métaux. Ceux des Egyptiens, comme nous l'apprenons du paſſage qu'on vient de citer, étoient d'airain fondu & poli. Encore aujourd'hui dans tout l'Orient, preſque tous les miroirs ſont de métal, & ſi l'on y en voit quelques-uns de glace, ils ont été

(*a*) Gen. c. 41. vs. 14.
(*b*) Exod. c. 38. vs. 8.

été apportés par les Européens (a).

I. PARTIE, Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On ne peut parler que d'une maniere trés-imparfaite du logement des Egyptiens. On sçait seulement que leurs édifices étoient très-élevés. Diodore dit que, dès la plus haute antiquité, à Thèbes les maisons des particuliers étoient toutes de quatre à cinq étages (b).

A l'égard de leur décoration extérieure & de leur magnificence intérieure, il est impossible d'en parler. On ne peut pas même proposer de conjectures sur cet article ; les Anciens n'en parlent jamais. Il en est de même des ameublemens : on n'en connoît ni l'espéce ni la forme.

Je suis persuadé, au surplus, que dès les siécles dont il s'agit dans cette premiere Partie, il devoit y avoir beaucoup de magnificence en Egypte. J'ai eu plusieurs fois occasion dans les Livres précédens, de faire remarquer à quel point le luxe étoit déja porté chez les Egyptiens du tems de Joseph. Dès lors ils faisoient usage de bijoux, de vases d'or & d'argent, d'étoffes précieuses & de parfums : dès lors ils se faisoient servir par un grand nombre d'esclaves. Joseph a une maison considérable & un Intendant

(a) Chardin. t. 2. p. 279.
(b) L. 1. p. 54.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dant pour la gouverner. (*a*). Les personnes de marque se faisoient traîner dans des chars. Il y en avoit même de plusieurs sortes (*b*), distingués sans doute par leur magnificence. Joseph est conduit & proclamé en grande pompe. Un héraut précede la marche, & en annonce le sujet à tout le peuple (*c*). Enfin la Cour de Pharaon présente l'extérieur le plus magnifique & le plus brillant. On y voit un grand Echanson, un grand Pannetier, un Capitaine des Gardes (*d*), &c. L'entretien des Reines devoit être des plus somptueux, si l'on en juge par un fait que Diodore rapporte. Il dit qu'on leur avoit assigné le revenu que produisoit annuellement la pêche du lac Mœris. Cet objet, tout considérable qu'il est, puisqu'il montoit à un talent par jour, n'étoit destiné cependant qu'à fournir ces Princesses d'ajustemens & de parfums (*e*). Il n'est pas étonnant, au surplus, de voir régner dès la plus haute antiquité, un grand luxe chez les Egyptiens. Ces peuples nés avec quelque sorte d'industrie & de talent, ont por-

(*a*) Gen. c. 43. vs. 16 & 19. c. 44. vs. 1.
(*b*) Ibid. c. 41. vs. 43.
(*c*) Ibid.
(*d*) Voy. *Suprà*, Liv. I. Art. IV.
(*e*) L. 1. p. 62. = Voy. aussi Athen. l. 1. p. 33. F.

porté de fort bonne heure la plupart des Arts à une eſpéce de perfection. Ces découvertes les ont mis en état de ſatisfaire promptement leur penchant pour les recherches & pour la magnificence. Je ne m'étendrai pas davantage ſur cet objet. Parlons du génie & du caractere particulier des Egyptiens.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les femmes, en Egypte, avoient beaucoup d'empire ſur l'eſprit de leurs maris. Soit préjugé, ſoit diſpoſition naturelle, elles étoient les maîtreſſes dans leurs maiſons (*a*). Cet aſcendant des femmes ſur les hommes annonce, en général, un peuple d'un eſprit doux & d'une humeur tranquille. Cet idée eſt aſſez conforme à ce que l'Hiſtoire nous apprend du génie des Egyptiens. Ils mettoient d'ailleurs beaucoup de politeſſe, d'égards & de ſçavoir-vivre dans leur commerce (*b*). Ennemis des querelles & des combats, dominés par un goût vif pour les Arts & pour les Sciences, les vertus pacifiques étoient celles qui leur plaiſoient davantage. On voit encore qu'ils s'étoient beaucoup occupés de la politique. Leurs Loix ont été très-renommées dans l'antiquité. Mais ces bonnes qualités étoient balancées par des

(*a*) Diod. l. 1. p. 31.
(*b*) Herod. l. 2. n. 80.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

des défauts, si l'on peut dire, encore plus considérables.

La singularité & la superstition étoit le caractere dominant des Egyptiens (*a*). J'ai dit au commencement de cet article, qu'ils paroissoient avoir affecté de se distinguer par des usages bisarres. On en a pû remarquer de ce nombre dans les faits dont j'ai déja rendu compte. Ces peuples avoient même des pratiques qui semblent en quelque sorte choquer la nature. Je ne crois pas devoir les détailler : on peut sur cet article consulter Hérodote (*b*). Cette façon d'agir & de penser éloignoit les Egyptiens non-seulement des autres nations, mais devoit aussi mettre peu d'union entre les habitans des différentes Provinces de cet Empire. Un objet, surtout, qui devoit extrêmement les indisposer les uns contre les autres, étoit le genre de vie que chaque famille avoit embrassé. En Egypte, les différentes professions nécessaires dans un Etat, avoient leur rang marqué. Le fils étoit obligé de suivre celle de son pere. Il n'étoit pas permis de s'élever d'une classe inférieure à une classe supérieure (*c*). Cependant la cou-

(*a*) Voy. Herod. l. 2. n. 35, 36 & 65. = Diod. l. 1. p. 93.

(*b*) L. 2. n. 35, 36.

(*c*) Voy. la 3e Part. Liv. I. Chap. IV.

coutume avoit voulu qu'on attachât une idée d'averſion pour certaines profeſſions très-étendues & très-utiles, qui par elles mêmes n'auroient point dû inſpirer de pareils ſentimens. Celle de garder les beſtiaux, qu'on regardoit chez tous les peuples de l'antiquité, comme la plus honorable & la plus diſtinguée (*a*), étoit en horreur chez les Egyptiens (*b*). Cette idée exiſtoit en Egypte dès le tems de Joſeph, & l'obligea de prendre des précautions lorſqu'il préſenta ſon pere & ſes freres à Pharaon (*c*). Les Egyptiens néanmoins avoient beaucoup de troupeaux (*d*), & par conſéquent il y avoit beaucoup de monde employé à les garder. Voilà donc une claſſe nombreuſe de perſonnes très-utiles à l'Etat, que la coutume rendoit l'objet de l'averſion publique. Je ne releverai point, quant à préſent, les ſuites & les inconvéniens de pareilles maximes. J'aurai occaſion d'y inſiſter plus particulierement dans la troiſiéme Partie de cet Ouvtage (*e*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

A l'égard de la ſuperſtition, aucun peuple n'a montré tant de foibleſſe ni tant

(*a*) Voy. *ſuprà*, Chap. I.

(*b*) Gen. c. 46. vs. 34. = Herod. l. 2. n. 47.

(*c*) Gen. c. 46. vs. 34.

(*d*) Ibid. c. 47. vs. 6-16. 17.

(*e*) Liv. I. Chap. IV.

tant de ridicule dans les objets & dans la forme de son culte. Quelles railleries les Egyptiens n'ont-ils pas essuyées sur la vénération insensée qu'ils avoient pour certains animaux ? Que penser en effet d'un pere de famille qui, lorsque le feu prenoit à sa maison, étoit moins occupé du soin de l'éteindre, que de celui de sauver son chat (*a*) ? Que dire d'un soldat qui, revenant de faire la guerre dans un pays étranger, se chargeoit de chats & de vautours, quoiqu'il manquât souvent lui-même du nécessaire (*b*) ? De quel nom encore faut-il caractériser la dévotion qu'une partie des Egyptiens avoit pour le crocodile ? L'aveuglement des adorateurs de cette bête féroce, étoit tel, qu'ils se réjouissoient lorsqu'il arrivoit à quelqu'un de leurs enfans d'en être dévorés. Les meres de ces victimes infortunées tiroient une satisfaction singuliere de ces funestes accidens, se glorifiant d'avoir produit une nourriture agréable à leur divinité (*c*). Les Egyptiens, réduits aux dernieres extrémités de la faim & de la disette, se seroient plutôt mangés les uns & les au-

(*a*) Herod. l. 2. n. 66.

(*b*) Diod. l. 1. p. 95. = Voy. Athen. l. 7. c. 13. p. 299, 300.

(*c*) Ælian. de Nat. Animal. l. 10. c. 21.

autres, que de toucher à quelques-uns des animaux ſacrés. On aſſure même qu'il y en avoit des exemples (*a*).

De l'aveu de Diodore, il étoit plus aiſé de rapporter que de faire croire à ceux qui n'en avoient pas été témoins, toutes les extravagances que les Egyptiens commettoient à l'égard de leurs animaux ſacrés. On en tenoit toujours une certaine quantité renfermée dans des parcs conſacrés à ce pieux uſage. Il y avoit de très-gros revenus affectés pour leur entretien (*b*). On ne les nourriſſoit que de mets choiſis & apprêtés le plus délicatement qu'il étoit poſſible. On alloit exprès à la chaſſe pour fournir aux oiſeaux carnaciers une pâture qui leur fût agréable. Il y avoit des bains préparés délicieuſement pour tous ces différens animaux. On les parfumoit, & on faiſoit brûler devant eux les ſenteurs les plus ſuaves. Les lieux qu'ils habitoient étoient couverts des plus riches tapis. On leur ajuſtoit ſur le corps des bijoux & des ornemens ſuperbes. On avoit grand ſoin de les apparier ſuivant leur eſpéce. On recherchoit pour cet effet les plus belles femelles, qu'on nourriſſoit & qu'on ſoignoit avec des attentions

(*a*) Diod. l. 1. p. 94.
(*b*) L. 1. p. 93. = Plut. t. 2. p. 359.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

tions particulieres. On les honoroit du titre de concubines des Dieux. En un mot, on ne plaignoit aucune dépense, aucun recherche pour entretenir magnifiquement les animaux sacrés, & leur rendre la vie aussi agréable qu'il étoit possible. C'étoient des personnes du premier ordre qui s'acquittoient de ces importantes fonctions (*a*).

A quelles folies & à quelles extravagances les Egyptiens ne se livroient-ils point quand quelqu'un de ces animaux sacrés venoit à mourir ? Ils les pleuroient autant & plus qu'ils n'auroient pleuré leurs propres enfans. Les funérailles qu'ils leur faisoient, surpassoient souvent les facultés de l'adorateur zélé qui s'en chargeoit (*b*). On auroit couru beaucoup moins de risques en Egypte, de tuer un homme, que d'y faire périr un chat. Le danger étoit le même à l'égard des ichneumons, des ibis & des éperviers. Si quelqu'un avoit causé la mort d'un seul de ces animaux, soit exprès, soit même involontairement, & que

(*a*) Herod. l. 2. n. 65. = Diod. l. 1. p. 93-94-95 = Ælian. de nat. Animal. l. 7. c. 9.
Par un reste de cette ancienne superstition, le Bacha du Caire, fait livrer tous les jours deux bœufs pour nourrir les Ach-Bobba, oiseaux que les Mahométans regardent comme sacrés. *Voyage de Schaw.* t. 2. p. 29.

(*b*) Diod. l. 1. p. 95. = Herod. l. 2. n. 66. 67.

que le fait vînt à être connu, auſſi tôt le peuple ſe ſaiſiſſoit du coupable, & après lui avoir fait ſouffrir toutes ſortes de tourmens, le mettoit en piéces, ſans que rien pût l'arrêter (*a*). On devoit être expoſé ſans ceſſe aux plus grands riſques dans ce pays, puiſque les accidens & les faits involontaires étoient punis comme les actions commiſes de deſſein prémédité.

Au ſurplus les objets de ce culte inſenſé n'étoient pas les mêmes dans toute l'Egypte. Il n'y avoit point à cet égard d'uniformité. Les habitans de Mendés, par exemple, honoroient les chevres & mangeoient les brebis. Ceux de Thèbes, au contraire, honoroient les brebis & mangeoient les chevres (*b*). Dans la même ville, & aux environs du lac Mœris, les crocodiles étoient en grande vénération, tandis qu'à Eléphantine, & dans d'autres endroits, on leur faiſoit une guerre cruelle (*c*). Il y avoit donc néceſſairement entre les differens habitans de l'Egypte des motifs perpetuels de haine & de diſſenſion. Ils ſe trouvoient partagés en quantité de ſociétés diſtinctes par leur cul-

(*a*) Herod. l. 2. n. 65, 66. = Diod. l. 1. p. 94.
(*b*) Herod. l. 2. n. 42. = Strabo, l. 17. p. 1155.
(*c*) Herod. l. 2. n. 69, 70. = Ælian. de Nat. Anim. l. 10. c. 21 & 24. = Strabo, l. 17. p. 1169. = Juvenal. Satyr. 15. v. 33, &c.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

culte, & toutes prévenues les unes contre les autres. Car ici l'on méprisoit ce qu'ailleurs on adoroit. Les Egyptiens se regardoient mutuellement & réciproquement comme des insensés & des impies, particuliérement, lorsque les Dieux, objets du culte de certaines villes, se trouvoient naturellement ennemis les uns des autres (*a*). Ainsi il devoit y avoir une animosité bien vive entre les villes d'Arsinoé & d'Héracléopolis. L'une adoroit le crocodile, & l'autre l'ichneumon, l'ennemi déclaré de cet amphibie (*b*).

Je pourrois parler encore du culte que, selon quelques Ecrivains de l'antiquité, les Egyptiens rendoient aux plantes & aux légumes (*c*). Mais j'avoue que ce fait ne m'a pas paru assez bien établi, pour que j'aye cru devoir y insister. Hérodote, Platon, Aristote, Diodore, Strabon, les Auteurs, en un mot, les plus anciens & les plus accrédités sur l'Egypte, ne font aucune mention

(*a*) Voy. Diod. l. 1. p. 100. = Plut. t. 2. p. 380. A.

(*b*) Herod. l. 2. n. 69 = Diod. l. 1. p. 41. 42-90-98. = Ælian. de Nat. Anim. l. 10. c. 24. = Plut. t. 2. p. 380. B. = Juvenal Satyr. 15. v. 32, &c. = Lucian. *in* Jove Tragœd. n. 42. t. 2. p. 690. = Jos. adversf. Appion. l. 1. n. 71.

(*c*) Juvenal. Satyr. 15. v. 9, 10. = Lucian. *in* Jove Tragœd. n. 42. t. 2. p. 690.

tion de cette ſuperſtition ſinguliere. Elle étoit cependant de nature à n'être pas paſſée ſous ſilence. Juvenal eſt le premier, je crois, qui l'ait reprochée aux Egyptiens : & ſon témoignage ne me paroît pas d'un aſſez grand poids, ni aſſez déciſif dans la matiere préſente, pour qu'on doive y déférer. L'humeur de ce Satyrique miſanthrope lui aura, ſans doute, fait charger le tableau & outrer le ridicule (*a*). Je ne penſe pas non plus qu'on doive beaucoup s'arrêter à ce qu'on trouve ſur ce ſujet dans Lucien. On voit clairement que dans l'endroit où il parle du culte que les Egyptiens rendoient aux oignons, ſon but n'a été que de décrier toutes les Religions connues (1). Dans cette vûe Lucien aura pû profiter du penchant qu'avoient les Egyptiens à la ſuperſtition, pour leur ſuppoſer un objet de culte des plus extravagans & des plus ridicules.

On ne voit point préciſément quelles idées les Egyptiens s'étoient formées des vices & de la vertu. On ſçait qu'ils ont

(*a*) *Porrum, & cepe nefas violare, ac frangere morſu.*
O *ſanctas gentes, quibus hæc naſcuntur in hortis Numina!* Juvenal. loco cit.

(1) Voy. tout le Dialogue intitulé : *Jupiter Tragœdus.*

I PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ont été taxés par les Anciens d'être extrêmement intéressés & peu fidéles dans le commerce. En général ils avoient très-mauvaise réputation sur l'article de la probité (*a*). A l'égard des bienséances & de la retenue dans les mœurs, à en juger par certains traits, ils ne devoient pas avoir sur ce sujet des principes bien purs & bien exacts. Ce fut sans doute la connoissance qu'Abraham avoit du caractere de ces peuples, qui le porta à feindre que Sara étoit sa sœur (*b*); & la maniere dont elle lui fut enlevée & conduite dans le Palais de Pharaon, autorise assez ce sentiment (*c*). Les bons traitemens même que ce Patriarche reçut en Egypte, il ne les dût, suivant l'Ecriture, qu'à la beauté de sa femme (*d*). On peut joindre à ce fait l'aventure de la femme de Putiphar avec Joseph, & celle de Phéron successeur de Sésostris, rapportée par Hérodote (*e*) & Diodore (*f*). Quoique la fable ait beaucoup altéré les circonstances de cet événement,

(*a*) Plato. de Rep. l. 4. p. 642. A.
(*b*) Jos. Antiq. l. 1. c. 8. = Gen. c. 12. vs. 11, &c.
(*c*) Ibid. vs. 15.
(*d*) Ibid. vs. 16.
(*e*) L. 2. n. 111.
(*f*) L. 1. p. 69.

ment, on peut néanmoins y reconnoître à quel point la corruption étoit portée en Egypte.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

D'ailleurs, si l'on juge des mœurs d'une nation par ses ceremonies publiques, qui, étant destinées à plaire à tout le peuple, représentent assez fidélement son génie, quelles idées les Egyptiens pouvoient-ils avoir de la décence & de la pudeur? Exposons la maniere dont on se disposoit plusieurs fois l'année à célébrer la fête de Diane. L'assemblée solemnelle s'en tenoit à Bubaste; on y accouroit de toutes parts, & on s'y rendoit par eau. Les hommes & les femmes s'embarquoient en grand nombre dans un même bateau. Pendant le trajet quelques femmes jouoient d'une espéce de castagnettes, & quelques hommes de la flûte. Les autres les accompagnoient en chantant & battant des mains. Chaque fois que le bateau passoit auprès d'une ville, on arrêtoit. Alors les femmes qui étoient dedans appelloient celles de la ville, leur disoient des injures, ou plutôt des obscénités, & commettoient les dernieres indécences (*a*). Lorsqu'on étoit arrivé

(*a*) Hérod. l. 2. n. 60.
Il est bien singulier que l'usage de s'attaquer sur l'eau par des propos deshonnêtes, soit de tous les pays & de tous les siécles.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

vé à Bubaste, on célébroit la fête en se gorgeant de viandes & de vin (*a*). On peut assurer qu'il en étoit de même de toutes les autres fêtes des Egyptiens. Il s'y commettoit des désordres si honteux, que les Historiens profanes n'ont presque jamais osé les détailler (*b*).

On dit néanmoins que la jalousie entroit dans le caractere de cette nation. Les Egyptiens, au rapport de Plutarque, ne vouloient pas que leurs femmes pussent sortir aisément de leurs maisons. Pour les rendre sédentaires, ils usoient de précautions à peu-près semblables à celles dont usent encore aujourd'hui les Chinois. Ces derniers contraignent leurs femmes à porter des souliers si petits, que ne pouvant se soutenir que très-difficilement, elles sont forcées de rester dans leur appartement. Les Egyptiens obligeoient les leurs d'être toujours nuds pieds, & cherchoient ainsi à les empêcher de sortir (*c*).

Les

(*a*) Id. *loco cit.*

(*b*) Voy. Herod. l. 2. n. 61. = Voy. aussi Diod. l. 1. p. 96. = Strabo, l. 17. p. 1153.

(*c*) Plut. t. 2. p. 142. C.

Ceci pourra d'abord paroître contradictoire avec ce qu'on a lû dans le Liv. 4eme. où, en parlant du Commerce, j'ai dit d'après Hérodote, qu'en Egypte il étoit uniquement exercé par les femmes. Il est aisé néanmoins de concilier cette contradiction qui n'est qu'apparente. Car il se peut faire d'abord

Les motifs de cet uſage préſentent une occaſion trop naturelle de parler de l'origine des Eunuques, pour ne pas s'arrêter un moment ſur cet objet. On ignore dans quels climats & dans quels ſiécles, l'art inhumain de mutiler des hommes, pour leur confier la garde des femmes, a pris naiſſance. Je ne vois nul fondement au récit d'Ammian Marcellin qui attribue cette invention à Sémiramis (*a*). Je penſe bien que l'uſage des Eunuques eſt dû aux pays chauds; mais la jalouſie a pû ſeule ſuggérer ces expédiens barbares pour s'aſſurer de la chaſteté des femmes. Comme cette paſſion eſt le caractère dominant des Orientaux, je ne doute pas que les Eunuques n'aient eu lieu fort an-

d'abord que Plutarque n'ait voulu parler que des femmes de qualité, & il en étoit peut-être autrefois en Egypte, comme aujourd'hui à la Chine, où les femmes du bas étage vont & viennent dans les rues, quoiqu'on n'y voye jamais paroître celles des Grands. D'ailleurs en ſuppoſant que tous les Egyptiens obligeaſſent leurs femmes d'être nuds pieds, cet uſage n'empêchoit pas celles, dont la profeſſion étoit de faire le commerce, de ſe tenir dans leurs boutiques pour vendre & débiter leurs denrées.

(*a*) L. 14. c. 6. p. 26.

Peut-être, dira-t-on, que Sémiramis dont les débauches au rapport de tous les Hiſtoriens furent extrêmes, imagina ce moyen pour éviter les ſuites déſagréables de ſon incontinence.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

anciennement chez ces peuples. Mais on ne peut déterminer si c'est dans l'Asie ou dans l'Egypte, que l'usage en a été inventé, moins encore dans quel siécle. Je vois seulement qu'il y a eu en Egypte des Eunuques dès les tems les plus reculés. L'histoire sacrée & profane se réunissent à nous l'apprendre. Moïse ne veut pas qu'un Eunuque puisse entrer dans l'assemblée du Seigneur (*a*). Il y en avoit donc dès avant le tems de ce Législateur. En effet, Manéthon dit que le pere de Sésostris fut assassiné par ses Eunuques (*b*), époque qui précede de près de deux cents ans le siécle de Moïse (*c*). Nous voyons d'ailleurs que l'usage de couper les animaux devoit être très-ancien en Egypte. L'un aura été probablement une suite de l'autre. L'expérience ayant appris qu'un animal pouvoit survivre à une pareille opération, la jalousie tira bientôt parti de cette expérience pour calmer ses soupçons & ses inquiétudes. Je ne doute donc pas que la coutume d'avoir des Eunuques ne fût établie chez les Egyptiens dès les siécles dont il s'agit présentement.

Il

(*a*) Deut. c. 23. vs. 1.
(*b*) *Apud* Syncell. p. 59 D.
(*c*) Voy. la 2e. artie, Liv. I. Chap. II.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de leurs plaisirs & de leurs divertissemens publics. Ils consistoient uniquement dans des fêtes & des céremonies religieuses. On les célébroit par des danses, des chants & des festins, sans parler des marches, ou pour mieux dire, des processions. Tels étoient les divertissemens publics des Egyptiens, & je n'en vois point chez ces peuples, qui ne fussent relatifs à la religion (1). Ils n'ont jamais connu les jeux, les représentations théatrales, les courses, les combats, ni rien, en un mot, de ce que les autres peuples, soit anciens, soit modernes, ont compris sous le nom de spectacles. Les Egyptiens avoient même proscrit la lutte, persuadés que cet exercice ne pouvoit procurer aux corps qu'une force passagere & dangereuse (*a*). Quant à la Musique; ils regardoient cet art non-seulement comme inutile, mais encore comme pernicieux, puisqu'il peut amollir l'ame & l'énerver (*b*).

A l'égard des amusemens particuliers des

(1) Voy. Plato. de Leg. l. 7. p. 886.
(*a*) Diod. l. 1. p. 92.
(*b*) Ibid.
Ce que Diodore dit ici de la Musique, doit s'entendre avec quelque restriction. Cet art n'étoit certainement pas aussi négligé chez les Egyptiens qu'il voudroit le faire endendre. *Voy*. Herod. l. 2.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

voient; & supposé qu'ils en eussent, l'espéce dont ils pouvoient être. Il paroît seulement que ces peuples célébroient par des réjouissances l'anniversaire de leur naissance. Pharaon, à pareil jour, donne un grand festin à tous ses Officiers (*a*).

Il pourroit peut-être y avoir encore quelques autres particularités à relever dans les usages & dans le caractere des Egyptiens; mais je les passe sous silence, pour éviter l'ennui des détails & de la prolixité.

n. 79. = Plat. de Leg. l. 2. p. 789, 790. = Clem. Alex. Strom. l. 6. p. 757. = Et Diod. lui-même, l. 1. p. 19 20.

(*a*) Gen. c. 40. vs. 20.



CHAPITRE TROISIEME.

Des Peuples de l'Europe.

JE NE dirai rien, quant à ce moment, des peuples de l'Europe. A proprement parler, il n'y avoit point encore de mœurs dans cette partie du monde. Les habitans y sont restés pendant bien des siécles plongés dans la plus affreuse barbarie, & dans la

la grossièreté la plus extrême. Ils ont été long-tems sans avoir de sociétés formées, ni d'établissemens fixes. On peut se rappeller la peinture que j'ai faite de leur premier genre de vie, dans les Livres précédens (*a*). D'ailleurs la maniere dont se comportoient les premieres peuplades de l'Europe nous est à peine connue. Nous manquons absolument de ces détails sans lesquels il n'est pas possible de parler des mœurs d'une nation.

(*a*) Liv. I. Chap. I. Art. V. Liv. II. Chap. I.



CHAPITRE QUATRIEME.

Réflexions Critiques sur les siécles qui sont l'objet de cette premiere Partie.

LES siécles que nous venons de parcourir sont depuis long-tems en possession d'être regardés comme les des Egyptiens, on ignore s'ils en avoient;

plus beaux dont il foit parlé dans l'Hiftoire. Quantité d'Auteurs d'un mérite diftingué fe font attachés à nous en donner cette idée. Dans combien d'écrits n'a-t-on pas répété que du tems des Patriarches l'univers jouiffoit d'une heureufe fimplicité ! Alors, nous dit-on, l'ambition, le fafte, le luxe, les paffions tumultueufes étoient inconnues aux habitans de la terre. On va même jufqu'à les dépouiller des foïbleffes inféparablement attachées à la condition humaine. L'éloge enfin eft complet, puifqu'on a voulu appliquer aux fiécles en queftion ce qu'on lit dans tous les Poëtes fur l'âge d'or. Mais l'application eft-elle bien d'accord avec les faits ? porte-elle fur des fondemens bien folides ? C'eft ce dont on va juger.

Lorfqu'il s'agit de peindre un fiécle & de l'apprécier, ce n'eft point fur de vaines déclamations, ni fur des panégyriques enfantés, la plupart du tems, par une imagination indifcrette, qu'il faut fe régler. L'Hiftoire eft le feul guide qu'on doive confulter & fuivre. Qu'on parcoure les annales de tous les peuples, & qu'on raffemble les différens faits qu'elles préfentent fur les premiers fiécles, on verra que tout fe réunit à nous en donner l'idée la plus affreufe. Un détail fuccint va nous en convaincre.

On

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On veut que l'ambition & la cupidité n'aient point régné parmi les premiers hommes (1). Il suffit de jetter les yeux sur l'Histoire pour sentir combien ces assertions sont vaines & futiles. On y voit dès la plus haute antiquité, des Conquérans fameux par leurs exploits, & plus encore par leurs ravages; des destructeurs du genre humain, dont la férocité ne connoissoit ni regles ni principes d'humanité (a). Si la liste de ces fléaux n'est pas plus considérable, c'est que l'histoire des premieres violences & des premieres usurpations ne nous est pas exactement connue. On doit attribuer cette stérilité à l'éloignement des tems & au défaut de monumens. Peut-être aussi que n'y ayant rien de bien intéressant dans ces événemens pour la postérité, on aura négligé de lui

(1) Ne s'agissant ici que des peuples qui ont existé depuis le Déluge, le terme de *premiers hommes* dont je me sers souvent dans ce Chapitre, pourra sans doute paroître impropré. Mais j'ai crû que pour éviter les longueurs, je pouvois bien qualifier de *premiers hommes* les peuples qui se sont formés les premiers après le Déluge. Ne doit-on pas en effet regarder la terre comme renouvellée depuis cet événement?

(a) Voy. *Suprà*, Liv. V.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

lui en conserver la mémoire (*a*). Mais on reconnoît dans le peu de faits qui nous ont été transmis, avec quelle cruauté la guerre se faisoit dans les premiers tems, & à quels excès on se portoit. Le Droit des gens étoit alors absolument inconnu. Le vainqueur ne suivoit d'autres loix que celles que lui dictoient sa fureur & sa brutalité (*b*).

On veut aussi que le faste & le luxe n'aient point été connus des premiers peuples. Je pense avoir déja suffisamment réfuté cette prétention (*c*). J'ajouterai qu'on ne doit juger des mœurs que par comparaison. On ne voit point régner, il est vrai, dans les premiers âges cette magnificence qui se fait remarquer dans les tems postérieurs. Les délices que procure l'industrie, & qui doivent leur naissance à la perfection des Arts, les rafinemens, si l'on peut le dire, de la volupté, n'existoient certainement pas dans les siécles dont il s'agit présentement. A Dieu ne plaise que

(*a*) *Nam fuit ante Helenam: . . . .*
. . . . sed ignotis perierunt mortibus illi,
Quos, Venerem incertam rapientes more ferarum,
Viribus editior cædebat, ut in grege taurus.
Horat. Serm. l. 1, Sat. 3. v. 107, &c.

(*b*) Voy. *suprà*, Liv. V.

(*c*) *Suprà*, Liv. VI.

que je veuille reprocher cette ignorance aux premiers hommes; mais il ne faut pas auſſi leur en faire un mérite, & je penſe l'avoir ſolidement démontré (*a*). Il y a plus, on peut avancer que les premiers peuples avoient une ſorte de luxe proportionnée au peu d'étendue de leurs connoiſſances. On en a vû plus d'une preuve dans le chapitre des Mœurs & Uſages. Tout dépend, comme je l'ai déja dit, de la comparaiſon des tems & des lieux. Ce qu'on ne daigneroit pas regarder aujourd'hui, étoit, il y a deux cents ans, le comble de la magnificence (1). On retrouve le luxe & le goût des parures dans les ſiécles les plus groſſiers, & chez les peuples les plus ſauvages.

I. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Ceſſons donc de prêter des vertus chimériques aux premiers ſiécles. Si la ſimplicité paroît avoir été leur apanage, c'eſt à l'ignorance des moyens propres à ſe procurer les commodités de la vie, & non à des principes de vertu qu'il faut at-

(*a*) Ibid. p. 316 & 317.

(1) On ne fait pas aujourd'hui la moindre attention à une perſonne qui porte des bas de ſoie. On regarda cependant comme une grande magnificence une paire de ces mêmes bas, qu'Henri ſecond porta aux nôces de ſa ſœur.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

attribuer cette prétendue modération. En effet, les hommes n'en étoient pas essentiellement meilleurs. Rien ne les caractérise d'une maniere avantageuse du côté des sentimens & de la probité. On voit régner, au contraire, chez eux les mêmes vices qui, de tous les tems, ont fait la honte de l'humanité: la mauvaise foi, la haine, l'envie, le meurtre, la violence, & le déreglement dans les mœurs.

Je n'apporterai point pour exemple des désordres qui regnoient alors sur la terre, ces villes criminelles consumées par le feu du ciel; il faut tirer le rideau sur de pareilles abominations. Mais on peut rappeller ce que j'ai dit dans l'article des mœurs, au sujet de l'aventure de Thamar avec Juda (*a*). Il paroît en général que ceux qui vivoient dans les siécles dont il s'agit, ne pensoient pas trop favorablement de leurs contemporains. Abraham appréhendoit qu'on ne le fît mourir pour avoir sa femme. Elle lui fut effectivement enlevée deux fois; & sans la protection particuliere de Dieu, peut-être ce Patriarche auroit-il couru risque de la vie. La même crainte occu-

(*a*) *Suprà*, Liv. VI. Chap. I.

cupoit Isaac au sujet de Rebecca (*a*).

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il suffit encore de faire attention à l'histoire de Dina, pour sentir à quels excès les premiers hommes étoient capables de se porter. Le fils d'un Souverain enleve une jeune personne à sa famille, & emploie ensuite jusqu'à la violence pour assouvir sa passion. Les enfans de Jacob, pour satisfaire leur vengeance, ont recours à la plus noire des perfidies. Ils font servir à la réussite de leurs complots sanguinaires la cérémonie la plus essentielle de leur religion. Les trop crédules Sichimites qui n'avoient point trempé dans le forfait de leur Prince, sont massacrés dans le moment qu'ils se reposoient sur la foi des traités les plus solemnellement jurés (*b*). Les siécles qui paroissent les plus corrompus offriroient-ils des forfaits plus noirs & plus caractérisés?

La bonne foi n'étoit pas plus respectée dans les affaires entre particuliers, & même entre parens. Jacob, neveu de Laban, offre à son oncle de le servir sept ans, à condition qu'il lui donnera sa fille Rachel en mariage. Ce terme accompli, de quelle honteuse supercherie

(*a*) Gen. c. 26. vs. 7.
(*b*) Ibid. Chap. 34.

I. PARTIE, Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

rie Laban n'usa-t-il pas pour dérober à son neveu sept autres années? Le jour de ses nôces il lui substitua Lia à la place de Rachel; & Jacob, pour obtenir celle qu'il aimoit, se vit forcé à recommencer son travail & ses services. Se peut-il un manque de parole plus insigne? Quel procédé de la part d'un oncle envers son neveu, qui de plus étoit son gendre?

Ces reproches de manquer aux conventions les plus solemnelles, ne tombent pas sur des particuliers seulement. On peut les faire à des nations entières. Abraham, en vertu d'alliances & de traités passés avec les peuples de la Palestine, avoit creusé des puits en différens endroits (*a*). J'ai fait voir ailleurs de quelle importance étoient alors ces sortes de concessions (*b*). Dès qu'il fut mort, les habitans de ces contrées susciterent querelles sur querelles à Isaac. Ils comblerent les puits que son pere lui avoit laissés (*c*). Ce Patriarche fut contraint d'en faire creuser de nouveaux, dont il eut même bien de la peine à obtenir la possession libre & tranquille.

On

(*a*) Gen. c. 21. vs. 30.
(*b*) *Suprà*, Liv. V.
(*c*) Gen. c. 26. vs. 14, 15.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On voit enfin qu'il ne régnoit ni union, ni concorde entre les personnes du même sang. Esaü ne vécut jamais bien avec Jacob. Les freres de Joseph se porterent aux dernieres extrémités contre ce Patriarche. La plupart des enfans de Jacob lui causerent des sujets de chagrin bien vifs & bien cuisans. C'est tout dire. Ruben, son fils aîné, osa souiller la couche de son pere (*a*). Ajoutons que le Seigneur extermina un des fils de Juda, parcequ'il commettoit, dit l'Ecriture, un crime abominable, dans la vûe d'éteindre la race de son frere (*b*).

Si des faits cartains & avérés nous passons aux traditions qui s'étoient conservées chez les différens peuples de l'antiquité, elles ne nous donneront pas une meilleure idée des premiers siécles. On y apprend qu'originairement les hommes ont vécu sans loix, sans police, sans arts, ne suivant & n'écoutant que leurs appétits brutaux. Acharnés les uns contre les autres, ils ne cherchoient qu'à se détruire & à s'entre-dévorer (*c*).

Qu'on jette ensuite les yeux sur les évé-

(*a*) Ibid. c. 35. vs. 22. c. 49. vs. 3, 4.
(*b*) Ibid. c. 38. vs. 9, 10.
(*c*) Voy. *Suprà*, Liv. I. Liv. II.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

événemens arrivés dans les premiers Empires. On voit dans l'hiſtoire d'Oſiris ſuccombant ſous les piéges que Typhon ſon frere lui avoit dreſſés, un exemple des conſpirations qui ont ſouvent renverſé du trône les meilleurs Princes. Les annales de toutes les nations connues préſentent les mêmes ſpectacles. Saturne enleve la couronne à ſon pere; elle lui eſt ravie enſuite par ſon fils Jupiter. Les uſurpations, les violences & les excès les plus honteux caractériſent la vie des premiers Héros que les peuples ont diviniſés (*a*). Quelle idée encore les Anciens nous ont-ils laiſſée de Ninus & de Sémiramis (*b*)?

Concluons de ces faits, que les hommes ont toujours été eſſentiellement les mêmes. Soumis en naiſſant au penchant d'un naturel déréglé, ils ont cherché en tout tems à ſatisfaire leurs paſſions. Ils y ont mis plus ou moins d'art & de délicateſſe, à proportion du goût & des connoiſſances que chaque ſiécle a eues en

(*a*) Voy. le Sanchoniat. *apud* Euſeb. Præparat. Evang. l. 1. c. 10. p. 34, 35, &c.

(*b*) Voy. Conon. *apud* Phot. Narrat. 9. p. 428, 429. = Diod. l. 2. p. 114-119-127. = Juſtin. l. 1. c. 2. = Plin. l. 8. ſect. 64. p. 466. = Plut. t. 2. p. 753. D. = Syncell. p. 64.

en partage. La façon de penſer & d'agir a toujours été relative aux circonſtances. On ne doit donc attribuer qu'à l'ignorance & à la groſſiéreté qui régnoient dans les premiers tems, cette ſimplicité apparente que tant d'Ecrivains ſe font plû à exalter. Les premiers âges ſeront mieux caractériſés, en diſant que le vice s'y montroit dans toute ſa laideur & dans toute ſa difformité.

J'oubliois de parler de l'hoſpitalité. C'eſt par cet endroit qu'on a cherché principalement à faire valoir les premiers ſiécles. Mais je penſe que les premiers hommes ont exercé l'hoſpitalité moins par générosité & par grandeur d'ame, que par néceſſité. L'intérêt commun aura vraiſemblablement donné naiſſance à cet ûſage. Dans la haute antiquité il n'y avoit point ou peu d'auberges. On exerçoit donc alors l'hoſpitalité par retour ſur ſoi-même. On retiroit un étranger dans l'idée qu'un jour il pourroit rendre un pareil ſervice, au cas que le haſard fît voyager dans ſon pays. Car l'hoſpitalité étoit réciproque. En recevant quelqu'un dans ſa maiſon on acquéroit auſſi-tôt le droit d'être reçu dans la ſienne: droit regardé par les Anciens comme ſacré & inviolable; droit qui ne s'étendoit pas ſeulement à ceux qui le contractoient, mais auſſi à leurs enfans & deſcendans.

Au surplus, l'hospitalité ne pouvoit pas être bien à charge dans les premiers tems. On voyageoit alors très peu & sans beaucoup de suite. Enfin, les Arabes nous prouvent encore aujourd'hui que l'hospitalité peut compatir avec les plus grands vices, & que cette espéce de générosité ne décide rien pour la bonté du cœur & la droiture dans les mœurs. On sçait quel est en général le caractère des Arabes. Il n'y a cependant point de peuple plus hospitalier.

Je ne nie pas au surplus qu'il n'y ait eu dans les premiers siécles quelques personnages vertueux. L'Ecriture-Sainte en fait foi. Mais elle nous montre en même tems que le nombre des personnes véritablement vertueuses a dû être alors peu considérable, & tout nous prouve d'ailleurs que le reste du genre humain étoit méchant, injuste, cruel, déréglé, vivant sans honte & sans retenue, ne connoissant, en un mot, ni principes, ni regles, ni morale. Ce ne peut donc être qu'à cet ancien préjugé qui nous porte à déprimer nos contemporains, que les siécles qui viennent de nous occuper, sont redevables des vertus qu'on a voulu leur prêter, & des éloges dont on s'est plû à les combler. Mais ces pompeuses déclamations s'évanouissent & disparoissent bien-tôt à l'approche du flambeau de la vérité.

Il

Il est essentiel, au reste, d'observer que toutes ces réflexions n'infirment en aucune maniere la tradition qui a régné universellement chez tous les anciens Peuples sur la félicité & l'état d'innocence dont l'homme a joui dans le premier âge du monde. C'est une vérité trop généralement, & trop uniformément attestée pour qu'il soit possible de la révoquer en doute. Babyloniens, Egyptiens, Chinois, Grecs, Latins, tous les Peuples, en un mot, dont nous pouvons appercevoir les premieres traditions sur l'état primitif du genre humain, déposent qu'originairement l'homme a joui d'une innocence de mœurs & d'une félicité que depuis il n'a jamais recouvrées. Cet accord de toutes les nations à rendre hommage au récit de Moïse sur l'état du premier homme, suffiroit seul pour en démontrer la certitude, si le Législateur du peuple de Dieu pouvoit être regardé comme un Historien ordinaire. Il n'en est pas d'un fait, comme d'un principe de morale, ou d'une découverte dans les Arts & dans les Sciences. Les hommes, quoique sous différens climats & dans différens siécles, peuvent, sans s'être communiqué leurs idées, s'accorder sur le même point de morale, ou avoir fait dans les Arts & dans les Sciences les mêmes découvertes. On n'en peut pas dire autant d'un

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

I. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

point d'hiſtoire. Quand on le voit reçu chez tous les peuples, il faut non ſeulement en reconnoître l'authenticité, mais convenir encore qu'il dérive d'une ſource commune. La tradition ſur l'état d'innocence du genre humain dans le premier âge eſt donc inconteſtable. Mais c'eſt à tort qu'on voudroit appliquer cette tradition aux ſiécles que nous venons de parcourir. Le contraire eſt ſuffiſamment démontré par tout ce qui nous reſte d'anciens monumens.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.



DIS-

DISSERTATIONS.



PREMIERE DISSERTATION.

Sur le Sanchoniaton.

EUSEBE a inféré dans fa Préparation Evangélique un long extrait d'un ancien hiftorien de Phénicie, nommé Sanchoniaton (*a*). Il dit que cet Auteur écrivoit avant la guerre de Troye, & qu'il paffoit pour avoir été très-exact dans fes recherches (*b*). Sanchoniaton avoit écrit dans fa langue naturelle, c'eft-à-dire, en Phénicien; mais fon Ouvrage avoit été traduit en Grec par Philon

(*a*) L. 1. C. 9. p. 30. D.
(*b*) Ibid.

Philon de Byblos, qu'on ne doit pas confondre avec Philon le Juif dont les écrits sont venus jusqu'à nous (*a*). Philon avoit distribué en neuf livres la traduction qu'il avoit faite de Sanchoniaton. Il y avoit ajouté quelques préfaces dont Eusebe donne même des extraits (*b*). Philon y disoit entre autres choses ; „ Que Sanchoniaton, homme fort sçavant & de „ grande expérience, souhaitant „ extrêmement de connoître les „ histoires de tous les Peuples, „ avoit fait une perquisition exacte „ des écrits de Thaaut, persuadé „ que comme inventeur des Lettres „ & de l'Ecriture, Thaaut étoit le „ le premier des Historiens (*c*). "

Sanchoniaton avoit donc, suivant le témoignage de son Traducteur, posé les fondemens de son histoire sur les écrits de ce chef des Sçavans, appellé par les Egyptiens Thoüth, nom que les Grecs ont

(*a*) Ibid.
(*b*) Ibid. p. 31 D.
(*c*) Euseb. L. 1. C. 9 p. 31. D.

ont rendu par celui d'Hermès, & les Latins par celui de Mercure (*a*).

Philon ne ſe contentoit pas, à ce que dit encore Euſebe, de louer Sanchoniaton. Il s'autoriſoit des faits dont cet auteur avoit conſervé la tradition pour convaincre les Grecs d'ignorance, ſur l'objet le plus eſſentiel & le plus intéreſſant à l'homme: il les accuſoit d'avoir tourné en froides allégories l'hiſtoire des anciennes Divinités qu'on adoroit dans leur pays, & les reprenoit d'avoir voulu expliquer par les phénomènes de la nature, des faits très-réels & des événemens très-véritables (*b*).

L'auteur que Philon venoit de traduire n'en avoit pas uſé de la même maniere. Après de grandes recherches & de longues études, il avoit composé une hiſtoire dans laquelle on voyoit que les anciens Dieux avoient été originairement des hommes célébres, déifiés enſuite par la ſu-

(*a*) Ibid. p. 31. 32.
(*b*) Ibid. p. 32.

ſuperſtition. Ce qu'il racontoit de leurs actions & des principaux événemens de leurs vies, il l'avoit tiré en partie des monumens qui exiſtoient dans pluſieurs Villes, & en partie, des mémoires dépoſés & conſervés avec ſoin dans les plus anciens Temples (*a*).

On ſçait quelle eſt ordinairement la prévention des Traducteurs. Ces éloges de Philon pourroient donc paroître ſuſpects, s'ils n'étoient confirmés par le témoignage de quelque auteur impartial & abſolument déſintéreſſé. C'eſt vraiſemblablement par cette raiſon qu'Euſebe a eu ſoin de nous apprendre que la façon de penſer de Porphyre ſur l'hiſtoire de Sanchoniaton n'étoit pas moins avantageuſe à cet Auteur que celle de Philon (*b*). C'en eſt aſſez pour que ce monument mérite une attention particuliere.

Il y en a peu dans l'antiquité qui aient autant exercé les Critiques. L'im-

(*a*) Ibid.
(*b*) Euſebe, L. 1. C. 9. p. 31. & 40.

L'importance de la matiere les y a ſans doute engagés. Si l'authenticité du Sanchoniaton eſt conſtante ; & ſi ce n'eſt point une piéce fabriquée après coup, nous avons une hiſtoire du genre humain la plus ancienne que nous connoiſſions, après celle de Moïſe. Il s'agit donc d'examiner l'authenticité de ce fragment, & de voir s'il doit occuper la premiere place entre tous les monumens de l'antiquité profane, échapés à l'injure des tems. Car perſonne n'ignore que les fragmens que nous avons aujoud'hui ſous les noms d'Hermès, de Zoroaſtre, de Thaaut & d'Orphée, ſont des ouvrages ſuppoſés par des Auteurs fort modernes, eu égard à ceux dont ils portent le nom.

Juſques vers la fin du ſiécle paſſé, les recherches des Savans ſur le Sanchoniaton n'avoient eu pour objet que de l'expliquer & de l'éclaircir. Perſonne, que je ſçache, ne l'avoit ſoupçonné d'être une piéce ſuppoſée. J. H. Urſinus eſt, je crois, le premier qui ait élevé des dou-

doutes ſur l'authenticité du Sancho-niaton (*a*). Ce ſentiment a été adopté par quelques Ecrivains, & entre autres par R. Simon. Mais la maniere dont il s'explique, fait aſſez connoître le peu de ſuccès des atteintes qu'on avoit voulu donner à ce fragment (1). Auſſi voyons-nous

(*a*) J. H. Urſini, *de* Zoroaſtre, Hermete, Sanchoniatone, Exercit. fam. *Norimberg. in* 12. 1661.

(1) Voici ſes termes: „ Il ſemble, dit-il, „ qu'on ne puiſſe avoir pour ſuſpect, ſans „ une eſpece de témérité, le fameux ouvrage de Sanchoniaton, qui contenoit l'ancienne Théologie des Phéniciens. Tout „ ce que nous avons eu d'habiles Critiques „ l'ont cité avec éloge d'après Euſebe ". *Biblioth. critiq.* autrement Recueil de diverſes Pieces critiques publiées par M de Saint-Jorre à Baſle, 1709. tom. I. c. 10. p. 131.

Faiſons deux réflexions très-courtes ſur ces paroles de M. Simon. 1°. Il avoue que de très-habiles Critiques ont reconnu l'authenticité du Sanchoniaton. 2°. Il ſemble ſuppoſer qu'Euſebe eſt le ſeul auteur de l'antiquité qui dépoſe en faveur de cet ancien Ecrivain. M. Simon fait plus, car il ajoute qu'Euſebe n'a parlé de Sanchoniaton que d'après Porphyre. Nous voyons cependant que Théodoret s'étoit ſervi des écrits de San-

nous que plusieurs Critiques, & des plus éclairés, n'en ont pas porté le même jugement. Ils ont regardé cet extrait d'Eusebe comme un reste précieux des anciennes traditions de l'Orient (1). Mon intention n'est pas

Sanchoniaton, pour prouver que les Dieux adorés par les Payens avoient été originairement des hommes. Eusebe n'est donc pas le seul parmi les anciens, qui ait cité Sanchoniaton. Le contraire sera prouvé dans un moment. D'ailleurs, il n'est pas vrai qu'Eusebe n'ait parlé de Sanchoniaton, que d'après Porphyre; c'est encore, comme on va le voir, une erreur grossiere de M. Simon.

(1) Bochart, Vossius, Marsham, Huet, Cumberland, la Croze, & en dernier lieu M. Fourmont dans ses Réflexions critiques sur l'histoire des anciens Peuples.

Le P. Kircher avance qu'il y a dans la Bibliotheque du Grand Duc quelques fragmens du Sanchoniaton. Il ajoute que lui-même avoit entre les mains, au moment qu'il écrivoit, un autre fragment du Sanchoniaton composé de feuilles écrites en langue Araméenne, c'est-à-dire, Phénicienne, presque la même que la Chaldaïque & la Syriaque. Le P. Kircher croit que ce fragment avoit été traduit en langue Araméenne sur l'original de Philon. Ce Manuscrit trai-

pas d'entrer dans tous les détails que demanderoit la discussion de ces deux opinions. Néanmoins comme j'ai fait un très-grand usage du fragment dont il s'agit, je ne crois pas pouvoir me dispenser d'exposer en peu de mots les motifs qui me le font regarder comme un monument au-

traite, à ce qu'il dit, des Mœurs & des Coutumes des Egyptiens, & principalement des mystères de Mercure, ne contenant cependant rien qui ne se trouve dans d'autres Auteurs.

M. de Peiresc avoit reçu de l'Orient le fragment en question. On l'avoit tiré de la Bibliothèque de Damas. M. de Peiresc en avoit envoyé une copie à Rome au P. Kircher en 1637, pour qu'il l'interprétât. C'étoit, comme on voit, une très-mince découverte.

Le P. Kircher ajoute tenir de Leo Allatius, que la traduction de Sanchoniaton faite par Philon avoit été trouvée depuis peu dans la Bibliothéque d'un Monastere voisin de Rome; mais que ce Manuscrit avoit été volé presque aussi-tôt, sur la réputation qu'il avoit d'être rare & précieux, & qu'il n'avoit jamais été possible de le recouvrer. Obelisc. Pamphil. p. 110. *Sit penes auctorem fides.*

authentique, heureusement échapé à l'injure des tems.

L'opinion de ceux qui regardent le Sanchoniaton comme une piéce supposée, ne peut se soutenir qu'en prêtant quelques vûes, quelques motifs à l'auteur d'une pareille supposition. Il faut donc axaminer quelles auroient pû être ces vûes: mais il est préalablement nécessaire de chercher sur qui pourroit tomber le soupçon de cette supposition prétendue. Nous allons discuter ces deux objets le plus sommairement qu'il nous sera possible; & cette discussion fera, je crois, connoître évidemment le peu de solidité des motifs allégués pour révoquer en doute l'authenticité de ce fragment. Nous établirons ensuite les raisons qui nous portent à rejetter toute idée de supposition.

Philon de Byblos est incontestablement le seul sur qui pourroit tomber le soupçon d'avoir composé le Sanchoniaton. C'est se tromper grossierement que d'attribuer cet ouvrage à Porphyre; Athénée plus de

qua-

quarante ans avant Porphyre, a cité Sanchoniaton (*a*), & il n'eſt pas le ſeul Ecrivain antérieur à Porphyre qui en ait fait mention. Clément Alexandrin, au rapport de Saint Cyrille, parloit de Sanchoniaton comme d'un hiſtorien de Phénicie qui avoit écrit en ſa langue maternelle, & dont l'ouvrage avoit été traduit en Grec (*b*). Il eſt vrai qu'on ne trouve point aujourd'hui dans les Oeuvres de ce Pere, le paſſage que Saint Cyrille avoit en vûe, lorſqu'il écrivoit ce que je viens de rapporter; mais il n'y a pas lieu d'en être ſurpris. Nous n'avons pas tous les écrits de Clément Alexandrin: le commencement du premier livre des Stromates eſt entierement perdu, & il y a pluſieurs lacunes dans les autres. Sanchoniaton a donc été cité com-

(*a*) L. 3. p. 126. A.

(*b*) Adverſ. Julian. l. 6. p. 205.

C'eſt par inadvertence que Saint Cyrille dans ce paſſage a nommé Joſephe au lieu de Philon pour le traducteur de Sanchoniaton.

comme un auteur de l'antiquité par Athénée, Clément Alexandrin, Porphyre (*a*) & Saint Cyrille, ſans parler d'Euſebe, de Théodoret (*b*) & de Suidas. Obſervons même, au ſujet de ce dernier Ecrivain, qu'il parle de Sanchoniaton d'une maniere à faire connoître qu'il ne s'en étoit pas rapporté au témoignage d'Euſebe (*c*).

Enfin, Euſebe ne cite pas Sanchoniaton comme un extrait tiré de Porphyre ; c'étoit dans la traduction même de Philon qu'il avoit copié le fragment qu'il a inſéré dans ſa Préparation Evangélique. Dans l'hypothèſe que le Sanchoniaton ſeroit un Hiſtorien ſuppoſé, il ne pourroit donc l'avoir été que par Philon.

Mais pour qu'un Auteur ſe détermine à ſuppoſer un ouvrage tel que celui de Sanchoniaton, il faut, comme nous le diſions il n'y a qu'un moment,

(*a*) De Abſtinent. l. 2. p. 224.
(*b*) De curand. Græc. affect. lib. 3. p. 34.
(*c*) Voce Σαγχωνιαθων. t. 3. p. 274.

ment, lui prêter quelques vûes, quelques motifs qui aient pû l'engager à une pareille infidélité. Quelles vûes prêtera-t-on au prétendu fabricateur de Sanchoniaton ? jusqu'à présent on n'en a pû supposer que deux ; l'une d'opposer cet ouvrage aux écrits de Moïse ; l'autre d'empêcher le progrès du Christianisme & de réhabiliter l'ancienne Religion, en la dégageant des superstitions qui lui faisoient tort (*a*). Ces deux motifs sont également imaginaires & chimériques : Philon écrivoit sous Adrien (*b*), l'an 125. environ de l'Ere Chrétienne. Il suffit de jetter un coup d'œil sur l'état des Juifs & des Chrétiens dans ces siécles-là, pour faire sentir le peu de justesse de tous les raisonnemens que je viens de rapporter.

Les Juifs ne cherchoient point à répandre leur Religion, & on ne voit

(*a*) *Voy.* L'hist. Crit. de la Républiq. des Lettres, t. 6. p. 57. & 58.

(*b*) Suidas *voce* Φιλω Βυβλιος, T. 3. p. 613.

voit pas que les Nations infidèles qui les environnoient s'occupassent à faire la controverse avec eux. Aussi ne paroît-il point que dans aucun tems leur Religion ait beaucoup attiré l'attention des autres Peuples. Les Juifs d'ailleurs n'ont jamais fait une grande figure dans le monde lettré: on peut dire que depuis la ruine de Jérusalem, particulierement, ils ne méritoient aucune considération. Vaincus par les Romains, fugitifs à l'aspect de leur patrie dévastée, frappés de la malédiction divine; l'histoire nous les montre errans de contrées en contrées. Proscrits dans toute la terre, en horreur à tous les Peuples; uniquement occupés de leurs malheurs & d'une attente chimérique, on ne parloit d'eux que pour s'en mocquer. Adrien sous lequel écrivoit Philon de Byblos, acheva, pour ainsi dire, d'anéantir les Juifs lorsqu'il bâtit Ælia sur les ruines de Jérusalem.

A l'égard des Chrétiens, j'avoue que

que du tems de Philon, l'Evangile avoit deja fait de très-grands progrès; je ne crois pas néanmoins qu'on connût encore assez bien les Disciples de Jesus-Christ, pour que l'excellence de la Religion qu'ils annonçoient, dût extrêmement allarmer les défenseurs du Paganisme; on confondoit alors presque toujours les Chrétiens avec les Juifs. D'ailleurs, je ne pense pas que sous Adrien il y eût encore beaucoup de personnes de considération, soit du côté de la Philosophie & des lettres, soit du côté de la naissance & des dignités, qui eussent embrassé l'Evangile. Ainsi par le peu de progrès que le Christianisme avoit fait dans le grand monde, il ne pouvoit avoir excité une jalousie assez grande pour obliger Philon à entreprendre un ouvrage aussi considérable que le Sanchoniaton; ouvrage qui ne pouvoit que lui coûter des peines & des recherches infinies. Car quels soins n'est pas obligé de prendre un Ecrivain qui veut supposer une histoire

toire à un Auteur de l'antiquité (1)?

D'ailleurs, il faut convenir que si Philon n'a composé le Sanchoniaton que dans la vûe d'opposer, comme on le dit, l'ancienne Religion au Christianisme, en la dégageant des absurdites qui en décéloient la foiblesse; on ne pouvoit s'y prendre plus mal-adroitement qu'il l'a fait. Philon avance, il est vrai, que l'histoire de Sanchoniaton est purgée de ces fables ridicules, dont sont remplis les ouvrages des Grecs. Mais celles qu'on y trouve, quoique d'une

(1) Quelques Critiques ont voulu dire que Philon n'avoit fait que s'approprier les Livres de Moïse en les ajustant à ses vûes particulieres: mais en vérité, il faut être étrangement prévenu pour ne pas sentir la différence monstrueuse qu'il y a entre Moïse & le fragment de Sanchoniaton. J'en parlerai dans un moment plus en détail: en attendant nous dirons qu'il est impossible de justifier le moindre rapport entre le récit de Moïse & celui de Sanchoniaton sur les objets les plus intéressans: la chute de l'homme & sa dégradation, l'adoration d'un seul Dieu, & la proscription des Idoles, &c.

ne eſpece différente, valent bien les contes d'Homère & d'Héſiode. Tels ſont les Bœtiles animés, l'Etoile trouvée par Aſtarte, & conſacrée dans la ville de Tyr, la caſtration de Cælus par Saturne, & celle de Saturne faite par lui-même, exemple qu'il força tous ſes compagnons d'imiter: ſans parler du tonnerre qui donne le mouvement aux animaux, déja créés par l'eſprit ſupérieur, comme s'il les réveilloit d'un profond aſſoupiſſement, &c. Voilà des fables Orientales pour le moins auſſi abſurdes que celles des Grecs. Ceſſons donc de prêter à Philon un deſſein que la ſimple lecture du Sanchoniaton ne permet pas qu'on puiſſe en aucune maniere lui ſuppoſer.

Il eſt bien plus naturel de penſer que Philon aura voulu rabaiſſer la vanité des Grecs, en faiſant voir que ſa patrie avoit produit des Ecrivains de mérite bien antérieurement à la Gréce. Dans cette vûe, il aura cherché à faire revivre l'hiſtoire de Sanchoniaton. Cette préférence me porteroit à croire que de tous les

les Ecrivains qu'a produits la Phénicie, Sanchoniaton devoit être un des plus anciens & des plus eſtimés; car Philon auroit pû en traduire d'autres. L'Orient a produit des fruits dans un tems où les premieres ſemences germoient à peine dans l'Occident. La Phénicie en particulier à été dès les ſiécles les plus reculés le berceau de pluſieurs Sçavans. Strabon parle d'un Ecrivain de cette Nation, nommé Moſchus, antérieur à la guerre de Troye (*a*). Cè Moſchus avoit écrit ſur différentes parties de la Philoſophie, ſur les atômes, ſur la formation du Monde (*b*), &c. Philon aura donc choiſi Sanchoniaton, comme un auteur capable de montrer que la Phénicie avoit produit des Ecrivains célebres dans un tems où les Grecs ne connoiſſoient pas même l'écriture.

Je ſoupçonnerois encore que Philon

(*a*) L. 16 p. 1098.
(*b*) Strabo, *loco cit.*

lon pourroit avoir eu un autre motif en traduisant Sanchoniaton. Quand les Philosophes eurent fait sentir aux Grecs combien étoient absurdes les traditions qu'on débitoit sur le compte de leurs Dieux, les esprits se partagerent en deux sectes. Les uns prirent le parti d'allégoriser toutes ces prétendues Divinités, & dirent que la Mythologie n'étoit qu'une espéce de Physique énigmatique, dans laquelle les différentes opérations de la nature étoient cachées sous l'emblême des différentes Divinités, qui faisoient l'objet du culte religieux. Les Stoïciens donnerent beaucoup de cours à cette opinion. Les autres plus sensés, avouerent de bonne foi que les Dieux qu'on adoroit avoient été originairement des hommes; mais ils prétendoient que ces hommes avoient justement mérité d'être apothéosés, pour les connoissances sublimes dont ils avoient fait part au Genre humain. Evhémère, le Messénien, fut celui qui autorisa le plus ce systême. Il composa une histoire

re des Dieux (1), qu'il prétendoit avoir recueillie dans le cours de ses voyages, & tirée des plus anciens monumens qui subsistoient encore dans les Temples qu'il avoit visités (*a*). Quelle qu'ait été l'invention d'Evhémère, il fut traité d'Athée par le plus grand nombre, & sa mémoire est demeurée chargée de cet opprobre. Mais il eut des sectateurs qui soutinrent son systême & ses explications. Ils ramenoient à l'histoire tout ce qu'ils trouvoient dans les fables, qui pouvoit avoir rapport à des évenemens arrivés dans les anciens tems.

Il se forma donc dans le sein du Paganisme deux sectes; les *Allégoristes* & les *Evhéméristes*. On ne peut méconnoître dans Philon de Byblos, Traducteur, ou plutôt Paraphraste de Sanchoniaton, un des plus ardens

(1) Elle étoit intitulée Ἱερὰ Ἀναγραφή

(*a*) *Voi*: la Dissertation de M. Fourmont dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Tom. 15. pag. 265.

dens & des plus zélés partiſans d'Evhémère. Il trouvoit dans Sanchoniaton un Ecrivain qui par bien des raiſons étoit des plus propres à favoriſer la ſecte qu'il avoit embraſſée. Il traduiſit donc cet ancien Hiſtorien; mais il ne ſe contenta pas d'une ſimple traduction littérale: on voit qu'il a inſéré ſans ménagement, dans le texte de ſon Auteur, toutes les additions & les explications propres à favoriſer ſes idées particulieres, & capables de faire retrouver dans les traditions Phéniciennes le fondement de la Théologie des Evhéméristes. De-là ce mêlange d'opinions Grecques & Phéniciennes, qui a révolté tant de Sçavans.

Je ſuis, en effet, très-porté à croire que c'eſt ce mêlange de faits & d'opinions, en apparence contradictoires, le défaut d'uniformité dans le ſtyle, & le manque de continuité dans la narration, qui a le plus contribué à faire regarder comme ſuppoſé le fragment de Sanchoniaton.

Mais

Mais pour peu qu'on recherche la cauſe de ces ſingularités, elle n'eſt pas difficile à démêler. On reconnoît aiſément à une ſeconde, ou tout au plus, à une troiſiéme lecture, qu'Euſebe ne rapporte pas le texte de Sanchoniaton, (ou, pour parler plus exactement, de ſon Traducteur) de ſuite, & tel qu'on le liſoit dans les exemplaires de cet Auteur. On voit d'abord qu'il y entremêle aſſez ſouvent ſes propres réflexions; on reconnoît enſuite qu'il a coupé ſouvent la narration & rapproché des faits qui n'étoient ſûrement pas de ſuite dans l'hiſtorien Phénicien. Il y a auſſi pluſieurs endroits où un critique, tant ſoit peu éclairée, démêle facilement des interprétations tirées de ces eſpéces de Préfaces dont nous avons dit au commencement de cette Diſſertation, que Philon avoit accompagné ſa traduction. Euſebe en a inſéré des fragmens dans tous les endroits où il les a crû propres à jetter quelques lumieres. Ces interpolations,

 qu'il

qu'il eſt au ſurplus très-aiſé de reconnoître, nous ont fait dire que, ſuivant toutes les apparences, le Sanchoniaton Grec étoit plutôt une paraphraſe, qu'une verſion fidele du Sanchoniaton Phénicien. Ainſi il ne faut pas croire que l'extrait d'Euſebe repréſente exactement le texte de Sanchoniaton: il eſt conſtant au contraire, que ce fragment, tel que nous l'avons aujourd'hui, eſt ce qu'on appelle interpolé, c'eſt-à-dire, qu'Euſebe rapporte quelquefois les paroles de Sanchoniaton; ou pour parler plus juſte, la traduction de Philon de Byblos; quelquefois les commentaires & les additions du Traducteur, & qu'il y ajoute & inſere ſouvent auſſi ſes propres réflexions.

Mais quand par une application ſérieuſe, & une analyſe exacte des différentes parties de ce fragment, on eſt parvenu à écarter celles qui ſont étrangeres à l'Auteur dont il porte le nom; il faut s'aveugler en quelque ſorte, pour méconnoître dans

dans ce qui reste, tous les traits qui caractérisent un Auteur original, & qui dénotent l'âge & la patrie de Sanchoniaton. Tels sont les anciens noms des Dieux de la Gréce, noms purement Orientaux: la Cosmogonie des Phéniciens bien différente de celle des Grecs, plusieurs faits qui ont un rapport direct & marqué avec l'ancienne Religion de la Phénicie, dont un des principaux articles étoit l'obligation de sacrifier ses enfans dans les tems de calamités; sans parler de plusieurs autres traits également caractérisés, qu'on rencontre dans ce fragment. Si l'on veut donc avoir égard à ce que je viens de dire, sçavoir à la Paraphrase que Philon a faite de son original, par des vûes particulieres, aux additions qu'il y a insérées, & aux explications qu'Eusebe même y ajoute de tems en tems; il ne sera pas, je crois, difficile de répondre à toutes les critiques qu'on a élevées contre le fragment en question. Ce n'est point une piéce supposée, c'est

une partie de la traduction que Philon avoit faite de tout l'ouvrage de Sanchoniaton.

Le ſuffrage d'Euſebe, indépendamment de ce que nous venons de dire, ſeroit ſeul capable de parer à toutes les objections qu'on pourroit former. En effet, ſi le Sanchoniaton n'eût été qu'une mauvaiſe copie des Livres Saints, un ouvrage fait après coup, & attribué fauſſement à un Auteur de la plus haute antiquité par Philon & par Porphyre, eſt-il à préſumer qu'un Ecrivain tel qu'Euſebe ſe fût laiſſé ſurprendre à une impoſture ſi groſſiere ? Nous auroit-il donné comme un monument des ſiécles les plus reculés, un ouvrage dont la date eût été auſſi récente ? Il ſuffit de comparer les tems ; Philon de Byblos écrivoit ſous Adrien ; Euſebe ne l'ignoroit pas. La traduction de Philon a donc pû paroître environ l'an 125 de l'Ère Chrétienne ; Euſebe étoit dans toute ſa force & ſon brillant en 325, au Concile de Nicée. Un in-

intervalle de deux ſiécles étoit-il ſuffiſant pour accréditer l'impoſture de Philon au point qu'Euſebe eût pû s'y méprendre? A l'égard de Porphyre, le fait eſt encore moins ſoutenable. On n'ignore pas que Porphyre étoit preſque contemporain d'Euſebe.

Enfin le ſilence de l'Empereur Julien qui n'étoit poſtérieur à Euſebe que de trente ans, me paroît déciſif en faveur du Sanchoniaton. Si cet Auteur eût été ſuppoſé, & ſi Euſebe n'eût cité qu'une piéce fauſſe & fabriquée peu avant ſon tems, Julien auroit-il manqué de relever une pareille bévue?

Mais, dira-t-on, le fond de l'ouvrage de Sanchoniaton ne renferme-t-il pas une quantité de fables abſurdes indépendamment des additions de Philon? De quel uſage ſera donc ce fragment & de quelle autorité peut-il être? Je réponds qu'à la vérité on rencontre pluſieurs traits abſurdes & incroyables dans l'extrait d'Euſebe. Mais autre choſe eſt de

dire que le nom & les ouvrages de Sanchoniaton ſont des chimères & des ſuppoſitions (à peu près comme un Sçavant bien connu avançoit que toute l'antiquité Grecque & Romaine avoit été fabriquée par des Bénédictins & des Dominicains du XIII. ſiécle), ou d'avancer ſeulement que Sanchoniaton a mêlé beaucoup de fables & de traditions abſurdes dans les écrits où il avoit réellement conſigné les opinions de ſon pays, les mœurs de ſa nation, ſa religion, &c. Ces deux propoſitions ſont bien différentes. Voici en peu de mots ce que je penſe ſur Sanchoniaton.

On rencontre certainement bien des traditions fabuleuſes dans cet Hiſtorien. Il s'eſt trouvé à cet égard dans le cas où ſe ſont vûs tous les Auteurs du Paganiſme, qui ont voulu écrire ſur l'origine du Monde, & ſur l'hiſtoire primitive du genre humain. Leurs ouvrages ont dû néceſſairement être mêlés de beaucoup de fables, tant par l'obſcu-

curité toujours attachée aux événemens reculés, que par le faux merveilleux des traditions vulgaires, dont le propre eſt d'altérer les faits, & d'y joindre des circonſtances extraordinaires. La Critique doit démêler ce qu'il y a de faux de ce qu'il peut y avoir de vrai dans le fragment de Sanchoniaton. Son Hiſtoire de la Création n'eſt autre choſe que la tradition primordiale du genre humain, mais altérée, & défigurée par un Ecrivain qui ne s'entendoit pas lui-même, & qui de plus affectoit de parler énigmatiquement, ſelon l'uſage de tous les Sçavans de l'antiquité.

Quant à ce que Sanchoniaton dit du premier état des hommes & des actions de ceux qu'il regarde comme les tiges du genre humain, la critique relégue au rang des fables, tout ce qu'elle trouve dans cet Ecrivain de contraire à l'Hiſtoire ſainte, & aux lumieres de la raiſon. Mais ce qu'il dit ſur l'origine des Arts, ce qu'il rapporte des actions d'Acmon,

d'Urane, de Saturne & de Jupiter, ſe trouvant aſſez conforme avec tout ce que nous ſçavons ſur l'état du genre humain, dans les premiers ſiécles après le déluge, peut & doit être regardé comme véritable, en dépouillant néanmoins ſon récit de ce merveilleux qui accompagne toujours les événemens de la haute antiquité.

Avant que de finir je crois devoir dire ce que je penſe d'un ſyſtême, qui n'a été que trop généralement adopté par ceux des Sçavans qui ont regardé le fragment de Sanchoniaton comme une piéce originale & authentique. Il n'en eſt aucun qui n'ait prétendu que cet Auteur avoit eu connoiſſance des Livres ſaints. Ils croient appercevoir quelque conformité entre Moïſe & Sanchoniaton ſur la Création, ſur les premiers événemens arrivés dans le monde, & principalement ſur le nombre des générations marquées dans les écrits de l'un & de l'autre Hiſtorien. Sur ce fondement ils ſe ſont

ſont efforcés de retrouver dans les Perſonnages de Sanchoniaton les noms & les actions des anciens Patriarches : mais ce ſyſtême ſouffre des difficultés auxquelles il ſera, je crois, toujours très difficile de ſatisfaire.

Quand on ſuppoſeroit, ce que je n'ai garde d'accorder, qu'il y a quelque eſpéce de conformité entre Moïſe & Sanchoniaton ſur la Création du monde, ce ne ſeroit pas une preuve que l'Hiſtorien Phénicien auroit eu connoiſſance des Livres Saints. La tradition ſur la Création du monde a régné dans toute l'Antiquité (*a*). Il n'eſt nullement néceſſaire d'imaginer qu'on n'ait pû puiſer que dans les écrits de Moïſe quelque connoiſſance de ce grand Ouvrage ; les hiſtoires de toutes les Nations nous ramenent à un commencement : c'eſt une véri-

té

(*a*) *Voy*. Bannier explicat. des Fables, tom. I. p. 140, 141, 174, 178, 192, 193, 207, 218, 240.

té atteſtée par les Ecrivains de tous les pays, & dont l'autorité a toujours fort embarraſſé ceux des anciens Philoſophes qui ont voulu eſſayer de la rendre problématique. C'eſt donc dans cette ſource, (c'eſt-à-dire, dans la tradition générale ſur l'hiſtoire du Monde), que les anciens Auteurs avoient puiſé l'idée d'un Etre tout-puiſſant qui avoit formé & arrangé l'Univers; avec cette différence, qu'ils ont altéré, défiguré, obſcurci cette précieuſe vérité, & que Moïſe l'a conſervée pure, & telle qu'elle étoit émanée des Patriarches (*a*).

Indépendamment de cette réflexion, tout nous prouve que Sanchoniaton n'a pû rien emprunter des Livres Saints, eû égard aux ſiécles dans leſquels il a vécu; ſiécles qui remontent au tems des JUGES. Les Juifs étoient alors ſous la domination de leurs voiſins: ils étoient

(*a*) Bannier, *loco cit.* p. 209.

toient dans ces tems, & plus ignorans & plus avilis qu'ils ne l'ont été par la ſuite. Ce fut préciſément dans cette intervalle qu'ils eſſuyerent pluſieurs captivités; les Juifs alors, pour la plupart, liſoient très-peu leurs Livres; à peine ſuivoient-ils leur Religion. Cette Nation d'ailleurs a toujours été extrêmement mépriſée, & même peu connue des autres Peuples.

A cette raiſon, fondée ſur la poſition & l'état des Juifs au tems de Sanchoniaton, ajoutons le ſecret qu'ils ont toujours gardé ſur leurs Livres & ſur leurs Myſtères, joint au peu de communication qu'ils ont eue avec les étrangers; autant par le mépris qu'on avoit pour eux, que par la crainte qu'ils avoient eux-mêmes de ſe profaner (*a*). Ces conſidérations ſuffiſent pour empêcher de croire que les auteurs profanes

(*a*) *Voy.* Le Clerc Bibl. anc. & mod. tom. 25. p. 335, 336.

fanes aient emprunté quelque chose des Livres Saints.

On s'est imaginé néanmoins que Sanchoniaton devoit avoir eu quelque communication avec les Juifs. Porphyre dit que cet Historien avoit appris plusieurs des circonstances dont il parle, de Jérombaal, *Prêtre* du Dieu *Jevo* (a). Sur cela Bochart soutient que *Gédéon* est le *Jérombaal* désigné par Porphyre. Mais premierement Philon mieux instruit des écrits de Sanchoniaton que Porphyre, ne dit pas un mot de ce *Jérombaal.* Il assure au contraire que c'étoit dans les écrits de *Thaaut*, que l'Historien de Phénicie avoit puisé le fond de son histoire. De plus, la qualité de *Prêtre* attribuée par Porphyre à *Jérombaal*, ne peut convenir à *Gedéon* qui n'étoit ni de la race de Lévi, ni de la famille d'Aaron. Outre qu'il paroît que Gédéon

(a) *Apud* Euseb. Præp. Evan. l. 1. cap. 9. p. 31 & 32.

déon fut lui-même idolâtre une partie de ſa vie (*a*).

Je ne prétends point tirer en faveur de l'opinion que je ſoutiens un argument du ſilence qu'a gardé Sanchoniaton ſur le Déluge, le plus grand événement de l'Antiquité, & le plus mémorable qui ſoit jamais arrivé : événement dont preſque tous les autres Hiſtoriens ont parlé, dont la tradition s'eſt perpétuée chez tous les Peuples, & que Moïſe a rapporté avec un vérité & une exactitude admirables. Il eſt certain néanmoins que Sanchoniaton n'en parle point. Je ne veux pas cependant tirer avantage de ſon ſilence. Il faut d'abord obſerver que l'original de Sanchoniaton eſt perdu depuis bien du tems : nous n'en avons qu'un extrait très-informe, & fait encore d'après une traduction fort

(*a*) C'eſt ce qui paroît marqué aſſez poſitivement dans l'Ecriture. *Judic.* c. 8. vs. 27.

fort infidele. D'ailleurs, plusieurs Critiques ont très-bien prouvé que Sanchoniaton quoique bien instruit du Déluge, pouvoit l'avoir dissimulé par des motifs fort aisés à pénétrer (*a*). Mais pourquoi tant tant d'autres omissions aussi intéressantes; telles, par exemple, que la chute du premier homme, la confusion des Langues, & la dispersion des Peuples? Je laisse encore à l'écart les réflexions qui naissent naturellement de ce que les premiers hommes, dont parle Sanchoniaton, n'ont pas le moindre trait de ressemblance avec les tiges du genre humain, Adam, Eve, Noé, Sem, Cham & Japhet.

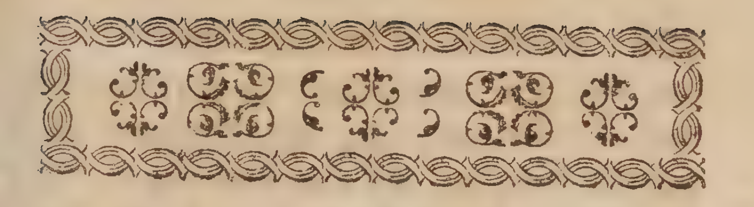
Ainsi qu'on cherche tant qu'on voudra des analogies dans les Langues Grecque & Phénicienne, je regarderai toujours comme un travail fort inutile les peines & les soins

(*a*) Voy. Explication des Fables, par M. l'Abbé Bannier, t. 1. p. 160 & 173.

ſoins que pluſieurs Sçavans ſe ſont donnés pour faire quadrer ce que l'Hiſtorien de Phénicie raconte de ſes perſonnages, avec ce que l'Ecriture nous apprend de l'hiſtoire des Patriarches. Quelques traits, dont l'application ne peut même ſe faire que très-difficilemect, à quelques circonſtances, à quelques événemens de la vie des Patriarches, ne ſuffiſent pas pour déterminer un pareil rapport. Auſſi voyons-nous qu'il n'y a aucune conformité pour l'application de ces faits, entre les Auteurs dont je combats le ſentiment. Je le répete; avec un peu d'équité, & en écartant tout eſprit de prévention, on ne peut en aucune maniere ſoupçonner que Sanchoniaton ait eu connoiſſance des écrits de Moïſe. La vérité parle & ſe fait ſentir à chaque moment dans les Livres de Moïſe: la fable & les contes les plus abſurdes dominent perpétuellement dans l'ouvrage de Sanchoniaton. On entrevoit, il eſt vrai, dans le récit de cet

cet Auteur quelques veſtiges de la tradition primordiale ſur l'état originaire du genre humain ; mais cette tradition ne s'y montre qu'entiérement défigurée, quant aux vérités les plus eſſentielles, & ſenſiblement altérée, même dans les principales circonſtances des événemens hiſtoriques qu'il rapporte.





SECONDE DISSERTATION.

Sur l'authenticité & l'antiquité du Livre de Job.

LE FRE'QUENT uſage que j'ai fait du Livre de Job pour prouver que certains Arts & certaines pratiques avoient lieu dès les ſiécles les plus reculés, m'engage à quelques recherches ſur l'authenticité & l'antiquité de cet Ouvrage. De tous les livres de l'Ecriture Sainte, il n'y en a point ſur lequel on ait élevé plus de difficultés, & formé plus de conjectures. Les uns prétendent que Job n'eſt qu'un perſonnage imaginaire, & ne regardent ſon hiſtoire que comme un Apologue. Les au-

autres, en admettant la réalité de ſon exiſtence, ne s'accordent ni ſur ſa famille, ni ſur ſon pays, ni ſur le ſiécle où il a vécu. Les Critiques ne ſont pas moins partagés ſur l'auteur qui nous a tranſmis cet Ouvrage. Je ne m'engagerai point dans toutes les recherches qu'exîgeroit une diſcuſſion rigoureuſe des différens ſentimens propoſés par les Commentateurs. Il ſuffira, je crois, d'en toucher ſuccintement les principaux objets, & d'expoſer mes idées ſur des queſtions tant de fois rebattues.

C'eſt ſans aucun fondement que certains Critiques ont avancé que Job étoit un perſonnage ſuppoſé: ſon Livre n'eſt point un Apologue, & moins encore une Tragicomédie. Le Prophéte Ezéchiel parle de Job, comme de quelqu'un qui a réellement exiſté (*a*). L'Auteur ſacré qui a écrit l'hiſtoire des deux Tobies ſur les mémoires du pere & du fils, prou-

(*a*) C. 14. vs. 14.

prouve bien, par l'éloge qu'il fait de Job, que dans l'antiquité on l'a toujours regardé comme un perſonnage réel, & ſon hiſtoire comme une hiſtoire véritable (*a*); Saint-Jacques dans ſon Epitre en parle ſur le même ton (*b*).

D'ailleurs l'hiſtoire préliminaire qu'on lit à la tête du Livre de Job, entre dans des détails que celui, à qui nous devons cet Ouvrage, n'auroit pas manqué de s'épargner, s'il n'eut eu en vûe que de compoſer un Apologue. L'Auteur y ſpécifie avec cette préciſion qui caractériſe les narrations vraiment hiſtoriques, le nombre des enfans de Job, la quantité & la nature de ſes biens, les noms & la patrie de ſes amis; & quoique la plupart de ces noms puiſſent avoir des ſignifications myſtiques, cela n'empêche pas que ce ne ſoient des noms réels & véritables, puiſqu'il en eſt de même de tous les

(*a*) Tobie, c. 2. vs. 12.
(*b*) Chap. 5. vs. 11.

les noms Hébreux & Chaldéens. Il n'y a rien enfin dans le narré du Livre de Job dont on puiſſe s'autoriſer pour conteſter la réalité de ſon hiſtoire; je ne vois point de raiſons particulieres pour la nier, & on ne le pourroit ſans démentir Ezéchiel, Tobie & Saint Jacques qui, ſuivant qu'on l'a déja vû, parlent de Job comme d'un être réel & nullement imaginaire. Après ces réflexions il ne s'agit plus que d'examiner où, & dans quel tems Job peut avoir vêcu & de quelle maniere ſon Ouvrage nous a été tranſmis.

Job étoit de la terre d'Hutz ou Hus (*a*), c'eſt-à-dire, de l'Idumée, pays dans lequel Eſaü, nommé autrement *Edom*, fixa ſa demeure après la mort d'Iſaac. L'Idumée avoit été originairement habitée par les Horites, peuple qui tiroit ſon nom d'un certain Hor, ou Hori, dont l'Ecriture fait mention (*b*).

Cette

(*a*) C. I. vs. I.
(*b*) Gen. c. 36. vs. 22 & 30.

Cette contrée étoit nommée alors la terre de Séhir (*a*). Hutz pays de Job faiſoit partie de l'Idumée, comme Jérémie le dit expreſſément (*b*). Ce canton, ou pour mieux dire, cette eſpéce de province étoit ſituée vers les confins de l'Arabie déſerte. C'eſt là que Job après être heureuſement ſorti de toutes ſes épreuves, compoſa en vers une narration de ce mémorable événement. Il eſt même probable qu'il la coucha par écrit: car on voit par la maniere dont il s'exprime, que de ſon tems l'art d'écrire étoit connu (*c*). Job orna ſon récit de toutes les richeſſes de la Poëſie; &, ſuivant le ſtyle des Orientaux, il y fit entrer pluſieurs métaphores & autres expreſſions hyperboliques.

A l'égard du tems où il a vécu, pluſieurs Commentateurs penſent que Job eſt le même que celui dont il

(*a*) *Ibid.*
(*b*) Lament. c. 4. vs. 21.
(*c*) C. 19. vs. 24. c. 31. vs. 35. 36. c. 13 vs. 26.

il eſt parlé dans la Génèſe ſous le nom de Jobab (*a*), qui avoit pour mère Bozra, & pour pere Zara, fils de Rahuel, & petit-fils d'Eſaü (*b*). On dit qu'il vint au monde la même année que Jacob deſcendit en Egypte (*c*). Cette opinion eſt fondée ſur une addition qui ſe lit à la fin de la verſion des Septante & de l'ancienne Vulgate. Tout le monde convient que cette addition eſt très-ancienne: Théodotion l'a gardée dans ſa traduction; Ariſtée, Philon, & pluſieurs autres la reconnoiſſoient & en faiſoient mention (*d*); Euſebe paroît auſſi l'avoir adoptée (*e*).

D'au-

(*a*) C. 36. vs. 13 & 34.

(*b*) C'eſt le ſentiment de la plupart des Auteurs Hébreux. Les Grecs ont ſuivi cette opinion, & après eux pluſieurs Auteurs modernes.

(*c*) *Voy*. le Talmud, David Kinki, Comment. ſur Job, & les Auteurs cités ci-deſſus. Rabbi Levi & d'autres encore font vivre Job quelque tems auparavant.

(*d*) Origen. *contra* Celſ. lib. 6. p. 305. *Cantabrig. in* 4°. 1667.

(*e*) Præparat. Evang. lib. 7. cap. 8. p. 310. 311.

D'autres font defcendre Job de Nachor, frere d'Abraham (*a*); quelques-uns le prétendent fils d'Efaü (*b*); plufieurs difent même qu'il époufa Dina, fille de Jacob (*c*). Sans nous arrêter à difcuter ces différentes opinions, qui font fujettes à de grandes difficultés, nous croyons avoir dans l'ouvrage même de Job des témoignages plus pofitifs & plus fatisfaifans fur le tems auquel il a vécu.

Il eft dit dans le Livre de Job qu'il furvécut 140 ans à fes épreuves (*d*). Les meilleurs Critiques penfent que Dieu ne commença à l'exercer que vers l'âge de 50 ans, & qu'il en vécut par conféquent 190 (*e*). En effet, il ne pouvoit pas

(*a*) S. Jerome, Rupert. Liranus, Bellarmin, &c.

(*b*) Ariftæas *apud* Eufeb. Præparat. Evang. l. 9. c. 25.

(*c*) Chald. Interpret. = Rupert. in Genef. l. 8 c 10. = Toftat Genebrard. &c.

(*d*) C. 42. vs. 16.

(*e*) *Voy.* le P. Calmet, *in* Job, p. 454.

pas avoir beaucoup moins de 50 ans au moment de ſes épreuves; puiſqu'il étoit déja pere de dix enfans, tous ſortis d'une même femme, tous déja grands & même adultes. D'ailleurs, ce que Job dit de lui-même marque un homme puiſſant, accrédité & d'une prudence connue & éprouvée (*a*). Job doit donc avoir vécu près de deux cents ans; âge qui nous approche du tems des anciens Patriarches. Les autres preuves que ſon Livre nous fournira ne ſont pas moins concluantes.

On ſçait que l'idolatrie a commencé par le culte des Aſtres (*b*); on voit par la maniere dont Job s'exprime, que c'étoit la ſeule eſpéce d'idolatrie connue de ſon tems dans les pays où il demeuroit (*c*): car il eſt à préſumer que s'il y en avoit eu d'autre, il en auroit égale-

(*a*) Calmet, *ubi ſuprà.*

(*b*) *Voy.* L'explic. des fabl. de l'Abbé Banier, t. 1.

(*c*) C. 31. vs. 26. 27.

lement parlé. Le livre de Job doit donc avoir été composé avant le tems où s'est introduit le culte des Idoles, ou tout au moins avant que cet usage eût percé dans l'Idumée. Cependant l'adoration des Idoles remonte à une très-haute antiquité, puisque dès le tems de Jacob elle avoit déja lieu dans la Mésopotamie (*a*) & vraisemblablement en bien d'autres pays.

Un autre usage qui caractérise encore les premiers tems, c'est l'exercice des fonctions sacerdotales par les chefs de famille. On voit par le Livre de Job, que ce saint homme étoit le Sacrificateur de sa famille; que c'étoit lui qui, suivant le droit universel des premiers Peuples, purifioit ses enfans & les expioit des péchés qu'ils pouvoient avoir commis (*b*). L'espéce même de sacrifice, dont il est parlé dans son Livre, est à remarquer; nous n'y

(*a*) Gen. c. 35. vs. 4.
(*b*) C. I. vs. 5.

n'y voyons que des holocaustes, & les meilleurs Commentateurs ne pensent pas qu'avant la Loi, il y eût d'autres sacrifices en usage. Les sacrifices pacifiques & ceux pour les péchés, de la maniere dont Moïse les ordonne, n'ont été connus, suivant eux, que depuis la Loi (*b*).

Il est aussi fait mention très-souvent dans le Livre de Job des apparitions de Dieu; Elihu parle de visions nocturnes, & de révélations, comme d'une chose assez ordinaire. On n'ignore pas que les apparitions n'ont jamais été plus fréquentes que du tems des Patriarches: Dieu se communiquoit alors assez communément aux hommes.

Ajoutons que les richesses de Job ne consistoient qu'en troupeaux: il faut même observer que dans le détail que son Livre nous en donne, il n'est parlé ni de mulets, ni de chevaux, marque d'une antiquité très-

(*a*) Calmet, *in* Job. p. 445.

très-reculée (1). Enfin, on ne voit point qu'il ſoit jamais queſtion dans ſes ouvrages des prodiges opérés par Moïſe en Egypte & dans le Déſert, quoique Job fût aſſez voiſin de ces cantons (*a*). Il ne fait même alluſion à aucun des autres événemens marqués dans l'Ecriture Sainte, ſi ce n'eſt au Déluge (*b*) & à la ruine de Sodome (*c*). Tous ces faits réunis portent l'empreinte & le caractere de la plus haute antiquité. De pareils témoignages ſont poſitifs, & d'autant plus poſitifs qu'ils ſont tirés du Livre même que nous avons encore ſous les yeux : eſſayons maintenant de déterminer à peu près le tems où Job a pû compoſer ſon ouvrage.

Une circonſtance marquée, à la fin de ſon Livre, me porte à croire qu'il

(1) On ne voit point de mulets chez les Hébreux avant le tems de David, ni de chevaux avant le regne de Salomon.

(*a*) Voy. *ſuprà* p. 381.

(*b*) C. 22. vs. 15 & ſuiv.

(*c*) C. 21. vs. 21. c. 28. vs. 5.

qu'il devoit être contemporain de Jacob; on y lit que ſes amis lui firent préſent de bagues d'or & de *Kéſitaths* (a). On portoit des bagues dès le tems d'Abraham (b), & elles faiſoient partie de l'ornement des femmes dans le ſiécle de Jacob (c). A l'égard des *Kéſitaths*, cette eſpéce de monnoie (1) ne paroît avoir été en uſage qu'après Abraham. Quand ce Patriarche achette le champ d'Ephrom, il eſt dit qu'il en donna quatre cents piéces d'argent, & on voit que la valeur de ces piéces ne ſe déterminoit alors que par le poids (d); mais lorſque Jacob achette une portion de champ des fils d'Hémor, il eſt dit qu'il en donna cent *Kéſitaths* (e). L'Ecriture n'ajoute point qu'il fût alors

(a) Job, c. 42. vs. 11.
(b) Chap. 24. vs. 22.
(c) *Ibid.* c. 35. vs. 4.
(1) *Voy.* dans l'art. du Commerce ce que j'ai dit ſur les Kéſitaths, Ch. I.
(d) Gen. c. 23. vs. 16.
(e) *Ibid.* c. 33. vs. 19.

alors queſtion du poids de cette ſomme. Il ſemble donc que les Kéſitaths donnés à Job par ſes amis, ne furent en uſage que poſtérieurement à Abraham, & par conſéquent Job ne peut avoir vécu que depuis ce Patriarche. Nous avons montré précédemment que dans ſes écrits tout reſpiroit une très-haute antiquité, & qu'excepté le Déluge & la ruine de Sodome, Job ne paroiſſoit pas avoir eu connoiſſance des autres événemens mémorables rapportés par Moïſe. Nous croyons donc qu'il doit avoir vécu vers le tems de Jacob, 1730 ans environ avant Jeſus-Chriſt.

La maniere, il eſt vrai, dont Job s'exprime au ſujet desPléïades, pourroit donner à croire qu'il auroit vécu plutôt que nous ne penſons; on voit qu'au tems où il écrivoit, les Pléïades annonçoient le retour du Printems (*a*), & nous ſçavons que les

(*a*) *Voy*. notre Diſſertation ſur les Conſtellations dont il eſt parlé dans le Livre de Job, à la fin de la ſeconde Partie, premiere Diſſert.

les Anciens déterminoient les ſaiſons par le lever & le coucher héliaque de certaines Conſtellations. Le mouvement propre des étoiles fixes eſt d'un degré de ſigne en 72 ans; en ſuppoſant, par exemple, que l'étoile nommé Taigette, la plus ſeptentrionale des ſix qui compoſent les Pléïades, fût alors préciſément dans le colure des Equinoxes; le calcul aſtronomique fixeroit l'époque de Job à l'an 2135 avant l'Ere Chrétienne: époque antérieure de 406 ans à celle que j'ai cru devoir lui aſſigner.

Mais il ne me paroît pas que cette obſervation doive, en aucune maniere, déranger l'époque pour laquelle je me ſuis déterminé. En effet, l'étoile dont nous parlons, ne s'étant écartée que d'environ ſix à ſept degrés du colure pendant les 406 ans qui font la différence du calcul aſtronomique à l'époque que j'ai fixée; ſon lever durant cet intervalle n'a été retardé que d'environ ſix jours. Les Pléïades, dont cette étoile fait partie, pouvoient donc très-

très-bien encore annoncer le retour du Printems, 1730 ans avant Jesus-Christ, qui est le tems à peu près où j'ai cru devoir placer Job.

Job, sans doute, en composant son ouvrage, n'a pas cherché à nous instruire de l'état du Ciel, & il ne s'est pas attaché à la précision qu'exige un ouvrage didactique. Ainsi je ne pense pas qu'on doive tenir compte d'une légere différence de quelques jours. Enfin, tout ce que le calcul astronomique, que je viens d'expliquer, pourroit faire conclure de plus défavorable à mon opinion, c'est que Job seroit plus ancien que je ne le prétends. Mais les raisons sur lesquelles je me suis appuyé pour le faire contemporain de Jacob, me paroissent devoir l'emporter sur toutes les autres considérations: examinons maintenant de quelle maniere son ouvrage a pû nous être transmis.

Les opinions sont partagées sur l'Auteur du Livre de Job: les uns l'attribuent à Salomon, d'autres à

Isaïe; il y a enfin des Ecrivains modernes qui pensent que nous en sommes redevables au Prophète Ezéchiel. Tous ces différens sentimens n'étant appuyés que sur les conjectures les plus légeres & les plus frivoles, il est inutile de s'arrêter à les réfuter.

Le Livre de Job, tel que nous l'avons aujourd'hui, me paroît être en partie un ouvrage original & en partie une traduction. Il faut en effet distinguer dans cet écrit le narré historique d'avec les paroles de Job; c'est-à-dire, ses discours, ses entretiens, soit avec Dieu, soit avec sa femme & ses amis. La partie historique renferme des circonstances que Job n'a certainement pas pû marquer; elle a donc été suppléée par une autre main. A l'égard des entretiens, c'est une traduction faite en Hébreu du Syro-Chaldéen qui étoit probablement la Langue dont Job s'étoit servi.

La conformité de style qu'on remarque entre le narré historique de Job & celui du Pentateuque, me porte

te à croire que Moïſe eſt l'auteur de l'ouvrage tel que nous l'avons aujourd'hui. On ſçait que ce Légiſlateur des Hébreux fut contraint de ſortir d'Egypte, pour avoir tué un habitant qui maltraitoit une Iſraëlite (*a*). Il s'enfuit dans le pays de Madian (*b*), où il demeura quelques années, & où même il ſe maria: Moïſe par conſéquent eut occaſion d'apprendre la langue qu'on parloit dans ce canton, le même, ou du moins fort voiſin de celui où Job avoit vécu: Moïſe fut ainſi à porté de connoître l'ouvrage que Job avoit compoſé & même laiſſé par écrit. Il eſt très-probable qu'ayant jugé à propos de le traduiduire pour des raiſons qui nous ſont aujourd'hui inconnues, il aura voulu en faire connoître l'Auteur; il en a donc fait l'hiſtoire dans laquelle il a eu ſoin de marquer la patrie de Job, le nombre de ſes enfans, la

(*a*) Exod. c. 2.
(*b*) *Ibid.*

la quantité de ſes biens, ſa conſtance dans ſes malheurs, ſa confiance en Dieu, la maniere heureuſe dont il ſortit de tous ſes combats, la récompenſe qu'il en reçut, & enfin le nombre des années qu'a vécu ce ſaint homme.

Nous avons pour garans de notre opinion, pluſieurs Auteurs de l'Antiquité & des plus éclairés; les Interprètes Chaldéens, Rupert, Toſtat, Genebrard, &c. font vivre Job du tems des Patriarches & avant Moïſe. Origène aſſure que ce Livre eſt plus ancien que le Légiſlateur des Hébreux (*a*): les Syriens paroiſſent auſſi être de ce ſentiment; puiſqu'ils le mettent à la tête de tous les Livres canoniques. L'Auteur d'un Commentaire, imprimé ſous le nom d'Origène, croit que Job ayant d'abord écrit ſon ouvrage en Syriaque, Moïſe le traduiſit en Hébreu (*b*). Un autre Commentaire

(*a*) *Contrà* Celſ. l. 6. p. 305.
(*b*) Origen. *in* Job. p. 277.

re du même Livre, cité auſſi ſous le nom d'Origène, dit encore plus expreſſément que Moïſe en eſt l'Auteur (*a*); cette opinion a été & eſt encore aujourd'hui la plus ſuivie (*b*).

Je ſçais bien que quelques Modernes ſe ſont efforcé de faire trouver dans le Livre de Job des endroits qui ſelon eux font alluſion au paſſage de la Mer rouge & à la Loi de Moïſe; mais leurs conjectures ſont ſi forcées & ſi détournées, que cette opinion tombe d'elle-même. La plus légere connoiſſance de la langue hébraïque ſuffit pour en faire ſentir la foibleſſe, & pour faire voir combien ces Auteurs ſe ſont éloignés du ſens des textes dont ils veulent ſe ſervir pour appuyer leur ſentiment.

J'avoue qu'on trouve dans le Livre

(*a*) Comment. *in* Job à Perionio latinè edit. in Prolog.

(*b*) Calm. Pref. *in* Job p. 5. = Acad. des Inſcript. t. 4. = Journ. des Sçav. Novemb. 1754. p. 730.

vre de Job quelques termes & quelques expreſſions qui ſont à peu près ſemblables à celles de quelques Ecrivains ſacrés; mais cela ne prouve en aucun façon que Job ait emprunté ces expreſſions de leurs écrits & que ce Livre ait été compoſé après ceux de ces Auteurs. On pourroit même conclure tout au contraire de cette conformité, que ces Ecrivains ont emprunté les expreſſions en queſtion du Livre de Job: cette conſéquence eſt du moins auſſi naturelle que l'autre.

Mais ni l'une ni l'autre n'eſt néceſſaire: les hommes ont ſouvent les mêmes penſées, & ſouvent ils les expriment de la même maniere ſans qu'ils ſe les ſoient communiquées. On trouve tous les jours des expreſſions preſque ſemblables & des penſées rendues avec lesmêmes tours dans des Auteurs qui n'ont jamais eu aucune relation enſemble, ni aucune communication réciproque de leurs Ouvrages. David peut avoir eu ſur certains objets les mêmes idées que Job, & il ſera tout natu-

rel-

rellement arrivé que l'un & l'autre s'étant exprimés en vers, ils se seront servis de tours à peu près semblables : ainsi on ne doit pas en conclure que Job a tiré ses expressions de David, ni que David se soit proposé d'imiter Job.

Mais, dira-t-on, ne se rencontrera-t-il pas dans le Livre de Job plus de cent mots qui ne sont pas hébreux, & qu'on reconnoît être pris du Syriaque & du Chaldéen ; mêlange qui rend le style du Livre de Job, bien différent du style des Livres de Moïse.

A cela je réponds, que quant au narré de Job, c'est-à-dire, à la partie historique que j'attribue à Moïse, on n'y trouve aucun mot qui ne soit purement hébreu. Le style en est entierement semblable à celui du Pentateuque, & on ne sçauroit soutenir le contraire sans se faire taxer de mauvaise foi, ou d'ignorance dans la langue hébraique.

Quant au reste du Livre de Job, tel que nous l'avons, Moïse n'en étant

étant que le Traducteur, il n'est pas extraordinaire qu'on y rencontre quelques mots tirés du Syriaque & du Chaldéen; la raison en est simple. Le style du Livre de Job est figuré, poëtique, obscur, plein de sentences. Il est arrivé à Moïse ce qui arrive journellement à tous ceux qui traduisent des ouvrages dont le style est serré, obscur, & dont les expressions hardies & souvent énigmatiques, sont remplies de métaphores. Ne trouvant point dans la Langue en laquelle ils traduisent ces ouvrages, des termes qui puissent rendre les expressions originales avec la même force & la même énergie, ils sont contraints bien souvent de conserver quelques mots, ou d'en composer, & même d'en emprunter des autres langues pour suppléer à la disette de celle dans laquelle ils font parler leurs Auteurs: par ce moyen ils évitent de recourir à des périphrases qui font toujours languir le discours, & affoiblissent nécessairement la diction. Moïse, en traduisant l'ouvrage de Job, se sera trou-

trouvé dans le même cas, eu égard à la disette de la langue Hébraïque. Il aura mieux aimé conserver les termes originaux, que de les remplacer par des expressions qui en auroient affoibli le sens & l'énergie. D'ailleurs, le rapport & la conformité de la langue Hébraïque avec la Chaldéenne, fait qu'on se sert souvent & indifféremment des mots de l'une & de l'autre langue.

Je crois avoir exposé les principales objections qu'on a formées contre l'antiquité & l'authenticité du Livre de Job. On voit qu'il n'est pas difficile d'y répondre; mais il n'est pas, à ce que je pense, aussi facile de détruire les caracteres de la plus haute antiquité que cet ouvrage annonce de toutes parts.

TROI-



TROISIEME DISSERTATION.

Sur les Constellations dont il est parlé dans le Livre de Job.

ON TROUVE dans le Livre de Job plusieurs passages où tous les Sçavans conviennent qu'il s'agit de Constellations ; mais ils sont d'ailleurs fort partagés sur la signification précise des termes employés dans le texte original de ces passages. Il faut même avouer que pour déterminer précisément de quel assemblage d'étoiles on doit entendre les mots dont Job s'est servi, nous n'avons, à proprement parler, que des conjectures. Ces conjectures néanmoins acquièrent un degré de vraisemblance fort approchant de la certitude, quand

quand on examine attentivement la racine, la force & l'analogie des termes que Job a employés, & ſurtout quand on compare ſes expreſſions avec celles dont Homère, Héſiode & les plus anciens Auteurs profanes ſe ſont ſervis en parlant des Conſtellations.

Le premier Aſtre nommé dans Job eſt עש *Aſch*, ou עיש *Aiſch* (*a*). Je crois que par ce mot Job déſigne la conſtellation que nous appellons aujourd'hui *la grande Ourſe*. La racine d'*Aiſch* eſt עוש *Ouſch*, qui en Hébreu veut dire *s'attrouper*, *s'aſſembler* : cette racine en Arabe ſignifie outre cela *faire un circuit*, *tourner en rond*, *décrire un cercle*. Ces deux ſignifications peuvent très-bien s'appliquer à la grande Ourſe.

La grande Ourſe, en effet, eſt une Conſtellation compoſée de ſept étoiles de grandeur à peu-près égale. Ce groupe fait à l'entour du Pôle un circuit très-ſenſible & très-remarquable. Soit donc qu'on dérive

(*a*) Cap. 9. vs. 9. & Cap. 38. vs. 32.

rive le terme *Aiſch* de la racine hébraïque *Ouſch*, *s'attrouper*, ſoit qu'on le tire de la racine Arabe *Aouas*, *faire un circuit*; l'une & l'autre ſignification conviennent parfaitement à cette conſtellation. Mais nous avons des raiſons encore plus fortes pour établir cette interprétation.

De toutes les conſtellations qui paroiſſent ne ſe point coucher, la grande Ourſe eſt ſans contredit la plus remarquable. C'eſt la premiere à laquelle vraiſemblablement on aura fait attention, & la premiere auſſi à laquelle on aura par conſéquent donné un nom particulier. Je prouverai ailleurs que de toute antiquité & chez preſque tous les Peuples, cet amas d'étoiles a été déſigné par le nom d'un animal (*a*). *Aiſch* dans Job eſt auſſi un animal. „ Eſt-„ ce-vous, dit Dieu à Job, qui ſe-„ rez paître Aiſch avec ſes pe-„ tits (*b*)?" Cette expreſſion nous re-

(*a*) Voy. la Diſſertation ſur les noms & les figures des Conſtellations a la fin du 2d, Vol.

(*b*) Cap. 38. vs. 32.

repréſente les étoiles qui compoſent la grande Ourſe raſſemblées dans le ciel comme un troupeau qui paît dans une prairie. Virgile dit dans le même ſens : *Polus dum ſidera paſcet* (*a*). On ſçait qu'à l'exception de la partie hiſtorique, le Livre de Job eſt écrit d'un ſtyle entierement poëtique. Cette façon de parler ne doit donc pas nous ſurprendre. Remarquons encore qu'*Aiſch* dans Job eſt féminin. Ἄρκτος eſt de même au féminin dans Homère. *Aiſch* enfin eſt le premier Aſtre nommé dans Job. Dans la deſcription du bouclier d'Achille *la grande Ourſe* eſt auſſi la premiere Conſtellation dont Homère parle.

Cette interprétation eſt, au reſte, celle des Commentateurs les plus eſtimés. L'Auteur de la Concordance hébraïque entend par *Aiſch* la grande Ourſe. „ C'eſt auſſi, a-„ joute-t-il, le nom d'un certain „ animal ſauvage ". Ce mot en langue Ethiopique ſignifie encore un cer-

(*a*) Æneid. l. I. v. 611.

certain poiſſon que l'on nomme *Ours marin* (*a*). Aben Ezra dans ſon commentaire ſur Job dit auſſi „que „ *Aſch* ou *Aiſch* eſt une Conſtella-„ tion ſeptentrionale, compoſée de „ 7 étoiles". Et dans un autre endroit il s'exprime de cette maniere. „ Les Conſtellations ſeptentriona-„ les ſont au nombre de vingt & „ une. L'une eſt Aiſch, & ſes étoi-„ les qui ſont au nombre de ſept, „ & la ſeconde, &c. (*b*)"; & quelques pages après dans le même ouvrage il dit. „Que les étoiles de la „ grande Ourſe ſont Aiſch & ſes „ enfans". Schindeler, & après lui le Chevalier Leigh dans leurs Dictionnaires, ont interprété Aiſch de la même maniere. „ *Aiſch*, ou „ *Aſch*, diſent ces Auteurs, ſigni-„ fie *aſſemblage des étoiles*. Ce mot „ déſigne la Conſtellation du Sep-„ tentrion, nommée la grande Our-„ le

(*a*) Voy. la Concord. Hebraïque par Buxtorf, imprimée à Bâle.

(*b*) Liber Aſtrolog. nom *Rachit Hochma*,

„ ſe, composée de ſept étoiles.
„ C'eſt, ajoutent-ils, le ſentiment
„ de preſque tous les Commenta-
„ teurs (*a*) ".

L'Auteur de la verſion Grecque du Livre de Job a traduit le mot *Aſch* dans le premier endroit du texte où il le trouve, par *les Pléïades* Πλέιαδα, & dans le ſecond par Εσπερον, l'*Etoile du ſoir.* Cette variation ſuffiroit ſeule pour démontrer combien le ſentiment de cet Interpréte eſt peu capable de balancer celui des Auteurs que je viens de citer. On ſçait d'ailleurs qu'il ne faut pas faire grand fonds ſur la verſion Grecque du Livre de Job. Elle n'eſt point des Septante, qui n'ont traduit que le Pentateuque, comme il eſt aiſé de le prouver par l'autorité de Joſephe, de Philon, & par pluſieurs raiſons tirées du parallèle des verſions Grecques des différens Livres de l'Ancien Teſtament.

L'Auteur de la Vulgate n'eſt pas plus

(*a*) Lexicon Pentaglotton, ſur ce mot *Aiſch.*

plus constant dans sa version que celui de la traduction Grecque. Dans le premier endroit de Job il traduit *Asch* par *Arcturum*, l'*Etoile du Bouvier*, & dans le second il le rend par *Vesperum*, l'*Etoile du soir*.

Vient ensuite le mot כימה *Kimah*. On voit clairement que dans les différens passages (*a*) où ce terme est employé, il ne peut être entendu que d'une Constellation remarquable par son analogie avec une saison agréable. Dieu dit à Job: „ Pourrez-vous lier les délices, ou les „ voluptés de *Kimah*"? C'est-à-dire, pourrez-vous, lorsque *Kimah* „ paroît, lier, arrêter la fécondité „ de la terre, empêcher qu'elle ne „ produise alors des fleurs & des „ fruits?" Il paroît, d'après ce texte, que par *Kimah* Job entend la Constellation qui de son tems annonçoit le retour du Printems.

Les différentes significations que la racine de ce mot a dans l'Hébreu & dans

(*a*) Cap. 9. vs. 9. c. 38. vs. 31.

dans l'Arabe, concourent d'ailleurs à indiquer le même objet. *Kimah* vient de כמה, *Kamah*, qui en Hébreu ſignifie *déſirer*, *ſe réjouir*. De toutes les ſaiſons, le Printems eſt ſans contredit celle qu'on déſire le plus, & c'eſt auſſi celle qui procure le plus de plaiſir & d'agrémens. Si l'on dérive le mot *Kimah* de la racine Arabe *Kaouam* ou *Kam*, le Printems s'y voit caractériſé d'une maniere pour le moins auſſi marquée. *Kam* en Arabe ſignifie *ſubigere mulierem*, & *s'échauffer*. On n'ignore pas que la terre aux approches du Printems commence à s'échauffer & à ouvrir ſon ſein. C'eſt auſſi le tems où les femelles de la plupart des animaux deviennent fécondes. Reſte à ſçavoir quelle étoit la Conſtellation qui du tems de Job annonçoit le Printems. Tout nous porte à croire que c'étoient alors les Pléïades.

Outre les deux ſignifications de la racine Arabe *Kam* qu'on vient de voir, elle ſert encore à déſigner *une troupe*, *une quantité*, *une multitude*. Cette ſignification convient

parfaitement bien aux Pléïades, eu égard à la quantité d'étoiles que cet astérisme renferme. Aussi est ce le nom par lequel cet amas d'étoiles a été désigné chez plusieurs Peuples. Πλειάδες en Grec signifie *multitude*, comme *Kimah* en Hébreu, & *Kaouam* en Arabe.

Nous voyons enfin que les meilleures Versions de l'Ecriture sainte ont entendu par *Kimah* les *Pléïades*. C'est ainsi que l'ont traduit Symmaque & Théodotion. Les Thalmudistes disent aussi que *Kimah* signifie *multitude*, *quantité d'Etoiles*. On demande dans le Thalmud qu'est-ce que כימה *Kimah*? Rabbi Samuel répond: „ ce mot signifie *comme cent* „ *Etoiles*", c'est-à-dire, que *Kimah* est une Constellation qui renferme une quantité d'étoiles. Rabbi Jonas dit aussi que *Kimah* est la même Constellation que les Arabes appellent *Al-Thuraïya*. On sçait qu'*Al-Thuraïya* est le nom que ces Peuples ont donné aux *Pléïades* (*a*). Il est vrai

(*a*) Voy. Hyde, Not. in Tabul. Ulugh-Beg, p. 31 & 32.

vrai qu'Aben-Ezra entend par *Kimah* les *Hyades*; mais cette différence eſt peu conſidérable, puiſque les *Pléïades* & les *Hyades* ſont également renfermées dans la Conſtellation du Taureau, & ſe touchent de bien près.

L'Aſtronomie même favoriſe le ſentiment que nous propoſons. Le calcul nous apprend que le lever coſmique des *Pléïades* annonçoit il y a environ 3500 ans le retour du Printems. J'ai fait voir dans mes Recherches ſur l'antiquité de Job, que cette époque s'accordoit parfaitement bien avec le tems où les circonſtances marquées dans ſon Ouvrage nous indiquent qu'il a vècu.

L'Auteur de la Verſion Grecque a traduit *Kimah* dans le premier endroit par *Arcture* (*a*). Dans le ſecond il l'a entendu des *Pléïades* (*b*); mais dans Amos où ce mot ſe trouve auſſi (*c*), l'Interpréte Grec a omis,

(*a*) Chap. 9. vs. 9.
(*b*) Chap. 38. vs. 31.
(*c*) Chap. 5. vs. 8.

mis, ſoit à deſſein ou autrement ; de traduire cette partie du texte Hébreu.

L'Auteur de la Vulgate a traduit *Kimah* en trois manieres différentes dans les trois endroits de l'Ecriture où il ſe trouve. Dans le premier (*a*) il le rend par les *Hyades* : dans le ſecond (*b*) par les *Pléïades* ; & dans le troiſieme par *Acture* (*c*). On voit cependant que malgré leur incertitude l'Auteur de la Verſion Grecque & l'Auteur de la Vulgate ont reconnu que le mot Hébreu *Kimah* pouvoit ſignifier les Pléïades.

La troiſieme Conſtellation nommée dans Job eſt כסיל, *Keſil* (*d*). La racine de ce mot eſt *Kaſal* כסל, qui en Hébreu ſignifie être *inconſtant*, *changeant*. En Arabe être *engourdi*, être *oiſif*, être *froid*.

Il y a lieu de croire que par *Keſil* Job entend le Scorpion. Il ſuffit pour

(*a*) Job. c. 9. v. 9.
(*b*) Job. c. 38. vs. 31.
(*c*) Amos c. 5. vs. 8.
(*d*) Cap. 9. vs. 9. c. 38. vs. 32.

pour s'en convaincre d'examiner la maniere dont il s'exprime. Dieu dit à Job: „ Pouvez-vous ouvrir les cordes de *Kesil*" ? C'est-à-dire, pou-„ vez-vous délier & ouvrir la terre „ qui se resserre & se refroidit „ quand *Kesil* paroît? Ferez-vous „ alors sortir de son sein les fleurs „ & les fruits"? Joignons à cela ce que Dieu dit de *Kimah*, & on verra par les caracteres qui désignent ces deux Astres, que ce sont deux Constellations du Zodiaque, mais deux Constellations qui marquent des saisons très-opposées.

En effet, Dieu dit à Job: „ Pour-„ rez-vous lier les délices, les vo-„ luptés de *Kimah* (*a*)? C'est-à-„ dire, pourrez-vous lier, arrêter „ la fécondité de la terre au lever „ de *Kimah*? Empêcher qu'elle ne „ produise alors des fleurs & des „ fruits? " Et en parlant de *Kesil*, Dieu dit au contraire: „ Pourrez-„ vous ouvrir les liens, les cordes „ de *Kesil* (*b*)? c'est-à-dire, délier „ &

(*a*) Cap. 38. vs. 31.
(*b*) Ibid.

„ & ouvrir le ſein de la terre, qui „ commence à s'engourdir quand „ *Keſil* paroît"? Il eſt très-clair que dans ce paſſage Job déſigne une Conſtellation oppoſée à *Kimah*. Nous venons de faire voir que par *Kimah* Job entendoit les Pléïades. Il n'y a donc pas de doute que par *Keſil* il ne veuille déſigner le Scorpion, conſtellation oppoſée aux *Pléïades* de près de la moitié du Ciel, & qui alors annonçoit les approches de l'hiver.

On voit qu'Aben-Ezra a entendu par *Keſil* cette Etoile de la premiere grandeur connue ſous le nom *de cœur du Scorpion*, ou d'*Antarès*. Voici comment il s'en explique dans ſon Commentaire ſur Job (*a*). *Les délices de Kimah*, &c. „ *Kimah*, ce „ ſont, dit-il, les Etoiles Septen- „ trionales, & *Keſil* eſt une Etoile „ Méridionale. *Kimah* fait pouſſer „ les fruits qui ſont les délices, & „ *Keſil* fait le contraire. *Kimah* eſt „ une grande Etoile qu'on nomme „ l'*œil*

(*a*) Cap. 38. vs. 31 & 32.

„ l'*œil du Taureau*, (c'eſt-à-dire, les „ Hyades) & *Keſil* eſt une gran- „ de Etoile qu'on nomme *le cœur du* „ *Scorpion*, (c'eſt-à-dire, *Antarès*.)" L'interprétation d'Aben-Ezra qui eſt celle que nous propoſons, s'accorde auſſi fort bien avec la racine du mot *Keſil*, qui en Arabe ſignifie *être froid*, *être oiſif*, *être engourdi*, & en Hébreu *être inconſtant*, *changeant*, comme le tems l'eſt au commencement de l'Automne.

Rabbi Levi Ben-Gerſon dit auſſi que *Keſil* eſt une des Conſtellations Méridionales; que lorſque le ſoleil entre dans le ſigne où cette Etoile ſe trouve, les arbres ne peuvent point produire à cauſe du froid que cette Etoile annonce (*a*).

Reſte enfin le mot pluriel מזרות *Mazzaroth*, dont Job dit qu'ils paroiſ-

(*a*) Comment. ſur Job c. 38. vs. 31. C'eſt probablement de cette Racine qu'eſt dérivé le nom du mois *Kiſleu* qui correſpond à notre mois de Novembre. Il eſt vraiſemblable que ce mois aura été nommé *Kiſleu* par les Hébreux, d'après cette étoile *Keſil*, qui forme le cœur du Scorpion.

roissent chacun en leur tems (*a*). Plusieurs Commentateurs entendent par ce mot les signes du Zodiaque. C'est le sentiment de Pagnin, de Schindeler, de l'Auteur de la derniere Version Angloise, & de la traduction Françoise de la Bible imprimée à Cologne en 1739. Les Thalmudistes & Rabbi Salomon Isaki l'ont expliqué de même (*b*).

Ce sentiment paroît appuyé sur les paroles mêmes du texte original. En effet, Dieu dit à Job: „ Pouvez-vous lier les délices de *Kimah*,
„ & ouvrir les liens de *Kesil*? Etes-
„ vous capable de faire paroître les
„ *Mazzaroth* (chacun) en leur
„ tems (*c*)? Ces derniers mots *E-*
„ *tes-vous capable de faire paroître les*
„ *Mazzaroth chacun en leur tems?*"
placés & ajoutés immédiatement après les Pléïades & le Scorpion, semblent fixer la signification du terme

(*a*) Chap. 38. vs. 32.

(*b*) Voy. aussi. Suid. Voce Μαζουρωθ. t. 2. p. 481.

(*c*) Chap. 38. vs. 31 & 32.

me *Mazzaroth.* Il ne peut s'entendre que des ſignes du Zodiaque qui ne paroiſſent ſur l'horiſon que ſucceſſivement. Cette explication eſt d'autant plus vraiſemblable, que Job nomme les *Mazzaroth* à la ſuite & immédiatement après avoir parlé de deux ſaiſons différentes, annoncées par deux différens ſignes du Zodiaque.

La ſignification de la racine de ce mot *Mazzaroth* n'eſt pas moins favorable à l'explication que nous propoſons. *Mazzaroth* vient de l'Hébreu נזר *Nazar*, *cinxit*, *environner.* Aucune dénomination ne convient mieux aux ſignes du Zodiaque qui forment comme une ceinture dont la terre paroît environnée. C'eſt même le nom par lequel on a déſigné originairement ce cercle de la Sphère (*a*).

A l'égard des chambres ſecrettes de חדרי תימן, *Théman*, c'eſt-à-dire, (du Midi) dont il eſt parlé dans les mê-

(*a*) Voy. la Diſſert. ſur les noms & les figures des Conſtellat. à la fin du 2d. vol.

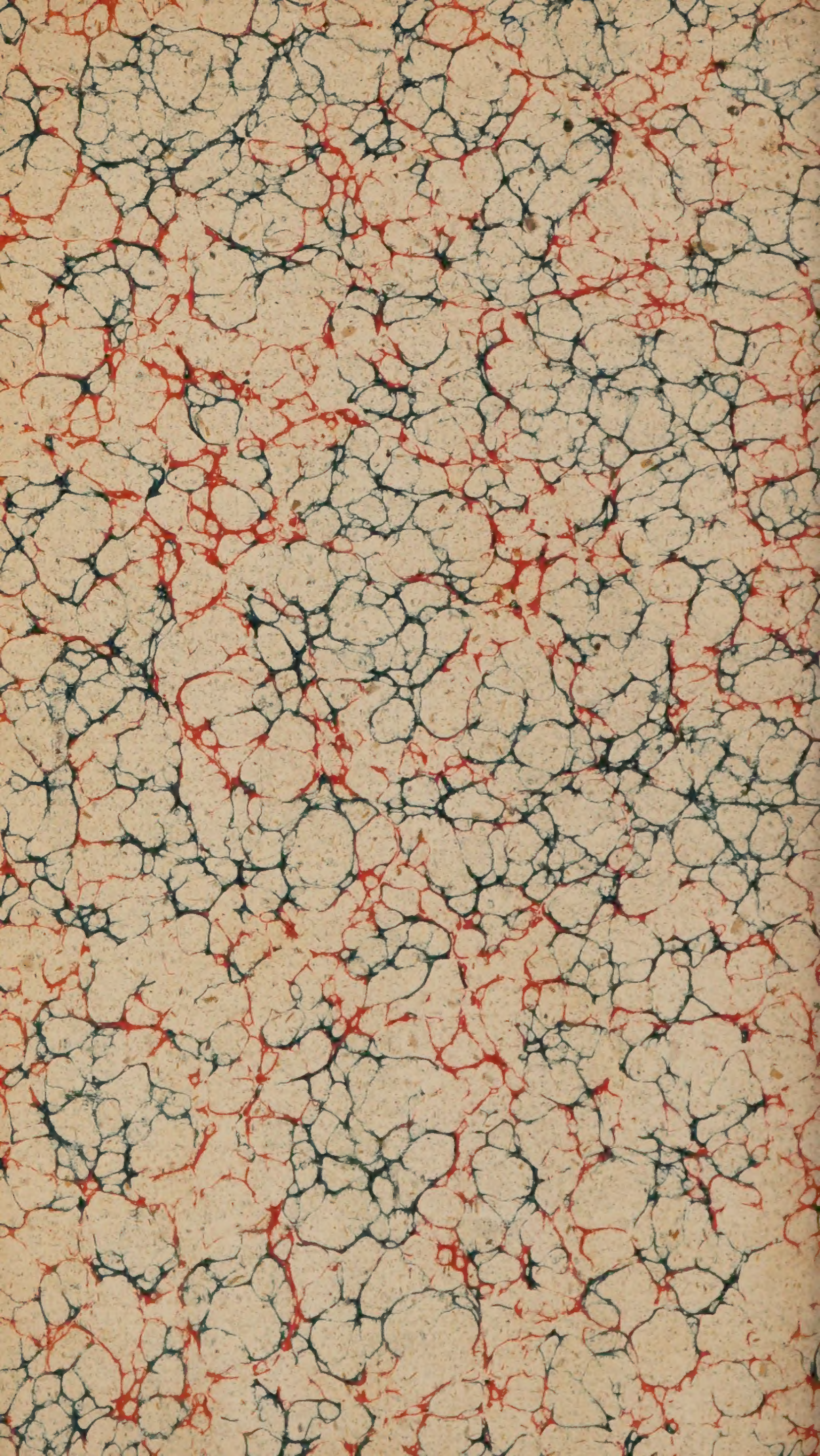
mêmes passages (*a*), il y a toute apparence que Job a voulu désigner les Constellations Méridionales, qui sont cachées sous notre hémisphère. C'est le sentiment d'Aben-Ezra (*b*). „ Les chambres secrettes de *Thé-* „ *man*, dit cet Auteur, sont des „ Astres méridionaux ; & comme „ ces astres ne paroissent point ou „ que fort peu de tems sur notre „ hémisphère, Job les a appellés les „ chambres secrettes du Midi, com- „ me si ces astres étoient dans un „ lieu secret & caché (1) ".

(*a*) Cap. 2. vs. 9.

(*b*) Comment. sur Job. c. 9. vs. 9.

(1) C'est à M. l'Abbé l'Avocat Bibl. de Sorbonne, & à M. Bernard Interpréte du Roi pour l'Hébreu, le Syriaque & le Chaldéen, que je suis redevable des lumieres que les Langues Orientales ont pû me fournir pour déterminer la signification des Constellations dont il est parlé dans Job. J'avertis encore que c'est à ces MM. que j'ai obligation de tout ce que j'avance dans cet Ouvrage d'après l'étymologie & la propriété des termes Hébreux ou des autres langues Orientales. Ils ont bien voulu m'aider dans cette partie de mon travail.

Fin des Dissertations.




MICROSCOPE
PHOTOGRAPHIE
OPTIQUE
PHYSIQUE
OEUVRES
DE
CHARLES
CHEVALIER
SCIENTIA. VIRTUS. LABOR.
EX LIBRIS
CHARLES - CHEVALIER
1860

